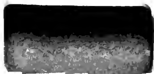




3.1



DICTIONNAIRE

POUR L'INTELLIGENCE

DES AUTEURS CLASSIQUES,

GRECS ET LATINS,

TANT SACRÉS QUE PROFANES.

TOME VINGT-DEUXIEME.

DICTIONNAIRE

POUR L'INTELLIGENCE

DES AUTEURS CLASSIQUES,

GRECS ET LATINS,

TANT SACRÉS QUE PROFANES,

CONTENANT

LA GÉOGRAPHIE, L'HISTOIRE, LA FABLE,

ET LES ANTIQUITÉS.

DÉDIÉ

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE CHOISEUL,

Par M. SABBATHIER, de l'Académie Étrusque de Cortone Professeur au College de Châlons-sur-Marne, & Secrétaire perpétuel de l'Académie de cette dernière Ville.

TOME VINGT-DEUXIEME.





A PARIS,

Chez DELALAIN, Libraire, rue de la Comédie Françoise.

M. DCC. LXXVII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

AUTRES OUVRAGES

DU MÊME AUTEUR,

Qui se trouvent chez le même Libraire.

1.° Essai Historique-Critique sur l'Origine de la Puissance temporelle des Papes ; Ouvrage qui a remporté le Prix de l'Académie Royale de Prusse. Nouvelle édition.

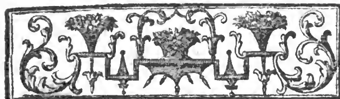
2.° Le Manuel des Enfans, ou les Maximes des Vies des Hommes Illustres de Plutarque. 1. *Vol. in-12.*

3.° Recueil de Dissertations sur divers sujets de l'Histoire de France. 1. *Vol. in-12.*

4.° Les Mœurs, Coûtumes & Usages des anciens Peuples. 3. *Vol. in-12.* & 1. *Vol. in-4.°*

5.° Les Exercices du Corps chez les Anciens. 2. *Vol. in-12*, & 2. *Vol. in-8.°*

6.° Recueil de Planches pour l'Intelligence de ce Dictionnaire. 1.re, 2.e, 3.e, 4.e, 5.e, 6.e, 7.e & 8.e Livraison.



DICTIONNAIRE
POUR L'INTELLIGENCE
DES AUTEURS CLASSIQUES,
GRECS ET LATINS,
TANT SACRÉS QUE PROFANES,
CONTENANT
LA GÉOGRAPHIE, L'HISTOIRE, LA FABLE ET LES ANTIQUITÉS.

, la neuvième lettre de l'alphabet Grec, de l'alphabet Latin, & de l'aphabet François.

Ce caractère avoit chez les Romains, comme chez nous, deux valeurs différentes; il étoit quelquefois voyelle, & d'autrefois consonne.

I. Entre les voyelles, c'étoit la seule sur laquelle on ne mettoit point de ligne horisontale pour la marquer longue, comme le témoigne Scaurus. On allongeoit le corps de la lettre, qui par-là devenoit majuscule, au milieu même ou à la fin des mots. *PIso*, *vIvus*, *ÆdIlis*, &c. C'est à cette pratique que, dans l'Aululaire de Plaute, Staphyle fait allusion, lorsque voulant se pendre il dit: *Ex me unam faciam litteram longam.*

L'usage ordinaire, pour indiquer la longueur d'une voyelle, étoit dans les commencemens, de la répéter deux fois, & quelquefois même d'insérer *h* entre les deux voyelles pour en rendre la prononciation plus forte; de-là *ahala* ou *aala*, pour *ala*, & dans les Anciens *mehe-*

cum pour *mecum*, peut être même que *mihi* n'est que l'orthographe prosodique ancienne de *mì* que tout le monde connoît; *vehemens* de *vemens*, *prehendo* de *prendo*. Nos peres avoient adopté cette pratique, & ils écrivoient *aage* pour *âge*, *roole* pour *rôle*, *sépareement* pour *séparément*, &c.

Un I long, par sa seule longueur, valoit donc deux *ii* en quantité; & c'est pour cela que souvent on l'a employé pour deux *ii* réels, *manubIs* pour *manubiis*, *dIs* pour *diis*. De-là l'origine de plusieurs contractions dans la prononciation, qui n'avoient été d'abord que des abréviations dans l'écriture.

Par rapport à la voyelle I, les Latins en marquoient encore la longueur par la diphthongue oculaire ei, dans laquelle il y a grande apparence que l'*e* étoit absolument muet.

II. La lettre I étoit aussi consonne chez les Latins: & en voici trois preuves, dont la réunion combinée avec les témoignages des Grammairiens anciens, de Quintilien, de Charisius, de Diomede, de Térencien, de Priscien, & autres, doit dissiper tous les doutes, & ruiner entiérement les objections des Modernes.

1.° Les syllabes terminées par une consonne, qui étoient breves avant les autres voyelles, sont longues avant les *i* que l'on regarde comme consonnes, comme on le voit dans *ădjŭvat*, *ăb Jŏve*, &c. Scioppius répond à ceci, que *ad* & *ab* ne sont longs que par position, à cause de la diphthongue *iu* ou *io*, qui étant forte à prononcer, soutient la première syllabe. Mais, cette difficulté de prononcer ces prétendues diphthongues, est une imagination sans fondement, & démentie par leur propre brieveté. Cette brieveté même des premières syllabes de *jŭvat* & de *Jŏve* prouve que ce ne sont point des diphthongues, puisque les diphthongues sont & doivent être longues de leur nature. D'ailleurs, si la longueur d'une syllabe pouvoit venir de la plénitude & de la force de la suivante, pourquoi la première syllabe ne feroit-elle pas longue dans *ădauctus*, dont la seconde est une diphthongue longue par sa nature, & par sa position avant deux consonnes? Dans l'exacte vérité, le principe de Scioppius doit produire un effet tout contraire, s'il influe en quelque chose sur la prononciation de la syllabe précédente; les efforts de l'organe pour la production de la syllabe pleine & forte doivent tourner au détriment de celles qui lui sont contigues, soit avant soit après.

2.° Si les *i*, que l'on regarde comme consonnes, étoient voyelles, lorsqu'ils sont au commencement du mot, ils causeroient l'élision de la voyelle ou de l'*m* finale du mot précédent, & cela n'ar-

rive point. *Audaces fortuna juvat. Interpres divûm Jove missus ab ipso.*

3.° Nous apprenons de Probe & de Térencien, que l'*i* voyelle se changeoit souvent en consonne; & c'est par-là qu'ils déterminent la mesure de ces vers : *Arietat in portas*, *parietibusque premunt arctis*, où il faut prononcer *arjetat & parjetibus*. Cela est beaucoup plus recevable que l'opinion de Macrobe, selon lequel ces vers commenceroient par un pied de quatre breves. Il faudroit que ce sentiment fût appuyé sur d'autres exemples, où l'on ne pût ramener la loi générale, ni par la contraction, ni par la syncrese, ni par la transformation d'un *i* ou d'un *u* en consonne.

Mais, quelle étoit la prononciation Latine de l'*i* consonne? Si les Romains avoient prononcé, comme nous, par l'articulation *je*, ou par une autre différente du son *i*, n'en doutons pas, ils en feroient venus, ou ils auroient cherché à en venir à l'institution d'un caractère propre. L'Empereur Claude voulut introduire le *digamma* F ou Ⅎ à la place de l'*u* consonne, parce que cet *u* avoit sensiblement une autre valeur dans *uinum*, par exemple, que dans *unum*; & la forme même du *digamma* indique assez clairement, que l'articulation désignée par l'*u* consonne, approchoit beaucoup de celle que représente la consonne F, & qu'apparemment les Latins prononçoient *vinum*, comme nous le prononçons nous mêmes, qui ne sentons entre les articulations *f* & *v* d'autre différence que celle qu'il y a du fort au foible. Si le *digamma* de Claude ne fit point fortune, c'est que cet Empereur n'avoit pas en main un moyen de communication aussi prompt, aussi sûr, & aussi efficace que notre impression; c'est par-là que nous avons connu dans les derniers tems, & que nous avons en quelque manière été contraints d'adopter les caractères distincts, que les imprimeurs ont affectés aux voyelles *i* & *u*, & aux consonnes *j* & *v*.

Il semble donc nécessaire de conclure de tout ceci, que les Romains prononçoient toujours *i* de la même manière, aux différences prosodiques près. Mais, si cela étoit, comment ont-ils cru, & dit eux-mêmes qu'ils avoient un *i* consonne? C'est qu'ils avoient sur cela les mêmes principes, ou, pour mieux dire, les mêmes préjugés que quelques Modernes, qui prétendent discerner un I consonne, différent de notre j; par exemple, dans les mots *ayeux*, *foyer*, *moyen*, *payeur*, *voyelle*, *que nous prononçons a-ïeux*, *fo-ïer*, *moi-ïen*, *pai ïeur*, *voi-ïelle*. Ils appellent cette prétendue consonne un I *mouillé foible*.

Ce seroit un argument bien foible que de prétendre que cet *i*, par exemple dans *payé*, est consonne, parce que le son ne peut en être continué que

par une cadence musicale, comme celui de toute autre voyelle. Ce qui empêche cet *i* d'être cadencé, c'est qu'il est la voyelle prépositive d'une diphthongue; qu'il dépend par conséquent d'une situation momentanée des organes, subitement remplacée par une autre situation qui produit la voyelle post-positive; & que ces situations doivent en effet se succéder rapidement, parce qu'elles ne doivent produire qu'un son, quoique composé. Dans *lui*, dira-t-on que *u* soit une consonne, parce qu'on est forcé de passer rapidement sur la prononciation de cet *u* pour prononcer *i* dans le même instant? Non; *ui* dans *lui* est une diphthongue composée des deux voyelles *u* & *i*; *ié* dans *pai-ïe* en est une autre composée de *i* & de *é*.

Pour revenir aux Latins, un préjugé pareil suffisoit pour décider chez eux toutes les difficultés de prosodie qui naîtroient d'une assertion contraire; & les preuves que nous avons données plus haut de l'existence d'un *i* consonne parmi eux, démontrent plutôt la réalité de leur opinion que celle de la chose; mais, il suffit ici d'avoir établi ce qu'ils ont cru.

Quoi qu'il en soit, nos peres en adoptant l'alphabet Latin, n'y trouverent point de caractère pour notre articulation *je*; les Latins leur annonçoient un *i* consonne, & ils ne pouvoient le prononcer que par *je*. Ils en conclurent la nécessité d'employer l'*i* Latin, & pour le son *i* & pour l'articulation *je*. Ils eurent donc raison de distinguer l'*i* voyelle de l'*i* consonne. Mais, comment gardons-nous encore le même langage? Notre orthographe a changé; le bureau typographique nous indique les vrais noms de nos lettres, & nous n'avons pas le courage d'être conséquens & de les adopter.

I, la troisième voyelle, & comme nous l'avons dit ci-dessus, la neuvième lettre de l'alphabet François. La valeur primitive & propre de ce caractere est de représenter le son foible, délié, & peu propre au port de voix que presque tous les peuples de l'Europe font entendre dans les syllabes du mot Latin *inimici*. Nous représentons ce son par un simple trait perpendiculaire, & dans l'écriture courante nous mettons un point au-dessus, afin d'empêcher qu'on ne le prenne pour le jambage de quelque lettre voisine.

Les Imprimeurs appellent ï *trema*, celui sur lequel on met deux points disposés horisontalement. Quelques Grammairiens donnent à ces deux points le nom de diérèse; & cette dénomination sert assez bien à caractériser un signe orthographique, lequel suppose effectivement une séparation, une division entre deux voyelles; διαίρεσις, *divisio*, de διαιρέω, *divido*. Il y a deux cas où il faut mettre la diérèse sur une voyel-

le. Le premier eſt, quand il faut la détacher d'une voyelle précédente, avec laquelle elle feroit une diphthongue ſans cette marque de ſéparation; ainſi, il faut écrire *Laïs*, *Moïſe*, avec la dièrèſe, afin que l'on ne prononce pas comme dans les mots *laid*, *moine*.

Le ſecond cas eſt, quand on veut indiquer que la voyelle précédente n'eſt point muette comme elle a coûtume de l'être en pareille poſition, & qu'elle doit ſe faire entendre avant celle où l'on met les deux points; ainſi, il faut écrire *aiguïlle*, *contiguïté*, *guïſe*, [ville] avec dièrèſe, afin qu'on les prononce autrement que les mots *anguille*, *guidé*, *guiſe*, *fantaiſie*, &c.

Il y a quelques Auteurs qui ſe ſervent de l'*ï trema* dans les mots où l'uſage le plus univerſel a deſtiné l'y à tenir la place de deux *ii*. C'eſt un abus qui peut occaſionner une mauvaiſe prononciation; car ſi au lieu d'écrire *payer*, *envoyer*, *moyen*, on écrit *païer*, *envoïer*, *moïen*, un lecteur conſéquent peut prononcer *pa-ïer*, *envo-ïer*, *mo-ïen*, de même que l'on prononce *pa-ïen*, *a-ïeux*.

C'eſt encore un abus de la dièrèſe que de la mettre ſur un *i* à la ſuite d'un *e* accentué, parce que l'accent ſuffit alors pour faire détacher les deux voyelles; ainſi, il faut écrire, *athéïſme*, *réïntégration*, *déïfié*, & non pas *athéïſme*, *réïntégration*, *déïfié*.

Notre orthographe aſſujettit encore la lettre *i* à bien d'autres uſages, que la raiſon même veut que l'on ſuive, quoiqu'elle les déſapprouve comme inconſéquens.

1.° Dans la diphthongue oculaire *ai*, on n'entend le ſon d'aucune des deux voyelles que l'on y voit.

Quelquefois *ai* ſe prononce de même que l'*e* muet; comme dans *faiſant*, nous *faiſons*, que l'on prononce *feſant*, nous *feſons*; il y a même quelques Auteurs qui écrivent ces mots avec l'*e* muet, de même que je *ferai*, nous *ferions*. S'ils s'écartent en cela de l'étymologie Latine *facere*, & de l'analogie des tems qui conſervent *ai*, comme *faire*, *fait*, vous *faites*, &c., ils ſe rapprochent de l'analogie de ceux où l'on a adopté univerſellement l'*e* muet, & de la vraie prononciation.

D'autrefois *ai* ſe prononce de même que l'*e* fermé; comme dans *J'adorai*, je *commençai*, *J'adorerai*, je *commencerai*, & les autres tems ſemblables de nos verbes en *er*.

Dans d'autres mots, *ai* tient la place d'un *è* peu ouvert; comme dans les mots, *plaire*, *faire*, *affaire*, *contraire*, *vainement*, & en général, par tout où la voyelle de la ſyllabe ſuivante eſt un *e* muet.

Ailleurs *ai* repréſente un *ê* fort ouvert; comme dans les mots *dais*, *faix*, *mais*, *paix*, *palais*, *portraits*, *ſouhaits*. Au

reste, il est très-difficile, pour ne pas dire impossible, d'établir des règles générales de prononciation, parce que la même diphthongue, dans des cas tout à-fait semblables, se prononce diversement. On prononce je *sçais*, comme je *sçés*; & je *fais* comme je *fès*.

C'est encore à peu près le son de l'*e* plus ou moins ouvert, que représente la diphthongue oculaire *ai*, lorsque suivie d'une *m* ou d'une *n*, elle doit devenir nasale; comme dans *faim*, *pain*, *ainsi*, *maintenant*, &c.

2.° La diphthongue oculaire *ei* est à peu près assujettie aux mêmes usages que *ai*, si ce n'est qu'elle ne représente jamais l'*e* muet. Mais, elle se prononce quelquefois de même que l'*é* fermé; comme dans *veiné*, *peiner*, *seigneur*, & tout autre mot où la syllabe qui suit *ei* n'a pas pour voyelle un *e* muet. D'autrefois *ei* se rend par un *è* peu ouvert, comme dans *veine*, *peine*, *enseigne*, & tout autre mot où la voyelle de la syllabe suivante est un *e* muet; il en faut néanmoins excepter *Reine*, *seize*, &c., où *ei* vaut un *é* fort ouvert. Enfin, l'*ei* nasal se prononce comme *ai* en pareil cas; *plein*, *sein*, *éteint*, &c.

3.° La voyelle *i* perd encore sa valeur naturelle dans la diphthongue *oi*, qui est quelquefois impropre & oculaire, & quelquefois propre & auriculaire.

Si la diphthongue *oi* n'est qu'oculaire, elle représente quelquefois l'*è* moins ouvert, comme dans *foible*, il *avoit*; & quelquefois l'*é* fort ouvert, comme dans *Anglois*, *j'avois*, ils *avoient*.

Si la diphthongue *oi* est auriculaire, c'est-à-dire, qu'elle indique deux sons effectifs que l'oreille peut discerner; ce n'est aucun des deux qui sont représentés naturellement par les deux voyelles *o* & *i*. Au lieu de *o*, qu'on y prenne bien garde, on prononce toujours *ou*; & au lieu de *i*, on prononce un *é* ouvert qui semble approcher souvent de l'*a*; *devoir*, *fournois*, *loix*, *moine*, *poil*, *poivre*, &c.

Enfin, si la diphthongue auriculaire *oi*, au moyen d'une *n*, doit devenir nasale, l'*i* y désigne encore un *è* ouvert; *loin*, *soin*, *témoin*, *jointure*, &c.

C'est donc également un usage contraire à la destination primitive des lettres & à l'analogie de l'orthographe avec la prononciation, que de représenter le son de l'*e* ouvert par *ai*, par *ei*, & par *oi*; & les Écrivains modernes qui ont substitué *ai* ou *oi* par-tout où cette diphthongue oculaire représente l'*e* ouvert, comme dans *Anglais*, *Français*, je *lisais*, il *pourrait*, *connaître*, au lieu d'écrire *Anglois*, *François*, je *lisois*, il *pourroit*, *connoître*; ces Écrivains, dis-je, ont remplacé un inconvénient par un autre aussi

réel. Il faut avouer que l'on évite par-là l'équivoque de l'*oi* purement oculaire, & de l'*oi* auriculaire ; mais, on se charge du risque de choquer les yeux de toute la nation, que l'habitude a assez prémunie contre les embarras de cette équivoque ; & l'on s'expose à une juste censure, en prenant en quelque sorte le ton législatif, dans une matière où aucun particulier ne peut jamais être législateur, parce que l'autorité souveraine de l'usage est incommunicable.

Non-seulement la lettre *i* est, souvent employée à signifier autre chose que le son qu'elle doit primitivement représenter; il arrive encore qu'on joint cette lettre à quelque autre pour exprimer simplement ce son primitif. Ainsi, les lettres *u i* ne représentent que le son simple de l'*i* dans les mots *vuide*, *vuider*, & autres dérivés, que l'on prononce *vide*, *vider*, &c., & dans les mots *guide*, *guider*, &c. *quitte*, *quitter*, *acquitter*, &c., & par-tout où l'une des deux articulations *gue* ou *que*, précede le son *i*. De même les lettres *ie* représentent simplement le son *i* dans *maniement*, je *prierois*, nous *remercierons*, il *liera*, qui viennent de *manier*, *prier*, *remercier*, *lier*, & dans tous les mots pareillement dérivés des verbes en *ier*. L'*u* qui précede l'*i* dans le premier cas, & l'*e* qui le suit dans le second, sont des lettres absolument muettes.

La lettre I, chez quelques Auteurs, étoit un signe numéral, & signifioit *cent* suivant ce vers :

I C *compar erit*, & centum *significabit*

Mais, dans le nombre ordinaire, il marque seulement *un*. Étant multiplié, il signifie autant d'unités qu'il est marque de fois. II. Deux. III. Trois. IIII. Quatre. On ne le multiplie pas davantage ; car, cinq s'exprime par V. On trouve néanmoins IIIIII. Six. Ce dernier nombre énoncé par autant d'unités est quelquefois accompagné, ou d'une ligne horisontale tirée au-dessous des quatre unités qui sont entre la première & la dernière, ou d'une ligne aussi horisontale tirée au travers des six unités, & qui les partage en deux parties égales. I, placé avant une autre note numérale plus forte, en soustrait une unité ; par exemple, X signifie dix, s'il y a IX, ce ne sera plus que neuf, & IIX, ne sera plus que huit. Par la même raison IIXX ou XIIX, ne marque que dix-huit. On trouve encore ce nombre marqué par IXIX. I, avant C, n'ôte pas une simple unité, mais une dixaine ; ainsi C marque cent; IC seulement quatre-vingt-dix. Cette lettre chez les Grecs avec un accent aigu au-dessus, marque dix ; mais, si l'accent est au bas & au côté gauche, elle signifie dix mille.

Les Anciens mettoient vo-

lontiers *u* pour *i*, au milieu des mots. *Optumè* pour *optimè*; *decumus* pour *decimus*, &c. I seul est pour Junius, Julius, Jupiter, noms propres; *ibi*, là; *id est*, c'est-à-dire; *immortalis*, immortel; *Imperator*, Empereur, Général; *in*, dans; *incomparabilis*, incomparable; *inferi*, les enfers; *inter*, entre; *intra*, au-dedans; *invenit*, il a trouvé; *invictus*, invincible; *ipse*, lui-même; *iterum*, une seconde fois; *Judex* Juge; *jussit*, il a ordonné; *interdum*, quelquefois; *jus*, droit. IA. *intra*. I. AG. *in agro*, dans le champ. IAN. *Janus*, ou *Januarius*, Janvier. I. AGL. *in angulo*, dans le coin. IAD. *jamdudum*, depuis long-tems. IA. RI. *jam respondi*, j'ai déjà répondu. IC. *hic*, ici. I. C. *Jurisconsultus*, Jurisconsulte; ou *Judex cognitionum*, Juge des informations; ou *Julius Cæsar*, nom propre. I. D. *inferis Diis*, aux Dieux infernaux; ou *Jovi dedicatum*, dédié à Jupiter; ou *Isidi Deæ*, à la Déesse Isis; ou *jussu Dei*, par l'ordre de Dieu. ID. *Idus*, les Ides. I. D. M. *Jovi Deo magno*, au grand Dieu Jupiter. I. F. ou I. FO. *in foro*, dans la place. I. FNT. *in fronte*, au front. IF. *interfuit*, il s'y est trouvé. IFT. *interfuerunt*, ils s'y sont trouvés. IG. *igitur*, donc. I. H. *jacet hic*, il est inhumé ici. I. I. *in jure*, dans le droit, en justice. II. V. *Duumvir*. III. V. *Triumvir*. IIII. V. *Quatuorvir*. IIIIII. V. *Sextumvir*, Magistrats Romains. IM. *imago*, image; *immortalis*, immortel; *Imperator*, Empereur. I. M. CT. *in media civitate*, au milieu des citoyens. IMM. *immolavit*, il a immolé; *immortalis*, immortel; *immunis*, exempt. IM. S. *impensâ suâ*, à ses frais. IN. *inimicus*, ennemi; *inscripsit*, il a mis une inscription; *interea*, cependant. IN. A. P. XX. *in agro pedes viginti*, vingt pieds dans le champ. INL. *inlustris*, illustre. IN. V. I. S. *inlustris vir infra scriptus*, l'illustre personnage nommé ci-dessous. IR. *Jovi Regi*, à Jupiter Roi; ou *Junoni Reginæ*, à Junon Reine, ou *Jure rogavit*, il a demandé en Justice. I. S. ou I. SN. *in Senatu*, dans le Sénat. I. V. *justus vir*, homme juste. IVD. *Judicium*, Jugement. IVV. *Juvenalis*, Juvénal; ou *Juventus*, jeunesse. IIS. *Sestertius*, Sesterce.

IA

IA, *Ia*, fille d'Atlas, fut changée en violette. La Fable porte qu'elle couvrit de laine Achille étant à l'extrêmité. Ἴον en Grec signifie *violette*.

IABOC, *Iaboc*, Ἰαβὼχ. (a) torrent de Palestine, au de-là du Jourdain. Il a sa source dans les montagnes de Galaad, & tombe dans le Jourdain, assez près de la mer de Tiberiade, au midi de cette mer. C'est sur l'Iaboc que le patriarche Jacob rencontra les Anges qui luttèrent contre lui. L'Iaboc séparoit le païs des Ammonites, d

(a) Genes. c. 32. v. 1. & seq. Josu. c. 12. v. 2. Judic. c. 11. v. 13, 22.

la Gaulanite, & du païs d'Og, roi de Basan.

IACCHUS, *Iacchus*, (*a*) nom que les Anciens donnoient à Bacchus, & qu'il faut prononcer en trois syllabes. Ce nom signifie proprement un *grand crieur*, ou *brailleur*, du mot Grec ἰάχειν, crier, brailler; & il fut donné à Bacchus, soit parce que les Bacchantes, ses Prêtresses, jettoient partout de grands cris en célébrant les Orgies en l'honneur de ce Dieu, soit parce que les grands buveurs font beaucoup de bruit & de tumulte dans leurs débauches.

Quelques-uns distinguent Iacchus de Bacchus, & disent qu'Iacchus étoit fils de Cérès; que cette Déesse l'ayant pris avec elle pour aller chercher sa fille Proserpine, quand ils furent arrivés chez la vieille Baubo à Eleusis, il divertit sa mere, la fit rire, lui fit oublier un peu sa douleur, & lui fit boire d'une liqueur qu'on nommoit *cyceon*; que c'est pour cela que dans les sacrifices appellés Eleusiniens, on l'honoroit avec Cérès & Proserpine. D'autres écrivent qu'il n'étoit point fils de Cérès, quoiqu'elle eût été sa nourrice; qu'il étoit de l'Attique, fils de Baubo, & le même que le Héros Ciamite. Il y en a qui le distinguent, ou semblent le distinguer de Ciamite.

Des neuf jours destinés chaque année à la célébration des mystères de Cérès, le sixième étoit entiérement consacré à Iacchus. Ce jour-là on portoit sa statue en grande cérémonie d'Athènes à Eleusis, où tous les initiés chantoient & dansoient autour depuis le matin jusqu'au soir. Les Grecs ayant une fois admis l'existence des Dieux, ils en tirerent parti pour satisfaire leurs goûts & leurs penchans. Ce sont eux qui pourroient dire à Cérès, à Iacchus, à l'Amour: *Vous n'êtes Dieux que pour nos plaisirs.*

Quelques-uns tirent le nom d'Iacchus du mot Syriac *Ianko*; ou *Iacco*, qui est le même que *puer lactens*, un enfant qui tette; & c'est ainsi qu'on représentoit souvent Bacchus.

IADASON, *Iadason*, (*b*) fleuve d'Asie, qui n'étoit pas éloigné du Tigre & de l'Euphrate. Ce fut dans une plaine située près de ces trois fleuves, que Nabuchodonosor défit Arphaxad, roi des Medes. La Vulgate appelle Iadason le fleuve dont il s'agit dans cet article. Mais les Septante le nomment Hydaspe.

IALEME, *Ialemus*, Ἰάλεμος, Dieu des Grecs. Le dieu Ialeme présidoit aux funérailles, à tous les devoirs funebres que les vivans rendoient aux morts. Chez les Romains c'étoit une déesse, qu'ils nommoient *Nænia*, qui faisoit cet office.

(*a*) Cicer. in Verr. L. VI. c. 119.

(*b*) Judith. c. 1. v. 6.

IALEME, *Ialemus*, (*a*) Ἰάλεμος, sorte de chanson lugubre, en usage parmi les anciens Grecs dans le deuil & les funérailles.

Ces pièces étoient ordinairement si languissantes qu'elles avoient donné lieu au proverbe Grec, rapporté par Hesychius; Ἰαλέμου οἰκτρότερος, ou bien ψυχρότερος, plus misérable, ou plus froid qu'un Ialeme. Adrianus Junius rapporte aussi, comme un proverbe ces mots Grecs : Εἰς τοὺς Ἰαλέμους ἐγγραπτέος, digne d'être mis au rang des Ialemes. Il se fonde sur ce que dit le Poëte comique Ménandre, que si vous ôtez la hardiesse à un amant, c'est un homme perdu, qu'il faut que vous mettiez au rang des Ialemes. Junius ajoûte qu'*Ialeme* étoit le nom d'un homme plein de défauts & de désagrémens, quoique fils de Calliope. On ignore quelle forme de vers entroit dans la composition des Ialemes.

IALMÉNUS, *Ialmenus*, (*b*) Ἰάλμενος, fils du Dieu Mars, & d'Astyoché, & frere d'Ascalaphe. *Voyez* Ascalaphe.

IALYSIE, *Ialysia*, Ἰαλυσία, (*c*) contrée de l'isle de Rhodes Ce devoit être le territoire de la ville d'Ialysus. *Voyez* Ialysus.

IALYSIENS, *Ialysii*; Ἰαλύσιοι, les habitans de la ville d'Ialysus. *Voyez* Ialysus.

IALYSUS, *Ialysus*. (*d*) Ἰάλυσος, ville de l'isle de Rhodes. C'étoit une des trois villes de cette isle, que Strabon & Pline nomment Lindus, Camirus & Ialysus. Homère les nomme toutes trois en un seul vers. Mais, Strabon dit que ces trois se fondirent dans celle de Rhodes. Diodore de Sicile dit que cela arriva la première année de la XCIII.[e] Olympiade. Le texte de ce dernier porte Elysus; celui d'Homère, Iélysus, & celui de Thucyde Iélysus.

IALYSUS, *Ialysus*, (*e*) Ἰάλυσος, fils de Cercaphus & de Cyrbie, succéda à son pere à la couronne de l'isle de Rhodes.

On connoît l'Ialysus de Protogène, le chef-d'œuvre de ce célebre peintre. On appelloit ainsi un tableau, où il avoit peint quelque histoire de ce Prince. Protogène avoit employé sept ans à l'achever. La première fois qu'Apelle le vit, il fut si surpris & si transporté d'admiration, que la voix lui manqua tout à coup. Enfin, revenu à lui-même, il s'écria : *Grand travail ! Œuvre admira-*

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. V. pag. 11, 12. Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. T. IX. p. 358.

(*b*) Homer Iliad. L. II. v. 19, 20.

(*c*) Diod. Sicul. p. 227.

(*d*) Strab. pag. 654, 655. Plin. Tom. I. p. 285. Diod. Sicul. p. 370. Homer. Iliad. L. II. v. 163. Plut. T. I. p. 122. Herod. L. I. c. 144. Thucyd. p. 583.

(*e*) Plut. T. I. p. 898. Diod. Sicul. p. 227. Cicer. Orator. c. 3. ad T. Pomp. Attic. L. II. Epist. 21. Plin. Tom. II. pag. 699, 700. Strab. pag. 652. Roll. Hist. Anc. T. IV. p. 138. & *suiv.* Tom. V. p. 657.

ble! Il n'a pourtant pas ces graces que je donne à mes Ouvrages, & qui les élevent jusqu'aux cieux. S'il en faut croire Pline, pendant tout le tems que Protogène travailla à ce tableau, il se condamna lui-même à mener une vie fort sobre & même fort dure, pour empêcher que la bonne chere n'émoussât la finesse de son goût & de son sentiment. Ce tableau avoit été porté à Rome, & consacré dans le temple de la Paix, où il étoit encore du tems de Pline. Il y périt enfin dans un incendie.

Le même Pline prétend que l'Ialysus sauva Rhodes, lorsque cette place fut attaquée par Démétrius, parce que ce tableau étant dans un endroit par lequel seul ce Prince pouvoit prendre la ville, il aima mieux renoncer à la victoire, que de s'exposer à faire périr par le feu un si précieux monument de l'art. Ç'auroit été pousser bien loin le goût & le respect pour la peinture. Mais, on sçait qu'il y eut d'autres raisons qui obligerent Démétrius de lever le siege.

Il y avoit dans ce tableau un chien, qui faisoit sur-tout l'admiration des connoisseurs, & qui avoit coûté beaucoup au peintre, sans que jamais il eût pu être content de lui, quoiqu'il le fût assez de tout le reste. Il s'agissoit de représenter ce chien tout haletant après une longue course, & la gueule encore pleine d'écume. Il s'appliqua à cette partie de son tableau avec tout le soin dont il étoit capable, sans pouvoir se contenter. Il lui sembloit que l'art se montroit trop. La vraisemblance n'étoit point assez pour lui, il lui falloit presque la vérité même. Il vouloit que l'écume parut, non être peinte, mais sortir réellement de la gueule du chien. Il y remit souvent la main, y retoucha à plusieurs reprises, & se donna la torture pour arriver à ce simple, à ce naturel, dont il avoit l'idée dans l'esprit, mais toujours inutilement. De dépit il jetta sur l'ouvrage l'éponge dont il s'étoit servi pour effacer, & le hazard fit ce que l'art n'avoit pu faire.

IAMBE, *Iambus*, (a) terme de prosodie Grecque & Latine. L'Iambe est un pied de vers composé d'une breve & d'une longue, comme dans Θεοῦ, νεᾶς. *Dĕī, mĕās. Syllaba longa, brevi subjecta, vocatur Iambus*, comme le dit Horace, qui l'appelle aussi un pied vite, rapide, *pes citus*.

Ce mot, selon quelques-uns, tire son origine d'Iambe, fils de Pan & de la nymphe Echo, qui inventa ce pied, ou qui n'usa que de paroles choquantes & de sanglantes railleries à l'égard de Cérès affligée de la perte de Proserpine. D'autres aiment mieux tirer ce mot du

(a) Quintil. L. IX. c. 4.

Grec ἰὸν, *venenum*, venin, ou de ἰαμβίζω, *maledico*, je médis; parce que les vers composés d'Iambes furent d'abord employés dans la satyre.

Il semble qu'Archiloque, selon Horace, en ait été l'inventeur, ou que ce vers ait été particuliérement propre à la satyre.

Archilochum proprio rabies armavit Iambo.

IAMBIQUE, *Iambicus*, espèce de vers composé entiérement, ou pour la plus grande partie, d'un pied qu'on appelle Iambe.

Les vers Iambiques peuvent être considérés, ou selon la diversité des pieds qu'ils reçoivent, ou selon le nombre de leurs pieds. Dans chacun de ce genre, il y a trois espèces qui ont des noms differens.

1.° Les purs Iambiques sont ceux qui ne sont composés que d'Iambes, comme la quatrième piece de Catulle, faite à la louange d'un vaisseau.

Phaselus ille, quem videtis hospites.

2.° La seconde espèce sont ceux qu'on appelle simplement Iambes ou Iambiques. Ils n'ont des Iambes qu'aux pieds pairs, encore y met-on quelquefois des tribraques, excepté au dernier qui doit toujours être un Iambe, & aux impairs des spondées, des anapestes, & même un dactyle au premier. Tel est celui que l'on cite de la Médée de Séneque:

Servare potui, perdere an possim rogas?

3.° La troisième espèce sont les vers Iambiques libres, qui n'ont par nécessité d'Iambe qu'au dernier pied, comme tous les vers de Phedre:

Amittit meritò proprium, qui alienum appetit.

Dans les comédies, on ne s'est pas plus gêné, & peut-être moins encore, comme on le voit dans Plaute & dans Térence; mais, le sixième pied est toujours indispensablement un Iambe.

Quant aux variétés, qu'apporte le nombre de syllabes, on appelle Iambe ou Iambique dimetre celui qui n'a que quatre pieds.

Queruntur in Sylvis aves.

Ceux qui en ont six, s'appellent *trimetres*, ce sont les plus beaux & ceux qu'on emploie pour le théatre, sur-tout pour la tragédie; ils sont infiniment préférables aux vers de dix ou douze pieds en usage dans nos pieces modernes, parce qu'ils approchent plus de la prose, & qu'ils sentent moins l'art & l'affectation.

Dii conjugales, tuque genialis tori

Lucina custos, &c.

Ceux qui en ont huit, se nomment tétrametres, & l'on

n'en trouve que dans les comédies.

Pecuniam in loco negligere, maximum interdum est lucrum.

Quelques-uns ajoûtent un Iambe monometre, qui n'a que deux pieds.

Virtus beat.

On les appelle monometres, dimetres, trimetres & tétrametres, c'est-à-dire, d'une, de deux, de trois, de quatre mesures, parce qu'une mesure étoit de deux pieds, & que les Grecs les mesuroient deux pieds à deux pieds, ou par épitrices, & en joignant l'Iambe & le spondée ensemble.

Tous ceux dont on a parlé jusqu'ici sont parfaits; ils ont leur nombre de pieds complets, sans qu'il y manque rien, ou qu'il y ait rien de trop.

Les imparfaits sont de trois sortes; les catalectiques auxquels il manque une syllabe.

Musæ Jovem canebant.

Les brachycatalectiques auxquels il manque un pied entier.

Musæ Jovis Gnatæ.

Les hypercatalectiques qui sont ceux qui ont une syllabe ou un pied de trop.

Musæ sorores sunt Minervæ,
Musæ sorores Palladis lugent.

La plûpart des hymnes de l'Église sont des Iambiques dimetres, c'est-à-dire, de quatre pieds.

IAMBLIQUE, *Iamblichus*, Ἰάμβλιχος, (a) second roi d'Emèse, succéda à Sampsicéramus son pere. Comme il étoit fort dans les intérêts des Romains, il instruisit Cicéron, dans le tems que cet Orateur gouvernoit la Cilicie en qualité de Proconsul, des desseins & des mouvemens des Parthes, qui, sous la conduite de leur roi Pacore, se préparoient à envahir la Syrie. Durant les guerres civiles de Rome, il se déclara pour César contre Pompée, & dans la suite pour M. Antoine contre Octavien. Après la journée d'Actium, M. Antoine appréhendant qu'il ne suivît l'exemple des Princes voisins, qui s'étoient tous déclarés pour le vainqueur, lui fit souffrir une mort cruelle sur ce simple soupçon. Il est appellé par Strabon, le petit roi des Éméfiens; par Josephe, un petit prince d'Arabie, & par Dion Cassius, prince des Arabes. A sa mort, M. Antoine donna le royaume d'Emèse à Alexandre, son frere, qu'Octavien fit mourir. Iamblique II du nom, fils d'Alexandre, lui succéda. Il réussit à gagner l'affection d'Octavien, qui le rétablit sur le trône de son pere, après qu'il eut vécu quelque tems en exil.

IAMBLIQUE, *Iamblichus*,

(a) Dio. Caff. p. 427. Strab. p. 753. Cicer. ad Amic. L. XV. Epist. 1.

Iαμβλιχος, (a) magicien de profession, comme il l'avoue lui-même, étoit de Babylone, & vivoit dans le second siecle, sous l'empire de Marc-Aurele. Il est Auteur de quelques Ouvrages en Grec, & entr'autres des *Babyloniques*, que l'on dit être dans la bibliotheque de l'Escurial en Espagne, & dont Léo Allatius a donné un fragment. Vossius, trompé par les expressions ambigues de Suidas, a confondu cet ouvrage avec un Roman qu'Iamblique avoit aussi composé, & dont Photius s'est donné la peine de faire l'extrait. On dit qu'Iamblique avoit été esclave.

IAMBLIQUE, *Iamblichus*, Ιάμβλιχος, (b) Philosophe Platonicien, étoit de Chalcide dans la Cœlésyrie, & sortoit d'une famille distinguée par son éclat & par ses richesses. Après avoir étudié la philosophie sous un certain Anatolius, & sous le célebre Porphyre, il la professa lui-même, & eut un grand nombre de disciples, qu'il attiroit moins par son éloquence, que par sa probité, & par la bonne chere qu'il leur faisoit faire. Il commença à se faire considérer dès le tems de Dioclétien, & mourut sous l'empire de Constantin. Voilà ce que nous sçavons de sa vie, sur le rapport d'Eunape, qui parle avec assez de mépris des ouvrages de ce Philosophe.

IAMBULE, *Iambulus*, (c) Ιαμβοῦλος, découvrit une isle fameuse de l'Océan méridional, selon Diodore de Sicile. Il y en a qui croyent que c'est l'isle de Taprobane, aujourd'hui Ceylan; d'autres pensent que c'est celle que nous nommons Madagascar. Quoi qu'il en soit, passons à la relation que nous fournit Diodore de Sicile.

Iambule avoit été très soigneux de s'instruire de tout dès son enfance. Après la mort de son pere qui étoit marchand, il s'adonna lui-même au commerce. Comme il traversoit l'Arabie déserte pour arriver à celle qui produit les Aromates, il tomba avec tous ceux qui l'accompagnoient entre les mains des voleurs. Il fut mis d'abord à la garde des troupeaux avec un de ses camarades. Ayant été pris-là par d'autres voleurs qui venoient d'Éthiopie, il y fut conduit avec son compagnon. Les habitans de la côte se saisirent d'eux, & les destinerent comme étrangers à l'expiation du païs. Les Éthiopiens avoient une ancienne tradition, laquelle avoit été confirmée par plusieurs oracles des Dieux pendant l'espace de vingt générations, c'est-à-dire, de six cens ans, parce que chaque génération comprend trente ans. Cette tradition portoit que l'Éthiopie devoit être purifiée par deux étrangers, d'une certaine

(a) Suid. T. I. p. 1214.

(b) Suid. Tom. I. pag. 1214. Eunap. p. 11. & seq. Crév. Hist. des Emp. T. VI. p. 365.

(c) Diod. Sicul. pag. 96. & seq. Lucian. T. I. p. 708.

manière qu'ils suivirent exactement. Ils préparerent une barque assez forte pour résister à la mer, mais qui pût être gouvernée par deux hommes seuls. On la fournit de vivres pour six mois ; & on y embarqua les deux captifs, en leur enjoignant selon l'oracle de cingler vers le midi. On leur dit qu'au bout de leur course ils trouveroient une isle fortunée où habitoient des hommes pleins de douceur, & parmi lesquels ils se trouveroient heureux de vivre ; que s'ils arrivoient sains & sauves dans cette isle, l'Oracle avoit prédit que l'Éthiopie seroit tranquille & florissante pendant six cens ans ; & qu'ainsi ils pouvoient compter que si la fatigue de la mer ou l'ennui de leur recherche les ramenoit sur leurs bords, avant que d'avoir accompli ce voyage, tous les Éthiopiens[1] se jetteroient sur eux & les puniroient comme des prévaricateurs & des impies. On célébra alors une fête solemnelle sur le rivage ; & ayant offert un grand nombre de victimes choisies, ils couronnerent les députés, & les chargerent de l'expiation publique.

Iambule & son camarade se mettent en mer, & après avoir été battus des flots pendant quatre mois, ils arriverent enfin dans l'isle qu'on leur avoit désignée. Elle étoit de forme ronde, & elle avoit cinq mille stades de circuit. Dès qu'ils furent à la rade, ils virent venir au-devant d'eux des gens envoyés pour tirer leur barques à terre. Étant débarqués, tous les insulaires s'assemblerent autour d'eux, admirant leur entreprise & leur courage, & s'empressant de leur apporter tout ce dont ils avoient besoin.

» Ce sont, dit l'Auteur, des hommes fort différens de tous les » autres par leur manière de vivre, & par la conformation » même de leurs corps. Ils sont » tous égaux de taille, & ont un » peu plus de six pieds de haut. » Leurs os se plient & reviennent à leur situation ordinaire comme les parties nerveuses. Leurs corps paroissent foibles, mais leurs nerfs » sont infiniment plus forts que » les nôtres ; car, lorsqu'ils » serrent quelque chose avec » leurs doigts, il est absolument impossible de le leur » ôter. Ils n'ont du poil qu'à » la tête, au sourcils, aux paupieres & à la barbe ; tout le » reste de leur corps est si » lisse & si uni qu'on n'y trouveroit pas seulement un poil » folet. Ils sont très-beaux de » visage, & leur taille est admirablement proportionnée. » Leurs oreilles sont beaucoup » plus ouvertes que les nôtres, » & ils ont une languette dans » le milieu. Leur langue a aussi » quelque chose de particulier » qui leur vient en partie de la » nature, & en partie d'une » opération qu'ils y font. Elle » est fendue dans sa longueur, » & paroît double jusqu'à la

» racine. Cela leur donne la » faculté, non-seulement de » prononcer & d'articuler tous » les mots & toutes les sylla» bes qui peuvent être en usa» ge dans toutes les langues » du monde, mais encore d'i» miter le chant ou le cris de » tous les oiseaux & de tous » les animaux, en un mot, tous » les sons imaginables. Ce qu'il » y a de plus merveilleux est » que le même homme entre» tient deux personnes à la fois » par le moyen de ses deux » langues, & leur répond en » même tems sur des matières » très-différentes sans se con» fondre. La température de » l'air y est excellente, parce » qu'ils sont sous l'équinoxial, » où ils n'éprouvent ni les » grandes chaleurs, ni les » grands froids ; & où ils » jouissent d'une Automne per» pétuelle; comme le dit Ho» mère de l'isle de Phéacie.

» *Aux fruits mûrs recueillis en ce*
» *lieu d'abondance,*

» *Des fruits nouveaux succede*
» *aussi-tôt l'espérance.*

» Ils ont les jours égaux aux » nuits toute l'année, & ils » n'ont aucune ombre à midi, » parce que le soleil est tou» jours presque au-dessus de » leurs têtes. Toute la nation » est partagée en plusieurs tri» bus, lesquelles ne contien» nent jamais plus de quatre » cens personnes, qui vivent » toujours ensemble. Ces peu» ples habitent dans des prai» ries où ils trouvent tout ce » qui leur est nécessaire; car, » la bonté du climat jointe à » celle du terroir, fait croître » sans culture plus de fruits » qu'il ne leur en faut. L'isle » produit sur-tout une grande » quantité de roseaux qui por» tent un fruit semblable au » légume que nous appellons » ers. Après qu'ils l'ont fait » tremper dans l'eau chaude » où il devient aussi gros qu'un » œuf de pigeon, ils le broyent » entre leurs mains avec une » adresse particulière; ils le » font cuire ensuite, & en font » un pain très-savoureux. Ils » ont des sources admirables » d'eau chaude pour les bains » de plaisir ou de remede, & » d'eaux fraîches excellentes à » boire, & merveilleusement » saines. Les eaux chaudes ne » se réfroidissent jamais, à moins » que l'on n'y mette de l'eau » froide ou du vin. Ils connois» sent toutes sortes de science » & d'exercice; mais, ils s'ap» pliquent sur-tout à l'astrolo» gie. Ils se servent de sept ca» ractères dans leur écriture; » mais, chacun de ces carac» tères a quatre positions dif» férentes, ce qui donne en » tout ving-huit noms de let» tres. Ils conduisent leurs li» gnes, non de gauche à droite » comme nous, mais de haut en » bas.

» La durée de leur vie est » très-longue, & ils parvien» nent ordinairement jusqu'à » cent cinquante ans, la plû-

„ part

» part ſans avoir éprouvé de » maladie. Une loi trop ſévere » condamne à mourir tous ceux » qui naiſſent ou deviennent » eſtropiés. Quand ils ont vé- » cu le nombre d'années que » nous venons de marquer, ils » ſe donnent volontairement la » mort d'une façon qui leur » eſt particuliere. Il croît chez » eux une herbe dont il y a » deux eſpèces. Toutes deux » ont cette propriété, que lorſ- » qu'on ſe couche deſſus, on » tombe inſenſiblement dans un » doux ſommeil dont on ne ſe » réveille plus.

» Le mariage n'eſt point en » uſage parmi eux; mais les » femmes ſont communes, & » ils élevent avec une affec- » tion égale & générale tous » les enfans qui en viennent. » Lorſqu'ils ſont à la mamelle, » on les change ſouvent de » nourrices, afin que les meres » mêmes oublient & mécon- » noiſſent ceux qui ſont à elles. » Banniſſant par-là toute pré- » dilection, ils ne ſont jamais » expoſés à la jalouſie, ni pour » eux, ni pour leurs enfans; & » ils paſſent leur vie dans une » parfaite conformité de ſenti- » mens.

» Leur iſle enferme une eſpe- » ce d'animaux aſſez petits, » mais doués d'une forme & » d'une propriété extraordi- » naires. Leur corps rond & » à peu près ſemblable à ce- » lui des tortues, eſt chargé » d'une croix jaune en forme » d'X. Les quatre extrêmités » de cette X ſe terminent cha- » cune à une bouche & à un » œil. Ainſi, l'animal a qua- » tre yeux, & quatre bouches » qui aboutiſſent à un ſeul go- » ſier qui porte la nourriture à » un ſeul ventre. Les entrailles » & toutes les autres parties » intérieures ſont uniques. Ils » ont pluſieurs pieds ſous la » circonférence de leur corps, » avec leſquels ils vont du cô- » té qu'ils veulent. Leur ſang a » la vertu de recoller ou de » faire reprendre dans l'inſ- » tant les parties coupées d'un » corps vivant comme la main » ou le pied, lorſque la plaie » eſt encore récente; ce qui ne » s'étend pas néanmoins aux » parties nobles & néceſſaires » à la vie. J'omets un grand » nombre d'autres animaux, dont » les figures nous ſont incon- » nues, & que nous n'imagine- » rions jamais. On y nourrit » auſſi une eſpèce particulière » de grands oiſeaux, qui ſervent » aux habitans à découvrir les » diſpoſitions naturelles de » leurs enfans. Ils les mettent » en préſence de tout le peuple » ſur le dos de ces oiſeaux, qui » les enlevent auſſi-tôt dans les » airs. L'aſſemblée conſerve les » enfans qui ſoutiennent ſans » trembler la rapidité du vol; » mais, elle rejette ceux qui » ont montré quelque frayeur; » dans la penſée qu'ils ne ſçau- » roient vivre long-tems, & » qu'ils n'ont point le courage » néceſſaire pour les évenemens » de la vie.

» Le plus vieil homme de » chaque classe en est comme le » Roi, & tous les autres lui » obéissent. Lorsqu'après avoir » atteint cent cinquante ans il » renonce à la vie suivant la » loi, celui qui le suit immé- » diatement lui succede dans sa » dignité.

» La mer qui est au tour de » l'isle est toujours grosse, & » elle a un grand flux & re- » flux; d'ailleurs, son eau est » douce comme de l'eau de » fontaine. Ils ne voyent point » l'ourse, ni plusieurs autres » de nos constellations. Au » reste, c'est moins une isle » que l'assemblage de sept isles » placées dans la mer à dis- » tances égales les unes des » autres, unies cependant par » les mêmes loix & par les » mêmes mœurs. Quoique la » terre fournisse aux habitans » sans aucun travail l'abondan- » ce de toutes sortes de biens, » ils n'en usent point d'une ma- » nière désordonnée; mais, ils » n'en prennent que ce qui leur » est nécessaire, & ils vivent » dans une grande frugalité. » Ils mangent à la vérité de la » viande & rôtie & bouillie; » mais, ils ne connoissent » point tous ces raffinemens que » l'art de nos cuisiniers a mis » en usage. Ils vont à la chasse » de toutes sortes d'oiseaux, » & à la pêche de toutes sortes » de poissons. Ils trouvent sur » leurs arbres des fruits de » toute espèce, sans parler » des oliviers qui leur four- » nissent d'excellente huile, & » des vignes qui leur donnent » des vins exquis. L'isle est » pleine de serpens d'une gran- » deur excessive qui ne font » aucun mal aux hommes, & » dont la chair est excellente » à manger. Les habits se font » d'une écorce de roseaux cou- » verte par-tout d'un duvet » fort doux & fort lustré. Ils » ne laissent pas cependant de » les faire passer encore par » des reintures de différens » coquillages, d'où ils tirent » même la couleur de pour- » pre.

» Tout ce qui regarde la ma- » nière de vivre est réglé chez » eux. Ils ne mangent pas tous » des mêmes choses, mais des » jours sont marqués auxquels » les uns doivent manger du » poisson, les autres de la vo- » laille, d'autres se contenter » d'olives & de fruits crus. » Les fonctions utiles à la so- » ciété sont aussi partagées en- » tr'eux; les uns s'appliquent » à la pêche, les autres aux » arts méchaniques, d'autres » enfin rendent d'autres servi- » ces à la communauté ou à leur » tribu. Ils exercent tour à » tour les charges publiques » dont on ne dispense que les » vieillards. Ils adorent l'Air, » le Soleil & tous les corps cé- » lestes; & dans leurs fêtes ils » leur adressent des vœux & » des hymnes. Mais, ils invo- » quent plus particuliérement » le Soleil, auquel ils ont con- » sacré leur isle, & se font con-

» sacrés eux-mêmes. On ensevelit les morts sur le rivage, » quand la mer s'est retirée, » afin que le sable qu'on a écarté, & qu'elle ramene en revenant, leur éleve comme un » tombeau. Ils disent que leurs » roseaux qui portent du fruit, » & dont la tête prend la forme » d'une couronne, se remplissent de la nouvelle à la » pleine lune, & se vuident » quand cet astre est en décours. «

Après qu'Iambule eut passé sept ans dans cette isle avec son compagnon, ils furent condamnés à en sortir comme des méchans & des gens de mauvaises mœurs. Ayant donc réparé leur petite barque, & ayant pris des provisions, ils voguerent l'espace de quatre mois. Ils échouerent enfin sur des côtes basses & sablonneuses de l'Inde. Le compagnon d'Iambule y périt; mais, lui s'étant sauvé, il alla jusque dans un village dont les habitans le conduisirent au Roi, qui faisoit son séjour à Polibothre, éloignée de la mer de plusieurs journées. Comme ce Roi aimoit les Grecs, & qu'il étoit fort curieux, il reçut parfaitement bien ce voyageur, & lui donna ensuite une escorte qui le conduisit au travers de la Perse jusque dans la Grece. C'est ainsi qu'Iambule l'avoit conté lui-même dans son Histoire, où il apprenoit à son lecteur bien des particularités de l'Inde, qu'on n'auroit pas trouvées ailleurs.

IAMÉNUS, *Iamenus*, (*a*) Ἰαμενὸς, capitaine Troyen, qui fut tué par Léontéus.

IANASSE, *Ianassa*, Ἰάνασσα, (*b*) l'une des Néréïdes, filles de Nérée & de Doris.

IANTHE, *Ianthe*, Ἰάνθη, fille de Téleste, étoit d'une excellente beauté. *Voyez* Iphis.

IANTHE, *Ianthe*, Ἰάνθη, (*c*) l'une des nymphes, filles de l'Océan.

IAO, *Iao*, le plus grand des Dieux dans l'idée de quelques Mythologues. C'étoit tantôt Pluton, tantôt Jupiter, tantôt le Soleil, &c. *Voyez* l'article suivant.

IAO, *Iao*, Ἰαώ, (*d*) terme qui se lit sur les Abraxas. C'est le *Jehova* des Hébreux, nom caché & ineffable.

IAOLCOS, *Iaolcos*, Ἰαωλκὸς, (*e*) ville de Grece, selon Homère. Les habitans de cette ville partirent pour le siege de Troye. C'est la même que d'autres appellent Iolcos. *Voyez* Iolcos.

IAONIENS, *Iaones*, (*f*) Ἰάονες, peuples dont parle Homère au treizième livre de l'Iliade. Ce sont les Athéniens, que ce Poëte nomme ainsi, au

(*a*) Homer. Iliad. L. XII. v. 139, 193.
(*b*) Homer. Iliad. L. VIII. v. 47.
(*c*) Pauf. p. 273.
(*d*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom II. p. 358. *& suiv.*
(*e*) Homer. Iliad. L. II. v. 219.
(*f*) Homer. Iliad. L. XIII. v. 685. Strab. p. 392.

rapport de Strabon. Madame Dacier lit les *Ioniens.* L'Attique, dit-elle à cette occasion, étoit la véritable Ionie. Homère, ajoûte-t-elle, appelle les Ioniens Ἑλκεχίτωνες, *à longues robes ;* parce que dans les premiers tems les Ioniens portoient des tuniques qui leur pendoient jusqu'aux talons, & l'on prétend que cela dura jusqu'au tems de Périclès. *Voyez* Javan.

IAPIS, *Iapis. Voyez* Iapyx.

IAPODES, *ou* IAPYDES, *Iapodes*, *Iapydes*, Ἰάποδες, (a) Ἰάπυδες, peuple d'Illyrie.

Ces peuples, ayant irrité les Romains par les rapines & les pillages qu'ils exerçoient sur les terres de l'Empire dont ils étoient voisins, furent attaqués & vaincus en une campagne par le Consul C. Sempronius Tuditanus, l'an de Rome 623. On accorda au vainqueur l'honneur du triomphe.

Strabon parle des Iapodes comme d'une nation distincte des Liburnes, & leur donne quatre villes, Métulum, Arupinos, Monettium ou Monétum, & Vendus ou Vendrus. Il les étend depuis les montagnes jusqu'à la mer. Il met leurs principales demeures au mont Albius, le dernier des Alpes. Il leur donne mille stades de rivage maritime. Mais, les Anciens ne s'accordent pas à dire que les Iapodes s'étendissent jusqu'à la mer. Pline dit : » Quelques-uns ont avancé » l'Iapydie jusqu'au golfe Fla- » natique. « Strabon est de ceux-là, comme on vient de voir. Dion Cassius, parlant de la conquête qu'Auguste fit de leur païs, dit : » Il porta la » guerre chez les Iapydes ; il » n'eut pas beaucoup de peine » à soumettre ceux qui étoient » en de-çà des monts, peu loin » de la mer ; mais, ceux qui » habitoient dans les monta- » gnes & au de-là, ne furent » domptés qu'après d'extrêmes » travaux. « Cette description est précise. Les Iapydes, ou Iapodes s'étendoient en de-çà & au de-là des montagnes, & jusqu'auprès de la mer ; mais, ils n'en possédoient point le rivage, si nous en croyons cet Historien.

Strabon fait connoître que cette nation étoit originaire en partie des Gaules, & en partie de l'Illyrie ; que la côte qu'elle possédoit avoit mille stades d'étendue ; qu'elle vivoit pauvrement d'épeautre & de millet, mais qu'elle étoit très-belliqueuse ; & qu'enfin le païs qu'elle habitoit faisoit partie des Alpes. Comme ces peuples s'étoient adonnés au brigandage, Auguste, lassé des plaintes que faisoient leurs voisins, entreprit de les réduire, & en

(a) Strab. p. 202, 207, 313. *& seq.* Plin. Tom. I. p. 175, 178. Dio. Cass. p. 412. Ptolem L. II. c. 17. Tit. Liv. L. XLIII. c. 5. Appian. p. 763, 764. Crév. Hist. Rom. Tom. V. pag. 268. T. VIII. pag. 421. *& suiv.* Mem. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XIX. pag. 587.

vint à bout. En assiégeant Métulum, l'une de leurs villes, il fut lui-même blessé; & ce ne fut qu'à force de courage qu'il les réduisit à demander la paix; & comme on voulut leur imposer de trop dures conditions, plutôt que de les accepter, ils aimerent mieux se brûler eux & leur ville. Depuis ce temslà, ils demeurerent soumis aux Romains.

Le P. Briet, qui suit le sentiment de Strabon, & les étend jusqu'à la mer, croit que leur païs répond à la Croatie, & à une partie de l'Istrie & du Vindismarck. Selon lui, leurs villes étoient Aulona, Flanona, Tersatica, Senia, Lopsica, Théaulus, Ortopola, Végia. Ces villes étoient au bord de la mer. Ils avoient au milieu des terres Métulum & Velsera. Leurs isles étoient Absorus, Absyrtis, Curicta, Gissa & Scardona.

Les Iapodes avoient adopté l'armure des Gaulois; mais, ils avoient conservé l'usage particùlier aux autres nations Illyriennes & aux Thraces, de se *Stigmatiser*.

IAPYDES, *Iapydes*, Ἰάπυδες. *Voyez* Iapodes.

IAPYDIE, *Iapydia*; c'étoit le païs habité par les Iapydes ou Iapodes. *Voyez* Iapodes.

IAPYGES, *Iapyges*, Ἰάπυγες, nom donné aux habitans de l'Iapygie. *Voyez* Iapygie.

IAPYGIE, *Iapygia*, (a) Ἰαπυγία, contrée d'Italie, qui fut, dit-on, ainsi nommée d'Iapyx, fils de Dédale.

Si nous en croyons Antoine Galatæus, médecin, qui a écrit un livre exprès de la situation de l'Iapygie, ce païs nommé Iapygie par Aristote & par Hérodote, est nommé Salentine par quelques-uns, Peucétie par d'autres, Messapie à cause d'un capitaine nommé Messapus; d'autres l'ont appellée la grande Grece; d'autres, l'Apulie; & d'autres, la Calabre. Car, dit-il, la Calabre d'aujourd'hui étoit nommée Bruttia par les Anciens. Cela s'accorde en partie avec ce que dit Isace, Commentateur de Lycophron: » La Mésapygie, Μεσαπύγη, » autrement nommée Iapygie, » ensuite Salatia, Σαλατία, & » enfin Calabre. «

Strabon ne laisse pas de s'étendre au sujet de l'Iapygie. Il dit dans un endroit: » L'Iapygie que les Grecs appellent » Messapie, s'étend jusqu'à » Métapontium. Les habitans » donnent le nom de Salentins à » ceux qui habitent aux environs du promontoire Iapygium, & celui de Calabres » aux autres. Au-dessus des Ca« labres vers le Septentrion, » sont les Peucétiens, appellés » Audaniens par les Grecs. Les » habitans nomment Apulie » tout ce qui est après les Ca-

(a) Diod. Sicul. p. 268, 774. Strab. pag. 277. & seq. Plin. T. I. p. 166, 167. Ptolem. L. III. c. 1. Dionys. Halic. L. I. c. 11. Tit. Liv. L. XLIII. c. 5. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. XVIII. p. 75.

» labres...... La Meſſapie a » la figure d'une preſqu'iſle, » fermée par l'Iſthme qui s'é- » tend depuis Brunduſium juſ- » qu'à Tarente, l'eſpace de » trois cens dix ſtades. La na- » vigation au tour du promon- » toire Iapygium eſt d'environ » quatre cens ſtades. « Il dit encore ailleurs : » Le païs que » les navigateurs côtoyent de- » puis Tarente juſqu'à Brundu- » ſium, a la forme d'une preſ- » qu'iſle. Le chemin par terre » d'une de ces villes à l'autre » peut être fait en un jour, en » ſuivant l'iſthme de cette preſ- » qu'iſle, que la plûpart ap- » pellent d'un nom commun » Meſſapie, Iapygie, Calabre » & Salentine. D'autres la di- » viſent autrement. «

Le même Strabon vante la bonté & la fertilité de l'Iapygie, & aſſure que quoique ce païs n'ait pas aſſez d'eaux, il n'en eſt pas moins propre pour les pâturages, ainſi que pour la production des arbres. Il étoit autrefois, ajoûte-t-il, rempli d'une multitude d'habitans, & on y comptoit treize villes; mais, du tems de ce Géographe, elles étoient preſque ruinées, à l'exception de Tarente & de Brunduſium.

Le Promontoire Iapygium eſt appellé dans Pline *acra Iapygia*. C'eſt l'expreſſion Greque latiniſée, puiſqu'on dit en Grec ἄκρα Ἰαπυγία.

M. de l'Iſle, dans ſa carte de l'ancienne Italie, compte pour l'Iapygie les deux parties de la Pouille, ſçavoir la Daunienne & la Peucétienne, & ne paroit pas y mettre les Calabrois & les Salentins, ou l'ancienne Calabre & la Meſſapie.

Sous le Conſulat de L. Æmilius Mamercus & de Cornélius Lentulus, il s'éleva une guerre entre les Iapyges & les Tarentins. Il y avoit déjà quelque tems qu'ils diſputoient entr'eux ſur leurs frontières, ce qui s'étoit borné juſqu'alors à des combats de rencontre, & au pillage de quelques terres des environs; mais, les hoſtilités accompagnées ſouvent de mort d'hommes de part & d'autre augmentant toujours, ils en vinrent enfin à une guerre ouverte. Les Iapyges furent les premiers en armes; toutes leurs forces jointes à celles de leurs alliés monterent à vingt mille hommes. Les Tarentins, inſtruits de cette diſpoſition, armerent de leur côté leurs citoyens, & ſe fournirent encore d'un nombre convenable d'habitans de Rhege leurs alliés & leurs voiſins. Le ſort d'un combat violent qu'ils ſe livrerent, fut favorable aux Iapyges qui en ſortirent vainqueurs; la fuite ſépara les vaincus, dont les uns revenoient à Tarente, pendant que les autres reprenoient le chemin de Rhege. Les Tarentins pourſuivis de plus près, eſſuyerent encore un grand carnage dans leur retraite; & ceux qui s'étoient attachés aux fuyards de Rhege, s'animerent d'une telle ardeur, qu'ils ſe

jetterent avec eux dans leur ville, & s'en rendirent les maîtres.

L'Iapygie fait aujourd'hui partie du royaume de Naples, & suivant la description que nous en avons donnée d'après Strabon, elle est représentée principalement par la terre d'Otrante.

IAPYGIUM [le Promontoire], *Promontorium Iapygium*, ἄκρα Ἰαπυγία. *Voyez* Iapygie.

IAPYS, *Iapys*, Étolien, chassé de sa patrie, vint se retirer à l'extrêmité du golfe Adriatique, & y bâtit sur le Pô une ville appellée de son nom, qui a aussi donné le nom d'Iapydie au païs, & d'Iapydes aux habitans.

IAPYX, *Iapyx*, Ἰαπυξ, (*a*) fleuve d'Italie. Le passage de Pline, où il en est fait mention, a été défiguré par les anciens éditeurs, qui ont lu *Pediculorum Oppida Rhudia*, *Egnatia*, *Barion*, *antè Iapyx à Dedali filio à quo & Iapygia. Amnes Pactius*, *Aufidus*, &c. Ainsi, le nom d'Iapyx qui donnoit le nom à l'Iapygie, étoit l'ancien nom de la ville de Barri. Mais, le P. Hardouin lit tout différemment dans les manuscrits, dont les meilleurs, selon lui, portent: *Pediculorum Oppida*, *Rudiæ*, *Egnatia Barium*. Amnes, Iapyx *à Dedali filio rege*, *à quo & Iapygia*; *Pactius*, *Aufidus*.

IAPYX, *Iapyx*, Ἰαπυξ, (*b*) fils de Dédale, donna son nom au païs appellé Iapygie, parce qu'il y avoit conduit une colonie de Crétois.

IAPYX, *Iapyx*, Ἰαπυξ, (*c*) fils de Jasus, fut l'objet des amours d'Apollon dans sa première jeunesse. Ce Dieu lui offrit tous ses dons, son arc, ses fleches, sa lyre, & sa science augurale. Mais, dans le désir de prolonger les jours de son pere infirme, Iapyx aima mieux qu'Apollon lui dévoilât les vertus salutaires des plantes, & qu'il lui apprît à guérir les hommes; art qu'il préféra à des arts plus brillans.

Énée ayant été blessé dangereusement dans un combat, Iapyx fut appellé pour panser sa plaie. Il trouva ce Prince des Troyens souffrant les plus vives douleurs, tranquillement appuyé sur sa javeline, au milieu de ses amis gémissans, & à côté de lui son fils Ascagne fondant en larmes. Le vieillard, suivant l'usage des médecins, ayant retroussé sa robe, essaye en vain de tirer le fer de la plaie, soit avec les doits, soit avec la pince. Il applique aussi inutilement sur la blessure, des simples dont il connoît la vertu & l'usage. Le succès ne couronne point ses travaux, & la science d'Apollon son maître n'est d'aucun secours. Alors Vénus touchée des souffrances de son fils,

(*a*) Plin. Tom. I. p. 167.
(*b*) Plin. T. I. p. 167. Strab. p. 279.
(*c*) Virg. Æneid. L. XII. v. 391. & seq.

descend du ciel, enveloppée d'un nuage, & lui apporte du dictamne, qu'elle a cueilli elle-même sur le mont Ida en Crete. Elle en jette secrétement dans le vase rempli d'eau, où Iapyx avoit infusé les autres simples; elle y mêle un élixir d'ambrosie, avec de l'odoriférante panacée. Le médecin lave la plaie avec l'eau qu'il a préparée, ignorant la vertu ajoûtée par Vénus. Aussi-tôt les douleurs cessent, le sang s'arrête; le trait sans aucun effort suit la main qui le tire, & en un moment Énée recouvre toutes ses forces. » Troyens, ap-
» portez à votre Prince ses ar-
» mes; que tardez-vous?
» [s'écrie Iapyx, qui est le
» premier à exciter le courage
» du Héros.] Sa guérison n'est
» ni l'effet de mon art, ni l'ou-
» vrage d'un mortel. Non,
» Énée, ce n'est point ma main
» qui vous sauve, c'est un
» secours plus puissant; c'est
» un Dieu qui conserve vos
» jours pour de plus grands ex-
» ploits. «

IAPYX, *Iapyx*, Ἰάπυξ, (a) nom d'un vent. Ce vent servoit à passer d'Italie en Grece. Horace le nomme dans l'Ode adressée au vaisseau sur lequel Virgile devoit s'embarquer pour aller à Athènes.

Ventorumque regat pater,
Obstrictis alis, præter Iapyga.

M. Dacier observe que ce même vent a été appellé par les Latins Corus ou Caurus, par les Grecs Argestes, par les Italiens Ponante-Maëstro, & que c'est proprement l'ou-est-nord-ou-est, qui est opposé à l'est-sud-est. M. Dacier se trompe, en ce qu'il confond le Corus & le Caurus très-différens, selon Vitruve. Le Maëstro-Ponante, comme parle le pere Briet, ne sçauroit être le Caurus, qui est le Maëstro, ou le nord-ou-est. Le Corus & l'Argestes sont à peu près le même vent, & répondent au Circius de Vitruve, & beaucoup plus au quarta di Maëstro verso Ponante, qui est notre nord-ou-est quart à l'ou-est, qu'au Maëstro-Ponante.

IARBAS, *Iarbas*, (b) roi de Gétulie. Didon avoit acheté de ce Prince le terrein où elle bâtit la ville de Carthage. Piqué du refus qu'elle faisoit de l'épouser, il menaça de lui faire la guerre, & de détruire sa ville. Les Tyriens, craignant la colère de ce Prince, presserent leur Reine de consentir au mariage. Elle le feignit, & ayant demandé trois mois de délai, pour avoir le tems d'offrir des sacrifices aux Manes de Sichée, elle monta, dit-on, sur un bûcher qu'elle avoit fait dresser, & se poignarda.

Selon Virgile, Iarbas étoit fils de Jupiter Ammon & d'une

(a) Horat. L. I. Ode. 3. v. 3, 4. Virg. Æneid. L. VIII. v. 710.

(b) Just. L. XVIII. c. 6. Virg. Æneid. L. IV. v. 36, 196. *& seq.*

Nymphe du païs des Garamantes. Il avoit élevé dans ses vastes États cent temples magnifiques au Pere des Dieux, auteur de sa naissance, & cent autels, avec des feux jour & nuit allumés, immolant sans cesse des victimes, & ornant de diverses guirlandes les portes de tous ces sanctuaires. A la nouvelle des amours de Didon & d'Énée, il se trouble, & la colere le transporte. Dans son désespoir il adressa, dit-on, cette plainte à Jupiter au pied de ses autels. » Dieu tout-puissant, à » qui la nation des Maures est » dévouée, à qui elle ne cesse » de faire des libations & des » sacrifices, pouvez-vous voir » ce qui se passe à Carthage? » Est-ce donc en vain, ô mon » pere, que nous tremblons, » lorsque vous lancez la fou- » dre? Ces feux, renfermés » dans un nuage embrasé, ef- » frayent-ils sans raison les mor- » tels tremblans, & n'excitent- » ils qu'un bruit peu redouta- » ble? Une étrangere, errante » sur les frontières de mon Em- » pire, achete sur ce rivage un » terrein pour le défricher, & » y bâtir une petite ville, aux » conditions que je lui prescris. » Je lui propose ensuite de l'é- » pouser; elle me refuse, & » reçoit dans ses États un Énée, » à qui elle engage sa foi. Ce » Pâris avec sa troupe efféminée, avec sa mitre Lydienne, » & ses cheveux parfumés, » vient m'enlever l'objet de ma » flamme. C'est donc vaine- » ment, grand Dieu, que je » me glorifie d'être né de » vous. «

IARCHAS, *Iarchas*, chef des philosophes Brachmanes. *Voyez* Brachmanes.

IARIBOLUS, *Iaribolus*, (a) Ἰαρίβωλος, divinité des Palmyréniens.

IARSATH, *Iarsath*, Ἰαρσαθ. (b) ville de la Mauritanie Césarienſe, ſelon Ptolémée. Castald croit que c'est présentement Tedelez.

IASIENS, *Iasii*, les mêmes que les Iassiens. *Voyez* Iassiens.

IASIS, *Iasis*, Ἰασις, (c) l'une des nymphes Ionides. *Voyez* Ionides.

IASIS, *Iasis*, nom donné à Atalante, parce qu'elle étoit fille d'Iasus. *Voyez* Atalante.

IASIUS SINUS. *Voyez* Iassus.

IASIUS, *Iasius*, (d) frere de Dardanus. Suivant Denys d'Halicarnasse, qui cite pour garant Philistus de Syracuse, Iasius & Dardanus étoient deux freres, fils de Corytus, roi d'Étrurie. Ils se disputerent la couronne après la mort de leur pere; mais, Siculus roi d'Espagne, ayant été choisi pour médiateur de leur différend, les mit d'accord. Cependant, Dardanus fit assassiner son frere, pour s'emparer de tout le royaume.

(a) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XI. p. 409.
(b) Ptolem. L. IV. c. 2.
(c) Pauf. p. 388.
(d) Virg. Æneid. L. III. v. 168.

Alors Siculus, qui étoit comme garant du traité, repassa en Italie, vainquit Dardanus, & le contraignit de se réfugier en Thrace. Ce Prince y épousa la fille du roi Pallas, & passa en Phrygie, où il s'allia avec Teucer.

IASIUS, *Iasius*, (a) Troyen, qui fut pere, ou ayeul de Palinure.

IASSÉENS, *Iassæi*, *Iassenses*, les mêmes que les Iassiens. *Voyez* Iassiens.

IASSIENS, *Iassii*, les habitans d'Iassus. *Voyez* Iassus.

IASSOS. *Voyez* Iassus.

IASSUS, *Iassus*, Ἰασσός. (b) ville de l'Asie mineure dans la Carie. Elle étoit située, selon Polybe, sur le golfe qui étoit terminé d'un côté par le temple de Neptune qui étoit sur le territoire des Miléfiens, & de l'autre côté par la ville des Myndiens.

Cette ville, au rapport de Strabon, étoit dans une isle, située devant le continent, & elle avoit un port. Presque toute la ressource des habitans pour vivre étoit dans la pêche; car, la mer y abondoit en poissons, mais le terroir étoit stérile. On raconte, à ce sujet, des Iassiens, l'histoire suivante, dit Strabon. Un joueur d'instrument, exerçant un jour publiquement son art, fut un peu écouté de tout le monde, jusqu'à ce que son instrument donna le signal de la vente du poisson. Dès qu'il fut donné, tous les Iassiens se hâterent d'aller à leur négoce, à l'exception d'un seul qui étoit un peu sourd. Le joueur d'instrument s'approcha de lui, & lui rendit de grandes actions de graces de l'honneur qu'il lui avoit fait de rester, pendant que tous les autres s'étoient retirés au premier son de son instrument. Quoi? répondit l'autre. Est-ce que le signal a déjà été donné? Le joueur d'instrument lui ayant assuré qu'oui: Adieu donc, ajoûta le sourd, & sur le champ il se leve & s'en va aussi.

Polybe rapporte que selon une opinion qui s'étoit répandue, il y avoit à Iassus une statue de Vesta sur laquelle il ne tomboit jamais ni neige, ni pluie, quoiqu'elle fût à découvert. Il se moque de cette badinerie. On ne doit pas moins se moquer du récit qui se trouve dans Pline. Cet Auteur parle d'Iassus à l'occasion d'un jeune garçon, dont un dauphin devint si amoureux, que voyant qu'il s'éloignoit du rivage, il s'y jetta pour le suivre, & mourut sur le sable. Alexandre choisit ensuite ce même garçon, & l'établit à Babylone, prêtre du temple de Neptune, parce qu'il jugea que cet amour étoit une marque qu'il étoit très-agréable à ce

(a) Virg. Æneid. L. V. v. 843.

(b) Polyb. p. 306. Strab. pag. 658. Plin. Tom. I. pag. 276, 277, 502, 503. Tom. II. pag. 724. Ptolem. L. V. c. 2. Pomp. Mel. p. 76. Tit. Liv. L. XXXII. c. 33. L. XXXVII. c. 17. Appian. pag. 213. Thucyd. pag. 575. Freinsh. Suppl. in Q. Curt. L. II. c. 7.

Dieu. Hégésideme, ajoûte Pline, écrit qu'il y avoit eu dans la même ville d'Iassus un autre jeune garçon, nommé Hermias, qui en traversant la mer sur un dauphin, périt dans une tempête, qui étoit survenue tout-à-coup ; mais que le dauphin l'ayant rapporté sur le rivage, comme s'il se fût reconnu coupable de sa mort, ne retourna point dans la mer, & expira sur le sable. Théodore le dialecticien étoit né à Iassus.

Pline écrit ailleurs le nom de cette ville Iasus avec une simple *s*, & nomme *Sinus Iasius* le golfe où elle étoit située. La Notice de Hiéroclès, qui la met entre les villes épiscopales de la Carie, la nomme Ἴασος, *Iasus* ; celle de Léon le Sage l'appelle *Iassi* au génitif. C'est présentement Askemkalesi.

IASSUS, *Iassus*, Ἰασσὸς, (*a*) ville de la petite Arménie, dans la Mélitène, selon Ptolémée.

IASUM, *Iasum*, Ἴασον, (*b*) un des noms attribués à la ville d'Argos, capitale de l'Argolide.

IASUS, *Iasus*, Ἴασος, (*c*) ville du Péloponnèse, située sur les confins de la Laconie ; mais, elle appartenoit aux Achéens du tems de Diéus, qui l'emporta d'emblée & la saccagea.

IASUS, *Iasus*, Ἴασος. *Voyez* Iassus.

IASUS, *Iasus*. *Voyez* Jasus.

IASUS, *Iasus*, Ἴασος, (*d*) fut pere d'Amphion, qui regna dans Orchomene.

IATRALIPTE, *Iatraliptes*, (*e*) terme, qui, dans sa première signification, signifioit un Officier particulier du gymnase, dont l'emploi se bornoit à oindre les athletes pour les exercices athlétiques ; on le nommoit autrement *Aliptes*, Alipte.

Ensuite, le mot *Iatralipte* désigna un médecin, qui traitoit les maladies par les frictions huileuses, un médecin oignant, ἰατραλείπτης, mot composé de Ἰατρὸς, médecin, & ἀλείφω, j'oins ; cette méthode de traitement s'appella ἰατραλειπτικὴ, iatraliptique. Ce fut, au rapport de Pline, Prodicus natif de Sélymbria, & disciple d'Esculape, qui mit ce genre de médecine en usage.

On sçait que dans le tems des Romains, l'application des huiles, des onguens, des parfums liquides, dont on se servoit avant & après le bain, occupoit un grand nombre de personnes. Alors ceux qui enseignoient l'art d'administrer ces onguens ou ces huiles aux gens en santé, se firent à leur tour appeller Iatraliptes, & établirent sous eux en hommes & en femmes, des manieurs ou manieuses de jointures pour as-

(*a*) Ptolem. L. V. c. 7.
(*b*) Strab. p. 369.
(*c*) Pauf. p. 422.

(*d*) Homer. Odyss. L. XI. v. 282.
(*e*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. I. p. 236.

foupliç les membres, *Tractatores & Tractatrices* ; des dépileurs & des dépileufes, *Alipilarii* & *Tonftrices;* enfin des perfonnes de l'un & l'autre fexe, pour oindre le corps des différentes huiles, onguens & parfums néceffaires, *Unctores & Unctrices.*

IAZYGES, *Iazyges*, (*a*) Ἰάζυγες, peuple de la Sarmatie d'Europe, au de-là de la Germanie, vers l'orient. Ptolémée dit que la Sarmatie contient de grandes nations; que les Vénedes s'étendent le long du golfe Vénédique ; qu'au-deffus de la Dace font les Peucins & les Baftarnes, & le long des Palus-Méotides les Iazyges & les Rhoxolans. Il ne faut pas confondre ces Iazyges avec ceux dont il eft parlé ci-après.

IAZYGES MÉTANASTES, *Iazyges Metanastæ*, (*b*) Ἰάζυγες Μεταναστai, peuple qui habitoit entre la Theiffe & le Danube. Le furnom de Métanaftes les diftinguoit des autres Iapyges, fitués près des Palus-Méotides, & qui etoient dans la vraie Sarmatie.

Pline, parlant des Iazyges, voifins des Daces, les furnomme Sarmates, *Iazyges Sarmatæ.* Strabon dit auffi dans un endroit les Iazyges Sarmates ; mais, comme Cafaubon l'a fort bien remarqué, il parle des Iazyges, voifins des Palus-Méotides, & le P. Hardouin qui entend par les Iazyges Sarmates de Strabon, les Iazyges Sarmates de Pline, s'eft trompé, fans doute. Strabon parle auffi au même endroit des Iazyges furnommés *Bafilii*, ou Royaux, dont il eft fait mention dans l'article fuivant.

Quant à ceux dont il s'agit ici, Tacite les nomme dans fes Annales & dans fes Hiftoires, & les défigne auffi comme un peuple Sarmate. C'eft de cette même nation que parle Marcien d'Héraclée dans fon Périple.

Ces Iazyges furent foumis à l'empire des Romains du tems de Marc-Auréle. Ayant été vaincus non loin du Danube, qui étoit alors glacé, ils prirent la fuite, & fe crurent en fûreté, lorfqu'ils fe virent fur la glace. Pourfuivis néanmoins par les Romains, ils s'arrêterent & firent ferme, comptant avoir un grand avantage contr'eux en un pareil champ de bataille. Car, leurs chevaux étoient accoûtumés à courir fur la glace comme fur la terre, au lieu que le pied gliffoit aux Romains, & ils avoient peine à fe foutenir. L'évenement montra aux Iazyges qu'ils fe trompoient, & que la valeur & la préfence d'efprit dans des troupes bien difciplinées triom-

(*a*) Ptolem. L. III. c. 5.

(*b*) Plin. Tom. I. p. 216. Strab. pag. 306. Ptolem. L. III. c. 7. Tacit. Annal. L. XII. c. 29. 30. Hift. L. III. c. 5. Dio. Caff. p. 702, 805. Ovid. de Pont. L. I. Eleg. 3. v. 11. 12. L. IV. Eleg. 7. v. 9, 10. Trift. L. II. Eleg. 1. v. 191, 192. in Ibin. v. 135, 136 Crév. Hift. des Emp. Tom. III. pag. 182. Tom. IV, pag. 409, 416, 417, 477.

phent de tous les obstacles. Les Romains attaqués en front & par les flancs, se rangerent de maniere à faire face de tous les côtés. Pour affermir leurs pas, ils jetterent bas leurs boucliers & mirent le pied dessus. En cet état ils reçurent les ennemis, & se battirent contr'eux corps à corps, comme dans une espèce de lutte. Ils les renversoient hommes & chevaux; & si le Barbare avoit le tems de se relever, le Romain le saisissoit, & les deux combattans, glissant l'un & l'autre, ne pouvoient guere éviter de tomber. Mais, de quelque façon qu'ils tombassent, le Romain ne manquoit pas de prendre la supériorité, même lorsqu'il se trouvoit couché sur le dos, & ayant son ennemi sur lui, d'un coup de pied lancé avec roideur il le jettoit de l'autre côté; & se remettant en pied par un mouvement également agile & vigoureux, il se portoit ensuite sur le Barbare, & s'en rendoit le maître. Les Iazyges, qui ne connoissoient pas cette façon de combattre, & dont toute la force consistoit dans l'usage qu'ils sçavoient faire de leurs chevaux, furent entiérement déconcertés, perdirent courage, & se laisserent tuer presque sans résistance; en sorte que d'un très grand nombre qu'ils étoient, il ne s'en sauva que très-peu. Cette victoire valut aux Romains la soumission de la nation entière des Iazyges.

Baudrand dit que les rois de Pologne ayant défait les Iazyges, ils se retirerent au de-là du mont Crapax, entre la Theisse & le Danube, & ceux-là, ajoûte-t-il, s'appelloient Iazyges Métanastes. Corneille, d'après Comer & Michovius, nous apprend que les Iazyges furent abolis presqu'entiérement, en 1264, par Boleslas, surnommé *le Chaste*, roi de Pologne, & en 1282, par Lescus; [il devoit dire Leszko, surnommé *le Noir*,] & que plusieurs d'entre eux se retirerent dans la haute Hongrie. Il avoit puisé dans de mauvaises sources. Baudrand & lui se trompent; car, dès le tems de Ptolémée, bien des siecles avant que la Pologne eût des Rois, les Iazyges Métanastes étoient auprès de la Theisse & du Danube. Ptolémée qui fait pour eux un chapitre exprès, le dit bien formellement. Voici une traduction littérale de ce chapitre.

» Les Iazyges Métanastes sont » bornés au nord par la partie » de la Sarmatie, que l'on a » expliquée en parlant de l'Europe.

» Au midi par les monts » Sarmates, jusqu'au mont Krapack.

» Au couchant & au midi » par la partie de la Germanie, » qui s'étend depuis les monts » Sarmates jusqu'au détour du » Danube, auprès de Carpis, » & de-là par une partie de ce » fleuve, jusqu'au détour de la » Theisse, qui prend son cours

» vers le nord. Ce détour est » par les

Longit. Latit.
46. d. o. 44. d. 15.

» A l'orient par la Dace, le » long de la Theisse, qui les » borne du côté du levant, » jusqu'au pied du mont Kra- » pack, à 46. d. de longitude 48. d. 30. de latitude.

» Les villes des Iazyges Mé- » tanastes sont Uscénum, Bor- » manum, Alieta ou Abicta, » Trissum, Candanum, Parca, » Pessium, Partiscum. «

Vers la décadence de l'Empire, ce païs fut occupé par les Vandales, & fut ensuite de l'Empire que les Goths se formerent dans ces quartiers-là; vers l'an 350, ils en furent chassés par les Huns. Tous ces changemens ont précédé l'érection du royaume de Pologne, qui n'a été faite qu'en 999.

Les Iazyges, dont parle Ovide, *de Ponto*, L. I. Eleg. 3.

Aut quid Sauromatæ faciant, quid
Iazyges acres,
Cultaque Orestææ Taurica terra
Deæ.

Et L. IV. Eleg. 7.

Ipse vides onerata ferox ut ducat
Iazyx,
Per medias Istri plaustra bubulcus aquas.

Et Trist. L. II. Eleg. 1.

Iazyges & Colchi metereaque turba,
Getæque
Danubii mediis vix prohibentur
aquis.

Et in Ibim. v. 37.

Pugnabunt Jaculis dum Thraces,
Iazyges arcu;
Dum tepidus Ganges, frigidus
Ister erit.

Ces Iazyges, dis-je, ne sont pas assez determinés pour décider qui sont ceux dont il a voulu parler. L'abbé de Marolles semble croire que ce peuple s'étendoit depuis le Danube, jusqu'aux Palus Méotides; mais, il n'y regardoit pas de fort près. On pourroit croire que le premier distique cité regarde les Iazyges voisins de la Chersonnèse Taurique, & que le second se rapporte à ceux qui étoient bornés par le Danube.

IAZYGES BASILIENS, *ou* ROYAUX, *Iazyges Basilii*, (*a*) Ἰάζυγες βασίλειοι, peuple de la Sarmatie, au rapport de Strabon. Cet Auteur les joint aux Iazyges, voisins du Pont-Euxin. Il est vraisemblable qu'ils ne different point des *Basiliscæi*, peuple de la Sarmatie Asiatique, selon Ptolémée. Pline les nomme *Basilidæ*, & dit que le Gerrhus les séparoit des Nomades. Appien les appelle Σαυρομάται οἱ βασίλειοι. Pomponius Méla avoit dit avant Pline, que les Basi-

(*a*) Strab. p. 306. Plin. Tom. I. p. 217. Ptolem. L. V. c. 9. Appian. p. 217. Pomp. Mel. p. 95.

lides & les Nomades sont séparés par le Gerrhus.

I B

IBE, *Ibe*, (a) ville & principauté d'Espagne, dont parle Tite-Live, à l'occasion de Corbis & Orsua, deux Princes, cousins-germains, qui se la disputerent par un duel.

IBÉDA, *Ibeda*, ou selon quelques exemplaires IBIDA, ville de la Scythie, selon Procope. Justinien en fit réparer les murailles, & fit bâtir au de-là un fort nommé Egiste.

IBÉNIENS, *Ibeni*, peuple de Lydie, selon Étienne de Byzance, qui les nomme aussi Iaonites.

IBÉNIENS, *Ibeni*, peuple de la Gaule, selon le même; on les appelloit aussi *Ibæi*.

IBÉRA, *Ibera*, (b) ville d'Espagne, située sur l'Ibérus, selon Tite-Live. Les Romains, dit-il, sous l'an de Rome 536, & 216 avant Jesus-Christ, se déterminerent à attaquer la ville la plus opulente en ce tems-là de tout le païs, & à qui le voisinage du fleuve avoit donné le nom d'Ibéra. Dès qu'Asdrubal le sçut, pour faire diversion en faveur de ses alliés, il alla aussi de son côté attaquer une ville qui s'étoit rendue depuis peu aux Romains; ce qui obligea ces derniers de lever le siege d'Ibéra, & de tourner tous leurs efforts contre Asdrubal lui-même.

Pendant quelques jours, les deux armées demeurerent campées à cinq milles l'une de l'autre, se contentant d'escarmoucher, sans qu'aucune des deux parût songer à une affaire générale. Enfin, dans le même jour & presque dans le même moment, les Généraux des deux partis, comme de concert, donnerent le signal de la bataille, & descendirent dans la plaine avec toutes leurs forces. Les Romains étoient partagés en trois corps; une partie des soldats armés à la légere étoit placée parmi ceux qui étoient aux premiers rangs; les autres, dans le centre. La cavalerie étoit répandue sur les deux aîles, & les couvroit. Asdrubal mit les Espagnols au corps de bataille, les Carthaginois à l'aile droite, & les Africains à la gauche, avec les troupes auxiliaires. A l'égard de la cavalerie, il plaça celle des Numides devant l'infanterie des Carthaginois, & le reste devant celle qui étoit composée d'Africains, sur les deux aîles. Il ne rangea pas tous les Numides à la droite, mais seulement ceux qui traînant deux chevaux à la fois, avoient coûtume dans le plus fort de la mêlée, de sauter tout armés sur le plus frais de dessus celui qui étoit las & harassé. Telle étoit la légereté des cavaliers. Telle étoit la souplesse & la docilité des chevaux, pour se prêter à tous leurs mouvemens.

(a) Tit. Liv. L. XXVIII. c. 21.

(b) Tit. Liv., L. XXIII. c. 28.

Les Généraux des deux partis, ayant rangé leurs armées dans l'ordre que nous venons de dire, avoient autant de motifs d'espérer les uns que les autres ; car, leurs troupes étoient à peu près égales par rapport à l'espèce & au nombre des soldats. Mais, les sentimens & les courages étoient bien différens; car, quoique les Romains fissent la guerre loin de leur patrie, leurs Généraux n'avoient pas laissé de leur persuader qu'ils combattoient pour l'Italie & pour la ville de Rome. C'est pourquoi, faisant dépendre leur retour auprès de leurs femmes & de leurs enfans, du succès de cette bataille, ils s'étoient déterminés à vaincre, ou à mourir. L'autre parti étoit composé de gens qui n'avoient pas la même ardeur, ni la même résolution. La plus grande partie des soldats étoient des Espagnols, qui aimoient mieux être vaincus en Espagne, que d'y vaincre, pour être traînés en Italie. [L'intention d'Asdrubal étoit de passer en Italie pour y joindre son armée à celle d'Annibal.] Ainsi, ceux qui étoient au corps de bataille, lâcherent pied au premier choc, presque avant que d'avoir lancé aucun trait. Puis, voyant que les Romains s'avançoient contr'eux avec beaucoup de vigueur, ils prirent ouvertement la fuite. Les deux ailes ne combattirent pas pour cela avec moins de courage ; les Carthaginois d'un côté, & les Africains de l'autre, pressoient leurs ennemis, qu'ils tenoient comme investis. Mais, dès que l'infanterie des Romains se fut avancée toute entière dans le milieu, elle se trouva en état d'écarter les deux aîles des Carthaginois ; & quoiqu'elle eût deux combats à soutenir en même tems, elle fut cependant victorieuse dans l'un & dans l'autre. Car, après avoir défait & mis en fuite ceux qui étoient au centre, elle se trouva supérieure en valeur & en nombre à ceux qui restoient. Il y eut beaucoup de sang répandu dans cette occasion ; & si les Espagnols n'avoient pas pris la fuite dès le commencement de l'action, ils s'en fût sauvé trèspeu d'une si grande armée. La cavalerie ne donna point ; car, dès que les Maures & les Numides virent que la victoire se déclaroit pour leurs ennemis par la défaite du corps de bataille, ils prirent ouvertement la fuite ; & faisant marcher les éléphans devant eux, ils laisserent les deux aîles découvertes. Asdrubal, de son côté, ayant soutenu le combat jusqu'au bout, se sauva du milieu du carnage avec un petit nombre de gens. Les Romains s'emparerent de son camp, & le pillerent. Le succès de cette bataille affermit dans le parti des Romains ceux des Espagnols qui auparavant étoient encore partagés entre eux & les Carthaginois ; au lieu qu'Asdrubal perdit l'espérance, non-seulement de passer en Italie avec son armée, mais

même

même de demeurer en Espagne avec quelque sûreté.

Nous ne connoissons plus aujourd'hui la situation de la ville d'Ibéra. Quelques-uns ont cru que c'étoit Dertosa; mais, M. Marca a prouvé que cela ne peut pas être. Aviénus, dans sa description des côtes de la mer, en vers Latins, parle aussi de cette ville, si nous en croyons Ortélius; mais, on ne trouve dans Aviénus, que le nom d'Herbi; Ortélius lisoit Hibéra.

Antoine Augustin, dans son troisième Dialogue, lit sur une ancienne médaille Mun. Hubera Setia, par laquelle on entend cette ville.

IBÉRICUM MARE, *ou* (*a*) IBERUM MARE. Les Anciens appelloient ainsi la mer d'Espagne.

IBÉRIE, *Iberia*, Ἰβηρία (*b*) nom que porta l'Espagne. Il y en a qui croyent que ce païs fut ainsi nommé à cause de l'Ebre, appellé *Iber* ou *Iberus* par les Anciens. Les Romains, dit Strabon, nomment indifféremment toute cette contrée Ibérie & Espagne, & la divisent en intérieure ou citérieure, & extérieure ou ultérieure. On donne d'autres étymologies du mot *Ibérie*; surquoi voyez l'article d'Espagne, ainsi que l'article suivant.

IBÉRIE, *Iberia*, Ἰβηρία, (*c*) contrée d'Asie, qui étoit située entre le Pont-Euxin & la mer Caspienne.

Ptolémée en marque ainsi les bornes. Elle étoit terminée au nord par une partie de la Sarmatie, à l'orient par l'Albanie, au midi par la grande Arménie, & au couchant par la Colchide. Voici les villes & les bourgs qu'il y met. Nubium ou Lubium, village, Aginna, Vasæda, Varica, Sura, Artanissa, Mestleta, Zalissa & Armactica.

L'Ibérie dont nous parlons ici, est surnommée Asiatique, pour la distinguer de l'Espagne, qui est l'Ibérie d'Europe. Les Éditeurs de Ptolémée se sont étrangement égarés, quand ils ont ajouté en marge cette remarque ridicule. *Iberia Eoa quondam Pana dicta, postea Spaniam vocat Plutarchus.* Ce n'est pas que Plutarque ait jamais rien dit de pareil; mais, un autre Plutarque, qui s'appelle le Géographe, parlant de Bacchus, dit qu'il assembla une armée de Pans & de Satyres, & qu'il subjugua les Indiens. Il ajoûte qu'ayant soumis l'Ibérie, il laissa Pan pour y commander; que celui-ci lui donna son nom, & l'appella Pania, d'où est venu ensuite le nom de Spania. Il

(*a*) Plin. T. I. p. 136, 158.

(*b*) Strab p. 166. Plin. T. I. p. 141.

(*c*) Strab. pag. 129, 288, 499. & *seq.* Ptolem. L. V. c. 11. Plin. Tom. I. p. 304, 309, 311, 389. Virg. Georg. L. III. v. 408. Tacit. Annal. L. IV. c. 5. L. VI. c. 33. & *seq.* L. XI. c. 9, 10. L. XII. c. 44, 50. L. XIV. c. 23. Crév. Hist. des Emp. T. I. p. 593, 594. Tom. IV. pag. 242, 312. Tom. VI. pag. 183, 355.

eſt viſible que Plutarque parle ici de l'Eſpagne ou Ibérie Européenne, & non point de l'Ibérie Aſiatique.

Les Ibériens, ſelon Tacite, habitoient dans les bois, & étoient endurcis à la fatigue. Ces peuples, ſelon le même, ſe diſoient iſſus des Theſſaliens qui accompagnoient Jaſon, lorſqu'ayant enlevé Médée, & en ayant eu des enfans, il revint à Colchos où il trouva le palais & les États du roi Æétès vacans. Ils racontoient pluſieurs particularités de ce Prince & de l'oracle de Phryxus; & aucun d'eux n'eût oſé ſacrifier un bélier, parce qu'ils étoient perſuadés que Phryxus paſſa la mer ſur le dos de cet animal, quoique quelques-uns cruſſent que c'étoit la proue de ſon vaiſſeau qui en portoit la figure.

Selon Strabon, la plus grande partie de l'Ibérie étoit habitée. L'on y trouvoit des villages, des maiſons couvertes ou conſtruites de briques, des places publiques & d'autres édifices de cette eſpèce. Une partie du païs étoit enfermée dans les montagnes du Caucaſe, au milieu deſquelles il y avoit une plaine arroſée de pluſieurs fleuves, dont le plus conſidérable étoit le Cyrus.

Les habitans de l'Ibérie étoient diſtribués en quatre claſſes. La première étoit celle dont le Roi étoit tiré, & on choiſiſſoit toujours pour le remplacer celui de ſa famille qui étoit le plus âgé. Cette election faite, on nommoit encore le plus âgé de ceux qui reſtoient, pour lui confier le commandement des armées & le ſoin de rendre la juſtice. La ſeconde claſſe étoit celle des Prêtres; la troiſième celle des militaires & des laboureurs; la quatrième enfin, celle du bas peuple. On tiroit de cette dernière claſſe ceux qui ſervoient le Roi, & faiſoient toutes les fonctions néceſſaires à l'uſage de la vie. Les biens étoient communs ſuivant les familles. Le plus âgé de chacun y avoit l'autorité. Tels étoient les principaux réglemens, ſuivis par les Ibériens.

Arias Montanus dit que quelques aventuriers de ce païs, étant venus habiter cette partie occidentale de l'Europe, qui s'étend en forme de preſqu'iſle entre les deux mers, depuis les monts Pyrénées juſqu'aux colomnes d'Hercule, lui donnerent le nom d'Ibérie, qu'elle a gardé long-tems avant que les Romains y fuſſent entrés, & qu'elle eût porté le nom d'Eſpagne. C'eſt auſſi l'opinion de Joſephe, de Pline & de Varron, & elle ſemble plus raiſonnable que celle de quelques Auteurs, qui veulent au contraire que les Ibériens Aſiatiques ſoient des colonies des Ibériens d'Europe; n'étant pas vraiſemblable que ceux-ci aient traverſé de ſi longs eſpaces de terre, depuis le détroit d'Hercule juſ-

qu'aux extrêmités du Pont-Euxin, & à la mer Caspienne, pour aller s'établir dans un païs moins bon que le leur. On peut ajoûter à cela que toutes les Histoires nous apprennent que la terre s'est peuplée par des colonies, qui ont passé d'orient en occident. Mais, d'un autre côte, il y a de graves Auteurs qui croyent que les Ibériens d'Asie ne sont jamais venus en Europe, non plus que ceux d'Europe en Asie, à cause de la grande différence & de langage & de mœurs. qui distingue les uns d'avec les autres, selon la remarque d'Appien. Le Sçavant Bochart est tout à fait de ce sentiment, & tire le nom d'Ibérie de l'Hébreu *Eber*, ou du Chaldaïque *Ebra*, c'est-à-dire, *passage*, le pluriel *Ebrin* signifiant *la fin*, ou *l'extrêmité* d'une chose, comme en effet les Ibériens, aujourd'hui les Espagnols, habitent les dernières terres du couchant de l'Europe, où il y a un cap que l'on a nommé pour ce sujet *finis terræ, finisterre*. La Gaule même a été aussi appellée anciennement Ibérie, selon Strabon, qui comprend sous ce nom tout ce qui est contenu entre le Rhône & les Pyrénées; & quelques-uns même ont étendu ce nom d'Ibérie jusqu'au Rhin, que Nonnus appelle *Iberus*. Gorop. Bécanus s'imagine qu'*Iber* est plutôt un mot dérivé de l'Allemand *Juer*, c'est-à-dire, jaloux, épithete qu'on trouve donnée au Rhin, dans une vieille épigramme; mais, outre qu'il n'en est fait mention dans aucun ancien Auteur, il n'y a point d'apparence que Nonnus, qui étoit Égyptien, ait jamais sçu un seul mot de la langue Teutonique. Claudien, dans le poëme qu'il a fait à la louange de Sénéra, nous parle de l'Ibérie d'Europe; & Virgile nous parle de l'Ibérie d'Asie.

L'Ibérie Asiatique commença à être éclairée du Christianisme dans le IV.e siecle, par le moyen d'une femme esclave; qui invoquant le nom de Jesus-Christ guérit la Reine d'une maladie très-dangereuse. La Reine, étant convertie à la foi, y attira le Roi son mari, & tous deux ensemble s'employerent à instruire leurs sujets, jusqu'à ce que l'empereur Constantin leur envoya des Évêques.

Ce païs est aujourd'hui représenté par ce que nous appellons Georgie ou Gurgistan.

IBÉRIENS, *Iberi*, ou *Iberes*, Ἴϐηρες, nom donné par les Anciens aux habitans du païs qu'ils ont connu sous le nom d'Ibérie. *Voyez* Ibérie.

IBÉROLYGIES, (a) peuple Ligurien, qui habitoit depuis les Pyrénées jusqu'aux Rhône, au rapport de Scylax.

IBÉRUS, *Iberus*, Ἴϐηρος,

(a) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. XVIII. p. 81.

(a) l'un des principanx fleuves d'Efpagne, avoit fa fource dans le païs des Cantabres, à quelque diftance de la ville de Juliobrica, ou Juliobriga. De-là il couloit au travers d'une longue plaine, en décrivant une ligne parallele aux monts Pyrénées, & alloit fe rendre dans la mer Méditerranée au-deffous de la ville de Dertofe, qui étoit fituée fur fes bords. A dire vrai, ce fleuve traverfoit d'une mer à l'autre toute la partie de l'Efpagne, fituée vers les Pyrénées; car, fes fources ne font pas bien éloignées de l'Océan.

Selon Pline, le cours de l'Ibérus étoit de quatre cens cinquante mille pas, dont il y en avoit deux cens foixante mille de navigables, à commencer à la ville de Varia. Ce fut du nom de ce fleuve que toute l'Efpagne prit celui d'Ibérie. Strabon rapporte d'après un autre Auteur, une particularité affez finguliére de l'Ibérus, c'eft qu'il débordoit quelquefois fans qu'il tombât ni pluie ni neige, & cela arrivoit lorfque le vent de Borée foufloit avec violence. Mais, la véritable caufe de ce débordement, c'étoit un lac au travers duquel le fleuve couloit. Les eaux de ce lac mêlées avec celles de l'Ibérus, venant à être foulevées par la violence du vent, étoient alors jettées loin de leur lit naturel.

Ce fleuve fervoit de bornes entre les Romains & les Carthaginois, par le traité qui fut fait entr'eux après la première guerre Punique; de-là vient qu'on divifa l'Efpagne en Citérieure, qui étoit en de-çà de l'Ebre, par rapport aux Romains, & en ultérieure, qui étoit au de-là.

On le nomme aujourd'hui l'Ebre, & en Efpagnol Ebro. Suivant la Géographie moderne, il naît aux montagnes de Santillane, fur les confins de la vieille Caftille, vers les frontières des Afturies. Il a deux fources, dont la principale eft près du bourg, appellé par les habitans du païs Fuentibro, c'eft-à-dire, fontaine ou fource de l'Ebre. Il coule du nord-oueft au fud-eft, & reçoit fur fon paffage plus de trente rivières, dont les principales font l'Arragon, dans le royaume de ce nom, & la Segre dans la Catalogne. Il traverfe une bonne partie de la vieille Caftille & de la Bifcaye, où il trouve le mont Idubeda, qui l'empêche de pouffer fes flots, vers l'oueft, comme les autres rivières d'Efpagne. Dans la vieille Caftille, il paffe à Miranda de l'Ebro, à Longrono & à Calahorra. De-là entrant dans la Navarre, il fépare ce royaume de la Caf-

(a) Plin. Tom. I. pag. 141, 142, 227. Strab. pag. 156, 158, 159, 175. Solin. pag. 172. Pomp. Mel. pag. 140. Ptolem. L, II, c. 6. Tit. Liv. L. XXI. c. 2, 5. L. XXIII. c. 28. L. XXXIV. c. 17. Juft. L. XLIV. c. 1. Cæf. de Bell. Civil. L. I. pag. 497. Hirt. Panf. de Bell. Alexand. p. 739.

tille, & il paſſe à Tudele, où il commence à être un peu navigable. Du tems des Romains, il commençoit plushaut, comme nous l'avons dit ci-deſſus. De la Navarre il entre dans le royaume d'Arragon, qu'il traverſe tout entier en deux parties preſque égales, baigne les murs de Saragoſſe, côtoye enſuite la Catalogne; & quelques milles au-deſſous de Tortoſe, il ſe précipite dans la Méditerranée, avec tant de rapidité, qu'il conſerve la douceur de ſes eaux, plus de cinquante pas avant dans la mer. A ſon embouchure il forme les petites iſles d'Alfachs, ainſi appellées d'un bourg de ce nom, qui eſt au bord de la mer, à l'occident de l'Ebre.

Ce fleuve eſt preſque le ſeul de toute l'Eſpagne, qui puiſſe ſervir à la navigation; encore ne produit-il pas de grands avantages, ſi ce n'eſt depuis Tortoſe juſqu'à la mer; car, quoiqu'il ſoit navigable, pendant l'eſpace de près de 250 milles, les bateaux ne peuvent remonter que juſqu'à cette ville, & même ils ont beaucoup de peine à deſcendre, à cauſe des rochers qui ſe trouvent dans ſon lit, à une vingtaine de lieues de Saragoſſe. Son eau eſt naturellement bonne à boire; c'eſt pourquoi, on en tranſporte dans tout le voiſinage, & même quelquefois, dans les autres provinces.

IBES, *Ibi*, Ἴβοι, (*a*) peuple Indien, ſelon Diodore de Sicile. Juſtin les nomme Silées, *Silei*; Quinte-Curſe, Sobiens, *Sobii*; & Oroſe, Sibes, ou Sybes, *Sibi*, *Sybi*. Ortélius croit que le nom *Ibi* eſt le vrai, & que l'*s* n'eſt entrée dans ce mot que par l'erreur des copiſtes, qui l'ont priſe du mot précédent qu'elle finiſſoit, pour la mettre au commencement du mot ſuivant. On en a quantité d'exemples.

On dit que les Ibes deſcendoient des ſoldats qu'Hercule conduiſit au ſiege du rocher d'Aorne, & qu'il établit en ce païs-là, après avoir manqué ſon entreprise. Du tems d'Alexandre, ces peuples, ſelon Quinte-Curſe, s'habilloient encore de peaux de bêtes, & n'avoient pour armes que des maſſues, & quoiqu'ils ne tinſſent plus rien des façons de faire des Grecs, ils montroient encore pluſieurs traces de leur origine. Alexandre, étant entré dans leur païs, avoit déjà fait la circonvallation d'une ville conſidérable de la contrée, lorſque les principaux citoyens vinrent à lui en députation. Ayant été admis à l'audience du Roi, ils lui raconterent l'hiſtoire de leur origine qui les rendoit parens des Grecs; ſur quoi ils promirent de ſe conformer à ſes volontés, & étalerent en même tems des préſens magnifiques en

(*a*) Diod. Sicul. pag. 613. Juſt. L. XII. c. 9. Q. Curt. L. IX. c. 4.

ſigne de leur obéiſſance. Alexandre reçut avec bonté ces marques de leur ſoumiſſion, & déclarant libres toutes les villes qui leur étoient alliées, il paſſa en quelques autres provinces des environs.

IBIS, *Ibis*, Ἴβις, (a) oiseau, qui a le cou fort long, le bec crochu, les jambes hautes & roides. Quand il met ſa tête & ſon cou ſous les aîles, ſa figure, dit Élien, revient à celle du cœur humain.

On convient que l'Ibis eſt de l'eſpece des cicognes. L'Ibis blanc eſt une véritable cicogne; le noir, qui eſt proprement l'Ibis, eſt un oiseau propre à l'Égypte; il n'en ſort point, & on dit même qu'il ne peut vivre hors de ce païs. De loin il paroît tout noir, mais à le regarder de près, il eſt de la couleur d'un vanneau ou d'un corbeau de bois, dont le pennage paroît mêlé de verd & d'une couleur tirant ſur le bleu, mêlé d'un peu de couleur de pourpre. Son ventre & ſes côtés ſous les aîles ſont blancs; ſon bec eſt grand, robuſte, & de couleur d'écarlate, auſſi-bien que ſes jambes & ſes pieds. Son bec eſt long d'environ huit doigts, ſon cou eſt de la longueur d'un pied, ou de quatorze doigts; ſon corps & ſa poitrine ſont larges comme le dos d'une oie.

L'Ibis blanc eſt répandu dans toute l'Égypte, mais le noir ne ſe voit communément que vers Damiette. Les Égyptiens avoient tant de vénération pour l'Ibis, que c'étoit parmi eux un crime capital d'en avoir tué un ſeul, même par mégarde. Cambyſe, roi de Perſe, qui n'ignoroit pas leur ſuperſtition à cet égard, fit mettre devant ſon armée des Ibis, pendant qu'il aſſiégeoit Damiette. Les Égyptiens n'oſant tirer contre ces oiſeaux, ni par conſéquent contre les ennemis, laiſſerent prendre la ville, qui étoit comme la clef de toute l'Égypte. Non-ſeulement l'Ibis mange les ſerpens volans, ou ſaraph, mais il les tue lorſqu'il n'en peut plus manger. Il mange auſſi les œufs des ſerpens, & les porte à ſes petits qui en ſont fort friands. Après la mort de l'Ibis, les Égyptiens l'embaumoient pour le conſerver, lui faiſoient des eſpèces de funérailles, & lui rendoient de grands honneurs.

Ce qui eſt fort remarquable en cet oiſeau, c'eſt que quoiqu'il ſoit aquatique, & qu'il vive principalement au tour du Nil, il n'entre pourtant jamais dans l'eau, & ne ſçait pas nager. On croit que c'eſt de l'Ibis qu'on a appris l'uſage

(a) Diod. Sicul. p. 55. Strab. p. 823. Juvenal. Satyr. 15. v. 5. Levit. c. 11. v. 17. Antiq. expl. par D. Bern. de Monf. Tom. II. p. 319. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. II. pag. 383, 395. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. III. pag. 88 Tom. IX. pag. 28. *& ſuiv.* Tom. XII. pag. 31, 47. T. XIV. p. 24.

des lavemens, & non pas de la cicogne. Il fait ordinairement son nid sur les palmiers, pour éviter les chats. Les Anciens ont écrit qu'il concevoit par le bec, & même qu'il mettoit bas ses œufs par-là. Mais l'un & l'autre est également faux. Aldrovand rapporte que la chair de l'Ibis est rouge, comme celle du saumon, qu'elle est douce, que sa peau est très-dure, & sent fort la sauvagine.

On voit souvent l'Ibis dans la table Iliaque. Isis est représentée quelquefois n'ayant d'autre tête que celle de l'Ibis.

L'Ibis, dans l'Écriture, est un oiseau immonde. Le terme Hébreu *Janes Choph*, que l'on a traduit par Ibis, peut venir de *Nescheph*, qui signifie les ténebres; ce qui est cause que Junius & Bochart, au lieu de l'Ibis, entendent sous ce nom la choüette. Le Syriaque le rend par un cygne, & l'Arabe par *Nisus*, qui est un aigle de mer.

IBYCUS, *Ibycus*, Ἴβυκος. (a) poëte Lyrique Grec, natif de Rhégium, florissoit du tems de Crœsus, sous la LX.e Olympiade, vers l'an 540 avant J. C. On dit qu'il fut assassiné par des voleurs, & qu'en mourant il prit à témoin de sa mort une troupe de grues qu'il vit voler au tour de lui. Quelque tems après, un des assassins ayant vu des grues, dit à ses compagnons: » Voilà les témoins de » la mort d'Ibycus. « Cette parole fut rapportée au Magistrat, qui fit mettre ces voleurs à la question. Ils avouerent le fait & furent pendus; C'est de-là qu'est venu le proverbe *Ibyci grues*, contre les méchans dont le crime est découvert. Antipater fit l'épitaphe d'Ibycus.

Ce Poëte composa divers ouvrages, entr'autres l'enlevement de Ganymede & de Tithon, dont Henri Étienne a recueilli quelques fragmens. Mais, ce Poëte mêle bien des obscénités dans ses vers. Et il paroît que ses amours n'étoient pas moins licencieuses que ses poësies, témoin ces paroles de Cicéron: *Maximè verò omnium flagrasse amore puerorum Rheginum Ibycum apparet ex scriptis.*

IBYRTIUS, *Ibyrtius*, Ἰβυρτίος, (b) gouverneur de l'Arachosie. Ce fut à ce Gouverneur qu'Antigonus lui-même livra ceux qui avoient trahi Eumene, en lui ordonnant de les faire tous périr, & de les exterminer jusqu'au dernier, afin qu'il n'y en eût pas un seul qui retournât en Macédoine & qui vît seulement la mer de la Grece.

I C

ICADES, *Icades*, (c) fêtes que les philosophes Épicuriens

(a) Pauf. p. 96 Athen. p. 86, 564, 601, 681. Cicer. Tuscul. Quæst. L. IV. c. 71.

(b) Plut. T. I. pag. 595.
(c) Plin. T. II. p. 679.

célébroient tous les mois en l'honneur d'Épicure, le vingtième de la lune, qui étoit le jour de la naissance de ce Philosophe. C'est du mot εἰκάς, vingtaine, qu'ils donnerent à ces fêtes le nom d'*Icades*. Ils ornoient ce jour-là leurs chambres, portoient en cérémonie le portrait d'Épicure de chambre en chambre dans leurs maisons, & lui faisoient des sacrifices ou des libations.

ICADISTE, *Icadista*, Épicurien. On appella ainsi les Épicuriens, du nom de la fête des Icades.

ICAMIA, *Icamia*, Ἰεχεμία, (*a*) fils de Sellum, fut pere d'Élisama.

ICARE, *Icarus*, Ἴκαρος (*b*) fils de Dédale, est devenu célebre par son aventure fabuleuse. Dédale, épouvanté des menaces de Minos, & craignant les effets de sa vengeance sur le moyen qu'il avoit fourni à sa femme de satisfaire sa passion monstrueuse, s'enfuit de l'isle de Crete avec son fils Icare, sur un vaisseau que Pasiphaé lui avoit donné. Étant arrivés au bord d'une isle très-éloignée de la terre ferme, Icare qui y descendoit avec précipitation, tomba dans l'eau, où s'étant noyé on donna à cette mer & à cette isle le nom d'Icariennes. C'est ainsi que Diodore de Sicile raconte cette histoire, où l'on ne trouve rien que de fort naturel. Pausanias la raconte d'une autre façon; cependant, elle n'offre non plus rien que de très-naturel.

Dédale, dit-il, pour préparer sa fuite, fit lui-même deux bâtimens fort légers, l'un pour lui, l'autre pour son fils Icare; & afin de se dérober à la poursuite des vaisseaux de Minos qui n'alloient qu'à la rame, voyant le vent favorable, il imagina de mettre une voile au sien, chose dont on ne s'étoit pas avisé avant lui. Par ce moyen, il arriva heureusement; mais, il n'en fut pas de même d'Icare. N'ayant pas sçu gouverner son vaisseau, il fit naufrage & se noya. Le flot apporta son corps dans une isle voisine de Samos, qui pour lors n'avoit point de nom. Hercule s'étant trouvé-là par hazard, reconnut le corps d'Icare & lui donna la sépulture. On voyoit encore du tems de Pausanias un petit tertre sur un promontoire qui avançoit dans la mer Égée; c'étoit le lieu où Icare fut enterré. L'isle & la mer qui l'environnoit, prirent depuis le nom du malheureux Icare.

Les Poëtes ont habillé cette histoire à leur manière. Ils y ont mêlé un merveilleux singulier. Dédale, selon Ovide, balança son corps en l'air sur les

(*a*) Paral. L. I. c. 2. v. 41.

(*b*) Lucian. T. I. p. 989, 990. Virg. Æneid. L. VI. v. 20. & *seq*. Diod. Sicul. pag. 193. Pauf. pag. 558, 559. Ovid. Metam. L. VIII. c. 4, 5. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 188, 189.

deux aîles qu'il s'étoit faites ; & quand il eut éprouvé qu'elles pouvoient le porter, il donna ces instructions à son fils. » Icare, lui dit-il, prends » garde de tenir toujours le » milieu de l'air. Si tu baisses » trop bas, les vapeurs qui » sortent de l'eau appesantiront » tes aîles, & si tu montes trop » haut, la chaleur en fera fondre la cire. Vole donc entre l'un & l'autre, mais prends » garde aussi de ne point aller » du côté du septentrion ; » souffre que je te serve de » guide, & suis le chemin que » je prendrai.» En même tems, il lui attacha des aîles aux épaules, & lui montra la façon dont il devoit s'en servir. Mais, parmi ces avertissemens, il ne put s'empêcher de répandre quelques larmes, & il ne put non plus lui mettre ses aîles qu'avec une main tremblante ; & avant que de partir il baisa ce malheureux pour ne le plus baiser jamais. Ainsi, Dédale s'éleva le premier en l'air, & se tournant vers son fils, il commença à craindre pour lui, comme les oiseaux pour leurs petits, la première fois qu'ils les font voler ; & qu'ils les emmenent avec eux. Néanmoins, il l'encourage à le suivre ; & en même tems qu'il vole, il regarde voler Icare, & lui remet toujours en mémoire ce qu'il doit faire pour se conserver dans un chemin si dangereux. Il y eut des pêcheurs, des laboureurs, des bergers qui les apperçurent en l'air, & quiconque les découvrit, s'étonna de ce prodige, & s'imagina que c'étoient des dieux.

Ils avoient déjà laissé à la gauche les îles de Délos, de Paros, & de Samos, & avoient à la droite Lébinthe & Calydne si fertile en miel ; lorsque le petit Icare plus hardi qu'auparavant, prit aussi plus de liberté, & commença à quitter son guide. La curiosité de voir le ciel de plus près, le fit élever plus haut ; mais, le voisinage du soleil ayant fait fondre la cire, il apperçut bientôt que l'air ne le pouvoit plus soutenir ; il bat vainement des bras comme auparavant il battoit des ailes ; & en appellant son pere à son secours, il tomba dans cette mer, à qui sa chûte a donné son nom. Cependant, ce pere malheureux qui déjà n'étoit plus pere, ne le voyant plus en l'air, commença à crier : » Icare, mon » cher Icare, où es-tu ? En » quel endroit te chercherai-» je ? » Mais comme il en étoit en peine, & qu'il regardoit de tous côtés, il apperçut des plumes de ses aîles, & aussi-tôt il détesta ses inventions qui lui promettoient la liberté & qui lui ôtoient son fils. Il regarde où étoit son corps, & voyant que la mer l'avoit déjà jetté à terre, il descendit lui-même pour lui rendre les derniers devoirs; & enfin, Dédale l'ayant inhumé, cette contrée prit son nom, & fut appellée l'isle d'Icare.

ICARE, *Icarus*, Ἴκαρος, (*a*) roi de Carie, acheta Théonée fille de Thestor, à quelques Pirates, qui l'avoient enlevée pendant qu'elle se promenoit sur le bord de la mer.

ICARE, *Icarus*, Ἴκαρος, (*b*) fameux athlete, qui étoit d'Hypérésie, remporta la victoire à la course du stade, la quatrième année de la 23.e Olympiade.

ICARIE, *Icaria*, Ἰκαρία, (*c*) isle de la mer Égée, située entre les isles de Chio, de Samos, de Patmos, & de Mycone, selon les cartes de M. d'Anville. Elle avoit la première au nord, la seconde à l'orient, la troisième au midi, & la quatrième au couchant.

Pline nomme cette isle Icaros. Il dit qu'à dix-sept mille pas de Naxe est Icaros, qui a donné son nom à la mer; qu'elle a elle-même tout autant de longueur, avec deux villes, la troisième n'existant plus; qu'elle s'appelloit auparavant Doliche, Macris & Ichthyoëssa; qu'elle est située à l'orient & à cinquante mille pas de Délos, & à trente-cinq mille de Samos.

Strabon raconte que l'isle d'Icarie est déserte; qu'elle a des pâturages, dont les Samiens profitent; qu'elle est cependant célebre, & qu'elle a donné son nom à la mer qui est située devant elle, & où sont Samos, Cos, Patmos, &c. Le même Strabon dit ailleurs qu'auprès de Samos est l'isle d'Icarie, d'où est venu le nom à la mer Icarienne. » Elle a pris » elle même le sien, ajoûte » Strabon, d'Icare, fils de » Dédale, que l'on dit avoir » été le compagnon de la fuite » de son pere, & être tombé » en ce lieu, pour s'être dé- » tourné de sa route; car, » comme il s'étoit trop appro- » ché du soleil, ses aîles tom- » berent, la cire avec laquelle » elles étoient faites s'étant » fondue. Le circuit de l'isle » entière est de trois cens sta- » des; elle n'a point de port, » mais elle a des rades, dont » la meilleure est appellée His- » ti. On y voit un promontoi- » re qui s'étend vers le cou- » chant. Il y a aussi dans cette » isle un temple de Diane, » nommé Tauropolium, & » deux petites villes appellées » l'une Œnoé, l'autre Draco- » num. Cette dernière a un » promontoire du même nom » sur lequel elle est située, & » un lieu propre pour les vais- » seaux qui y arrivent. Ce pro- » montoire est éloigné de Can- » tharium, autre promontoire » de Samos, de quatre-vingts » stades. C'est l'espace le plus

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VIII. p. 84, 85.

(*b*) Pauf. p. 243.

(*c*) Plin. Tom. I. pag. 212, 286. Strab. pag. 458, 635, 636, 639. Pauf. pag. 559. Solin. pag 127. Pomp. Mel. pag. 147. Ptolem. L. V. c. 2. Diod. Sicul. pag. 193. Thucyd. pag. 189, 625. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 103. T. VI. p. 289.

» étroit qu'il y ait entre les deux » isles. «

Pausanias, parlant du malheur d'Icare, dit que le flot apporta son corps dans une isle voisine de Samos, qui pour lors n'avoit point de nom. Hercule, s'étant trouvé-là par hazard, reconnut le corps d'Icare & lui donna la sépulture. On voit encore aujourd'hui, ajoûte Pausanias, un petit tertre sur un promontoire qui avance dans la mer Égée, c'est le lieu où il fut enterré. L'isle & la mer qui l'environne, ont pris depuis ce tems-là le nom du malheureux Icare. Mais, il est bon de remarquer que ceux des Anciens qui ont suivi ce sentiment, se sont trompés. Cette isle & cette mer ont pris ce nom d'un mot qui, dans la langue des Phéniciens, veut dire poissonneuse, comme l'a observé le sçavant Bochart.

Le nom moderne de l'isle d'Icarie est Nicaria. Il est formé de l'ancien nom, & de la préposition ἐν, qui répond à notre préposition *en*.

ICARIENNE [la Mer], *Mare Icarium*, τὸ πέλαγος Ἰκάριον. On appelloit ainsi la partie de la mer Égée, qui étoit aux environs de l'isle d'Icarie. *Voyez* Icarie.

ICARIUM, *Icarium*, (*a*) Ἰκάριον, isle du golfe Persique, vis-à-vis de l'embouchure de l'Euphrate. Strabon dit qu'en partant de Térédon, & côtoyant le continent à main droite, on voit l'isle d'Icarium, où étoient un temple & un oracle d'Apollon. Arrien, dans l'Histoire d'Alexandre, la nomme Icaros; Pline l'appelle Ichara; & Ptolémée qui la met sur la côte de l'Arabie heureuse, la nomme Ichara & Icaros, selon les divers exemplaires. Priscien, dans sa Périégese, en parle ainsi:

Persicus inde sinus penetratur, & Icaron offert

Insula quæ fertur nimiùm placare Dianam.

Denys le Périégete dit la même chose de ce culte rendu à Diane dans cette isle, qu'il nomme aussi Ἴκαρος. Le Géographe de Nubie l'appelle *Comar.* Quelques-uns croyent que c'est présentement l'isle de Bahrain.

ICARIUS, *Icarius*, Ἰκάριος, (*b*) fils d'Œbale, vivoit à Athènes, du tems de Pandion II. On dit qu'il reçut chez lui Bacchus, qui, pour le récompenser, lui apprit l'art de planter la vigne & de faire du vin. Ces réceptions, au reste, pour le dire en passant, signifient qu'Icarius fut le premier à adopter le culte de Bacchus, qui de son tems fut introduit à Athènes.

Les Mythologues racontent qu'Icarius ayant donné du vin

(*a*) Strab. pag. 766. Plin. T. I. pag. 337. Ptolem. L. VI. c. 7.

(*b*) Homer. Odyss. L. XVI. v. 435. Paus. p. 4, 159, 161, 202, 510. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. II. pag. 366. Tom. VII. pag. 390, 391. Tom. VIII. pag. 83, 84.

à quelques bergers de l'Attique, ils s'enivrerent, & croyant qu'il leur avoit fait avaler du poison le tuerent & le jetterent dans un puits. Une chienne le découvrit à sa fille Erigone, qui se pendit de désespoir. Sur cela la peste ravageant la ville d'Athènes, l'oracle fut consulté, & l'on apprit que Bacchus vengeoit la mort d'Icarius, qui leur avoit appris à planter la vigne. On chercha les meurtriers, & on les fit mourir. On institua même une fête à l'honneur d'Icarius & d'Erigone, pendant laquelle on leur offroit en sacrifice du vin & des raisins, pour reconnoître le bien qu'ils leur avoient fait en leur apprenant à cultiver la vigne. On n'en demeura pas-là, & on publia dans la suite que les dieux les avoient placés dans le ciel, où Icarius formoit la constellation de Bootès, Erigone le signe de la Vierge, & Méra la chienne d'Icarius, celui du chien ou de la canicule.

Il n'y a rien là d'extraordinaire que l'apothéose, le reste n'a pas besoin d'explication. Apollodore rapporte qu'Icarius eut de sa femme Péribée, cinq fils, Thoas, Damasippe, Imeusime, Aletès, & Périlaüs, & un fille nommée Pénelope, qui fut mariée à Ulysse.

Icarius, qui s'étoit alors établi à Sparte, où ce mariage fut célébré, fit tous ses efforts pour engager son gendre à demeurer avec lui, mais inutilement. Frustré de l'espérance de le fléchir, il tourna ses efforts du côté de sa fille, la conjura de ne point l'abandonner; & au moment qu'il la vit partir de Sparte pour s'embarquer, il redoubla ses instances, & se mit à suivre son char. Ulysse, lassé enfin de ces importunités, dit à sa femme qu'elle pouvoit opter entre son pere & son mari, & qu'il la laissoit la maîtresse ou de venir avec lui à Ithaque, ou de retourner avec son pere. Pénelope rougit à ce discours, & elle ne répondit qu'en se couvrant le visage d'un voile. Icarius qui entendit ce langage muet, la laissa aller avec son époux; mais, touché de l'embarras où il l'avoit vue, il consacra une statue à la Pudeur, dans l'endroit même où Pénelope avoit mis un voile sur sa tête.

ICAROS, *Icaros*, Ἴκαρος, isle, la même que celle d'Icarie. *Voyez* Icarie.

Quelques-uns ont donné ce même nom à l'isle d'Icarium. *Voyez* Icarium.

ICARTE, *Icarte*, (*a*) fille de Calydon, épousa son cousin Agénor fils de Pleuron, & en eut quatre enfans.

ICCIUS PORTUS. *Voyez* Itius.

ICCIUS, *Iccius*, (*b*) Rhé-

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. p. 93.

(*b*) Cæs. de Bell. Gall. L. II. p. 62. & seq.

mois, d'une illustre naissance, jouissoit d'un grand crédit parmi ceux de sa cité. Il fut un des députés que les Rhémois envoyérent à César, pour lui demander sa protection. On lui confia ensuite le commandement de la ville de Bibrax; & les Belges étant venus assiéger cette place, il la défendit avec courage. Pressé cependant par les ennemis, il dépêcha vers César pour l'avertir qu'il ne pouvoit tenir plus long-tems, s'il n'étoit promptement secouru. César fait partir sur le champ les archers Candiots & Numides, avec les frondeurs des isles Baléares, sous la conduite de ceux qui étoient venus de sa part. Ce secours rendit le courage aux uns, & diminua l'espérance des autres, de sorte qu'après avoir demeuré-là quelque tems, & tout saccagé aux environs, ils marcherent droit à César même. Mais, ils furent taillés en pièces au premier combat que ce Général leur livra.

ICCIUS [M.], *M. Iccius*, (*a*) ayant été nommé Préteur, obtint la Sicile pour département.

ICCIUS, *Iccius*, (*b*) qu'Horace raille dans une Ode, d'avoir quitté la philosophie pour prendre le parti des armes. » Quoi, Iccius, dit notre Poëte, vous avez donc regardé » d'un œil d'envie l'or des » Arabes? Vous préparez une » guerre cruelle aux Rois de » Sabée, jusqu'alors indomptés; » & vous apprêtez des chaînes » au Parthe belliqueux. Quelle » jeune Barbare, dont vous aurez sans doute immolé l'amant, deviendra votre esclave? Quel jeune Seigneur » instruit par son pere à lancer » des fleches garnies de soie, » viendra, les cheveux parfumés, vous servir à boire? » Niera-t-on désormais que les » flots qui tombent des rochers, » puissent y remonter, ou le » Tibre rebrousser vers sa » source? Vous quittez pour » la cuirasse, les livres de Panétius & toute l'école de » Socrate. Vous aviez fait concevoir de vous de meilleures » espérances. »

Cet Iccius étoit un caractère peu décidé, il fut d'abord Philosophe, puis guerrier, ensuite chargé de régir les grands biens qu'Agrippa avoit en Sicile. Au milieu de cette abondance, il retenoit encore quelque chose de sa philosophie; cependant, il se plaignoit de sa fortune, ce qui s'accordoit assez mal avec ses principes. Horace dans un autre endroit, badine sur ces variations & cette conduite peu suivie.

ICCUS, *Iccus*, Ἴκκος, (*c*) dont il est parlé dans un dialogue de Lucien.

ICELE, *Icelos*, *Icelus*, (*d*) l'un des fils du Sommeil, selon

(*a*) Cicer. Philipp. 3. c. 142.
(*b*) Horat. L. I. Ode 24. v. 1. *& seq.* L. I. Epist. 12. v. 1. *& seq.*
(*c*) Lucian. T. I. p. 690.
(*d*) Ovid. Metam. L. XI. c. 16.

les Poëtes. Ovide dit qu'Icele se revêt à son gré, tantôt de la forme d'une bête brute, tantôt de celle d'un oiseau, tantôt de celle d'un serpent. Il ajoûte que les Dieux l'appellent Icele, & les hommes Phobétor. Le mot *Icele* en Grec veut dire semblable, & ce nom convient parfaitement à un Dieu qui peut prendre la figure de toutes sortes d'animaux. A l'egard du mot *Phobétor*, il signifie en Grec qui fait peur.

ICÉLUS, *Icelus*, (a) affranchi de Galba. Néron, ayant fait déclarer ce dernier ennemi public, l'an de Jesus-Christ 68, jetta dans une prison Icélus, qui etoit son homme de confiance, & qui, en son absence, avoit l'administration de ses affaires. Icelus ne fut tiré des fers qu'à la mort de celui qui l'en avoit chargé. Il ne resta dans la ville qu'autant de tems qu'il lui en fallut pour s'assurer de la verité du fait, & pour voir de ses propres yeux le corps mort de Néron. Il partit sur le champ, faisant une telle diligence, qu'en sept jours il se rendit de Rome à Clunia, où étoit alors Galba. Il lui apprit que les cohortes Prétoriennes, & à leur exemple le Sénat & le peuple l'avoient proclamé Empereur, du vivant même de Néron; & il l'instruisit du sort funeste de ce Prince, qui lui laissoit la place vacante.

Icélus fut bien récompensé de son voyage. Son patron devenu Empereur lui donna l'anneau d'or, le mit au rang des chevaliers, en le décorant du nom de Martianus, pour couvrir la bassesse de sa première condition, & il lui laissa prendre un crédit & une autorité dont cette ame servile abusa étrangement.

Ce Prince ne faisoit presque rien sans son conseil, & sans celui de T. Vinius autrefois son lieutenant en Espagne, & de Cornélius Laco, capitaine de ses gardes. Ces trois favoris gouvernoient absolument Galba; & l'aveugle déférence que cet Empereur avoit pour eux, rendit encore sa conduite plus bizarre & plus odieuse qu'elle n'étoit par elle-même; car, un jour il étoit sévère, & un autre jour négligent à punir; il condamnoit, sans les entendre, les personnes innocentes & d'un rang distingué, tandis qu'il pardonnoit à des gens d'une basse naissance & réellement coupables, parce qu'Icélus Martianus & les deux autres le lui conseilloient ainsi.

Icélus Martianus se déclara contre Othon; ce qui fut cause de sa perte. Aussi tôt après la mort de Galba, Othon ne croyant pas devoir observer le moindre ménagement à l'égard d'un homme qui n'étoit qu'un affranchi, lui fit subir en pu-

(a) Tacit. Hist. L. I. c. 13, 23, 37, 46. L. II. c. 95. Crev. Hist. des Emp. Tom. II. pag. 494, 495, 506. T. III. p. 4, 12, 24, 41, 49.

blic le dernier supplice.

ICÉNIENS, *Iceni*, (*a*) peuples de la grande Bretagne. C'étoient à proprement parler, ceux qui habitoient les bords de l'Ouse, que d'autres appellent Iken, Yken, & Ycin, & dans ces quartiers-là on trouve des lieux qui conservent encore des traces de l'ancien nom; comme Ikentorp, Ikenworth, Icenild-Street, &c., & la petite rivière qui tombe dans le port d'Oxford, s'appelle Ike.

Il y avoit encore d'autres Icéniens, dans la province de Henton, ou Hampshire, auprès de la rivière d'Iken, nommée aujourd'hui Iching. Cambden donne aux Icéniens le païs voisin des Trinobantes, qui a été ensuite appellé East-Anglie, & il y comprend les païs de Suffolc, Nortfolc, Cambridge, & Huntingtonshire. Il croit que ce sont les *Ceni-Magni* de César. Il dérive le nom d'*Iceni* du mot *Iken*, qui dans la langue Brétonne signifie un *coin*, parce que leur païs avance dans la mer en forme de coin. Il donne ainsi l'Histoire de ce peuple.

Cette nation, dit Tacite, étoit puissante; & même après s'être mise sous la protection des Romains, elle fut inébranlable jusqu'au tems de l'empereur Claude; car, alors le propréteur Ostorius voulant établir des forts le long des rivières, & ôter les armes aux Bretons, ils assemblerent des troupes pour s'opposer à son dessein; mais, les Romains ayant forcé leurs retranchemens, les vainquirent & en firent un grand carnage. Cette guerre étant assoupie, treize ans après, Prasutagus, roi des Icéniens, voulant prévenir les malheurs de sa nation, ou par d'autres intérêts, institua l'empereur Néron pour son héritier, croyant que cette démarche mettroit sa couronne & sa maison à couvert de tout évenement fâcheux. Ce fut le contraire. Cela servit de signal à une funeste guerre; & l'avarice de Séneque, qui entassa des biens immenses par ses usures, acheva de mettre le comble à la misere des Icéniens. Durant cette guerre, Boudicée, femme de Prasutagus, fit périr quatre-vingt mille hommes, tant des Romains que de leurs alliés, démolit Camalodunum & Verulamum, mit en déroute la neuvième légion, & força Catus Décianus de prendre la fuite; elle fut enfin vaincue en un combat par Paulinus Suétonius, & conservant toujours une ame invincible, comme dit Tacite, elle se fit mourir par le poison, comme le rapporte Dion Cassius. Après cela, les anciens Auteurs ne disent plus rien des Icéniens.

(*a*) Tacit. Annal. L. XII. c. 31, 32. L. XIV. c. 31. Crév. Hist. des Emp. Tom. II. pag. 223, 224, 337 *& suiv.*

Mais, lorsque les Saxons eurent affermi leur Heptarchie, le païs des Icéniens devint le royaume des Anglois Orientaux, qui, à cause de sa situation à l'Orient fut appellé East-Angle-Ryk, & eut pour premier Roi, Uffa, dont les successeurs prirent long-tems le nom d'*Uffkines*. Leur race s'éteignit dans la personne de St. Edouard, & les Danois s'emparerent du païs qu'ils ravagerent environ cinquante ans, jusqu'à ce qu'Edouard l'aîne l'ajoûta enfin à son royaume des Saxons occidentaux.

Le P. Briet donne aux Icéniens les villes suivantes : Venta Icenorum, Durobriva, Garianonum, Extensio, Ἐξοχὴ, Combretonium, Sitomagus, Villa-Faustini, Camboritum, Metaris Æstuarium.

Ce peuple est mal nommé *Simeni*, dans Ptolémée qui n'y connoit qu'une ville nommée Venta.

ICÉSIUS, *Icesius*, Ἱκέσιος, (*a*) de Sinope, ville de la Paphlagonie, dans l'Asie mineure, étoit un riche banquier, que l'on accusa d'être faux-monnoyeur. Son nom est illustre dans l'Histoire, parce qu'il fut pere du célebre Diogène, philosophe Cynique.

ICETE, *Icetes*, Ἱκέτης, (*b*) roi des Léontins. Les principaux de Syracuse ne pouvant souffrir la dure servitude de Denys le Tyran, eurent recours à Icete ; & s'étant abandonnés à sa conduite, ils l'avoient élu pour leur général, non qu'il fût en rien meilleur que les tyrans les plus déclarés ; mais c'est qu'ils manquoient d'autre ressource, & qu'ils appuyoient au moins leur confiance sur ce qu'il étoit originaire de Syracuse, & qu'il avoit des forces suffisantes pour faire la guerre au tyran.

En ce tems-là, les Carthaginois étant abordés en Sicile avec une grosse flotte, y avoient déjà fait des progrès très-considérables, qui avoient enflé leurs espérances, & augmenté leur avidité. Les Siciliens effrayés résolurent d'envoyer une ambassade en Grece pour demander du secours aux Corinthiens. Cependant, Icete, qui se proposoit pour fin de son généralat, de se rendre maître de Syracuse, & nullement de l'affranchir, traitoit sous main avec les Carthaginois, pendant qu'en public il louoit les sages mesures de Syracusains, & qu'il envoyoit même ses Ambassadeurs avec les leurs. Ce n'est pas que son dessein fût qu'il vînt aucun secours de Corinthe, mais il espéroit, comme cela pouvoit fort bien arriver, que, si les divisions de la Grece donnoient de l'occupation aux Corinthiens, & les réduisoient à la nécessité de refuser ce secours, il

(*a*) Diog. Laërt. p. 377.
(*b*) Plut. Tom. I. pag. 236. & *seq.* Roll. Hist. Anc. Tom. III. pag. 262. & *suiv.*

il pourroit plus facilement faire pencher la balance du côté des Carthaginois, & se servir ensuite de toutes leurs forces contre Syracuse ou contre le tyran, & la suite fit bientôt voir que c'étoit là sa vue.

Les Ambassadeurs étant arrivés à Corinthe, les Corinthiens, toujours accoûtumés à secourir les villes qu'ils avoient fondées, & particuliérement Syracuse, & qui heureusement se trouvoient sans aucune affaire sur les bras & dans une paix profonde, résolurent qu'on enverroit du secours; il n'étoit question que de trouver un Général. Les Archontes proposoient & nommoient ceux qui avoient le plus d'envie de se signaler & de s'avancer, lorsque tout-à-coup un homme du peuple se leva & nomma à haute voix Timoléon.

Pendant que ce Général assembloit ses troupes & qu'il se préparoit à faire voile, les Corinthiens reçurent d'Icete des lettres qui marquoient son changement & sa perfidie. Il n'eut pas plutôt fait partir des Ambassadeurs, qu'il se tourna ouvertement du côté des Carthaginois; & par un traité qu'il fit avec eux, il stipula qu'après qu'il auroit chassé de Syracuse Denys le tyran, il occuperoit sa place. Mais, comme il craignoit que le secours de Corinthe n'arrivât avant qu'il eût exécuté son entreprise, & ne lui fît perdre cette occasion de s'agrandir, il écrivit aux Corinthiens des lettres par lesquelles il leur mandoit : » Qu'il n'étoit plus besoin » qu'ils fissent de levées, & » qu'ils se consumassent en » frais, pour venir en Sicile » s'exposer à un danger évi» dent, & cela pour plusieurs » raisons, mais sur-tout parce » que les Carthaginois, qui » étoient avertis de leur des» sein & qui le trouvoient très» mauvais, attendoient, avec » un grand nombre de vais» seaux, leur escadre sur son » passage, & que leur lenteur » à envoyer leurs troupes, » l'avoit forcé à appeller ces » mêmes Carthaginois à son se» cours, & à les employer con» tre le tyran. «

Ces lettres étant lues dans le conseil, ceux d'entre les Corinthiens qui auparavant ét ient froids & peu portés pour ce voyage, alors animés tous de colère & de ressentiment contre Icete, fournirent à l'envi tout ce qui étoit nécessaire à Timoléon, & hâterent son départ avec tout l'empressement possible.

Lorsque Timoléon eut traversé la mer, & qu'il eut heureusement abordé sur la côte d'Italie, des nouvelles arrivées de Sicile le jetterent dans une grande perplexité, & abattirent extrêmement le courage de ses troupes. Car, on apprit qu'Icete venoit de battre Denys; que, s'étant rendu maître de la plus grande partie de Syracuse, il avoit obligé le tyran à

se renfermer dans la citadelle & dans le quartier appellé l'*Isle*, où il le tenoit assiégé, en l'environnant de murailles ; & qu'il avoit donné ordre aux Carthaginois d'empêcher Timoléon d'approcher & de prendre terre, afin que, quand ils l'auroient forcé de se retirer, ils pussent tranquillement partager entr'eux toute la Sicile. Les Carthaginois avoient donc envoyé pour cet effet à Rhégium vingt galères, sur lesquelles étoient montés des Ambassadeurs qu'Icete envoyoit à Timoléon, & qu'il avoit chargés de propositions aussi captieuses que ses démarches ; car, ce n'étoient que belles paroles qui cachoient de pernicieux desseins. Ils avoient ordre de dire à Timoléon : » Qu'il pouvoit » venir seul, s'il vouloit, au» près d'Icete, pour l'aider de » ses conseils & pour prendre » part à ses prospérités & à ses » victoires, mais qu'il n'avoit » qu'à renvoyer à Corinthe ses » troupes & ses vaisseaux, » parce que la guerre alloit » être bientôt entiérement fi» nie ; & que, s'il refusoit de » les renvoyer, les Carthagi» nois étoient résolus de lui fer» mer le passage de la Sicile, » & de le combattre s'il le » tentoit. «

Timoléon ne laissa pas cependant de se rendre en Sicile. Sur la premiète nouvelle de son arrivée, Icete effrayé fit venir la plûpart des galères des Carthaginois, & alors les Syracusains perdirent toute espérance de salut, voyant les Carthaginois saisis du port, Icete maître de la ville, Denys barricadé dans la citadelle, & Timoléon qui ne tenoit à la Sicile que par un petit coin de sa lisière, où il occupoit la petite ville de Tauroménium avec très-peu d'espérance & avec encore moins de forces ; car, il n'avoit en tout que mille soldats, & qu'à peine les provisions nécessaires pour les nourrir.

Cependant, les Adranites étant alors divisés entr'eux, les uns appellerent Icete à leur secours, & les autres envoyerent vers Timoléon. Ces deux Généraux se hâtant également pour se prévenir, arriverent presque en même tems devant la place. Mais, Icete avoit avec lui près de cinq mille hommes, & Timoléon n'en avoit que douze cens avec lesquels il étoit parti de Tauroménium & s'étoit mis en marche pour Adrane qui en étoit environ à quelques trois cens quarante stades. La première journée il ne fit pas beaucoup de chemin, & campa de bonne heure ; mais, le lendemain il marcha avec tant de diligence, que sur le déclin du jour il apprit qu'Icete ne faisoit que d'arriver. Sans perdre de tems, il mene ses troupes contre l'ennemi, qui ne les voit pas plutôt, qu'il se met à prendre la fuite. Cela fut cause qu'on n'en tua pas plus de trois cens, & qu'on ne fit que deux fois au-

tant de prisonniers; mais, on prit leur camp & tout leur bagage.

Denys, depuis ce tems-là, n'eut que du mépris pour Icete, qui s'étoit laissé vaincre avec tant de honte; & pénétré d'admiration & d'estime pour Timoléon, il lui envoya des Ambassadeurs pour se rendre aux Corinthiens & pour leur remettre la citadelle. Après que cela eut été exécuté, Denys se retira à Corinthe.

Icete, n'ayant pas cependant perdu courage, pressoit vivement la citadelle de Syracuse, & la serroit de si près, que les convois, qu'on envoyoit aux Corinthiens, n'y pouvoient entrer; & d'un autre côté il avoit aposté deux soldats étrangers,& les avoit envoyés à Adrane pour assassiner Timoléon qui, négligeant d'ordinaire d'avoir autour de lui sa garde, vivoit encore alors parmi les Adranites avec plus de négligence & moins de précaution à cause du Dieu qu'ils adoroient.

Ces soldats à leur arrivée apprirent par hazard que Timoléon devoit faire ce jour-la un sacrifice; ils se glisserent donc dans le temple avec des poignards sous leur robe; & s'étant mêlés parmi la foule qui environnoit l'autel, ils étoient sur le point d'exécuter leur entreprise;mais, dans le moment qu'ils alloient se donner l'un à l'autre le signal pour frapper, tout d'un coup un inconnu donne un grand coup d'épée sur la tête de l'un de ces assassins, l'étend à ses pieds, & l'épée haute il fend la presse, & gagne un rocher escarpé. Le compagnon du mort, surpris & étonné, s'approche de l'autel, l'embrasse & demande grace à Timoléon, sous promesse de lui révéler leur trame. On la lui promet, & en même tems il déclare que le mort & lui avoient été envoyés pour le tuer.

Icete, ayant appris qu'il avoit manqué son coup, & voyant tous les jours des gens se rendre à Timoléon & grossir ses troupes, commença à se blâmer lui-même de ce qu'ayant à son commandement une aussi grosse puissance que celle des Carthaginois, il ne s'en servoit que peu à peu, comme s'il avoit honte de l'employer, & comme s'il avoit plutôt dérobé qu'acheté leur alliance. Dans cette pensée, il rappelle Magon leur Général avec toute sa flotte. Magon, avec un appareil formidable, entre dans le port & le couvre de cent cinquante voiles, met à terre soixante mille combattans, & se loge dans la ville.

Alors on ne douta plus que la menace faite anciennement par les oracles, & dont on attendoit l'effet depuis si longtems, ne fût accomplie, & que la Sicile ne vînt entiérement au pouvoir des Barbares; car, les Carthaginois, dans toutes les guerres qu'ils avoient faites en Sicile, n'avoient encore jamais pu se rendre maîtres de Syra-

cuse; & alors par la trahison & par la perfidie d'Icete on les voyoit campés dans ses murailles. Les Corinthiens, qui défendoient la citadelle, étoient réduits à de grandes extrêmités; car, outre que les vivres commençoienr à leur manquer, parce que tous les ports étoient gardés avec grand soin, ils ne pouvoient plus résister aux fatigues continuelles; attaqués jour & nuit, & obligés de se partager pour défendre différens postes & pour repousser des ennemis qui donnoient assaut sur assaut, & qui pour les forcer, employoient contr'eux toutes sortes de machines & de batteries.

Cependant, Timoléon ne perdoit aucune occasion de les secourir; il leur envoyoit de Catane du bled dans des bateaux de pêcheurs & dans de petites barques qui, profitant sur-tout des tems de tempête, se couloient dans le château au travers des galères des Carthaginois, que l'agitation de la mer & des vents tenoient écartées. Magon & Icete s'en étant apperçus, résolurent de se rendre maîtres de la place qui envoyoit des convois aux assiégés. Ils prennent donc l'élite de leurs troupes, s'embarquent & cinglent vers Catane. Ils étoient près d'arriver devant cette place, lorsqu'un courrier, parti de Syracuse, vint à toute bride leur annoncer la prise du quartier de la ville, nommé Achradine. A cette nouvelle qui les remplit de confusion & de trouble, ils retournerent en diligence sur leurs pas, n'ayanr pu, ni se saisir de la ville qu'ils alloient attaquer, ni conserver celle dont ils étoient déjà les maîtres.

Peu de tems après, Icete fut forcé par Timoléon de renoncer à l'alliance des Carthaginois, & obligé de raser ses forteresses & de vivre en simple particulier dans la ville des Léontins. Mais, un jour, voulant profiter de l'absence de Timoléon, qui étoit allé mettre le siege devant Calaurie, il se jetta sur les rerres de Syracuse, où il pilla & saccagea tout; & en se retirant avec un butin considérable, il passa près de Calaurie pour braver Timoléon qui n'avoit que peu de troupes. Timoléon le laissa passer, & se mit ensuite à ses trousses avec sa cavalerie & son infanterie légere. Icete, se voyant poursuivi, passe le Damyrias & campe sur l'autre bord, résolu de défendre le passage. Ce qui lui donnoit cette audace, c'étoit la rapidité du fleuve & ses bords escarpés qu'il étoit bien difficile de surmonter. Mais, ces difficultés ne furenr pas capables d'arrêter les officiers de Timoléon. Ils passent le fleuve, & chargent les ennemis, qui ne pouvant soutenir leur impétuosité, sont renversés & mis en fuite. On les dépouilla tous de leurs armes, & il y en eut environ mille de tués.

A quelques jours de-là, Ti-

moléon marche contre la ville des Léontins où il prit Icete, son fils Eupolémus, & Euthyme, Général de sa cavalerie, qui lui furent amenés pieds & mains liés par leurs soldats. Icete & son fils furent punis de mort comme tyrans & comme traîtres; & Euthyme, quoique fort distingué à la guerre par son courage & par sa valeur, ne put pourtant obtenir miséricorde. La femme d'Icete & ses filles ayant été conduites à Syracuse, & présentées à l'assemblée du peuple, on les condamna aussi à mort, & elles furent exécutées. Le peuple sans doute voulut par-là venger Dion son premier libérateur. Car, c'étoit Icete même qui avoit jetté dans la mer Arete, femme de Dion, sa sœur Aristomaque, & son fils encore enfant.

Il y en a qui, au lieu d'Icete, lisent Hicétas avec l'aspiration. Nous avons même parlé de ce Prince sous ce dernier nom. Mais, comme nous n'avions fait qu'ébaucher ce qui le regardoit, nous avons cru devoir entrer ici dans un plus grand détail, afin de le mieux faire connoître. On remarquera des circonstances différentes dans ces deux articles; ce qui vient de la variété qui se rencontre dans les Auteurs que nous avons suivis.

ICETE, *Icetes*, Ἱκέτης, (*a*) Philosophe Platonicien, natif de Syracuse, expliquoit par le mouvement de rotation de la terre, le mouvement apparent des astres. Cette opinion ne lui étoit pas particulière, non plus que celle de la pluralité des mondes, qu'il soutenoit aussi.

ICHABOD, *Ichabod*, (*b*) fils de Phinées & petit-fils du grand-Prêtre Héli. Sa mere s'en délivra dans le moment qu'elle apprit la funeste nouvelle de la prise de l'Arche du Seigneur. *Ichabod* peut signifier, *où est la gloire?* parce qu'à ce moment on apprit que la gloire d'Israël, l'Arche du Seigneur, étoit tombée entre les mains des ennemis.

ICHNES, *Ichnæ*, Ἴχναι. (*c*) ville d'Asie, dans la Mésopotamie, à peu de distance de l'Euphrate. Elle étoit dans le parti des Romains, lorsque M. Crassus fut défait par les Parthes. Dion Cassius l'appelle Ichnie, & dit que c'étoit une forteresse. C'est la même qu'Étienne de Byzance met vers l'orient. Plutarque la nomme Ischnes.

ICHNES, *Ichnæ*, Ἴχναι, (*d*) ville de Macédoine, dans la Bottiée, selon Hérodote. Elle étoit sur la côte de la mer, selon le même & selon Pline. Ce dernier la met vers le fleuve Axius.

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IX. p. 3, 5.

(*b*) Reg. L. I. c. 4. v. 19. & *seq.*

(*c*) Plut. Tom. I. p. 559. Dio. Cass. pag. 126.

(*d*) Herod. L. VII. c. 123. Plin. T. I. pag. 201.

Il y avoit une bourgade du même nom dans la Phthiotide, en Thessalie, au nord-est de Lamia. Étienne de Byzance en fait mention, & M. de l'Isle la met très-bien dans sa carte de l'ancienne Grece.

ICHNEUMON, *Ichneumon*, Ἰχνεύμων, (*a*) petit animal, qui recevoit en Égypte les honneurs divins. On le croyoit consacré à Latone & à Lucine.

Entre tous les animaux ennemis décidés du crocodile, il n'en est point de plus dangereux ni de plus pernicieux que l'Ichneumon. C'est une espece de petit chien formé comme un furet, qui parcourt tous les bords du Nil où le crocodile a mis bas ses œufs, qui sont, en sortant de l'ovaire, attachés les uns aux autres comme nos grains de chapelets sont enfilés. Ce petit animal casse les œufs sans en profiter en rien, sans les manger. N'ayant point d'intérêt en cela, Il agit par un instinct, pour délivrer, autant qu'il est en sa nature, l'homme des dangers auxquels l'exposeroit la multiplication de ces animaux, si tous ces œufs réussissoient.

Dans la ville d'Hercule, capitale de la Préfecture Héracléotique, on respectoit les Ichneumons, comme les plus puissans ennemis des crocodiles & des aspics. Ce petit animal se couvre de boue pour se garantir de la piqueure ou morsure des aspics & des serpens; & les prenant par la tête ou par la queue, il les traîne au fleuve, où il les étouffe en les noyant.

On sçait que le crocodile s'endort au chatouillement du roitelet qui le délivre des sangsues. L'Ichneumon profite de la situation & de l'assoupissement du crocodile, il se lance dans sa gueule ouverte, se glisse & pénetre dans ses entrailles, qu'il déchire pour en sortir, après avoir rongé la peau du crocodile, qui est fort déliée sous le ventre.

ICHNIE, *Ichnia*, Ἰχνία. *Voyez* Ichnes.

ICHNOBATE, *Ichnobates*, (*b*) l'un des chiens d'Actéon. Il poursuivit son maître, aussi bien que les autres chiens, après qu'il eut été métamorphosé en cerf.

ICHNUSA, *Ichnusa*, (*c*) Ἰχνοῦσα, un des noms qu'a portés l'isle de Sardaigne.

ICHTHYOMANTIE, (*d*) *Ichthyomantia*, espèce de divination, qui se tiroit en considérant les entrailles des poissons. On faisoit sur ces animaux à peu près les mêmes observations, que l'on avoit coûtume de faire sur les autres victimes. Tirésias & Polydamas y recou-

(*a*) Diod. Sicul. pag. 22, 55. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. II. pag. 377, 395, 396. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 318. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. IX. pag. 28. T. XII. p. 31, 47.

(*b*) Ovid. Metam. L. III. c. 5.

(*c*) Pauf. pag. 638.

(*d*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. XII. pag. 41.

rurent dans le tems de la guerre, de Troye. Pline rapporte qu'à Myre en Lycie, on jouoit de la flûte à trois reprises, pour faire approcher les poissons de la fontaine d'Apollon, appellée *Curius* ; que ces poissons ne manquoient pas de venir ; que tantôt ils dévoroient la viande qu'on leur jettoit, ce que les consultans prenoient en bonne part ; & que tantôt ils la méprisoient & la repoussoient avec leur queue, ce qu'on regardoit comme un présage funeste.

Le mot *Ichthyomantie* est formé de Ἰχθὺς, poisson, & de *μαντεία*, divination.

ICHTHYOPHAGE [le Golfe], *Sinus Ichthyophagus*, κόλπος Ἰχθυοφάγος; (*a*) c'est ainsi que Pausanias nomme le golfe, aux environs duquel s'étendoient les Ichthyophages. Ce golfe étoit dans la mer Rouge.

ICHTHYOPHAGES, (*b*) *Ichthyophagi*, Ἰχθυοφάγοι, c'est-à-dire, mangeurs de poissons. Les Anciens ont ainsi nommé des nations, qui habitant au bord de la mer, vivoient principalement de la pêche, lorsqu'ils n'en sçavoient point les vrais noms. Ptolémée trouve des Ichthyophages dans la Chine ; Agatarchide en met vers la Carmanie, & la Gédrosie ; Pausanias en décrit sur la mer Rouge, & Pline en peuple plusieurs isles, à l'orient de l'Arabie heureuse. Diodore de Sicile est celui de tous les Auteurs Anciens, qui s'est le plus étendu au sujet des Ichthyophages.

Ces peuples, selon lui, habitoient le long des côtes, depuis la Carmanie & la Gédrosie jusqu'à l'entrée du golfe, par où l'Océan méridional s'avançoit prodigieusement dans les terres, & s'enfermoit entre l'Arabie heureuse d'un côté, & les Troglodytes de l'autre.

Quelques-uns de ces Barbares passoient leur vie tous nus. Leurs femmes, leurs enfans, & leurs troupeaux étoient communs entr'eux ; & la nature ne leur ayant fait connoître que le plaisir & la peine, ils n'avoient aucune idee de ce qui est honnête, & de ce qui ne l'est pas. Leurs habitations étoient situées près de la mer sur des côtes entrecoupées, non-seulement par des vallées profondes, mais encore par des précipices escarpés, & par des ravines étroites, & naturellement obliques.

Les habitans se servoient utilement de cette disposition de leur terrein. Bouchant avec de grandes pierres toutes les issues de leurs vallées & de leurs précipices, ils fermoient le passage aux poissons qui s'é-

(*a*) Pauf. p. 62.

(*b*) Ptolem. L. IV. c. 5. L. VI. c. 7. L. VII. c. 3. Strab. pag. 96, 133, 720, 721, 726. Pauf. pag. 62. Plin. Tom. I. pag. 325, 326, 337, 343, 737. Diod. Sicul. pag. 106. & *seq*. Herod. L. III. c. 19, 20.

toient jettés dans ces détours. Car, la mer se débordant pendant le flux avec violence, ce qui arrivoit deux fois par jour, comme vers les six heures du matin & du soir, couvroit tout le rivage, & amenoit avec elle une quantité incroyable de poissons de toute espèce. Quand le tems du reflux étoit venu, toute l'eau se retiroit par les ouvertures des pierres, & le poisson restoit à sec sur le sable. Les habitans s'assembloient aussi-tôt sur le rivage avec leurs femmes & leurs enfans, comme s'ils en avoient tous reçu l'ordre. Ensuite, s'étant divisés par bandes, ils alloient chacun en différens endroits avec des cris affreux, qui marquoient la joie qu'ils avoient de leur capture. Les femmes & les enfans prenoient les poissons les plus petits & les plus proches du bord, & les jettoient sur le gravier. Les hommes, qui étoient dans la force de l'âge, ne s'attachoient qu'à ceux que leur grandeur rendoit difficiles à prendre. Car, on trouvoit dans cette mer, non-seulement des lamproies, des chiens & des écrevisses de mer, mais même des veaux marins, & quantité d'autres poissons dont le nom & la figure nous sont inconnus, dit Diodore de Sicile.

N'ayant point d'armes faites de main d'hommes, ils les perçoient avec des cornes de boucs, ou les coupoient avec des cailloux tranchans. Car, la nécessité enseigne toutes choses à l'homme, & lui apprend à se servir de tout ce qu'il rencontre de propre à l'effet qu'il en espere. Quand ils avoient amassé une assez grande quantité de ces poissons, ils les emportoient & les faisoient cuire sur des pierres exposées à l'ardeur brûlante du soleil de leur climat. Dès qu'ils étoient cuits d'un côté, ils les retournoient de l'autre. Ensuite, les prenant par la queue, ils les secouoient. Ces poissons étant ainsi desséchés, leur chair tomboit par morceaux. A l'égard des arêtes, ils les jettoient toutes dans un même endroit, & en faisoient de grands monceaux pour s'en servir, à l'usage que nous dirons plus bas. Mais, ramassant la chair qui étoit tombée, ils la mettoient sur des pierres polies, & la broyoient pendant un certain tems. Ils y mêloient pour assaisonnement, de la graine d'aube-épine, & en faisoient ainsi une espèce de pâte d'une seule couleur. Enfin, ils donnoient à cette pâte la figure d'une brique un peu longue, & ils la faisoient sécher au soleil. Quand elle étoit médiocrement seche, ils en mangeoient tous ensemble, sans mesure & sans autre regle que leur appétit; car, ils avoient plus de cette provision qu'il ne leur en falloit, & la mer leur fournissoit aussi abondamment de quoi se nourrir, que la terre en fournit aux autres hommes.

Cependant, il arrivoit quel-

quefois que la mer pendant plusieurs jours, rouloit ses flots sur le rivage, & tenoit la greve inondée, de telle sorte que personne ne pouvoit en approcher. Comme alors ils manquoient de vivres, ils ramassoient d'abord les coquillages, dont quelques-uns étoient si grands, qu'ils pesoient plus de quatre livres. Ayant cassé les coquilles à grands coups de pierre, ils en mangeoient la chair crue, dont le goût approchoit fort de celui de nos huitres. Si la continuité des vents faisoit enfler la mer pendant un long-tems, & les empêchoit d'avoir même des coquillages, ils avoient recours aux monceaux d'arêtes dont nous avons parlé. Ils choisissoient celles qui étoient les plus fraîches & les plus succulentes ; & les rompant aux jointures, ils les mettoient dans la bouche sans aucune préparation; mais, ils broyoient entre deux pierres les plus seches. En un mot, ils menoient une vie à peu près semblable à celle des bêtes féroces. Voilà tout ce qui concerne le manger des Ichthyophages.

La manière dont ils alloient chercher à boire, a quelque chose de plus singulier. Ils travailloient à la pêche, l'espace de quatre jours entiers, pendant lesquels, comme étant dans l'abondance de toutes choses, ils se divertissoient à manger en commun, à chanter des chansons qui n'avoient ni mode, ni mesure, & à se joindre aux premières femmes qu'ils trouvoient près d'eux pour en avoir des enfans. Mais, au cinquième jour, ils alloient tous ensemble boire aux pieds des montagnes. On y trouvoit des sources d'eau, où les Nomades venoient abreuver leurs troupeaux. Ils faisoient ce chemin comme le feroient des troupeaux de bœufs, élevant tous ensemble leur voix qui n'articuloit rien, & dont on n'entendoit que le son. Les femmes y portoient entre leurs bras les enfans qui étoient à la mammelle, & les hommes ceux qui étoient sevrés ; mais, ceux qui avoient passé cinq ans, accompagnoient leurs parens, & s'en alloient en sautant & en riant à leur abreuvoir, comme à un lieu de délices. Quand ils étoient arrivés aux abreuvoirs des Nomades, ils se remplissoient tellement d'eau, qu'ils avoient beaucoup de peine à s'en retourner. Pendant cette journée, ils ne mangeoient point, mais ils se couchoient par terre malades de plénitude, respirant avec difficulté & semblables en tout à des gens ivres. Le lendemain, ils recommençoient à manger du poisson, gardant toute leur vie la même méthode.

Les Ichthyophages, qui habitoient en deçà du détroit, étoient rarement malades, mais ils vivoient beaucoup moins que nous. Pour ceux qui demeuroient plus près, & néanmoins

encore hors du détroit, ils menoient une vie beaucoup plus extraordinaire. Ils n'avoient jamais soif, & ils paroissoient dépourvus de sentimens. Le sort les ayant fait naître en des déserts éloignés de toute habitation, ils vivoient commodément de leur pêche; & mangeant le poisson dès qu'il étoit tiré de l'eau, & presque cru, non-seulement ils ne cherchoient point à boire, mais même ils ne sçavoient ce que c'étoit. Contens d'ailleurs du genre de vie que la fortune leur avoit présenté, ils s'estimoient heureux de ne point désirer ce qui leur manquoit. Ce qu'il y a de plus surprenant & de plus incroyable, ils n'éprouvoient aucune passion.

Plusieurs marchands Éthiopiens, qui, en passant la mer Rouge, avoient été souvent contraints de relâcher sur les côtes des Ichthyophages, convenoient tous unanimement de ce qu'on vient de lire d'après le récit de Diodore de Sicile. Ptolémée, troisième du nom, ayant envie d'aller à la chasse des éléphans dans ce lieu-là, y envoya un de ses confidens appellé Simmias, pour reconnoître le païs. Celui-ci, ayant préparé ce qui étoit nécessaire pour son voyage, examina avec soin les contrées maritimes comme le dit Agatharchides de Gnide. Il rapporta entr'autres choses, que ces hommes insensibles ne buvoient point du tout, comme nous l'avons dit plus haut.

Ils n'étoient nullement émus à la vue des étrangers, qui abordoient sur leur rivage. Ils ne leur disoient rien, mais ils les regardoient tranquillement, ne marquant pas plus d'embarras que s'ils n'eussent rien vu de nouveau. Ils ne s'ensuyoient point à la vue d'une épée nue qu'on leur présentoit, & ils ne s'irritoient point des menaces qu'on leur faisoit, ni même des coups qu'on leur donnoit. Ils n'avoient point pitié de ceux qu'on faisoit souffrir, & ils voyoient égorger leurs femmes & leurs enfans sans étonnement & sans colère. Lors même qu'on les faisoit succomber sous les tourmens les plus extraordinaires, ils demeuroient tranquilles, en regardant les plaies qu'on leur faisoit, inclinant seulement la tête à chaque coup qu'on leur donnoit.

On dit qu'ils ne se servoient d'aucun idiome, mais qu'ils faisoient des signes de la main, pour demander les choses qu'ils vouloient avoir. On rapporte d'eux une autre singularité bien plus incroyable, sçavoir, que les veaux marins vivoient pacifiquement & familiérement avec eux, & leur aidoient à prendre du poisson, comme auroient fait d'autres hommes; & ces deux espèces si différentes avoient mutuellement un grand soin de leurs enfans & de leurs femmes, ou de leurs femelles. Ils conservoient en-

core du tems de Diodore de Sicile, ce genre de vie qui leur venoit des premiers siecles; soit qu'ils y fussent accoûtumés par la longueur du tems, ou contraints par la nécessité de leur demeure.

Leurs habitations n'étoient pas semblables à celles des autres Ichthyophages; mais, ils les construisoient de plusieurs façons différentes, selon la commodité du lieu. Quelques-uns se logeoient dans des cavernes, sur-tout dans celles qui, tournées vers le septentrion, étoient rafraîchies par l'ombre, & sur-tout par les vents du nord. Car, pour celles qui étoient au midi, elles étoient aussi brûlantes que des fournaises, & les hommes n'y pouvoient pas subsister. Ceux qui n'avoient point la commodité des cavernes situées au septentrion, amassoient les côtes de baleines, que la mer jettoit en grand nombre sur ses bords. Quand ils en avoient une quantité suffisante, ils les joignoient ensemble, en forme de toit, & les couvroient avec de la mousse fraîche. C'étoit sous ces cabanes faites en manière de voute, que devenus ouvriers par la nécessité seule, ils laissoient passer la grande chaleur du jour.

Les Ichthyophages avoient une troisième sorte d'habitations. Il croissoit dans leur païs une espèce de sapin, dont la mer arrosoit le pied, & dont le feuillage étoit fort épais, & qui portoit un fruit assez semblable à nos chataignes. Ayant entrelacé les branches les unes dans les autres, & s'étant procuré par conséquent une grande étendue d'ombre, ils passoient leur vie sous cette espèce de tente. Habitant ainsi moitié sur la terre, & moitié sur la mer, le flux leur portoit de la fraîcheur, & ils sçavoient se poser favorablement pour recevoir les vents, qui tempéroient les ardeurs du soleil.

D'autres employoient un quatrième expédient pour s'en garantir. Ils avoient fait, & ils entretenoient une provision de mousse de mer, qui s'élevoit à la hauteur d'une montagne. Les rayons du soleil l'avoient tellement durcie, qu'elle faisoit comme un corps de rocher avec le sable dont elle étoit mêlée. Ils creusoient au dedans des loges de la hauteur d'un homme; mais, ils leur donnoient une très-grande profondeur, & les faisoient même communiquer les unes avec les autres. Ils demeuroient-là tranquillement jusqu'à ce que le flux leur apportant du poisson, les invitât à l'aller pêcher. Ils le mangeoient avec joie sur le rivage, après quoi ils revenoient dans leurs tanières.

A l'égard de leurs morts, ils les jettoient hors de leur demeure, quand la mer étoit basse, afin que ses flots vinssent ensuite les prendre & les entraîner. Ils se donnoient ainsi eux-mêmes pour

nourriture aux poissons, dont ils se nourrissoient; pratique qu'ils n'avoient jamais interrompue pendant plusieurs siecles.

Il y avoit une espèce d'Ichthyophages, dont les habitations étoient telles, qu'elles donnoient beaucoup à penser à ceux qui aimoient à rechercher les secrets de la nature. Ils demeuroient dans des précipices, que personne n'avoit jamais pu franchir; car, ils étoient entourés d'un rocher très-escarpé & entre-coupé par des fondrieres. L'autre côté étoit borné par une mer, qui qui n'avoit jamais porté aucune espèce de vaisseaux, & qu'on pouvoit encore moins passer à gué. Ces peuples mêmes ne sçavoient ce que c'étoit que de naviger.

ICHTHYS [le Promontoire], *Promontorium Ichthys*, ἄκρα Ἰχθύς; (*a*) c'étoit un promontoire du Péloponnèse dans l'Élide. Il étoit situé à l'occident de cette province, sur les côtes de la mer Ionienne.

ICHUS, *Ichus*, (*b*) de Tarente, célebre Athlete, passa sa vie dans une continence perpétuelle, afin d'avoir plus de vigueur pour exercer son art. L'amour de la gloire fit en lui, ce que la piété & la religion font dans les autres.

ICIDIEN, *Icidius*, terme qui se disoit des dieux Lares ou Pénates. Servius dit que les Dieux Icidiens étoient freres, ou du moins il les appelle freres.

Ce mot vient du Grec οἰκίδιος, qui signifie domestique, & qui est dérivé de οἶκος, maison. Ainsi, il y a une faute dans Solin, où on lit *Igidiorum* pour *Icidiorum*.

ICILIA [la Loi], *Lex Icilia* (*c*) loi qui fut portée par le Tribun Sp. Icilius, afin de défendre à qui que ce fût d'interrompre un Tribun, pendant qu'il harangueroit le peuple.

ICILIA [la Loi], *Lex Icilia*, (*d*) autre Loi, qui fut portée par le Tribun L. Icilius, pour que l'on accordât au peuple la permission de bâtir sur le mont Aventin. Cette Loi avoit encore d'autres objets, dont les Auteurs font mention.

ICILIENS, *Icilienses*, (*e*) peuple de Sicile, selon quelques éditions de Cicéron.

ICILIENS, *Icilii*, (*f*) nom commun à trois tribuns du peuple, créés l'an de Rome 346, & 406 avant Jesus-Christ. Ils étoient tous trois gens de cœur, & d'une famille distinguée parmi le peuple, mais ennemie déclarée des Patriciens. Ils autoriserent la multitude à faire une nomination bien hardie; car, les assemblées pour la création des Questeurs s'étant tenues

(*a*) Ptolem. L. III. c. 16. Plin. T. I. pag. 193.
(*b*) Ælian. L. XI. c. 171.
(*c*) Rosin. de Antiq. Rom. p. 835.
(*d*) Rosin. de Antiq. Rom. p. 874.
(*e*) Cicer. in. Verr. L. V. c. 84.
(*f*) Tit. Liv. L. IV. c. 54. 55, 56. Roll. Hist. Rom. T. I. p. 536, *& suiv.*

suivant la coûtume, de quatre sujets qu'on élevoit alors à cette dignité, il n'y en eut qu'un qui fut pris parmi les Patriciens, quoique ce fût pour la première fois que le peuple y eût part.

Non contens de cet avantage, les Iciliens voulurent en obtenir un autre, en s'obstinant à demander qu'on tînt les assemblées pour créer des Tribuns militaires, dans le dessein de mettre quelqu'un de leur corps au nombre de ces Magistrats. Mais, les Consuls n'étoient actuellement occupés d'aucun dessein, auquel les Tribuns pussent s'opposer, pour les forcer à leur accorder ce qu'ils demandoient, lorsque fort à propos on vint annoncer à Rome que les Eques & les Volsques ravageoient les terres des Latins & des Herniques. Aussi-tôt les Consuls ordonnerent des levées pour être en état de soutenir cette guerre; & les Tribuns s'y opposerent de tout leur pouvoir, profitant de l'occasion que les Dieux, disoient-ils, leur offroient. Ils étoient trois, tous gens de cœur, & d'une famille qui commençoit à être distinguée parmi ceux de leur espèce. Deux d'entr'eux se chargerent d'observer les Consuls & de veiller sur leur conduite, sans jamais les perdre de vue. Le troisième prit pour lui la commission d'assembler le peuple, de le haranguer & de l'animer contre le Sénat. Par ce moyen les Consuls ne pouvoient réussir à mettre des armées sur pied, ni les Tribuns obtenir les assemblées qu'ils avoient demandées. Enfin, la fortune, pour donner l'avantage au peuple, permit que les Eques s'emparassent de la citadelle de Carvente, après avoir tué un petit nombre de gens qui étoient restés pour la garder, & qu'ils défissent encore le reste de la garnison; partie dans la campagne où elle s'étoit dispersée pour piller, partie aux portes de la forteresse, lorsqu'elle se présenta pour y rentrer. La nouvelle de cette perte rendit les Tribuns plus fiers & plus forts. On les pressa en vain de consentir à la guerre dans une si grande extrêmité. Ils ne furent touchés ni du péril qui menaçoit la République, ni de la haine qu'ils alloient s'attirer eux-mêmes. Le Sénat fut obligé d'ordonner par un arrêt qu'on tiendroit l'assemblée pour créer des Tribuns militaires; & tout ce qu'il put obtenir d'eux, c'est que ceux qui étoient Tribuns du peuple cette année, ne seroient ni nommés à la charge de Tribuns militaires, ni continués dans celle qu'ils exerçoient alors. Le Sénat désignoit assez clairement les Iciliens, qu'il accusoit de vouloir obtenir une dignité égale à celle des Consuls, pour récompense des séditions qu'ils avoient excitées pendant leur Tribunat. Après cette convention, on fit des levées, & on se prépara à la guerre, du

consentement de tous les ordres.

ICILIUS [Sp.] RUGA, *Sp. Icilius Ruga*, (*a*) est compté au nombre des cinq premiers Tribuns du peuple, qui furent créés l'an de Rome 261 & 491 avant Jesus-Christ. L'année suivante, après avoir déclamé un jour vivement contre les Patriciens dans une assemblée, il représenta que le Tribunat devenoit inutile, si les Tribuns n'avoient pas le pouvoir d'assembler le peuple pour lui représenter ce qui étoit de son intérêt. Il conclut par demander qu'ils fussent autorisés par une loi à convoquer des assemblées, & qu'il fût défendu sous de grieves peines de les interrompre & de les troubler dans l'exercice de leurs charges. Le peuple s'écria aussi-tôt tout d'une voix qu'il la proposât lui-même. Il l'avoit dressée pendant la nuit avec ses Collegues, & la tenoit toute prête. Elle étoit conçue en ces termes : » Dans les assemblées du peu» ple tenues par les Tribuns, » que personne ne les contre» dise ni ne les interrompe. Si » quelqu'un enfreint cette loi, » il donnera caution aux Tri» buns de se présenter quand il » sera cité, & de payer l'a» mende à laquelle il sera » condamné. Quiconque refu» sera de le faire, qu'il soit » mis à mort, & que ses biens » soient consacrés aux Dieux. » S'il arrive des contestations » au sujet de l'amende, que le » peuple soit juge du diffé» rend. « La loi fut acceptée par un suffrage unanime, & le Sénat, après une longue résistance, fut enfin obligé d'y donner son consentement.

Sp. Icilius Ruga fut un des plus zélés partisans de la loi agraire. L'an de Rome 273, les Consuls s'étant mis en devoir de lever des troupes pour marcher contre les ennemis de la République, Sp. Icilius Ruga, qui étoit encore cette année Tribun du peuple, crut avoir trouvé une occasion de faire passer cette loi ; & criant à haute voix que le tems propre à l'exécution de son projet étoit enfin venu, il empêchoit les citoyens de s'enrôler. Le Sénat étoit fort embarrassé de cette opposition, & ne sçavoit à quoi se déterminer. Heureusement quatre Collegues de Sp. Icilius Ruga se déclarerent contre lui, voulant qu'il ne fût plus parlé de la loi agraire, jusqu'à ce que l'on eût mis fin à la guerre.

Tite-Live nomme Sp. Licinius celui qui s'opposoit à l'enrôlement des citoyens.

ICILIUS [Sp.], (*b*) *Sp. Icilius*, un des Tribuns du peuple, qui furent créés pour la première fois dans les assemblées du peuple par Tribus, l'an

(*a*) Tit. Liv. L. II. c. 43. Roll. Hist. Rom. T. I. p. 264, 279, 280, 319, 320.

(*b*) Tit. Liv. L. II. c. 58.

de Rome 284, & 468 avant Jesus-Christ.

ICILIUS [L.], *L. Icilius*, (a) étant Tribun du peuple, l'an de Rome 298, & 454 avant Jesus-Christ, demanda que dans le quartier du mont Aventin, on cédât au peuple un terrein pour y bâtir des maisons. Les Consuls différant de répondre, & tâchant de gagner du tems, le Tribun dépêche un huissier aux Consuls pour leur commander de sa part de convoquer sur le champ le Sénat, & de s'y rendre eux-mêmes sans retardement. Les Consuls, indignés d'une démarche si hardie & si nouvelle, font repousser l'huissier porteur de tels ordres par un Licteur. L. Icilius & ses Collegues, piqués de cette insulte, se saisissent du Licteur, & l'entraînent pour le faire mourir. Le Sénat, ne voulant pas user de violence, tâche de gagner quelqu'un des Tribuns. Mais, L. Icilius avoit pris les devans, & leur avoit fait jurer qu'aucun ne s'opposeroit aux entreprises de ses Collegues, toute leur force consistant dans l'union. Cependant, ils relâcherent le Licteur à la priere des Magistrats. Le Sénat consentit enfin que la loi passât. Elle portoit, » que les biens » légitimement acquis par les » particuliers sur le mont » Aventin, demeureroient à » leurs maîtres; que ceux qui » se trouveroient avoir bâti » sur des fonds qu'ils auroient » usurpés ou par force ou par » artifice, seroient tenus de les » rendre pour être appliqués » au peuple, à condition qu'ils » seroient dédommagés, selon » l'estimation des arbitres, de » la dépense qu'ils auroient » faite pour leurs bâtimens; » que le reste du terrein, qui » etoit au public, seroit partagé gratuitement entre ceux » du peuple. «

Il n'y avoit rien que de raisonnable dans cette loi, & le Sénat auroit dû l'accorder de bonne grace, & même prévenir la demande des Tribuns; mais, ils n'en obtenoient rien qu'à la pointe de l'épée, tant l'opposition étoit grande, & devenue comme naturelle entre les deux ordres.

Virginie, fille de L. Virginius, avoit été promise en mariage à L. Icilius. Le Décemvir Appius Claudius ayant conçu une violente passion pour cette jeune personne, voulut l'enlever de force. Cette voie n'ayant pas réussi, il adjugea Virginie par provision à M. Claudius. L. Icélius, en l'absence de L. Virginius, qui commandoit les troupes de la République, n'eut pas plutôt appris la nouvelle d'un arrêt si injuste, qu'il accourt, & s'ouvrant un passage au travers du peuple, pénetre jusqu'au tribunal du Décemvir.

(a) Tit. Liv. L. III. c. 31, 44. & *seq*. Dionys. Halicarn. L. X. c. 7. Roll. Hist. Rom. Tom. I. p. 357, 388, 414. & *suiv*.

On espéroit que sa présence mettroit un obstacle aux mauvais desseins d'Appius Claudius. Mais, le Licteur déclara que la Sentence étoit prononcée, & repoussa L. Icilius, qui protestoit en vain contre une si grande injustice. Le caractère le plus modéré auroit perdu patience. L. Icilius, qui étoit fier & impatient, s'adressant au Décemvir : » Il faut m'ôter la » vie, dit-il, Appius Claudius, » pour m'empêcher de découvrir ici le détestable complot » sur lequel vous prétendez me » fermer la bouche. Je prétends » épouser Virginie avec la sagesse & la vertu dans laquelle ses parens l'ont élevée. » Ainsi, quand vous assembleriez tous les Licteurs de vos » Collegues, tous les faisceaux » & toutes leurs haches ne » sont pas capables de m'intimider ; & je ne souffrirai pas » qu'une fille qui doit être ma » femme soit tirée de la maison de son pere. Pour avoir » ôté au peuple Romain le » Tribunat & l'appel, les deux » plus forts remparts de sa liberté, vos passions n'ont pas » acquis pour cela un empire » absolu sur nos femmes & sur » nos enfans. Faites-nous battre de verges ; faites-nous » trancher la tête ; mais laissez » au moins à nos femmes la pudeur & la chasteté. Si vous » employez la violence contre » celle-ci, j'implorerai le secours du peuple en faveur de » mon épouse, L. Virginius » celle de l'armée en faveur de » sa fille unique ; & tous tant » que nous sommes de citoyens » invoquerons les hommes & » les Dieux ; & il vous faudra » verser bien du sang, avant » que vous puissiez exécuter un » décret si énorme. Faites de » sérieuses réflexions, Appius » Claudius, sur un pareil dessein. Prenez garde à ne le » pas pousser trop loin. Quand » L. Virginius sera arrivé, ce » sera à lui de voir les mesures » qu'il doit prendre pour sauver sa fille. Ce qu'il y a de » sûr, c'est que s'il consent » à la provision que demande » Appius Claudius, il n'a qu'à » chercher un autre époux » pour sa fille. Pour moi, j'ai » pris mon parti. Je perdrai la » vie, ou je sauverai l'honneur & la liberté à celle à » qui j'ai engagé ma foi. «

La multitude étoit aigrie, & paroissoit disposée à se porter à de grandes extrémités. Mais, quoique les Licteurs eussent déjà entouré L. Icilius, Appius Claudius se contenta de l'avoir menacé ; & prenant la parole d'un air plus modéré : » Le dessein de L. Icilius, dit-il, n'est » pas de défendre Virginie. » Mais, cet esprit inquiet & » brouillon, encore plein de » l'orgueil que lui a inspiré le » Tribunat, veut exciter quelque sédition parmi le peuple. » Je ne lui en fournirai pas » aujourd'hui le prétexte. Je » veux bien remettre à demain » l'exécution du décret. Qu'il

sçache

» ſçache cependant que ce n'eſt
» pas à ſon inſolence que j'ac-
» corde ce délai, mais à L. Vir-
» ginius, au nom paternel
» qu'on fait valoir, & à la li-
» berté publique. Je prie M.
» Claudius de ſe relâcher un
» peu de ſon droit, & de ſouf-
» frir que la fille reſte encore
» un jour dans la maiſon de L.
» Virginius. S'il n'eſt pas ici
» demain, je déclare à L. Ici-
» lius & à ſes ſemblables, que
» je ferai exécuter avec la mê-
» me fermeté, & la loi que j'ai
» portée, & la ſentence que
» je viens de prononcer. Je n'ai
» pas beſoin des Licteurs de
» mes Collegues pour réprimer
» les Auteurs de la ſédition,
» Je me contenterai des miens
» pour me faire obéir. » Les amis de Virginie profitant du délai qu'on lui accordoit, après avoir conféré enſemble, firent partir au plus vîte le frere de L. Icilius & le fils de P. Numitorius, jeunes gens prompts & vigoureux, pour aller au camp avertir L. Virginius de ſe rendre au plutôt à Rome; que le ſalut de ſa fille dépendoit de la diligence qu'il feroit pour y arriver à tems. Pendant qu'ils y courent à toutes brides, le demandeur preſſa L. Icilius de lui donner des ſûretés, & de lui fournir des cautions qui ſe chargeaſſent de repréſenter Virginie. L. Icilius répondit que c'étoit à quoi il penſoit; & cependant pour donner le tems à ſes courriers d'arriver, il ne ſe preſſoit pas beaucoup. Mais, tous les citoyens, à l'envi les uns des autres, levant les mains en haut, lui témoignerent par des geſtes empreſſés, qu'ils étoient prêts à répondre pour lui. L. Icilius après leur avoir témoigné ſa reconnoiſſance :
» J'ai aſſez de répondans, dit-
» il, quant à préſent; mais,
» conſervez moi cette bonne
» volonté, car demain j'aurai
» grand beſoin de votre zele &
» de votre aſſiſtance. « Le lendemain, comme tout le monde le ſçait, L. Virginius étant de retour à Rome, poignarda lui-même ſa fille, plutôt que de la voir indignement déſhonorée.

L. Icilius, de concert avec P. Numitorius, porta depuis l'armée qui étoit dans le païs des Sabins, à ſe révolter contre les Décemvirs; & ayant appris que celle qui s'étoit retirée ſur le mont Aventin, s'étoit nommé dix Tribuns militaires, il fit réflexion que le peuple pourroit bien, dans l'aſſemblée qui ſe tiendroit à Rome, confirmer le choix de ceux qui avoient été créés par les ſuffrages des ſoldats; ainſi, profitant de la connoiſſance & de l'aſcendant qu'il avoit ſur l'eſprit de la multitude, pour ne point être exclus d'un rang où il aſpiroit lui-même, il eut ſoin, avant que de marcher vers Rome, de faire nommer dix chefs pour commander cette armée, avec le même nom & la même autorité que ceux de l'autre. Ils entrerent

par la porte Colline, enseignes déployées; & traversant la ville sans s'y arrêter, allerent se joindre aux autres troupes sur le mont Aventin. Les deux armées, après s'être réunies, chargerent les vingt Tribuns des soldats d'en nommer deux d'entr'eux, qui eussent la principale autorité. Lorsque les troubles furent entiérement appaisés, on créa de nouveaux Tribuns du peuple, & L. Icilius fut de ce nombre. Dès qu'il eut pris possession de sa charge, il proposa au peuple une loi, qu'il établit aussi-tôt, & qui portoit qu'on ne feroit un crime à personne de s'être soulevé contre les Décemvirs.

ICILIUS [L.], *L. Icilius*, (*a*) étoit Tribun du peuple, l'an de Rome 343, & 409 avant Jesus-Christ. Il excita de grands troubles, en publiant la loi agraire, comme si c'eût été, dit Tite-Live, un devoir attaché à son nom & à sa famille. La discorde auroit été portée plus loin, sans les maladies contagieuses qui survinrent aussi-tôt, & qui obligerent les citoyens d'abandonner la place publique & le tumulte, pour se retirer chez eux, & pour donner tous leurs soins à la guérison de leurs corps. Cette peste fit cependant plus de peur que de mal; & on est persuadé qu'elle causa moins de dommage à la République, que n'auroit fait la sédition. Le mal attaqua beaucoup de gens, & n'en emporta qu'un petit nombre.

ICIUM [le Promontoire], *Icium Promontorium*, (*b*) Ἴκιον ἄκρον. Il en est parlé sous l'article d'Itius. *Voyez* Itius.

ICIUS PORTUS. *Voyez* Itius.

ICMALIUS, *Icmalius*, (*c*) Ἰκμάλιος, tourneur célebre. Homère parle d'un beau siege de la façon de ce tourneur; il étoit tout entier d'ivoire & d'argent. Icmalius y avoit employé tout son art, & y avoit joint un marche-pied très-magnifique & très-commode.

ICONIUM, *Iconium*, (*d*) Ἰκόνιον, ville de l'Asie mineure, dans la Lycaonie. Strabon, contemporain d'Auguste & de Tibere, en parle comme d'une ville petite, mais bien bâtie. Comme le mot *Iconium* se rapporte assez au mot Grec *Icon*, εἰκών, qui veut dire une *image*, les Grecs dérivoient le nom de cette ville d'une image de Méduse que Persée, disoient-ils, y avoit suspendue à une colonne. Étienne de Byzance donne une autre étymologie plus fabuleuse encore, mais également fondée sur le mot *Icon*, une image. Elle s'agrandit, sans doute, peu à près, puisque Pline assure que de son tems c'étoit une

(*a*) Tit. Liv. L. IV. c. 52.
(*b*) Ptolem. L. II. c. 9
(*c*) Homer. Odyss. L. XIX v. 55. *& seq.*
(*d*) Strab. pag. 568. Ptolem. L. V. c. 6. Plin. Tom. I. pag. 271. Cicer. ad Amic. L. III. Epist. V. Xenoph. p. 247. Actu. Apost. c. 13. v. 51. c. 14. v. 1. *& seq.*

ville très-célebre.

Saint Paul & Saint Barnabé vinrent à Iconium, l'an de Jesus-Christ 45; & étant entrés ensemble dans la synagogue des Juifs, ils y parlerent de telle sorte, qu'une grande multitude de Juifs & de Grecs embrassa la foi. Ceux des Juifs qui demeurerent dans l'incrédulité, exciterent & irriterent les Gentils contre les freres. Mais, les Apôtres demeurerent longtems en cette ville, parlant avec grande liberté pour la gloire du Seigneur qui rendoit témoignage à la parole de sa grace, en leur faisant faire des miracles & des prodiges. Ainsi, toute la ville fut partagée, les uns étant pour les Juifs, & les autres pour les Apôtres. Mais, comme les Gentils & les Juifs avec leurs chefs, alloient se jetter sur eux pour les outrager & les lapider, les Apôtres l'ayant sçu se réfugierent dans d'autres villes de la Lycaonie. Saint Paul fit un second voyage à Iconium, l'an de Jesus-Christ 51; mais, on n'en sçait aucune particularité. On croit que ce fut dans le premier voyage qu'il fit en cette ville, qu'il convertit Sainte Tecle, célebre dans les écrits des premiers Peres de l'Eglise.

Cette ville fut épiscopale de bonne heure. Hiérocles & les autres Auteurs des Notices épiscopales, la nomment métropole. Xénophon, dans la Cyropédie, la met dans la Phrygie, à l'extrêmité & aux confins de la Lycaonie. Elle a été la conquête des Turcs & la capitale de leur Empire, avant qu'ils eussent passé en Europe. C'est présentement la capitale d'un très-grand gouvernement, & on la nomme Cogni.

ICONIUM, *Iconium*, (*a*) autre ville de l'Asie mineure, dans la Cilicie, selon Pline. Mais, les manuscrits, selon le P. Hardouin, portent Riconium.

ICONOGRAPHIE, *Iconographia*, description des images ou statues antiques de marbre & de bronze, des bustes, des demi-bustes, des Dieux pénates, des peintures à fresque, des mosaïques & des miniatures anciennes.

Ce mot est Grec, εἰκονογραφία, & vient de εἰκών, image, & γράφω, je décris.

ICONOLOGIE, *Iconologia*, du Grec εἰκὼν, *imago*, image, & λόγος, *sermo*, discours; c'est une science qui regarde les figures & les représentations, tant des hommes que des Dieux.

Elle assigne à chacun les attributs qui leur sont propres, & qui servent à les différencier. Ainsi, elle représente Saturne en vieillard avec une faulx; Jupiter armé de la foudre avec un aigle à ses côtés; Neptune avec un trident, monté sur un char tiré par des chevaux marins; Pluton avec une fourche à deux dents, & traîné sur un char attelé de quatre chevaux

(*a*) Plin. Tom. I. pag. 270.

noirs ; Cupidon ou l'Amour avec des fleches, un carquois, un flambeau, & quelquefois un bandeau fur les yeux ; Apollon, tantôt avec un arc & des fleches, & tantôt avec une lyre ; Mercure, un caducée en main, coëffé d'un chapeau ailé, avec des talonnieres de même ; Mars armé de toutes pièces, avec un coq qui lui étoit confacré; Bacchus couronné de lièrre, armé d'un thyrfe & couvert d'une peau de tigre, avec des tigres à fon char, qui eft fuivi de Bacchantes ; Hercule revêtu d'une peau de lion, & tenant en main une maffue ; Junon portée fur des nuages avec un paon à fes côtés ; Vénus fur un char tiré par des cignes, ou par des pigeons ; Pallas le cafque en tête, appuyée fur fon bouclier, qui étoit appellé *Égide*, & à fes côtés une chouette qui lui étoit confacrée ; Diane habillée en chaffereffe, l'arc & les fleches en main ; Cérès, une gerbe & une fauciile en main.

Comme les payens avoient multiplié leurs divinités à l'infini, les Poëtes & les peintres après eux fe font exercés à revêtir d'une figure apparente des êtres purement chimériques, ou à donner une efpèce de corps aux attributs divins, aux faifons, aux fleuves, aux provinces, aux fciences, aux arts, aux vertus, aux vices, aux paffions, aux maladies, &c. Ainfi, la force eft repréfentée par une femme d'un air guerrier appuyée fur un cube ; on voit un lion à fes pieds. On donne à la prudence un miroir entortillé d'un ferpent, fymbole de cette vertu ; à la juftice une épée & une balance ; à la fortune un bandeau & une roue ; à l'occafion un toupet de cheveux fur le devant de fa tête chauve par derrière ; des couronnes de rofeaux & des cornes à tous les fleuves ; à l'Europe une couronne fermée, un fceptre & un cheval ; à l'Afie un encenfoir, &c.

Ce feroit s'engager dans un détail fans fin, que de vouloir parcourir toutes les manières différentes qu'ont inventé la poëfie, la peinture & les autres arts, dont le propre eft d'imiter, pour repréfenter tout ce qui tombe fous l'imagination ; mais, il feroit à fouhaiter que nous euffions une Iconologie exacte, où puffent s'inftruire les peintres, à qui l'ignorance de cette fcience fait commettre de très-lourdes fautes. L'Iconologie de Ripa, qui eft entre les mains de tout le monde, eft très-défectueufe en beaucoup d'endroits.

ICTÉRIUS LAPIS, (a) nom que les Anciens ont donné à une pierre fameufe par la vertu de guérir la jauniffe qu'on lui attribuoit. Pline en décrit quatre efpèces; la première étoit d'un jaune foncé ;

(a) Plin. Tom. I. pag. 791.

la feconde d'un jaune plus pâle & plus tranfparente ; la troifième fe trouvoit en morceaux applatis, & étoit d'une couleur verdâtre avec des veines foncées ; la quatrième efpèce enfin étoit verdâtre, avec des veines noires. Sur une defcription auffi feche, il eft très-difficile de deviner de quelle nature étoit cette pierre fi vantée.

ICTINUS, *Iſtinus*, Ἰκτῖνος, (*a*) fameux architecte, qui fit, avec Callicrate, le Parthénon, que l'on voyoit dans la citadelle d'Athènes. C'étoit un temple de Pallas qui avoit cent pieds en tout fens. Ictinus fit auffi le temple d'Apollon Epicurius. Cet Architecte vivoit du tems de Périclès.

ICUS, *Icus*, Ἴκος. (*b*) ifle de la mer Égée, l'une des plus remarquables d'entre celles qui étoient fituées à l'oppofite de la Magnéfie, felon Strabon. Elle étoit à l'orient de celle de Sciathos. Tite-Live fait mention de cette ifle. Phanodeme, cité par Étienne de Byzance, la nomme Icius. Elle eft aujourd'hui dans l'Archipel au nord de Négrepont.

ICUTHIEL, *Icuthiel*, (*c*) Ἰετιη·, fils d'Ezra & de Judaia, fut pere de Zanoé.

I D

IDA, *Ida*, Ἴδη. (*d*) montagne fameufe de l'Afie mineure, dans la Troade, étoit la plus haute de celles qui étoient au tour de l'Hellefpont, au rapport de Diodore de Sicile. Ce n'étoit pas une feule montagne, mais un amas, une chaîne de montagnes, qui s'étendoit depuis Zeleia, qui étoit du territoire de Cyzique, jufqu'au promontoire de Lectum, à l'autre extrêmité de la Troade.

On dit que cette montagne avoit pris fon nom d'Ida, fille de Mélifféus, & qu'elle enfermoit un antre, dans lequel les Dieux fe plaifoient, & où Pâris prononça fon jugement fur les trois déeffes. On ajoûtoit que c'étoit-là que les Dactyles Idéens exercerent l'art de travailler le fer qu'ils avoient appris de la mere des Dieux. On place leur établiffement fur le mont Ida, l'an 267 avant la prife de Troye, & 1547 avant la naiffance de J. C.

Il fe paffe, dit Diodore de Sicile, quelque chofe de très-fingulier à l'égard de cette montagne. On dit qu'au lever de la canicule, la tranquillité de l'air eft parfaite autour de fa pointe, comme étant beaucoup au-deffus de la por-

(*a*) Plut. Tom. I. p. 159. Pauf. pag. 522. Strab. pag. 395, 396.

(*b*) Strab. p. 436. Tit. Liv. L. XXXI. c. 45.

(*c*) Paral. L. I. c. 4. v. 18.

(*d*) Diod. Sicul. p. 565. Strab. pag. 470, 574. *& feq.* Plin T. I. p. 281. Pomp. Mel. pag. 81. Ptolem. L. V. c. 2. Virg. Æneid. L. III. v. 5, 6. L. IX. v. 176. *& feq.* Horat. L. III. Ode. 20. v. 16. Mém. de l'Acad. des Infcript. & Bell. Lett. T. V. p. 311.

tée des vents. Mais, on apperçoit le soleil dès la nuit même, non pas à la vérité comme un globe de feu, tel qu'il nous paroît dans le jour, mais comme jettant des flammes séparées les unes des autres, & qui semblent produites par des feux allumés séparément au pied du mont. Peu à peu tous ces feux se rassemblent en un seul qui forme une étendue de trois arpens; enfin, l'heure du jour étant arrivée, ce phénomene se réduit à la grandeur naturelle & ordinaire du soleil, qui continue & acheve ainsi sa course. Cette idée paroît être une suite de l'opinion où l'on étoit, avant qu'on sçût que la terre est à peu près ronde; que le soleil se formoit tous les jours à l'orient, & se dissipoit à l'occident.

Le mont Ida avoit plusieurs sommets, de-là vient qu'Homère se sert souvent de cette expression, les montagnes d'Ida. Virgile dit de même:

Classemque sub ipsa
Antandro & Phrygiæ molimur montibus Idæ.

Strabon qui trouve que le mont Ida regardé à vol d'oiseau, a la figure d'une scolopendre, regarde comme autant de pieds les montagnes contigues qu'il a d'un côté & de l'autre.

Chacune des parties de ces montagnes, outre le nom général d'Ida, avoit un nom particulier, comme Gargara, qui, selon Hésychius, signifie un des sommets de l'Ida, & qui étoit voisin de la ville de Gargara & de celle d'Antandre, sur le golfe d'Adramytte. *Phalacræ* en étoit une autre partie, selon Étienne de Byzance, qui ajoûte que *Phalacra* étoit un nom commun à toutes les montagnes elevées. Le Scholiaste de Lycophron dit beaucoup mieux, que le mont Ida s'avance par quatre branches vers la mer, & que de ces quatre promontoires il y en avoit un nommé *Phalacra*. La principale partie du mont Ida est comme au milieu de ces diverses branches, & c'est le mont Ida proprement dit.

Le mont Ida, pris dans toute son étendue, est un de ces grands réservoirs d'eau que la nature a formés, pour fournir les eaux aux rivières. De celles-là quelques-unes tombent dans la Propontide, comme l'Esepe & le Granique; d'autres, dans l'Hellespont, comme les deux entre lesquelles la ville d'Abyde étoit située, le Simoïs, le Xanthus, qui se joint avec l'Andrius; d'autres enfin vont se perdre au midi, dans le golfe d'Adramytte, comme le Cilléis. Ainsi Horace a eu raison d'appeller l'Ida aquatique, lorsqu'il dit de Ganymede:

Aquosa
Ruptus ab Ida.

Virgile, au neuvième livre de l'Énéide, dit:

Nisus erat portæ custos, acerrimus armis,

Hyrtacides ; comitem Æneæ, quem miserat Ida
Venatrix, jaculo celerem levibusque sagittis.

C'est-à-dire, suivant M. l'abbé des Fontaines, la garde d'une des portes du camp avoit été confiée à Nisus, fils d'Hyrtacus, jeune homme d'une grande valeur, sorti du mont Ida, païs de chasse, pour suivre Énée, adroit à tirer de l'arc & à lancer le javelot. C'est ainsi, ajoûte M. l'abbé des Fontaines que tout le monde a toujours entendu ces mots : *Comitem Æneæ quem miserat Ida venatrix.* Ce qui signifie littéralement, qu'il étoit venu pour accompagner Énée de la montagne d'Ida, païs de chasse, païs où il y a beaucoup de chasseurs. Le P. Catrou change le sens, & prend une montagne pour une femme. Selon lui, Ida étoit la mere de Nisus. *Ida sa mere*, dit-il, *grande chasseuse, l'avoit mis à la suite d'Énée.* Le mot *Venatrix* est ici figuré ; c'est ce que les Rhéteurs Grecs appellent *enallage ;* & les Latins *immutatio terminorum.* Ce n'est pas la montagne qui est grande chasseuse, comme le dit le P. de la Rue dans sa note, mais ceux qui l'habitent sont grands chasseurs. L'objection du Pere Catrou est frivole. Depuis le commencement de ce livre neuvième jusqu'à cet endroit, il a changé trente fois & corrigé à sa fantaisie le texte de Virgile, pour y trouver des sens imaginaires & bizarres. C'est ce jouer de l'Antiquité que d'en user ainsi. Mettre un texte ainsi défiguré entre les mains de la jeunesse, c'est lui faire sucer à plaisir le lait empoisonné de l'ignorance & du mauvais goût.

IDA, *Ida*, Ἴδη, (a) montagne de Crete, non moins fameuse que celle de l'Asie mineure. Cette montagne, selon Pomponius Méla, étoit plus célebre que les autres montagnes de l'isle, à cause de la tradition selon laquelle Jupiter y étoit né & y avoit été élevé. Strabon, parlant de la même montagne, dit qu'au milieu de l'isle qui est très-large, il y a le mont Ida, le plus haut de tous ceux qui sont dans l'isle ; qu'il est de figure ronde, & qu'il a soixante stades de circuit.

Les forêts de cette montagne furent brûlées, dit-on, par le feu du ciel, 73 ans après le déluge de Deucalion ; & on ajoûte que l'usage de fondre le fer fut premiérement découvert en cette occasion par les Dactyles, habitans de cette montagne. C'est ce que rapporte Thrasylle, cité par Clément Alexandrin, dans le premier livre de ses tapisseries. Nous avons vu dans l'article précédent, que

(a) Pomp. Mel. p. 148, 149. Strab. p. 475. Plin. T. I. p. 210. Ptolem. L. III. c. 17. Virg. Æneid. L. III. v. 104, 105. Pauf. pag. 631.

Diodore de Sicile place sur le mont Ida de l'Asie mineure, la découverte de l'art de travailler le fer.

Nous lisons dans Virgile :

Creta Jovis magni medio jacet insula ponto,

Mons Idæus ubi, & gentis cunabula nostræ.

Ces derniers mots sont fondés sur une ancienne opinion, selon laquelle les Crétois du mont Ida passerent en Phrygie, & donnerent le nom d'Ida, aux montagnes qu'ils y trouverent. Ce devroit être tout le contraire ; & il est à croire que le continent a été peuplé avant les isles. Cet Ida de Crete est présentement nommé monte Giove.

Le mot *Ida* vient du Grec Ἰδεῖν, qui signifie voir, parce que de dessus ces montagnes qui sont fort élevées, la vue s'étend fort loin. Cette étymologie paroît beaucoup plus naturelle que celle que fournit Pausanias. Cet Auteur dit qu'on appelloit anciennement du nom d'Ida tout lieu où il y avoit beaucoup d'arbres.

IDA, *Ida*, Ἴδη, (*a*) nymphe, fille de Mélisséus, roi de Crete, donna son nom au mont Ida de l'Asie mineure, selon quelques-uns. Elle est comptée pour une des nourrices de Jupiter.

IDA, *Ida*, Ἴδη, (*b*) fille de Corybas, épousa Lycaste, roi de Crete, & devint mere de Minos II, selon Diodore de Sicile.

IDÆUS SINUS, le golfe d'Ida ; c'est le même que le golfe d'Adramytte.

IDAIA, *Idaia*, Ἰεδιά, (*c*) fils de Semri, fut pere d'Allon.

IDALIA, *Idalia*, surnom donné à Vénus, à cause du culte qu'on lui rendoit à Idalium. *Voyez* Idalium.

IDALIUM, *Idalium*, (*d*) Ἰδάλιον. ville de l'isle de Chypre. Cette ville étoit consacrée à la déesse Vénus, mais elle ne subsistoit déja plus du tems de Pline. Il y avoit aussi un bois du même nom, consacré à la même divinité.

Les Grammairiens, comme le remarque Bochart, se sont divertis à trouver une étymologie historique de ce nom. Ils ont supposé qu'il vient d'un mot qui signifie *j'ai vu*, & d'un autre qui signifie le *soleil*. Si on les en croit, un oracle ordonna à Chalcénor de bâtir une ville au lieu où il verroit le soleil levant, & un de ses compagnons s'étant écrié, *j'ai vu le soleil*, conformément à ce nom, on bâtit & on nomma la ville. Bochart trouve cette étymologie défectueuse. La seconde syllabe devroit être longue, si elle

(*a*) Diod. Sicul. pag. 565. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. II. pag. 273.
(*b*) Diod. Sicul. pag. 183.

(*c*) Paral. L. I. c. 4. v. 37.
(*d*) Plin. T. I. pag. 284. Virg. Æneid. L. V. v. 685, 697. L. V. v. 760. L. X. v. 51. 86.

avoit cette origine, & elle est breve. Il aime mieux croire que le mot *Idalium* est Phénicien, & vient de *Iidala*, ou *Dala*; il y avoit une ville de ce nom dans la tribu de Zabulon. Josué & Saint Jérôme écrivent Jedala, comme si ce mot étoit formé de deux *Jed* & *Ala*, *Jed-Ala*, mot à mot le *lieu de la Déesse*, c'est-à-dire, le lieu consacré à Vénus.

Cette ville, détruite dès le tems de Pline, comment peut-elle subsister aujourd'hui sous le nom de Bourg-Dalim, comme le veut Lusignan dans son histoire de Cypre.

IDANTHYRE, *Idanthyrus*. *Voyez* Indathyrse.

IDARNE, *Idarnes*, (*a*) un des Satrapes de Darius, fut défait par Balacre.

IDAS, *Idas*, Ἴδας, (*b*) capitaine Troyen, fut tué par Turnus.

IDAS, *Idas*, Ἴδας, (*c*) prince de Thrace de la ville d'Ismare, fut pere de trois fils, qui tomberent sous les coups de Clausus.

Virgile dit que ces trois freres étoient *Boreæ de gente suprema*; ce qui peut signifier qu'ils étoient de la race de Borée & descendans de Zétès ou de Calaïs, fils de Borée & d'Orithyie, ou bien qu'ils étoient du païs le plus Boréal que l'on connût.

IDAS, *Idas*, Ἴδας, (*d*) l'un de ceux qui périrent dans le combat qui se donna à la cour de Céphée, à l'occasion du mariage de Persée avec Andromede. Idas se montra assez long-tems neutre, & il ne se déclara que lorsqu'il eut été atteint par hazard d'un coup de dard, lancé par Phinée contre un autre. Alors, regardant de travers Phinée : » Puisque je » suis contraint, lui dit-il, de » prendre parti, défends-toi » de l'ennemi que tu viens toi-» même de te faire, & paye » mon sang par ton sang. » Mais, comme il vouloit lancer le trait qu'il avoit tiré de son corps, les forces lui manquerent, & il tomba mort avec les autres.

IDAS, *Idas*, Ἴδας, (*e*) fils de Neptune, selon la fable, & selon la vérité, d'Aphareús & d'Arene, se trouve dans toutes les énumérations des Argonautes. Il étoit comme Jason, du sang d'Eole, puisque son pere Aphareús étoit, selon Apollodore, fils de Périerès, dont Éolus étoit le grand-pere.

On dit qu'Idas obtint de son pere de très-bons chevaux, dont il se servit pour avoir

(*a*) Q. Curt. L. IV. c. 5.
(*b*) Virg. Æneid. L. IX. v. 575.
(*c*) Virg. Æneid. L. X. v. 350. *& seq.*
(*d*) Ovid. Metam. L. V. c. 3.
(*e*) Plut, Tom. I. p. 14. Pauf. pag. 184, 219. Homer Iliad. L. IX. v. 549. *& seq.* Myth. par M. l'Abb. Ban. T. VI. pag. 388. Tom. VII. pag. 131, 132, Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IX. pag. 87.

Marpesse, fille d'Evénus, roi d'Étolie, province de la Grece. Son pere avoit résolu de ne la donner à personne, qu'après qu'on l'auroit méritée, en gagnant le prix de la course. Il faisoit même mourir ceux qui s'y étoient exposés téméraire-ment, & attachoit leurs têtes sur les murailles de sa ville capitale, pour donner de la terreur aux autres qui voudroient prétendre à cette conquête. Transporté de douleur d'avoir perdu sa fille, il se jetta dans le fleuve Lycormas, qui fut ensuite appellé *Evenus* de son nom, & que l'on appelle aujourd'hui Fidari. Idas, fuyant avec sa proie, fut rencontré par Apollon, lequel épris de la beauté de cette fille, la lui disputa; mais, Mercure envoyé par Jupiter, donna le choix à Marpesse, de suivre lequel des deux elle voudroit. Cette Princesse, craignant qu'Apollon ne l'abandonnât, lorsqu'elle feroit sur l'âge, aima mieux se donner à Idas. Dans la suite, Idas entreprit de détrôner Teuthras, roi de Mœsie; mais, il fut vaincu par Télephe, l'un des fils d'Hercule, auquel Teuthras avoit promis sa fille & son sceptre pour récompense.

Suivant une autre tradition, Idas & Lyncée son frere, près d'épouser Phœbé & Hilaire filles de Leucippe, prierent de la fête Castor & Pollux, proches parens de ces deux filles, leur pere étant frere de Tyndare; mais, en étant devenus eux-mêmes amoureux, ils les enleverent, les épouserent, & en eurent deux enfans, que Pausanias nomme Anaxis & Mnasinoüs, qui dans la suite eurent leurs statues à Corinthe dans le temple bâti en l'honneur de leurs peres.

Les deux époux outragés, ayant rencontré à quelque tems de-là leurs rivaux, se battirent contr'eux, & Castor tua Lyncée, mais Idas le vengea & ôta la vie au meurtrier de son frere. Pollux vengea de même Castor, & tua Idas; ou, comme le prétendent quelques Anciens, ce fut Jupiter lui-même qui le tua d'un coup de foudre.

Il se trouve dans les Anciens, par rapport à cet événement, comme à tous les autres, quelques variétés; & la manière dont Apollodore raconte l'aventure est moins odieuse pour les deux Tyndarides, quoiqu'elle ne les rende pas inexcusables, puisqu'elle les associe à une injustice. Ils s'étoient joints avec Idas & Lyncée pour enlever quelques troupeaux; mais, ceux-ci ayant refusé de les partager avec eux, Castor & Pollux résolurent d'avoir raison de cette injure, & ayant levé des troupes, entrerent dans la Messénie, enleverent les bestiaux d'Idas & de Lyncée, & leur dresserent une embuscade; mais, ce dernier ayant apperçu Castor caché près d'un chêne, le montra à Idas qui le tua.

IDÉA, *Idæa*, Ἰδαία,

(*a*) nymphe, qui épousa un berger nommé Théodore, duquel elle eut Hérophile.

IDÉA, *Idæa*, Ἰδαία. (*b*) fille de Dardanus, roi des Scythes, fut mariée à Phinée, roi de Thrace. Ce Prince en étoit si éperdument amoureux qu'il lui avoit laissé prendre un plein pouvoir sur son esprit. Elle lui persuada que les enfans qu'il avoit eus de Cléopâtre, pour faire plaisir à leur mere encore vivante, avoient voulu lui faire insulte & la violer. Phinée les traita d'une façon fort cruelle, & les chassa ensuite de la ville.

Le nom d'Idéa fut aussi celui d'une fille de Danaüs.

IDÉE, *Idæus*, Ἰδαῖος, (*c*) héraut Troyen. C'est ce héraut qui, au troisième livre de l'Iliade, détermine Priam à sortir de Troye, pour descendre dans la plaine, & y jurer une paix ferme & durable avec les Grecs. Mais, le traité, quoique confirmé par des sermens & par des sacrifices, ne tarda pas à être rompu.

Dans le septième livre, Idée reçoit ordre d'aller porter aux Grecs quelques propositions. Il part dès la pointe du jour, & se rend sur leurs vaisseaux. Il trouve ces fiers disciples de Mars déjà assemblés pour le conseil dans le vaisseau d'Agamemnon. Il est introduit, & se tenant au milieu de l'assemblée, il parle en ces termes : » Fils » d'Atrée, & vous, Géné- » raux des troupes Grecques, » le roi Priam & tous les Prin- » ces Troyens m'ont ordonné » de venir [& Dieu veuille » que cela vous soit agréable] » vous déclarer la proposition » que fait Pâris, unique au- » teur de cette guerre. Il est » prêt à vous rendre toutes les » richesses qu'il a amenées à » Troye, plût aux Dieux qu'il » fût mort avant ce funeste » voyage ! Et il offre d'y » en ajoûter encore d'autres. » Mais, pour la femme du vail- » lant Ménélaus, il dit qu'il ne » consentira jamais à la ren- » dre, quelques efforts que les » Troyens fassent pour l'y » obliger. J'ai ordre de vous » proposer une treve jusqu'à » ce que de part & d'autre » nous ayons brûlé nos morts. » La treve finie, nous repren- » drons les armes, & nous » combattrons jusqu'à ce que » Dieu nous sépare, & qu'il » accorde la victoire à ceux » qu'il voudra favoriser. «

Il parla ainsi, & un profond silence règna parmi tous les Rois. Enfin, le vaillant Diomède se leve, & dit : » Que personne n'écoute ici » la proposition de Pâris, & » n'accepte ni les richesses » qu'il offre, ni Hélène même, » quand il la rendroit ; car, les » moins éclairés peuvent juger

(*a*) Pauf. p. 611.
(*b*) Diod Sicul. p. 172.
(*c*) Homer. Iliad. L. III. v. 248. & *seq.* L. VII v. 372. & *seq.*

» que la dernière ruine pend
» ſur la tête des Troyens,
» & que la Grece va être ven-
» gée. «

Tous les Princes applaudiſſent au conſeil de Diomède avec de grandes acclamations & des cris de joie; & le roi Agamemnon, s'adreſſant au Héraut:
» Idée, lui dit-il, vous en-
» tendez la réponſe des Grecs,
» c'eſt auſſi la mienne. Pour ce
» qui eſt de brûler les morts,
» je ne m'y oppoſe point; on
» ne doit pas refuſer aux morts
» les honneurs de la ſépulture,
» & il eſt de la piété de leur
» rendre les derniers devoirs.
» Que Jupiter donc qui prome-
» ne ſon tonnerre vengeur ſur
» les nues, ſoit témoin de nos
» ſermens. «

En achevant ces mots, il leve ſon ſceptre vers le trône des Dieux, & le Héraut reprend ſur l'heure le chemin de Troye. Les Troyens étoient encore aſſemblés aux portes du palais de Priam, attendant ſon retour avec impatience. Idée arrive, & ſe tenant au milieu de l'aſſemblée, il leur rend compte de ſa commiſſion, & leur apprend la réponſe que les Grecs lui ont rendue. En même tems, on ſe prépare à aller retirer les morts, & à faire venir de la forêt du bois pour le bûcher. Les Grecs ont le même empreſſement, & font la même diligence. Cet Idée pourroit bien être le même qui ſuit.

IDÉE, *Idæus*, Ἰδαῖος, (a) fils de Darès Troyen, & frere de Phégée. Ils étoient tous deux grands capitaines & tous deux adroits à toutes ſortes de combats.

Un jour, pendant le ſiege de Troye, ces deux freres excités par leur courage devancent leurs eſcadrons; & pouſſant leur char, ils courent avec impétuoſité contre Diomède qui étoit à pied, & qui venoit les charger avec furie. Quand ils l'eurent joint, Phégée lança le premier ſa pique ſur le fils de Tydée; le fer gliſſa ſur ſon épaule gauche ſans le bleſſer; mais en même tems Diomede repartit de ſon javelot. Le trait mortel ne part pas inutilement de ſa main; il va donner dans l'eſtomac de Phégée qu'il étend mort ſur la pouſſière. Idée deſcend promptement du char, & n'ayant pas le courage de ſauver le corps de ſon frere & de venger ſa mort, il prend honteuſement la fuite; mais, avec toute ſa lâcheté, il n'auroit pas évité la noire deſtinée, ſi Vulcain ne l'eût ſecouru; ce Dieu le couvrit d'un épais nuage & le ſauva, ne voulant pas que Darès, ce malheureux pere, fût entiérement accablé de deuil & de triſteſſe par la perte de ſes deux fils.

IDÉE, *Idæus*, capitaine Troyen, ſelon Virgile. *Voyez* Actor.

(a) Homer. Iliad. L. V, v. 9, & *ſeq*.

IDÉEN, *Idæus*, (*a*) furnom de Jupiter. Il fut ainsi furnommé, parce qu'il avoit été nourri & élevé sur le mont Ida, ou bien parce que cette montagne lui étoit consacrée.

IDÉENNE, *Idæa*, (*b*) furnom de Cybele. Cette Déesse prenoit ce furnom du mont Ida où elle étoit honorée.

La fête sacrée de la mer Idéenne, dit Denys d'Halicarnasse, se fait ainsi : » Les préteurs de Rome font tous les » ans en son honneur, selon » les loix Romaines, des sacrifices & des jeux. Un homme Phrygien & une femme » Phrygienne y font l'office de » Prêtres, & portent la Déesse » par la ville, ramassant des » aumônes pour la Grande-mere, & portant des images sur » la poitrine. Ils chantent au » son de la flûte & du tympanon des motets en son honneur. Aucun Romain ne voudroit faire une pareille fonction. «

Il y a quelques observations à faire sur ces paroles de Denys d'Halycarnasse. Nous y voyons d'abord que les femmes y faisoient les fonctions du sacerdoce de Cybele, aussi-bien que les hommes ; ce qui est confirmé par des monumens. Il n'est pas aisé de juger si Denys d'Halicarnasse, parlant ici d'un homme Prêtre, doit être entendu d'un Galle eunuque, ou d'un autre Prêtre non eunuque. Quoiqu'il paroisse certain qu'il y a eu des Prêtres de la Grande-mere non eunuques, & que des Romains de la première considération en ont exercé le ministère ; il faut distinguer ceux-là de ces bâteleurs & de ces charlatans, qui alloient de rue en rue demandant l'aumône pour la Grande-mere. Ceux-ci étoient des Phrygiens & des Galles eunuques. Nous croirions donc volontiers, que ce Phrygien dont parle Denys d'Halycarnasse, pouvoit être un eunuque, quoiqu'il ne le dise pas ; ce que nous n'avançons pourtant que comme une conjecture.

Le pin étoit consacré à la Grande-mere Idéenne, avec laquelle il est quelquefois représenté. On le voit sur une pierre trouvée en Provence, où sont figurés les symboles de Cybele & d'Atys. Des branches du pin pendent d'un côté deux tympanons, & de l'autre une flûte, pastorale à plusieurs tuyaux. La houlette de forme particuliere est appuyée à l'arbre. Au bout d'un bâton est le bonnet Phrygien d'Atys, & au pied de l'arbre un lion. L'inscription Latine qui est au-dessous, fait foi que tout cela est consacré à la Grande-mere Idæa Palatina, qui est la même que Cybele.

IDÉENS, *Idæi*, furnom des Dactyles. *Voyez* Dactyles.

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. T. III. p. 364, 372.

(*b*) Antiq. expl. par D. Bernard de Montf. T. I, pag. 3, 12, 13, 18.

IDES, *Idus*, (*a*) terme qui étoit d'usage chez les Romains pour compter & distinguer certains jours du mois; on se sert encore de cette méthode dans la chancellerie Romaine, & dans le calendrier du bréviaire.

Les Ides venoient le treizième jour de chaque mois, excepté dans les mois de Mars, de Mai, de Juillet & d'Octobre, où elles tomboient le quinzième, parce que ces quatre mois avoient six jours avant les Nones, & les autres en avoient seulement quatre.

On donnoit huit jours aux Ides; ainsi, le huitième dans les mois de Mars, Mai, Juillet, & Octobre, & le sixième dans les huit autres, on comptoit le huitième avant les Ides, & de même en diminuant jusqu'au douze ou au quatorze, qu'on appelloit la *veille des Ider*, parce que les Ides venoient le treize ou le quinze, selon les différens mois.

Ceux qui veulent employer cette manière de dater, doivent encore sçavoir que les Ides commencent le lendemain du jours des Nones, & se ressouvenir qu'elles durent huit jours; or, les Nones de Janvier étant le cinquième dudit mois, on datera le sixième de Janvier, *Octavo Idus Januarii*, huit jours avant les Ides de Janvier. Le onzième de Janvier se datera *tertio Idus*, le troisième jour avant les Ides; & le treizième *Idibus Januarii*, le jour des Ides de Janvier. Si c'est dans les mois de Mars, de Mai, de Juillet & d'Octobre, où le jour des Nones n'est que le sept, on ne commence à compter avant les Ides que le huitième jour de ces quatre mois, parce que celui des Ides n'est que le quinze.

Pour trouver aisément le jour des dates des Ides dont se sert la chancellerie Romaine, comme nous l'avons dit ci-dessus, il faut s'y prendre de la manière suivante. On ajoûte d'abord une unité au nombre du jour des Ides, & ensuite on en ôte le nombre marqué par la date. Par exemple, si la lettre est datée *quinto Idus Januarii*, c'est-à-dire, le cinquième jour avant les Ides de Janvier, joignez une unité au treize, qui est le jour des Ides de ce mois, vous aurez quatorze; ôtez-en cinq, il restera neuf; ainsi le cinquième avant les Ides est le neuf de Janvier. Si la lettre est datée *quinto Idus Julii*, qui est un mois où le jour des Ides tombe le quinze, joignez une unité à quinze, vous aurez seize; ôtez-en cinq, il reste onze; ainsi, le cinquième avant les Ides des Juillet, c'est le onzième dudit mois.

On observera la même méthode, quand on voudra employer cette sorte de date; par

(*a*) Coût. des Rom. par M. Nieup. pag. 235. Antiq. expliq. par D. Bern de Montf. Tom. III. pag. 216. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 66.

exemple, si j'écris le neuf Juillet, depuis le neuf jusqu'à seize il y a sept jours; ainsi, je date *septimo Idus Julii*, le septième jour avant les Ides de Juillet.

Le mot *Ides* vient du Latin *Idus*, que plusieurs dérivent de l'ancien Toscan *Iduare*, qui signifioit diviser, parce que les Ides partageoient les mois en deux parties presque égales. D'autres tirent ce mot d'*Idulium*, qui étoit le nom de la victime qu'on offroit à Jupiter le jour des Ides; mais, peut-être aussi qu'on a donné à la victime le nom du jour qu'elle étoit immolée. Quoi qu'il en soit, la raison pour laquelle chaque mois a huit Ides, c'est que le sacrifice se faisoit toujours neuf jours apès les Nones, le jour des Nones étant compris dans le nombre de neuf.

Enfin, pour omettre peu de chose sur ce sujet, nous ajoûterons que les Ides de Mai étoient consacrées à Mercure; les Ides de Mars passerent pour un jour malheureux, dans l'idée des partisans de la tyrannie, depuis que César eut été tué ce jour-là; le tems d'après les Ides de Juin étoit réputé favorable aux noces. Les Ides d'Août étoient consacrées à Diane, & les esclaves les chommoient aussi comme une fête. Aux Ides de Septembre on prenoit les Augures pour faire les Magistrats, qui entroient en charge autrefois aux Ides de Mai & puis aux Ides de Mars, qui furent enfin transportées aux Ides de Septembre.

IDIDA, *Idida*, Ἰεδίδα, (*a*) fille d'Hadaia de la ville de Béséçath, fut mere de Josias roi de Juda.

IDIOME, *Idioma*, variétés d'une langue, propres à quelques contrées; d'où l'on voit qu'Idiome est synonyme à dialecte; ainsi, nous avons l'Idiome gascon, l'Idiome, provençal, l'Idiome champenois; on lui donne quelquefois la même étendue qu'à langue.

Ce mot n'est usité que parmi les gens de lettres. Il vient du Grec ἰδίωμα, qui signifie la propriété, la nature propre, part; de ἴδιος, *proprius*, propre.

Célestes truchemens du mystique Idiome,
François, Bernard, Anselme, Augustin, Chrysostôme,
De vos pures clartés pour la troisième fois,
Sanctifiez ma plume & parlez par ma voix.

IDIS, *Idis*, (*b*) berger de Sicile, à qui quelques Anciens ont attribué l'invention du chalumeau. Il étoit d'Agrigente, ou, pour parler plus juste, du lieu où la ville de ce nom fut bâtie dans la suite.

IDISTAVISUS, *Idistavisus*, (*c*) nom d'une plaine de Germanie. Tacite en donne la description, à l'occasion d'une

(*a*) Reg. L. IV. c. 22. v. 1.
(*b*) Mem. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. V. p. 89, 90.
(*c*) Tacit. Annal. L. II. c. 16. Crév. Hist. des Emp. Tom. I. p. 357.

bataille qui s'y livra entre les Germains & les Romains. » Arminius, dit Tacite, voyant » que ce discours avoit allumé » leur courage [le courage » des Germains], & qu'ils demandoient hautement la bataille, les mena dans une » plaine qu'on nomme *Idistavisus*, située entre le Weser » & les Collines, de figure » inégale, selon que les hauteurs en s'avançant plus ou » moins, ou le fleuve par ses » détours la resserrent ou lui » permettent de s'étendre. A » leur dos s'élevoit une forêt, » dont les arbres étoient fort » touffus & fort hauts, mais » laissoient entr'eux des espaces » vuides & nus. Les Barbares » alliés d'Arminius occuperent » la plaine & l'extrêmité de » la forêt qui y aboutissoit. Les » seuls Chérusques se posterent » sur les côteaux pour venir » de là fondre sur les Romains » pendant la bataille. » Tacite décrit ensuite l'ordre de l'armée Romaine.

IDITHUN, *Idithun*, Ἰδιθούν, (a) fut choisi par David pour chanter avec Héman les louanges du Seigneur, & pour publier que sa miséricorde est éternelle. Héman & Idithun jouoient aussi de la trompette, & ils touchoient les tymbales & tous les autres instrumens de musique, pour chanter les louanges de Dieu. Mais, pour les fils d'Idithun, le Roi les établit portiers. Il est dit ailleurs que les fils d'Idithun étoient Idithun, Godolias, Sori, Jeseïas, Hasabias, Mathathias, qui sont six, & que leur pere les conduisoit & prophétisoit sur la harpe, ayant la direction des chantres, lorsqu'ils faisoient retentir les louanges du Seigneur.

Idithun est le même qu'Ethan Ezrahite. On lui attribue quelques pseaumes, comme le quatre-vingt-huit, intitulé d'Ethan Ezrahite; & les trente-huit, soixante-un & soixante-seize, qui portent le nom d'Idithun. On croit que David ayant composé ces pseaumes les donnoit à chanter à Idithun & à sa bande; & que c'est pour cela que le nom leur en est demeuré. Mais, il y a quelques-uns des pseaumes qui portent le nom d'Idithun, qui paroissent avoir été composés ou pendant, ou après la captivité; & par conséquent le nom d'Idithun qu'ils portent, ne peut signifier autre chose, sinon que quelques-uns des descendans & de la bande d'Idithun les composerent long-tems après la mort du fameux Idithun, un de leurs ayeux.

IDMON, *Idmon*, (b) est compté au nombre des Argonautes par tous les An-

(a) Paral. L. I. c. 16. v. 38, 41, 42. c. 25. v. 1. *& seq.* L. II. c. 5. v. 12.

(b) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 388, 412. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. IX. pag. 87.

ciens

tiens, si on excepte le seul Apollodore. Comme c'étoit un célebre devin, on lui donna Apollon pour pere ; mais, Hygin sur d'anciennes autorités, assure qu'il étoit fils d'Abas, & qu'Argos étoit sa patrie. Il y a des Anciens qui ont confondu Idmon avec Mopsus ; mais, Valérius Flaccus & Clément d'Alexandrie les distinguent. Le premier de ces deux Auteurs dit que Mopsus, plein du Dieu qui l'agitoit, avoit le regard sombre & farouche, & qu'Idmon, doux & paisible, prédisoit l'avenir avec plus de tranquillité. Quoiqu'Idmon eût prévu par les principes de la divination, qu'il périroit dans ce voyage, il ne laissa pas de s'embarquer. Il y mourut en effet, soit de maladie, comme le prétend Valérius Flaccus, soit d'une blessure qu'il avoit reçue à la chasse d'un sanglier dans le païs des Mariandyniens, selon Hygin, Ovide & Apollonius.

IDMON, *Idmon*, (*a*) capitaine Rutule, fut chargé d'aller annoncer à Énée, que Turnus vouloit en venir à un combat singulier avec lui.

IDOLATRIE, *Idololatria*, (*b*) c'est-à-dire, culte des Idoles, du Grec εἴδωλον, *Idolum*, Idole, & λατρεία, *cultus*, ou *servitus*, servitude ; car, la racine de ce dernier mot est λάτρις, qui signifie *celui qui sert quelqu'un pour un certain salaire.*

Le mot εἴδωλον, comme l'a fort bien remarqué Tertullien, est un diminutif de celui d'εἶδος, qui veut dire image. *Ad hoc necessaria est vocabuli interpretatio, εἶδος græcè formam sonat ; ab eo per diminutionem εἴδωλον deductum, atque apud nos formulam fecit ; igitur omnis formula, vel forma, Idolum se dici exposcit.* Cependant, le sçavant Rainoldus ne veut pas convenir de cette étymologie, & soutient que le mot εἴδωλον n'est pas un diminutif de celui d'εἶδος ; qu'il signifie toutes sortes de formes & de figures, même les plus grandes ; en quoi tout le monde sera d'accord avec lui ; mais, il n'a pas voulu remarquer que le mot εἶδος signifie la forme essentielle, interne, & véritable d'une chose, & que celui d'idole désigne la forme externe, ou représentée de cette même chose, grande ou petite. En un mot, la forme ou l'étendue réelle du corps humain, consistant dans l'assemblage de sa chair, de ses os & de sa peau, s'appelle εἶδος. Mais, la représentation de ce même corps, soit peinte, soit en relief, se nomme εἴδωλον *petite forme*, forme fausse & seule-

(*a*) Virg. Æneid. L. XII. v. 75.

(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 278, 279. *& suiv.* Tom. II. p. 257. *& suiv.* Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 269. Hist. du Ciel. Tom. I. pag. 2, 3, 131. *& suiv* Mém. de l'Acad. des Inscipt. & Bell Lett. Tom. I. pag. 33, 353. *& suiv.* Tom. III. pag. 84. *& suiv.* Tom. VI. pag. 2, 3, Tom. IX. pag. 11, 12. Tom. XIV. pag. 21. *& suiv.*

ment apparente.

Il y a des Sçavans qui tirent l'etymologie du nom d'Idole de deux mots Grecs, dont un signifie *image*, l'autre *douleur*, conformement au mot Hébreu, hatsabbim, qui veut dire la même chose, pour faire comprendre par-là que les Idoles sont la source de la douleur, & en même-tems des châtimens, dont Dieu punissoit ceux qui s'abandonnoient à leur culte.

Cela posé, par le mot d'Idolâtrie, on doit entendre le culte qu'on rendoit aux statues & autres représentations des Dieux, & par celui d'Idoles, tout ce qui les représentoit.

I.

Origine de l'Idolâtrie.

Saint Epiphane distingue les anciennes Religions en quatre; le Barbarisme, qui dura depuis Adam jusqu'à Noé; le Scythisme, depuis Noé jusqu'à Sarug; l'Hellénisme, & le Judaïsme, qui commença sous Abraham. D'autres Auteurs divisent seulement les Religions de ces premiers tems, en Sabisme & Hellénisme. La division de St. Epiphane est plus juste, & elle a pour elle l'histoire du Monde. En effet, d'Adam à Noé tout est inconnu, si on excepte ce qu'en rapporte Moïse; ainsi, St. Epiphane a pu nommer ce tems, le Barbarisme. Les nations Scythes ont eu une Religion particulière, & différente de celle des Grecs & des autres Peuples; d'ailleurs, la dispersion de ces Peuples est très-ancienne; on a donc dû mettre leur Religion avant l'Hellénisme, puisqu'une partie des Grecs & leur Religion venoient de Phénicie. L'Hellénisme a dû être mis aussi avant le Judaïsme, puisque cette sainte Religion, dont Abraham fut le pere & le fondateur, est la réforme des autres, & la barriere la plus ferme contre l'Idolâtrie, qui inondoit la terre du tems de ce saint Patriarche.

Cependant, la division de St. Epiphane n'a pas été reçue de tous les Sçavans. Le P. Pétau dit qu'elle n'a aucun fondement; &, à dire vrai, elle est imparfaite, puisqu'elle ne dit rien du Sabisme, Religion des anciens Perses, qui adoroient le feu, ainsi qu'on peut le voir dans le sçavant ouvrage de Thomas Hyde & dans Orwen; d'ailleurs, elle ne renferme pas totalement l'Egyptianisme, dont parle l'Ecriture Sainte.

Au commencement, les hommes ne connoissoient & ne servoient qu'un seul Dieu, Créateur, Eternel, Tout-Puissant. Adam, sorti immédiatement des mains de Dieu, en conserva dans sa famille l'idée la plus pure, & on ne sçauroit douter qu'elle n'ait duré dans la branche de Seth jusqu'au Déluge. Dieu s'étoit trop manifesté à nos premiers parens, pour qu'ils pussent le méconnoitre. Il ne s'étoit pas contenté de se peindre dans l'ouvrage du monde, & de leur

éclairer l'esprit par les lumieres de sa grace, il avoit conversé avec eux, & les avoit instruits par lui-même, ou du moins par le ministère de ses Anges; ainsi ils eurent du Souverain Être l'idée la plus nette & la plus saine, que l'homme puisse avoir, & dès-là le culte qu'ils lui rendoient, & que Dieu leur avoit prescrit lui-même, fut pur & sans tache. On ne doit pas penser de même de la famille de Caïn; ses descendans tomberent non-seulement dans l'Idolâtrie, mais dans tous les autres crimes qui attirerent le Déluge, dont sans doute l'Idolâtrie, que l'Ecriture nomme souvent ou un adultere, ou une fornication, fut une des principales causes. Les enfans des hommes, c'est-à-dire, selon les Interpretes, les descendans de Caïn, furent adonnés aux passions les plus infâmes. L'Idée pure d'un Être très-parfait, commença insensiblement à s'obscurcir, & parmi des hommes charnels elle prit commerce avec les sens; ainsi, on l'attacha bientôt à des choses sensibles; & ce qui parut le plus utile & le plus parfait à leurs yeux, fut adoré comme leur plus grand Dieu.

Le sçavant Maïmonides, dans son traité sur l'origine de l'Idolâtrie, qu'on trouve traduit en Latin dans l'ouvrage que Vossius a fait sur le même sujet, s'xeplique ainsi. » La première origine de l'Idolâtrie doit » être rapportée au tems d'É» nos, quand les hommes commencerent à étudier le mouvement des étoiles & des » spheres Celestes, & reconnurent que Dieu les avoit » créees pour gouverner le » monde. Ils imaginerent que » Dieu les avoit placées dans » le ciel pour les faire entrer » en partage de sa gloire, & » pour lui servir comme de » ministres; & ils conclurent » que dès-la il étoit de » leur devoir de les honorer. » Sur ce fondement, ils commencerent à bâtir des temples aux étoiles, à leur offrir des sacrifices, & à se » prosterner devant elles, pour » obtenir les faveurs de celui » qui les avoit créées; & ce » fut là la première origine » de l'Idolâtrie. Ce n'est pas » qu'ils crussent qu'il n'y avoit » point d'autre dieu que les » astres; mais, ils étoient » persuadés qu'en les adorant, » ils accomplissoient la volonté du Créateur. Avec le » tems, certains faux Prophetes » s'éleverent, prétendant être » envoyés de Dieu, & disant » qu'ils avoient des révélations pour faire adorer tel » ou tel astre, même pour faire » offrir des Sacrifices à toute » l'armée des cieux; & ils en » firent des figures, qu'ils exposerent au culte public. Là-dessus on commença à placer leurs représentations dans » les temples, sous les arbres, » & sur le sommet des montagnes. On s'assembla en foule

» pour venir les adorer, & » on rapportoit la prospérité » dont on jouissoit, au culte » qu'on leur rendoit . . . De- » là vint, conclut Maïmoni- » des, que le nom de Dieu » fut entièrement banni de la » bouche & du cœur des hom- » mes. «

Tertullien, sans parler des autres, qui a cru aussi que l'Idolâtrie avoit commencé avant le Déluge, appuyoit son opinion sur le livre d'Hénoch; mais on sçait que cet ouvrage, quoique très-ancien, porte toutes les marques d'un livre très-apocryphe.

C'est aussi le sentiment de la plupart des plus sçavans Rabbins ; ils se fondent sur un passage de la Genèse, où il est dit d'Enos : *Iste cœpit invocare nomen Domini ;* ce qu'une autre version exprime ainsi : *Tunc profanatum est in invocando nomine Domini* ; & cette différence vient du mot *chalal*, qui veut dire également commencer & profaner. L'idée que les Livres saints, ainsi que les Auteurs profanes, nous donnent des anciens géans, qu'ils représentent comme des hommes d'une insolence outrée & d'une corruption infinie, confirme assez le sentiment de ces Rabbins. L'entreprise de ces hommes téméraires contre le ciel, ne désigne-t-elle pas qu'ils vouloient lui disputer la souveraineté ? Mais, il ne faut pas appuyer davantage sur le temps qui précéda le Déluge, tems sur lequel Moïse s'est peu étendu, & de ce qu'il en dit, on ne peut rien conclure touchant l'Idolâtrie. Car, enfin le passage sur lequel seul on se fonde, est très-difficile à entendre, & demanderoit des discussions qui nous éloigneroient trop de notre sujet. On peut consulter la sçavante dissertation du P. Soucier, & les réflexions de M. Fourmont, lequel, quoiqu'il convienne qu'on ne peut rien conclure pour l'Idolâtrie avant le Déluge, ne laisse pas pour cela de croire qu'elle commença dans ce tems-là, & en assigne cinq causes, qui ont subsisté également après Noé. L'admiration ; de-là le culte des Astres, sur-tout du soleil & de la lune, objets si frappans, si utiles, & dès-là si propres à attirer le culte des hommes. La tendresse ; une mere n'a qu'un fils qu'elle chérit, elle le perd, en fait faire une statue, & cette image devient la divinité tutélaire de la famille, ainsi qu'on le voit dans le livre de la Sagesse ; cet exemple, rapporté dans l'Ecriture, n'est pas le seul qu'on puisse citer. La crainte ; tout le monde sçait cet ancien vers :

Primus in orbe Deos fecit timor.

Et personne n'a jamais mieux connu cette foiblesse des hommes, que nos Missionnaires de l'Amérique, qui entendoient dire à tout propos : Si Dieu est bon, il n'a pas besoin de notre culte ; les Démons seuls,

ou les Génies malfaisans, le méritent pour les empêcher de nous nuire. De la même source sont sans doute sortis parmi les Romains les dieux *Averrunci*, c'est-à-dire, qui éloignent le mal; de-là encore la déesse Angérone, la Fievre, les Maladies déifiées, & la Crainte elle-même, qui devint chez ce peuple une Divinité. L'Espérance; c'est à elle que l'on doit l'origine des dieux salutaires, tels qu'Apollon, Esculape, & tant d'autres, sur le secours desquels on fondoit l'espérance de la guérison. Enfin la flatterie, & il n'est pas nécessaire de citer des exemples des dieux qui lui doivent leur origine.

A ces cinq causes on doit en ajoûter une sixième, la corruption du cœur; un cœur corrompu adore ses défauts & ses excès; ses crimes sont ses premières divinités.

Un Auteur moderne, persuadé que l'Idolâtrie ne commença qu'après le Déluge, rapporte une cause bien singulière de son origine. Selon lui, l'Athéïsme s'étoit répandu dans le monde, » Cette disposition d'esprit à l'égard de Dieu, dit-il, » est le souverain crime; car, » les Athées sont beaucoup » plus odieux à la Divinité » que les Idolâtres. De plus, » ce sentiment est plus propre » à porter les hommes à cette » excessive corruption, dans » laquelle le monde tomba » avant le Déluge. La connois» sance d'un Dieu, continue» t-il, de quelque nature qu'on » le conçoive, & le culte de » la Divinité, sont de soi-mê» me propres à servir de bride » aux hommes; c'est pourquoi, » l'Idolâtrie n'a pas été inutile » au monde pour en arrêter la » corruption. Il y a donc ap» parence que les vices horri» bles, où tomboient les hom» mes avant le Déluge, ne ve» noient que de ce qu'ils ne » connoissoient point Dieu, & » ne le servoient pas. Je crois » même que l'Idolâtrie & le Po» lythéïsme, après le Déluge, ti» rerent leur origine de l'impié» té & de l'Athéïsme qui avoient » regné auparavant. C'est-là l'es» prit des hommes, quand ils ont » été séverement punis pour » quelque crime, ils se jet» tent dans une autre extrê» mité. C'est en effet, dit-il, » ce qui arriva aux Juifs; com» me ils furent châtiés très» rigoureusement pour s'être » abandonnés à l'Idolâtrie, & » avoir négligé la célébration » du Sabbat, de retour de la » captivité de Babylone, ils » conçurent tant d'horreur pour » les idoles, qu'ils se porte» rent plus d'une fois à la ré» volte, plutôt que de souffrir » que leurs gouverneurs portas» sent les enseignes où étoient » peintes les aigles Romaines; » & qu'ils se laisserent battre » dans différentes occasions, » pour ne pas violer la célébra» tion du Sabbat. Je conjecture, » conclur le même Auteur, » qu'il est arrivé quelque cho-

» ſe de ſemblable aux hommes
» après le Déluge. Comme ils
» jugerent que cet horrible châ-
» timent, qui portoit dès mar-
» ques ſi évidentes de la colere
» de Dieu, étoit arrivé pour
» punir l'Atheiſme, ils ſe jet-
» terent dans l'extrêmité op-
» poſée ; ils adorerent tout ce
» qui parut mériter leur cul-
» te. »

On convient aiſément avec cet Aúteur, que l'Athéiſme eſt le plus grand de tous les crimes, & que l'Idolâtrie, malgré tout ce que M. Bayle a dit pour détruire cette prétention, peut fournir contre le déréglement des mœurs un frein que l'Athéiſme ne donne pas ; mais, où a-t-il pris que tous les hommes d'avant le Déluge ſe fuſſent portés à cet excès d'impiété ? Il devoit du moins en excepter la race choiſie, les deſcendans de Seth. Moïſe dit bien à la vérité que du commerce des Anges, c'eſt-à-dire, des ſucceſſeurs de Seth, avec les filles des hommes, par où l'on doit entendre celles qui deſcendoient de Caïn, naquirent les *Nephelim*, qui tomberent dans les plus grands déſordres, comme leur nom même le ſignifie ; mais, il ne dit nulle part qu'ils devinrent des Athées. Or, que peut-on ſçavoir de ces premiers hommes, que ce que ce ſaint Écrivain en a raconté ?

Quoi qu'il en ſoit des commencemens de l'Idolâtrie, il eſt ſûr que la connoiſſance & le culte du vrai Dieu furent réunis dans la famille de Noé, qui reſta ſeule ſur la terre après le Déluge. Ce ſaint Patriarche, pour rendre graces à Dieu de l'avoir conſervé, lui offrit des ſacrifices ſolemnels de tous les animaux purs qui étoient ſortis de l'Arche ; & ſans doute qu'il ne manqua pas de recommander à ſes enfans & à ſes petits-fils, de conſerver avec reſpect le culte que Dieu lui avoit preſcrit lui-même. Ainſi, avant la diviſion des langues, & pendant que les fils & petits-fils de ce Patriarche ne compoſoient qu'une famille & qu'un peuple, il y a toute apparence que la pureté de ce culte ne fut point altérée. Noé vivoit encore, il étoit le chef de ce peuple. Sem, Cham & Japhet, témoins eux-mêmes de la vengeance de Dieu ſur leurs contemporains, vivant au milieu de leurs familles, auroient-ils ſouffert que leurs enfans euſſent abandonné ce même culte ? On ne lit rien dans l'Antiquité qui puiſſe nous porter à le croire. Il y a donc toute ſorte d'apparence que ce ne fut qu'après la diſperſion de ce peuple, que commença l'Idolâtrie ; & pendant que dans quelques familles, ſur-tout dans celle d'où ſortit Abraham, on conſerva plus long-tems la véritable religion, les autres l'abandonnerent pour adorer de vaines idoles, que leur ignorance, ou plutôt la corruption de leur cœur, avoit formees.

Cependant, Noé survécut à l'introduction de ce désordre, & ne put étouffer entièrement le fatal penchant qu'avoit l'homme, à chercher des objets sensibles pour leur rendre ses hommages ; & de son vivant même [car il ne mourut qu'environ le tems de la naissance d'Abraham] l'Idolâtrie étoit fort répandue sur la terre.

Il n'est pas aisé de dire précisément ni par qui, ni en quel tems, ni par quel objet elle commença ; l'Ecriture sainte n'en parle qu'en passant, & par occasion. La première fois qu'elle en fait mention, c'est au sujet du fils de Zelpha, servante de Lia. Dès que cet enfant fut né, Lia prononça ces deux mots, *Ba - Gad*, & elle lui donna le nom de Gad. Selden dit que les Hébreux interprétoient ce mot par celui d'astre favorable, & que Gad en Arabe signifie la bonne fortune. Saint Augustin prétend que Lia parla en cette occasion à la manière des Idolâtres, & qu'elle invoqua l'astre favorable à la naissance de son fils. Le même terme de Gad se trouve dans Isaïe ; la Vulgate le traduit par celui de fortune, *qui ponitis fortunæ mensam*, & les Septante par celui de démon, δαιμόνιον, qui peut signifier tous les dieux en général.

La seconde fois qu'il est parlé d'Idolâtrie dans la Génese, c'est lorsque Jacob sortit de la maison de Laban, & que Rachel enleva secrétement les *Théraphim* de son pere. La Vulgate traduit ce mot par celui d'*Idoles. Rachel furata est Idola patris sui* ; & cette version se justifie par les paroles mêmes de Laban, qui se plaignant à Jacob, lui dit : *Pourquoi avez-vous dérobé mes dieux ? Cur furatus es deos meos ?* Ces passages marquent, sans contredit, que l'Idolâtrie regnoit du tems de Jacob, elle étoit même beaucoup plus ancienne que lui, puisque la ville d'Ur en Chaldée où demeuroient ses ancêtres, étoit une ville Idolâtre, qu'Abraham son pere abandonna ; mais, ils ne nous apprennent pas l'époque de son établissement dans le monde.

L'Auteur du livre de la Sagesse nous propose deux ou trois sources de l'Idolâtrie. La première est le regret & l'amour d'un pere qui a perdu son fils dans un âge peu avancé. Pour se consoler de sa mort, il fait faire la figure de cet enfant, & lui rend dans sa famille les honneurs divins. De sa famille ce culte se répand dans la ville, & d'un dieu particulier on en fait bientôt une divinité publique. La seconde fut la beauté de l'ouvrage d'un sculpteur ; on crut que la divinité habitoit dans des statues si bien faites. La troisième, qui revient au même, est lorsqu'un ouvrier en argille a fait une statue bien proportionnée, & l'a consacrée comme une divinité. Calvin, pour s'autoriser à rejetter le livre de la Sagesse,

a prétendu que l'auteur s'étoit grossierement trompé sur l'origine de l'Idolâtrie ; mais, c'est qu'il n'a pas voulu voir que celui qui a composé ce livre, n'a jamais eu dessein de traiter dogmatiquement de l'origine du culte des faux dieux, & qu'il n'a voulu que donner en passant quelques exemples de cette Idolâtrie, qui porta les anciens à adorer des statues, & a rendre à des hommes morts, les honneurs divins.

Ce n'est donc point dans les Livres saints, que nous pourrons apprendre la véritable époque de l'établissement de l'Idolâtrie, & nous n'avons dans l'Antiquité aucun auteur qui mérite d'être suivi sur cette matière. Voici ce qu'il en faut penser.

Dieu s'étoit trop manifesté aux Patriarches, pour qu'ils pussent le méconnoitre & le laisser ignorer à leur postérité. Ainsi, les premiers descendans de Noé conservoient la pureté du culte, dont Dieu lui avoit lui même dicté les loix. Ce culte ne se perpétua pas seulement dans la branche d'Abraham ; il se trouva même quelquefois dans les païs les plus adonnés à l'Idolâtrie, des hommes qui adoroient Dieu en esprit & en vérité. Melchisédech roi de Salem, Jéthro beau-pere de Moïse, & Job, ne sont peut-être pas les seuls qui conserverent la connoissance du vrai Dieu.

Cette religion, pure dans ses commencemens, souffrit de grandes altérations dans la suite, mais il n'est pas possible de marquer les véritables époques des changemens qui y furent faits. On sçait seulement en général, que l'ignorance, & encore plus les passions, y causerent un mêlange qui corrompit tout. Dès-lors l'idée de Dieu s'obscurcit ; on fit entrer ses ouvrages en concurrence avec lui ; & par un renversement bien étrange, mais trop réel, au lieu que la beauté des créatures devoit élever l'homme à la connoissance du Créateur, elle fit oublier celui qui les avoit formées, & leur attira le culte qui lui étoit dû.

Une chose bien digne de remarque, c'est que quelque altération qu'ait souffert le culte primitif, le fond en a toujours été le même. Parcourez toutes les religions du monde, & vous trouverez que ce sont presque par tout les mêmes ministres des autels, le même caractère des sacrifices, les mêmes observations légales ; en sorte qu'il semble qu'on peut dire du culte en général, ce que Procope de Gaza dit des purifications en particulier, lorsqu'il compare celles qui étoient prescrites par la loi de Moïse, avec celles qui étoient pratiquées dans le Paganisme. Car, la seule différence qu'il y trouve, c'est que les purifications judaïques étoient plus parfaites, & sans aucun mêlan-

ge de superſtition, pendant que celles des Payens en étoient infectées.

La dépendance où eſt l'ame de l'homme, à l'égard des ſens & de l'imagination, ne lui permettant pas de voir Dieu autrement qu'en énigme, comme dit ſaint Paul, fait qu'on n'a pu nous le faire connoître que ſous des images ſenſibles; images qui étoient autant de ſymboles capables de nous élever juſqu'à lui, du moins autant que le comporte l'état de l'homme, comme le portrait nous remet celui dont il eſt la peinture. Ces ſymboles furent multipliés dans la ſuite à l'infini, & jetterent ſur la religion une obſcurité impenétrable.

Les Egyptiens porterent plus loin que les autres nations cette ſcience ſymbolique & hiéroglyphique; mais, on n'oſeroit aſſurer qu'ils en furent les inventeurs. Il eſt ſûr du moins que dans toutes les religions que nous connoiſſons dans les Indes orientales & occidentales, il n'y en a pas une dont la Théologie ne ſoit remplie de pareils ſymboles. Si nous nous en rapportons à Diodore de Sicile, les Crétois, qui ſe vantoient que la plupart des dieux étoient nés chez eux, ſe glorifioient en même-tems d'être les premiers qui leur avoient établi un culte, des ſacrifices, des myſtères, leſquels s'étoient répandus de chez eux, chez tous les autres peuples.

Quoi qu'il en ſoit, les Philoſophes, ſur-tout les Platoniciens, tâchoient d'établir, au ſujet de l'origine de l'Idolâtrie, un ſyſtême particulier, qui ſeroit très-capable, s'il étoit bien prouvé, d'en diminuer l'abſurdité. Ils ſoutenoient que l'idée que les ſages de l'Antiquité s'étoient formée de Dieu, étoit celle d'un Être ſupérieur à tout ce qui exiſte; d'un eſprit répandu dans l'univers, qui anime tout, qui eſt le principe de toute génération, & qui donne la fécondité à tous les êtres; d'une flamme vive, pure, & toujours active; d'une intelligence infiniment ſage, dont la Providence veille ſans ceſſe à tout & s'étend ſur tout; en un mot, d'un être auquel, à raiſon de ſa ſupériorité, ils avoient donné des noms différens, mais qui portoient toujours le caractère de ce domaine ſouverain, qui ne convient qu'au maître abſolu, & à celui de qui tout émane.

Porphyre, après Théophraſte, s'efforça même de prouver que la religion dans ſes commencemens, étoit fondée ſur des pratiques très-pures, & ſur des idées bien différentes de celles qui regnoient de ſon tems. Il prétend que dans les commencemens on n'adoroit aucune figure ſenſible, qu'on n'offroit aucun ſacrifice ſanglant, & que les noms & les généalogies de cette foule de dieux qu'on connoiſſoit de ſon tems, n'étoient pas même alors inventés. On rendoit, diſoit il,

au premier principe de toutes choses, des hommages purs; on lui présentoit des herbes & des fruits, & on faisoit des libations de liqueurs, pour reconnoître par là son souverain domaine.

Tel étoit, selon lui, le Paganisme, & la religion des sçavans; celle que l'on combattoit avec tant de succès, n'étoit que celle du peuple & des ignorans. Ainsi, cet habile philosophe prétendoit, par un systême raffiné, excuser l'Idolâtrie; mais, on ne prit pas le change. On lui soutint qu'on n'avoit jamais trouvé nulle part, excepté parmi les Patriarches & chez les Juifs, une religion telle qu'il dépeignoit: & que l'Idolâtrie la plus grossière étoit le systême dominant. Il faut, pour se conduire dans la recherche de l'origine de l'Idolâtrie, des guides plus sûrs que des philosophes payens.

Les Peres ont pris la chose du côté de la morale, & ils ont dit avec beaucoup de raison, que l'Idolâtrie n'est venue dans le monde, que par la corruption du cœur de l'homme. L'orgueil, l'amour de l'indépendance, le penchant aux plaisirs des sens, sont les véritables causes de son établissement, & on ne sçauroit en disconvenir.

I I.

En quel tems commença l'Idolâtrie?

On demande en quel tems commença ce désordre, & par quels degrés arriva-t-il à ce comble d'horreur, qui fera toujours rougir de honte l'humanité? Saint Epiphane croit que Sarug, ayeul de Tharé pere d'Abraham, en fut le premier auteur; mais, l'Ecriture insinue seulement que les ayeux de ce Patriarche étoient engagés dans le culte des idoles, sans dire qu'ils en avoient été les inventeurs. Josephe avance même que ce mal étoit alors si général, qu'Abraham fut le premier qui osa dire qu'il n'y avoit qu'un Dieu, & que l'univers étoit l'ouvrage de ses mains; & il y a des Peres qui n'ont pas même fait difficulté de dire que ce Patriarche luimême avoit été Idolâtre. Mais, en supposant qu'il ait été engagé dans cette contagion, Dieu du moins l'en retira, en le faisant sortir de la Chaldée où il demeuroit.

Il faut donc remonter plus haut. Nemrod est celui à qui on attribue ordinairement le premier établissement de l'Idolâtrie; on prétend que c'est lui qui introduisit le culte du feu, qui a duré si long-tems. La ville d'Ur étoit ainsi appellée à cause qu'on y adoroit le feu, & c'est ce qui a donné lieu à la fable, qui dit que le Roi qui regnoit du tems d'Abraham, l'avoit fait jetter dans le feu, parce qu'il s'opposoit à cette superstition, & que Dieu l'en avoit retiré miraculeusement; fable Rabbinique,

fondée sur ce qui est dit dans l'Ecriture, que ce Patriarche sortit de *Ur* des Chaldéens. Mais, quelque idée que l'Ecriture nous donne de l'insolence de Nemrod, qui fut l'auteur du dessein de la Tour de Babel, dessein qu'on peut regarder comme une espece de révolte contre le ciel, il n'est dit nulle part qu'il ait porté les Chaldéens à adorer des êtres sensibles.

On n'est pas mieux fondé à dire que Ninus fut le premier auteur de l'Idolâtrie ; elle est plus ancienne que lui, puisqu'il ne vivoit que vers le tems des premiers juges, comme Usserius le prouve sans replique, & que l'Ecriture sainte reproche long-tems auparavant à Tharé & à Nachor le culte des idoles. On peut dire seulement, pour ne pas s'éloigner du sentiment de saint Jérôme & de saint Cyrille, que ce fondateur de l'empire des Assyriens, fut un des premiers qui introduisit cette espece d'Idolâtrie, qui eut pour objet le culte des grands hommes, ayant fait bâtir un temple à l'honneur de son pere Bélus ; mais, il y avoit une Idolâtrie bien plus ancienne, comme nous le dirons dans un moment.

III.

L'Egypte & la Phénicie, berceau de l'Idolâtrie.

C'est, sans doute, dans la famille de Cham qu'il faut chercher la véritable origine de l'Idolâtrie. Les enfans infortunés d'un pere maudit, oublierent les premiers les sages conseils de Noé, & suivant le penchant de leur cœur, & s'abandonnant à leurs passions, ils chercherent des objets sensibles, pour leur offrir un culte superstitieux. Comme les deux fils de Cham, Chanaam & Mesraïm, s'établirent, l'un dans la Phénicie, & l'autre dans l'Egypte, c'est dans ces deux royaumes que l'Idolâtrie prit naissance. M. l'Abbé Banier croit qu'elle commença plus tard dans les païs peuplés par les descendans de Sem & de Japhet.

L'Egypte & la Phénicie sont donc les premiers berceaux de l'Idolâtrie ; c'est le sentiment d'Eusebe, qui avoit fort examiné cette matière ; de Lactance & de Cassian, dont le premier en rapporte l'origine à Chanaan, & le second à Cham son pere ; c'est ce qu'ont pensé sur ce sujet plusieurs Rabbins, qui croyent même que le dernier de ces deux Patriarches étoit Idolâtre avant le Déluge. Vossius dit qu'il est hors de doute que l'Idolâtrie a commencé dans la famille de Cham, & par conséquent dans l'Egypte. Cet Auteur ajoûte que tous les Anciens en conviennent, & sans parler de Diodore de Sicile & de plusieurs autres, il suffit de citer Lucien, qui dit formellement que les Egyptiens sont les premiers qui ont honoré les dieux, & leur ont ren-

du un culte solemnel. Hérodote, au commencement de son histoire, n'est pas aussi précis là-dessus que Lucien ; mais ce qu'il en dit, revient à peu près au même. » Les Egyptiens, au » rapport de ce sçavant Historien, sont les premiers qui » connurent les noms des douze » grands dieux, & c'est d'eux » que les Grecs les ont appris.» Ce même Auteur assure la même chose en plusieurs autres endroits.

L'Égypte a toujours été regardée comme le centre de l'Idolâtrie ; c'est l'idée que l'Écriture en donne en plusieurs endroits. Là regnoient la magie, la divination, les augures, l'interprétation des songes, malheureux fruits d'un culte superstitieux. Dès le tems même de Moïse, l'Idolâtrie y étoit à son plus haut point, ce qui suppose une grande ancienneté ; car, enfin, un systême complet de religion ne s'établit qu'avec beaucoup de tems. Moïse même ne semble avoir donné un si grand nombre de préceptes aux Juifs, que pour les opposer en tout aux cérémonies Égyptiennes. Ce qui regarde les sacrifices, l'usage des viandes, & la police, ne fut établi que pour les éloigner des pratiques de ce peuple Idolâtre.

Voilà sans doute le païs où commença l'Idolâtrie ; de-là elle passa dans la Phénicie, si même elle n'y commença pas en même tems ; & de la Phénicie elle se répandit en Orient, dans les lieux où habitoient les descendans de Sem, dans la Chaldée, la Mésopotamie, & les lieux voisins, enfin dans l'occident où s'étoit établie la postérité de Japhet, c'est-à-dire, dans l'Asie mineure, dans la Grece & dans les Isles. C'est le chemin qu'Eusebe & les autres anciens Peres lui font prendre ; & il ne faut pas écouter les Grecs, quand ils disent que l'Idolâtrie commença, ou dans l'isle de Crete sous le regne de Melissus, ou à Athènes sous Cécrops, ou en Phrygie ; puisqu'ils ne connoissoient pas leurs véritables Antiquités, & qu'il est sûr que leur religion & leurs cérémonies étoient venues d'Égypte & de Phénicie, avec les colonies qui leur arriverent de ces anciens royaumes, comme tous les Sçavans en conviennent & comme Hérodote le dit formellement.

L'Égypte & la Phénicie sont donc les deux païs où l'Idolâtrie a pris naissance. Nous n'oserions décider si elle commença du vivant même de Cham, mais il est certain du moins qu'elle fut fort répandue sous le regne de Mesraïm son fils.

IV.

Quel fut le premier objet de l'Idolâtrie ?

Si après avoir trouvé l'époque la plus probable de l'Idolâtrie, & découvert les lieux où elle a commencé, nous voulons maintenant sçavoir quel en fut le premier objet, il faut obser-

ver la même méthode, & rapporter les différentes opinions des Sçavans. Si nous en croyons le célebre Vossius, la plus ancienne Idolâtrie a été celle des deux principes. Les hommes ayant vu le monde rempli de biens & de maux, & ne pouvant s'imaginer qu'un Être qui est essentiellement bon, pût être l'auteur du mal, inventerent deux divinités égales en puissance & éternelles. Ils crurent que tout le bien venoit du bon principe, & que le mauvais faisoit tout le mal qu'il pouvoit faire; que celui-ci voyant que le bon principe vouloit créer un monde, avoit traversé son dessein autant qu'il avoit pu; qu'il y avoit eu à ce sujet une guerre très-vive entre ces deux Êtres, & que c'est ce qui avoit retardé cette création, jusqu'au moment où le bon principe avoit eu le dessus; que le mauvais, pour s'en venger, y avoit répandu toutes sortes de maux & de miseres. Ce sçavant Auteur ajoûte qu'on ne peut pas fixer au juste l'époque de cette erreur, ni dire quel en fut le premier Auteur; mais il pense avec raison qu'elle est très-ancienne.

Plutarque fait une longue énumération de ceux qui l'ont enseignée, non-seulement parmi les Grecs, mais chez les Barbares mêmes; & certes cette opinion étoit bien ancienne chez les Perses, continue Vossius, puisque le fameux Zoroastre l'y trouva établie. Car, quoiqu'on ne sache pas qui étoit ce Zoroastre, ni le tems auquel il a vécu, on sçait bien qu'il est très ancien, & il y a apparence que c'est Mesraïm lui-même, fils de Cham, qui fut appellé après sa mort Zoroastre, comme qui diroit *Astre-vivant*, parce qu'il avoit porté les Egyptiens à rendre aux Astres un culte religieux.

On peut remarquer ici en passant qu'un sçavant Anglois, qui connoissoit mieux que Vossius la religion des Perses, a bien éclairci ce qui regarde Zoroastre; il s'appelloit *Zeratucht* ou *Zerducht*, & vivoit du tems de Darius, fils d'Hystaspe. Ce grand homme, bien loin d'avoir introduit l'Idolâtrie chez les Perses, employa tous ses soins pour la détruire, & ramena les plus raisonnables à la connoissance d'un seul principe, créateur du ciel & de la terre, ainsi que Sem & Abraham leurs premiers Patriarches le leur avoient enseigné; mais, parce que le Sabisme, c'est-à-dire, le culte des astres & des planetes, étoit la religion dominante, il fut obligé d'user de quelque tempérament; & pour ne pas effaroucher les esprits, il prescrivit à l'égard du soleil & du feu, qui est le principe de la fécondité, une espèce de culte subordonné, & quelques cérémonies purement civiles, telles qu'elles se pratiquent encore aujourd'hui dans les Indes, sur-tout aux environs de Surate, par les Mages descendans de

ces anciens Perses, qui, selon cet Auteur, ne sont nullement Idolâtres, quoiqu'en disent les Mahométans, qui voudroient les attirer à leur religion; puisqu'il est vrai, à ce qu'il prétend, qu'ils n'adorent qu'un seul Dieu, premier principe de tous les êtres, & qu'ils n'adressent qu'à lui leurs vœux & leurs prieres; & s'ils honorent le feu & le soleil, c'est qu'ils les regardent comme l'image la plus pure du Créateur, & le temple où il a établi son trône.

Mais, pour revenir à l'Idolâtrie des deux principes, Vossius soutient qu'elle se répandit en peu de tems dans toute l'Égypte, si vous exceptez la Thebaïde, où le culte du vrai Dieu s'étoit conservé; & il prétend que tout ce que les Égyptiens publierent d'Osiris & de Typhon, & des persécutions de ce dernier contre son frere, devoit s'entendre de ces deux principes & de leur guerre éternelle; & c'est sans doute ce que ce peuple, dont la Théologie étoit toute remplie de symboles vouloit nous apprendre par la fable mystérieuse, qui disoit qu'Osiris avoit enfermé dans un œuf douze figures Pyramidales blanches pour marquer les biens infinis dont il vouloit combler les hommes; mais que Typhon son frere, ayant trouvé le moyen d'ouvrir cet œuf, y avoit introduit secrétement douze autres pyramides noires, & que par ce moyen le mal se trouvoit toujours mêlé avec le bien.

On peut ajoûter que ce que les Philosophes ont dit touchant ce bon & ce mauvais principe; tout ce que les Perses ont publié de leurs deux divinités, Oromase & Ariman; les Chaldéens, de leurs planetes bienfaisantes ou nuisibles; les Grecs, de leurs génies, ou salutaires ou pernicieux; tout cela, dis-je, tire son origine de cette ancienne théologie des Égyptiens, enveloppée sous les fables d'Osiris & de Typhon. Cette opinion, si nous voulons remonter à sa véritable source, venoit de la peine qu'on avoit eue de tout tems à accorder comment le mal pouvoit s'être introduit dans le monde, qui étoit l'ouvrage d'un Dieu infiniment bon & bienfaisant. Pour ce qui regarde les autres fables qu'on y mêla, elles prenoient sans doute leur origine dans la tradition du combat des bons & des mauvais anges.

Quoi qu'il en soit, cette opinion fit des progrès infinis. Pythagore alla la puiser en Égypte, pour la répandre ensuite dans toute l'Italie; le fameux Manès, sans parler des autres progrès de cette erreur, la répandit dans le Christianisme au quatrième siecle, où il eut plusieurs disciples. Saint Augustin lui-même la suivit pendant quelque tems; mais, en ayant connu le ridicule, il la combattit dans la suite avec tant de succès, qu'on la regardoit depuis comme une cause tout-à-

fait défespérée, lorsque M. Bayle résolut de la relever, & de se rendre l'avocat des Manichéens ; soit, comme il est très-vraisemblable, pour donner de l'exercice aux Théologiens de tous les partis ; soit pour faire voir que les causes les plus défespérées, si elles tombent en de certaines mains, peuvent fournir de quoi embarrasser les plus beaux esprits; soit pour quelqu'autre raison qu'on ne veut pas pénétrer ; & s'étant vu attaqué de toutes parts par d'illustres adversaires, il a employé tous les artifices d'un esprit subtil, pour donner quelque crédit à une si mauvaise cause. Vossius croit que cette erreur prit naissance chez les Chaldéens, d'où elle passa chez les Perses & les Indiens, & presque chez tous les peuples de la terre ; ce qui est vrai, pourvu qu'on ne regarde pas le Manichéisme tel que Manès l'a enseigné, & qu'on le considere sous les différentes formes qu'il eut.

De l'Idolâtrie des deux principes, Vossius passe à celle des esprits ; & il cherche les causes qui porterent les hommes à les adorer. Il en trouve deux; la connoissance qu'on avoit de l'excellence de leur être, & les effets surprenans qu'on croyoit qu'ils produisoient; & sans doute que les oracles, les spectres & les effets magiques ne contribuerent pas peu à faire reconnoître leur puissance & leur souveraineté. Leur culte s'établit presque par-tout, principalement à l'égard des mauvais anges, & c'est sans doute ce que veut dire l'Écriture Sainte, quand elle appelle tous les Dieux des Gentils, des démons. On trouve encore cette sorte d'Idolâtrie dans tous les païs où l'Évangile n'a pas été reçu, comme les relations de tous nos Missionnaires en font foi. Mais, il faut appliquer ici la remarque judicieuse de M. le Clerc, qu'on se trompe si l'on croit que ces Idolâtres qui adorent deux Êtres, l'un bienfaisant & l'autre mauvais, entendent par-là les bons & les mauvais anges, comme s'ils sçavoient le systême de la chûte des uns & de la fidélité des autres, au lieu qu'ils entendent par les génies, certaines puissances répandues dans le monde, qui y font le bien & le mal.

Au culte des génies, Vossius joint celui des ames, qui s'établit en plusieurs païs, si nous en croyons Pomponius Méla, Hérodote & Tertullien ; surtout en Afrique où l'on avoit beaucoup de vénération pour celles des grands hommes. Mais, comme c'est ici l'espèce d'Idolâtrie qui a fait dans le monde le plus de progrès, puisque la plûpart des Dieux des payens n'ont été que les grands hommes qui se sont distingués parmi eux, donnons plus d'étendue à cette pensée, & proposons les conjectures d'un habile homme sur l'origine de cette espèce d'Idolâtrie.

Il croit que deux choses l'ont introduite dans le monde ; la reconnoissance & la crainte ; ou le culte qu'on rendit aux illustres morts, & l'appréhension des maux qui pouvoient nous arriver. Le respect qu'on portoit aux ancêtres fit établir la coûtume des pompes funebres ; l'envie qu'on eut de plaire aux vivans, fit louer avec excès les actions des morts ; on chantoit à leurs funérailles des cantiques, on les élevoit jusqu'au ciel, & comme avant l'introduction de l'enfer poëtique & des champs Elysées, on croyoit que les ames erroient dans les maisons & dans les lieux qu'elles avoient fréquentés pendant leur union avec leurs corps, on éleva dans l'endroit le plus respectable de la maison des especes d'autels, où l'on gardoit leurs portraits avec respect, & on y brûloit des pastilles & de l'encens. On établissoit quelqu'un pour avoir soin du culte qu'on leur rendoit, & c'est-là qu'on alloit dans les besoins pressans, pour implorer leur secours. L'envie de faire durer un ministère lucratif, faisoit inventer à ces Prêtres des histoires, où ils mêloient beaucoup de surnaturel & des miracles, tantôt pour épouvanter les incrédules, tantôt pour animer les dévots. Ces Ministres composoient aussi des Romans sur la vie de ces grands hommes, qu'ils cachoient pendant longtems, & qu'ils faisoient passer dans la suite pour de véritables histoires ; & quoique les contemporains n'y fussent pas trompés, ceux qui vinrent longtems après, ne purent apprendre l'histoire de ces grands hommes que de la bouche de leurs Prêtres ; & comme tout ce qu'on voyoit ressentoit la divinité, & qu'à des chapelles particulières avoient succédé des temples publics, on s'accoûtuma tout de bon à honorer ces premiers hommes comme des Dieux. Il étoit même dangereux de vouloir pénétrer la source du culte établi ; il pensa en coûter la vie à Eschyle, parce qu'on crut que dans une de ses pieces, il avoit révélé quelque chose des mystères de Cérès. Aussi voyoit-on dans les temples, sur-tout dans ceux d'Osiris, une statue d'Harpocrate tenant un doigt sur sa bouche, pour marquer, comme le dit Varron, qu'il étoit défendu de révéler le mystère de sa vie & de sa mort ; & c'est aussi ce que signifioient dans le même païs les Sphinx, placés à l'entrée des temples comme des symboles du silence.

La seconde cause de l'Idolâtrie, selon le même Auteur, est la crainte des maux qui peuvent nous arriver ; on s'imaginoit, par exemple, que les astres causoient plusieurs maux par leurs influences ; on les croyoit animés & immortels, parce qu'on les voyoit sans aucune altération ; ainsi, on imagina que le moyen le plus sûr pour se les rendre favorables, étoit de

de les appaiser lorſqu'on les croyoit irrités, & dès-lors on commença à ſe proſterner devant la lune & le ſoleil, & toute la milice du ciel, comme le reprochent ſi ſouvent les Prophetes aux nations. Ainſi, pour le dire en deux mots, le culte religieux fut réglé ſelon les beſoins des hommes; les beſoins de la ſociété firent naître le culte des Hommes illuſtres;ceux de la nature donnerent lieu à celui des choſes inanimées.

M. le Clerc prétend que la plus ancienne eſpèce d'Idolâtrie, eſt celle qui rendoit aux Anges un culte religieux. L'opinion où l'on étoit ſur leur médiation entre Dieu & les hommes, leur fit rendre par reconnoiſſance & par crainte quelques reſpects, proportionnés aux biens qu'on croyoit en recevoir. Enſuite, on leur rendit un culte ſubordonné à celui du premier être; enfin, on les adora, & on n'épargna ni encens, ni ſacrifices pour les appaiſer lorſqu'on les crut irrités. Du culte des Anges, ſuivant cet Auteur, on paſſa à celui des ames des Hommes illuſtres; enſuite, comme on s'aviſa de dire que ces ames ſéparées des corps étoient attachées à certains aſtres, & qu'elles les animoient, on en vint enfin à adorer ces aſtres mêmes.

V.

L'Idolâtrie a commencé par le culte des Aſtres.

Pour nous, nous ſommes perſuadés que l'Idolâtrie a commencé par le culte des aſtres, & ſur-tout du ſoleil. Comme on n'abandonna le vrai Dieu, que parce que l'idée d'un être purement ſpirituel s'étoit effacée du cœur des hommes devenus charnels, il n'y a pas d'apparence qu'ils aient pris d'abord pour objet de leur adoration des hommes ſemblables à eux. Il eſt bien vraiſemblable qu'ils chercherent des êtres ſenſibles,qui portaſſent le caractère de la divinité,dont ils n'avoient pas entiérement perdu l'idée, & qui en fuſſent le ſymbole le plus expreſſif. Or, rien n'étoit plus capable de les ſéduire que les aſtres, & le ſoleil ſur-tout. Sa beauté, le vif éclat de ſa lumière, la rapidité de ſa courſe, ſa régularité à éclairer tour-à-tour toute la terre, & à porter par-tout la lumière & la fécondité, caractères eſſentiels de la divinité, qui eſt elle-même la lumière & la ſource de tout ce qui eſt; tout cela n'étoit que trop capable de faire croire à des hommes groſſiers, qu'il n'y avoit point d'autre Dieu que le ſoleil, & que cet aſtre brillant étoit le trône de la divinité.

On ne ſçauroit donc douter de l'antiquité du culte du ſoleil & des autres aſtres; & s'il falloit joindre l'autorité à des raiſons ſi naturelles, nous aurions pour nous non-ſeulement pluſieurs grands-Hommes qui ont été de ce ſentiment, mais auſſi preſque tous les Rabbins, & ſur-tout le ſçavant Maimo-

nides, qui, dans son traité sur l'origine de l'Idolâtrie, croit que c'est par-là qu'elle commença, même avant le Déluge.

Dans l'ignorance où étoient les hommes sur la nature du vrai Dieu, dit ce sçavant Rabbin, rien n'a dû les frapper plus que la vue du soleil & des autres astres. Les hommes n'ont jamais perdu de vue ce principe, que la divinité renferme essentiellement le beau; & n'ayant pas assez de lumières pour s'élever jusqu'à l'idée d'une substance immatérielle & invisible, ils ne trouverent rien de plus admirable dans la nature que le soleil & les astres. La reconnoissance assez naturelle aux hommes, lorsqu'ils reçoivent quelque bien, les fortifia encore dans la même pensée. Ils ne pouvoient douter que le soleil ne fût la source de la fécondité; que c'étoit à sa chaleur que devoit se rapporter la fertilité de la terre, qui sans ses rayons qui l'échauffent, ne seroit qu'une masse stérile, sans arbres, & sans fruits. Les révolutions & les mouvemens réguliers des spheres célestes, les persuaderent bien-tôt que les astres étoient animés; & cette erreur n'a eu que trop de partisans. Cette opinion devint même celle des Sçavans & des Philosophes, sur-tout des Platoniciens & de Platon leur maître. Ce fut dans cette philosophie que Philon Juif prit ce dogme, *que les astres sont des ames incorruptibles & immortelles*. C'est sur les principes de cette même doctrine, qu'Origène s'efforça d'établir la même opinion. Saint Augustin semble balancer sur ce sujet; mais, il se rétracte dans la suite. Il y a bien de l'apparence que c'étoit aussi le sentiment d'Aristote; car, si quelques-uns de ses Commentateurs disent qu'il donnoit seulement aux astres des intelligences pour les conduire, il y en a qui prétendent qu'il regardoit ces intelligences, comme les formes internes & essentielles de ces mêmes astres.

Eusebe est celui qui s'explique le plus clairement sur cet article. » Que les premiers & les plus » anciens des hommes, dit-il, » ne songeassent à élever ni » temples, ni idoles, n'y ayant » alors ni peinture, ni art de » poterie, ni sculpture même, » ni maçonnerie ou architecture, je crois que tout homme » qui pense, l'apperçoit très-» clairement. Que par-dessus » tout cela, on ne parlât pas » même de ces Dieux & de ces » héros si renommés depuis, & » qu'il n'y eût alors ni Jupiter, » ni Saturne, ni Neptune, ni » Junon, ni Minerve, ni Bac-» chus, ni aucun autre Dieu » mâle ou femelle, tels qu'il » s'en est trouvé dans la suite » par milliers, & chez les » Grecs, & chez les Barbares; bien plus, qu'il » n'y ait eu aucun démon, ni » bon ni mauvais, que les » hommes révérassent, mais

» que l'on adorât seulement les » autres, appellés, Θεοὶ, de » θέω courir, comme les » Grecs le disent eux mêmes; » enfin, que les astres ne fussent pas honorés comme ils » le sont, par des sacrifices » d'animaux, ni par les cultes » depuis inventés, ce n'est » point un fait attesté par nous » seuls, mais un témoignage » que nous rendent les payens » eux-mêmes. «

On pourroit joindre ici l'autorité des Auteurs profanes, qui ont été du même avis; mais, nous nous contenterons 1.° du témoignage de Diodore de Sicile, qui dit que » les premiers hom» mes frappés de la beauté de » l'univers, de l'éclat & de » l'ordre qui y brillent de » toutes parts, ne douterent » point qu'il n'y eût quelque » divinité qui y présidât; & ils » adorerent le soleil & la lune, » sous les noms d'Osiris & d'I» sis. « Par où ce sçavant Auteur fait entendre que le culte des astres fut le premier objet de l'Idolâtrie, & que ce fut en Égypte qu'elle commença.

2.° De celui de Platon, si toutefois il est l'auteur du dialogue intitulé, *Epinomis*, où il est dit: » Les premiers hom» mes qui habitoient la Grece, » selon ma conjecture, ne re» connoissoient d'autres Dieux, » que ceux qui sont encore » aujourd'hui les Dieux des » Barbares, sçavoir, le so» leil, la lune, la terre, les » astres & le ciel. «

Mais, rien ne prouve tant l'antiquité de cette espèce d'Idolâtrie, que le soin que prenoit Moïse de la proscrire. » Prenez garde, disoit-il aux » Israëlites, qu'élevant vos » yeux au ciel, & y voyant le » soleil & la lune, & tous les » astres, vous ne tombiez dans » l'illusion & dans l'erreur, & » que vous ne rendiez un culte » d'adoration à des créatures » que le Seigneur votre Dieu » a faites pour le service de » toutes les nations qui sont » sous le ciel. « Sur quoi R. Levi Ben Gerson remarque que Moïse parle du soleil avant les autres astres, parce que sa beauté & son utilité sont plus propres à séduire, que celles de la lune & des étoiles.

Comme c'étoit après la sortie d'Égypte, & pendant que le peuple Juif étoit dans le désert, que Dieu dicta ce précepte de la loi aux Juifs, il y a tout lieu de croire que c'étoit pour leur faire oublier les superstitions Égyptiennes sur ce sujet, & les empêcher de se laisser surprendre à celles des autres peuples, parmi lesquels ils alloient bien-tôt se trouver; car, ce culte étoit alors répandu par tout, comme nous le ferons voir dans un moment, & c'est pour cela que Job pour marquer son innocence, dit: » Si j'ai regardé le soleil dans » son éclat, & la lune lors» qu'elle étoit la plus claire; » si mon cœur a ressenti une » secrete joie, & si j'ai porté

» ma main à la bouche pour la
» baiser; ce qui est le comble
» de l'iniquité, & le renonce-
» ment du Dieu très-haut. «

Sur quoi il est bon de faire ici quatre remarques. La première, que c'étoit donc-là l'Idolâtrie de son siecle, & en même tems la seule; car, certainement s'il y en avoit eu d'autres, il s'en feroit également justifié.

La seconde, qu'adorer le soleil, c'étoit absolument le reconnoître pour le souverain Dieu, sans en reconnoître d'autre.

La troisième, que nous apprenons par ce passage, non-seulement l'antiquité du culte du soleil, puisque Job vivoit avant Moïse, mais aussi qu'on reconnoissoit la divinité de cet astre en portant sa main à sa bouche; & cette coûtume se pratiquoit même à l'égard des autres Dieux, comme nous l'apprennent plusieurs Auteurs. Minucius Félix se moquoit de Cécilius, qui baisoit sa main en passant devant la statue de Sérapis. Apulée au contraire reproche à un impie, qu'il n'avoit aucun respect pour les Dieux, & qu'il passoit devant leurs temples sans porter sa main à sa bouche pour les saluer.

La quatrième enfin, que c'étoit dans la vue de reconnoître la divinité du soleil, que les payens pour prier, se tournoient vers le lever de cet astre, & que leurs temples étoient tous dirigés du côté de l'orient; pendant que les Juifs, pour ne pas les imiter, avoient toujours leur sanctuaire du côté de l'occident. Les premiers Chrétiens avoient aussi coutume de tourner leurs églises vers le levant, non pour adorer l'astre qui nous éclaire, mais pour rendre leurs hommages au soleil de justice, qui répand la lumière sur l'esprit, & échauffe par sa grace le cœur de ceux qui l'adorent.

Les Auteurs ne s'accordent pas sur le lieu où a commencé le culte du soleil; il y en a qui prétendent que c'est en Chaldée, fondés sur ce que le peuple de ce païs s'est adonné de tout tems à l'astronomie, & qu'il avoit le premier observé le mouvement des astres; comme s'il falloit pour admirer le soleil & connoître ses vertus, des observations astronomiques, & qu'il ne suffit pas d'ouvrir les yeux, pour être frappé de son éclat & de sa beauté. Il y a bien plus d'apparence que c'est dans l'Égypte, que nous avons prouvé, il n'y a qu'un moment, avoir été le berceau de l'Idolâtrie, que l'on commença à adorer le soleil sous le nom d'Osiris.

De l'Égypte le culte du soleil se répandit dans les païs voisins, ou pour mieux dire, dans le monde, puisque cet astre a été la divinité de toutes les nations, même les plus barbares. Nous n'entreprenons pas de prouver ici en détail une vé-

rité si connue ; nous ne dirions rien qu'on ne puisse lire dans Vossius, dans le pere Thomassin, qui n'a fait que le copier, & dans plusieurs autres. Il suffit de dire que les Ammonites l'adorerent sous le nom de Moloch, à qui ils sacrifioient des enfans ; les Chaldéens, sous ceux de Bélus, ou de Baal, ou de Baal-Semen, qui veut dire le Seigneur du ciel. Les Arabes leurs voisins, qui, au rapport de Strabon & d'Étienne de Byzance, lui offroient chaque jour de l'encens & d'autres parfums, l'appelloient Adonée ; les Moabites, Béelphégor ; les Perses, Mithras. Il étoit nommé Asabinus par les Éthiopiens ; *Liber* ou *Dionysius*, par les Indiens ; Apollon, ou Phœbus par les Grecs & les Romains. Enfin, d'autres l'appelloient Hercule, Bélénus, &c. En un mot, il n'y eut point de peuple qui ne rendît un culte superstitieux à cet astre. César nous l'apprend en particulier des Germains, qui au rapport de cet Auteur, n'avoient d'autres Dieux que ceux dont ils recevoient quelque bien, comme le soleil, le feu, & la lune. Hérodote en dit autant des Massagetes, qui, selon cet Historien, lui sacrifioient des chevaux, pour marquer par la légereté de cet animal, la rapidité du cours du soleil. Enfin, tous les voyageurs, même les plus modernes, disent la même chose de presque tous les peuples, dont ils nous ont laissé des relations, sur-tout des Péruviens & des Mexicains. Si nous en croyons un Auteur qui a donné un sçavant ouvrage sur les mœurs des sauvages, il n'y a dans le vaste continent de l'Amérique aucun peuple connu, qui n'adore le soleil. Les Yncas même du Pérou, & aujourd'hui leurs descendans, ainsi que les Natchez de la Louisiane, semblables aux anciens Rois ou Héros, qui se vantoient d'être les fils de Jupiter ou d'Hercule, se disent les enfans du soleil. Les Juifs euxmêmes se laisserent aller quelquefois à cette superstition, puisque l'Écriture nous enseigne que Josias tua les chevaux & brûla les chariots qu'on avoit consacrés au soleil.

Dans l'Obélisque que Sixte V fit élever auprès de St. Jean de Latran, qui est celui-là même dont Hermapion avoit traduit en Grec les caractères Égyptiens qui y étoient représentés, & dont Ammien Marcellin nous a conservé quelque fragment, le soleil est appellé le maître du ciel, le créateur du monde, le Mars, le Dieu de la guerre. Les Éthiopiens non-seulement reconnoissoient le même astre pour leur divinité, comme nous l'avons déjà dit, mais leurs Princes se vantoient aussi d'en descendre, puisqu'Héliodore fait ainsi parler Chariclée : *Soleil, auteur de l'origine de mes ancêtres.* Rhamessès, roi d'Égypte, prend la même qualité dans l'Obélisque dont on vient de parler. Sémi-

ramis la porte aussi sur quelques monumens dont les Anciens ont parlé. Adad & Bénadad, noms dont le premier signifie le soleil, & le second le fils du soleil, étoient des noms communs aux rois de Syrie, comme le remarque Marsham. Les rois de Perse prenoient de semblables qualités, ainsi que plusieurs autres Princes de l'orient. Æetès, roi de Colchide, se glorifioit de descendre du même astre, aussi-bien que Médée, Pasiphaé, & plusieurs autres, dont nous n'avons pas dessein de donner une liste complete; nous ne parlerons pas non plus de toutes les villes qui portoient son nom, ou qui lui étoient consacrées. Nous en avons assez dit pour faire connoître l'universalité de son culte.

On peut même assurer en général qu'on ne trouve aucun peuple, dont la religion nous est connue, ni dans notre continent, ni dans celui de l'Amérique, si on excepte quelques habitans de la Zone Torride, qui brûlés par les rayons de cet astre le maudissent sans cesse, qui ne lui ait rendu un culte religieux.

Personne n'ignore que Macrobe avoit entrepris de prouver que tous les dieux du Paganisme pouvoient se réduire au soleil. Cet Auteur donne aux Poëtes la gloire d'avoir souvent suivi les sentimens des Philosophes, sur-tout dans la réunion qu'ils ont faite de toutes les divinités au soleil, qui étant le dominateur des autres astres, dont les influences agissent sur ce bas monde, doit être par conséquent l'auteur de l'univers. Il entre ensuite dans le détail de tous les Dieux qui peuvent se réduire au soleil, & il y trouve non-seulement tous ceux que nous avons nommés, mais encore Cœlus, Saturne, Jupiter, Mars, Apollon, Mercure, Ammon, Bacchus, Sérapis, Adonis, Esculape, Hercule, Atys, Pan, & plusieurs autres.

Ce même Auteur, & Vossius après lui, entendent de la lune presque toutes les divinités du sexe féminin, comme Cérès, Diane, Lucine, Vénus, Uranie, la déesse de Syrie, Cybele, Isis, Vesta Astarté, Junon, Minerve, Libitine, Proserpine, Hécate & plusieurs autres, qui n'étoient formées que d'après la déesse Isis des Égyptiens, dont le nom veut dire *ancienne*, & qui étoit parmi ce peuple le symbole de la lune; & voilà sans doute les premiers objets de l'Idolâtrie, & le fondement de toute la théologie payenne.

De l'adoration du soleil & de la lune, on passa à celle des autres astres, sur-tout des planetes, dont les influences étoient plus sensibles; en un mot, on adora toute la milice du ciel.

On nomme *Sabisme* cette sorte d'Idolâtrie, qui a pour objet de son culte les astres & les planetes. Les Sçavans ne con-

viennent pas entr'eux de ce qui peut avoir donné lieu à cette dénomination. La chose est dans le fond assez inutile ; mais, ce qu'il est plus essentiel de sçavoir, c'est que cette secte est la plus ancienne de toutes, comme on n'en sçauroit douter; elle a été la plus générale, & elle dure encore aujourd'hui, principalement en Asie, parmi ceux qu'on appelle Pharsis, Mendains, ou les Chrétiens de Saint Jean. Ceux, qui croyent que c'est à Zoroastre qu'on doit rapporter l'origine de cette sorte d'Idolâtrie, se trompent certainement; car, soit que cet homme, si célebre dans les écrits des Anciens, ait vécu seulement du tems de Darius, fils d'Hystape, comme le prouvent Thomas Hyde & M. Prideaux, ou qu'il ait été beaucoup plus ancien, ainsi que paroît le démontrer M. Moyle; on ne peut pas le regarder comme l'auteur de cette secte, beaucoup plus ancienne que lui, puisqu'elle subsistoit du tems d'Abraham, & que la ville de Haran où ce Patriarche se retira en sortant d'Ur, de Chaldée, a toujours été regardée comme la Métropole du Sabisme. Nous croirions même que ce ne fut pas tant le Sabisme qui fut rétabli par Zoroastre, que le Magisme, autre secte très-ancienne, dont le principal dogme étoit l'adoration du feu. Celle-ci tiroit aussi son origine de Chaldée, & regnoit principalement dans la ville d'Ur. Cette secte, qu'il faut bien distinguer de celle du Sabisme, quoique l'une & l'autre eussent en partie les mêmes dogmes, dure encore aujourd'hui, si nous en croyons Thomas Hyde, parmi les Gaures, ou les Guebres, qui habitent aux extrêmités méridionales de la Perse, près des frontières du Mogol.

Il y a des Sçavans qui croyent que les anciens Philosophes, sur-tout ceux de Chaldée, avoient donné lieu au Sabisme. Il est vrai en effet, qu'ils raisonnoient beaucoup sur les astres, sur leurs influences, & sur leur beauté ; peut-être même qu'ils crurent que c'étoit des êtres éternels, & dès-là autant de divinités, ou que du moins il y avoit des Dieux qui les habitoient, & en régloient le cours & les influences. Ils débitoient même, & cette opinion est très-ancienne, que le corps de l'astre n'étoit que sa voiture, ou une espèce d'esquif qui servoit à porter les Dieux ; mais, falloit-il tant de raisonnemens à des hommes charnels & grossiers pour les engager à adresser leurs premiers vœux à ces corps brillans & lumineux? Ne leur suffisoit-il pas de tourner les yeux vers le soleil, de voir comment, outre la manière dont il éclaire le monde, il lui procure la chaleur & la fécondité, pour juger qu'il étoit comme le pere de la nature, qu'il la vivifioit, & que sans lui elle ne feroit qu'une étendue sans vie, sans lu-

mière & sans aucune production, ainsi qu'on l'a déjà remarqué ? Tous les peuples qui ont adoré le soleil, les Mexicains, les Péruviens & les autres sauvages du nouveau continent, ont-ils attendu les décisions des Philosophes pour adresser leurs vœux & leurs prieres à cet astre lumieux?

Quoi qu'il en soit, le Sabisme doit être regardé comme la plus ancienne secte du monde payen. Elle a commencé peu de tems après le déluge, puisqu'elle étoit connue des ancêtres d'Abraham, de Tharé, & de Sarug, & peut-être même avant eux. Elle est celle qui a fait le plus de progrès ; nous avons parlé des différens peuples qui l'avoient adoptée ; & si on en croit les plus sçavans Rabbins & les Auteurs orientaux, elle a infecté presque le monde entier. Enfin, c'est de toutes les sectes celle qui a duré le plus long-tems, puisqu'il y a encore un grand nombre d'Idolâtres qui la suivent.

V I.

Progrès de l'Idolâtrie.

Les premiers hommes, quelque tems après leur séparation, étoient extrêmement grossiers ; & les Grecs, qui devinrent si polis dans la suite, ne le furent pas moins d'abord, si nous en croyons Diodore de Sicile, que ceux qu'ils s'accoutumerent à appeller Barbares. Ainsi, il ne faut pas s'imaginer que dans les commencemens l'Idolâtrie fût un systême raisonné ; que la théologie se trouvât alors chargée de cet attirail de cérémonies qu'on y ajoûta dans la suite. Rien de plus simple, ni en même tems de plus grossier que la religion des premiers Idolâtres. On ne faisoit guere de dépense ni pour représenter les Dieux, ni pour leur rendre un culte religieux. Pausanias nous apprend que les Athéniens, du tems de Cécrops, n'offroient à Jupiter céleste, que de simples gâteaux ; & comme ils les nommoient *Bous*, on a cru mal à propos qu'ils lui immoloient des bœufs. Les Scythes, selon Saint Clément d'Alexandrie, adoroient dans les anciens tems un cimeterre ; les Arabes, une pierre brute & informe ; & parmi les autres nations on se contentoit d'élever un tronc d'arbre, ou quelque colomne sans ornement. On nommoit ces cippes, Zoara, parce qu'on les peloit, s'ils étoient de bois, & qu'on les lissoit un peu, s'ils étoient de pierre. Dans l'isle d'Orcade, l'image de Diane étoit un morceau de bois non travaillé ; & au mont Cithéron, la Junon Thespia n'étoit qu'un tronc d'arbre coupé ; celle de Samos, qu'une simple planche ; ainsi des autres.

Ce qui commença à donner un grand cours à l'Idolâtrie, & qu'on doit mettre par conséquent parmi les principales causes de ses progrès, ce fut l'in-

vention des arts, ſur-tout de la peinture & de la ſculpture. Des ſtatues bienfaites attirerent plus de reſpect, & on eut moins de peine à croire que les Dieux qu'elles repréſentoient, y habitoient. Souvent même les ſtatues augmentoient le nombre des Dieux, comme Saint Auguſtin le remarque à l'occaſion des Muſes, qui originairement n'étoient que trois ; mais, ayant été repréſentées par trois ſculpteurs différens, leurs ſtatues parurent ſi belles, qu'on les conſacra toutes, & on porta ainſi juſqu'à neuf, le nombre de ces déeſſes.

Du culte des aſtres, que nous venons de montrer avoir été les premiers Dieux du paganiſme, on paſſa à celui des autres choſes matérielles, ſur-tout du ciel, des élémens, des fleuves & des montagnes ; enfin au culte des hommes qu'on plaça au rang des Dieux.

Nous avons dit les raiſons qui portetent les hommss à adorer leurs ſemblables. La reconnoiſſance, l'amour d'une épouſe pour un époux chéri, ou d'une mere pour ſon fils bien aimé ; la beauté de l'ouvrage d'un ſculpteur, les belles actions, l'invention des arts néceſſaires ; tout cela fit honorer la mémoire de quelques grands hommes, & obligea à garder leurs portraits, à diſtinguer leurs tombeaux qui devinrent enfin des temples publics, comme le prouvent Euſebe & ſaint Clément d'Alexandrie ; tels étoient les tombeaux d'Acriſe, de Cécrops, d'Erichthonius, d'Iſmarus, de Cléomaque, de Cinyras, & de pluſieurs autres.

Nous ſçavons que l'ordre que l'on vient de mettre dans le progrès de l'Idolâtrie, ne s'accorde pas avec Sanchoniathon, qui place l'Apothéoſe des hommes dans les premiers tems ; mais, il y a beaucoup d'apparence qu'on ne ſe porta pas d'abord à cet excès de folie, & qu'on adora les aſtres & les différentes parties de l'univers, avant que de rendre aucun culte à ſes ſemblables.

Enfin, ſi le progrès de l'Idolâtrie n'eſt pas préciſément tel que nous venons de le décrire, il eſt du moins très-vraiſemblable que la choſe arriva comme nous le diſons ; car enfin ſi l'Auteur que nous venons de nommer, dit que Cœlus ou Uranus, qui eſt un des premiers hommes dont il parle, fut mis après ſa mort au rang des Dieux, il reconnoît pourtant qu'il y avoit auparavant une ſorte d'Idolâtrie. » Les Phéniciens, » dit-il, & les Égyptiens ſont » les plus anciens d'entre les » Barbares, & ceux de qui » tous les autres peuples ont » enſuite pris la coutûme de » mettre au nombre des grands » Dieux tous ceux qui avoient » inventé des choſes utiles à » la vie, & ils ont appliqué à » cet uſage les temples qui » étoient bâtis auparavant. »

Quoi qu'il en soit, il paroît par cet Auteur que ce fut encore dans la Phénicie & dans l'Égypte que commença cette sorte d'Idolâtrie; & il y a apparence que ce fut, pour l'Égypte, peu de tems après la mort d'Osiris & d'Isis. Comme ils s'étoient distingués l'un & l'autre par leurs belles actions, qu'ils avoient enseigné l'Agriculture, & appris à leur peuple plusieurs autres arts nécessaires à la vie, on crut ne pouvoir reconnoître les obligations immortelles qu'on leur avoit, qu'en les honorant comme des divinités. Mais, parce qu'on auroit été choqué de voir qu'on rendoit des honneurs divins à des personnes qui venoient de mourir, on publia apparemment que leurs ames s'étoient réunies aux astres, dont elles étoient sorties auparavant pour venir animer leurs corps. On les prit dès-lors pour le soleil & la lune, & leur culte fut confondu avec celui de ces deux astres, comme nous l'avons déja dit.

Cette coutûme de déïfier les hommes, passa d'Égypte chez les autres peuples, & nous voyons que les Chaldéens mirent presque dans le même tems leur Bélus au rang des Dieux. Les Syriens, les Phéniciens, les Grecs enfin & les Romains imiterent les Égyptiens & les Chaldéens; & le ciel se trouva bientôt peuplé de mortels déïfiés, comme le remarque Cicéron; ce qui étoit encore vrai dans un autre sens, puisqu'en faisant leurs apothéoses, on publioit que leurs ames s'étoient attachées à quelques étoiles, qu'elles choisissoient pour leur séjour. Ainsi, Andromede, Céphée, Persée, & Cassiopée, composerent les constellations qui porterent leurs noms; Hippolyte, le signe du Charretier; Esculape, les Serpens; Ganymede, le Verseau; Phaëton, le Charriot; Castor & Pollux, les Gemeaux; Erigone & Astrée, la Vierge; Atergatis, ou plutôt Vénus & Cupidon, les poissons; ainsi des autres. Cette coûtume passa dans presque tous les païs, & pénétra même jusqu'à la Chine, où les Astromones donnerent aux vingt-huit constellations, qui dans leur systême renferment toutes les étoiles, le nom d'autant de leurs Héros, qu'ils assurent avoir été changés en astres. Il n'y eut que les Égyptiens qui donnerent aux constellations des noms d'animaux; & c'est ce qui fut cause du culte que ce peuple leur rendit dans la suite.

Tel est le progrès de l'Idolâtrie, qui fut portée enfin aux excès que nous venons de décrire.

On n'adora d'abord, comme on l'a dit, que les astres, le soleil & la lune; ensuite, on regarda la nature elle-même, ou le monde, comme une divinité. Les Assyriens l'adorerent sous le nom de Bélus; les Phéniciens, sous celui de

Moloch ; les Égyptiens, sous celui d'Ammon ; les Arcadiens, sous celui de Pan ; les Romains, sous celui de Jupiter. Et comme si le monde avoit été trop grand pour être gouverné par une seule divinité, on en assigna chaque partie à un Dieu particulier, afin qu'il eût plus de loisir & moins de peine à la gouverner ; ou pour mieux dire, on voulut adorer la nature en détail, & on fit présider une divinité à chacune de ses parties. On adora la terre, sous le nom de Rhéa, de Tellus, d'Ops, de Cybele, de Proserpine, de Maïa, de Flore, de Faune, de Palès, & de Vertumne; le Feu, sous ceux de Vulcain & de Vesta; l'eau de la mer & des fleuves, sous ceux de l'Océan, de Neptune, de Nérée, des Néréides, des Nymphes & des Naïades; l'air & les vents, sous ceux de Jupiter & d'Eole; le soleil, sous ceux d'Apollon, de Titan, d'Osiris, &c. la Lune, sous ceux de Diane, d'Isis, &c. Bacchus fut le Dieu du vin ; Cérès, la Déesse du bled ; chaque fleuve & chaque fontaine eurent leur divinité tutélaire ; l'enfer, son pluton; la mer, Neptune & Téthys ; les bois & les montagnes, leurs Nymphes & leurs Satyres.

Les Colonies de l'Égypte & de la Phénicie qui vinrent s'établir dans la Grece, y porterent leur culte religieux, & ce culte se répandit peu à peu dans les différentes Provinces qui la composoient. C'étoit même une des plus grandes marques de considération qu'une ville pût donner à ses voisins, que d'adopter leur culte religieux & leurs cérémonies ; car, chacun avoit des Prêtres & d'autres Ministres qui régloient les choses divines, ajoûtoient & retranchoient au culte primitif. De tout cela il se faisoit un mêlange confus, qui rendoit la religion des Grecs, de toutes les religions la plus monstrueuse & la plus superstitieuse. Lisez les voyages de Pausanias, vous trouverez à chaque pas des Temples, des Autels, des Statues des Dieux de différent métail, de différentes formes, & avec des noms particuliers, que le lieu, ou quelque prétendu prodige, ou quelque vœu public, leur avoient fait donner.

On assigna aussi des divinités aux affections & aux passions ; Vénus & Priape présiderent à la génération ; Morphée, au sommeil ; Hébé & Horta, à la jeunesse ; Juturne chez les Latins, & Hygiée chez les Grecs, furent les Déesses de la santé ; & Jaso, de la maladie. On établit une Bellone pour la guerre, une Pomone pour les jardins, des Furies pour les enfers. Toutes ces divinités eurent des Temples, des Autels & des Sacrifices ; & comme les passions ne s'oublient jamais, il n'y eut point de crime qui n'eût un Dieu patron. Les adultères reconnurent Jupiter ; les Dames galantes, Vé-

nus; les femmes jaloufes, Junon; & les filoux, Mercure & la Déeffe Laverne. Ce n'eft pas tout; il y avoit des Parques pour régler toutes les actions de la vie.

Au mariage préfidoient Junon, Hyménée, Thalaffius, Lucine, Jugatinus, Domiducus, & plufieurs autres dont les emplois infames font rougir les honnêtes gens. Les femmes groffes ou en couches invoquoient la bonne Déeffe, Junon, Lucine, Hécate, Sofpita, Ména, *Nixii Dii*, Intercidona, Mater Matuta, Deverra, Égéria, Fluonia, Pertunda, Prorfa, Poftverta, Rumilia, Divinités dont les noms, ainfi que ceux des autres Dieux qui préfidoient à toutes les actions de la vie, défignoient les emplois.

Pour les enfans, on invoquoit la déeffe Nafcio, ou Natio, Opis, Rumina, Potina, Cunina, Levana, Paventia, Carnéa, Édufa, Offilago, Statilinus, Vagitanus, Fabulinus, Juventa, Nondina, Orbona; & cette dernière Déeffe étoit pour les orphelins, ou pour confoler les peres & les meres de la perte de leurs enfans. Lorfqu'on pofoit l'enfant à terre, on le recommandoit aux dieux Pilumnus & Picumnus. De peur même que le dieu Sylvain ne lui nuisît, il y avoit trois autres Dieux qui veilloient aux portes, Intercido, Pilumnus, & Deverra. Car, il eft bon de fçavoir qu'à la naiffance d'un enfant, on frappoit à la porte avec une hache, ou avec un maillet, & enfuite on balayoit le veftibule, & on croyoit que Sylvain, voyant ces trois marques, n'ofoit entreprendre de nuire aux enfans, qu'il jugeoit par là être fous la protection de ces trois Divinités. Statilinus préfidoit à l'éducation de ces mêmes enfans; Fabulinus leur apprenoit à parler; Paventia en éloignoit les objets de crainte & de frayeur; Nondina préfidoit aux noms qu'on leur donnoit; Cunina avoit foin du berceau; enfin, Rumia confervoit le lait à leurs meres. Les dieux Épidotes préfidoient à la croiffance des enfans, comme leur nom le prouve.

S'il y avoit tant de Dieux pour veiller à la naiffance & à la confervation des enfans, il n'y en avoit pas moins pour les fruits & les moiffons. Saint Auguftin, qui dans fes livres de la Cité de Dieu nous a confervé les noms de plufieurs Dieux, qu'on chercheroit vainement ailleurs, en compte feize qui veilloient aux femailles & aux moiffons; une Seia pour les bleds nouvellement femés; Ségétia, quand ils commençoient à pouffer; Tutilina, pour les conferver dans le grenier; Proferpine, quand ils germoient; Patelina, quand ils étoient près de pouffer l'épi; Nodotus, quand ils commençoient à nouer; Patiléna, Flora, Hoftilina, Lacturtia, Matuta, Rumina, Robigus, & plufieurs autres, à qui on of-

froit des sacrifices dans les différentes saisons de l'année.

On avoit encore Vénus Libitina, pour présider à la mort; Plutus & Ops, pour les richesses; Janus, Forculus, Cardéa & Limentina, pour avoir soin des portes; Clusius & Patuleius étoient les Dieux qu'on invoquoit en les ouvrant ou en les fermant; Laterculus & les Pénates, pour les foyers; Jupiter Ercéus pour les murailles; les déesses Flore, Pomone, & les dieux Vertumne & Priape veilloient à la conservation des vergers, des fleurs, & des fruits, comme Deverrona, à la recolte. Le dieu Terme prenoit soin des champs & des bornes. On avoit aussi une Hippone pour les chevaux, Bubonne pour les bœufs, Mellone pour les abeilles. Murcéa étoit la déesse de la paresse; Ossilago étoit invoquée lorsqu'il s'agissoit de remettre les entorses & les ruptures des os. Agénoria l'étoit pour donner du courage. Hébé présidoit à la jeunesse; Senuius à la vieillesse; Momus à la raillerie; à la joie Vétula; aux plaisirs Volupta; à la pauvreté Pénia. Les grands parleurs invoquoient Aius Locutius; Harpocrate & Sigalion étoient les dieux du silence. Pellonia étoit établie pour éloigner les ennuis; Populonia, pour détourner toutes sortes de ravages. On avoit divinisé la vie sous le nom de Vitulus, & la fievre avoit aussi ses autels. On avoit un Dieu de l'ordure, nommé Stercutius, un pour d'autres besoins, *Crepitus*, une Déesse pour les Cloaques, Cloacina.

A la justice présidoient Astrée, Thémis & Dicé; à la fabrique des monnoies de cuivre, Æs, Æsculanus, & Ærès; à toutes sortes d'espèces, Juno-Monéta, ou simplement Monéta. Aristée & Mellonia étoient les Dieux des mouches à miel; Salacia, la Déesse des tempêtes; Eole, le Dieu des vents. Vallonia & Epunda avoient soin des choses exposées à l'air. Myagrus, Muyodes, & Achor, étoient les Dieux des mouches. Pavor, Timor, Pallor, étoient ceux que la crainte, l'effroi, & la pâleur qui les accompagne, avoient fait inventer. L'impudence elle-même avoit sa divinité tutélaire, qu'on nommoit Coalémus; Catius rendoit spirituel, & Comus le Dieu des festins, gai & content.

Enfin, il n'y avoit rien d'essentiel à la vie & aux plaisirs, qui n'eût une divinité favorable. Les Romains en avoient deux pour l'amour; l'une pour les amours mutuels, l'autre pour venger les amours méprisés, & cette passion étoit la divinité la plus ancienne & la plus universellement adorée. Ce même peuple avoit aussi deux temples de la pudeur, un dédié à la pudicité des Nobles & l'autre à celle du Peuple; en un mot, on en voyoit par-tout d'élevés à la Paix,

à la Victoire, à la Pauvreté, à la Foi, à la Clémence, à la Piété, à la Justice, à la Liberté, à la Concorde, à la Fortune, à la Discorde, à l'Ambition. On appréhendoit le mal, on souhaitoit le bien, on vouloit suivre ses penchans sans remords; & voilà l'origine de toutes ces divinités naturelles & métaphoriques, dont les noms répondent aux emplois, & qu'on regardoit comme autant de génies répandus dans le monde, qu'on croyoit en régler les mouvemens, & qu'on tâcha de se rendre favorables par les vœux & les sacrifices, parce qu'on les croyoit malfaisans.

Les Poëtes invoquoient Apollon, Minerve, & les Muses; les Orateurs, Suada & Pitho; les Médecins, Esculape, Méditrina, Consus, Hygiée & Télesphore; les Valets & les Servantes, les dieux nommés *Anculi* & *Anculæ*; les Bergers, le dieu Pan; les Bouviers, la déesse Bubona; les Cavaliers, Castor & Hippona.

Comme chaque profession avoit ses Dieux, chaque action de la vie avoit aussi les siens. Ainsi présidoient aux différentes actions, Volumnus, Volupia, Libentia, Horsa, Horsilia, Stimula, Strenua, Stata, Adéona, Agéronia. Agonis, Abéona, Fessoria, Fugia, Pellonia, Catius, Fidius, ou Sanctus-Fidius, Sanctus. ou Dius, Murcia, Nonia, Numerica, Vacuna, Vertumnus, Victus, Vestitus, Vibilia. On avoit inventé aussi des Dieux pour chaque partie du corps; le Soleil présidoit au cœur, Jupiter à la tête & au foye, Mars aux entrailles, Minerve aux yeux & aux doigts, Junon aux sourcils, Pluton au dos, Vénus aux reins, Saturne à la rate, Mercure à la langue, Téthys aux pieds, la Lune à l'estomac, le Génie & la Pudeur au front, la Mémoire aux oreilles, la bonne foi à la main droite, la Miséricorde aux genoux. On avoit, comme nous l'avons dit ci-dessus, divinisé chaque Vertu; la Clémence, la Concorde, la Justice, la Miséricorde, la Piété, la Pudeur, la Prudence, la Sagesse, l'Honneur, la Vérité, la Paix, la Liberté, & plusieurs autres.

On ne s'attend pas que nous donnions ici une notion plus étendue de ces divinités subalternes; leurs noms désignent assez leurs emplois, & il suffit de les avoir nommées, pour qu'on soit au fait des Poëtes & des Mythologues qui en parlent. Nous remarquerons seulement. 1.° Que presque toutes ces divinités étoient de l'invention des Romains, comme leurs noms le font assez connoître; & l'on voit par-là combien ces maîtres du monde, qui avoient adopté presque tous les Dieux des peuples qu'ils avoient vaincus, en avoient encore introduit d'inconnus à ces mêmes peuples; 2.° Que la plupart de ces divinités étoient de l'in-

vention des Peintres & des Sculpteurs ; 3.° Qu'il y en avoit qui étoient particulieres à quelques familles, & même quelquefois à de simples particuliers ; 4.° Que toutes ces vertus divinisées n'étoient que des symboles, qui les représentoient, ou sur des Médailles, où l'on en trouve un grand nombre, ou sur d'autres monumens & dans les inscriptions ; 5.° Que leur culte n'étoit ni aussi célebre ni aussi étendu que celui des grands Dieux ; que cependant il y en avoit un grand nombre qui avoient des autels & des chapelles, & qu'on invoquoit en certains tems ; comme avant la récolte, aux vendanges, lorsqu'on cueilloit les fruits, dans les maladies des hommes ou des bestiaux, &c.

Outre ces Dieux, dont le nombre est déja immense, il y en avoit de particuliers à chaque nation ; d'autres qui étoient affectés à certaines villes ; & cela particuliérement chez les Grecs & chez les Romains ; soit qu'on crût qu'ils étoient nés dans ces villes, ou qu'ils leur accordassent une protection particulière. En un mot, presque toute la terre avoit été partagée entre plusieurs divinités, & à l'exception des grands Dieux, qui étoient reçonnus par-tout, quoiqu'honorés plus particuliérement en certains lieux, les autres n'étoient adorés que chez quelques Peuples, & dans de certaines contrées. C'est de-là que ces dieux étoient nommés Topiques, ou Populaires, & qu'ils ont tiré la plupart de leurs noms, des différens lieux où ils étoient honorés.

Ainsi Jupiter l'étoit spécialement dans l'ile de Crète, où l'on croyoit qu'il avoit été nourri, au mont Dicté, au mont Ida, au mont Olympe, au Pirée, dans l'Epire, à Dodone ; Junon, à Argos, à Mycènes, à Phalisque, à Samos, à Carthage ; Cérès, en Sicile, & à Éleusis ; Vesta ou Cybele, dans toute la Phrygie, surtout au mont Bérécynthe, & à Pessinunte ; Minerve, à Alalcomène, à Athènes, & à Argos ; Apollon, à Delphes, à Claros, une des Cyclades, au mont Cynthus dans l'isle de Délos, à Lesbos, à Milet, à Rhodes, à Ténédos, à Cirrha, chez les Hyperboréens, & ailleurs ; Diane, à Éphese, à Délos, à Mycenes, à Brauron dans l'Attique, à Magnésie, sur le mont Ménale, à Ségeste, &c. ; Vénus, à Amathonte en Chypre, à Cythère, à Gnide, à Paphos, à Idalie, sur le mont Eryx dans la Sicile, sur l'Ida dans la Phrygie ; Mars, à Rome, chez les Getes, & d'autres peuples du nord, comme les Scythes & les Thraces ; Vulcain, dans les isles Éoliennes, à Lemnos, auprès du mont Etna, & plus anciennement en Égypte, dont suivant les meilleurs Auteurs, il étoit la premiere divinité ; Mercure, sur l'Hélicon, sur les monts Cyl-

léniens, & généralement dans toute l'Arcadie; Neptune, dans l'Isthme de Corinthe, au Ténare, & sur toutes les mers; Nérée, sur les côtes des mers, & par les gens de marine; Saturne, dans plusieurs lieux d'Italie; Pluton, dans tous les sacrifices qu'on offroit aux morts; Bacchus, à Thebes, à Nisa, à Naxos, &c.; Esculape, à Epidaure, à Rome, & ailleurs; Pan, sur le mont Ménale en Arcadie, &c.; la Fortune, à Antium; Eole, dans les isles qui portoient son nom. Tels étoient les lieux principaux de la Grece, de l'Asie mineure, & de l'Italie, où l'on honoroit les Dieux d'un culte particulier.

Enfin, pour comble d'absurdité, on adora les animaux & les reptiles; & ce n'étoient pas seulement les particuliers qui leur offroient de l'encens & des sacrifices, mais les villes entières où leur culte fut établi; ainsi, Memphis & Héliopolis adoroient le bœuf; Saïs & Thebes, les brebis; Cynopolis, les chiens; Mendès, les chevres & les boucs; les Assyriens, les colombes. Dans quelques villes on adoroit les singes, dans d'autres les crocodiles & les lézards, les corbeaux, les cicognes, l'aigle, le lion; & ces villes portoient même souvent le nom des animaux qui étoient l'objet de leur culte, comme Cynopolis, Léontopolis, Mendès &c. Les poissons devinrent aussi l'objet d'un culte superstitieux, non-seulement parmi les Syriens, qui n'osoient pas même en manger, mais aussi dans plusieurs villes d'Égypte, de Lydie, & dans d'autres païs. Les uns plaçoient sur leurs autels des anguilles; d'autres, des tortues; & d'autres, des brochets.

On n'en demeura pas là; les insectes, les serpens furent aussi adorés en Égypte & dans plusieurs autres païs. Epidaure & Rome avoient élevé des temples à la couleuvre, qu'ils croyoient représenter Esculape. Il n'y eut pas jusqu'aux moindres insectes qui ne devinssent l'objet de cette folle superstition. Les Thessaliens honoroient les fourmis, dont ils croyoient tirer leur origine; les Acarnaniens, les mouches; & si les habitans d'Accaron ne les adoroient pas, ils offroient du moins de l'encens au Génie qui les chassoit, & Béelzébub étoit leur grande divinité. Enfin, les pierres elles-mêmes furent l'objet d'un culte public; comme celle que Saturne avoit avalée au lieu de Jupiter, & celle qui représentoit parmi les Phrygiens la mere des Dieux; & le dieu Terme, qui étoit une espèce de borne ou de rocher.

Que si nous voulions parler maintenant des Héros ou des demi-Dieux, quel prodigieux nombre n'en trouverions-nous pas? Chaque peuple & chaque ville en général, avoient placé au rang des divinités leurs fondateurs & leurs conquérans.

Pour

Pour s'en convaincre, il n'y a qu'a lire Pausanias & Strabon parmi les Anciens, & parmi les Modernes Meursius dans son excellent traité des fêtes de la Grece, le premier livre de Vossius, & Rosin.

Enfin, si l'on joint à tant de Dieux les Génies & les Junons qui étoient comme les anges gardiens de chaque homme & de chaque femme, on n'aura pas de peine à croire ce que dit Pline, que le nombre des Dieux excédoit celui des hommes, ni ce que rapporte Varron, qui fait monter ce nombre à trente mille.

Nous ne prétendons pas dire qu'il n'y ait eu de tout tems dans presque tous les païs du monde, quelqu'un qui ait rejetté dans le fond du cœur ces divinités ridicules, du moins pour la plûpart. Nous sçavons que Dieu se conserva quelques serviteurs parmi les nations les plus Idolâtres; que Salem eut son Melchisédech, les Iduméens leur Job, les Chaldéens leur Abraham; mais, à cela près, on doit croire que toute la terre étoit couverte des ténèbres de l'Idolâtrie; qu'il n'y eut que le peuple Juif dans un coin du monde, qui conserva l'idée & le culte du vrai Dieu; encore ce même peuple trop ingrat & toujours charnel, malgré les bienfaits visibles qu'il recevoit de son Dieu, & les défenses continuelles des Prophetes, ne se laissa que trop souvent entraîner au fatal penchant qu'il avoit pour l'Idolâtrie.

Après avoir montré que l'Idolâtrie n'étoit parvenue que par degrés au point d'absurdité où l'on vient de la voir, il faut dire en peu de mots de quelle manière le culte qu'on rendoit aux faux Dieux, monta jusqu'au comble de l'abomination.

Comme dans les premiers tems, la plûpart des peuples ne connoissoient ni villes ni maisons, & n'habitoient que dans des huttes, ou sous des tentes portatives, & qu'ils erroient dans différens endroits, pour chercher des établissemens solides, il ne leur étoit ni facile ni convenable de construire des temples & de faire des Idoles; & c'est ce qui les obligea d'abord à choisir pour l'exercice de leur religion, les cavernes, les bois & les montagnes, les Prêtres & les Législateurs ayant regardé ces lieux retirés, comme très-propres à rendre les mystères de la religion plus respectables. Pline s'explique clairemet sur cette matière. Les Arbres, dit-il, & les champs furent autrefois les temples des Dieux. Voilà ce qui donna lieu à la consécration des bois, dont l'usage n'a cessé qu'avec l'Idolâtrie.

Il faut remarquer, en premier lieu, que lorsqu'on vint à bâtir des temples, on n'abolit pas l'usage des bois sacrés, & qu'on en planta souvent au tour; secondement, que ces premiers temples n'avoient

point d'Idoles. L'architecture fut inventée avant que l'art de faire des figures fût connu. Hérodote & Lucien nous l'apprennent des Égyptiens & des Scythes. Si nous en croyons Plutarque après Varron, les Romains furent 170 ans sans statues, ni idoles, & même Numa Pompilius les avoit proscrites par une loi également sage & judicieuse; aussi quand on trouva les livres de ce Prince, qui avoient été long-tems perdus, on les fit brûler, parce qu'ils condamnoient apparemment une coûtume trop universelle alors, pour être abolie, à moins qu'on ne veuille dire qu'on les fit brûler comme des livres apocryphes & supposés. Silius Italicus dit de même, que le temple de Jupiter Ammon étoit sans aucune Idole, & que le feu éternel qu'on y conservoit, représentoit la divinité qui y étoit adorée. Enfin, pour ne pas ennuyer par un trop grand nombre de citations, Tertullien nous apprend que de son tems même il y avoit plusieurs temples sans aucune statue; & c'est ce que veut dire l'Auteur du livre de la Sagesse, en parlant des Idoles: *Neque enim erant ab initio, neque erunt in perpetuum.*

Il faut remarquer en troisième lieu, qu'avant que l'art de faire des statues fût inventé, on rendit un culte religieux à des pierres informes, à des colomnes, & autres choses de cette nature; c'est ce que nous apprenons de plusieurs Auteurs. Sanchoniathon dit que les plus anciennes statues n'étoient que des pierres brutes, qu'il appelle *Bætilia*; & ce mot vient apparemment de Béthel, nom que Jacob donna à la pierre qu'il éleva comme un autel après son combat avec l'Ange. Pausanias parle des statues d'Hercule & de Cupidon, qui n'étoient que deux masses de pierres. Ce même Auteur ajoûte qu'on voyoit en un même endroit trente pierres quarrées, auxquelles on donnoit les noms d'autant de divinités. Les Scythes, au rapport d'Hérodote, adoroient une épée qui représentoit le dieu Mars. D'autres peuples, selon Justin, rendoient leur culte à une lance; & c'est de-là qu'est venue la coûtume de donner des lances aux statues des Dieux. Le fameux sceptre d'Agamemnon dont parle Homère, fut adoré par le peuple de Chéronée, comme un symbole de Jupiter. Enfin, Arnobe nous apprend que les Perses adoroient le feu & les fleuves; les Arabes, une pierre informe; les Thespiens, un rameau; les Cariens, du bois; ceux de Pessinunte, un caillou; les Romains, la lance de Romulus; & les Samiens, un puits.

Lorsque l'art de faire des statues, dont on donne la gloire à Prométhée, fut inventé, & que Dédale l'eut perfectionné, on rejetta toutes ces divinités informes, & dès-lors l'I-

dolâtrie commença à faire beaucoup de progrès. On porta même la superstition jusqu'à croire que les divinités elles mêmes venoient habiter dans les statues qui les représentoient; & ce sentiment étoit reçu si universellement, que le philosophe Stilpon ayant entrepris de prouver que la Minerve de Phidias n'étoit pas un Dieu, fut déféré à l'Aréopage, où il fut obligé, pour se justifier, de chercher une pitoyable défaite, & de dire qu'il avoit avancé que cette statue n'étoit pas un Dieu, puisque c'étoit une Déesse; ce qui n'empêcha pas toutefois qu'il ne fût banni.

V I I.

Réflexions générales sur l'Idolâtrie.

On vient de voir quels étoient les Dieux que le monde insensé adoroit. Quel spectacle mortifiant pour l'humanité, de voir pendant plus de deux mille ans la terre toute remplie de temples élevés à de vaines Idoles, dans lesquels des victimes innocentes étoient immolées à des Dieux criminels, & les parfums les plus précieux répandus pour des Idoles qui ne les sentoient pas! On prioit des Dieux qui n'entendoient pas les prieres qu'on leur adressoit. On s'efforçoit de les appaiser, eux qui ne sçavoient pas s'ils étoient irrités, & on imploroit leur assistance, lorsqu'ils ne connoissoient pas nos besoins. Que

l'homme abandonné à ses propres lumières, est une étrangère chimère!

Tel étoit le triste état du monde, lorsque Dieu touché de nos misères, envoya son propre Fils sur la terre. Dès que ce nouveau soleil parut, les ténebres de l'Idolâtrie commencerent peu-à-peu à se dissiper. On vit bien-tôt l'Agneau sans tache en possession des droits que le Démon avoit usurpés; & Jesus-Christ crucifié parut au milieu du Capitole, à la place de l'infâme Jupiter.

Mais, peut-on penser que les habiles gens ayent ajoûté foi à une Théologie si grossière? Ne se mocquoient-ils pas des fables populaires? Et les Philosophes n'avoient-ils pas des idées plus saines de la divinité? Une question très-difficile à décider, c'est de sçavoir quelle idée avoient de Dieu les Philosophes & les Poëtes. Il est certain que la plûpart étoient Athées, & ne reconnoissoient d'autre Dieu que la nature; ils croyoient tous la matière incréée, & ne donnoient d'autre part à Dieu dans la formation du monde, que d'avoir débrouillé le Chaos. Encore n'osoient-ils décider si c'étoit Dieu qui avoit présidé à cette opération, ou la nature ellemême. Ovide dit:

Hanc Deus, vel melior litem natura diremit.

Car enfin, qu'on examine les opinions des Philosophes,

on verra qu'elles se réduisent à trois classes. On peut placer dans la première ceux qui n'admettoient qu'une nature, infinie à la verité & éternelle, mais inanimée, comme Épicure, Straton, & quelques autres; dans la seconde, ceux qui rèconnoissoient un principe intelligent, mais matériel, tels que Zénon & les Stoïciens ses disciples; dans la troisième enfin, ceux qui soutenoient, comme Anaxagore & Platon, qu'il y avoit une intelligence immatérielle & infinie. Ceux des deux premières classes étoient incontestablement Athées; ceux de la troisième plus éclairés & plus raisonnables sans doute, erroient du moins en ce qu'ils ne croyoient pas la création, & étoient obligés d'admettre l'existence d'une matière indépendante & éternelle, comme l'intelligence qui en forma le monde.

Un passage de Séneque, cité par Saint Augustin, explique en deux mots toutes ces opinions. *Ego feram*, disoit ce Philosophe, *aut Platonem, aut Peripateticum Stratonem, quorum alter fecit Deum sine corpore, alter sine animo.* Voilà le Dieu de Platon & d'Anaxagore incorporel, *sine corpore*, le Dieu de Straton, matière inanimée, *sine animo*; & le Dieu par conséquent des Stoïciens, qui étoit aussi celui de Séneque, mitoyen entre les deux autres, matière & intelligence tout ensemble, ou, ce qui revient au même, intelligence matérielle.

Pour ce qui regarde les Poëtes, disons, avec le célebre Bossuet, que rien n'est plus indigne & plus choquant en même tems, que la manière dont ils parlent des Dieux. Ils en font des monstres; ils en représentent de ronds, de quarrés, de triangulaires, de boiteux, d'aveugles. Ils parlent d'une manière bouffonne des amours d'Anubis avec la lune; ils disent que Diane eut le fouet; ils font faire à Jupiter son testament sur le point de mourir; ils font battre les Dieux & les font blesser par des hommes; ils les font fuir en Égypte, où ils sont obligés pour se cacher, de se revêtir de la peau des crocodiles & des lézards; Apollon pleure Esculape, Cybele Atys; l'un, chassé du ciel, est obligé de garder les troupeaux; l'autre réduit à travailler à des ouvrages de maçonnerie, n'a pas le crédit de se faire payer; l'un est musicien, l'autre forgeron, l'autre sage-femme. En un mot, on leur donne des emplois indignes; ce qui sent plutôt la bouffonnerie du théatre, que la majesté des Dieux.

Que penser en effet des Grecs & des Romains en général, de ces deux peuples qui regardoient tous les autres comme des Barbares, eux qui avoient adopté le culte de tous les Dieux des peuples qu'ils avoient vaincus? Quel système monstrueux que leur Théolo-

gie ! Quels Théologiens qu'Hésiode & Homère ! Ogygès, Danaüs, Cadmus, Cécrops, & en général tous les chefs de colonies qui étoient venus d'Égypte & de Phénicie, avoient apporté dans la Grece les Dieux de leur païs, & les cérémonies de leur culte. Quel mêlange bizarre dans leur théologie ! car enfin, quelle peut être une religion apportée par des gens de mer, qui venoient chercher des établissemens ?

Que les Sçavans se donnent maintenant la torture, dit si élégamment M. Bossuet, pour déterrer l'origine de l'Idolâtrie, & chercher en quels tems & par qui elle a commencé. Il est certain que c'est la cupidité & l'ignorance qui l'ont introduite ; & que l'intérêt, les passions & la volupté l'ont maintenue. Ainsi, on ne doit pas s'étonner qu'elle ait regné si longtems sur la terre, où même elle n'est pas détruite, puisqu'il y a des peuples qui gémissent encore sous la tyrannie du Démon ; & que le tems n'est pas encore arrivé, où toute la terre ne doit reconnoître qu'un seul Dieu par Jesus-Christ. Mais ; ce qui doit nous étonner, c'est que l'Idolâtrie ait passé chez les peuples les plus éloignés, & y ait duré jusqu'à présent, puisqu'il est constant que l'Idolâtrie moderne des Indes, de Perse & du Nord, est la même précisément que l'ancienne Idolâtrie Égyptienne. L'humanité aura toujours de quoi rougir des erreurs monstrueuses où les hommes se sont jettés. Qui ne seroit surpris en effet, de voir que le monde que Dieu avoit fait pour manifester sa puissance, soit devenu un temple d'Idoles ; que l'homme ait été assez aveugle pour adorer l'ouvrage de ses mains, & offrir de l'encens aux bêtes & aux reptiles ; & qu'après avoir élevé ses Idoles, il ait cru qu'il falloit, pour les appaiser, répandre son propre sang ? En effet, dans tous les peuples du monde les hommes ont sacrifié leurs semblables, & il n'y a pas d'endroits sur la terre, où cette barbare coûtume n'ait été pratiquée.

Mais, si l'Idolâtrie est un si grand renversement de l'esprit humain, ne doit-on pas moins s'étonner de l'avoir vu se détruire, que de l'avoir vu durer si long-tems ? Son extravagance au contraire, dit l'éloquent Prélat que nous ne faisons presque que copier, fait voir la difficulté qu'il y avoit à la vaincre. Le monde avoit vieilli dans cette erreur ; enchanté par ses Idoles, il étoit devenu sourd à la voix de la nature qui crioit contr'elles. D'ailleurs, tout combattoit en sa faveur, les sens, les passions, la cupidité, l'ignorance, un faux respect pour l'Antiquité, l'intérêt des particuliers, & celui de l'État. Rien d'un côté de si monstrueux que le systême de l'Idolâtrie ; rien en même

tems de si séduisant. Quelle douceur en effet pour les passions, d'adorer des Dieux qui y avoient été soumis, & de trouver dans leurs exemples de quoi autoriser & justifier les plus grands déréglemens ? La religion, bien loin de réprimer le vice, servoit à la divinser ; la conduite des Dieux, leur histoire renouvellée dans les fêtes & les sacrifices, étoient tout-à-fait propres à inspirer aux hommes beaucoup d'estime pour leurs passions. Des Dieux vindicatifs, impurs & débauchés, étoient faits pour une nature corrompue, & qui cherche à se satisfaire sans remords & avec impunité. On peut ajoûter avec le même Auteur que l'Idolâtrie étoit toute faite pour le plaisir ; les divertissemens, les spectacles, & enfin la licence même, y faisoient une partie du culte divin. Les fêtes n'étoient que des jeux, & il n'y avoit nul endroit de la vie humaine, d'où la pudeur fût bannie avec plus de soin, qu'elle l'étoit des mystères de la religion. Quelle puissance ne falloit-il pas pour rappeller dans la mémoire des hommes le vrai Dieu si profondément oublié ? Comment accoûtumer des esprits si corrompus, à la régularité de la religion véritable, chaste, ennemie des sens, & uniquement attachée aux biens invisibles.

Mais, si l'Idolâtrie étoit si propre à se soutenir par son caractère, comment la renverser quand tout l'univers s'étoit ligué en sa faveur ? On sçait ce que firent les Empereurs pour s'opposer au Christianisme naissant ; ces édits sanglans, ces persécutions inouies, cette fureur exercée contre les premiers Chrétiens, cette haine du genre humain dont on les chargeoit ; tout cela est connu. Mais, ce n'étoient pas-là encore les armes les plus dangereuses que l'enfer avoit fournies à l'Idolâtrie, puisque le sang des Martyrs étoit la semence de nouveaux Chrétiens, comme le dit Tertullien. Voici des ennemis plus dangereux que les Empereurs, je veux dire des Philosophes, qui employerent toutes les finesses d'un esprit délicat & séduisant, pour donner quelque crédit à une si mauvaise cause. Que ne firent-ils pas pour diminuer les absurdités de leur religion ? Que de formes différentes ils firent prendre à l'Idolâtrie ? Les uns disoient par un respect affecté envers la divinité, que tout ce qui étoit divin, étoit inconnu ; qu'il n'appartenoit point à l'homme de discourir sur des choses si hautes ; qu'il falloit croire les Anciens, & suivre sans raisonner la religion établie. Et quand on leur montroit qu'il ne devoit y avoir qu'un Dieu, ils répondoient que la Nature divine étoit si étendue, qu'elle ne pouvoit être exprimée ni par un seul nom, ni sous une seule forme ; mais qu'après tout,

Jupiter & Mars, Apollon & Junon, & les autres Dieux, n'étoient dans le fund qu'un même Dieu, dont les vertus infinies étoient représentées par tant de mots différens; que pour ce qui regardoit les Histoires de leurs Dieux & leurs amours, tout cela n'étoit que des allégories, par où l'on avoit voulu nous apprendre la formation du monde; que c'étoit pour cela que l'Amour, le plus puissant des Dieux, l'avoit formé, en unissant les élémens qui le composent.

Mais, comme cette ressource de la Philosophie Stoïcienne menoit à l'Athéisme, puisqu'après tout on trouvoit qu'il n'y avoit pas d'autre Dieu que l'univers, d'autres philosophes, encore plus subtils prirent un autre tour pour concilier l'unité de l'Etre suprême, avec la multiplicité des Dieux vulgaires. Il n'y avoit, disoient-ils, qu'un Dieu souverain; mais, il étoit si grand, qu'il ne se mêloit pas des petites choses; & s'étant contenté de faire le ciel & les astres, il avoit laissé à des subalternes le soin de former le bas monde, & de le gouverner; mais, comme ceux-ci étoient les médiateurs entre Dieu & les hommes, il falloit les adorer & leur offrir des sacrifices. Quand on leur eut fait voir que ce culte n'étoit dû qu'au souverain Dieu, & que c'etoit une Idolâtrie de l'employer à l'égard d'autres Dieux, le plus habile d'entr'eux alla jusqu'à dire que le sacrifice n'étoit pas le culte suprême; que tout ce qui étoit materiel, étoit impur, & ne devoit pas être offert à Dieu; qu'on ne devoit pas même employer la parole à son culte, parce que la voix etoit matérielle, & qu'il ne falloit adorer Dieu que par la seule pensée; tout autre culte étant indigne d'une majesté si haute. Il ajoûtoit qu'il falloit offrir l'encens & les victimes à ces esprits malins qui vouloient passer pour des Dieux, & qu'il étoit nécessaire d'appaiser, de peur qu'ils ne nous nuisissent.

Nous n'entreprenons pas de réfuter ces vaines subtilités, qui se détruisent d'elles-mêmes; mais, tout cela prouve qu'il n'étoit pas aisé de détruire une erreur si universelle & si séduisante. Car, enfin, quoique l'Idolâtrie, à la regarder en elle-meme, parût seulement l'effet d'une ignorance brutale; à remonter à sa source, c'étoit une œuvre menée de loin, poussée aux derniers excès par des esprits malicieux, & qui trouvoit sa sûreté dans la protection qu'elle donnoit aux crimes & aux passions. Mais, ce qui la rendoit encore plus difficile à déraciner, c'est qu'elle prenoit sa naissance dans le profond attachement que nous avons à nous-mêmes. C'est sans doute ce qui avoit fait inventer des Dieux semblables à nous; des Dieux qui n'étoient que des hommes, sujets à nos passions

& à nos foiblesses; en sorte que sous le nom de fausses divinités, c'étoient en effet leurs propres pensées & leurs plaisirs que les hommes adoroient; divinités respectables & souveraines que la cupidité avoit formées. Ainsi, l'homme lui-même étoit devenu le premier temple des Idoles; & c'étoient les divinités intérieures qui avoient élevé les autres; car, comme dit l'habile Prélat que nous avons cité déjà plusieurs fois, on adoroit Vénus, parce qu'on se laissoit dominer par l'amour, & qu'on aimoit sa puissance. Bacchus, le plus enjoué de tous les Dieux, avoit ses autels, parce qu'on s'abandonnoit & qu'on sacrifioit, pour ainsi dire, à la joie des sens, plus douce & plus enivrante que le vin. Ainsi, avant que de renverser les Idoles, il falloit régler la cupidité, & détruire l'aurel qu'elle leur avoit élevé au milieu du cœur, ouvrage réservé à celui qui devoit éclairer les nations, prouver par sa doctrine que la véritable joie étoit celle d'une bonne conscience, & imprimer par sa mort, dans le cœur de l'homme corrompu par tant de crimes, dissipé par tant de passions, l'amour des souffrances & de l'humilité. Aussi vit-on par un effet également admirable & surprenant, que pendant qu'un Philosophe avec ses raisonnemens arrangés n'avoit jamais pu renverser aucune Idole, de simples pêcheurs, le rebut du monde, qui ne prêchoient que les croix & les mortifications, les firent tomber & réduire en poudre, quoique soutenues par la puissance des Empereurs, obstinés à en conserver le culte.

On ne sçauroit douter après le témoignage des Peres de l'Église, que sous le nom de Jupiter, les Poëtes n'aient voulu souvent parler du Dieu souverain; puisqu'ils lui donnent toujours une supériorité sur les autres Dieux, & qu'ils le regardent comme leur maître. *Deûm sator atque hominum Rex*, dit Virgile. Ils ajoûtent que tout est plein de Jupiter, les chemins, les places publiques, la mer, les étangs & nous-mêmes, comme dit le poëte Aratus; c'est même aux paroles de ce Poëte que Saint Paul fait allusion, lorsqu'il dit: *In ipso enim vivimus, movemur & sumus, sicut & quidam vestrorum Poëtarum dixerunt.* Mais, il faut avouer aussi que le plus souvent ils n'entendoient par Jupiter, que cet ancien roi de Crète, fils de Saturne, Prince souillé de mille crimes, & coupable d'un parricide; qu'ils se faisoient un plaisir à tout propos, d'en raconter les aventures; & que de ce prétendu Dieu souverain & qui gouvernoit tous les autres, ils en font l'esclave des passions les plus honteuses, & en toutes choses soumis au destin, dont il lui falloit subir les arrêts irrévocables. Ainsi, on ne sçauroit nullement les excuser d'une Idolâtrie également grossiè-

re & ridicule. Auſſi quand le Philoſophe Celſe vouloit inſinuer qu'il importoit peu qu'on donnât à Dieu le nom de Jupiter ou d'Adonis, ou d'Ammon, pourvu qu'on y attachât cette idée de ſouveraineté & d'indépendance qui convient au vrai Dieu; Origène le réfute ſolidement, & lui fait voir que les Chrétiens avoient horreur de cette maxime déteſtable, de donner le nom de Jupiter au vrai Dieu, ou le nom de Dieu à Jupiter; que c'étoit à cette marque qu'on diſtinguoit un Chrétien d'un Idolâtre. Lactance & les autres Peres ſont du même ſentiment, & réfutent ſur ce ſujet les vains ſophiſmes de ces Apologiſtes de l'Idolâtrie.

Mais, quelque entêtés que fuſſent les Philoſophes, il auroit été plus difficile encore de changer leur cœur que d'éclairer leur eſprit; ou, pour parler plus juſte, l'eſprit & le cœur formoient une égale oppoſition à la vérité du dogme & à la ſévérité de la morale. On en voit un exemple bien marqué dans la conduite de Félix, gouverneur de Judée. Saint Paul n'a pas plutôt prononcé le mot *réſurrection*, que ce magiſtrat Romain renvoie ſes accuſateurs, en diſant: Je vous écouterai quand le tribun Lyſias ſera arrivé. Le même Apôtre veut-il dans une autre converſation parler au même Félix, *de la juſtice, de la chaſteté, & du jugement à venir?* Cet homme effrayé lui dit: *Retirez-vous pour le préſent, je vous manderai quand il faudra.*

IDOLE, *Idolum*, Εἴδωλον, image, ſtatue d'une fauſſe divinité, à qui on rend des honneurs divins, en l'honneur de laquelle on brûle de l'encens, on fait des ſacrifices, on érige des autels & des temples. *Voyez* Idolâtrie.

IDOMENE, *Idomene*, (*a*) ville de Macédoine, ſelon Thucydide. Le texte de cet Auteur varie dans la manière d'écrire le nom de cette ville. On trouve dans un endroit Εἰδομένη, & dans un autre Ἰδομένη. Quant aux autres auteurs Grecs qui ont parlé d'Idomène, les uns en liſent le nom de la première façon; les autres, de l'autre. Pline nomme les habitans *Idomenenſes*. Ptolémée place Idomène dans l'Emathie, contrée de la Macédoine, & la Notice d'Hiéroclès la met entre les villes épiſcopales de la Macédoine.

IDOMÉNÉE, *Idomeneus*, Ἰδομενεύς, (*b*) fils de Jupiter, ſelon Lucien. Ce doit être le même que le ſuivant. *Voyez* cet article.

IDOMÉNÉE, *Idomeneus*, Ἰδομενεύς, (*c*) roi de Crète, étoit fils de Deucalion, & pe-

(*a*) Thucyd. pag. 169, 247. Plin. Tom. I. pag. 201. Ptolem. L. III. c. 13.

(*b*) Lucian. T. II. p. 371.

(*c*) Strab. pag. 479, 480. Pauſ. p. 338. Homer. Iliad. L. II. v. 157. *&* *ſeq.* L. XIII. v. 210. *&* *ſeq.* Virg. Æneid. L. III. v. 122, 401. L. XI. v.

tit fils de Minos II, qui avoit eu pour pere Lycaste, fils de Minos I.

Nous apprenons d'Homère, qu'Idoménée conduisit au siège de Troye, avec Mérion son cousin germain, les troupes de Crète sur une flotte de quatre-vingts vaisseaux. Diodore de Sicile en met quatre-vingt-dix. Idoménée se distingua à ce siege par quelques actions d'éclat, quoique l'âge & les travaux eussent déjà à moitié blanchi ses cheveux.

Un jour ce Prince, exhortant les Grecs à suivre son exemple, se jetta sur les Troyens & les fit plier. Il tua d'abord Othryonée, qui étoit venu de Cabese au secours des Troyens, pour avoir une occasion de signaler son courage; Priam lui avoit promis sa fille en mariage, & ce guerrier enflammé par cette promesse, se trouvoit à tous les combats, & s'attaquoit toujours aux plus braves. En cette dernière occasion, il se trouva opposé à Idoménée, & comme il marchoit fièrement contre lui, Idoménée le prévint, & lui porta un coup de pique avec tant de force, que brisant la cuirasse il le perça d'outre en outre. Othryonée tomba avec grand bruit, & Idoménée fier de sa victoire lui tint ce discours: » Othryo» née, vous serez le plus bra» ve de tous les hommes, si » vous tenez la parole que » vous avez donnée à Priam. » Ce bon Roi, pour vous en» gager à la tenir, vous a pro» mis sa fille; mais, nous som» mes plus en état de vous sa» tisfaire que le roi Priam. » Nous allons faire venir d'Ar» gos la plus belle fille d'Aga» memnon, & nous vous la » donnerons en mariage, à » condition que votre rare va» leur nous rendra maîtres de » Troye. Venez donc sur nos » vaisseaux, afin que nous » dressions les articles; nous » ne sommes pas indignes » d'avoir un gendre comme » vous. «

Après cette raillerie amere, Idoménée le traînoit par les pieds. Asius vint pour l'arracher de ses mains, & il alloit se lancer sur Idoménée; mais, Idoménée le prévint, & l'atteignant sous le menton, il lui perça la gorge d'un coup de pique. Déiphobe, affligé de la mort d'Asius, s'approche d'Idoménée, & lui lance son javelot. Idoménée, qui l'avoit apperçu, évite le trait en se couvrant de son bouclier fait de plusieurs peaux de bœufs couvertes d'un airain étincelant, le trait passe par dessus, & en passant il effleure le bord du bouclier.

Cependant, Idoménée ne laissoit point ralentir la fureur qui l'animoit, & poussant toujours plus avant, il cherchoit

465. Horat. L. IV. Ode 8. v. 20. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI, pag. 297, 298, Tom. VII. pag. 245, 276, 472, & suiv.

à précipiter dans l'éternelle nuit quelqu'autre Troyen, ou à périr lui-même en servant de rempart aux Grecs. Il marche d'abord contre le héros Alcathoüs, fils d'Esyéte & gendre d'Anchise, & le fait tomber sous ses coups. Fier de sa victoire, il crie à Déiphobe : » Trouves-tu, Déiphobe, que » ce soit assez de ces trois » braves guerriers, pour un » seul que tu as tué, & dont » tu te glorifies si fort ? Mais » non, il faut mériter ton estime par un plus grand exploit; » puisque tu es si brave, approche, afin que tu connoisses par expérience ce que » peut un petit-fils de Jupiter; » car, afin que tu le sçaches, » Jupiter fut pere de Minos, » roi de Crète; Minos le fut » de Deucalion, & Deucalion » m'a donné la naissance; mes » vaisseaux m'ont porté sur ce » rivage pour ta perte, pour » celle de ton pere, & pour » celle de tous les Troyens.«

Alors, Déiphobe délibéra en lui-même, s'il iroit appeller à son secours quelque brave Troyen, ou s'il combattroit seul contre Idoménée. Enfin, le premier parti l'emporta comme le plus sûr. Il alla donc chercher Enée qu'il trouva à la queue des bataillons. Enée, excité par les paroles de Déiphobe, marche contre Idoménée avec beaucoup d'audace & de fierté. Idoménée, le voyant approcher, ne prend point la fuite comme un jeune soldat peu aguerri, mais il l'attend de pied ferme. Enée le premier lança son javelot contre Idoménée qui évita le coup. Le dard, lancé en vain par un bras robuste, entra bien avant dans la terre, où il demeura; Idoménée, obligé de se débarrasser d'Œnomaus, qui se jettoit sur lui, ne perdit point de tems, & lui porta un grand coup de pique qui perça la cuirasse, lui entra bien avant dans le corps, & lui fit une si large blessure, que toutes ses entrailles sortirent dans le moment. Œnomaus tombe à l'instant & rend l'esprit en mordant la poussiere. Idoménée retira en même-tems sa pique de son corps; mais, il ne put pas le dépouiller de ses belles armes, car il étoit accablé de traits, & l'âge le rendoit si pesant, qu'il n'étoit en état ni d'éviter l'ennemi ni de le poursuivre; c'est pourquoi, il repoussoit à coups de main la mort dont il étoit environné, & ses pieds n'étant pas assez légers pour précipiter sa fuite, il faisoit lentement sa retraite, en parant à tous les traits qui pleuvoient sur lui. Déiphobe, qui s'en apperçut, & qui depuis long-tems étoit animé contre lui d'une haine personnelle, lui lança son dard; mais il le manqua.

Après la prise de Troye, Idoménée & Mérion s'en retournoient en Crète, chargés de dépouilles, lorsqu'ils furent accueillis d'une tempête qui

pensa les faire périr. Dans le pressant danger où se trouvoit la flotte, Idoménée fit vœu à Neptune de lui immoler, s'il retournoit dans son royaume, la première chose qui se présenteroit à lui. La tempête cessa & il aborda heureusement au port de Crète, où son fils, averti de l'arrivée de son pere, fut le premier objet qui parut devant lui. On peut s'imaginer la surprise, & en même-tems la douleur d'Idoménée en le voyant. En vain les sentimens de pere combattirent en sa faveur, la religion, ou plutôt la superstition l'emporta ; il résolut d'immoler son fils au dieu de la mer.

Quelques Anciens prétendent que le sacrifice fut consommé ; mais, d'autres croyent avec plus de raison, que le peuple prenant la défense du jeune Prince, le retirerent de l'autel. Quoi qu'il en soit, il se forma une conjuration générale contre Idoménée, qui, ne se trouvant pas en sûreté dans ses Etats, fit voile en Italie, où il bâtit peu de tems après son arrivée, la ville de Salente, que M. de Fenelon a rendu célebre par le bel épisode que lui a fourni cet évenement.

Ceux qui ont cru trouver l'origine de la plûpart des fables anciennes dans l'Ecriture sainte, dont les Payens, qu'on prétend en avoir eu quelque connoissance, avoient abusé, n'ont pas manqué de dire que le vœu téméraire d'Idoménée n'étoit qu'une copie de celui de Jephté. C'est ainsi qu'en ont effectivement parlé M. Huet, le P. Thomassin, & quelques autres; on a beau leur opposer que des motifs également pressans ont pu engager Jephté & Idoménée à faire le même vœu ; qu'à l'un ce fut sa fille qui se présenta devant lui, & à l'autre son fils unique, & mille autres raisons qu'il est aisé d'imaginer, ils ne laissent pas de persister dans leur sentiment. & la moindre ressemblance leur suffit pour faire des paralleles étendus.

Mais, peut-être que ce vœu d'Idoménée n'est qu'une chimere inventée après coup ; du moins suivant une autre tradition, Diodore de Sicile n'en fait aucune mention, lui, qui assez voisin de l'isle de Crète, pouvoit en sçavoir des nouvelles aussi certaines que ceux dont nous avons parlé, & qui avec cela cite ses garans, comme Epiménide le Théologien, Sosicrate, & Dosiade, lequel, suivant Athénée, avoit écrit l'histoire de Crète. Il dit au contraire que ce Prince & Mérion son cousin, après la prise de Troye, revinrent heureusement dans leur patrie, & qu'après leur mort, on leur éleva un magnifique tombeau, où ils reçurent les honneurs divins. On montroit même encore du tems de Diodore de Sicile ce tombeau dans la ville de Gnosse, avec cette inscription :

Ici gît Mérion auprès d'Idoménée.

Les Crétois leur sacrifioient comme à des héros ; & dans les guerres qu'ils avoient à soutenir, ils les invoquoient comme leurs protecteurs. On voit par-là que le vœu dont nous avons parlé, l'expulsion d'Idoménée, son voyage d'Italie, & la construction de Salente, étoient du moins des faits fort incertains.

On dira peut-être que ce Prince s'étant rendu célebre dans la ville qu'on prétend qu'il fit bâtir en Italie, & y ayant fait observer les sages loix de Minos I. son trisayeul, les Salentins lui rendirent les honneurs divins, & établirent un culte religieux, qui dans la suite fut adopté par les Crétois ; mais, quelle apparence que ces insulaires eussent honoré comme un dieu, & invoqué dans les occasions les plus importantes, un homme qu'ils auroient chassé comme un téméraire & un impie ?

Concluons qu'il y a du moins beaucoup d'incertitude au sujet du fondateur de Salente ; & qu'il pourroit bien se faire que cette ville eût été bâtie par un autre Idoménée, qu'on aura confondu avec le roi de Crète.

IDOMÉNÉE, *Idomeneus*, Ἰδομενεὺς, (*a*) historien & philosophe, natif de Lampsaque, étoit disciple d'Épicure, & vivoit du tems de Ptolémée Lagus, sous la CXIX. Olympiade, vers l'an 300 avant Jesus-Christ. Il écrivit un livre sur Socrate, une histoire de Samothrace, &c.

Idoménée accusoit Périclès d'avoir tué en trahison l'orateur Éphialte, qui étoit son ami particulier, qu'il avoit toujours honoré de sa confiance, & qui avoit eu la principale part à tout ce qu'il avoit fait dans le gouvernement de la République, & de l'avoir tué par l'envie & par la jalousie qu'il avoit contre sa réputation ? Je ne sçais, dit Plutarque, d'où Idoménée avoit tiré toutes ces calomnies qu'il vomit comme une bile noire contre ce personnage qui peut bien n'être pas irrépréhensible en tout, mais qui certainement avoit de la magnanimité & un amour sans bornes pour la gloire ; qualités incompatibles avec une passion aussi cruelle & aussi brutale que celle-là.

IDOMÉNÉE, *Idomeneus*, Ἰδομενεὺς, (*b*) un des principaux de Rhodes, se déclara pour Antigonus, l'an 315 avant Jesus-Christ.

IDOTHÉAS, *Idotheas*, (*c*) Εἰδοθέας, certain personnage, à qui Isocrate avoit adressé quelques écrits, selon Suidas. Mais, on ignore qui étoit cet Idothéas, & de quoi traitoient les écrits qui lui étoient adressés.

(*a*) Suid. T. I. p. 1220. Strab. pag. p. 589 Athen. p. 590, 592. Plut. T. I. p 157.

(*b*) Diod. Sicul. p. 702.

(*c*) Suid. Tom. II. pag. 1129. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XIII. pag. 167.

IDOTHÉE, *Idothea*, Εἰδοθέη, (*a*) Nymphe, fille de Protée, dieu marin.

Ménélaus, à son retour de Troye, étant retenu dans une isle d'Égypte, & ses provisions presque consumées, Idothée touchée de l'état malheureux où elle voyoit ce Prince, alla à sa rencontre, comme il étoit séparé de ses compagnons, qui dispersés dans l'isle, pêchoient à la ligne; car, la faim les portoit à se servir de tous les alimens que la fortune leur présentoit. Cette Déesse s'approchant de Ménélaus, lui adresse la parole, & lui dit : » Etranger, est-ce folie, négligence ou dessein formé, qui » vous retiennent dans la triste » situation où vous êtes, & » prenez-vous plaisir à être » malheureux? Pourquoi demeurez-vous si long-tems » dans cette isle, sans trouver » aucune fin à vos travaux? » Cependant, vos compagnons » perdent tous courage. »

Frappé d'admiration, Ménélaus lui répondit : » Grande » Déesse, car il est aisé de » voir que je parle à une divinité, je ne m'arrête point » ici volontairement; il faut, » sans doute, que j'aie offensé les immortels qui habitent » les cieux; mais, puisque vous » êtes si bonne & si généreuse, dites-moi, je vous prie, » quel dieu me retient dans » cette isle déserte, & me ferme tous les chemins de la » vaste mer; & enseignez-moi » les moyens de retourner dans » ma patrie. J'espere qu'appaisé par mes sacrifices, il » voudra bien me laisser partir. Etranger, lui repartit » la Déesse, je ne vous déguiserai rien, & je vous dirai tout ce que je sçais. Un » vieillard marin de la race des » immortels, vient tous les » jours sur ce rivage; c'est » Protée l'Égyptien, qui connoît les profondeurs de toutes les mers, & qui est comme le principal ministre de » Neptune; c'est de lui que » j'ai reçu le jour; si, vous » mettant en embuscade, vous » pouvez le surprendre, il » vous dira la route que vous » devez tenir, & vous enseignera les moyens de retourner dans votre patrie; il vous » apprendra même, si vous » voulez, tout le bien & tout » le mal qui sont arrivés chez » vous pendant votre absence, » depuis que vous êtes parti » pour ce voyage si long & si » périlleux. Mais, divine Nymphe, je ne puis rien sans votre secours, lui répondit Ménélaüs; enseignez-moi, je » vous prie, quelles sortes » d'embûches il faut dresser à » ce dieu marin, afin qu'il ne » puisse les prévoir pour les » éviter; car, il est bien dif-

(*a*) Homer. Odyss. L. IV. v. 363. & *seq.* Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. IV. pag. 308.

» ficile à un mortel de surprendre un dieu. ».

La Déesse exauça sa priere, & lui dit : » Je vais vous enseigner la manière dont vous » devez vous conduire, prenez bien garde de ne pas l'oublier. Tous les jours, à l'heure que le soleil parvenu au » plus haut des cieux, enflamme l'air de ses rayons, ce » dieu, qui est toujours vrai » dans ses réponses, sort des » antres profonds de la mer au » souffle du zéphire, & tout » couvert d'algue & d'écume, » il va se coucher dans des » grottes fraiches & charmantes. Quantité de monstres marins, peuples de la déesse » Amphitrite, sortent aussi des » abîmes de la mer, vont se » reposer tout autour de lui, & » remplissent ces grottes d'une » odeur de marine que l'on » ne peut supporter. Demain » dès que l'aurore commencera à paroître, je vous cacherai dans ces grottes; cependant, ayez soin de choisir trois des plus braves & » des plus déterminés de vos » compagnons qui sont sur vos » vaisseaux. Je vais vous découvrir toutes les ruses & » tous les stratagêmes dont ce » dieu se servira contre vous. » A son arrivée, il commencera par compter & faire » passer en revue devant lui » tous ses monstres; quand il » les aura tous vus & bien » comptés, il se couchera au milieu comme un berger au milieu de son troupeau. Lorsque vous le verrez assoupi, » rappellez toutes vos forces » & tout votre courage, & » vous jettant tous sur lui, serrez-le très-étroitement malgré ses efforts ; car, pour » vous échapper, il se métamorphosera en mille manières ; il prendra la figure de » tous les animaux les plus féroces. Il se changera aussi en » eau ; il deviendra feu. Que » toutes ces formes affreuses » ne vous épouvantent point, » & ne vous obligent point à » lâcher prise ; au contraire, » liez-le, & retenez-le plus » fortement. Mais, dès que » revenu à sa première forme, » où il étoit quand il s'est endormi, il commencera à vous » interroger, alors n'usez plus » de violence. Vous n'aurez » qu'à le délier & à lui demander qui est le dieu qui vous » poursuit si cruellement. »

En achevant ces mots, elle se plongea dans la mer ; les flots firent un grand bruit, & se blanchirent d'écume. Mais, le lendemain, elle en sortit, portant avec elle quatre peaux de veaux marins qui ne venoient que d'être dépouillés, c'étoit la ruse qu'elle avoit imaginée pour tromper son pere. En même-tems, elle creusa dans le sable une espece de caverne où elle se tint en attendant Ménélaus & ses trois compagnons ; quand ils furent arrivés auprès d'elle ; elle les plaça & mit sur chacun d'eux

une de ces peaux qu'elle avoit apportées. Voilà donc leur embuscade dressée, mais une embuscade insupportable & où ils ne pouvoient durer ; car l'odeur empoisonnée de ces veaux marins les suffoquoient. Mais, la Déesse les sauva, en s'avisant d'un remede qui leur fut d'un très-grand secours. Elle leur mit à chacun dans les narines une goutte d'ambrosie, qui, répandant une odeur céleste, surmonta bientôt celle des veaux marins. Ce fut en cet état que Ménélaus & ses compagnons attendirent Protée ; & ayant exécuté tout ce qu'Idothée leur avoit ordonné, ils apprirent de ce dieu quelle étoit la divinité qu'ils avoient offensée, ce qu'il falloit faire pour l'appaiser, & obtenir un heureux retour.

Une fille de Prœtus, roi d'Argos, porta aussi le nom d'Idothée. Cette Princesse fut guérie avec ses sœurs par Mélampus.

IDOX, *Idox*, Ω"ξ, (a) fils de Joseph, fut pere de Mérari.

IDRIÉUS, *Idrieus*, Ἰδριεὺς, (b) fils d'Hécatomnus roi de Carie, eut deux freres, Mausole & Pixodare, & deux sœurs, Ada & Artémise, seconde du nom. Après la mort de cette dernière Princesse, arrivée sur la fin de la seconde année de la 107.[e] Olympiade, Idriéus prit les rênes du gouvernement.

Ce Prince avoit commandé les armées du vivant de Mausole son frere, sous les ordres duquel il fit le siege de Latmos. Dépositaire des secrets de Mausole, il conserva toujours de grands égards pour les Lacedémoniens ; on peut en juger par une lettre que lui écrivit Agésilaüs en faveur d'un certain Nicias ; le style en est très-laconique. La voici. *Si Nicias n'est point criminel, renvoyez-le absous, s'il l'est renvoyez-le toujours.* Quelque étroites que fussent ses intelligences avec cette nation, Idriéus servit très-utilement les Perses dans la guerre de Chypre. Les divers Princes qui y regnoient s'étoient joints aux Phéniciens, qui venoient de remporter des avantages considérables sur les généraux d'Artaxerxe. Les ministres de Perse, que ce trait de perfidie avoit irrités au dernier point, chargerent Idriéus du soin de punir les rebelles. Il équipa sur le champ une flotte de quarante vaisseaux, & fit passer dans l'isle un corps de huit mille hommes, à la tête desquels étoient Phocion & Evagoras. L'opulence des habitans & l'espoir du butin grossirent en peu de tems l'armée de ces deux Capitaines. Ils se virent par-là en état d'assiéger Salamine, qui

(a) Judith. c. 8. v. 1.

(b) Plut. Tom. I. pag. 603. Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. T. IX. p. 147, 148, 159, 160.

fut

fut enfin obligée de recevoir la loi du vainqueur ; & à son exemple, les autres places de l'isle rentrerent dans l'obéissance. Un service si important ne garantit point Idriéus des jalousies & des soupçons d'Artaxerxe. On en trouve la preuve dans ces paroles d'Isocrate. » Idriéus, le » plus riche Prince du conti» nent, doit être plus animé » contre le roi de Perse qu'au» cun de ceux qui lui font » maintenant la guerre ; il se» roit le plus méprisable de » tous les hommes, s'il ne sou» haitoit pas ardemment la des» truction d'une puissance qui » a cruellement maltraité son » frere, qui lui a fait la guer» re, & qui ne cesse de lui » dresser des embûches, dans » la vue de s'emparer & de » sa personne & de ses riches» ses. Tant de sujets de crain» te le forcent à faire basse» ment sa cour à Artaxerxe, » & à lui envoyer tous les » ans une partie de ses tré» sors. »

Il ne sera point inutile d'observer, en passant, que Cicéron & Plutarque ont eu tort d'avancer que le discours d'Isocrate à Philippe, dont cet endroit est emprunté, n'a été composé que très-peu de tems avant la mort de ce Rhéteur. L'époque en est sûre; elle concourt avec la troisième année de la 111.e Olympiade, & Idriéus cessa de vivre la première année de la 109.e Celui de ses freres que la cour de Perse avoit si indignement traité, à ce que dit Isocrate, ne sçauroit être différent de Pixodarus, le plus jeune des enfans d'Hécatomnus. Les Cariens, conformément aux dernières volontés d'Idriéus, déférerent la couronne à la Princesse Ada, sa sœur & sa femme.

IDUMÉE, *Idumæa*, Ἰδουμαία, (*a*) contrée d'Asie, située aux confins de la Palestine & de l'Arabie. Elle tiroit son nom d'Edom ou Esaü, qui y fixa sa demeure. Il s'établit d'abord dans les montagnes de Séir, dans le païs des Horréens, à l'orient & au midi de la mer Morte ; & ses descendans dans la suite se répandirent dans l'Arabie Pétrée, & dans le païs qui est au midi de la Palestine, entre la mer Morte & la Méditerranée. Il arriva même que durant la captivité de Babylone, & dans les tems où la Judée étoit presque abandonnée, ils se jetterent dans les terres du midi de Juda, & s'avancerent jusqu'à Hébron. Ainsi, en parlant de l'Idumée, il faut exactement distinguer les tems.

Du tems de Moïse, de Josué, & même sous les rois de Juda, les Iduméens étoient resserrés à l'orient & au midi de la mer Morte, dans le païs

(*a*) Plin. Tom. I. p. 260. Strab. p. 749, 760. Numer. c. 24. v. 18. Reg. L. II. c. 8. v. 14. L. III. c. 11. v. 15, 16. L. IV. c. 3. v. 8. Paral. L. I. c. 18. v. 11, 13.

de Séïr, tirant vers le golfe Elanitique. Dans la suite, l'Idumée s'étendit plus au midi de Juda.

La ville capitale de l'Idumée orientale étoit Bozra, située vers Edraï; & la capitale de l'Idumée méridionale étoit Pétra ou Jectaël. Nous ne sommes ni les seuls, ni les premiers qui ayons distingué ces deux païs d'Idumée, l'un oriental, & l'autre méridional, par rapport à la Palestine; Strabon, Brocard, Bonfrere, Adrichomius, Torniel & quelques autres les ont de même fort bien distingués.

IDUMÉENS, *Idumæi*, (a) Ι'δουμαῖοι, peuples descendus d'Edom ou d'Esau, fils d'Isaac, & frere aîné de Jacob. Les Iduméens eurent des Rois assez long-tems avant que les Juifs en eussent. Ils furent premièrement gouvernés par des chefs ou princes, & ensuite par des rois.

Voici leurs noms: Béla, fils de Béor, regna dans l'Idumée, & sa ville s'appelloit Denaba. Béla étant mort, Jobab, fils de Zara de Bosra, regna en sa place. Après la mort de Jobab, Husam, qui étoit du païs de Théman, lui succéda au royaume. Celui-ci étant mort Adad, fils de Badad, regna après lui. Ce fut lui qui défit les Madianites au païs de Moab. Sa ville s'appelloit Avith. Adad étant mort, Semla, qui étoit de Masreca, lui succéda au royaume. Après la mort de Semla, Saül, qui étoit de Rohoboth, près du fleuve d'Euphrate, regna en sa place. Saül étant mort, Balanon, fils d'Achobor, lui succéda au royaume. Après la mort de Balanan, Adar regna en sa place. Sa ville s'appelloit Phaü, & sa femme se nommoit Méétabel, fille de Matred, petite-fille de Mézaab.

Les noms des Princes fortis d'Esaü, selon leurs familles & les lieux de leur demeure auxquels ils donnerent leur nom, furent ceux-ci: Le prince Thamna, le prince Alva, le prince Jétheth, le prince Oolibama, le prince Ela, le prince Phinon, le Prince Cenez, le prince Theman, le prince Mabsar, le prince Magdiel & le prince Hiram. Ce sont-là les Princes fortis d'Edom, qui ont habité dans les terres qu'ils possédoient.

Ils demeurerent indépendans jusqu'au tems de David, qui les assujettit, & qui fit voir le parfait accomplissement de la prédiction d'Isaac, qui avoit

(a) Genes. c. 27. v. 29. *& seq.* c. 36. v. 31. *& seq.* Reg. L. III. c. 11. v. 21. *& seq.* Paral. L. II c. 21. v. 8. *& seq.* c. 25. v. 14. c 26. v. 2. Judith. c. 3. v. 14. 15. Psalm. 136. v. 7. Isaï. c. 21. v. 11. *& seq.* Jerem. c. 49. v. 7. *& seq.* Thren. c. 4. v. 21, 22. Abdias. v. 1. *& seq.* Maccab. L. I. c. 5. v. 3. L. II. c. 10. v. 16. Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 36, 222, 450. de Bell. Judaïc. pag. 877. *& seq.* Crév. Hist. des Emp. Tom. III. p. 416. *& suiv.* Mém de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. p. 129. *& suiv.*

dit que Jacob domineroit Esaü. Les Iduméens supporterent très-impatiemment le joug des rois de Juda ; & dès la fin du regne de Salomon, Adad, Iduméen, qui avoit été porté en Egypte étant encore enfant, revint dans son païs, & s'y fit reconnoître pour roi. Mais apparemment il ne regna que dans l'Idumée orientale ; car, les autres Iduméens, qui étoient au midi de la Judée, demeurerent dans l'obéissance des rois de Juda, jusqu'au regne de Joram, fils de Josaphat, contre lequel ils se révolterent. Joram leur fit la guerre ; mais, il ne put les assujettir. Amasias, fils de Joas roi de Juda, remporta aussi sur eux quelques avantages. Il se rendit maître de Pétra, leur tua dix mille hommes, & en fit précipiter dix mille autres du haut du rocher sur lequel étoit située la ville de Pétra. Mais, ces conquêtes n'eurent point de suites considérables.

Ozias, roi de Juda, prit sur eux la ville d'Elat, sur la mer Rouge. Mais, Razin, roi de Syrie, la reprit sur Ozias, & en chassa les Juifs. On croit qu'Assarhaddon, roi d'Assyrie, ravagea leur païs. Holoferne les subjugua, de même que les autres peuples d'autour de la Judée. Lorsque Nabuchodonosor assiégea Jérusalem, les Iduméens se joignirent à lui, & l'animerent à ruiner cette ville de fond en comble, & à en aracher jusqu'aux fondemens. Cette cruauté ne demeura pas long-tems impunie. Nabuchodonosor, cinq ans après la prise de Jérusalem, abattit toutes les puissances voisines de la Judée, & en particulier, les Iduméens. Judas Maccabée les attaqua, & les battit en plus d'une rencontre ; mais, Jean Hyrcan les dompta, & les obligea de recevoir la circoncision, & de se soumettre aux autres observances de la loi des Juifs. Ils demeurerent assujettis aux derniers rois de la Judée, jusqu'à la ruine de Jérusalem par les Romains.

Pendant que ces derniers faisoient le siege de cette ville, les zélateurs résolurent d'appelier à leur secours les Iduméens, nation voisine, turbulente, à qui toute occasion de prendre les armes étoit bonne, qui alloit à la guerre comme à une fête, & qui depuis qu'elle avoit embrassé la religion Judaïque, ne le cédoit point aux Juifs naturels en attachement pour le temple & pour la ville sainte. Des dispositions si favorables déterminerent les zélateurs à députer aux Iduméens deux d'entr'eux, chargés d'une lettre qui portoit, qu'Ananus avoit seduit le peuple, & qu'il vouloit livrer Jérusalem aux Romains; que pour eux, résolus de défendre la liberté jusqu'à la mort, ils s'étoient séparés d'un traître, qui les tenoit assiégés dans le temple ; que si

les Iduméens ne faisoient diligence pour venir à leur secours, les défenseurs de la patrie alloient tomber sous le pouvoir d'Ananus & de leurs ennemis, & la ville sous celui des Romains. Les députés, qui étoient gens habiles & ardens, avoient ordre d'exposer plus en détail l'état des choses, & de mettre dans leurs sollicitations tout le feu & toute la vivacité dont ils étoient capables.

Ils réussirent sans peine dans leur négociation. Les chefs des Iduméens, sur la lecture de la lettre, & le rapport des députés, entrerent en fureur; ils publierent une proclamation pour inviter toute la nation à prendre les armes, & avant le terme qu'ils avoient prescrit ils virent s'assembler autour d'eux une armée de vingt mille hommes, avec laquelle ils marcherent vers Jérusalem.

Ananus ne fut informé d'un si grand mouvement dans la nation Iduméenne, que par l'arrivée du secours. Il ordonna que l'on fermât promptement les portes de la ville, & que l'on gardât les murailles. Il ne fit pourtant aucune hostilité contre les Iduméens;& désirant de les ramener par voie de persuasion, il engagea Jésus, l'un des grands Pontifes, à monter sur une tour qui regardoit leur armée pour les haranguer. Les Iduméens se disposerent à écouter l'orateur du peuple de Jérusalem. Mais, son discours, quoique plein de raison, ne fit aucune impression sur les Iduméens prévenus. Ils regardoient comme un affront le refus de les recevoir dans la ville, & encore plus la proposition qu'on leur faisoit de mettre bas les armes s'ils vouloient y entrer. Un de leurs chefs répondit à Jésus avec une fierté & une hauteur qui lui ôterent toute espérance de pacification; & ce Pontife se retira pénétré de douleur de voir la ville assiégée en même-tems de deux côtés, & menacée dedans & dehors, par les zélateurs d'une part, & les Iduméens de l'autre.

Cependant, l'armée auxiliaire n'étoit pas contente de l'inaction de ceux qui l'avoit appellée. Les Iduméens avoient compté trouver un parti puissant, qui les seconderoit, & leur ouvriroit l'entrée de Jérusalem; & voyant que les zélateurs n'osoient sortir de l'enceinte du temple, plusieurs se repentirent d'être venus; & la honte seule les empêcha de reprendre la route de leur païs. Un orage qui survint durant la nuit, augmenta encore leur dégoût. La pluie, la grêle, les éclairs, les tonnerres, les mugissemens de la terre ébranlée sous leurs pieds, toute la nature sembloit déchaînée contr'eux; & en même-tems qu'exposés aux rigueurs de la tempête, ils foudroient beaucoup

n'ayant d'autre abri que leurs casaques, dont ils s'enveloppoient, & leurs boucliers qu'ils mettoient sur leurs têtes, la crainte de la colere divine les troubloit dans l'ame, & ils se persuadoient que Dieu condamnoit leur entreprise.

Cependant, ce fut précisément cette circonstance qui leur en facilita le succès. Les Juifs de la ville crurent pareillement que Dieu se déclaroit pour leur querelle, & en conséquence de cette idée flatteuse ils firent la garde avec moins de vigilance. Leur négligence présenta à quelques-uns des zélateurs l'occasion de sortir furtivement du temple pendant la nuit, au plus fort de l'orage, & de gagner la porte de la ville qui donnoit vis-à-vis de l'armée des Iduméens. Ils la leur ouvrirent, & les introduisirent dans Jérusalem.

Le premier soin des Iduméens fut de courir au temple, & de se réunir aux zélateurs pour attaquer ceux qui en faisoient le blocus. Ils eurent bon marché d'une garde, dont une partie étoit endormie, & dont l'autre s'effraya à la vue d'une multitude de nouveaux ennemis joints subitement aux anciens. Les troupes de la ville, qui au cri des combattans étoient accourues, ne firent pas plus de résistance. Les Iduméens n'eurent guere que la peine de tuer; & comme ils étoient naturellement cruels, & d'ailleurs irrités de ce qu'on leur avoit refusé l'entrée de la ville, & imposé la nécessité de subir hors des murs toute la violence d'un orage affreux, ils ne firent quartier à personne, & passerent au fil de l'épée tout ce qui s'offrit à leurs coups. Le carnage fut d'autant plus horrible, que dans un lieu fermé la fuite devenoit impratiquable. Toute la première enceinte du temple fut inondée de sang, & lorsque le jour fut venu, on compta plus de huit mille morts.

Maîtres du temple, les Iduméens se répandirent dans la ville, où ils pillerent & tuerent à discrétion. Leur fureur prit pour premières victimes les deux pontifes Ananus & Jésus; & non contens de leur avoir ôté la vie, ils les outragerent par mille insultes après leur mort, & jetterent leurs corps sans sépulture. Les zélateurs & les Iduméens firent ensuite un grand carnage du peuple. Mais, ils traiterent avec une singulière inhumanité la jeune noblesse, parmi laquelle ils auroient souhaité se faire des partisans. Ils en remplirent les prisons; & ensuite ils invitoient chacun en particulier à s'unir à eux. Jophe assure que tous préférerent sans difficulté la mort à la société avec les ennemis de la patrie. La rage des zélateurs s'exerça à leur faire souffrir les plus cruels supplices.

Cependant, les Iduméens qu'une aveugle fureur avoit portés à de grandes violences, mais qui n'étoient pas,

comme les zélateurs, consommés & endurcis dans le crime, eurent horreur des excès de ceux auxquels ils s'étoient associés. Quelqu'un, qui n'est pas nommé dans Josephe, fortifia en eux ces sentimens, & représenta à leurs chefs, qu'ils ne pouvoient se laver de la tache qu'ils avoient contractée en se liguant avec des scélérats, que par une prompte retraite & une séparation éclatante. C'étoit bien peu faire pour réparer les cruautés & les injustices dont ils s'étoient rendu coupables. Les Iduméens auroient dû embrasser la défense du peuple, dont ils avoient aggravé l'oppression, & le délivrer de ses tyrans. Mais, les hommes se portent au mal de toute la plénitude de leur cœur; & quand il s'agit du bien, ils ne le font presque jamais qu'imparfaitement. Les Iduméens se contenterent de mettre en liberté ceux qui étoient détenus dans les prisons, au nombre d'environ deux mille, & ils se retirerent en leur païs.

Religion des Iduméens.

On ignore quelle étoit la religion des Iduméens. Dans les commencemens il est accroire qu'ils adorerent le vrai Dieu, dont Esaü avoit appris le culte dans la maison de son pere Isaac. Job, que nous croyons avoir été Iduméen, de même que quelques-uns de ses amis, dont on voit les sentimens dans son livre, adoroit encore le Seigneur, & conservoit son culte dans toute sa pureté. Ils avoient abandonné la circoncision, lorsque Jean Hyrcan les subjugua, & les obligea de se circoncire, & de pratiquer la religion des Juifs. Josephe parle d'une divinité des Iduméens, qu'ils appelloient Kosé. Costobare, né d'une des plus anciennes & des plus illustres maisons de l'Idumée, descendoit des anciens sacrificateurs du dieu Kosé. Saint Epiphane dit que les Arabes de l'Arabie Pétrée & de l'Idumée adoroient Moïse, à cause des prodiges que Dieu avoit fait par son moyen. En Hébreu *Kosé* signifie un *Voyant*, un Prophête, qualité qui convient parfaitement à Moïse.

L'Ecriture ne reproche pas l'Idolâtrie aux Iduméens, & ne parle en aucun lieu de leurs Idoles. Les auteurs Profanes qui ont parlé de la religion des Arabes, ont sans doute confundu les Iduméens avec les Arabes, au milieu desquels ils habitoient.

IDYIE, *Idyia*, Ἰδυῖα, (a) une des filles de l'Océan, fut mariée à Æétès; & de leur mariage naquit Médée, que Jason enleva, après avoir consommé les travaux que Pélias lui avoit imposés.

(a) Hesiod. Deor. Generat. v. 960, *& seq.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XVIII. p. 10.

IDYLLE, *Idyllium*, (a) petit poëme champêtre, qui contient des descriptions ou narrations de quelques aventures agréables. Ce mot vient du Grec, *εἰδύλλιον*, diminutif de εἶδος, figure, représentation, parce que le propre de cette poësie est de représenter naturellement les choses.

Théocrite est le premier auteur qui ait fait des Idylles ; les Italiens l'ont imité, & en ont ramené l'usage.

Les Idylles de Théocrite, sous une simplicité toute naïve & toute champêtre, renferment des agrémens inexprimables ; elles paroissent puisées dans le sein de la nature, & dictées par les graces elles-mêmes.

C'est une poësie qui peint naturellement les objets qu'elle décrit ; au lieu que le poëme épique les raconte, & le dramatique les met en action. On ne s'en tient plus dans les Idylles à la simplicité originale de Théocrite ; notre siecle ne souffriroit pas une fiction amoureuse qui ressembleroit aux galanteries grossières de nos païsans. Boileau remarque que les Idylles les plus simples sont ordinairement les meilleures.

Ce Poëte en a tracé le caractère dans ce peu de vers, par une image empruntée elle-même des sujets sur lesquels roule ordinairement l'Idylle.

Telle qu'une bergere au plus beau
jour de fête,
De superbes rubis ne charge point
sa tête ;
Et sans mêler à l'or l'éclat des
diamans,
Cueille en un champ voisin ses
plus beaux ornemens ;
Telle aimable en son air, mais
humble dans son style,
Doit éclater sans pompe une élégante Idylle ;
Son tour simple & naïf n'a rien
de fastueux,
Et n'aime point l'orgueil d'un
vers présomptueux.

S'il y a quelque différence entre les Idylles & les églogues, elle est fort légere ; les Auteurs les confondent souvent. Cependant, il semble que l'usage veut plus d'action, de mouvement dans l'églogue, & que dans l'Idylle, on se contente d'y trouver des images, des récits, ou des sentimens seulement.

Un autre auteur Moderne y trouve cette différence, qui n'est pourtant pas absolument générale. Dans l'églogue, dit-il, ce sont des bergers qu'on fait parler entr'eux, qui racontent leurs propres aventures, leurs peines & leurs plaisirs, qui comparent la douceur de la vie qu'ils menent avec

(a) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. II. pag. 123. *& suiv.* T. IV. p. 529. *& suiv.* T. VI. p. 464, 465.

les passions & les soins dont la nôtre est traversée. Dans l'Idylle, au contraire, c'est nous qui comparons le trouble & les travaux de notre vie avec la tranquillité de celle des bergers, & la tyrannie de nos passions ou de nos usages, avec la simplicité de leurs mœurs & de leurs sentimens. Celle-ci même peut rouler toute entiere sur une allégorie soutenue, tirée de l'instinct des animaux ou de la nature des choses inanimées ; tel est le ton de quelques Idylles de Madame Deshoulieres. D'où il est aisé de conclure que l'Idylle pourroit admettre un peu plus de force & d'élévation que l'églogue, puisque sous ce rapport elle suppose un homme qui vit au milieu du monde, dont il reconnoît les dangers & les abus. Son esprit peut donc être plus orné, plus vif, moins simple & moins uni que ne feroit celui des bergers, principalement occupés d'idées relatives à leur condition.

I É

IÉGAS, *Iegas*, Ἴεγας, (*a*) lieu fortifié de Sicile, proche Syracuse. Thucydide en fait mention à l'occasion de Gylippe, qui s'en rendit maître.

IÉLYSSUS, *Ielyssus*, Ἰηλυσσός. *Voyez* Ialyssus.

IÉLYSUS, *Ielysus*, Ἰηλυσός. *Voyez* Ialysus.

IÉNYSUS, *Ienysus*, Ἰηνυσος, (*b*) ville frontière de l'Arabie & de la Syrie, aux confins de l'Égypte, selon Hérodote. Il dit que l'espace qui est entre la ville d'Iénysus, le mont Casius & le lac Serbonis, n'est pas petit, & qu'il y a une étendue de trois journées de chemin.

ΙΕΡΑ. *Voyez* ΑΣΤΑΟΝ.

IÉRA, *Iæra*, Ἰαιρα, (*c*) l'une des Néréïdes, filles de Nérée & de Doris.

IERNE, *Ierne*, Ἰέρνη. *Voyez* Hibernie.

IÉROSCOPIE. *Voyez* Hiéroscopie.

IETES, *Ietæ*, Ἰῆται, (*d*) nom que Pausanias donne aux habitans de l'isle d'Ios.

I G

IGAAL, *Igaal*, Γάαλ, (*e*) fils de Nathan, de Soba, étoit un des braves de l'armée de David.

IGAL, *Igal*, Ἰγαάλ, (*f*) fils de Joseph, de la tribu d'Issachar, fut un des députés qu'on envoya pour reconnoître la Terre promise.

IGDIS, *Igdis*, (*g*) sorte de danse, en usage chez les Anciens. Cette danse étoit du nombre des danses ridicules.

(*a*) Thucyd. p. 400.
(*b*) Herod. L. III. c. 5.
(*c*) Homer. Iliad. L. XVIII. v. 42.
(*d*) Pauf. p. 655.
(*e*) Reg. L. II. c. 23. v. 36.
(*f*) Numer. c. 13. v. 8.
(*g*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom III. p. 311.

IGILIS, *Igilis*; (a) c'est la même chose qu'Igilium. *Voyez* Igilium.

IGILIUM, *Igilium*, nom d'une isle selon quelques-uns. *Voyez* Iginium.

IGINIUM, *Iginium*; (b) c'est ainsi qu'Hermolaüs veut qu'on lise le nom d'une petite isle de la mer Tyrrhène, que d'autres exemplaires nomment Igilium. Pintianus croit qu'il faut lire Egilium ou Egilion; il est certain que c'est la même isle.

IGITURVIUM, *Igiturvium*, (c) ville d'Italie, selon Tite-Live. Ce doit être la même qu'Iguvium. *Voyez* Iguvium.

IGNATIUS, *Ignatius*, (d) Ἰγνάτιος, Lieutenant de M. Crassus. Cet Officier, après que son Général eut été entièrement défait par les Parthes, s'enfuit avec trois cens chevaux à Carrhes où il arriva sur le minuit. Ignatius appella en langage Romain, les gardes qui étoient sur les murailles; quand ils lui eurent répondu, il les chargea d'aller dire à Coponius, qui commandoit dans la place, que M. Crassus avoit donné un grand combat contre les Parthes; & sans leur en dire davantage, ni leur apprendre qui il étoit, il poussa droit au pont que M. Crassus avoit fait jetter sur l'Euphrate, & sauva sa troupe par ce moyen; mais, il fut blâmé de tout le monde d'avoir abandonné son Général.

Cependant, ce qu'il avoit dit à ces gardes en passant, afin qu'ils le rapportassent à Coponius, fut très-utile à M. Crassus; car, ce Gouverneur conjecturant sagement que la grande hâte de cet inconnu & l'obscure brieveté de son discours étoient une marque sûre qu'il n'avoit aucune bonne nouvelle à lui annoncer, ordonna sur l'heure même à sa garnison de prendre les armes. Et dès qu'il fut averti que M. Crassus approchoit, il sortit au-devant de lui & le conduisit lui & son armée dans la ville.

IGUVINIENS, *Iguvini*. *Voyez* Iguvium.

IGUVIUM, *Iguvium*, (e) ville d'Italie, dans l'Ombrie, en deçà de l'Appennin. La Table de Peutinger l'appelle Agubium. Jules César la nomme Iguvium, & fait connoître que c'étoit un ancien lieu municipal.

Ce Général, pendant la guerre civile, ayant appris que le Préteur Thermus s'étoit jetté dans Iguvium avec cinq cohortes, & la faisoit fortifier, mais que les habitans n'étoient pas pour lui, envoya trois cohortes; de sorte que le Préteur ne

(a) Cæs. de Bell. Civil. L. I. pag. 474.
(b) Pomp. Mel. p. 153.
(c) Tit. Liv. L. XLV. c. 43.
(d) Plut. T. I, p. 561.

(e) Cæs. de Bell. Civil. L. I. pag. 447. Plin. Tom. I. pag. 171. Cicer. ad Attic. L. VII. Epist. 13. Sili. Ital. L. VIII, v. 460, 461.

crut pas être en sûreté dans la ville, & s'enfuit sur le bruit de leur arrivée, mais, les soldats se débanderent par les chemins, & se retirerent chacun chez soi.

Les habitans de cette ville sont nommés Iguviniens par le même César, ainsi que par Pline. C'est à présent Eugubio ou plutôt Gubio, dans le duché d'Urbin. Augustin Steuchus, qui étoit de cette ville, a fait un Traité particulier sur son nom. Il est dans le troisième tome de ses Œuvres.

I H

IHÉLON, *Ihelon*, Ἰεγλὼμ, (a) étoit fils d'Esaü & d'Oolibama.

I I

IIM, *Iim*, (b) ville de Palestine, dans la tribu de Juda.

IJAR, *Ijar*, (c) nom que quelques-uns donnent au huitième mois de l'année Judaïque.

I L

ILAI, *Ilaï*, Ἠλὶ, (d) d'Ahoh, étoit un des vaillans hommes de l'armée de David.

ILAPINASTE, *Ilapinastes*, surnom qu'on donnoit à Jupiter dans l'isle de Cypre. Les Cypriots l'appelloient ainsi, parce qu'on l'honoroit dans leur isle par de grands & magnifiques festins, qu'on appelle en Grec Εἰλαπίναι, comme on le voit dans Homère.

ILARCHUS, *Ilarchus*, (e) Ἴλαρχος, fut éphore des Lacédémoniens pendant la guerre du Péloponnèse.

ILATION, *Ilation*, (f) Εἰλατίων, fameux danseur Grec. On lui avoit érigé des statues, sur lesquelles on lisoit cette inscription : *Le peuple a fait ériger ces statues à l'honneur d'Ilation, parce qu'il a bien dansé au combat.*

ILE. *Voyez Isle.*

ILE SUSPENDUE EN L'AIR, (g) isle imaginaire, dont parle Lucien. » Après nous » être pourvus, dit-il, d'eau » & de vin dans les deux fleuves, » nous passâmes la nuit sur le » bord ; & le lendemain dès » la pointe du jour, nous fîmes » voile par un doux vent, qui » se changea sur le midi en » une bourrasque si violente, » que notre vaisseau fut enlevé par un tourbillon jusqu'à » la hauteur de trois mille » stades, & commença à voguer par le ciel l'espace de » sept jours & de sept » nuits, en sorte que nous » abordâmes au huitième en » une grande Ile ronde & luisante qui étoit suspendue en

(a) Genes. c. 36. v. 5.
(b) Josu. c. 15. v. 29.
(c) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XVI. p. 202.
(d) Paral. L. I. c. 11. v. 29.
(e) Xenoph. p. 461.
(f) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. p. 106.
(g) Lucian. T. I. p. 714.

» l'air, & ne laissoit pas d'être
» habitée. De jour on ne voyoit
» rien, mais la nuit paroissoient
» au tour quantité d'autres Iles
» brillantes, de diverse gran-
« deur & lumière, & une ter-
» re au-dessous couverte de
» fleuves, de mers, de forêts &
» de montagnes; ce qui nous
» fit juger que c'étoit la nôtre,
» outre qu'on y voyoit des
» villes, qui ressembloient à
» de grandes fourmillières. «
Cette prétendue Ile de Lucien est la Lune, & il y suppose divers peuples, qu'il décrit à la suite du passage qu'on vienr de lire. Ces divers peuples ont leurs arricles particuliers dans ce Dictionnaire.

ILE BLANCHE, (a) *Insula Alba*, [illegible] [illegible] autre Ile imaginaire. C'étoit, selon Lucien, une Ile de fromage dans une mer de lait. » Plus loin nous
» trouvâmes, dit-il, une mer
» de lait, qui avoit au milieu
» une petite Ile de fromage,
» où nous séjournâmes quelque
» tems, mangeant de la terre
» de l'Ile, & buvant du lait
» des raisins; car, ils ne por-
» tent point de vin. La prin-
» cesse Tyro, fille de Salmo-
» née, en étoit reine, &
» avoit reçu cette faveur de
» Neptune pour récompense de
» sa chasteté. Il y avoit aussi un
» temple dédié à Galatée,
» comme il paroissoit par l'ins-
» cription. «

ILÉI, *Ilei*, [illegible], (b) bourg du Peloponnèse dans l'Argolide. Il étoit dans le territoire d'Hermione. Il y avoit dans ce bourg deux chapelles dédiées l'une à Cérès, l'autre à Proserpine.

ILERCAONS, (c) *Ilercaones*, [illegible], peuple d'Espagne, qui habitoit vers l'embouchure de l'Ebre. La Carte de l'Espagne par M. d'Anville met ce peuple au de-là de ce fleuve, & lui donne pour bornes au couchant & au midi le païs des Edétains, à l'orient la mer Méditerranée, & au nord les régions occupées par les Cosétains & les Lacétains.

Ptolémée met chez les Ilercaons le promontoire Ténébrium, le port Ténébrius & l'Embouchure de l'Ebre. Ce peuple n'étoit pas confiné au bord de la mer; il s'avançoit aussi dans les terres; & le même Geographe y place pour villes Carthago Vetus, Biscargis, Théana, Adéba, Tiariulia, Sigarra, Dertosa.

Pline nomme ce païs *Ilergaonum Regio*, & y fait couler l'Ebre. L'Ildum & l'Intibili d'Antonin étoient, sans doute, dans le territoire des Ilercaons, comme le remarque Cellarius. César appelle ce peuple *Illurgavonenses*; & Tite-Live nomme le païs *Ilercaonensium agrum*.

Quelques Auteurs qui n'é-

(a) Lucian. T. I. p. 747.
(b) Pauf. p. 150.
(c) Ptolem. L. II. c. 6. Plin. Tom. I. p. 141. Cæf. de Bell. Civil. L. I. p. 497. Tit. Liv. L. XXII. c. 21.

tendent les Ilercaons que jusqu'à l'Ebre, retranchent, de leur païs Dertosa qui est en de-çà, mais c'est une erreur; car, outre l'autorité de Ptolémée, on a d'anciennes médailles, où Dertosa est nommée comme étant aux Ilercaons.

Ce peuple occupoit une partie de la côte de Catalogne, jusqu'à celle de Valence.

ILERDA, *Ilerda*, ἰλέρδα, (*a*) ville d'Espagne, au païs des Ilergetes, étoit située sur le Sicoris, aujourd'hui la Segre. Cette ville, selon Strabon, étoit à cent soixante stades du fleuve Ibérus, situé vers le couchant, à quatre cens soixante de Tarracon qui étoit au midi, & à cinq cens quarante d'Osca, qui étoit au nord. Strabon ajoûte que ce fut à Ilerda qu'Afranius & Pétreius, lieutenans de Pompée, furent vaincus par César. Sertorius y avoit aussi terminé auparavant la guerre qu'il faisoit contre les Généraux Romains. Les habitans en font appellés *Ilerdenses* dans Pline.

Nous trouvons dans Lucain une belle description de la ville d'Ilerda.

Colle tumet modico, lenique excrevit in altum
Pingue solum tumulo; super hunc fundata vetusta
Surgit Ilerda manu; placidis prælabitur undis
Hesperios inter Sicoris non ultimus amnes,
Saxeus ingenti quem pons amplectitur arcu,
Hibernas passurus aquas.

Cette ville est aujourdhui dans la principauté de Catalogne. Son nom moderne est Lérida, qui n'est qu'une espece d'anagramme de l'ancien. Elle est située sur une colline, dont la pente s'étend insensiblement jusqu'au bord de la Segre. Elle est fortifiée par de bonnes murailles de pierre de taille, & par un beau château qui la domine, & au dedans duquel on voit les restes d'un palais des rois d'Arragon. Elle est passablement grande, & bien bâtie. C'est le siege d'un évêque suffragant de Tarragone; & il y a une université, fondée en 1300. Son territoire est fertile en vin, en grains, en huile, & en toutes sortes de fruits. La Segre fournit d'assez bons poissons, & la campagne des bestiaux & du gibier. Ce qu'il y a d'incommode pour les habitans, c'est le voisinage de la Segre, qui de tems en tems, éleve des brouillards sombres, épais & mal-sains.

ILERGAONUM REGIO. *Voyez* Ilercaons.

(*a*) Strab. p. 161. Ptolem. L. II. c. 6. Plin. Tom. I. pag. 141. Lucan L. IV. v. 11. *&* *seq.* Cæs. de Bell. Civil. L. I. pag. 479. *&* *seq.* L. II. pag. 542.

ILERGETES, *Ilergetes*, (*a*) Ἰλέργετες, peuple de l'Espagne Tarragonnoise. Ils avoient, suivant les cartes de M. d'Anville, les Cérétains avec les monts Pyrénées au nord, les Lacétains à l'orient, l'Hebre ou les Edétains au midi, & les Vascons à l'occident. Ptolémée place aussi les Ilergetes auprès des Vascons, & leur donne les villes suivantes, Bergusia, Celsa, Bergidum, Erga, Succosa, Osca, Burtina, Gallica Flavia, Orgia ou Orcia & Ilerda.

Ptolémée ne fait aucune mention d'Octogésa, ville de leur païs, dont parle César, ni d'Athanagie, qui, selon Tite-Live, étoit la capitale de la nation; quelques-uns ont cru que c'étoit Tarraga, d'autres Manresa; nous aimons mieux croire avec M. de Marca, que ce nom signifie la même ville que Lérida, puisque nul auteur ne parle de la destruction d'Athanagie, & qu'il n'est pas vraisemblable qu'une capitale, qui auroit été détruite par un siege, ou par quelqu'autre révolution éclatante, eût échappé aux Historiens. Il y a plus d'apparence que ce mot est un nom donné par les Grecs à la ville que les Espagnols nommoient Lérida, ou plûtôt Ilerda, d'où le nom moderne s'est formé par la transposition d'une seule lettre.

L'an de Rome 534, & 218 avant Jesus-Christ, Asdrubal ayant passé l'Hebre, souleva les Ilergetes, quoiqu'ils eussent donné des ôtages à Scipion; & avec la jeunesse de cette nation inconstante, il alla ravager les terres des alliés qui étoient demeurés fideles aux Romains. Mais, dès qu'il sçut que Scipion étoit sorti de ses quartiers d'hiver, il repassa l'Hebre, abandonnant tout le païs qui est en de-çà. Scipion, voyant les Ilergetes destitués du secours de celui qui les avoit portés à la révolte, marcha aussi-tôt contr'eux avec son armée; & les ayant obligés de se renfermer dans Athanagie, il les y investit, & en peu de jours, les ayant forcés à lui donner un plus grand nombre d'ôtages qu'auparavant, il les remit tout de nouveau sous la domination des Romains, après avoir tiré d'eux une somme d'argent pour punition de leur infidélité.

Quoique tous les auteurs anciens, Grecs & Latins, nomment les Ilergetes *Ilergetes*, on trouve cependant dans une inscription, rapportée par Gruter, *contra Ilergetas*. Le P. Briet met dans leur païs Illiturgis, que Ptolémée n'y met pas. Ce païs fait aujourd'hui partie de l'Arragon.

ILÉSIUM, *Ilesium*, Εἰλέσιον; (*b*) ville de Grece, selon Homère. Les habitans de cette vil-

(*a*) Strab. pag. 161. Ptolem. L. II. c. 6. Plin. Tom. I. pag. 141. Tit. Liv. L. XXI. c. 23, 61. L. XXII. c. 21. L. 34. c. 11.

(*b*) Homer, Iliad. L. II. v. 6.

le partirent pour le siege de Troye. On la nomme aussi Eilésium. *Voyez* Eilésium.

ILIA, *Ilia*. *Voyez* Ilipa.

ILIA, *Ilia*, Ἰλία, (*a*) mere de Romulus, est aussi appellée Rhéa & Sylvia. *Voyez* Sylvia.

ILIA, *Ilia*, Ἰλία, (*b*) la premiére des femmes de L. Corn. Sylla. Il étoit encore fort jeune lorsqu'il l'épousa, & il en eut une fille.

ILIAQUE [la Table]. (*c*) C'est un monument qui nous a conservé le souvenir de toutes les actions de la dixième année du siege de Troye. On voit au n.° 13. le prêtre Chrysès qui par un sacrifice solemnel invoque Apollon contre les Grecs. Les ravages de la peste, & les mouvemens que se donnent les Grecs pour la faire cesser, sont gravés aux n.° 14. & 15. & on remarque au n.° suivant, Ulysse qui rend Chryséis à son pere. Ici [n.° 18.] Neptune excite Ajax au combat; là [n.° 19.] Idoménée après avoir tué Othryonée, poursuit Asius qui avoit pris la fuite. Énée est représenté tuant Aphareus [au n.° 20.]. Ajax donne le coup mortel à Archilochus [n.° 21.]. Apollon, dans un de ces marbres, excite Hector au combat [n.° 22.]. Dans un autre endroit, le même Hector se bat sur les vaisseaux des Grecs & y met le feu [n.° 24.]. Patrocle est représenté dans le tems qu'il prend les armes d'Achille [n.° 25.]; Mérion tuant Acamas [n.° 26.]; Hector poursuivant Automédon le conducteur du char d'Achille [n.° 27.]; ainsi que le combat qui se livre entre les Grecs & les Troyens pour le corps de Patrocle [n.° 28.], qui est enfin emporté par les Grecs dans leur camp [n.° 29.], où l'on célebre un grand deuil [n.° 30.] On voit aux n.° 31. 32. & 33. Thétis qui prie Vulcain de faire des armes pour son fils Achille, & ce jeune Héros qui s'en couvre, & retourne au combat. Au n.° 34. c'est Neptune qui retire Énée d'un combat dangereux; & au n.° 35. Achille qui tue Iphition, Démoléon & Hippodamas. Au n.° 36. c'est Apollon qui dérobe Hector à une mort certaine. Au n.° 37. Neptune rassure Achille contre les débordemens du Scamandre dont le corps étoit jonché de cadavres. Au n.° 38. les Troyens fuyent en voyant Achille sortir de sa tente. La mort d'Hector est représentée au n.° 40. & les insultes faites à son cadavre, au n.° 41. Les jeux funebres en l'honneur de Patrocle aux n.° 42. & 43. Le voyage de Priam à la tente d'Achille au n.° 44. Au n.° 46. Achille tue l'amazone Penthésilée; au suivant,

(*a*) Plut. T. I. pag. 19.
(*b*) Plut. T. I. p. 455.

(*c*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. p. 276, 277.

Tersite ; au n.° 48. est représenté son combat avec Memnon. Au n.° 49. on voit Ajax & Ulysse qui s'efforçent de venger la mort d'Achille, tué par Pâris ; & ses funérailles sont représentées au n.° 50.

ILICET, c'est-à-dire, (a) *retirez - vous*. C'est l'expression dont on se servoit aux funérailles, pour avertir quand elles étoint finies, ceux qui y avoient assisté, de se retirer.

ILIENS, *Ilienses*, Ἰλιεῖς, nom donné aux habitans des villes nommées Ilium. *Voyez* Ilium.

ILIENS, *Ilienses*, Ἰλιεῖς. (b) peuple de l'isle de Sardaigne. Pline compte les Iliens au nombre des nations les plus célèbres de cette isle ; & Pomponius Méla dit qu'ils en étoient la plus ancienne. Cette dernière assertion ne paroît pas exacte, car la Sardaigne étoit déjà habitée par différentes nations, lorsque les Iliens vinrent s'y établir. Ce peuple n'étoit autre chose qu'une partie de ces Troyens, qui, après le sac de leur ville, s'embarquerent avec Énée. Empôrté en Sardaigne par la tempête, il se mêla avec les Grecs qui s'y étoient établis auparavant, & conserva dans cette isle le nom de sa patrie, nommée Ilium par les uns, & Troye par d'autres.

Lorsque les Carthaginois, après s'être rendu fort puissans sur mer, vinrent s'emparer de la Sardaigne, & en soumirent tous les peuples, les Iliens & les Corses refuserent de reconnoître cette nouvelle puissance, parce que leurs montagnes les défendoient contre l'invasion de leurs ennemis.

L'an 178 avant l'ere Chrétienne, les Iliens ayant reçu des Balares des secours considérables, se jetterent sur la partie de la Sardaigne que les Romains avoient conquise ; & comme le Préteur qui y commandoit alors, n'étoit pas en etat de leur résister, on y fit passer de nouvelles troupes. Les Romains combattirent les deux nations réunies contr'eux, les mirent en déroute, & s'emparerent de leur camp, après leur avoir tué douze mille hommes. Le lendemain, on fit mettre en un monceau les armes des vaincus, & on les brûla en l'honneur de Vulcain.

Il y en a qui confondent les Iliens avec les Ioléens ; mais d'autres les distinguent expressément. On peut mettre de ce nombre Pausanias, dans la belle description qu'il nous a laissée de l'isle de Sardaigne.

ILION, *Ilion*, (c) ville de Macédoine, selon Tite-Live. Cet auteur en parle comme d'une petite place, qui fut prise par les Romains, qui étoient

(a) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. V. pag. 21.

(b) Plin. Tom. I. pag. 160. Pomp. Mel. pag. 153. Pausf. pag. 639. Tit. Liv. L. XL. c. 19. L. LXI. c. 6, 12.

(c) Tit. Liv. L. XXXI c. 27.

sous les ordres de L. Ampuſtius, lieutenant du conſul P. Sulpicius. Il ajoûte que le nom de ce lieu étoit beaucoup plus connu, à cauſe d'une autre ville d'Aſie, qu'à cauſe de celle-ci.

Nous remarquerons que ce nom paroît altéré, & qu'on trouve une preuve de cette altération dans les anciens manuſcrits. Jacques Gronovius voudroit qu'au lieu d'*Ilion* on lût *Cnidus*, qu'il aſſure avoir été une ville d'Illyrie.

ILION, *Ilion*, Ἴλιον. *Voyez* Ilium.

ILION, *Ilion*, Ἴλιον, (*a*) montagne du Péloponnèſe dans la Laconie, ſelon Pauſanias. On y trouvoit un temple de Bacchus, & tout au haut un temple d'Eſculape.

ILIONE, *Ilione*, *Iliona*, (*b*) l'aînee des filles de Priam. Virgile parle du ſceptre que cette Princeſſe avoit porté, de ſon collier de perles, & de ſa couronne d'or toute couverte de pierreries. Ilione avoit épouſé Polymneſtor.

ILIONÉE, *Ilioneus*, (*c*) étoit fils d'Artabaze, le plus grand ſeigneur de la Cour de Darius.

ILIONÉE, *Ilioneus*, (*d*) le plus jeune des enfans d'Amphion & de Niobé, partagea la diſgrace de ſa famille, qui fut punie du mépris que Niobé avoit oſé faire de Latone & de ſes deux fils. Voyant tous ſes freres renverſés par Apollon, Ilionée levoit envain les bras au ciel, & imploroit inutilement le ſecours de tous les dieux, ne ſçachant pas qu'il ne ſeroit pas écouté de tous, & qu'il ne devoit pas tous les prier. Ainſi, Apollon, étoit déjà touché de compaſſion, mais il ne pouvoit plus retenir le trait qui étoit déjà pouſſé, & le jeune Prince mourut au moins d'une mort plus douce, puiſque la fleche qui le perça ne lui fit qu'entamer le cœur.

ILIONÉE, *Ilioneus*, (*e*) capitaine Troyen, fut un des compagnons d'Énée. Peu s'en fallut que le vaiſſeau que montoit Ilionée, ne ſuccombât ſous l'effort de la tempête excitée par Éole à la ſollicitation de Junon.

Ilionée paroit dans l'Énéide comme un Prince fort éloquent, qu'Énée charge de quelques ambaſſades importantes. Virgile lui met dans la bouche pluſieurs diſcours où brille l'éloquence. » Illuſtre fils du dieu » Faune, lui fait-il dire au roi » des Latins, la tempête ne » nous a point jettés ſur ces » côtes, & notre flotte, fidé- » lement guidée par les étoi- » les, ne s'eſt point mépriſe » en abordant à ce rivage. » Chaſſés du plus floriſſant

(*a*) Pauſ. p. 210.
(*b*) Virg. Æneid. L. I. v. 657. & *ſeq.* Horat L. II. Satyr. 3. v. 61.
(*c*) Q. Curt. L. III. c. 13.
(*d*) Ovid. Metam. L. VI. c. 6.
(*e*) Virg. Æneid. L. I. v. 124, 524. & *ſeq.* L. VII. v. 212. & *ſeq.* L. IX. v. 501, 569.

„ royaume

» royaume que le soleil levant » ait jamais éclairé, c'est à » dessein & de notre propre » mouvement que nous sommes venus en ces lieux. Les » Troyens se glorifient d'être » issus de Jupiter, & notre » roi Énée, qui nous envoie » vers vous, est le petit fils » de ce dieu suprême. Est-il » quelqu'un dans l'univers, » fut-ce aux extrêmités de » l'océan, fut-ce sous les feux » de la Zone torride, qui n'ait » entendu parler de la formidable armée des Grecs, de » cet impétueux torrent qui » inonda les champs de la Phrygie ? Est-il quelqu'un qui » ne sçache l'issue de cette » guerre funeste entre l'Europe & l'Asie ? Échappés de » ce déluge affreux, après » avoir long-tems erré sur les » flots, nous demandons un » asyle en ces climats. Nous » vous prions de nous accorder un peu de terre le long » du rivage, pour y établir » nos dieux Pénates. Nous demandons l'usage de l'air & » de l'eau, qui appartiennent » à tous les hommes. Nous ne » ferons point de déshonneur » à votre royaume; vous aurez la gloire du bienfait, » & notre reconnoissance sera » éternelle. Enfin, vous ne » vous repentirez point d'avoir » reçu Troye dans votre Empire. J'en jure par les destins d'Énée, par sa main » aussi fidèle dans les traités » que redoutable dans les combats. Si vous nous voyez » humbles & supplians devant » vous, ce n'est pas que plusieurs nations n'ayent recherché notre alliance, & ne » nous ayent offert une retraite. Mais, les dieux nous » ont expressément ordonné » de venir dans l'Ausonie. Dardanus, né dans ces climats, » y revient aujourdhui pour y » fixer son séjour. Les ordres » d'Apollon le ramenent sur » les bords du Tibre, & à la » source de l'étang sacré du » Numicus. C'est ce même » Dardanus, qui vous offre aujourd'hui par nos mains ces » médiocres présens, sauvés » des flammes de Troye, tristes restes de son ancienne » opulence. Voici la coupe d'or » dont Anchise pere d'Énée se » se servoit dans ses libations; » voilà le sceptre & la tiare » que Priam portoit, selon la » coûtume, lorsqu'il dictoit ses » loix à ses peuples assemblés; » ces étoffes brodées sont l'ouvrage de nos Dames Troyennes. « Ce discours fit une vive impression sur le roi des Latins, qui en demeura immobile.

Depuis, Ilionée fit tomber sur la tête de Lucérlus une pierre énorme, qui l'écrasa.

ILIONÉE, *Ilioneus*, (*a*) fils unique de Phorbas, riche Troyen, eut le malheur de

(*a*) Homer. Iliad. L. XIV. v. 489. & *seq.*

périr dans un combat. Un javelot lancé par Pénélée, l'ayant atteint sous le sourcil, lui déracine l'œil, & perce le crâne d'outre en outre. Ilionée tombe en étendant les bras. Pénélée tirant son épée lui sépare la tête des épaules, la jette à terre, toute armée de son casque, & traversée du javelot; & la relevant ensuite comme une tête de pavot, il la montre aux Troyens, & leur dit en les insultant: » Allez, Troyens, allez dire au pere & à la mere » du brave Ilionée, qu'ils n'ont » qu'à se renfermer dans leur » palais, pour le deuil de leur » fils unique. «

ILIPA, *Ilipa*, (a) ville d'Espagne, aux confins de la Lusitanie, chez les Turdétains. Ptolémée la nomme Illipula. C'est Tite-Live, qui l'appelle Ilipa, au sujet d'une victoire que P. Scipion y remporta sur les Lusitaniens, l'an 193 avant Jesus-Christ. Ce fut-là que ce Général ramena son armée victorieuse, avec un butin immense qu'il fit exposer devant les murailles de la ville, permettant à ceux à qui on l'avoit enlevé, de venir reconnoître leurs effets, & de les reprendre.

Il ne faut point confondre cette ville avec Ilipa de l'article qui suit. On croit que c'est aujourd'hui Zalaméa de la Séréna.

ILIPA, *Ilipa*, Ἴλιπα, (b) autre ville d'Espagne, dans la Bétique, étoit située sur le fleuve Bétis, selon Strabon. Ce nom est pris de la langue Punique, comme l'a remarqué Bochart, & il veut dire plaine élevée.

Pour la distinguer des autres villes du même nom, on la surnommoit Ilia. Pline nous l'apprend; mais, comme quelques manuscrits, par l'ignorance des copistes, portoient *Ilipa cognomine illa Italica*, Froben croyant le mot *illa* inutile, au lieu de le corriger, l'avoit effacé dans son édition; cela a fait croire à des personnes même très-sçavantes, que ce mot *Italica* étoit le surnom de la ville d'Ilipa. Bochart a bien vu que cela ne pouvoit être, & qu'Ilipa & Italica étoient deux villes très-différentes. Le pere Hardouin est venu ensuite; & trouvant dans une inscription de Gruter *Immunes, Ilienses, Iliponenses*, qui, dans une autre inscription, sont simplement nommés *Municipium Inlipense*, sans autre surnom, il a deviné juste & rétabli heureusement le passage de Pline, en remettant *Ilia*, au lieu d'*Illa. Ilipa, cognomine Ilia*; pour lors c'est *Ilia*, qui est le surnom, & non point *Italica*, qui est une ville à part.

Antonin met Ilipa sur la route de Gades à Cordoue, entre Carula & Ostippo, à dix-

(a) Tit. L. L. XXXV. c. 1. Ptolem. L. II. c. 4.

(b) Plin. T. I. p. 138. Strab. p. 141, 142, 174, 175. Ptolem. L. II. c. 4.

huit mille pas de la première, & à quatorze mille de la seconde. Il y avoit des mines d'argent auprès de cette ville, selon Strabon. Ptolémée la nomme *Illipula Magna*. Elle a été épiscopale ; car, Basilius son évêque assista, l'an 589 au troisième Concile de Tolede. C'est aujourd'hui Pennaflor.

ILISSIADES, *Ilissiades*, surnom donné aux Muses. *Voyez* Ilissus.

ILISSUS, *Ilissus*, Ἰλισσὸς, (*a*) fleuve de Grece, dans l'Attique, près d'Athènes. Il y a des éditions de Stace qui portent Elisos. Pausanias écrit Εἰλισσὸς, & parle ainsi de ce fleuve : » Les Athéniens ont deux fleuves ; l'un est l'Ilissus, & l'autre qui tombe dans celui-ci, est l'Eridan, de même nom que ce fleuve qui arrose le païs des Celtes. C'est, dit-on, sur les bords de l'Ilissus qu'Orithyie s'amusant à jouer fut enlevée par Borée qui l'épousa, & qui dans la suite en considération de cette alliance avec les Athéniens leur rendit le bon office de couler à fond plusieurs galères des Barbares. Les Athéniens croyent l'Ilissus consacré à quelques divinités, sur-tout aux Muses, qui ont sur ses rives un autel appellé l'autel des Muses Ilissiades. On vous fera voir aussi sur les bords de cette rivière le lieu où les Péloponnésiens tuerent Codrus, fils de Mélanthus & roi d'Athènes. Quand vous aurez passé l'Ilissus, vous trouverez un endroit nommé *Agréa*, & un temple de Diane Agrotéra, ou la Chasseresse. «

Il est hors de doute que le tems ou plutôt le défaut d'entretien apporte du changement aux rivières. Pour le présent, Spon dans son voyage du Levant pag. 70, nous assure que l'Ilissus n'est plus qu'un torrent qui est presque toujours à sec, & que l'Eridan & le Céphise sont plutôt des ruisseaux que des rivières.

Pline met un fleuve du nom d'Ilissus dans l'isle d'Imbros.

ILITHYIE, *Ilithyia*, (*b*) Εἰλείθυια, déesse du paganisme, étoit fille de Jupiter & de Junon. Homère parle de plusieurs déesses Ilithyies, sans en déterminer le nombre. Mais, Olen, Poëte de Lycie, plus ancien que lui, & qui a fait particulièrement pour ceux de Delphes diverses hymnes en l'honneur des Dieux, qualifie la déesse Ilithyie belle fileuse, la dit plus ancienne que Saturne, & la prend pour une Parque ou

(*a*) Pauf. pag. 33, 34. Strab. pag. 400. Herod. L. VII. c. 190. Stati. Thebaid. L. VIII. v. 767. Mém de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. XII. p. 34.

(*b*) Ovid. Metam. L. IX. c. 9. Pauf. pag. 487, 581. Homer. Iliad. L. XI. v. 260. *& seq.* Odyss. L. XIX. v. 188. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. III. pag. 394, 400. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. V. pag. 27. Tom. XVIII. pag. 9, 33.

le destin. Le même Poëte fait Ilithyie mere de Cupidon. On sçait que cette Déesse est la même que Lucine.

Homère, dans son Odyssée, parle d'un antre d'Ilithyie qui étoit près du fleuve Amnise ; & Strabon écrit qu'il y avoit près de ce fleuve un temple de la même déesse. Eustathe cherche en vain dans la racine du mot *Amnisus*, la raison qui avoit obligé de placer en cet endroit l'antre, ou le temple d'Ilithyie; cela est très-frivole. Cet antre étoit appellé l'*antre d'Ilithyie*, ou parce qu'il avoit servi d'asyle à quelque personne dans de pressans besoins, ou parce que l'eau étant un des grands principes de la génération, le temple de Lucine ne peut être mieux placé que sur le bord d'un fleuve & près de la mer.

Dans l'Iliade, Homère compare les douleurs aigues que ressent Agamemnon à cause d'une blessure, qu'il a reçue, aux douleurs d'une femme qui est en travail, & que les cruelles Ilithyies, filles de Junon, & meres des douleurs les plus terribles, accablent de tous leurs traits. Sur quoi nous profiterons avec Madame Dacier d'une remarque d'Eustathe, qui montre avec quelle noblesse Homère fait des douleurs des femmes en travail, des traits qu'il donne aux déesses Ilithyies qui président aux accouchemens. Il leur donne des traits, comme il donne aux autres Dieux leurs armes, à Jupiter sa foudre, à Neptune son trident, à Apollon ses fleches, &c.

ILIUM, *Ilium*, Ἴλιον, (*a*) ville de l'Asie mineure, dans la Troade. Les Grecs ont écrit Ἴλιον, & les Latins *Ilium*. Servius prétend que *Troja* étoit le nom de la contree, & *Ilium* le nom de la ville. Cependant, on s'est accoûtumé à nommer *Troja*, la ville même; & le nom de Troye est plus souvent employé que celui d'*Ilium*, pour signifier l'ancienne Troye. Les Poëtes s'en sont pourtant servis. Virgile dit : *Ilium in Italiam portans*, au commencement de l'Énéïde. Horace, qui a plus de penchant pour les terminaisons Grecques, dit:

Ilion, Ilion,

Fatalis incestusque judex

Et mulier peregrina vertit.

Il est là question de l'ancienne Troye, démolie par l'armée d'Agamemnon.

ILIUM, *Ilium*, Ἴλιον, (*b*) autre ville de l'Asie mineure, aussi dans la Troade. Mais, elle étoit bien différente de la

(*a*) Virg. Æneid. L. I. v. 72. Horat. L. III. Ode. 3. v. 18. *&* *seq.*

(*b*) Strab. p. 593. *&* *seq.* Tit. Liv. L. XXIX. c. 12. L. XXXV. c. 43. L. XXXVII. c. 9, 37. L. XXXVIII. c. 39. Just. L. XI. c. 5. L. XXXI. c. 8. Horat. L. III. Ode. 3. Tacit. Annal. L. IV. c. 55. L. VI. c. 12. L. XII. c. 58. Plin. Tom. I. p. 281. Pomp. Mel. p. 81. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. VI. p. 488. T. X. p. 492.

précédente, puisqu'elle en étoit éloignée de trente stades, au rapport de Strabon, c'est-à-dire, de trois mille sept cens cinquante pas.

Ces deux villes ont subsisté successivement ; l'ancienne étoit détruite depuis quelque tems, & la nouvelle n'étoit encore qu'un village, où l'on voyoit un temple de Minerve, lorsqu'Alexandre, après le passage du Granique, s'y rendit pour sacrifier à la Déesse. La Chronologie met environ huit cens cinquante ans, entre la destruction de l'ancienne Troye, & l'arrivée d'Alexandre dans la Troade. Ce Prince fit de riches présens à ce village, lui donna le titre de ville, & laissa des ordres pour l'agrandir ; ses successeurs témoignerent de la dévotion pour ce lieu. Après sa mort Lysimachus l'amplifia, & l'environna d'un mur de quarante stades. Tite-Live parlant du roi Antiochus, dit : » Il » débarqua & monta à Ilium » pour sacrifier à Minerve. « Et parlant du général des Romains, il dit : » De-là il monta » à Ilium, & ayant fait un sa» crifice à Minerve, il écouta » favorablement les Ambassa» deurs d'Éléus, de Dardanus » & de Rhœtéus, qui met» toient leurs villes sous sa pro» tection. «

Justin, parlant de la même guerre d'Antiochus, dit : » Les » Romains entrés en Asie, étant » venus à Ilium, ce ne furent » que félicitations mutuelles » entr'eux & les habitans d'I» lium. Ceux-ci leur racon» toient qu'Énée & les autres » capitaines qui le suivirent » etoient sortis de leur sang, » & les Romains leur avouoient » qu'ils tenoient à gloire d'en » descendre. On ne sçauroit » mieux comparer les ravisse» mens des uns & des autres qu'à » ceux que sentent les peres » & les enfans, lorsqu'ils se » revoyent après une longue » absence. Ceux d'Ilium s'ap» plaudissoient de voir que » leurs neveux déjà maîtres » de l'Occident & de l'Afrique » vinssent se remettre en pos» session de l'Asie comme du » royaume de leurs ayeux. Ils » disoient qu'il avoit été à sou» haiter qu'Ilium pérît, puis» qu'elle devoit si heureuse» ment renaître. Les Romains » de leur côté ne pouvoient se » rassasier de contempler les » foyers, & le lieu de la nais» sance de leurs ancêtres, ainsi » que les temples & les statues » de leurs Dieux. «

Cette ville n'avoit déjà plus alors rien de l'éclat que lui avoit donné Lysimachus. Strabon dit expressément que quand les Romains passerent en Asie, la nouvelle Ilium, qui subsistoit de son tems, ressembloit plus à un village qu'à une ville. Il ajoûte que Démétrius le Scepsien, disoit y avoir été, étant jeune, vers ce même tems, & y avoir trouvé les maisons si délabrées, qu'elles n'avoient pas même des toits de tuiles.

Hégésianax, cité par Strabon, écrit que quand les Gaulois passerent en Asie, comme ils avoient besoin d'une place forte, ils allerent à Ilium; mais qu'ils l'abandonnerent, parce qu'il n'y avoit point de murailles. Elle fut pourtant remise en un meilleur état; & elle étoit fermée de nouveau, puisque Fimbria fut obligé de l'assiéger, parce que les habitans refusoient de le laisser entrer; il la prit & la saccagea. Sylla qui défit Fimbria, consola les habitans, & leur fit du bien. Leurs affaires allerent enfin de mieux en mieux jusqu'à ce que Jules César, qui se regardoit comme un des descendans d'Énée, s'affectionna entiérement à eux, leur donna des champs, la liberté, & l'exemption des travaux publics. Tite-Live rapporte que par le traité de paix entre le roi Antiochus & les Romains, on avoit cédé Rhœtée & Gergithe aux habitans d'Ilium. Ce fut Jules César qui mit le comble aux bienfaits des Romains; on le soupçonna même, dit Suétone, d'avoir voulu quitter Rome pour s'y établir, & y transporter les richesses de l'Empire. M. le Févre & M. Dacier assurent que l'on eut à Rome la même frayeur sous l'empire d'Auguste, qui, en qualité d'héritier de Jules César, auroit pu exécuter ce projet, & que ce fut pour l'en détourner en mots couverts, qu'Horace composa l'ode:

Justum & tenacem propositi virum, &c.

On rapporte que Julie, fille d'Auguste, en passant le Scamandre, courut risque d'être submergée par les eaux de ce fleuve, que le concours de plusieurs torrens avoit grossies tout à coup. Le pouvoir & l'autorité sont de ces choses dont quelquefois on ne fait point un bon usage; ceux d'Ilium n'étoient point coupables, l'accident arrivé à Julie ne pouvoit être prévu; & cette Princesse ne les avoit point avertis de son passage. Cependant, on fit un crime à ces malheureux, de n'avoir point envoyé à son secours, & Agrippa son mari les condamna à une grosse amende. Après des remontrances souvent réitérées, mais toujours infructueuses, ils supplierent Nicolas de Damas de vouloir bien engager Hérode à leur accorder sa protection auprès d'Agrippa, qui le considéroit particuliérement. Les choses réussirent au gré de leurs souhaits; & notre Historien fut le porteur des lettres qui leur annonçoient une si agréable nouvelle. Elle fut reçue avec beaucoup de reconnoissance, & cette ville s'empressa à lui marquer par des honneurs proportionnés à la grandeur du service.

Cette ville subsista encore sous les Empereurs comme on le voit par les témoignages de Tacite & de Pline. On a des

médailles frappées au nom de ses habitans ; l'une de Marc-Aurele représente Hector sur un char à deux chevaux, avec cette légende ΑΙΣΩΝ ΕΚΤΩΡΙ; d'autres de Commode, & d'Antonin, fils de Sévere, sur lesquelles la légende est la même, mais dont le char est à quatre chevaux. On en a encore à deux chevaux, frappées sous Sévere; & d'autres sous Gordien.

C'est de cette ville d'Ilium que les voyageurs disent avoir vu les ruines, & non pas de l'ancienne Troye ; ainsi, c'est badiner que d'y chercher les débris du palais de Priam, & autres Antiquités qui ne sçauroient être en cet endroit.

ILLE. Ce pronom sert élégamment à désigner les personnes, dont le nom est fameux dans le monde. C'est ainsi que l'on dit *Alexander Ille*, *Antiochus Ille*, &c.

ILLEL, *Illel*, הלל, (*a*) de Pharathon, fut pere d'Abdon, un des juges d'Israël.

ILLIBÉRIS, *Illiberis*, (*b*) Ἰλλιβερὶς, ville de la Gaule Narbonnoise, qui, après avoir été grande & riche, étoit réduite presque à rien, du tems de Pomponius Méla, comme l'assure cet Auteur, qui l'appelle Eliberri. Une feuille de la table de Peuringer, communiquée à Ortélius, mais non publiée, portoit, selon le témoignage de ce Géographe, Cliberre. Vossius dit que c'est la même ville maritime, nommée aujourd'hui en Espagnol Colibre, mot qui est venu par corruption de ceux-ci *Colonia Illiberis*.

Cette ville n'étoit point encore rétablie du tems de Pline, qui copie Pomponius Méla à ce sujet. Elle étoit au midi de Ruscino, ville située sur une rivière nommée aussi Ruscino, & de laquelle il ne reste plus que quelques ruines à une demie-lieue de Perpignan. Le pere Labbe dans sa Géographie Synodique, M. de Valois dans sa Notice des Gaules, le P. Hardouin dans ses Notes sur Pline, croyent comme Vossius que l'ancienne Illibéris est Colibre ou Colioure. Malgré ces autorités, on en peut douter ; car, M. de Marca, qui avoit étudié ce païs mieux que personne, ne convient pas qu'Illibéris soit précisément Colioure qui est le Caucolibéris du moyen âge, ville éloignée du Tec de cinq mille pas, & qui l'étoit bien davantage, lorsque cette rivière se rendoit dans la mer par son ancien lit. Il combat encore l'opinion commune par ce que dit Tite-Live, qu'Annibal ayant fait passer les Pyrénées à ses troupes, campa à Illibéris. Quelle apparence, dit ce sçavant Homme, qu'Annibal eût

(*a*) Judic. c. 12. v. 13.

(*b*) Pomp. Mel. pag. 137. Plin. T. I. pag. 145. Tit. Liv. L. XXI. c. 24. Strab. pag. 182. Ptolem. L. II. c. 10. Notic. de la Gaul, par M. d'Anvill.

pris son camp dans un lieu si aride & si resserré, au lieu de se poster dans un lieu où il trouveroit l'eau nécessaire pour sa cavalerie? Il y a en effet plus de vraisemblance à croire, qu'Illibéris où campa Annibal, étoit au lieu où est aujourd'hui Elna.

Le rétablissement d'Illibéris sous le nom d'Héléna, mere de Constantin, est attribué à cet Empereur, ou à quelqu'un de ses enfans. On sçait que Constant y fut assassiné par des rebelles du parti de Magnence. L'Épitome d'Aurélius Victor, Eutrope, Saint Jérôme, Orose, Zosime, font mention d'*Helena, oppidum Pyrenæo proximum*, selon Aurelius Victor. Il paroit néanmoins que le nom d'Héléna ne fit point disparoître subitement celui d'Illibéris, puisqu'il est conservé dans la table Théodosienne, que l'on a lieu de juger postérieure au tems où la famille de Constantin a occupé le trône impérial. C'est par un cas semblable, qu'*Aureliani* garde le nom de Genabum, & Gratianopolis, celui de Cularo, dans la même Table. Il en est aujourd'hui d'Elna, comme il en fut autrefois d'Illibéris. Le siege épiscopal établi sous la domination des Visigoths, ou dont on n'a point de connoissance antérieure, ayant été transféré à Perpignan, il ne lui est rien resté de recommandable que son antiquité.

On trouve les évêques d'Héléna entre ceux qui souscrivirent aux Conciles de Tolede. Ils sont très-différens de ceux qui sont nommés évêques d'Illibéris, qui avoient leur siege bien loin de-là dans la Bétique, près de la ville de Grenade. Ce qui leve toute difficulté, c'est que l'Illibéris du Roussillon ne s'appelloit plus ainsi, mais Héléna, lorsqu'elle devint épiscopale. Cela leve aussi la difficulté qui regarde le lieu où s'est tenu le Concile d'Illibéris. Vasæus, Garibay, & autres, le font tenir à Caucolibéris. Morales, Mariana, & Mendosa le renvoyent à l'Illiberis de la Betique. Les peres Labbe, Caranza, & Cabassut, l'attribuent aussi à cette dernière, d'autant plus que ce Concile étant tout composé d'évêques Espagnols, sans aucun mélange de ceux des Gaules, il n'est pas croyable qu'ils eussent été s'assembler dans les Pyrénées sans aucune nécessité.

ILLIBÉRIS, *Illiberis*, Ἰλλίβερις, fleuve de la Gaule Narbonnoise, baignoit la ville de même nom; ce doit être le Tec qui coule à Elna, que l'on a dit dans l'article précédent, avoir succédé à l'ancienne Illibéris.

ILLIPULA, *Illipula*, (a) Ἰλίπουλα, ville d'Espagne, au païs des Turdetains, dans les terres, selon Ptolémée. C'est

(a) Ptolem. L. II. c. 4.

la même qu'Ilipa, dont parle Tite-Live.

ILLIPULA, *Illipula*, (a) I'μεγαλα, furnommee la Grande. C'eſt la même qu'Ilipa, dont parle Strabon.

Il eſt certain d'après les poſitions que donne Ptolémée, que la plus occidentale de ces deux Illipula étoit celle à laquelle il ne donne point de furnom; & par conſéquent, c'étoit celle qui étoit aux frontières de la Luſitanie. Il s'enſuit que c'eſt l'Ilipa de Tite-Live. L'autre, à laquelle Ptolémée donne le furnom de Grande, étant la plus orientale, étoit plus près de Cordoue, entre cette dernière ville & Italica; & par conſéquent, c'eſt la même qu'Ilipa. Ilia de Pline, voiſine d'Italica, & la même auſſi qu'Elepla, dont les Fideles furent martyriſés à Cordoue durant la perſécution d'Abdérame. C'eſt auſſi l'Ilipa d'Antonin qui étoit entre Séville & Cordoue.

ILLITURGI, *Illiturgi*, ville, la même qu'Illiturgis. *Voyez* Illiturgis.

ILLITURGIS, *Illiturgis*, (b) ville d'Eſpagne, felon Tite-Live. Comme elle s'étoit déclarée pour les Romains, Aſdrubal, Magon & Amilcar fils de Bomilcar, allerent l'aſſiéger l'an 215 avant Jeſus-Chriſt. Pendant que ces trois généraux Carthaginois étoient campés devant la place, les Scipions paſſerent au milieu des trois camps ennemis, avec de grands efforts & avec un grand carnage de ceux qui voulurent s'y oppoſer; & après avoir fait entrer dans la ville de leurs alliés les proviſions de bouche dont ils manquoient, & les avoir exhortés à défendre leurs murailles avec le même courage, qu'ils avoient vu combattre les Romains pour leur intérêt, ils s'avancerent pour forcer le camp d'Aſdrubal, qui étoit le plus conſidérable des trois. Les deux autres chefs Carthaginois, voyant que l'affaire étoit de la dernière importance pour eux, allerent auſſi-tôt à ſon ſecours, avec leurs deux armées. Étant donc tous fortis de leur camp, ils ſe trouverent dans le combat ſoixante mille contre les Romains, qui n'étoient pas plus de ſeize mille hommes. Cependant, la victoire fut ſi peu douteuſe, que les Romains tuerent plus d'ennemis qu'ils n'avoient eux-mêmes de ſoldats, firent plus de trois mille priſonniers, & prirent près de mille chevaux & cinquante-neuf étendards. Il reſta outre cela cinq éléphans ſur la place; & les trois camps demeurerent au pouvoir du vainqueur. Les Carthaginois, obligés d'abandonner Illiturgis, allerent tenter de forcer Intibili.

Cette dernière circonſtance ſert à déterminer la poſition

(a) Ptolem. L. II. c. 4.

(b) Tit. Liv. L. XXI. c. 61. L. XXIII. c. 49. L. XXVI. c. 17.

d'Illiturgis ; car, elle prouve clairement que cette ville ne devoit pas être éloignée de celle d'Intibili. Or, Intibili, selon l'Itinéraire d'Antonin, étoit située à vingt-six mille pas de Dertosa. C'est donc dans ce canton qu'il faut chercher Illiturgis, & suivant toute apparence dans le païs des Ilercaons, puisque M. d'Anville, dans sa Carte de l'Espagne, met Intibili dans ce païs, sur une petite rivière qui va tomber dans la mer, au promontoire de Ténébrium.

Nous remarquerons pourtant qu'un passage de Tite-Live éloigne beaucoup Illiturgis du canton où étoit l'Intibili d'Antonin ; car, il dit qu'Asdrubal étoit campé aux Pierres-noires dans le païs des Ausétains, entre les villes d'Illiturgis & de Mentissa. Mais, il n'y aura plus de difficulté, si l'on fait attention que les Ausétains de Tite-Live étoient près de l'Ebre. Il le dit lui-même : *Inde in Ausetanos propè Iberum, socios & ipsos Pœnorum.*

ILLITURGIS, *Illiturgis*, (*a*) autre ville d'Espagne, située dans la Bétique, sur les bords du Bétis, au-dessous de Castulon.

L'an 214 avant l'ere Chrétienne, les Carthaginois entreprirent d'emporter cette place, défendue par une garnison Romaine ; & il paroissoit qu'ils la prendroient par la famine. Mais, Cn. Scipion étant venu au secours de ses citoyens & de ses alliés avec une légion composée de soldats légerement armés, entra dans la ville, après avoir fait un grand carnage des ennemis qu'il trouva en son chemin. Le lendemain, il fit sur les Carthaginois une sortie, qui n'eut pas un succès moins favorable. Il tua plus de douze mille hommes dans ces deux actions, & en prit plus de dix mille, avec trente-six étendards. Ainsi, les Carthaginois abandonnerent Illiturgis.

Cette ville, après avoir été amie des Romains dans le tems de leur prospérité, les quitta pour les Carthaginois, aussi-tôt après la défaite des Scipions & de leurs armées. Les habitans avoient même signalé leur révolte par une cruauté horrible, en égorgeant ceux des Romains qui, après la perte de la bataille, étoient venus chercher un asyle parmi eux. P. Scipion, dès son entrée dans l'Espagne, sçavoit bien ce que ces peuples avoient mérité ; mais, il vouloit songer à sa sûreté, avant que de courir à la vengeance. L'an 206 avant l'ere Chrétienne, voyant l'Espagne tranquille, & qu'il n'avoit plus rien à craindre pour lui-même, il crut qu'il étoit tems de punir les coupables. Il mena donc son armée contre Illiturgis. Les habitans

(a) Tit. Liv. L. XXIV. c. 41. L. XXVIII. c. 19, 20. Plin. Tom. I. pag. 138. Ptolem. L. II, c. 4. Appian. p. 272. Hirt. Pans. de Bell. Alexand. pag. 733. Roll. Hist. Rom. T. III. p. 643, 644.

avoient fermé leurs portes, & avoient fait tous les préparatifs nécessaires pour se bien défendre, tant il est vrai, dit Tite-Live, que les reproches de leur conscience leur tenoient lieu d'une déclaration de guerre de la part des Romains. P. Scipion, tirant de-là l'exorde du discours qu'il fit à ses soldats, dit que les Espagnols, en fermant leurs portes, avouoient eux-mêmes qu'ils méritoient le châtiment qu'ils appréhendoient; qu'ainsi il falloit faire la guerre contre eux avec encore plus d'indignation & d'animosité, que contre les Carthaginois, puisqu'on ne combattoit contre ces derniers que pour la gloire & pour l'Empire, presque sans haine & sans colere; au lieu qu'il falloit faire souffrir aux autres la peine qui étoit due à leur inhumanité, à leur perfidie, & à leur impiété.

Après que P. Scipion eut ainsi parlé, on distribua des échelles à des soldats choisis dans toutes les compagnies; & P. Scipion ayant donné à Lélius une partie de l'armée à conduire, ils attaquerent la ville par deux endroits en même tems. Les assiégés animés plutôt qu'effrayés de ces approches, n'attendent pas que leurs Officiers les excitent à se défendre; les reproches de leur conscience, & la vue du supplice qu'on leur prépare, sont un assez puissant éguillon pour les engager à repousser les ennemis. Ils s'exhortoient les uns les autres à se souvenir que les Romains songeoient à les punir, & non à les vaincre. Que supposé qu'ils dussent tous périr, il étoit bien plus glorieux pour eux de mourir les armes à la main, & sur le champ de bataille, où il étoit permis de disputer la victoire, & où souvent le vainqueur étoit abattu par celui qui paroissoit être vaincu, que de voir prendre, brûler & détruire leur ville, en demeurant dans l'inaction, & expirer ensuite à la vue de leurs femmes & de leurs enfans, devenus la proie de l'ennemi, après avoir eux-mêmes essuyé les outrages les plus sanglans. Des motifs si pressans donnerent du courage, non-seulement aux hommes, & à ceux d'entr'eux qui étoient en état de combattre, mais aux vieillards, aux femmes mêmes & aux enfans, qui faisant des efforts au-dessus de leur âge & de leur sexe, fournissoient des traits à ceux qui défendoient les murailles, & portoient des pierres aux travailleurs. Il n'étoit pas seulement question de conserver la liberté qui n'intéresse que les hommes courageux, mais d'éviter les outrages les plus indignes, & la mort la plus cruelle, objets qu'ils se représentoient avec tout ce qu'ils avoient d'affreux. Ils s'animoient à la vue les uns des autres, & c'étoit à qui s'exposeroit aux travaux les plus pénibles, & aux périls les plus évidens. Ainsi, ils en vinrent aux mains avec tant d'ardeur, que cette armée, qui avoit

dompté l'Espagne, eut plus d'une fois la honte de se voir repoussée loin des murailles, par la jeunesse d'une seule ville. P. Scipion craignant que ce mauvais succès n'abattît le courage des siens, & n'augmentât encore l'audace des ennemis, crut devoir prendre part au péril. C'est pourquoi, après avoir reproché aux soldats leur peu de vigueur, il se fit apporter des échelles, & déclara hautement qu'il alloit monter lui-même à l'assaut, si les autres refusoient de le faire. Il étoit déjà au pied de la muraille, lorsque tous les soldats effrayés du péril où ils voyoient leur Général exposé, lui crierent d'une commune voix qu'il se retirât; & en même tems, ils planterent leurs échelles en plusieurs endroits tout à la fois, & monterent avec beaucoup d'intrépidité. Lélius, de son côté, ne poussoit pas son attaque avec moins de courage. Ce fut alors que les assiégés commencerent à perdre cœur; & ceux qui défendoient les murs ayant été renversés, les Romains s'en rendirent aussi-tôt maîtres. La citadelle fut aussi prise à la faveur du tumulte qui s'excita dans la ville, justement par le côté où on la croyoit imprenable.

Pendant que les Romains abordoient par-tout où ils pouvoient, & que les assiégés étoient uniquement attachés à défendre les endroits qui paroissoient les plus menacés, les déserteurs Africains qui servoient alors parmi les troupes auxiliaires des Romains, s'apperçurent que la partie la plus élevée de la ville n'étoit ni fortifiée ni défendue, parce qu'elle étoit couverte d'un rocher fort haut & fort escarpé. Mais, des soldats choisis, qui avoient joint à leur légereté naturelle celle que l'habitude leur avoit acquise, monterent sur ce roc, en s'accrochant comme ils pouvoient aux parties qui s'avançoient plus que les autres; & lorsqu'ils trouvoient des endroits trop roides ou trop unis, ils enfonçoient d'espace en espace les clouds de fer dont ils s'étoient munis, & s'en servoient comme de degrés pour aller plus loin; & les premiers tirant avec la main ceux qui suivoient, & les derniers soulevant ceux qui précédoient, ils gagnerent enfin le haut. De-là, ils descendirent, en poussant de grands cris, dans la ville, qui étoit déjà au pouvoir des Romains. On vit bien alors que la colere & la haine avoient eu le plus de part à sa prise. Personne ne songea à faire des prisonniers, ou du butin, quoique les biens des habitans fussent à la discrétion des soldats. Le vainqueur fait main-basse sur tous ceux qui lui tombent sous la main, & égorge indifféremment hommes & femmes, vieux & jeunes, jusqu'aux enfans qui étoient encore à la mammelle. Ensuite ils mettent le feu aux maisons, & détruisent tout ce que l'incendie a épargné, tant ils sont

acharnés à effacer jusqu'aux traces qui pourroient conserver la mémoire d'une ville si odieuse.

Cette ville se releva depuis. Pline dit qu'outre le nom d'Illiturgis, elle avoit aussi celui de Forum Julium. Dans Ptolémée & quelques autres anciens Auteurs, elle est appellée Ilurgis. C'est présentement le lieu d'Andujar el Vejo, sur le Guadalquivir, au-dessus de Cordoue.

ILLITURGITAINS, *Illiturgitani*; (*a*) c'étoient les habitans d'Illiturgis dans la Bétique. *Voyez* Illiturgis.

ILLURCIS, *Illurcis*, nom que porta d'abord la ville de Gracchuris. *Voyez* Gracchuris.

ILLURGAVONENSES, *Illurgavonenses*, les mêmes que les Ilercaons. *Voyez* Ilercaons.

ILLURGIE, *Illurgia*, (*b*) ville d'Espagne, selon Etienne de Byzance, qui cite Polybe, au livre onzième, que nous n'avons plus.

Berkelius, dans ses notes, observe que cette ville est appellée Ilurgia dans Appien. L'édition Latine, chez Antoine Gryphe, à Lyon 1588, porte *Illiturga urbs*. Celle de Henri Etienne, 1592, porte Ilyrgis; & l'édition Grecque du même, Ἰλυργία. C'est la même ville que d'autres appellent Illiturgis, & qu'ils mettent dans la Bétique. *Voyez* Illiturgis.

ILLYRIE, *Illyris*, Ἰλλυρίς, (*c*) contrée d'Europe, qui, à ce que l'on croit, fut ainsi nommée d'Illyrius, que les uns font fils de Polyphème, fameux Cyclope, d'autres de Cadmus.

I. Le nom de cette contrée s'écrit diversement dans les auteurs Grecs, ainsi que dans les auteurs Latins. On lit Ἰλλυρίς, dans Appien, dans Ptolémée, dans Strabon, &c. D'autres, comme Hérodien, lisent Ἰλλυρίς, & Ἰλλυρικὸν, mais, avec ce dernier, on doit sous-entendre χώραν ou πεδίον. Dans l'épître aux Romains, un passage porte μέχρι τοῦ Ἰλλυρικοῦ. Dans Strabon τὰ Ἰλλυρικὰ signifie ce qui regarde l'Illyrie. En parcourant un plus grand nombre d'auteurs Grecs, on remarqueroit encore d'autres différences.

(*a*) Tit. Liv. L. XXVIII. c. 25.

(*b*) Appian. p. 272.

(*c*) Plin. Tom. I. pag. 149, 178, *& seq.* Ptolem. L. II c. 17. Solin. pag. 102. Pomp. Mel. pag. 22, 121. *& seq.* Appian. pag. 453, 757. Pauf. pag. 283. Strab. pag. 71, 105, 113, 206, 207, 283, 287, 312. *& seq.* Herodian. pag. 243. Flor. L. I. c. 18. L. IV. c. 2. Just. L. VII. c. 2. *& seq.* L. XI. c. 9. L. XIII. c. 4. Tit. Liv. L. X. c. 2. L. XLII. c. 26. L. LXIV. c. 29. *& seq.* L. LXV. c. 17. *& seq.* Ad Roman. Epist. c. 15. v. 19. Herod. L. IV. c. 49. Roll. Hist. Rom. T. III. pag. 17. *& suiv* Tom. IV. pag. 452, 522, 585. *& suiv.* T. VII. pag. 548. *& suiv.* Tom. VIII. pag. 421. *& suiv.* Crév. Hist. des Emp. T. I. pag. 226, 389, Tom. V. pag. 404, 462. Tom. VI. pag. 257, 285. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. V. pag. 75. Tom. XVIII. p. 74. *& suiv.* Tom. XIX. pag. 586. *& suiv.*

Quant aux Latins, ils disent tantôt *Illyris*, tantôt *Illyria*; il s'en trouve aussi, comme Pline, qui se servent du terme d'*Illyricum*. Ce dernier suppose le mot *solum* sous-entendu; car, *Illyricum* n'est autre chose qu'un adjectif, de même qu'Ἰλλυρικὸν en Grec. Voilà les principales différences à remarquer sur la manière d'écrire ou de lire le nom de l'Illyrie.

II. Mais, il y a une bien plus grande diversité d'opinions au sujet des bornes de ce païs. » Les Grecs, dit Appien, » prennent pour les Illyriens » tous les peuples qui habitent » au dessus de la Macédoine » & de la Thrace, depuis les » Chaoniens & les Thesprotes » jusqu'au fleuve du Danube; » car, telle est la longueur de » tout ce païs. Sa largeur s'é- » tend depuis la Macédoine » & les montagnes de Thrace » jusqu'aux Péoniens, à la mer » Ionienne & aux Alpes; ce » qui comprend un espace de » cinq journées. Sa longueur » est six fois plus grande, se- » lon les Grecs. Les Romains, » ayant mesuré ce païs, ont » trouvé qu'il avoit six mille » stades de longueur, & dou- » ze cens seulement de lar- » geur. »

Nous lisons dans Pomponius Méla: » Les Enchélies, les » Phéaciens; ensuite ceux que » l'on appelle proprement les » Illyriens; puis les Pyréens, » les Liburniens & l'Istrie. » Et dans Pline: *Labeatæ*, *Enderoduni*, *Sassæi*, *Grabæi*, *proprièque dicti Illyrii*, & *Taulantii* & *Pyrici*. On voit par ces deux derniers passages, qu'il y avoit des Illyriens proprement dits, & qu'ils étoient au milieu de toutes ces différentes nations; ou comme l'explique le P. Hardouin, ils étoient entre le Narenta & le Drin. Scylax étend davantage les Illyriens, mais sans y comprendre les Liburniens. Après les Liburniens, dit-il, suivent les Illyriens qui habitent le long de la mer jusqu'à la Chaonie. Mais, Pline dit que la longueur de l'Ilyrie, depuis le fleuve Arsia jusqu'au Drin, est de huit cens milles, ou comme portent les manuscrits IↃXXX milles; ainsi, elle comprend la Liburnie & la Dalmatie. C'est aussi le sentiment de Ptolémée, qui prend les bornes de l'Illyrie depuis le mont Scardus & la haute Mœsie au levant, jusqu'à l'Istrie au couchant; & quand il vient à l'exposition, il comprend comme parties la Liburnie & la Dalmatie, quoiqu'il les traite distinctement. Pomponius Méla dit que l'Illyrie finit à Tergeste au fond du golfe Adriatique; mais, il vaut mieux suivre le sentiment de Pline, qui laisse à l'Italie la plus grande partie de l'Istrie jusqu'à la riviere d'Arsia.

Le P. Briet fournit d'autres divisions de l'Illyrie. Il prend d'abord le nom d'Illyrie dans un certain sens. Elle s'étend,

dit-il, depuis la Gaule & le lac de Constance jusqu'au Pont-Euxin, & depuis la mer supérieure ou Adriatique jusqu'au Danube. Dans ces bornes se trouvent enfermées l'Istrie & la Carniole, avec tous les païs qu'il y a depuis le mont Hémus au haut de la Thrace, jusqu'aux bouches du Danube. Cette division est fondée sur l'autorité de Strabon. Le P. Brier consent encore qu'on y ajoûte la Dace, après que Trajan l'eut réduite en province Romaine; & ainsi l'Illyrie prise en ce sens, s'étendra depuis le mont Hémus, jusqu'au mont Carpathe qui bornoit la Sarmatie.

En second lieu, il diminue l'Illyrie, en détache la Dace & la Mœsie, & dit que cette notion se peut tirer de Ptolémée. Nous exposerons ci-après l'Illyrie de ce Géographe.

En troisiême lieu, le P. Briet en sépare non-seulement la Norique, d'après Suetone, mais aussi la Rhetie, & la Vindélicie, de manière qu'elle ne contient que l'Illyrie & les Pannonies.

Enfin, le même Pere dit que l'Illyrie, dans un sens étroit, se prend pour le païs situé sur la mer Adriatique, & que l'on divise en Liburnie & en Dalmatie.

Ptolémée la borne au nord par les deux Pannonies, au couchant par l'Istrie, au levant par la haute Mœsie & le mont Scardus, au midi par la Macédoine. Il semble la diviser en deux parties, la Liburnie & la Dalmatie, puisqu'il ne nomme pas une seule ville de l'Illyrie, qui ne soit de l'une de ces deux contrées. Il en détache la Norique, les Pannonies, l'Istrie, la Dace, la haute & la basse Mœsie. On voit par une inscription rapportée au recueil de Gruter, que du tems d'Auguste, on divisoit l'Illyrie en haute & basse; c'étoit, je crois, par rapport aux montagnes & au cours des rivieres. Les Iapodes ou Iapides qui en occupoient les montagnes, étoient de la haute Illyrie.

A l'occident des Thraces, dit M. Fréret, & en remontant au midi du Danube jusqu'aux frontieres orientales du païs nommé depuis Norique & Rhétie, on trouvoit un grand nombre de petites cités différentes, presque toujours en guerre les uns contre les autres. Strabon les désigne par le nom commun d'*Illyriennes*, pour les distinguer des colonies Celtiques ou Germaniques qui avoient occupé plusieurs cantons de ce païs-là.

Hérodote place l'Illyrie beaucoup plus vers l'orient; c'est, dit-il, dans ce païs que le fleuve Angrus prend sa source; il ajoûte que ce fleuve tombe dans le Brongus qui va se jetter dans le Danube, après avoir arrosé la plaine des Triballes. Ces Triballes mêlés avec

les *Myſi* étoient, ſelon Strabon, des Thraces qui occupoient le païs ſitué au nord du mont Hémus & à l'orient des Scordiſques, & qui s'étendoient le long du Danube juſqu'aux iſles qu'il forme à ſon embouchure. Ptolémée les met auprès de la ville d'Œſcus ſur le Danube, à l'embouchure de l'Œſcus, aujourd'hui Isker. Nous voyons dans Thucydide, que ces Illyriens étoient voiſins de la Macédoine, & qu'ils s'étendoient juſques ſur la mer Adriatique vers Dyrrachium. De tout cela on doit conclurre que le nom d'Illyrie étoit une déſignation vague, à laquelle on donnoit tantôt plus & tantôt moins d'étendue,

III. Les Illyriens, ſelon Strabon, étoient braves, mais fort adonnés au brigandage. Le grand nombre d'iſles dont leurs côtes étoient bordées, les favoriſoient; & ils ſe ſervoient pour leurs pirateries, de barques très-légeres, qui dans la ſuite furent appellées Liburniennes. Mais, lorſque les Empereurs eurent ſubjugué ce païs, ce furent leurs meilleures légions. Les Illyriens étoient ivrognes; & quoique leur païs fût fort fertile & bon pour les vignes, ils aimoient mieux vivre en corſaires que de cultiver la terre. Ils faiſoient avec de l'orge une ſorte de biere, qu'ils nommoient Labaia; & c'eſt de-là que l'empereur Valens, qui étoit un Illyrien, fut nommé Labaiarius par ſobriquet, ſelon Ammien Marcellin.

Les Romains eurent de la peine à ſubjuguer cette nation. Ils n'avoient point encore pénétré dans le païs des Illyriens avant l'an de Rome 522, & 230 avant Jeſus-Chriſt; mais, en cette année, ce païs commença à attirer leur attention. Agron, roi d'un canton de l'Illyrie, s'étoit rendu plus puiſſant qu'aucun de ſes prédéceſſeurs. Ce Prince, en mourant, avoit laiſſé un fils encore enfant nommé Pinée, ſous la tutele de Teuta, ſa ſeconde femme, qui n'étoit point mere du jeune Prince, & qui néanmoins adminiſtra le royaume en qualité de tutrice & de régente pendant ſa minorité.

Sous ce gouvernement, les Illyriens firent avec une pleine liberté, & même par autorité publique, le metier de Corſaires ſur toute la mer Adriatique, & ſur les côtes de la Grece, & entr'autres exploits de piraterie, ils prirent pluſieurs marchands d'Italie qui ſortoient du port de Brunduſium, & en tuerent même quelques-uns. D'abord le Sénat ne tint pas grand compte des plaintes qu'on lui portoit contre ces pirates. Mais, comme leur audace croiſſoit de jour en jour, & que les plaintes augmentoient, on jugea à propos de leur envoyer des Ambaſſadeurs pour leur demander ſatisfaction ſur pluſieurs griefs qu'on énonçoit, & en particulier pour

leur

leur déclarer que les Romains avoient pris ſous leur protection la petite iſle d'Iſſa. Les Illyriens la maltraitoient en toute manière, parce qu'elle s'étoit retirée de leur alliance, & actuellement ils l'aſſiégeoient en forme.

Ce fut alors qu'arriverent Caius & Lucius Coruncanius, ambaſſadeurs Romains. Dans l'audience qu'on leur donna, ils ſe plaignirent des torts que leurs marchands avoient ſoufferts de la part des Corſaires Illyriens. La Reine les laiſſa parler ſans les interrompre, affectant des airs de hauteur & de fierté. Quand ils eurent fini, ſa réponſe fut que de ſa part elle ne donneroit aucun ſujet de plainte aux Romains, & qu'elle n'enverroit point de pirates contre eux, mais que ce n'étoit pas la coûtume des Rois d'Illyrie, de défendre à leurs ſujets d'aller en courſe pour leur utilité particulière. A ce mot, le feu monte à la tête au plus jeune des Ambaſſadeurs, & avec une liberté Romaine à la vérité, mais qui ne convenoit pas au tems : » Chez nous, Madame, » dit-il, une de nos plus belles » coûtumes, c'eſt de venger en » commun les torts faits aux » particuliers ; & nous ferons, » avec l'aide des Dieux, en- » ſorte que vous réformiez bien- » tôt les coûtumes des rois Illy- » riens. « La Reine, en femme hautaine & violente, fut ſi vivement piquée de cette réponſe, que ſans égard pour le droit des gens, elle envoya à la pourſuite des Ambaſſadeurs, & les fit tuer avec une partie de leur ſuite, jetta les autres en priſon, & porta la cruauté juſqu'au point de brûler vifs les conducteurs des vaiſſeaux qui les avoient tranſportés. On peut juger combien les Romains furent irrités, quand ils apprirent un ſi barbare attentat. Avant tout ils rendirent honneur à la mémoire des Ambaſſadeurs, en leur érigeant une ſtatue dans la place publique. En même tems, ils font des préparatifs de guerre, levent des troupes, équipent une flotte, & la guerre eſt déclarée dans toutes les formes aux Illyriens.

La Reine pour lors entra dans de grandes allarmes. Se voyant près d'avoir ſur les bras une puiſſance ſi formidable, elle député aux Romains, & leur offre de leur rendre tous ceux qu'on avoit faits priſonniers, & qui étoient encore vivans, déclarant au ſurplus que c'étoit ſans ſon ordre que les pirates avoient tué quelques Romains. Il y a apparence qu'elle leva le ſiege d'Iſſa. La ſatisfaction étoit légère, & ne répondoit pas à l'énormité du crime commis par les Illyriens. Cependant, comme elle laiſſoit quelque eſpérance que l'affaire pouvoit ſe terminer ſans prendre les armes & répandre du ſang, Rome s'en contenta pour le préſent, ſuſpendit le départ des troupes, & demanda ſeulement que les auteurs du meurtre lui fuſſent livrés. Ce

délai fit rentrer la Reine dans son premier caractère. Elle refuse nettement de livrer qui que ce soit aux Romains ; & agissant conformément à ce refus, elle fait partir des troupes pour former de nouveau le siege d'Issa.

Au commencement du printems de l'année suivante, Teuta ayant fait construire un plus grand nombre de bâtimens qu'auparavant, avoit envoyé faire le dégât dans la Grece. Une partie passa à Corcyre la Noire, les autres allerent mouiller à Épidamne. Ceux-ci, qui vouloient surprendre la ville, ayant manqué leur coup, se rejoignirent aux premiers, & se rendirent à Corcyre, qui appella à son secours les Achéens & les Étoliens. Après un rude combat sur mer, où ceux d'Illyrie soutenus par les Acarnaniens eurent l'avantage, Corcyre n'étant plus en état de soutenir l'attaque des ennemis, capitula, & reçut garnison, laquelle avoit pour commandant Démétrius de Pharos. Alors, les Illyriens retournerent à Epidamne, & en reprirent le siege.

Les Romains, comme on peut bien le juger, ne demeurerent pas en repos. Les Consuls se mirent en campagne. Fulvius avoit le commandement de l'armée navale, qui étoit de deux cens vaisseaux; & Postumius son Collegue celui de l'armée de terre. Fulvius vouloit d'abord cingler droit à Corcyre, croyant y arriver à tems pour donner du secours. Mais, quoique la ville se fût rendue, il ne laissa pas de suivre son premier dessein, tant pour connoître au juste ce qui s'y étoit passé, que parce qu'il avoit une intelligence avec Démétrius; car, celui-ci ayant été desservi auprès de Teuta, & craignant son ressentiment, avoit fait dire aux Romains qu'il leur livreroit Corcyre, & tout ce qui étoit en sa disposition. Les Romains débarquent dans l'isle, & y sont bien reçus. Démétrius & les Corcyréens leur livrent la garnison Illyrienne, & toute l'isle se soumet, dans la pensée que c'étoit l'unique moyen de se mettre à couvert pour toujours des insultes des Illyriens.

Les Romains ayant mis sur pied une puissante flotte, & en même tems envoyé dans le païs de Teuta une armée de terre, d'une part nettoyerent tous les postes que les Illyriens occupoient dans les isles de la mer Adriatique, & de l'autre réduisirent Teuta à chercher sa sûreté au milieu des terres, en s'éloignant de la côte. Ils donnerent plusieurs places d'Illyrie à Démétrius, pour récompense des services qu'il leur avoit rendus. Cependant, Teuta se voyant sans ressource, envoya des Ambassadeurs à Rome pour demander la paix. Elle rejettoit tout ce qui s'étoit passé sur Agron son mari, dont elle avoit été obligée de suivre le plan, & de continuer les entreprises. La paix fut conclue, non sous

ſon nom, mais ſous celui de Pinée, fils d'Agron, à qui le royaume appartenoit. On convint que Corcyre, Pharos, Iſſa, Epidamne, & le païs des Atintaniens demeureroient aux Romains; que Pinée conſerveroit le reſte des États de ſon pere; qu'il payeroit un tribut aux Romains; &, ce qui étoit l'article le plus intéreſſant pour les Grecs, qu'il ne pourroit naviger au de-là de la ville de Liſſus qu'avec deux vaiſſeaux qui ne ſeroient point armés en guerre. Teuta, ſoit de ſon propre gré, ſoit par l'ordre des Romains, quitta l'adminiſtration du royaume, dont Démétrius fut chargé ſous le titre du tuteur du jeune Roi.

Mais, ce dernier oublia bientôt les bienfaits qu'il avoit reçus des Romains, & ſe mit à ravager les villes de l'Illyrie qui leur appartenoit. Les Romains, indignés de ce procédé, déclarent la guerre à Démétrius, & en confient le ſoin au Conſul L. Æmilius Paulus. Ce Général, ayant défait en bataille rangée les Illyriens qui ſuivoient le parti du Rebelle, l'obligea lui-même de prendre la fuite, & il ſe retira en Macédoine où il paſſa le reſte de ſes jours. Alors toute l'Illyrie reçut la loi des Romains. Le trône fut conſervé au jeune Pinée, qui n'avoit eu aucune part à la révolte de ſon tuteur. On ajoûta quelques nouvelles conditions à l'ancien traité que l'on avoit conclu avec la reine Teuta ſa belle-mere.

Il paroît que ce païs reſta depuis tranquille juſqu'au regne de Gentius. Ce Prince ſe déclara contre les Romains en faveur de Perſée, roi de Macédoine. On chargea le Préteur L. Anicius d'aller lui faire la guerre, & il la fit avec un ſuccès auſſi rapide qu'heureux; car, il la termina avant qu'on ſçût à Rome qu'elle étoit commencée. Elle ne dura que trente jours. Dès qu'il fut entré dans l'Illyrie, toutes les villes ſe ſoumirent à lui avec d'autant plus de facilité qu'il montroit beaucoup de clémence & de juſtice envers les vaincus. Gentius ſe renferma dans Scodra ſa capitale; & ayant tenté une ſortie qui lui réuſſit mal, il perdit courage, & vint ſe jetter aux pieds de L. Anicius, implorant ſa miſéricorde, & avouant, les larmes aux yeux, ſa faute ou plutôt ſa folie, d'avoir pris les armes contre les Romains. Le Préteur le traita humainement; mais, il le fit ſervir dans la ſuite d'ornement à ſon triomphe, lui, ſa femme, ſes enfans, ſon frere, & pluſieurs des premiers de la nation.

L'année ſuivante, qui étoit la 585 de la fondation de Rome, & la 167 avant l'ere Chrétienne, on nomma à Rome cinq Commiſſaires pour aller terminer les affaires de l'Illyrie, mais de concert avec L. Anicius. Quoiqu'on eût choiſi pour cette commiſſion des perſonnes ſur la prudence deſquelles ou pouvoit ſûrement compter, on crut que

l'importance de l'affaire demandoit qu'elle fût mûrement discutée dans le Sénat, afin que le plan fût tracé aux Commissaires & au Général, & qu'ils n'eussent qu'à y mettre la dernière main.

Avant toutes choses, il fut ordonné » que les Illyriens de- » meureroient libres, pour faire » connoître à toutes les na- » tions que le but des armes du » peuple Romain n'étoit point » d'asservir les peuples libres, » mais de délivrer ceux qui » étoient en servitude; ensorte » que les uns pussent, sous la » protection du nom Romain, » conserver pour toujours leur » liberté; & que les autres, » soumis à la domination des » Rois, en fussent traités avec » plus de douceur & d'équité » par considération pour les » Romains; ou que, si jamais » la guerre s'élevoit entre ces » Rois & le peuple Romain, les » nations sçussent que l'issue de » ces guerres seroit la victoire » pour les Romains, & la li- » berté pour elles. «

Le Sénat abolit aussi les impôts sur les mines & sur les revenus de certaines terres, parce que ces impôts ne pouvoient se tirer que par le ministere des fermiers appellés communément Publicains, & que par-tout où il y a de ces sortes de fermiers, il arrive nécessairement de deux choses l'une. Si on leur commande de traiter les peuples avec douceur, ces impôts se réduisent presque à rien; si on leur permet d'employer la rigueur & la dureté, c'est permettre ou plutôt commander la ruine & l'oppression des peuples. On auroit pu les faire lever par les Macédoniens mêmes; mais, on crut que le maniement des deniers publics enrichissant toujours ceux qui les touchent, ce seroit une occasion d'envie & de haine entre eux, & une matière perpétuelle de sédition. Ainsi, le plus sûr parut de les supprimer absolument & pour toujours.

On ne voulut point qu'il y eût dans l'Illyrie un conseil commun à toute la nation, de peur que la multitude insolente ne fît dégénérer en une funeste licence la liberté que le Sénat lui auroit donnée, laquelle ne pouvoit être salutaire, qu'autant qu'on en useroit modérément. L'Illyrie fut donc partagée en trois régions ou parties, dont chacune auroit son conseil particulier, & payeroit aux Romains la moitié des tributs qu'elle avoit coûtume de payer à ses Rois. Telle fut la nouvelle forme du gouvernement qu'on établit dans ce païs.

Du tems de Jules César, les Illyriens se révolterent de nouveau, battirent les Romains en plusieurs rencontres, mirent Gabinius en déroute, & après avoir vaincu Pompée, firent leur paix. Mais, après la mort de César, ils en revinrent aux hostilités jusqu'à ce qu'enfin Auguste les soumit entiérement, & triom-

pha d'eux après la défaite de M. Antoine.

Nous renvoyons aux articles particuliers ce qui concerne les différens peuples réunis sous le nom d'Illyriens.

IV. On voit par la Notice des provinces Romaines, sous Auguste, que l'Illyrie propre étoit partagée en deux; car, on trouve dans la portion du Sénat & du peuple l'Illyrie & une partie de l'Épire; cette partie étoit gouvernée par un Préteur. On rrouve aussi dans le partage de l'Empereur la Dalmatie & une partie de l'Illyrie, apparemment celle dont il avoit fait lui-même la conquête.

La Notice de l'empire, sous Adrien, met dans l'Illyrie dix-sept provinces.

II. De la Norique,
II. Des Pannonies,
La Valérie,
La Savie,
La Dalmatie,
La première Mœsie,
II. De la Dace,
La Macédoine,
La Thessalie,
L'Achaïe,
La première Épire,
La seconde Épire,
La Prévalitane,
L'Isle de Crète.

La Notice de l'Empire, depuis Constantin le Grand jusqu'à Arcadius & Honorius, partage l'Illyrie en trois diocèses, celui de Macédoine, celui de la Dace, & celui de l'Illyrie propre. Le Préfet du Prétoire d'Illyrie avoit sous lui les deux premiers. Le troisième étoit sous les ordres du Préfet du Prétoire d'Italie. Arcadius dans le partage qu'il fit de l'Empire avec Honorius, retint tout ce qui étoit soumis au Préfet du Prétoire d'Illyrie; & Honorius ne garda que le diocèse d'Illyrie, qui comprenoit seulement,

La II. Pannonie,
La Savie,
La Dalmatie,
La I. Pannonie,
La Norique Méditerranée;
La Norique Rispense.

La connoissance de l'Illyrie, prise dans toute cette étendue, est nécessaire pour l'intelligence de l'histoire Ecclésiastique; autrement on seroit embarrassé pour concevoir quel rapport il y avoit de la Thessalie, de l'Achaïe, & de l'isle de Crète, avec l'Illyrie, si on se figuroit un petit canton tel que Ptolémée le représente dans un coin du golfe Adriatique.

Pour les affaires de l'Église, chacun de ces trois diocèses avoit son Métropolitain ou Primat. Celui de l'Illyrie propre ou occidentale étoit l'évêque de Sirmich. Au Concile d'Aquilée, tenu l'an 381, par les soins de Saint Ambroise, Métropolitain du vicariat d'Italie, comme Archevêque de Milan, on voit après lui, Anémius, évêque de Sirmich. Cette ville étoit la capitale de l'Illyrie, tant pour le civil que pour les affaires de l'Église. Justinien le dit *Novell.* 11, & se sert du mot *ancienne*-

ment, parce que cette ville avoit été ruinée par Attila. Son autorité de Métropole fut partagée entre les villes de Lauriac, d'Achride & de Salone.

Le second diocèse, ou la Dace, comprenoit les païs situés entre la Macédoine & le Danube, & avoit pour Métropole Sardique. Théodoret, parlant du Concile des Évêques d'orient & d'occident, tenu en cette ville, ajoûte que Sardique est une ville de l'Illyrie, Métropole de la province de Dace.

Le troisième diocèse qui portoit le nom de *Macédoine* ou d'*Illyrie orientale*, comprenoit toute la Grece, & avoit pour Métropolitain l'évêque de Thessalonique.

Cette division, par rapport aux deux Empires, n'avoit rien changé dans le gouvernement Ecclésiastique; & les Papes avoient conservé la jurisdiction suprême sur toute l'Illyrie. Ils confioient le dépôt de leur autorité à l'archevêque de Thessalonique, qui l'exerçoit jusques dans la Morée. En vain Théodose le jeune voulut donner atteinte à ce droit par une constitution contre l'autorité du Pape en Illyrie, à l'occasion de Périgène, Corinthien, installé sur le siege de Patras, par l'évêque de Corinthe. Les Corinthiens eux-mêmes eurent recours à Rome peu de tems après, pour avoir l'approbation d'un Évêque qu'ils avoient élu pour remplir leur siege. En vain sous prétexte des anciens Canons, les Évêques jaloux de l'autorité du Pape, tâcherent de transporter au siege de Constantinople les droits du siege de Rome, comme si la primauté de l'Église eut dû subir les mêmes changemens que l'Empire; le pape Boniface soutint la primauté de son siege, & conserva à Rufus de Thessalonique l'exercice d'une autorité dont cette Église avoit joui sous les papes Damase, Sirice & Innocent. Le pape Sixte, la conserva de même, & donna à Anastase, évêque de Thessalonique la même autorité que les Papes précédens avoient donnée à ses prédécesseurs. Cependant, à la fin les Grecs ôterent au Pape la jurisdiction de cette partie de l'Illyrie, & ce fut une des mauvaises suites du schisme.

Le nom d'Illyrie ne subsiste plus aujourd'hui. Ce païs fait actuellement partie de la Turquie d'Europe.

ILLYRIENS, *Illyrici*, *Illyrii*, Ἰλλυριοί, les habitans de l'Illyrie. *Voyez* Illyrie.

ILLYRIUS, *Illyrius*, (a) Ἰλλυριός, étoit, selon Appien, fils du Cyclope Polyphème & de Galatée, & avoit pour frere Celtus & Gallus. Il fut pere d'Encheléus, d'Autaréus, de Dardanus, de Médus, de Tau-

(a) Appian. pag. 757. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. V. pag. 75.

las, & de Perrhébus, qui donnerent chacun leur nom à un peuple. Illyrius eut aussi plusieurs filles, entre lesquelles on nomme Parthe, Daorthe, Dassare. Ces Princesses donnerent également chacune leur nom à un peuple. Illyrius lui-même donna le sien aux Illyriens. Quelques-uns disent que ce Prince étoit fils de Cadmus.

ILLYRIUS, *Illyrius*, (*a*) Ἰλλυριός, officier, qui après la mort de Perdiccas, fut déclaré ennemi par toute l'armée des Macédoniens.

ILOTES, *Ilotæ*, *ou plutôt* HILOTES. *Voyez* Hilotes.

ILUA, *ou* ILVA, *Ilua*, (*b*) *Ilva*; c'est la même isle que d'autres nomment Ethalie. *Voyez* Ethalie.

ILUATES, *Iluates*, (*c*) peuple d'Italie, que Tite-Live range au nombre des *Liguſtini*, qui étoient les mêmes que les Liguriens. Ortélius demande si le nom des Iluates ne viendroit pas de celui d'Ilua. Cellarius dit qu'on ne sçait où placer ce peuple.

Nous apprenons de Tite-Live que les Iluates s'étoient soulevés contre les Romains l'an 200 avant l'ere Chrétienne, & qu'ils ne rentrerent dans le devoir que trois ans après.

ILVATES, *Ilvates*. *Voyez* Iluates.

ILUCIA, *Ilucia*, (*d*) ville de l'Espagne Citérieure chez les Orétains, selon Tite-Live. Elle fut prise par Caius Flaminius, l'an 193 avant Jesus-Christ.

ILURGIS, *Ilurgis*, ville d'Espagne, dans la Bétique, est la même qu'Illiturgis. *Voyez* Illiturgis.

ILUS, *Ilus*, Ἶλος, (*e*) fils de Tros & de Callirrhoé, fille du Scamandre, étoit frere de Ganymede & d'Assaracus.

Ce Prince étant allé en Phrygie, & ayant eu l'honneur d'un combat dans une fête, le Roi du païs lui fit présent de cinquante garçons & de cinquante filles; il y joignit, par ordre de l'Oracle, un bœuf de deux couleurs, avec injonction à Ilus de bâtir une ville dans l'endroit où le bœuf se coucheroit. Le bœuf s'arrêta & se coucha près de la colline d'Até; & Ilus y bâtit une ville, qu'il nomma Ilium.

Ce Roi qui fit ce présent à Ilus, est apparemment Byſès, roi des Bébryces, que Conon dit qu'Ilus vainquit dans un combat.

Ilus continua contre Pélops, fils de Tantale, la guerre que

(*a*) Just. L. XIII. c. 8.
(*b*) Tit. Liv. L. XXX. c. 39.
(*c*) Tit. Liv. XXXI. c. 10. L. XXXII. c. 31.
(*d*) Tit. Liv. L. XXXV. c. 7.
(*e*) Homer. Iliad. L. XX. v. 232. Diod. Sicul. pag. 192. Pauf. pag. 115. Ovid. Metam. L. XI. c. 20. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. pag. 240, 241, 302. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIV. p. 192. T. XVI. p. 413.

Tros avoit déclarée à Tantale; & obligea Pélops de sortir de ses États pour se retirer chez Œnomaüs, roi de Pise. Selon quelques-uns, Ilus ne regna sur les Troyens que quarante ans, & selon d'autres, il en regna cinquante-quatre. D'Ilus naquit Laomédon, ainsi que Thémis, qui fut mere d'Anchise, pere d'Énée.

ILUS, *Ilus*, Ἶλος, (*a*) roi d'Éphyre dans la Thesprotie, étoit, selon quelques-uns, fils de Mermérus, & arrière petit-fils de Jason & de Médée. Mais, d'autres doutent que l'on pût accorder cette filiation avec la saine Chronologie.

ILUS, *Ilus*, Ἶλος, (*b*) nom que portoit Ascagne, pendant que le royaume de Troye subsistoit.

ILUS, *Ilus*, Ἶλος, (*c*) capitaine Latin, qui tomba sous les coups de Pallas, fils du roi Evandre.

ILYBIRRIS, *Ilybirris*, (*d*) Ἰλυβίρρις, nom que Strabon donne à la ville d'Illibéris dans la Gaule Narbonnoise, ainsi qu'au fleuve dont elle étoit arrosée. *Voyez* Illibéris.

I M

IMAGE, *Imago*, se dit des descriptions qui se font par le discours.

Les Images, suivant la définition qu'en donne Longin, sont des pensées propres à fournir des expressions, & qui présentent une espèce de tableau à l'esprit.

Il donne, dans un autre endroit, à ce mot un sens beaucoup moins étendu, lorsqu'il dit que les Images sont des discours que nous prononçons, lorsque par une espèce d'enthousiasme, ou émotion extraordinaire de l'ame, nous croyons voir les choses dont nous parlons, & que nous tâchons de les peindre aux yeux de ceux qui nous écoutent.

Les Images, dans la rhétorique, ont un tout autre usage que parmi les Poëtes. Le but qu'on se propose dans la poësie, c'est l'étonnement & la surprise; au lieu que dans la prose, c'est de bien peindre les choses, & de les faire voir clairement. Elles ont pourtant cela de commun, qu'elles tendent à émouvoir dans l'un & l'autre genre.

Ces Images ou ces peintures sont d'un grand secours pour donner du poids, de la magnificence & de la force au discours. Elles l'échauffent & l'animent, & quand elles sont ménagées avec art, dit Longin, elles domptent, pour ainsi dire, & soumettent l'auditeur.

On appelle généralement *Image*, tant en éloquence qu'en poësie, toute description courte & vive, qui présente les objets

(*a*) Mad. Dacier dans ses Remarq. sur l'Odyss. d'Homer. T. I. p. 92.
(*b*) Virg. Æneid. L. I. v. 271.
(*c*) Virg. Æneid. L. X. v. 400.
(*d*) Strab. pag. 182.

aux jeux autant qu'à l'esprit. Telle est dans Virgile cette peinture de la consternation de la mere d'Euryale, en apprenant la mort de son fils :

Miseræ calor ossa reliquit ;
Excussi manibus radii, revolutaque pensa.

Ou cette autre de Verrès par Cicéron : *Stetit soleatus Prætor populi Romani, cum pallio purpureo, tunicaque talari muliercula nixus in littore* ;

Ou cette Image de Racine dans Athalie :

De Princes égorgés la chambre étoit remplie ;
Un poignard à la main l'implacable Athalie
Au carnage animoit ses barbares soldats, &c.

IMAGES, *Imagines*, (a) Εἰκόνες, titre d'un Dialogue de Lucien. C'est la description d'une beauté accomplie.

IMAGES, *Imagines*, (b) terme qui se dit des représentations artificielles que font les hommes, soit en peinture ou sculpture.

Les Romains conservoient avec beaucoup de soin les Images de leurs ancêtres, & les faisoient porter dans leurs pompes funebres & dans leurs triomphes. Elles étoient pour l'ordinaire de cire & de bois, quoiqu'il y en eût quelquefois de marbre ou d'airain. Ils les plaçoient dans les vestibules de leurs maisons, & elles y demeuroient toujours, quoique la maison changeât de maître, parce qu'on regardoit comme une impiété de les déplacer.

Appius Claudius fut le premier qui les introduisit dans les temples l'an de Rome 259, & qui y ajoûta des inscriptions, pour marquer l'origine de ceux qu'elles représentoient, aussi-bien que les actions par lesquelles ils s'étoient distingués.

Il n'étoit pas permis à tout le monde de faire porter les Images de ses ancêtres dans les pompes funebres. On n'accordoit cet honneur qu'à ceux qui s'étoient acquittés glorieusement de leurs emplois. Quant à ceux qui s'étoient rendu coupables de quelques crimes, on brisoit leurs Images.

IMANTOSIS, *Imantosis*, (c) ἱμάντωσις, terme par lequel les Grecs désignoient les ligamens de bois, qu'on mettoit dans les édifices pour les faire tenir fermes.

IMANUENTIUS, *Imanuentius*, (d) roi des Trinobantes, peuple de la grande-Bretagne, fut tué par Cassivellaunus. Mandubratius, fils de cet infortuné Prince, alla chercher une retraite dans la Gaule auprès de César.

(a) Lucian. T. II. p. 1. & seq.
(b) Recueil. d'Antiq. par M. le Comt. de Cayl. T. I. p. 200.
(c) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 340.
(d) Cæs. de Bell. Gall. L. V. pag. 174.

IMAON, *Imaon*, (*a*) capitaine Troyen. Halésus, voulant le couvrir de son bouclier, se découvrit lui-même, & s'offrit ainsi au trait meurtrier de Pallas, fils d'Évandre.

IMAUS, *Imaüs*, (*b*) longue chaîne de montagnes, qui traverse l'Asie, au nord de ce que les Anciens appelloient proprement l'Inde, & qui envoie une de ses branches au septentrion, vers la mer Glaciale.

Cette longue chaîne avoit quantité de noms particuliers; Pline nous fournit ceux-ci, d'occident en orient, comme de montagnes liées l'une à l'autre, le Caucase, le Paropamise, l'Emode & l'Imaüs. Il dit que de ces montagnes, l'Inde s'abaisse en une plaine immense qui ressemble à l'Égypte. Il explique le mot *Imaüs*, par couvert de neige, *nivosum*.

L'Imaüs séparoit l'Inde, de la Scythie, comme elle sépare encore aujourd hui l'Indoustan de la Tartarie. Une branche qui s'avance dans le nord, coupoit la Scythie en deux, sçavoir la Scythie en de-çà de l'Imaüs, & la Scythie d'au de-là. Prolémée, qui fait deux chapitres de ces deux Scythies, les borne au nord par une terre inconnue; c'est dire en même tems qu'on ne sçavoit pas jusqu'où alloit cette montagne. Nous sçavons présentement que la longue chaîne de montagnes, qui borne les Indes au nord des royaumes de Caboul & de Cachemire, & qui traverse le royaume du grand Tibet, ne court du sud an nord, selon la ligne Méridienne, comme Ptolemée le dit de l'Imaüs que jusqu'au 47.e degré de latitude; après quoi, elle se tourne vers l'orient, puis vers le nord, & enfin vers le nord-ouest, jusqu'à l'embouchure du Jéniscéa, fleuve de Sibérie. Cette chaîne de montagnes a quantité de noms particuliers, que lui donnent les peuples voisins. Nous ne nous arrêterons pas beaucoup aux noms modernes, que les Géographes du seizième siecle ont donnés à cette montagne. Ils ne connoissoient guere la Tartarie; & ce qu'Ortélius en a recueilli, a été assez inutilement copié par Baudrand.

Arrien, qui fait commencer cette chaîne dès le mont Taurus vers la Pamphylie, la Lycie & la Cilicie, & qui l'amene de-là jusqu'aux Indes, dit qu'elle prend divers noms en divers lieux, sçavoir *Paropamisus*, *Emodus* & *Emaon*. Il ajoûte qu'elle peut bien avoir encore d'autres noms en d'autres endroits. On voit que l'*Emaon* de cet Auteur est l'Imaüs de Pline & de Ptolémée.

Lorsque l'Imaüs se tourne au nord, il envoie une branche vers l'orient; & cette branche est ce que les Anciens ont nommé *Damasi Montes*.

(*a*) Virg. Æneid, L. X, v. 424, 425. | (*b*) Plin. T. I. p. 317, 318.

IMBRACUS, *Imbracus*, (*a*) fut pere d'Asius, l'un des Troyens compagnons d'Énée.

IMBRASIE, *Imbrasia*, (*b*) surnom de Junon, pris de celui d'Imbrasus.

IMBRASUS, *Imbrasus*, Ἴμϐρασος, (*c*) fleuve de l'isle de Samos. Les habitans de cette isle prétendoient que Junon étoit née sur les bords de ce fleuve, sous un saule qu'ils montroient encore du tems de Pausanias.

IMBRASUS, *Imbrasus*, Ἴμϐρασος, (*d*) pere de Glaucus & de Ladès. Il avoit lui-même instruit ses deux fils dans l'art de la guerre; il leur avoit donné des armes pareilles, & leur avoit appris soit à combattre de près, soit à faire voler un cheval dans la plaine.

IMBRASUS, *Imbrasus*, (*e*) Ἴμϐρασος, fut pere de Pirus qui commandoit les Thraces au siege de Troye.

IMBRÉE, *Imbreus*, (*f*) l'un des Centaures qui combattirent contre les Lapithes aux noces de Pirithous. Il ne put éviter la mort, malgré tout le courage qu'il montra dans cette circonstance. Il fut vaincu & tué par le Lapithe Dryas.

IMBRIUS, *Imbrius*, (*g*) Ἴμϐριος, fils de Mentor, fut tué pendant le siege de Troye par Teucer, fils de Télamon. Avant l'arrivée des Grecs, il demeuroit dans la ville de Pédase avec Médésicaste sa femme, fille naturelle de Priam; mais, depuis que les vaisseaux des Grecs eurent abordé au rivage de Troye, il étoit revenu dans le palais de son beau-pere, qui l'aimoit comme ses enfans, & il étoit honoré & respecté de tout le peuple à cause de sa naissance & de son courage. Teucer l'ayant attaqué l'atteignit, & le blessa au dessous de l'oreille avec sa pique qu'il retira. Imbrius tombe comme un fraîne, qui, abattu sur le sommet d'une montagne par la main d'un bûcheron, couvre la terre de ses tendres branches. Le bruit des armes de ce guerrier retentit au loin. Teucer se jetta en même tems sur lui pour le dépouiller, mais Hector s'avança pour l'en empêcher, & lui lança sa pique. Cependant, les deux Ajax s'emparerent du corps d'Imbrius, & l'enlevant comme deux lions affamés enlevent aux chiens une biche, & l'emportent dans leur fort, ils le dépouillerent de ses armes, & le fils d'Oilée lui ayant coupé la tête, pour venger son ami Amphimachus, la jetta aux Troyens comme une pierre qu'on lance avec une fronde. La tête tomba sur la poussière aux pieds d'Hector.

(*a*) Virg. Æneid. L. X. v. 123.
(*b*) Antiq. expl. par D. Bernard de Montf. T. I. pag. 59.
(*c*) Pauf. p. 403.
(*d*) Virg. Æneid. L. XII. v. 343.
(*e*) Homer. Iliad. L. IV. v. 520.
(*f*) Ovid. Metam. L. XII. c. 9.
(*g*) Homer. Iliad. L. XIII. v. 170. & seq.

IMBROS, *Imbros*, Ἴμβρος, (*a*) isle de la mer Égée, située entre l'isle de Samothrace & l'isle de Lemnos. Elle avoit la première au nord & la seconde au midi le mont Athos au couchant & l'extrémité de la Chersonnèse de Thrace à l'orient. Pline donne quatre-vingt-huit mille pas à cette isle, avec une ville. Selon Etienne de Byzance, cette ville portoit le même nom que l'Isle, & étoit consacrée à Cérès & à Mercure. Charès Athénien, qui s'étoit enfermé dans Mitylène avec deux mille Perses, ayant été contraint de céder cette place aux Macédoniens, du tems d'Alexandre, se retira à Imbros. Cette isle fut la patrie d'Athénodore. C'est aujourd'hui Lembro dans l'Archipel.

IMBROS, *Imbros*, Ἴμβρος, (*b*) forteresse située dans l'Asie mineure au-dessus de la ville de Caunus, dans le païs que les Rhodiens possédoient dans le continent.

IMILCON, *Imilco*. *Voyez* Himilcon.

IMITATION, *Imitatio*, (*c*) terme de poësie & de rhétorique. On peut définir l'Imitation, l'emprunt des images, des pensées, des sentimens, qu'on puise dans les écrits de quelque Auteur, & dont on fait un usage, soit différent, soit approchant, soit en enchérissant sur l'original.

Rien n'est plus permis que d'user des ouvrages qui sont entre les mains de tout le monde; ce n'est point un crime de les copier; c'est au contraire dans leurs écrits, selon Quintilien, qu'il faut prendre l'abondance & la richesse des termes, la variété des figures, & la manière de composer; ensuite, ajoûte cet Orateur, on s'attachera fortement à imiter les perfections que l'on voit en eux, car on ne doit pas douter qu'une bonne partie de l'art ne consiste dans l'Imitation adroitement déguisée.

Laissons dire à certaines gens que l'Imitation n'est qu'une espèce de servitude qui tend à étouffer la vigueur de la nature; loin d'affoiblir cette nature, les avantages qu'on en tire ne servent qu'à la fortifier. C'est ce que M. Racine a prouvé solidement dans un mémoire agréable, dont le précis décorera cet article.

Stésychore, Archiloque, Hérodote, Platon, ont été des imitateurs d'Homère, lequel vraisemblablement n'a pu lui-même, sans imiter ceux qui l'ont précédé, porter tout d'un coup la poësie à son plus haut

(*a*) Strab. pag. 124, 457. Plin. T. I. pag. 214. Q. Curt. L. IV. c. 5. Pomp. Mel. pag. 144. Tit. Liv. L. XXXIII. c. 30. L. XXXV. c 43. Homer. Iliad. L. XIII. ℣. 33. Herod. L. V. c. 26. Freinsh. suppl. in Q. Curt. L. II. c. 6.

(*b*) Strab. p. 651.

(*c*) Mem. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I pag. 76. *& suiv.* T. VI. pag. 233. *& suiv.*

point de perfection. Virgile n'écrit presque rien qu'il n'imite ; tantôt il suit Homère, tantôt Théocrite, tantôt Hésiode, & tantôt les Poëtes de son tems ; & c'est pour avoir eu tant de modeles, qu'il est devenu un modele admirable à son tour.

Il faut avouer qu'il n'est pas impossible que des hommes plus favorisés du ciel que les autres, s'ouvrent d'eux mêmes un chemin nouveau, & y marchent sans guides ; mais, de tels exemples sont si merveilleux, qu'ils doivent passer pour des prodiges.

En effet, le plus heureux génie a besoin de secours pour croître & se soutenir ; il ne trouve pas tout dans son propre fonds. L'ame ne sçauroit concevoir ni enfanter une production célebre, si elle n'a été comme fécondée par une source abondante de connoissances. Nos efforts sont inutiles, sans les dons de la nature ; & nos efforts sont imparfaits si l'on n'accompagne ces dons, si l'Imitation ne les perfectionne.

Mais, il ne suffit pas de connoître l'utilité de l'Imitation ; il faut sçavoir encore quelles regles on doit suivre pour en retirer les avantages qu'elle est capable de procurer.

La première chose qu'il faut faire est de se choisir un bon modele. Il est plus facile qu'on ne pense de se laisser surprendre par des guides dangereux ; on a besoin de sagacité pour discerner ceux auxquels on doit se livrer. Combien Séneque a-t-il contribué à corrompre le goût des jeunes gens de son tems & du nôtre ? Lucain a égaré plusieurs esprits qui ont voulu l'imiter, & qui ne possédoient pas le feu de son éloquence. Son traducteur entraîné comme les autres, a eu la folle ambition de lui dérober la gloire du style ampoulé.

Il ne faut pas s'attacher tellement à un excellent modele, qu'il nous conduise seul, & nous fasse oublier tous les autres Écrivains. Il faut comme une abeille diligente, voler de tous côtés, & s'enrichir du suc de toutes les fleurs. Virgile trouve de l'or dans le fumier d'Ennius ; & celui qui peint Phedre d'après Euripide, y ajoûte encore de nouveaux traits, que Séneque lui présente.

Le discernement n'est pas moins nécessaire pour prendre dans les modeles qu'on a choisis les choses qu'on doit imiter. Tout n'est pas également bon dans les meilleurs Auteurs ; & tout ce qui est bon ne convient pas également dans tous les tems & dans tous les lieux.

De plus, ce n'est pas assez que de bien choisir ; l'Imitation doit être faite d'une manière noble, généreuse, & pleine de liberté. La bonne Imitation est une continuelle invention. Il faut, pour ainsi dire, se transformer en son modele, embellir ses pensées, & par le tour

qu'on leur donne, se les approprier, enrichir ce qu'on lui prend, & lui laisser ce qu'on ne peut enrichir. C'est ainsi que la Fontaine imitoit, comme il le déclare nettement.

Mon Imitation n'est point un esclavage.

» Je n'emploie que l'idée, les
» tours & les loix que nos
» maîtres suivoient eux-mê-
» mes. «

Si d'ailleurs quelque endroit plein chez eux d'excellence,
Peut entrer dans mes vers sans nulle violence,
Je l'y transporte, & veux qu'il n'ait rien d'affecté,
Tâchant de rendre mien, cet air d'Antiquité.

Malherbe, par exemple, montre comment on peut enrichir la pensée d'un autre, par l'image sous laquelle il représente le vers si connu d'Horace :

Pallida mors æquo pulsat pede pauperumque tabernas,
Regumque turres.

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
Est sujet à ses loix;
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre,
N'en défend pas nos Rois.

Sophocle fait dire au malheureux Ajax, lorsqu'étant près de mourir, il trouve son fils :

Ω παῖ, γένοιο πατρὸς εὐτυχέστερος
Τὰ δ' ἄλλα ὅμοιος.

Virgile exprime la même chose d'une manière différente.

Disce, puer, virtutem ex me, verumque laborem,
Fortunam ex aliis.

Et nous trouvons dans Andromaque la même idée rendue encore d'une façon nouvelle.

Fais connoître à mon fils, les héros de sa race;
Autant que tu pourras, conduis-le sur leur trace;
Dis lui par quels exploits leurs noms ont éclaté,
Plutôt ce qu'ils ont fait, que ce qu'ils ont été.

M. Despréaux qui disoit en badinant, *qu'il n'étoit qu'un gueux revêtu des dépouilles d'Horace*, s'est si fort enrichi de ces dépouilles, qu'il s'en est fait un trésor, qui lui appartient justement; en imitant toujours, il est toujours original. Il n'a pas traduit le poëte Latin, mais il a joûté contre lui, parce que dans ce genre de combat, on peut être vaincu sans honte.

Si Virgile n'avoit pas osé joûter contre Homère, nous n'aurions point sa magnifique description de la descente d'Énée aux enfers, ni l'admirable peinture du bouclier de son hé-

ros. C'est ici qu'il faut convenir que le poëte Latin nous apprend comment il faut s'y prendre pour se rendre original en imitant ; c'est de cette manière que les grands peintres & les sculpteurs imitent la nature, je veux dire en l'embellissant.

L'approbation constante que l'Iphigénie de Racine a reçue sur le théatre François, justifie sans doute l'opinion de ceux qui mettent cette tragédie au nombre des plus belles. En la comparant à la piece du même nom, qui a fait les délices du théatre d'Athènes, on verra de quelle façon on doit imiter les Anciens. Euripide, de l'aveu d'Aristote, ne donne pas à son Iphigénie, un caractere constant & soutenu ; d'abord elle déclare qu'elle périt par le meurtre injuste d'un pere barbare ; un moment après, elle change de sentiment, elle excuse ce pere, & prie Clytemnestre de ne point haïr Agamemnon, pour l'amour d'elle. L'Auteur de l'Iphigénie moderne sentant la faute d'Euripide, a pris grand soin de l'éviter ; il a peint cette fille toujours respectueuse & toujours soumise aux volontés de son pere.

Ainsi, l'Imitation née de la lecture continuelle des bons originaux, ouvre l'imagination, inspire le goût, étend le génie, & perfectionne les talens ; c'est ce qui fait dire à un de nos meilleurs Poëtes :

Mon feu s'échauffe à leur lumière,
Ainsi qu'un jeune peintre instruit
Sous Coypel & sous l'Argilière,
De ces maîtres qui l'ont conduit,
Se rend la touche familière ;
Il prend noblement leur manière,
Et compose avec leur esprit.

Ne rougissons donc pas de consulter des guides habiles, toujours prêts à nous conduire. Quoiqu'ils soient nos maîtres, la grande distance que nous voyons entr'eux & nous, ne doit point nous effrayer. La carriere dans laquelle ils ont couru si glorieusement, est encore ouverte ; nous pouvons les atteindre, en les prenant pour modeles & pour rivaux dans nos imitations; si nous ne les atteignons pas, du moins nous pouvons en approcher, & après les grands hommes, il est encore des places honorables. La réputation de Lucrece n'empêcha pas Virgile de paroître, & la gloire d'Hortensius ne rallentit point l'ardeur de Cicéron pour l'éloquence. Quel homme étoit plus propre à désespérer ses rivaux que Corneille ? Cependant, il a trouvé un égal, & quoiqu'un autre ait mérité la même couronne, la sienne lui est demeurée toute entière, & n'a rien

perdu de son éclat.

Concluons que c'est à l'imitation que les Modernes doivent leur gloire, & que c'est de cette même imitation que les Anciens ont tiré leur grandeur.

IMMA, *Imma*, Ἴμμα (*a*) ville de Syrie, qui étoit située à quelque distance d'Anthioche. Ce fut auprès d'Imma qu'Aurélien défit la cavalerie de Zénobie. Cette ville est appellée Imme dans Pline. Il y a des Auteurs qui lisent Immes, *Immæ*, en pluriel.

IMMOLATION, IMMOLER, *Immolatio*, *Immolare*. Ces termes ne désignoient point chez les Latins le sacrifice sanglant, mais la consécration faite aux Dieux d'une victime, en mettant sur sa tête une espèce de pâte salée. *Immolare* n'étoit autre chose que, *molâ* ou *farre molito & sale hostiam perpessam diis sacrare*, comme Festus nous l'apprend. *Mola* signifie une espèce de gâteau d'orge, que l'on assaisonnoit de sel; on l'émioit sur le front de la victime, & c'étoit la marque de sa consécration, ou de son dévouement aux autels; voilà la cérémonie qui s'appelloit proprement Immolation; d'où l'on a fait le verbe Immoler. Les mots *Immoler*, *Immolation* ont changé d'acception, & ils désignent le sacrifice sanglant d'une victime.

On appelloit autrefois Immolation, la partie de la Messe que nous appellons la Préface.

IMMORTELS, *Immortales*, Ἀθάνατοι, (*b*) nom que les Perses donnoient à un corps de leurs troupes. Du tems de Darius, au rapport de Quinte-Curse, les Immortels étoient au nombre de dix mille, & surpassoient en somptuosité tout le reste des Barbares. Ils avoient des colliers d'or & des robes de drap d'or frisé, avec des casaques à manches, toutes couvertes de pierreries.

Les Immortels étoient destinés à la garde du Prince, & on les appelloit ainsi, parce que ce corps subsistoit toujours dans le même nombre, & que dès qu'il y étoit mort quelque soldat, on en substituoit un à sa place. Apparemment qu'il commença à ces dix mille soldats que Cyrus fit venir de Perse pour sa garde.

IMMUNES, (*c*) nom que l'on donnoit à Rome à six des premiers confreres du grand college du dieu Sylvain. Ce nom paroît n'exprimer guere leur office & leurs prérogatives; mais, quelques inscriptions nous apprennent que ces *Immunes* avoient droit de sacrifier dans les assemblées, & ce droit est qualifié dans une inscription,

(*a*) Ptolem. L. V. c. 15. Plin. Tom. I. pag. 268. Crév. Hist. des Emp. T. VI. p. 36.

(*b*) Q. Curt. L. III. c. 3. Herod. L. VII. c. 38. Roll. Hist. Anc. Tom. I. p. 530.

(*c*) Mém. de l'Acad. des Inscript & Bell. Lett. T. XIII. p. 435.

inscription, *Immunitas.*

IMMUNITÉ, *Immunitas*, est définie en Latin *vacatio & libertas ab oneribus*, exemption de quelque charge, devoir ou imposition.

Ce mot vient du Latin *munus*, lequel en Droit signifie trois choses différentes, sçavoir, *don* ou *présent fait pour cause*, *charge* ou *devoir*, & *office* ou *fonction publique.*

Les Romains appellerent leurs offices ou fonctions publiques *munera*, parce que dans l'origine c'étoit la récompense de ceux qui avoient bien mérité du public.

Par succession de tems plusieurs offices furent réputés onéreux, tels que ceux des décurions des villes, à cause qu'on les chargea de répondre sur leurs propres biens, tant du revenu & autres affaires communes des villes, que des tributs du fisc; ce qui entraînoit ordinairement la ruine de ceux qui étoient chargés de cette fonction, au moyen de quoi il fallut user de contrainte pour obliger d'accepter ces sortes de places & autres semblables, & alors elles furent considérées comme des charges publiques, *munera quasi onera; munus enim aliquando significat onus, aliquando honorem seu officium*, dit la loi *munus*, au Digeste *de verborum signific.*

Les tuteles & curateles furent dans ce même sens considérées comme des charges publiques, *munera civilia.*

Ceux qui avoient quelque titre ou excuse pour s'exempter de ces charges publiques, étoient *Immunes*, *seu liberi à muneribus publicis.* Ainsi de *munus* pris pour charge, fonction ou devoir onéreux, on a fait Immunité qui signifie exemption de quelque charge ou devoir; & le terme d'*Immunitas* a été consacré en Droit pour exprimer cette exemption, ainsi qu'on le peut voir dans plusieurs titres du Digeste & du Code.

Le titre *de excusationibus* au Digeste, qui concerne les excuses que l'on peut donner pour s'exempter d'être tuteur ou curateur, appelle cette exemption *vacatio munerum.*

Le titre *de vacatione & excusatione munerum*, concerne les Immunités, par lesquelles on peut s'exempter des diverses fonctions publiques. Ces Immunités ou excuses sont tirées de l'âge trop tendre ou trop avancé, des infirmités du corps, de l'exercice de quelqu'autre fonction supérieure ou incompatible.

Le Code contient aussi plusieurs titres sur les immunités, entr'autres celui *de Immunitate nemini concedenda*, où il est dit que les greffiers des villes qui auront fabriqué en faveur de quelqu'un de fausses Immunités, seront punis du feu.

IMPARFAIT, terme employé quelquefois comme adjectif en Grammaire, avec le nom de prétérit, & quelquefois employé seul & substanti-

vement ; ainsi , on dit le prétérit imparfait ou l'imparfait. C'est un tems du verbe distingué de tous les autres par ses inflexions & par sa destination. *J'étois* est l'imparfait de l'indicatif ; *que je fusse* est l'imparfait du subjonctif. Voilà des connoissances de fait, & personne ne s'y méprend. Mais , il n'en est pas de même des principes raisonnés qui concernent la nature de ce tems ; il semble qu'on n'en a eu encore que des notions bien vagues & même fausses ; & la dénomination même qu'on lui a donnée , caractérise moins l'idée qu'il en faut prendre , que la manière dont on l'a envisagé. Ceci est développé & justifié sous l'article de Tems. On y verra que ce tems est de la classe des présens , parce qu'il désigne la *simultanéité* d'existance , & que c'est un présent antérieur , parce qu'il est relatif à une époque antérieure à l'acte même de la parole.

IMPATIENCE , *Impatientia*, inquiétude de celui qui souffre , ou qui attend avec agitation l'accomplissement de ses vœux.

Ce mouvement de l'ame plus ou moins bouillant , procede d'un tempérament vif , facile à s'enflammer , & qu'on auroit pu souvent modérer par les secours d'une bonne éducation.

Les Princes qui croyent tout pouvoir , & qui se livrent à leurs impatiences , imitent ces enfans qui rompent les branches des arbres , pour en cuillir le fruit avant qu'il soit mûr. Il faut être patient pour devenir maître de soi & des autres.

Loin donc que l'Impatience soit une force & une vigueur de l'ame , c'est une foiblesse & une impuissance de souffrir la peine. Elle tombe en pure perte , & ne produit jamais aucun avantage. Quiconque ne sçait pas attendre & souffrir , ressemble à celui qui ne sçait pas taire un secret ; l'un & l'autre manquent de force pour se retenir.

Comme il arrive à l'homme qui court dans un char , & qui n'a pas la main assez ferme pour arrêter quand il le faut ses coursiers fougueux , qu'ils n'obéissent plus au frein , brisent le char , & jettent le conducteur dans le précipice ; ainsi , les effets de l'Impatience peuvent souvent devenir funestes ; mais , les plus sages leçons contre cette foiblesse sont bien moins puissantes pour nous en garantir , que la longue épreuve des peines & des revers.

IMPÉRATIF , terme de Grammaire. On dit le sens Impératif , la forme Impérative.

On emploie ce mot substantivement au masculin , parce qu'on le rapporte à *mode* ou *mœuf*, & c'est en effet le nom que l'on donne à ce mode qui ajoûte à la signification princi-

pale du verbe l'idée accessoire de la volonté de celui qui parle.

Les Latins admettent dans leur Impératif deux formes différentes, comme *lege* & *legito*; & la plupart des Grammairiens ont cru l'une relative au présent, & l'autre au futur. Mais, il est certain que ces deux formes différentes expriment la même relation temporelle, puisqu'on les trouve réunies dans les mêmes phrases pour y exprimer le même sens à cet égard, ainsi que l'observe la méthode Latine de P. R.

Aut si es dura, nega; sin es non dura, venito.

Propert.

Et potum pastas age, Tityre; & inter agendum,

Occursare capro, cornu ferit ille, caveto.

Virg.

Ce n'est donc point de la différence des relations temporelles que vient celle de ces deux formes également Impératives; & il est bien plus vraisemblable qu'elles n'ont d'autre destination que de caractériser en quelque sorte l'espèce de volonté de celui qui parle. Nous croyons, par exemple, que *lege* exprime une simple exhortation, un conseil, un avertissement, une priere même, ou tout au plus un consentement, une simple permission; & que *legito* marque un commandement exprès & absolu, ou du moins une exhortation si pressante, qu'elle semble exiger l'exécution aussi impérieusement que l'autorité même. Dans le premier cas, celui qui parle est ou un subalterne qui prie, ou un égal qui donne son avis; s'il est supérieur, c'est un supérieur plein de bonté, qui consent à ce que l'on désire, & qui par ménagement, déguise les droits de son autorité sous le ton d'un égal qui conseille ou qui avertit. Dans le second cas, celui qui parle est un maître qui veut absolument être obéi, ou un égal qui veut rendre bien sensible le désir qu'il a de l'exécution, en imitant le ton impérieux qui ne souffre point de délai. Ceci n'est qu'une conjecture; mais, le style des loix Latines en est le fondement & la preuve; *ad divos adeunto castè.* [Cic.]; & elle trouve un nouveau degré de probabilité dans les passages mêmes que l'on vient de citer.

Aut si es dura, nega; c'est comme si Properce avoit dit: » Si vous avez de la dureté » dans le caractère, & si vous » consentez vous-même à passer pour telle, il faut bien » que je consente à votre refus, *nega* «; voilà une simple concession. *Sin es non dura, venito*; c'est une priere urgente qui approche du commandement absolu, & qui en imite le ton impérieux; c'est comme si l'auteur avoit dit: » Mais, si » vous ne voulez point avouer

» un caractère si odieux ; si » vous prétendez être sans re- » proche à cet égard, il vous » est indispensable de venir, il » faut que vous veniez, *venito*, &c.

C'est la même chose dans les deux vers de Virgile. *Et potum pastas age, Tityre ;* ce n'est ici qu'une simple instruction, le ton en est modeste, *age*. Mais, quand il s'intéresse pour Tityre, qu'il craint pour lui quelque accident, il éleve le ton, pour donner à son avis plus de poids, & par-là plus d'efficacité ; *occursare capro . . . caveto*, *Cave* seroit foible & moins honnête, parce qu'il marqueroit trop peu d'intérêt ; il faut quelque chose de plus pressant, *caveto*.

Trompé par les fausses idées qu'on avoit prises des deux formes Impératives Latines, M. l'abbé Régnier a voulu trouver de même dans l'Impératif de notre langue un présent & un futur. Dans son système le présent est *lis* ou *lisez* ; le futur, *tu liras* ou *vous lirez* ; mais, il est évident en soi & avoué par cet Auteur même, que *tu liras* ou *vous lirez* ne differe en rien de ce qu'il appelle le futur simple de l'Indicatif, & que d'autres nomment le présent postérieur ; si ce n'est, dit-il, en ce qu'il est employé à un autre usage. C'est donc confondre les modes que de rapporter ces expressions à l'Impératif ; & il y a d'ailleurs une erreur de fait, à croire que le présent postérieur, ou si l'on veut le futur de l'Indicatif, soit jamais employé dans le sens Impératif. S'il se met quelquefois au lieu de l'Impératif, c'est que les deux modes sont également directs, & que la forme Indicative exprime en effet la même relation temporelle que la forme Impérative. Mais, le sens Impératif est si peu commun à ces deux formes, que l'on ne substitue celle de l'Indicatif à l'autre, que pour faire disparoître le sens accessoire Impératif, ou par énergie, ou par euphémisme.

On s'abstient de la forme Impérative par énergie, quand l'autorité de celui qui parle est si grande, ou quand la justice ou la nécessité de la chose est si évidente, qu'il suffit de l'indiquer pour en attendre l'exécution. *Dominum Deum tuum adorabis, & illi soli servies* [Matth.], pour *adora* ou *adorato*, *servi* ou *servito*.

On s'abstient encore de cette forme par euphémisme, ou afin d'adoucir par un principe de civilité, l'impression de l'autorité réelle, ou afin d'éviter par un principe d'équité, le ton impérieux qui ne peut convenir à un homme qui prie.

Au reste, le choix entre ces différentes formes est uniquement une affaire de goût, & il arrive souvent à cet égard la même chose qu'à l'égard de tous les autres synonymes, que l'on choisit plutôt pour la satisfaction de l'oreille que pour celle de l'esprit, ou pour con-

tenter l'esprit par une autre vue que celle de la précision. Dans le fond il étoit très possible, & peut-être auroit-il été plus régulier, quoique moins énergique, de ne pas introduire le mode Impératif, & de s'en tenir au tems de l'Indicatif nommé présent postérieur. *Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, & vous ne servirez que lui.* C'est même le seul moyen direct que l'on ait dans plusieurs langues, & spécialement dans la nôtre d'exprimer le commandement à la troisième personne ; le style des réglemens politiques en est la preuve.

Puisque dans la langue Latine & dans la langue Françoise, on remplace souvent la forme reconnue pour Impérative, par celle qui est purement Indicative, il s'ensuit donc que ces deux formes expriment une même relation temporelle, & doivent prendre chacune dans le mode qui leur est propre, la même dénomination de présent postérieur. Cette conséquence se confirme encore par l'usage des autres langues. Non-seulement les Grecs employent souvent comme nous, le présent postérieur de l'Indicatif pour celui de l'Impératif, ils ont encore de plus que nous la liberté d'user du présent postérieur de l'Impératif pour celui de l'Indicatif ; οἶσθ' οὖν ὃ δρᾶσον, pour δράσεις, (Eurip.) littéralement, *scis ergo quid fac*, pour *facies*. » Vous sçavez donc ce » que vous ferez.» C'est pour la même raison que la forme Impérative est la racine immédiate de la forme Indicative correspondante, dans la langue Hébraïque ; & que les grammairiens Hébreux regardent l'une & l'autre comme des futurs. Par égard pour l'ordre de la génération, ils donnent à l'Impératif le nom de premier futur, & à l'autre le nom de second futur. Leur pensée revient à la nôtre ; mais, on emploie diverses dénominations, & on ne peut regarder comme indifférentes, celles qui sont propres au langage didactique. Nous adopterions volontiers dans ce sens la maxime de Coménius. *Totius eruditionis posuit fundamentum, qui nomenclaturam rerum artis perdiscit.*

Ajoûtons ici une remarque tirée de l'analogie de la formation des tems, c'est qu'il en est de celui qu'on nomme présent postérieur de l'Impératif, comme de ceux des autres modes qui sont reconnus pour des présens en Latin, en Allemand, en François, en Italien, en Espagnol ; il est dérivé de la même racine immédiate qui est exclusivement propre aux présens, ce qui devient pour ceux qui entendent les droits de l'analogie, une nouvelle raison d'inscrire dans la classe des présens, le tems Impératif dont il s'agit.

Indicatif,	*Subjonctif*,	*Infinitif*,	*Impératif*,
Laudo.	Laudem.	Laudare.	Lauda ou Laudato.
Je loue.	Que je loue.	Louer.	Loue ou Louez.

Si nos Grammairiens avoient donné aux analogies l'attention qu'elles exigent, outre qu'elles auroient servi à leur faire prendre des idées justes de chacun des tems, elles les auroient encore conduits à reconnoître dans notre Impératif un prétérit, dont aucun Grammairien n'a fait mention, si ce n'est M. l'abbé de Dangeau, qui l'a montré dans ses tables, mais qui semble l'avoir oublié dans l'explication qu'il en donne ensuite. On avoit pourtant l'exemple de la langue Grecque; & la facilité que nous avons de la traduire littéralement dans ces circonstances, devoit montrer sensiblement dans nos verbes ce prétérit de l'Impératif. Mais, Apollonius avoit dit qu'*on ne commande pas les choses passées ni les présentes*; chacun a répété cet adage sans l'entendre, parce qu'on n'avoit pas des notions exactes du présent ni du prétérit; & il semble en conséquence que personne n'ait osé voir ce que l'usage le plus fréquent mettoit tous les jours sous les yeux. *Ayez lu ce livre, quand je reviendrai*; il est clair que l'expression *ayez lu* est Impérative; qu'elle est du tems prétérit, puisqu'elle désigne l'action de lire comme passée à l'égard de mon retour; enfin que c'est un prétérit postérieur, parce que ce passé est relatif à une époque postérieure à l'acte de la parole, *je reviendrai.*

Ce prétérit de notre Impératif a les mêmes propriétés que le présent. Il est pareillement bien remplacé par le prétérit postérieur de l'indicatif; *vous aurez lu ce livre, quand je reviendrai*; & cette substitution de l'un des tems pour l'autre a les mêmes principes que pour les présens; c'est énergie ou euphénisme quand on s'attache à la précision; c'est harmonie quand on fait moins d'attention aux idées accessoires differencielles. Enfin, ce prétérit se trouve dans l'analogie de tous les prétérits françois; il est composé du même auxiliaire, pris dans le même mode.

	Indicatif.	*Subjonctif.*
Prés. Auxil.	J'ai.	Que j'aie.
Prét. Comp.	J'ai lu.	Que j'aie lu.
Prés. Auxil.	Je suis.	Que je sois.

Prét. Comp.	Je suis sorti.	Que je sois sorti.
	Infinitif.	*Impératif.*
Prés. Auxil.	Avoir.	Aie.
Prét. Comp.	Avoir lu.	Aie lu.
Prés. Auxil.	Être.	Sois.
Prét. Comp.	Être sorti.	Sois sorti.

M. l'abbé Girard prétend que l'usage n'a point fait dans nos verbes de mode Impératif, parce qu'il ne caractérise l'idée accessoire de commandement, à la première & seconde personne, que par la suppression des pronoms dont le verbe se fait ordinairement accompagner, & à la troisième personne que par l'addition de la particule *que*.

Il faut convenir que nous n'avons pas de troisième personne Impérative, que nous employons pour cela celle du tems correspondant du subjonctif, *qu'il lise*, *qu'il ait lu*; & qu'alors il y a nécessairement une ellipse qui sert à rendre raison du subjonctif, comme s'il y avoit par exemple, *je veux qu'il lise*, *je désire qu'il ait lu*. En cela nous imitons les Latins qui font souvent le même usage, non-seulement de la troisième, mais même de toutes les personnes du subjonctif, dont on ne peut alors rendre raison que par une ellipse semblable.

Mais, pour ce qui concerne la seconde personne au singulier, & les deux premières au pluriel, la suppression même des pronoms, qui sont nécessaires par-tout ailleurs, paroît être une forme caractéristique du sens Impératif, & suffire pour en constituer un mode particulier; comme la différence de ces mêmes pronoms suffit pour établir celle des personnes.

D'après toutes ces considérations, il résulte que l'Impératif des conjugaisons Latines n'a que le présent postérieur; que ce tems a deux formes différentes, plus ou moins Impératives, pour la seconde personne tant au singulier qu'au pluriel, & une seule forme pour la troisième.

Sing.	2.	Lege ou legito.
	3.	Legito.
Plur.	2.	Legite ou legitote.
	3.	Legunto.

Ce qui manque à l'Impératif, l'usage le supplée par le Subjonctif, & ce que les rudimens vulgaires ajoûtent à ceci, comme partie du mode Impératif, y est ajoûté faussement & mal-à-propos.

La méthode Latine de P. R. propose une question, sçavoir comment il se peut faire qu'il y ait un Impératif dans le verbe Passif, puisque ce qui nous vient des autres ne semble pas dépendre de nous, pour nous être commandé à nous mêmes; & on répond que c'est que la disposition & la cause en sont souvent en notre pouvoir; qu'ainsi l'on dira *amator ab hero*, c'est-à-dire, *faites si bien que votre maître vous aime*.

Il semble que la définition que nous avons donnée de ce mode, donne une réponse plus satisfaisante à cette question. La forme Impérative ajoûte à la signification principale du verbe l'idée accessoire de la volonté de celui qui parle; & de quelque cause que puisse dépendre l'effet qui en est l'objet, il peut le désirer & exprimer ce désir. Il n'est pas nécessaire à l'exactitude grammaticale, que les pensées que l'on se propose d'exprimer ayent l'exactitude morale; on en a trop de preuves dans une foule de livres très-bien écrits, & en même-tems très-éloignés de cette exactitude morale que des Écrivains sages ne perdent jamais de vue.

Par rapport à la conjugaison françoise, l'Impératif admet un présent & un prétérit, tous deux postérieurs; dans l'un & dans l'autre, il n'y a au singulier que la seconde personne, & au pluriel les deux premières.

		Prés. Post.
Sing.	2.	Lis ou lisez.
Plur.	1.	Lisons.
	2.	Lisez.

		Prét. Post.
Sing.	2.	Aie ou Ayez lu.
Plur.	1.	Ayons lu.
	2.	Ayez lu.

Nous nous arrêtons principalement à la conjugaison des deux langues, qui doivent être le principal objet de nos études; mais, les principes que nous avons posés, peuvent servir à rectifier les conjugaisons des autres langues, si les Grammairiens s'en sont écartés.

Nous terminerons cet article par deux observations; la première, c'est qu'on ne trouve à l'Impératif d'aucune langue, de futur proprement dit, qui soit dans l'analogie des futurs des autres modes; & que les tems qui y sont d'usage, sont véritablement un présent postérieur, ou un prétérit postérieur. Quel est donc le sens de la maxime d'Apollonius, qu'*on ne commande pas les cho-*

ses passées ni les présentes ? On ne peut l'entendre que des choses passées ou présentes à l'égard du moment où l'on parle. Mais, à l'égard d'une époque postérieure à l'acte de la parole, c'est le contraire; *on ne commande que les choses passées ou présentes*, c'est-à-dire, que l'on désire qu'elles précedent l'époque, ou qu'elles coexistent avec l'époque, qu'elles soient passées ou présentes lors de l'époque. Ce n'est point ici une these métaphysique que nous prétendons poser, c'est le simple résultat de la déposition combinée des usages des langues; mais, nous avouons que ce résultat peut donner lieu à des recherches assez subtiles, & à une discussion très-raisonnable.

La seconde observation est de M. le président de Brosses. C'est que selon la remarque de M. Leibnitz, la vraie racine des verbes est dans l'Impératif, c'est-à-dire, au présent postérieur. Ce tems, en effet, est fort souvent monosyllabe dans la plupart des langues; & lors même qu'il n'est pas monosyllabe, il est moins chargé qu'aucun autre, des additions terminatives ou préfixes qu'exigent les différentes idées accessoires, & qui peuvent empêcher qu'on ne discerne la racine première du mot. Il y a donc lieu de présumer qu'en comparant les verbes synonymes de toutes les langues par le présent postérieur de l'Impératif, on pourroit souvent remonter jusqu'au principe de leur synonymie, & à la source commune d'où ils descendent, avec les altérations différentes que les divers besoins des langues leur ont fait subir.

IMPÉRATOR, *Imperator*, (*a*) un des surnoms de Jupiter.

IMPERATOR. *Voyez* Empereur.

IMPERTITUM EST. *Voyez* Inauguratum.

IMPETUS, (*b*) en terme de médecin Oculiste, signifie inflammation ou fluxion des yeux.

IMPLUVIATA, *Impluviata*, (*c*) sorte d'habit, qui étoit à l'usage des femmes.

IMPLUVIUM, *Impluvium*, (*d*) étoit dans les bâtimens des Anciens, & comme le nom le désigne, le lieu où la pluie tomboit, & où les gouttières se déchargeoient.

IMPORCITOR, *Imporcitor*, nom que les Romains donnoient à un Dieu de la campagne & de l'agriculture. C'étoit celui qui présidoit à la troisième façon, ou au troisième labour que l'on donnoit aux champs, c'est-à-dire, au labour qu'on leur donnoit après avoir semé le grain. Car, parce qu'alors

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. I. pag. 53.

(*b*) Recueil d'Antiq. par M. le Comt. de Cayl. T. I. pag. 226.

(*c*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. p. 38.

(*d*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 96.

on labouroit la terre en fillons élevés, qu'on appelloit *porcæ*, on donnoit au Dieu le nom d'Imporcitor. Le Flamine de Cérès invoquoit le dieu Imporcitor dans le sacrifice qu'il faisoit à Cérès & à la Terre.

IMPORTUNISSIMI, terme qui veut dire des abominables, de grands scélérats, des hommes très-cruels, & abandonnés à toutes sortes de méchancetés.

IMPOSTEURS, (*a*) faux Messies, faux Prophetes, séducteurs, hypocrites, loups qui viennent à nous sous la peau de brebis, pour nous séduire. Moïse précautionne les Hébreux contre les Imposteurs & les faux Prophetes, en disant : *S'il s'éleve au milieu de vous un Prophete, ou un homme qui se vante d'avoir eu un songe* prophétique, *& qu'il ait prédit quelque chose, & que ce qu'il a prédit soit arrivé ; & qu'il vous dise : Allons, suivons des Dieux étrangers, & adorons-les ; vous n'écouterez point ce Prophete, ou ce songeur ; mais, vous le ferez mourir, parce qu'il a voulu vous détourner du Seigneur*, &c. Et ailleurs : *Vous ne consulterez ni les devins, ni les enchanteurs, ni les nécromanciens, car le Seigneur a tout cela en abomination. . . . . & s'il arrive qu'un Prophete veuille parler en mon nom, sans que je lui aie donné mes ordres pour cela, ou qu'il parle au nom des Dieux étrangers, il sera mis à mort.*

Ces loix furent très-mal observées dans Israël. Nulle nation n'a été plus féconde en Imposteurs, que celle des Hébreux ; ce peuple volage, inconstant, superstitieux, fut presque toujours la dupe de tous ceux qui voulurent lui en imposer, sur-tout en fait de religion. Son penchant pour l'Idolâtrie, & son amour pour la nouveauté, lui firent adopter toutes les abominations & les impiétés de ses voisins. Le plus fameux comme le plus ancien des Imposteurs, qui ait paru avec réputation parmi eux, fut Jéroboam, fils de Nabath, qui étant monté sur le trône d'Israël par la révolte contre son Prince légitime, crut ne pouvoir s'y maintenir qu'en changeant l'ancienne religion, & en introduisant dans ses États le culte des veaux d'or.

Depuis ce tems-là, les faux Prophetes & les Imposteurs furent fréquens dans le païs. La reine Jézabel nourrissoit quatre cens cinquante prophetes de Baal, & quatre cens prophetes de la déesse du Bois, qui est Astarté. Le roi Achab étant sur

(*a*) Deuter. c. 13. v. 1. *& seq.* c. 18. v. 9. *& seq.* Reg. L. III. c. 18. v. 19. c. 22. v. 6. *& seq.* Isaï. c. 9. v. 14, 15. Jerem. c. 2. v. 8. c. 5. v. 31. c. 14. v. 14. Ezech. c. 13. v. 2. *& seq.* c. 22. v. 28. Osée, c. 9. v. 7, 8. Mich. c. 3. v. 5, 11. Sophon. c. 3. v. 4. Zachar. c. 13. v. 4. Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 616, 617, 660, 695. de Bell. Judaïc. pag. 796, 797, 996. Matth. c. 24. v. 24. c. 27 v. 63.

le point de marcher avec Josaphat, roi de Juda, contre Ramoth de Galaad, consulta ses quatre cens Prophetes sur le succès de son voyage ; ils lui promirent tous la victoire & un heureux retour. Il ne se trouva que Michée, fils de Jemla, qui les contredit, & qui prédit au Roi qu'il y perdroit la vie. Isaïe parle des faux Prophetes qui annonçoient le mensonge à ceux qui les consultoient; & Jérémie se plaint des Prophetes qui prophétisoient au nom de Baal, & qui adoroient les idoles. Il se plaint aussi que ces Prophetes prophétisoient le mensonge, & que les Prêtres leur applaudissoient. Et ailleurs, que les Prophetes prophétisent faussement au nom du Seigneur, qui ne les a point envoyés. Tout ce Prophete est rempli de pareils reproches contre les faux Prophetes, qui parlent par leur propre esprit. *Prophetant de corde suo.*

Ézéchiel invective contre eux avec encore plus de véhémence : *Dites aux Prophetes qui prophétisent par leur propre esprit: Voici ce que dit le Seigneur à ces Prophetes insensés, qui suivent leur propre esprit, & ne voyent rien. Vos Prophetes, ô Israël, sont comme les renards dans le désert..... Ma main se fera sentir sur ces Prophetes qui voyent le faux, & annoncent le mensonge.* Et ailleurs: *Les faux Prophetes sont comme ceux qui élevent une muraille sans mortier, ils ne prophétisent que le mensonge, en disant : Voyez ce que dit le Seigneur, quoique le Seigneur n'ait pas parlé.*

Osée parle aussi des Prophetes insensés, qui ont été un piege & un sujet de chûte à tous ceux qui les ont écoutés. Et Michée parle de ces Prophetes séducteurs, avares & gourmans, qui vendent leurs Prophéties à prix d'argent, qui séduisent les peuples, & qui déclarent la guerre à ceux qui ne leur remplissent pas la bouche. Sophonie n'en parle pas plus avantageusement. *Prophetæ ejus vesani, viri infideles.* Et Zacharie : *En ce tems-là les faux Prophetes seront confondus, lorsqu'ils auront annoncé de fausses visions, & ils ne se revêtiront plus de sacs pour mentir.*

Voilà une tradition & une chaîne bien suivies d'Imposteurs & de faux Propheres dans Juda & dans Israël, jusqu'après la captivité de Babylone. Sous le nouveau Testament Jesus-Christ a prédit qu'il viendroit de faux Prophetes qui séduiroient plusieurs personnes. On ne fut pas long-tems dans les commencemens de l'Église, sans voir l'exécution de ces prophéties. Simon le Magicien se donnoit dans Samarie pour la grande vertu de Dieu, peu de tems après la mort du Sauveur. Josephe parle de plusieurs Imposteurs qui parurent vers le même tems. Un certain Theudas ou Théodas parut en Judée du tems de Cuspius Fadus, gouverneur

de cette Province, vers l'an de Jesus-Christ 45. Il se donnoit pour Prophete, & trompa plusieurs Juifs, leur persuadant de quitter leurs biens, & de le suivre jusqu'au Jourdain, leur promettant de le leur faire passer à pied sec, comme avoit fait autrefois Josué. Mais, il fut pris & tué, avec plusieurs de ceux qui l'avoient suivi.

Un autre Theudas, dont parle Gamaliel dans les Actes des Apôtres, parut quelque tems avant la mort du Sauveur; environ quatre cens hommes s'attacherent à lui; mais, il fut tué, & tous ceux qui l'avoient suivi furent dissipés. Dix ans après, un Égyptien Juif de religion vint à Jérusalem, feignant d'être Prophete, & persuada au peuple de le suivre sur le mont des Oliviers, leur promettant de faire tomber en leur présence les murs de Jérusalem, & de les introduire dans la ville par la breche. Un autre Imposteur entraîna dans le désert un grand nombre de peuple, auquel il promettoit une délivrance générale de tous maux. Judas le Galiléen, auteur de la secte des Hérodiens, soutenoit que les Juifs ne devoient reconnoître que Dieu pour leur maître, & qu'ils ne pouvoient sans lâcheté & sans prévarication, payer le tribut à César. Ses enfans furent héritiers de son esprit, & inspirerent fortement l'esprit de révolte aux Juifs leurs compatriotes, dans la guerre contre les Romains.

Après la fin de cette guerre, un certain Jonathas, tisserand de son métier, parut dans la Cyrénaïque, & séduisit grand nombre de Juifs par de faux miracles & de prestiges, dont il les éblouir dans le désert où il les entraîna. Catulle gouverneur de la Libye Pentapolitaine les dissipa, & prit de-là occasion de piller les plus riches des Juifs de ce païs-là. Mais, le plus fameux des Imposteurs, qui ait paru depuis la ruine du temple, fut Barchochebas, qui souleva les Juifs contre l'empereur Adrien, & attira contre eux les forces de l'Empire, qui les réduisirent en un état dont ils n'ont jamais pu se relever.

Nous ne parlerons pas ici des faux Messies qui ont paru en différens tems parmi les Juifs. *Voyez* Messie.

L'état d'oppression où sont réduits les Juifs dans presque tous les païs du monde, & l'attente du Messie qu'ils esperent toujours les devoir délivrer de tous leurs maux, les rendent plus crédules aux promesses des Imposteurs, & plus susceptibles de l'espérance qu'ils leur inspirent de recouvrer leur liberté. Comme tout l'orient étoit dans l'attente du Messie, & du Libérateur si long-tems attendu & si souvent prédit, dans le siecle où Jesus-Christ parut, ce siecle fut plus fécond en Imposteurs, qu'aucun autre, à cause de l'entrée qu'ils étoient sûrs

de rencontrer dans l'esprit des peuples prévenus & faciles à persuader. Ceux d'entr'eux qui passoient pour plus instruits, vouloient s'autoriser par-là à rejetter Jesus-Christ même, en le confondant avec les séducteurs qui avoient paru, & qui paroissoient de jour en jour dans leur nation. *Ce séducteur*, disoient-ils, *a dit pendant qu'il étoit encore en vie, je resusciterai dans trois jours.* Les Apôtres du Sauveur étoient traités de même par les Juifs endurcis.

IMPRÉCATION, *Imprecatio, Execratio, Devotio, Deprecatio, Obsecratio*, (a) c'est-à-dire, malédiction. Ce terme, dans l'acception commune, désigne proprement des vœux formés par la colère ou par la haine.

On appelle de ce nom les expressions emportées, que le désir de la vengeance nous arrache, lorsque nous sentant trop foibles pour nuire par nous-mêmes à ce que nous haïssons, nous osons reclamer le secours de la divinité, & l'inviter à épouser nos ressentimens.

Mais, il s'agit ici de ces Imprécations singulières des Anciens, que leur religion & la croyance des peuples autorisoient. Ce sujet vraiment curieux pour un littérateur Philosophe, a fait la matière de plusieurs sçavans mémoires insérés dans le recueil de l'Académie des Belles Lettres. Il en faut détacher les Généralités les plus importantes & les plus assorties au plan de cet Ouvrage.

Commençons par distinguer les Imprécations des Anciens, en Imprécations publiques, en Imprécations des particuliers, & en Imprécations contre soi-même, lorsqu'on se dévouoit pour la patrie; mais, nous ne dirons rien de ces dernières, parce que nous en avons déjà traité à l'article de Dévouement. *Voyez* cet Article.

Nous entendons par Imprécations publiques, celles que l'autorité publique ordonnoit en certains cas chez les Grecs, chez les Romains, & chez quelques autres peuples.

Les citoyens impies, mais sur-tout les oppresseurs de la liberté & les ennemis de l'État, furent l'objet le plus ordinaire de ces sortes d'Imprécations. Alcibiade en subit la peine, pour avoir mutilé les statues de Mercure, & pour avoir profané les sacrés mystères de Cérès.

Dès que les Athéniens eurent secoué le joug des Pisistratides, un décret du Sénat ordonna des Imprécations contre Pisistrate & ses descendans. Un pareil décret en ordonna de plus fortes encore contre Philippe, roi de Macédoine. Tite-Live nous

(a) Tit. Liv. L. XXXI. c. 44. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. V. p. 41, 98. Mém. de l'Acad. des Inscipt. & Bell Lett. Tom. V. pag. 23. & *suiv.* Tom. XVI. pag. 38. & *suiv.*

en a conservé la teneur que voici.

Le peuple, dit-il, obtint du Sénat un décret, qui portoit que les statues qu'on avoit elevées à ce Prince, seroient renversées ; que tous ses portraits seroient déchirés; que son nom & ceux de ses ancêtres de l'un & de l'autre sexe, seroient effacés; que les fêtes établies en son honneur seroient réputées profanes, & les jours où on les célébroit, des jours malheureux ; que les lieux où l'on avoit placé quelque monument à sa gloire, seroient déclarés des lieux exécrables ; enfin que les Prêtres dans toutes leurs prieres publiques pour les Athéniens & pour leurs alliés, seroient obligés de joindre des malédictions contre la personne & la famille de Philippe. On inséra depuis dans le décret, que tout ce qui pourroit être imaginé pour flétrir le nom du roi de Macédoine, seroit avoué & adopté par le peuple d'Athènes ; & que si quelqu'un osoit s'y opposer, il seroit regardé comme ennemi de l'État.

Eschine nous apprend que les Amphictyons s'obligerent par une amere Imprécation, non-seulement à ne jamais cultiver, mais même à ne jamais permettre qu'on cultivât les terres des Cyrrhéens & des Acragallides, qui avoient prophané le temple de Delphes, & s'étoient emparés des offrandes dont l'avoit enrichi la piété des peuples. Voici les propres termes de l'Imprécation ; ils sont bien curieux.

» Si quelqu'un, soit particulier, soit ville, soit nation entière, viole cet engagement, qu'on les déteste comme criminels de leze-majesté divine envers Apollon, Latone, Diane & Minerve ; que leurs terres ne donnent point de fruits ; que leurs femmes n'enfantent pas des hommes, mais des monstres ; que leurs troupeaux ne produisent que des masses contraires à l'ordre de la nature ; que sans cesse de telles gens succombent dans toutes les expéditions de guerre, dans tous jugemens de tribunal, dans toutes délibérations du peuple ; qu'eux, leur famille & leur race, périssent par une extermination totale ; qu'enfin aucune victime de leur part ne trouve grace devant les quatre divinités offensées, & qu'à jamais elles rejettent de semblables sacrifices. «

Comme toutes les Imprécations avoient pour but d'attirer la colère des Dieux sur la tête de celui contre qui on les prononçoit, les Divinités, qui dans la Mythologie présidoient à la vengeance, entre lesquelles les Furies tenoient le premier rang, étoient celles qu'on invoquoit le plus généralement dans les Imprécations.

Les vœux qu'on leur adressoit, sont appellés indistinctement, *execrationes*, *execratio-*

num carmen, *diræ*, *deprecationes*, *devotiones*, *vota feralia*, termes qui marquent qu'on ne les invoquoit que pour en obtenir quelque chose de funeste ; & afin de répandre une sorte d'horreur sur les sacrifices qui faisoient partie de la cérémonie, on les offroit, non sur des autels élevés, mais dans des fosses profondes que l'on creusoit exprès.

Le premier but de ces prieres vengeresses étoit de mettre les divinités infernales en possession du coupable qu'on leur abandonnoit ; c'est ce qu'on entendoit par les deux mots *devovere diris*. Ceux qui avoient été ainsi dévoués, étoient regardés comme des ennemis publics, & comme des hommes exécrables. Bannis de la société, ils n'avoient plus de part aux aspersions qui se faisoient avec les tisons sacrés trempés dans le sang des victimes. Ils n'avoient plus la liberté d'offrir des libations dans les temples, ni d'assister aux assemblées du peuple. Chassés de leur patrie, ils n'y étoient pas même reçus après leur mort ; on ne vouloit pas que leurs vêtemens fussent confondus avec ceux des citoyens, ni que la terre natale qu'ils avoient déshonorée, servît à les couvrir ; à moins que sur des preuves bien authentiques de leur innocence, ils ne fussent réhabilités. La réhabilitation se faisoit en immolant quelques victimes à l'honneur des mêmes Dieux, dont on avoit imploré l'assistance par les Imprécations.

Mais, les meurtriers, les assassins, les parricides ne pouvoient jamais se flatter de cet avantage. C'est ainsi que le déclare Œdipe dans Sophocle, lorsqu'il prononce ses violentes Imprécations contre le meurtrier de Laïus. » Je defends, » dit-il, qu'en aucun lieu de » mes États, ce malheureux » soit reçu dans les sacrifices » & dans les compagnies ; je » défends qu'on ait rien de » commun avec lui, pas même » la participation de l'eau » lustrale ; & j'ordonne qu'on » le bannisse comme un monstre de toutes les maisons où » il se retireroit. Puisse le criminel éprouver l'effet des malédictions dont je l'accable » aujourd'hui. Qu'il traine une » vie misérable, sans feu, sans » lieu, sans secours, & sans » espoir d'être jamais réhabilité. «

Les Imprécations furent originairement établies par le concours de la religion & de la politique, pour exclure de la société & de la participation aux avantages qui y sont attachés, ceux qui seroient capables d'en détruire l'ordre & l'administration. On regarda les Imprécations comme une suite naturelle du droit commun, dont jouit tout gouvernement, de pouvoir retrancher de son sein les membres qui le bouleversent & les sujets rebelles.

Nous n'examinerons point si

l'usage qu'on en a fait dans l'Antiquité en divers tems & en plusieurs païs, n'a pas quelquefois dégénéré en abus ; & si la passion, se couvrant du voile de la religion & du bien public, ne les a pas quelquefois injustement appliquées ; nous sçavons qu'on les employoit très-rarement, & seulement dans des cas extrêmes. Cependant, on ne sçauroit nier que les formules n'en fussent blâmables, & qu'en même tems elles étoient accompagnées de cérémonies infamantes, qu'il falloit retrancher. Mais, les abus des excommunications qui ont succédé aux Imprécations des payens, sont bien autrement condamnables. Il n'y en a que trop d'exemples dans les derniers siecles. » Dieu, dit M. l'abbé de Fleury, a permis les » suites affreuses des fausses » idées qu'on a eues si long- » tems sur l'excommunication » pour nous en désabuser à ja- » mais, du moins par l'expé- » rience. «

On peut même ajoûter, à la décharge des Imprécations des Anciens, qu'elles n'étoient pas toujours mêlées de formalités odieuses, & qu'elles varioient suivant la nature du crime qui y donnoit lieu, & suivant les idées que les peuples en avoient. Lorsque les Crétois, chez qui la dépravation des mœurs étoit regardée comme la source de tous les désordres, chassoient de leur isle un citoyen corrompu ; ils ne formoient contre lui d'autre vœu, sinon qu'il fût obligé de passer sa vie hors de sa patrie, dans la compagnie de gens qui lui ressemblassent ; Imprécation bien digne d'un peuple qui avoit eu Minos pour Législateur.

L'usage des Imprécations passa des Grecs chez les Romains ; elles s'étoient glissées à Rome, dès la naissance de la République, & elles y subsisterent dans les tems postérieurs. Valérius Publicola, autorisé par le peuple, dévoua aux Dieux infernaux la vie & les biens de quiconque oseroit aspirer à la royauté. M. Crassus, ce Romain si fameux par ses richesses, ayant formé le dessein d'aller conquérir le païs des Parthes, surmonta par la faveur de Pompée, l'opposition que les Pontifes mettoient à cette entreprise ; mais, le tribun Atéius s'étant fait apporter dans l'endroit par où M. Crassus devoit passer, un réchaud plein de feu, y jetta quelques parfums, fit des aspersions, & prononça une formule conçue en termes si effrayans, qu'on la nomma *carmen desperatum*.

Telles étoient la plûpart des Imprécations particulières; nous les définissons, des peines qu'on adresse à un Être suprême, pour l'engager à se porter vengeur des injures, dont sa protection n'a pas garanti, & dont on est hors d'état de se venger.

Rien n'est plus naturel à la foiblesse opprimée, que d'implorer

plorer l'assistance d'un pouvoir supérieur à ceux qui l'oppriment. Ainsi, les hommes dans tous les tems ont adressé leurs vœux aux Dieux protecteurs de l'innocence ; & comme après l'amour du repos & du bonheur, l'idée de tirer vengeance des maux qu'on a soufferts par la malice des autres, est une idée pleine de douceur & de consolation, les malheureux n'ont guere moins appellé la vengeance céleste dans leurs calamités, que la protection des Dieux pour la conservation de la tranquillité dont ils jouissoient avant que de tomber dans le malheur. Ils ont remis à la justice Divine le soin de punir des offenses, dont autrement ils n'auroient point eu de satisfaction, ou la satisfaction qu'ils auroient pu avoir, leur auroit trop coûté, & souvent même auroit passé l'étendue de leurs forces. Pline dit que les vœux commencent où l'espoir finit. Les hommes, qui sans former un corps d'État, vivent dispersés dans les forêts, & que nous appellons Barbares, n'ont presque encore aujourd'hui pour principe de morale que la regle du Talion. Telle est la loi de la nature, & la plus ancienne de toutes les loix ; mais, depuis l'établissement des sociétés, depuis que parmi les hommes la prudence & la douceur des uns ont rectifié l'égarement, & tempéré la férocité des autres, les offenses faites aux particuliers sont devenues des crimes contre l'État, dont la conservation a paru chere aux Dieux ; ainsi, l'amour de la vengeance s'est fortifié, s'est autorisé dans les hommes, qui ne trouvant pas toujours une ressource assez prompte dans le Magistrat, en ont appellé à un tribunal supérieur.

Il est beaucoup parlé dans l'Antiquité des Imprécations célebres, dons l'effet a rempli également de terreur & de pitié, les théatres de la Grece, & quelquefois les nôtres. Il est vrai que c'est par le canal des Poëtes que la connoissance de ces Imprécations est parvenue jusqu'à nous ; mais, il n'est pas moins vrai que les Poëtes sont les Historiens des tems les plus éloignés, & les témoins d'une vieille tradition, dont le souvenir quand ils écrivoient n'étoit pas encore effacé de la mémoire des hommes. Et certainement c'est le plus noble usage qu'on en puisse faire; c'étoit ainsi que Platon les regardoit, lorsque pour donner plus d'autorité à ses loix, il a eu recours à des faits dont Homère & les autres Poëtes étoient les seuls garans. Assez riches de leur propre fonds, ils n'étoient pas réduits à défigurer l'Histoire pour se ménager des situations, & semblables aux grands peintres, s'ils sçavoient élever leurs sujets & les embellir, ce n'étoit jamais aux dépens de la vérité.

De toutes les Imprécations dont les écrits des Poëtes sont remplis, les plus remarquables,

comme les plus terribles, ont été celles que des peres irrités ont faites contre leurs enfans.

Il faut d'abord observer que soit qu'elles eussent leur fondement légitime dans quelque grand outrage, soit qu'elles ne fussent que le produit d'un esprit troublé par des soupçons injustes, l'évenement n'en étoit pas moins funeste à ceux qui en etoient frappés.

Pour découvrir la cause de cette opinion reçue chez les Anciens, il faut remonter aux tems du monde, qui ont précédé l'établissement des États. Alors un pere de famille, maître absolu de la destinée de ses enfans, ne voyoit rien au-dessus de lui que les Dieux. Il en étoit en quelque sorte l'image vivante; & comme les peres par leur sagesse, s'attiroient de leurs enfans l'admiration & le respect qui en est inséparable, de même par leur tendresse & par leurs soins, ils en avoient le cœur & l'attachement. Les enfans ne voyoient donc après les Dieux, rien qui fût si bon ni si grand, que les auteurs de leur naissance; aussi de toute ancienneté, le respect dû aux peres par leurs enfans marche à côté du culte des Dieux. Chiron, dit Pindare, donna ces deux préceptes à Achille: » Révérez sur » tous les Dieux, Jupiter qui » manie la foudre; mais, à ceux » dont vous tenez l'être, ren» dez-leur pendant tout le » cours de leur vie, un respect » qui ne cede en rien à celui » que vous rendez aux Dieux.« Platon avertit les hommes qu'ils n'ont point dans leurs sanctuaires domestiques, de divinités plus respectables qu'un pere ou une mere accablés sous le poids des années. Voilà donc le devoir des enfans envers leurs peres porté aussi loin qu'il peut s'étendre, & devenu un point formel de religion. Il arrivoit de-là, que ceux qui avoient blessé ce devoir, ne redoutoient pas moins la colère & les Imprécations de leurs peres, que la colère & la vengeance des Dieux-mêmes. Les peres, dit Platon, qui sont une source de bonheur pour des enfans qui leur rendent ce qui leur est dû d'honneur & de respect, ces mêmes peres, par la volonté des Dieux, deviennent funestes à leurs enfans, lorsqu'ils en sont, il pouvoit ajoûter, ou qu'ils s'en croyent méprisés.

Les Furies, nées selon Hésiode, du sang d'un pere outragé par son fils, de Cœlus mutilé par Saturne, étoient les ministres infatigables des vengeances paternelles. C'étoit à elles que les peres dans l'excès de leur colère, adressoient les Imprécations contre leur propre sang; & s'ils appelloient quelque autre divinité à leur vengeance, les Furies étoient toujours prêtes à se joindre à elles, pour exécuter leurs ordres. Althée, dit Homère, frappoit à genoux la terre avec les mains

lorsqu'elle proféroit son Imprécation contre son fils Méléagre, & demandoit aux Dieux des enfers & à Proserpine la mort de ce fils infortuné ; la Furie qui erre dans les ténebres, entendit du fond du Tartare sa funeste priere. D'où il résulte que le trouble, qui saisissoit les coupables à la vue de leurs forfaits, s'emparoit tellement de la timidité si naturelle aux méchans, que se croyant déjà perdus, ils couroient d'eux mêmes à leur perte, ou tournoient contr'eux les mesures qu'ils prenoient pour l'éviter. Ainsi, devenus artisans de leur infortune, ils la trouvoient plus inévitable encore par la haine des hommes. Proscrits de leur famille, ils en étoient l'exécration ; & il faut imaginer dans leur ame une démence portée à l'excès, puisqu'ils se voyoient environnés de Furies, & poursuivis par des Divinités qui n'existoient que pour eux.

Il seroit difficile de concevoir autrement l'effet des Imprécations que les peres lançoient quelquefois contre leurs enfans. La cause en étoit plus forte selon que le crime des enfans, & par conséquent leur trouble étoit plus grand ; mais, lorsqu'ils étoient innocens, il faut la chercher uniquement dans la persuasion où l'on étoit que la malédiction d'un pere, Seigneur souverain de sa famille, n'étoit point sans effet, & que les Dieux ne rebutoient jamais ses prieres. Joignons à cela le soin que la politique prenoit de fortifier dans l'esprit des hommes, une opinion d'où dépendent le repos & l'ordre public; de sorte que l'injustice d'un pere qui devoit avoir un effet injuste & terrible, n'agitoit guere moins un fils malheureux, que le crime agitoit un scélérat. Joignons-y les coups éclatans du hazard, qui n'a pas une part médiocre dans les évenemens de la vie ; outre qu'il n'est pas difficile de croire que l'auteur de la nature a voulu quelquefois punir dès ce monde, & dans ceux mêmes qui ne le connoissoient pas, le violement d'une loi sainte, qui n'est qu'une confirmation de la loi naturelle.

Entre les Imprécations prononcées par un pere avec justice, personne ne peut oublier celle d'Œdipe contre Étéocle & Polynice, qui leur fut si fatale. C'est le principal point de vue des *Phéniciennes* d'Euripide, & de la tragédie d'Eschyle, intitulée *les sept devant Thèbes*. Les enfans d'Œdipe, comme s'ils pouvoient échapper à la vengeance divine, n'ont pas rendu à leur pere l'honneur qu'ils lui devoient; ils l'ont irrité dans son malheur. Œdipe, accablé d'affliction, fait contre eux des Imprécations qui les vont livrer tous deux à la mort. Ce fut pour en détourner l'effet, qu'ils avoient divisé entre eux par années l'empire de Thèbes, & ce fut précisément ce qui en hâta l'accomplissement,

comme Jocaste le raconte dès le commencement de la pièce. Il leur souhaite, dit-elle, qu'ils partagent ce royaume à la pointe de l'épée ; eux, dans la crainte que ces malédictions n'ayent lieu, sont convenus de diviser entr'eux l'autorité suprême. Polynice dit lui même, qu'il ne s'est retiré de Thèbes, que pour échapper aux malédictions de son pere. Étéocle, plus fier & moins religieux que Polynice : *Si mon pere*, dit-il, *est écouté*, *il nous tue mon frere & moi*, *par ses Imprécations*. Étéocle ajoûte, *s'il est écouté*, ce que Polynice n'eût pas fait, lui, qui dans Sophocle, dès que son pere a maudit son entreprise contre Thèbes, ne croit plus marcher qu'à une mort assurée. » Ne me retenez plus, » dit-il, à sa sœur Antigone ; » il me faut achever mon » voyage, voyage malheureux » par les Imprécations de mon » pere, & par les Furies qui » le servent pour notre perte. « Œdipe avoit terminé ses Imprécations par invoquer les Enfers, les Furies, la Discorde & le Dieu de la guerre. Pere malheureux, & fils plus malheureux encore, il avoit vu retomber sur lui-même les Imprécations qu'il avoit faites contre le meurtrier de Laïus, dont il étoit fils, & qu'il avoit tué sans le connoître.

Amyntor, pere de Phénix, fit contre lui des Imprécations. » Il s'emporta à un tel excès, » dit Phénix lui-même dans » Homère, qu'il fit contre moi » les plus horribles Imprécations ; & invoquant les terribles Furies, il les conjura » que je ne pusse jamais faire » asseoir sur ses genoux un fils » sorti de moi. Ces formidables Déesses, avec le dieu » des Enfers, ont exaucé ses » Imprécations. « Le crime de Phénix étoit d'avoir abusé d'une concubine de son pere Amyntor, ce qu'il n'avoit fait que par complaisance pour sa mere.

Le fait d'Oreste est bien digne de remarque. S'il avoit tué sa mere, la femme du monde la plus criminelle, ç'avoit été, selon Eschyle, pour échapper aux Furies vengeresses de son pere Agamemnon, qu'elle avoit inhumainement massacré, & qui n'eussent laissé à Oreste nul repos, s'il n'en eût pas tiré vengeance. Ç'avoit été, suivant le même Poëte, par l'ordre exprès d'Apollon ; & cependant, à peine le coup est-il fait, que les Furies dont sa mere l'a menacé s'emparent de lui ; tant la nature qui produit les remords, a de force sur nous.

On peut en dire autant du malheur d'Alcméon, qui, pour avoir vengé sur Eriphyle sa mere, la mort de son pere Amphiaraus est aussi-tôt livré aux Furies.

Venons à Théfée, dont les Imprécations tout injustes qu'elles étoient, donnerent la mort à Hippolyte son fils, & à lui une douleur éternelle. » Ignorez-vous, dit Minerve à Thé-

» sée dans Euripide, ignorez-
» vous que Neptune votre pere
» vous avoit précisément pro-
» mis pour trois fois toute sa
» puissance? Une de ces trois,
» & la dernière, la voilà em-
» ployée contre votre sang,
» méchant que vous êtes! Vous
» qui pouviez utilement invo-
» quer Neptune contre quelque
» ennemi! Votre pere vous l'a-
» voit promis, son amitié l'y
» avoit engagé, il a rempli sa
» promesse; en quoi vous avez
» péché contre lui & contre
» moi. Deviez-vous sans atten-
» dre des preuves, sans écou-
» ter la voix des dévins, sans
» examiner, sans une longue
» discussion, lancer précipi-
» tamment vos Imprécations
» contre un fils, & le tuer par-
» là vous même, comme vous
» avez fait? «

C'est la crainte de ces Imprécations justes ou injustes, qui dans Homère empêche Télémaque de donner à sa mere Pénélope, le moindre sujet de mécontentement. Dieu m'enverra, dit-il, de nouveaux malheurs, lorsque ma mere aura invoqué les terribles Furies; or, de quoi s'agissoit-il? Télémaque, persuadé que son pere n'étoit plus, délibéroit s'il rendroit Pénélope avec tout ce qu'elle avoit de bien à son pere Icarius, & cela pour arrêter la dissipation & l'étrange dégât que faisoient dans son palais ceux qui prétendoient au second mariage de sa mere. Il étoit autorisé par les loix; mais, malgré cela, il redoutoit les Dieux vengeurs des moindres déplaisirs, qu'une mere peut recevoir de ses enfans.

Le fondement des Imprécations étant le même que celui du respect, il n'est pas étonnant que dans les familles, les Furies fussent toujours prêtes à exécuter les volontés de l'aîné, qui dans les tems anciens, [ainsi que cela s'est conservé dans les Maisons illustres], après la mort du pere, étoit regardé comme un second pere, chef & magistrat de la petite société que forme une famille entière. Iris, dans Homère, parlant à Neptune de la part de Jupiter, à qui Neptune faisoit difficulté d'obéir : Vous sçavez, lui dit-elle, que les Furies sont toujours au service des ainés.

Finissons par ce trait d'Eschyle, dans la tragédie duquel les Furies parlent à Oreste.
» Tu verras que quiconque
» commet une offense impie,
» ou contre Dieu, ou contre
» un étranger, ou contre des
» parens qui doivent lui être
» chers, porte une peine égale
» à la grandeur de son crime.
» Pluton qui habite sous terre
» est le grand vengeur des
» mortels; il voit tout & n'ou-
» blie rien. « On sçait que les ministres de sa colere étoient les Furies mêmes, dont le pouvoir imploré dans les malédictions des peres contre leurs enfans, avoit un effet si terrible, soit qu'il fût fondé sur la justice

ou sur la prévention & l'erreur.

L'Histoire moderne rapporte que le malheureux Henri IV, empereur d'Allemagne, trompé par son indigne fils, qui le dépouilla de sa couronne, s'écrioit en mourant : *Dieu des vengeances, vous vengerez ce parricide.* Ainsi, de tout tems, les hommes ont imaginé que Dieu exauçoit les Imprécations des mourans, & sur-tout celles des peres.

En général, les Romains croyoient que les imprécations avoient une telle force, qu'aucun de ceux contre qui elles avoient été faites, n'en pouvoit éviter l'effet. C'est en profitant de cette opinion superstitieuse, qu'Horace dans une Ode satyrique contre la magicienne Canidie, lui dit: » Vos maléfices ne changeront point le » cours de la justice dès Dieux; » mais, mes Imprécations vont » attirer sur vous la colère du » ciel, & nul sacrifice n'en » pourra détourner l'accomplissement. «

Nous ne devons pas oublier de remarquer que les Anciens, à la prise & à la destruction des villes, qui leur avoient coûté beaucoup de sang, prononcerent quelquefois des Imprécations contre quiconque oseroit les rétablir.

Quelques-uns croyent que ce fut-là la principale raison, pour laquelle Troye ne put jamais se relever de ses cendres, les Grecs l'ayant dévouée à une chûte éternelle & irréparable.

Ces Imprécations contre des villes entières saccagées & renversées, passerent chez les Juifs, qui les goûterent avec avidité, & les employerent impitoyablement. Ainsi, nous lisons que Josué à la destruction de Jéricho, fit de fatales Imprécations contre quiconque oseroit la rebâtir; ce qui fut accompli au bout d'environ 537 ans, dans la personne d'Hiel de Béthel; & s'il est parlé dans ce long espace de tems d'une ville de Jéricho, cette ville n'avoit point été bâtie sur les fondemens de l'ancienne, mais dans son voisinage. Ce ne fut qu'après la mort d'Hiel, qu'on vint demeurer dans la première qu'il avoit réparée.

Mais, tous les peuples s'accorderent à lancer des Imprécations contre les violateurs des sépulcres, qui par tout étoient des lieux réputes sacrés. On chargeoit les tombeaux de diverses formules terribles: *Que le violateur meure le dernier de sa race; qu'il s'attire l'indignation des Dieux; qu'il soit privé de la sépulture; qu'il soit précipité dans le Tartare; qu'il voie les ossemens des siens déterrés & dispersés; que les mysteres d'Isis troublent à jamais son repos; que ses descendans soient réduits au même état qu'il éprouve.*

Enfin, les Imprécations furent en usage chez les Gaulois, mais il n'appartenoit qu'aux Druides de les prononcer, & la déso-

béiſſance à leurs déciſions étoit, au rapport de Céſar, le cas le plus ordinaire où ils les employaſſent. » Il y a, dit-il, dans » les Gaules, deux ſortes de » perſonnes, qui partagent la » conſidération publique, les » Druides & les Chevaliers. » Les Druides ſont chargés de » tout ce qui concerne la reli- » gion, de la direction des af- » faires, ſoit publiques, ſoit » privées, & de l'inſtruction de » la jeuneſſe. S'il ſe commet » quelque meurtre, ou quel- » qu'autre crime, s'il ſurvient » un procès pour une ſucceſ- » ſion, un différent au ſujet des » limites, ce ſont eux qui dé- » cident; & ſi quelqu'un refu- » ſe de ſe ſoumettre au juge- » ment qu'ils ont porté, ils lui » interdiſent la participation à » leurs myſtères; c'eſt-là chez » eux la peine capitale. Ceux » contre qui elle eſt prononcée, » ſont réputés ſcélérats & im- » pies; tout le monde fuit leur » entretien, même leur ren- » contre; on ne leur rend point » juſtice dans les tribunaux, » lorſqu'ils la demandent; ils » ne ſont plus admis aux charges » publiques. « On en peut croire Céſar ſur ſa parole; il avoit vu ce qu'il avançoit, & s'il ne l'avoit pas vu, on pourroit l'en croire encore.

IMPRÉCATION, *Imprecatio*, figure de Rhétorique, par laquelle l'Orateur ſouhaite des malheurs à ceux à qui il parle. Elle eſt quelquefois dictée par l'horreur pour le crime & pour les ſcélérats, comme celle-ci du grand-Prêtre Joad dans l'Athalie de Racine.

Daigne, daigne, mon Dieu, ſur Mathan & ſur elle
Répandre cet eſprit d'imprudence & d'erreur,
De la chûte des Rois, funeſte avant-coureur.

Quelquefois elle eſt l'effet de l'indignation, mais le plus ſouvent celui de la colere & de la fureur. Ainſi, dans Rodogune Cléopâtre expirant, ſouhaite à ſon fils Antiochus & à cette Princeſſe tous les malheurs réunis.

Puiſſe le ciel, tous deux vous prenant pour victimes,
Laiſſer tomber ſur vous la peine de mes crimes.
Puiſſiez-vous ne trouver dedans votre union,
Qu'horreur, que jalouſie, & que confuſion;
Et pour vous ſouhaiter tous les malheurs enſemble,
Puiſſe naître de vous un fils qui me reſſemble.

IMPRESSIONEM FACERE. Cette expreſſion dans les Auteurs Latins ſignifie la même choſe que cette autre *cum impetu facere*, ſurprendre & accabler tout d'un coup, ſe jetter avec impétuoſité ſur quelqu'un.

IMPRIMERIE, (*a*) l'Art de tirer sur le papier l'empreinte des lettres, des caractères mobiles, jettés en fonte, & qui servent de moule. On l'appelle autrement *Art Typographique*, & c'est un fort bon terme. Venons à la chose.

L'Imprimerie, cet Art si favorable à l'avancement des sciences, qui acquierent toujours de la perfection à mesure que les connoissances se multiplient, fut trouvée vers le milieu du quinzième siecle, à peu près dans le tems que la gravure fut connue. Les Romains n'avoient qu'un pas à faire pour en avoir la gloire.

Les Auteurs qui ont écrit sur cette matière s'accordent assez à fixer l'époque de cet art depuis l'année 1440, & à faire honneur à la ville de Mayence de l'avoir vu naître dans son sein. Harlem, qui se vante de cette gloire, a des partisans, & entr'autres Boxhorn. Enfin, la ville de Strasbourg a les siens, & en particulier MM. Mentel & Schœpflin.

Toutefois, si l'on en juge impartialement, on ne peut guere douter que Guttenberg ne soit le véritable auteur de l'Imprimerie. Il étoit natif de Mayence, & sortoit d'une famille patricienne de cette ville, qui paroît avoir porté différens noms, celui de Zumjungen-Aben, & celui de Gensfleisch. On trouve dans des contrats passés à Strasbourg, en 1441 & 1442, qu'il est appellé *Joannes dictus Gensfleisch, aliàs nuncupatus* Guttenberg, *de Moguntia*.

On assure que Guttenberg, étant à Strasbourg en 1439, passa un acte avec trois bourgeois de cette ville, pour mettre en œuvre plusieurs arts, & secrets merveilleux qui tiennent du prodige. Ce sont, dit M. Schœpflin, les termes du traité, écrit en Allemand, sans toutefois spécifier en quoi consistoient ces arts; cependant, il est permis de soupçonner que l'art d'Imprimer étoit du nombre de ces secrets qualifiés merveilleux.

En effet, l'invention de l'Imprimerie a été regardée, dans les commencemens, comme tenant du prodige, & même du sortilege. Les parties contractantes n'auront pas jugé à propos de s'expliquer plus clairement, dans l'espérance de tirer un profit considérable d'un art pour lequel il n'y avoit pas même encore de terme consacré.

En 1450, Guttenberg étant à Mayence pour chercher des amis qui vinssent au secours de ses fonds épuisés, fit dans cette année une nouvelle association avec Faust de Mayence. Voilà pourquoi Pierre Schœffer, associé & gendre de Faust, a mis

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. T. VII, pag. 310. *& suiv.* T. XIV. p. 238. *& suiv.* T. XVII, p. 762. *& suiv.*

l'époque de l'origine de l'Imprimerie à Mayence dans ladite année 1450.

En 1452, le même Pierre Schœffer, domestique de Faust, trouva le secret de jetter en fonte les caractères, & mit par conséquent la dernière main à la perfection de l'Imprimerie; car, jusqu'alors Guttenberg & Faust n'avoient imprimé qu'avec des lettres sculptées en relief sur le bois & sur le métal; il falloit des lettres mobiles fondues, & c'est ce que Schœffer exécuta.

En 1465, l'Électeur de Mayence Adolphe II honora Guttenberg de ses bonnes graces, eut soin de sa fortune, & le reçut au nombre des Gentilshommes de sa maison, avec une pension honnête. Guttenberg ne jouit pas long-tems de ces avantages; il mourut trois ans après à Mayence en 1468, & fut enterré dans l'église des Cordeliers de cette ville.

Nous n'entrerons point ici dans un plus grand détail sur la vie des trois hommes qui ont les premiers imprimé des livres, & nous ne dirons rien de la manière dont se fait l'Imprimerie.

Nous remarquerons seulement que ceux qui ne sont pas instruits de ce qui constitue essentiellement cet art admirable, ont fixé son origine ou à l'invention des tables gravées en bois, ou à celle des lettres fixes; tandis qu'il est aisé de concevoir que la découverte des lettres mobiles gravées en relief & jettées en fonte, en est la vraie base. Si donc la mobilité des caractères fait le fondement de l'Imprimerie, ce ne sont ni les Chinois qui impriment à peu près de la même façon qu'on imprime aujourd'hui les estampes, ni ceux de Harlem dont la prétention ne sçauroit s'étendre au de-là des tables de bois gravées, qui peuvent s'attribuer la gloire de l'invention. Ainsi, le *Speculum Humanæ Salvationis*, gardé précieusement dans leur ville comme un monument incontestable de l'Imprimerie inventée chez eux par Laurent Coster, ne décide rien. Plusieurs autres Ouvrages de cette espèce, qu'on trouve chez des Curieux, sont imprimés dans le même goût de gravure.

On sçait comment l'Imprimerie s'est répandue depuis 1462, par la révolution que Mayence éprouva cette même année. Adolphe, comte de Nassau, soutenu par le Pape Pie II, ayant surpris cette ville, lui ôta ses libertés & ses privileges. Alors tous les ouvriers, qu'elle avoit dans son sein, à l'exception de Guttenberg, s'enfuirent, se disperserent, & porterent leur art dans les lieux & les païs où il n'étoit pas connu. C'est à cet évenement que tous les Historiens réunis à Jean Schœffer, fils de Pierre & petit-fils de Faust, placent l'époque de la dispersion, dont l'Europe profita.

En effet, par cette dispersion,

les ouvriers de Mayence porterent leur induſtrie de toutes parts. Udalric, Han, Suvenheim, & Arnould Pannarts, ſe rendirent à Rome, où l'on les logea dans le palais des Maximes. Ils y imprimerent en 1467 le Traité de Saint Auguſtin de la cité de Dieu, une Bible Latine, les Offices de Cicéron, & quelques autres Livres. En 1468, on vit un Ouvrage ſortir de l'Imprimerie d'Angleterre. A Veniſe, Jean de Spire & Vandelein publierent les Épîtres de Saint Cyprien en 1471. Dans la même année, Sixtus Rufinger fit paroître à Naples quelques Ouvrages pieux. A Milan, Philippe de Lavagna mit au jour un Suétone en 1475.

A Paris, Ulricgering, Martin Grantz, & Michel Fribulger, commencerent à imprimer dans une ſalle de la maiſon de Sorbonne; & quatre ans après, Pierre Mauſer, natif de Rouen, mit au jour dans ſa patrie *Alberti Magni de lapidibus & mineralibus.*

A Strasbourg, ſelon le témoignage de Gebweiler & de Wimphelinge, Jean de Cologne & Jean Mentheim ſe diſtinguerent par leurs caractères de fonte, & eurent pour ſucceſſeur Henri Eggeſtein.

On vit paroître à Lyon en 1478, les Pandectes médicinales de *Matthæus Sylvaticus.* On imprima la même année dans Geneve, un Traité des Anges du cardinal Ximenès.

Abbeville fit voir en 1486, en 2 volumes *in-fol.* l'ouvrage de la cité de Dieu de Saint Auguſtin, traduit par Raoul de Preſles en 1375. C'eſt le premier & peut-être l'unique livre qui ait été imprimé dans cette ville.

Jean de Weſtphalie mit au jour à Louvin, *Petrus Creſcentius de agricultura.* A Anvers, Gerard Leeuw publia en 1489, *Ars epiſtolaris Franciſci Nigri.* A Deventer, Richard Paſraer imprima *Itinerarium Johannis de Heſe.*

Enfin, à Seville même, Paul de Cologne & ſes aſſociés, tous Allemands, publierent un *Floretum S. Matthæi* en 1491.

Dans ce tems-là, Jean Amerbach faiſoit imprimer de bons ouvrages à Baſle, en caractères ronds & parfaits. Mais, dix ans auparavant, l'Italie donnoit déjà des éditions précieuſes en caractères grecs. Milan, Veniſe ou Florence en eurent l'honneur.

Ainſi, non-ſeulement l'on eſt parvenu rapidement, par le ſecours de l'impreſſion, à multiplier les connoiſſances, mais encore à fixer & à transmettre juſqu'à la fin des ſiecles les penſées des hommes, tandis que leurs corps ſont confondus avec la matière, & que leurs ames ſe ſont envolées au ſéjour des eſprits.

Tous les autres Arts, qui ſervent à perpétuer nos idées, périſſent à la longue. Les ſtatues tombent finalement en pouſ-

ſière. Les édifices ne ſubſiſtent pas auſſi long-tems que les ſtatues, & les couleurs durent moins que les édifices. Michel Ange, Fontana & Raphael ſont ce que Phidias, Vitruve & Appelle étoient dans la ſculpture, & les travaux de ceux-ci n'exiſtent plus.

L'avantage que les Auteurs ont ſur ces grands maîtres, vient de ce qu'on peut multiplier leurs écrits, en tirer, en renouveller ſans ceſſe le nombre d'exemplaires qu'on déſire, ſans que les copies le cedent en valeur aux originaux.

Que ne payeroit-on pas d'un Virgile, d'un Horace, d'un Homère, d'un Cicéron, d'un Platon, d'un Ariſtote, d'un Pline, ſi leurs ouvrages étoient confinés dans un ſeul livre, ou entre les mains d'une perſonne, comme peut l'être une ſtatue, un édifice, un tableau ?

C'eſt donc à la faveur du bel art de l'Imprimerie que les hommes expriment leurs penſées dans des ouvrages qui peuvent durer autant que le ſoleil, & ne ſe perdre que dans le bouleverſement univerſel de la nature. Alors ſeulement, les œuvres inimitables de Virgile & d'Homère périront avec tous ces mondes qui roulent ſur nos têtes.

Puiſqu'il eſt vrai que les livres paſſent d'un ſiecle à l'autre, quel ſoin ne doivent pas avoir les Auteurs d'employer leurs talens à des ouvrages qui tendent à perfectionner la nature humaine ? Si par notre condition de particuliers nous ne pouvons pas faire des choſes dignes d'être écrites, diſoit Pline le jeune, tâchons du moins d'en écrire qui ſoient dignes d'être lues.

Les perſonnes, qui ſeroient avides de diſcuſſions détaillées ſur l'origine de l'Imprimerie, & ſur ſes inventeurs, pourront ſe ſatisfaire dans Baillet, Chevillier, la Caille, Mallinkroot, Mentel, Pancirolle, Polydore Virgile *de rerum inventoribus*, Michael Mayer *verba Germanorum inventa*, Almeloveen *de novis inventis*, les Tranſact. philoſoph. &c. Schœpflin, Fournier.

IMPUDENCE, *Impudentia*, Ἀναίδεια, (*a*) Déeſſe des Anciens.

L'Impudence & l'Injure ou l'Outrage eurent dans la ville d'Athènes un temple commun, dont voici l'hiſtoire en peu de mots. Il y avoit dans l'Aréopage deux eſpeces de maſſes d'argent taillées en ſieges, ſur leſquelles on faiſoit aſſeoir l'accuſateur & l'accuſé. L'une de ces deux maſſes étoit conſacrée à l'Injure, & l'autre à l'Impudence. Cette ébauche de culte fut perfectionnée par Epiménide, qui commença par élever à ces deux eſpèces de divinités allégoriques, des autels dans les

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 345. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. V. pag. 241, 242. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. VII, pag. 187, 188.

formes ; & bientôt après, il leur bâtit un temple, dont Cicéron parle ainsi dans son onzième livre des Loix : *Illud vitiosum Athenis, quòd Cylonis scelere expiato, Epimenide Cretensi suadente, fecerunt Contumeliæ fanum & Impudentiæ. Virtutes*, ajoûte l'orateur Romain, *non vitia consecrare decet.* Sans doute qu'il faut consacrer les vertus & non pas les vices ; mais, quoi qu'en dise Cicéron, ce que les Athéniens firent ici, ne s'écartoit point de son principe ; ils en remplissoient parfaitement l'idée ; leur temple à l'Outrage & à l'Impudence, n'indiquoit point qu'ils honorassent ces deux vices ; il désignoit tout au contraire, qu'ils les détestoient. C'est ainsi que les Gres & les Romains sacrifierent à la Peur, à la Fievre, à la Tempête. aux dieux des enfers ; ils n'invoquoient en un mot toutes les divinités nuisibles, & ne leur rendoient un culte, que pour les détourner de nuire.

Au reste, le temple dont il s'agit présentement, répondoit à celui qu'Oreste avoit consacré aux Furies, qui en l'amenant à Athènes, lui procurerent la protection de Minerve, comme nous l'apprenons de Pausanias.

La perdrix étoit l'oiseau consacré à l'Impudence, & elle en étoit le symbole, à cause de sa lubricité.

IMPURPURATA VESTIS. *Voyez* Latus Clavus.

I N

INACHIA, *Inachia*, l'un des anciens noms que l'on a donnés au Péloponnèse. Ce nom étoit pris d'Inachus.

INACHIDES, *Inachides*, (*a*) nom qui fut donné aux neufs premiers rois d'Argos, à cause d'Inachus, qui fonda ce royaume. *Voyez* Inachus.

INACHIES, *Inachia*, (*b*) fêtes qui étoient apparemment les mêmes que les Inoées, puisque les unes & les autres se faisoient en l'honneur de Leucothée, qui étoit la même qu'Ino.

INACHIS, *Inachis* ; c'est le nom que les Poëtes donnent à Io parce qu'elle étoit fille d'Inachus.

INACHUS, *Inachus*, (*c*) Ἴναχος, fleuve du Péloponnèse dans l'Argolide, arrosoit la capitale de cette Province. Strabon en marque ainsi le cours. » Ce fleuve, dit-il, » coule dans plusieurs vallons, » & a sa source près du mont » Lyrcius, qui est voisin de » Cynuria, dans l'Arcadie. » C'est ce que signifie le Grec de Strabon, que Xylander a mal rendu par ces mots : *In Lyrico apud Cynuriam Arcadiæ montem.* Il falloit dire : *In Lyrcio apud*

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. p. 40.

(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 218.

(*c*) Strab. pag. 316, 326, 370 Plin. T. I. p. 194. Pomp. Mel. p. 119. Lucian. T. I. p. 346. Pauf. p. 111, 112, 116, 130, 464.

Tynuriam monte Arcadiæ. Lyrcius ou Lurcius est le nom de la montagne, & Cynuria étoit celui d'un village voisin. Pausanias fournit aussi une description du fleuve Inachus. » Le fleuve Inachus, dit-il, » a sa source dans cette montagne ; c'est même dès sa » source ou du moins en tombant qu'il sert de limites entre les Argiens & les Mantinéens ; car, lorsqu'il vient » à prendre son cours, il tourne du côté des Argiens ; » c'est pourquoi, Eschyle & » plusieurs autres Poëtes ne » l'appellent point autrement » que le fleuve d'Argos. »

On croit que son nom moderne est Planizza. Mais, Ortélius, après avoir rapporté le sentiment de ceux qui disent que c'est aujourd'hui Planizza, ajoûte : » Il est surprenant que » ce fleuve, qui n'est plus depuis long-tems, ait pourtant » un nom ; car, enfin les Anciens assurent qu'il étoit desséché de leur tems. » Lucien dit dans le dialogue intitulé *Charon* ou *le Contemplateur* : » Les villes ont leur destein » aussi bien que les hommes, » &, ce qui est de plus étrange, les fleuves mêmes, comme celui d'Inachus, dont on » ne voit pas seulement des » vestiges dans Argos. » Apollodore dit que Neptune le mit à sec.

M. de l'Isle, qui a bien senti cette difficulté, a accordé, dans ses deux cartes de la Grece ancienne & de la moderne, les remarques des Anciens, avec l'état present de ce fleuve ; car, il fait couler à Argos deux fleuves réunis dans un même lit, au dessus de cette ville, l'un qui vient du nord, auprès de Cléones, & qui coule vers le midi ; & l'autre qui vient des montagnes, qui sont à l'occident de l'Argie vers l'Arcadie, & coule vers l'orient, où il trouve l'autre fleuve qui vient du nord, & auquel il se joint audessus d'Argos. C'est ce fleuve qui vient du couchant, que les Anciens ont nommé Inachus, le même qui est desséché, selon Lucien & Apollodore, cités ci-dessus. Ainsi, on ne le trouve point dans la Grece moderne de M. de l'Isle, qui n'y marque que celui qui vient du septentrion ; & c'est celui qu'il nomme Planizza.

INACHUS, *Inachus*, (*a*) Ἴναχος, fleuve d'Épire, qui arrosoit le territoire de la ville d'Amphilochium. Il fut ainsi nommé, selon Strabon, de celui que couloit dans l'Argolide, Il se perdoit, selon le même, dans l'Achéloüs.

Il y avoit dans la Grece quelques autres fleuves du même nom. 1.° Un dans la Béotie, selon Plutarque, qui dit qu'on l'appella ensuite Scamandre. 2.° Un autre dans la Thessa-

(*a*) Strab. pag. 326, 327.

lie, selon Vibius Sequester. Ovide en met aussi un dans ce païs, en parlant d'Io, déshonorée par Jupiter & fille du fleuve Inachus.

INACHUS, *Inachus*, (*a*) Ἴναχος, premier roi d'Argos, capitale de l'Argolide dans le Péloponnèse. Ce Prince, sorti de Phénicie, alla fonder ce royaume, vers l'an 1880 avant Jesus-Christ.

Cette époque s'accorde avec le systême de Denys d'Halicarnasse, qui avoit lui-même suivi celui d'Eratosthène. Cet Auteur comptoit vingt-deux générations depuis ce chef de Colonie jusqu'à la prise de Troye. De ces vingt-deux générations il y en avoit douze qui alloient jusqu'à Ninus, contemporain de Cécrops, & qui sont justement les quatre cens ans de distance qu'ils mettoient entre ces deux Princes. Moïse étoit contemporain d'Inachus, & non de Cécrops, comme Eusebe l'a prétendu, ayant pour cet effet abrégé les tems, & abandonné Africanus, Josephe, Philon, Polyhistor, Ptolémée Mendésien & plusieurs autres auteurs, comme le P. Pezron l'a très-bien prouvé dans son livre de l'Antiquité des tems rétablie; & c'est une vérité dont peu de Sçavans disconviennent aujourd'hui. On peut consulter l'Auteur que nous venons de citer, & l'on sera content des preuves qu'il rapporte pour prouver cette opinion, quoiqu'à dire vrai, nous ne croions pas cet espace si long; mais, on peut sans danger suivre le sentiment des deux anciens qu'on vient de nommer.

Les Sçavans sont peu contens des recherches des Grecs, qui ne sçachant d'où étoit venu cet ancien Prince, publierent qu'il étoit fils de l'Océan & de Téthys, généalogie ordinaire de ceux qui venoient par mer, & plusieurs modernes se sont donné la torture pour déterrer l'origine de cet ancien Roi. Il y en a qui le font venir d'Egypte; d'autres pensent qu'il est le même que le fameux Enak, ou plutôt quelqu'un de ses descendans; mais, M. le Clerc après Bochart, pense plus juste en disant qu'Inachus n'est pas un nom propre, mais un nom appellatif. Les anciens Phéniciens s'appelloient Ben-Enak; ainsi, on nomma fils d'Enack, ceux qui sortirent de ce païs pour aller s'établir ailleurs; & l'on forma de ce nom celui d'Inak ou Inachus, qui fut donné au conducteur de la Colonie. C'est pour la même raison que les Grecs donnoient le nom d'Anaces à leurs anciennes divinités, dont le culte & la connoissance leur étoient venus de Phénicie; & avec un léger changement, à leurs anciens

(*a*) Pauf. p. 111, 112. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 88. T. VI. pag. 16. *&* *suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. II. pag. 386. *&* *suiv.* T. VII. p. 113.

Rois. On ne publia, au reste, dans la suite que cet Inachus étoit le dieu d'un fleuve, que parce qu'il donna son nom au fleuve Amphiloque, auquel il fit creuser un lit; & après sa mort on publia, selon la coutume de ce tems-là, qu'il étoit devenu la divinité tutélaire de ce fleuve.

Le royaume d'Argos, fondé par Inachus, eut une longue suite de Rois; les neuf premiers furent appellés Inachides, sçavoir, Inachus, Phoronée, Apis, Argus, Chryasus, Phorbas, Triopas, Sthélénus & Gélanor; celui ci ne conserva pas long-tems la couronne.

Les Argiens, au rapport de Pausanias, disoient qu'Inachus leur roi donna son nom à un fleuve qu'il consacra à Junon. Ce fleuve eut un fils nommé Phoronée, qui, avec trois autres fleuves, Céphise, Astérion, & Inachus son propre pere, fut arbitre entre Neptune & Junon, qui disputoient à qui auroit cette contrée sous son empire. Le différend fut jugé en faveur de Junon; Neptune en eut du ressentiment, & pour se venger il mit tous ces fleuves à sec, d'où il arriva que ni le fleuve Inachus, ni les autres ne purent donner d'eau, que tout au plus dans la saison où les pluies sont abondantes.

INARIE, *Inaria*, (*a*) selon la traduction Latine de Plutarque. Le texte Grec porte Ἠναρία, *Enaria*. C'est la même isle que d'autres appellent Inarime. *Voyez* Inarime.

INARIME, *Inarime*, (*b*) isle de la mer Tyrrhène, sur la côte d'Italie, étoit située vis-à-vis de Cumes, au milieu d'un golfe que la mer forme en ce lieu.

Cette isle avoit plusieurs noms. Pline dit qu'elle étoit nommée Enarie, parce que les vaisseaux d'Enée y furent à l'ancre; qu'Homère l'appelle Inarime, & les Grecs Pithécuse. Mais, quelques-uns, comme Tite-Live, distinguent Enarie de Pithécuse. Strabon nomme Pithécuse, isle qu'Auguste donna aux Napolitains en échange de celle de Caprées; & Suétone dit que ce fut Enaria. Joignez à cela, selon la remarque de Cellarius, que Strabon & Ptolémée qui nomment Pithécuses, ne font mention ni d'Enarie, ni d'Inarime. Au contraire, l'Itinéraire d'Antonin, qui met Enarie, entre l'Italie & la Sicile, à 45 stades de Cumes, ne connoît point Pithécuses.

Il n'est pas vrai, quoique Pline le dise, qu'Homère ait nommé cette isle Inarime. Il

(*a*) Plut. Tom. I. p. 426.

(*b*) Plin. Tom. I. pag. 160. Pomp. Mel. pag. 152. Tit. Liv. L. VIII. c. 22. Appian. pag. 711. Sueton. in August. c. 92. Homer. Iliad. L. II. v. 290. Virg. Æneid. L. IX. v. 716. Ovid. Metam. L. XIV. c. 2. Sili. Ital. L. VIII. v. 543.

dit seulement au second livre de l'Iliade, εἰν Ἀρίμοις, *in arimis. Voyez* Ariméens.

Virgile emploie aussi le nom d'Inarime, aussi bien qu'Ovide & Silius Italicus. Ovide semble croire que l'isle de Pithécuse étoit ainsi nommée, parce qu'elle étoit peuplée de singes. Πίθηκος veut dire un singe dans la langue Grecque. Pline dit qu'elle ne tire point son nom de cet animal, mais des boutiques où l'on faisoit des pots de terre à garder le vin. Pline a été sçavamment réfuté par Saumaise. Il y en a, dit-il, qui écrivent, *Enaria*, qu'ils dérivent d'*enarii*, mot, qui, selon lui, signifie des singes; car, *enaris* veut dire sans narines, & le singe n'est appellé en Latin *simius*, qu'à cause qu'il est camus, *simus*. Enaris se peut dire comme *ecaudis*, *elinguis*, qui n'a point de queue, qui est sans langue. Le nom d'*Enaria* seroit *Enearia*, s'il étoit dérivé d'Enée; & si celui de Pithécusa venoit de ἀπὸ τῶν πίθων, de ces pots de terre, on diroit Πιθοῦσσα plutôt que Πιθηκοῦσσα, qui est pour Πιθηκόεσσα. Bochart, qui est du même sentiment que Saumaise, se sert des mêmes preuves pour le soutenir, & allegue les mêmes difficultés, à quoi il ajoûte des étymologies tirées de l'Hebreu & du Phénicien.

Cette isle se nomme aujourd'hui Ischia, & appartient au royaume de Naples. Son circuit est de dix-huit mille sept cens cinquante pas, en prenant au dehors des golfes & des baies; car, en faisant le tour de l'isle, sans entrer dans les baies & dans les golfes, on ne trouveroit guere plus de seize mille cinq cens pas. Dans cette petite étendue, on ne laisse pas de trouver beaucoup de caps, d'agréables vallées, de montagnes délicieuses, de belles fontaines, des rivières & de jolis jardins. Elle abonde en fruits délicats, & produit des vins exquis, tels que les vins de Sarlingo, le vin Grec, le vin Latin & le Coda-Cavallo, & autres que l'on vante extrêmement. Elle a des mines d'or, déja connues du tems de Strabon.

Les fréquens tremblemens de terre, dont ce territoire est agité, ont donné lieu aux Poëtes de dire que Typhœe le Titan, foudroyé par Jupiter, est renversé sous cet endroit, & que ses secousses causent celles de la terre. Il y a un canton de l'isle auquel on a donné le nom de Negro-Ponte, peut-être à cause de quelque colonie Grecque venue de là. L'air y est si tempéré, que le printems y semble continuel; le murmure des ruisseaux, dont tout ce lieu est arrosé, en augmente les délices. Tout ce qui est depuis Ste. Restitute jusqu'à San PiétroPatanello, est abondamment pourvu d'eaux excellentes, pour les bains & la guérison de diverses maladies. Cette belle partie de l'isle se termine à Monte-Vico. Il y a là une

une grosse pierre d'où il sort continuellement, par une fente, un petit vent frais.

INARUS, *Inarus*, Ἴναρος, (*a*) fils de Psammétichus, étoit roi des Libyens, voisins d'Egypte. Les Egyptiens, l'an 463 avant l'ere Chrétienne, jugeant que la mort de Xerxès devoit avoir excité beaucoup de trouble & de désordre parmi les Perses, crurent que c'étoit-là une occasion favorable de recouvrer leur liberté. Ainsi, rassemblant toutes leurs forces, & chassant tous ceux qui levoient les tributs au nom des Perses, ils se déclarerent contr'eux, & prirent Inarus pour leur Roi.

Ce Prince forma d'abord un corps de troupes Egyptiennes, & rassemblant outre cela des soldats étrangers qu'il soudoyoit, il se vit bientôt à la tête d'une armée considérable. Il envoya de plus une ambassade aux Athéniens, par laquelle il leur offroit, s'ils vouloient contribuer à la délivrance de l'Egypte, de leur donner part au gouvernement de l'Egypte même, & s'engageoit d'ailleurs à la plus parfaite reconnoissance. Les Athéniens, persuadés qu'il leur importoit d'affoiblir les Perses de toute manière, & pour s'assurer de la part des Egyptiens une assistance en cas de malheur, convinrent de lui prêter trois cens galères.

Cependant, Artaxerxe, successeur de Xerxès, apprenant la révolte de l'Egypte, & la nouvelle guerre qu'on lui préparoit, jugea à propos d'opposer aux Egyptiens une armée beaucoup plus forte que la leur; c'est pourquoi, il fit lever des troupes dans toutes les Satrapies; il fit équiper une flotte, & ne négligea aucun des préparatifs convenables en cette occasion. Il confia le soin de cette expédition à Achéménès, l'un de ses freres. Quand celui-ci fut arrivé en Egypte, il campa avec sa nombreuse armée sur le bord du Nil. Cependant, les Athéniens ayant défait en mer la flotte des Perses, & détruit ou pris cinquante de leurs vaisseaux, remonterent ce fleuve, mirent leurs troupes à terre sous le commandement de Charitimis leur Général, & s'étant joints à Inarus & à ses Egyptiens, ils fondirent tous ensemble sur Achéménès, & le défirent dans un grand combat, où ce général Persan & cent mille de ses soldats perdirent la vie. Ceux qui échapperent se sauverent à Memphis, les vainqueurs les y poursuivirent, & se rendirent maîtres d'abord des deux parties de la ville. Mais, les Perses s'étant fortifiés dans la troisieme, appel-

(*a*) Diod Sicul. p. 279. Thucyd. p. 68. Roll. Hist. Anc. Tom. II. pag. 282. & *suiv.*

lée la *muraille blanche*, qui étoit la plus grande & la plus forte des trois, y soutinrent un siege de près de trois ans, pendant lequel ils se défendirent vaillamment.

Mégabyze, qu'on envoya à leur secours, fit lever le siege, & livra bataille ensuite à Inarus. Toutes les troupes de part & d'autre se trouverent à cette action. Inarus y fut entiérement défait ; le carnage, qui fut grand, tomba principalement sur les Égyptiens révoltés. Après cette défaite, Inarus, quoique blessé par Mégabyze, fit sa retraite avec les Athéniens & ceux des Égyptiens qui voulurent le joindre, & gagna Byblos, ville située dans l'isle de Prosopitis, formée par deux bras du Nil, tous deux navigables. Les Athéniens mirent leur flotte dans un de ces bras, où elle étoit à couvert des insultes de l'ennemi, & soutinrent dans cette isle un siege d'un an & demi.

Les Perses voyant qu'ils n'avançoient rien par la méthode ordinaire, parce qu'ils avoient affaire à des gens qui ne manquoient ni de cœur ni d'adresse à se bien défendre, eurent recours à un expédient extraordinaire, qui fit bientôt ce que la force n'avoit pu faire. Ils saignerent par divers canaux le bras du Nil dans lequel étoit la flotte Athénienne, & la mirent à sec ; ils ouvrirent par là un passage à toute leur armée pour entrer dans l'isle. Inarus, se voyant perdu, composa avec Mégabyze, pour lui, pour tous ses Egyptiens, & pour environ cinquante Athéniens, & se rendit à condition qu'on leur laisseroit la vie sauve. Mais, Artaxerxe, après avoir résisté pendant cinq ans aux vives sollicitations de sa mere, qui lui demandoit Inarus & les Athéniens qui avoient été pris avec lui en Égypte, pour les sacrifier aux manes de son fils Achémenès, les lui accorda enfin. Cette Princesse inhumaine, sans aucun égard pour la foi donnée, fit crucifier Inarus, & trancher la tête à tout le reste.

INAUGURATUM EST, *ou* IMPERTITUM EST. (*a*) C'étoit la formule dont se servoient les Augures pour annoncer que les auspices étoient favorables.

IN CASTO CERERIS. (*b*) La fête de Cérès se célébroit à Rome dans le mois d'Avril pendant huit jours par les dames Romaines, qui pour s'y mieux disposer, s'abstenoient de vin & n'approchoient point de leurs maris pendant quelques jours, ce qu'on appelloit être *in Casto Cereris.*

INCENDIE DU MONDE, *Incendium Mundi*, (*c*) nom que les Anciens donnoient à une de leurs danses.

(*a*) Coût. des Rom. par M. Nieup. pag. 200.

(*b*) Coût. des Rom. par M. Nieup. pag. 154.

(*c*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. p. 341.

INCENDIE, *Incendium*, *Incensio*, (a) nom que l'on donna au campement où les Hébreux arriverent, après qu'ils furent partis de Sinaï. Ce qui donna lieu à ce nom, fut que Dieu irrité par le murmure des Israëlites, qui se plaignoient qu'ils ne mangeoient point de viande, envoya contr'eux un feu, qui dévora l'extrêmité du camp, & fit périr un grand nombre d'Israëlites.

INCHOATIF, terme de Grammaire. Priscien & après lui la foule des Grammairiens, ont désigné par cette dénomination, les verbes caractérisés par la terminaison *sco* ou *scor*, ajoûtée à quelque radical significatif par lui-même. Tels sont les verbes,

	Dérivés de		
Augesco,		*Augeo*,	Verbes.
Albesco,		*Albeo*,	
Calesco,		*Caleo*,	
Frigesco,		*Frigeo*,	
Dulcesco,		*Dulcis*,	Adjectifs.
Mitesco,		*Mitis*,	
Lapidesco,		*Lapis*, *dis*,	Noms.
Irascor,		*Ira*,	

Au reste, cette dénomination pourroit avoir été adoptée bien légerement, & il ne paroît pas que dans l'usage de la langue Latine, les bons Écrivains aient supposé dans cette sorte de verbe, l'idée accessoire d'Inchoation ou de commencement, que leur nom y semble indiquer. Le style des commentaires de César devoit avoir & a en effet de l'élégance, de la pureté & de la justesse; celui de Caton de RR. doit encore avoir plus de précision, parce qu'il est purement didactique; cependant, ces deux Auteurs, ayant besoin de marquer le commencement de l'evenement désigné par des verbes prétendus Inchoatifs, se sont servis l'un & l'autre du verbe *incipio*. *Cùm maturescere frumentà inciperent*. Cæs. *Et ubi primùm incipiunt hiscere, legi oportet*. Cat. Cicéron, qui sçavoit louer avec tant d'art, & qui connoissoit si bien les différences délicates des mots les plus aisés à confondre, dit à César [*pro Marcel.*] faisant l'éloge de sa justice & de sa douceur : *Et verò hæc tua justitia & lenitas animi florescet quotidie magis*. Peut-on penser qu'il ait voulu lui dire

(a) Numer. c. 11. v. 3. Deuter c. 9. v. 22.

que tous les jours il cessoit d'avoir de la justice & de la douceur pour recommencer chaque jour à en montrer davantage? En ce cas, c'étoit une satyre sanglante plutôt qu'un éloge; & dans Cicéron, une absurdité plutôt qu'un effet de l'art.

C'est donc sur d'autres titres, que sur la foi du nom d'Inchoatif, qu'il est nécessaire d'établir le caractère différentiel de cette sorte de verbes. Consultons les meilleurs Écrivains. On lit dans Virgile, Georg. L. III. v. 504.

Sin in processu cœpit crudescere morbus.

Sur quoi Servius fait cette remarque: *Crudescere, validior fieri, ut dejectâ crudescit pugna Camillâ;* & lorsqu'il en est à ce vers de l'Énéïde L. XI. v. 833., il l'explique ainsi: *Crudescit, crudelior fit cæde multorum*, ce qui peut se justifier par l'autorité même de Virgile, qui avoit dit ailleurs dans le même sens: *Magis effuso crudescunt sanguine pugnæ.* Æn. L. VII. v. 788.

Au douzième livre de l'Énéïde v. 45,46. Virgile s'exprime ainsi:

Haudquaquam dictis violentia Turni

Flectitur; exsuperat magis, ægrescitque medendo.

Et voici le commentaire du même Servius: *Inde magna ejus ægritudo crescebat, unde se ei Latinus remedium sperabat afferre.*

Il est donc évident que *crudescere* exprime l'augmentation graduelle de la cruauté, & *ægrescere* l'augmentation de la douleur; & c'étoit apparemment d'après de pareilles observations que L. Valle [Elegant. Lib. I.] vouloit que l'on donnât aux verbes de cette espèce le nom d'*Augmentatifs*. Mais, ce terme est déjà employé dans la Grammaire Grecque & dans la Grammaire Italienne, pour désigner des noms qui ajoûtent à l'idée individuelle de leur primitif, l'idée accessoire d'un degré extraordinaire, mais fixe d'augmentation. D'ailleurs, ne paroîtroit-il pas choquant d'appeller *augmentatifs* les verbes *deflorescere, decrescere, defervescere*, &c., qui expriment à la vérité une progression graduelle, mais de diminution plutôt que d'augmentation? Ce n'est que cette progression graduelle qui caractérise en effet les verbes dont il s'agit, & c'étoit d'après cette idée spécifique qu'il falloit les nommer *Progressifs*.

Ces verbes ont tous la signification passive; & c'est pour cela que Servius les explique tous par le verbe passif *fieri*; il y ajoûte un comparatif pour désigner la gradation caractéristique. *Crudescere, validior fieri;* & de même *augescere, fieri major; calescere, fieri calidior; mitescere, fieri mitior; lapidescere, fieri ad lapidis naturam propior; defervescere, minùs fervidus fieri*, &c.

Nous avons aussi en François des verbes Progressifs, ou si l'on veut, des verbes Inchoatifs, qui sont pour la plûpart terminés en *ir*, comme *blanchir*, *jaunir*, *vieillir*, *grandir*, *rajeunir*, *fleurir*, &c.

INCIBILIS, *Incibilis. Voyez* Indibilis.

INCITATUS, *Incitatus*, (*a*) nom que Caligula donnoit à son cheval. Les folies de ce Prince pour ce cheval ont été rapportées à l'article de Caligula. *Voyez* Caligula.

INCLUTUS, *Inclutus*, nom d'un des Chevaux du Cirque. *Voyez* Chevaux du Cirque.

INCONNU [le Dieu]. *Voyez* Athènes, chiff. X.

INCRÉDULE, *Incredulus*, titre d'un dialogue de Lucien. *Voyez* Philopseude.

INCUBES, *Incubi*, (*b*) nom que les Payens ont donné à certains demi-Dieux, qui sont confondus par quelques-uns avec les Faunes & les Satyres.

Ce nom vient d'*incubo*, coucher, parce que l'on feignoit qu'ils désiroient fort la compagnie des femmes, & qu'ils venoient quelquefois coucher avec elles la nuit. Néanmoins, ce n'est qu'une simple maladie, nommée *incubus*, & par les Grecs ἐφιάλτης, qui est une suffocation ou oppression du corps, laquelle se fait la nuit à cause d'une vapeur épaisse & froide, qui remplit les ventricules du cerveau, & qui empêche que les esprits animaux ne soient portés par le canal des nerfs. Ce mal est causé par l'ivrognerie & les crudités.

INCUBO. Ce mot, qu'on ne peut rendre que par périphrase, signifioit chez les Latins, un démon familier, un génie gardien des trésors de la terre.

Les gens du petit peuple de Rome croyoient que les trésors cachés dans les entrailles de la terre, étoient gardés par des esprits, qu'ils nommoient *Incubones*, & qui avoient de petits chapeaux, dont il falloit d'abord se saisir; après quoi, si on avoit le bonheur d'y parvenir, on devenoit leur maître, & on les contraignoit à déclarer & à découvrir où étoient ces trésors. On appelloit ce chapeau du génie, *le chapeau de Fortunatus*. Peut-être que les directeurs des mines des Romains avoient répandu ces contes pour mieux cacher la manœuvre de leurs opérations.

INDATHYRSE, *Indathyrsus*, Ἰνδάθυρσος, (*c*) fils de Saulius, roi des Scythes Européens, regna après son pere & après Calvida son oncle, peu de tems après Thomiris, & fut pere d'une très-belle fille, qui fut demandée en mariage par Darius, fils d'Hystaspe, roi de Perse. Indathyrse la lui refusa,

(*a*) Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. p. 26.

(*b*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I, pag. 269.

(*c*) Just. L. II. c. 5. Herod. L. IV. c. 76, 120, 126, 127. Roll. Hist. Anc. Tom. II. p. 138, 139.

& Darius en fut si piqué, qu'il lui déclara la guerre, & leva contre lui une armée de sept cens mille combattans. Pour faire passer toutes ces troupes de Perse en Scythie, Darius traversa toute l'Asie mineure, & étant entré en Europe, fit construire deux ponts de bateaux, l'un sur le Bosphore de Thrace, & l'autre sur le Danube, dont il commit la garde aux Ioniens.

Ce Prince, remarquant bientôt que les Scythes ne faisoient que fuir devant lui, ce qui épuisoit son armée par les longues courses qu'elle étoit obligée de faire, envoya un héraut à Indathyrse, & lui fit parler en ces termes: » Prince le plus » méprisable de tous les hommes, pourquoi fuyez vous » toujours, puisqu'il est en votre puissance de faire l'une » de ces deux choses, de combattre ou de vous rendre? Si » vous vous croyez assez fort » pour arrêter mes progrès & » pour me faire résistance, demeurez & donnons la bataille; » si au contraire vous vous reconnoissez trop foible, apportez pour présent à votre » Seigneur, la terre & l'eau, » & entrez en conférence avec » lui. « Indathyrse fit cette réponse à ces paroles: » Roi des » Perses, mes affaires sont en tel » état, que la crainte d'aucun » homme qui vive ne m'a point » fait prendre la fuite. Ne pensez donc pas que je fuie aujourd'hui devant vous; je ne » fais rien maintenant que je ne » fasse durant la paix; mais, je » veux bien vous dire pourquoi » je ne vous ai pas donné bataille aussi-tôt que vous avez » été entré dans notre païs. » Nous n'avons ni villes ni terres labourées, dont nous appréhendions le pillage, & » qui puissent nous obliger de » donner bataille contre vous, » pour nous les conserver & » pour les défendre. Si vous » avez envie de nous y contraindre, & s'il est besoin de » combattre, nous ne combattrons contre vous que pour » défendre les sépulcres de nos » peres. Faites donc en sorte » de les rencontrer, & par les » outrages que vous leur ferez, » donnez-nous sujet de donner » bataille. Alors, vous reconnoitrez si nous avons du courage, & si nous sçavons combattre pour le repos & pour » les sépultures de nos ancêtres. Enfin, nous ne combattrons point contre vous, » qu'une juste raison ne nous » y contraigne. Voilà pour ce » qui regarde la bataille. Quant » à ce qui concerne le mot » de Seigneur, je ne connois » point d'autres maîtres ni » d'autres Seigneurs que Jupiter, qui est mon ancêtre, ni » que Vesta, reine des Scythes. » Pour les présens que vous » demandez de terre & d'eau, » je vous enverrai les choses » qu'il est raisonnable d'envoyer. Cependant, au lieu » de vous vanter d'être mon

» Seigneur & mon Maître, je » vous conseille de pleurer. « Telle fut la réponse d'Indathyrse. Malgré cela, Darius continua sa marche ; mais, plus il avançoit dans le païs, plus son armée avoit à souffrir. Il fut enfin contraint de renoncer à sa folle entreprise.

Il y en a qui prétendent qu'Indathyrse, loin de fuir devant Darius, marcha à la rencontre de ce Prince, & lui livra une bataille, dans laquelle il lui tua quatre-vingt-dix mille hommes, & l'obligea de se retirer, la première année de la 68.e Olympiade, cinq cens huit ans avant Jesus-Christ. Justin dit que Darius, craignant qu'on ne rompît le pont pour empêcher le retour des Perses, se retira sans combatre, & laissa en Europe soixante-dix mille hommes, sous le commandement de Mégabaze, un de ses généraux, qui soumit la Thrace & la Macédoine.

Ce dernier Auteur, au lieu d'Indathyrse qu'on trouve dans Hérodote, lit Jancyre. D'autres lisent Artyre, ou Accire ; d'autres, Scytharce ; d'autres, Antirégyre ; d'autres enfin, Indatyre ou Idanthyre.

INDATYRE, *Indatyrus*. *Voyez* Indathyrse.

INDE, *India*, Ἰνδική, nom qui a été donné à divers païs, très-différens tant par leur position que par leur étendue. Il est donc nécessaire de bien distinguer les significations que ce nom a eues, afin de ne s'en point faire une fausse idée.

On le donna d'abord au païs situé aux environs du grand fleuve Indus, en Asie ; & c'est la seule Inde proprement dite.

On y ajoûta ensuite la presqu'isle, qui est au midi de l'Indoustan, & on étendit l'Inde jusques bien au de-là du Gange. De-là vint la division de l'*Inde en de-çà du Gange*, & l'*Inde au de-là*. Bornons-nous d'abord à cette notion de l'Inde, prise aux environs de l'Indus & du Gange. Nous viendrons ensuite aux autres païs, auxquels on a donné le même nom, pour quelque ressemblance, ou par un usage abusif, fondé sur quelque erreur.

I.

De l'Inde proprement dite.

(*a*) L'Inde proprement dite a été divisée par les Anciens en Inde citérieure, ou en de-çà du Gange, *India intra Gangem*; & Inde ultérieure, ou au de-là du Gange, *India extra Gangem*.

1.° L'Inde en de-çà du Gange, ἡ ἐντὸς Γάγγου Ἰνδική, avoit, selon Ptolémée, pour bornes au couchant les Paropamisades, l'Arachosie, & la Gédrosie ; au nord, le mont Imaüs ; à l'orient, le Gange ; & au midi, l'Océan. Ainsi, elle renfermoit

(*a*) Ptolem. L. VII. c. 1, 2. Plin. T. I. p. 316. *& seq.* Pomp. Mel. pag. 196. *& seq.* Solin. pag. 292. *& seq.* Strab. p. 685. *& seq.* Diod. Sicul. p. 85.

toute la grande presqu'isle, qui est en de-çà du Gange.

Pline, au contraire, borne l'Inde à l'occident par l'Indus. Arrien a suivi le même systême, quand il dit qu'Alexandre passant le fleuve Indus, entra dans le païs des Indiens. Mais, il ne faut pas prendre les paroles de ces deux Auteurs à la rigueur. Pline lui-même dit : » La plûpart ne la terminent pas précisement par le fleuve Indus » à l'occident ; mais, ils y » ajoûtent quatre Satrapies, » sçavoir la Gédrosie, l'Arachosie, l'Arie & le Paropamise, jusqu'au fleuve Cophes, » qui est la dernière borne ; » d'autres prétendent que tout » cela appartient aux Ariens. » La plûpart attribuent aussi à » l'Inde la ville de Nise, le » mont Mérus dédié au dieu » Bacchus, & le peuple *Aslacani.* « Ce que Pline dit des quatre Satrapies, donne une trop vaste étendue à l'Inde. Ce qu'il ajoûte de la ville de Nise, du mont Mérus, & du peu- *Aslacani*, y convient mieux, & lui est attribué par ceux qui ont écrit l'histoire d'Alexandre, comme le remarque Cellarius.

Denys le Périégete dit que les Scythes méridionaux habitent jusqu'au fleuve Indus. Ce sont les mêmes Scythes qu'Eustathe appelle Indoscythes, & que plusieurs Sçavans mettent dans l'Indoscythie de Ptolémée. Ils étoient septentrionaux par rapport à l'Indus, & méridionaux par rapport aux autres Scythes.

L'Inde la plus connue, dit Pomponius Méla, ne s'étend pas seulement jusqu'à la mer orientale, mais encore jusqu'à celle que nous appellons Indienne, & qui regarde le midi. A l'occident, elle est bornée par les montagnes du Taurus, & elle occupe sur le bord de la mer autant d'espace qu'on peut en côtoyer pendant soixante jours & soixante nuits.

Selon Strabon, l'Inde étoit bornée au nord par les extrêmités du Taurus ; depuis l'Ariane jusqu'à la mer orientale, elle l'étoit par les montagnes, appelées par les habitans du païs Paropamises, Emodes, Imaüs, &c., & par les Macédoniens, Caucase. L'Indus la bornoit à l'occident. Le côté méridional & le côté oriental, qui étoient plus grands que les autres, s'avançoient jusqu'à la mer Atlantique, d'où vient que le païs présentoit un rhomboïde, c'est-à-dire, une figure à quatre côtés paralleles, mais inégaux ; car, chacun des plus grands côtés surpassoit celui qui lui étoit opposé de trois mille stades. En effet, le côté occidental avoit, dit-on, treize mille stades, depuis les monts Caucases jusqu'à la mer méridionale, en suivant l'Indus jusqu'à son embouchure. Par conséquent, le côté oriental qui lui étoit opposé, devoit en avoir seize mille ; & telle étoit la plus grande & la plus petite largeur du païs. Pour sa

longueur, elle se prenoit de l'occident à l'orient; mais, les sentimens des Anciens sur ce sujet ne sont pas uniformes. On assure seulement que la plus grande longueur de l'Inde étoit depuis l'embouchure de l'Indus jusqu'au païs habité par les *Coniaci*. Ctésias dit que l'Inde n'étoit pas moindre que tout le reste de l'Asie, Onésicrite, qu'elle formoit la troisième partie du monde habité; Néarque, qu'il falloit quatre mois pour la parcourir. Mégasthène & Déimaque en ont parlé d'une façon plus raisonnable, puisqu'ils donnent seulement plus de vingt mille stades à la partie qui s'étendoit depuis la mer méridionale jusqu'au Caucase. Déimaque en met pourtant plus de trente mille dans certains endroits.

Si nous consultons maintenant Diodore de Sicile, il nous donnera l'Inde d'une figure quarrée. » Les côtés, ajoûte-t-il, » qui regardent le levant & » le midi, sont les bords d'une » vaste mer. Vers le septentrion » le mont Hémade la sépare » de cette partie de la Scythie » qui est habitée par les Saces; » & vers le couchant elle est » bornée par le fleuve Indus le » plus grand qui soit au monde, » après le Nil. On dit que la » longueur de l'Inde de l'orient » à l'occident est de vingt-huit » mille stades & de trente-deux » mille du septentrion au midi. » Il paroît par cette grandeur, » que l'Inde est de tous les païs » du monde celui qui s'étend » le plus sous le Tropique du » Cancer. En effet, vers son » extrêmité méridionale le style d'un cadran horizontal ne » fait quelquefois point d'ombre à midi; l'ourse paroît se » coucher, & l'arcture même » en certains endroits, où l'ombre en Été se tourne vers le » pole austral. «

Nous n'entrerons point dans le détail de tous les peuples & de toutes les villes que Ptolémée & les autres Géographes anciens mettent dans les deux Indes; ils n'en avoient qu'une idée très-confuse, & les cartes dressées exactement sur les positions de Ptolémée, nous montrent cette partie du monde très-différemment de son véritable état. Nous ferons cependant connoître quelques-uns des principaux peuples Indiens, & même quelques-unes de leurs villes, en traitant de l'Inde du tems d'Alexandre le Grand.

2.° L'Inde au de-là du Gange, ἡ ἐκτὸς Γάγγου Ἰνδικὴ, étoit bien moins connue des Anciens, que celle qui étoit en de-çà. Ptolémée, qui en a le plus écrit, fait assez voir que l'on n'en sçavoit que peu de choses de son tems, par les noms qu'il donne aux païs & aux habitans. Il met au de-là du golfe du Gange, le *païs d'argent*, ensuite les Anthropophages, les Padéens, & les Lestes, ou les Voleurs. Il place ensuite la Chersonnèse d'or où étoit Tacola, ville marchande, & le fleuve Chry-

foana. C'est dans ce dernier païs que quelques Géographes cherchent le pais d'Ophir. Ptolémée borne l'Inde au de-là du Gange par ce fleuve à l'occident, par la Scythie & la Sérique au septentrion, par le païs des Sines au levant, & par l'océan au midi.

II.

De l'Inde en Afrique.

C'est l'Éthiopie, que l'on trouve souvent désignée dans les Anciens sous le nom d'Inde. *Voyez* Éthiopie.

III.

De l'Inde de Xénophon.

(*a*) Xénophon, parlant dans son premier livre, des préparatifs du roi d'Assyrie pour faire la guerre aux Medes, dit qu'il sollicita les Rois de Lydie, de Phrygie, de Paphlagonie & celui des Indes, à joindre leurs armes aux siennes contre Cyaxare, roi des Medes; ce dernier appella les Perses à son secours, qui lui envoyerent Cyrus à la tête d'une armée de trente mille hommes. À peine Cyrus fut-il dans la Médie, qu'il arriva à la cour de Cyaxare des Ambassadeurs du roi des Indiens, chargés de s'informer du sujet da la guerre, & d'offrir le secours du Roi leur maître à celui des deux partis dont la cause feroit la plus juste. Cyrus, au nom de Cyaxare, offre de s'en rapporter au roi des Indes, & accepte sa médiation. Pendant que ces Ambassadeurs vont à la cour d'Assyrie s'acquitter de leur commission, Cyrus marche contre le roi d'Arménie, & l'oblige de se soumettre à Cyaxare, dont il avoit toujours été tributaire. Il l'engage à distribuer les terres incultes de ses États aux Chaldéens, montagnards féroces, que la stérilité de leur païs obligeoit de faire des courses sur les terres de leurs voisins. Là Cyrus apprend que ces Chaldéens accoûtumés à la guerre, dont ils s'étoient fait une profession, servoient souvent dans les troupes du roi des Indes, *Prince riche en or*, le même qui avoit envoyé des Ambassadeurs en Médie. Cyrus, instruit de ce détail, envoie aussi une ambassade à ce Prince, sous prétexte de lui emprunter de l'argent, mais au fond dans le dessein de lui apprendre ses nouveaux succès, & peut-être de négocier une alliance avec lui.

Il propose aux Arméniens & aux Chalybes de lui donner des guides & des interpretes pour accompagner ses Ambassadeurs, & leur déclare que si le roi des Indes refuse ses offres, il ne gardera plus de mesures avec lui, & ne suivra que ses intérêts; c'est-à-dire, qu'il lui fera la guerre. Les Ambassadeurs de

(*a*) Xenoph. p. 22, 56, 57. Virg. Georg. L. IV. v. 392, 393. Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. T. IV. p. 595. & *suiv.*

Cyrus partent avec des Arméniens & des Chalybes; cependant, il marche contre le roi d'Assyrie; & à la fin de la campagne, c'est-à-dire, quatre mois au plus après leur depart, les Ambassadeurs de Cyrus reviennent avec ceux du roi des Indiens, qui apportent de l'argent & le traité conclu. Avant que cette nouvelle éclate, les ambassadeurs des Indiens vont à la cour de Lydie examiner les préparatifs de Crésus, & reviennent avant l'ouverture de la campagne en rendre compte à Cyrus.

On avoit connu jusqu'à ce jour deux nations que les Anciens ont nommées Indiens; ceux de l'Inde orientale proprement dite, qui habitoient entre l'Indus & le Gange, & les peuples de l'Éthiopie, nommés quelquefois Indiens, comme dans Virgile en parlant du Nil.

Septem discurrit in ora
Usque coloratis amnis devexus ab Indis.

Il est clair que Xénophon ne parle ni des uns ni des autres, & qu'il faut chercher des Indiens dans le voisinage de l'Arménie & du païs des Chaldéens ou Chalybes. 1.° Parce que ces derniers, voisins des Arméniens & des Medes, servoient souvent dans l'armée du roi des Indiens; 2.° parce que c'est chez ces peuples que Cyrus prend des guides & des interpretes pour aller dans l'Inde; 3.° parce que quatre mois au plus suffisent pour aller d'Arménie dans l'Inde, y négocier un traité, le conclure, & en apporter la nouvelle en Médie, ce qui suppose que ces païs n'étoient pas fort éloignés. Il y a des personnes qui croyent que ces Ambassadeurs de Cyrus avoient été dans l'Inde proprement dite, par le nord de la mer Caspienne en traversant l'Ibérie, le païs des Sauromates, les vastes plaines arrosées par le Rha, le Rhymnicus, le Daix & le Jaxartes, & qu'ils étoient entrés dans l'Inde par la Sogdiane & les montagnes où le fleuve Indus prend sa source.

Mais, outre que ce chemin est trop long, & que ces païs qui ne sont pas même fort praticables aujourd'hui, étoient habités alors par des nations barbares, par des Scythes féroces, ennemis des Medes & des Persans, & qui eussent refusé le passage à leurs Ambassadeurs, quelle apparence qu'un Prince éloigné de la Médie & de l'Assyrie de plus de six cens parasanges ou huit cens lieues, séparé de ces royaumes par des païs immenses, menace ces Princes de leur faire la guerre s'ils refusent sa médiation? C'est à peu près comme si le roi de Perse offroit la sienne aux Rois de Suede & de Danemarck, & menaçoit de se déclarer contre l'un d'entr'eux.

Nous ne voyons rien dans l'histoire de Xénophon, qui le puisse faire soupçonner d'une telle façon de raisonner. Il faut

donc ſuppoſer que ces Indiens ſont des peuples connus ſous un autre nom ; & après avoir examiné la choſe avec attention, nous n'en voyons point dont la ſituation convienne mieux avec les circonſtances du récit de Xénophon, que les habitans de Colchos & de l'Ibérie.

On peut dire que les Grecs établis ſur les bords du Pont-Euxin & aſſez près de la Colchide, ayant trouvé en ce païs une nation de gens noirs ou baſanés, belliqueux, ayant une langue & une religion différentes de celles des peuples voiſins, habitant un païs riche en mines d'or & d'argent, ne douterent pas que des peuples qui avoient tant de rapport avec les Indiens par la couleur de leur viſage & par la richeſſe de leurs mines, ne fuſſent une nation indienne.

Les Indes paſſoient pour le païs de l'or, & les Grecs fort ignorans ſur la Géographie des païs barbares, ſçavoient ſeulement que les Indes étoient habitées par des hommes baſanés, qu'elles étoient fertiles en or, & à l'extrêmité orientale de l'Aſie. Le Caucaſe & le Tanaïs étoient regardés alors comme le bout du monde. On croyoit ſi bien qu'ils touchoient aux Indes, que quand Alexandre ſe trouva vers les frontières ſeptentrionales de ce païs, ſes ſoldats voulurent à toute force y trouver un mont Caucaſe & un Tanaïs, quoiqu'il n'y eût ni fleuve ni montagne de ce nom. Les Grecs du Pont-Euxin au contraire ayant un Caucaſe & un Tanaïs dans leur voiſinage, & trouvant des peuples noirs, les crurent Indiens ; car, dans leur ſyſtême de Géographie les Indes & le Caucaſe étoient inſéparables. Il arriva alors aux Grecs ce qui eſt arrivé depuis à Colomb & aux Eſpagnols ; ces derniers convenoient que la terre étoit ronde, mais ils ne connoiſſoient d'autre continent ſur notre globe, que celui qui a été connu des Anciens. En s'embarquant ſur l'Océan Atlantique, ils ſongeoient moins à découvrir de nouvelles terres qu'à ſe faire une nouvelle route pour aller aux Indes, & lorſque Colomb eut découvert les iſles de l'Amérique, il crut, & le perſuada aux Eſpagnols, que ces iſles faiſoient partie des Indes ; car, quel autre païs auroient-ils pu trouver à l'occident de l'Afrique ? Ils leur en donnerent donc le nom, & ce nom eſt reſté en uſage parmi les Eſpagnols qui n'en connoiſſent pas d'autre.

Ainſi, les Grecs de Trébiſonde & des colonies voiſines donnerent le nom d'Inde à la Colchide ; mais, le reſte de la Grece étant accoûtumé au nom qu'employoient les Perſes & les Syriens, l'uſage ne s'en eſt pas repandu, & Xenophon eſt preſque le ſeul qui l'ait employé dans ſa Cyropédie ; nous diſons preſque le ſeul qui s'en ſoit ſervi, parce que dans Hérodote on trouve le nom d'Indiens don-

né aux peuples du Bosphore Cimmérien, nommés Σινδοὶ par les autres Écrivains. Au chap. 28 du Liv. IV. en parlant du froid qui regne pendant huit mois dans la Scythie, il s'exprime ainsi : » La mer se gele » dans ce païs-là, aussi-bien » que le Bosphore Cimmérien, » ensorte que les Scythes qui » sont en de-çà du fossé, c'est- » à-dire, dans la Chersonnèse » Taurique, font passer leurs » armées & leurs chariots » sur la glace de l'autre côté » de la mer, dans le païs des » Indiens, « καὶ τὰς ἁμάξας ἐπελαύνουσι πέρην ἐς τοὺς Ἴνδους. On pourroit soupçonner qu'il faut lire dans ce passage τοὺς Σινδοὺς, à cause des *Sindi* établis dans ce païs, & qui avoient donné leur nom au canton appellé *regio Sindica;* mais, comme Eustathe cite ce passage dans ses Scholies sur Denys le Géographe, comme il se trouve maintenant dans les éditions ordinaires, il y a quelque apparence qu'Hérodote avoit écrit Ἴνδους, & que ce nom étoit synonyme de Σινδοὺς, de même que l'on nomme aujourd'hui *Sind* le païs qui est à l'embouchure de l'Indus, & qui étoit nommé proprement *India* par les Indiens.

I V.

De l'Inde de Népos Cornélius.

(*a*) Pline, ayant avancé que la terre que nous habitons, est environnée de l'Océan qui coule tout à l'entour, allegue en preuve, l'autorité de Népos Cornélius qui, parlant du tour du monde par la mer du nord, dit que Q. Métellus Céler, qui avoit été Consul avec L. Afranius, étant alors Proconsul des Gaules, le roi des Sueves, lui envoya en présent des Indiens qui, ayant fait voile de leur païs, pour aller commercer, furent emportés par une tempête qui les jetta sur les côtes de Germanie.

En supposant ce fait véritable, il est plaisant de voir la torture que quelques Sçavans ont donnée au texte de Pline, pour deviner assez inutilement, comment ces Indiens ont pu être jettés sur les côtes de la Germanie. Vossius, qui apparemment ne connoissoit point d'autres Sueves que ceux qui habitoient dans l'intérieur du païs, change ce nom, &, au lieu de *Suevorum rege*, veut qu'on lise *à rege Bætorum*, & suppose gratuitement que *Bætorum* doit être changé à son tour en *Batavorum.* Le P. Hardouin a raison de dire que ces Indiens, après leur naufrage sur la côte, avoient pu être menés par terre au roi des Sueves. Outre les Sueves, voisins des Gaules, il y avoit d'autres Sueves sur la mer Baltique; mais, cela n'est bon qu'à montrer l'inutilité de la conjecture de Vossius. Il n'en est pas moins difficile de sçavoir

(*a*) Plin. Tom. I. p. 107.

comment de véritables Indiens ont pu échouer sur quelque côte que ce soit de la Germanie.

D'Audifret raille ceux qui les font passer par le détroit d'Anian. Mais, comment vinrent-ils du détroit d'Anian ? Et quand ils furent dans la mer Pacifique, par où se trouverent-ils en de-çà de l'Amérique ? Fût-ce par le détroit de Magellan, ou par le midi de la terre du feu ? Il faut n'avoir jamais vu de carte, pour dire de pareilles fornettes.

M. Huet leur trace deux routes différentes. Ils purent, dit-il, descendre l'Oxus, entrer dans la mer Caspienne, remonter le Wolga, passer dans le Dwina qui en est proche, & qui va tomber dans la mer Baltique. Avec le respect dû à M. Huet, cette route qui a été praticable au feu Czar, ne l'étoit pas pour des Indiens ; elle est impossible. Une tempête ne pouvoit point faire faire ce chemin à un vaisseau d'Indiens. Ce qu'il ajoûte est un peu plus croyable. Ou bien, dit-il, ils purent venir de la mer septentrionale de Tartarie, qui est au-dessus de la Chine, traverser le détroit de Waigats, & venir dans la mer d'Allemagne. Cette supposition n'est qu'un peu plus croyable que la première ; car, enfin, ce détroit étant impénétrable à nos navigateurs d'Europe, à cause des glaces & du froid, croit-on que les Indiens n'auroient point été gélés de froid, & leur vaisseau brisé contre ces affreux écueils de glaces, avec lesquels les Samoyedes ont de la peine à se familiariser ? Il faut donc se résoudre à nier le fait, ou à adopter la pensée que M. Huet propose enfin comme la sienne. La voici dans ses propres termes.

» On donnoit le nom d'*Indiens* aux étrangers venus des » régions éloignées & inconnues. Sur une pareille erreur » on a donné à l'Amérique le » nom d'*Inde occidentale*. Comment peut-on connoître le » païs de ces gens, dont on » n'entendoit point la langue ? » Il me paroît assez vraisemblable que c'étoient des Norwégiens ou des Scritfinniens » occidentaux, que nous appellons aujourd'hui *Lappons*, » qui, voisins de la mer, & » pêchant dans les petits bâteaux dont ils ont coûtume » de se servir, furent surpris » de ces vens violens, à quoi » leur côte est sujette, emportés vers le midi, & jettés » sur la côte d'Allemagne. Leur » couleur basanée, la grossièreté des Allemands chez qui » ils aborderent, & l'extrême » ignorance, où l'on étoit » alors de la Géographie, & » particulièrement de celle du » nord & du levant, purent » bien les faire passer pour » Indiens. Ce ne fut que sous » les auspices d'Auguste, que » l'on poussa la navigation vers » le nord, jusqu'à la Cimbrique Chersonnèse, qui est le

» Jutland. L'on se figuroit que » les mers, qui s'approchoient » davantage du nord, n'étoient » point navigables, soit pour » les glaces, soit pour la pe- » santeur des eaux destituées » de chaleur. On peut conjec- » turer la même chose de ces » autres prétendus Indiens, » qu'on dit qui aborderent vers » la côte de Lubec, du tems » de l'empereur Frederic Bar- » berousse. Il est aisé de com- » prendre que des Lappons, » navigeant sur le golfe Bot- » nique, pour la pêche ou pour » le trafic, furent poussés par » le vent dans la mer Balti- » que, vers la côte méridio- » nale. «

V.

De l'Inde dans les tems les plus reculés.

(*a*) Il convient de placer ici quelque chose de ce que les Indiens les plus sçavans dans leurs Antiquités racontoient de leurs premiers tems. Ils disoient que lorsqu'ils n'habitoient encore que dans des villages, Bacchus venant des païs occidentaux, entra chez eux avec une puissante armée, & qu'il parcourut aisément toute l'Inde, n'y ayant alors aucune ville qui fût capable de l'arrêter. Des châleurs excessives étant survenues, & la maladie s'étant mise dans son armée, cet habile capitaine la tira des lieux bas pour la conduire sur les montagnes. Les vents frais que ses soldats y recevoient, & les eaux pures qu'ils buvoient dans leurs sources, les eurent bientôt rétablis. Ce lieu qui avoit eté si salutaire pour ses troupes, étoit appellé Méros, mot qui en Grec signifie cuisse; & c'est-là l'origine de la fable qui porte que Bacchus a été conservé dans la cuisse de Jupiter. On dit qu'il apprit aux Indiens la culture des fruits, qu'il leur donna l'invention du vin, & leur communiqua d'autres secrets nécessaires ou utiles. Outre cela, il bâtit des villes considérables & bien situées, & y appella les habitans des villages pour les peupler. Il leur enseigna le culte des Dieux, & leur donna des loix. Il établit la justice parmi eux, & mérita enfin par tant de bienfaits le nom de dieu & les honneurs divins. On ajoûte qu'il avoit mené un grand nombre de femmes dans son armée; que la trompette n'étant pas encore en usage, il se servoit de tambours & de tymbales dans les batailles; & qu'il mourut enfin de vieillesse après un règne de cinquante-deux ans. Ses fils lui succéderent & transmirent le royaume à leur postérité qui le conserva pendant plusieurs générations, jusqu'à ce qu'enfin la monarchie fut changée en Démocratie.

Voilà l'abrégé de ce que les habitans des montagnes de l'Inde disoient de Bacchus & de ses

(*a*) Diod. Sicul. p. 87, 88.

descendans. Ils prétendoient aussi qu'Hercule étoit né parmi eux, & ils donnoient à ce Héros la massue & la peau de lion comme les Grecs. Ils croyoient comme eux qu'il avoit surpassé tous les hommes du monde en force & en courage, & qu'il avoit purgé de monstres la terre ferme & les rivages des mers. Hercule suivant leur récit eut plusieurs enfans & une seule fille. Quand ils furent tous en âge, il partagea l'Inde entr'eux, & les fit Rois chacun dans la portion de l'héritage qui leur étoit échue, sans excepter sa fille qui fut Reine dans un canton. Il avoit bâti plusieurs villes dont la principale fut Palibothre. Il y avoit élevé des palais superbes, il l'avoit remplie d'habitans, & l'avoit entourée de fossés profonds & pleins d'eau vive que les fleuves leur fournissoient. Hercule étant mort fut mis au rang des Dieux. Ses descendans, dont le regne fut continué un grand nombre d'années, firent plusieurs actions vertueuses & mémorables. Mais, ils n'ont point conduit d'armée ni envoyé de colonies hors de leur païs. Quoique la plûpart des villes eussent dans la suite secoué le joug des Rois, il en restoit pourtant encore quelques-uns à l'arrivée d'Alexandre, comme on le verra ci-après.

VI.

De l'Inde du tems d'Alexandre le Grand.

(*a*) Nous remarquerons d'abord que Quinte-Curse suppose que plusieurs régions en de-çà de l'Indus, voisines de ce fleuve, appartenoient à l'Inde, & en faisoient partie. Alexandre étant entré dans ces régions, tous les petits Princes, qui y regnoient, vinrent au-devant de lui se ranger sous son obéissance. Ils disoient qu'il étoit le troisième fils de Jupiter, qui étoit venu en leur païs; qu'ils n'avoient connu Bacchus ni Hercule que par la renommée, mais que pour lui ils avoient le bonheur de le voir, & de jouir de sa présence. Le Roi les ayant reçus fort humainement, leur commanda de l'accompagner, & de lui servir de guides. Comme personnne ne se présentoit plus, il envoya Ephestion & Perdiccas, avec une partie de ses troupes, pour réduire ceux qui refuseroient d'obéir. Il leur ordonna aussi d'aller jusqu'à l'Indus, & de préparer des bateaux pour faire passer ce fleuve à l'armée. Mais, voyant qu'il falloit traverser plusieurs rivières, il fit construire ces bateaux de sorte qu'on pouvoit les démonter, & charger les pièces sur des chariots, & après cela les rassembler. Puis ayant commandé à Cratérus de le sui-

(*a*) Q. Curt. L. VIII. c. 10. *& seq.* Diod. Sicul. p. 606, 607. *& seq.* Just. L. I. c. 2. L. 12. c. 7. *& seq.* Plut. T. I. p. 696. *& seq.* Roll. Hist. Anc. Tom. III. pag. 742. *& suiv.*

vre

vre avec la Phalange, il prit les devans avec sa cavalerie & des soldats armés à la légere; & après un léger combat il chassa & défit ceux qui avoient osé venir à sa rencontre, & les poursuivit jusqu'à la ville prochaine où ils se retirerent. Lorsque Cratérus fut arrivé, le Roi, pour donner d'abord de la terreur à ces peuples qui n'avoient point encore éprouvé les armes des Macédoniens, ordonna qu'on mît le feu aux fortifications de cette place qu'il assiégea dans les formes, & qu'on fit tout passer au fil de l'épée. Mais, comme il faisoit le tour des murailles à cheval, il fut blessé d'un coup de fleche; ce qui ne l'empêcha pas de la prendre, & l'on y fit main-basse sur tous les soldats & les habitans, sans épargner même les maisons.

Il marcha ensuite vers la ville de Nise, dont les habitans, après un long siege, se rendirent à discrétion. On les traita avec bonté. Ils disoient que leur ville avoit été bâtie par Bacchus. Toute l'armée, pendant dix jours, célébra des jeux & fit des réjouissances sur la montagne, en l'honneur du Dieu qui y étoit honoré.

Il vint de là à une contrée nommée Dédale, que les habitans avoient abandonnée, s'étant enfuis sur des montagnes inaccessibles, comme avoient fait aussi ceux d'Acadere, où il entra ensuite. C'est ce qui l'obligea de changer l'ordre de la guerre, & de disperser ses troupes en divers lieux, de sorte que les ennemis furent tous défaits à la fois; rien ne résista, & ceux qui eurent la hardiesse d'attendre les Macédoniens, furent tous taillés en pieces. Prolémée prit plusieurs petites villes d'emblée. Alexandre emporta les grandes, & après avoir rejoint toutes ses forces, passa la riviere de Choaspe, & laissa Cœnus au siege d'une ville riche & peuplée, que ceux du païs appelloient Bézire.

Après cela, il tira vers Mazages, dont le roi, nommé Assacane, étoit mort depuis peu, & sa mere Cléophes commandoit dans la province & dans la ville. Il y avoit trente mille hommes de pied dedans, & la nature & l'art l'avoient fortifiée comme à l'envi. Pendant qu'Alexandre faisoit le tour de la ville, pour en examiner les fortifications, il reçut un coup de fleche au gras de la jambe. Il ne fit qu'arracher le fer, & sans bander seulement la plaie monta à cheval, & continua à visiter les dehors de la place. Ce qui effrayoit davantage les Barbares, c'étoient les tours d'une hauteur démesurée, qu'ils voyoient se mouvoir, ce leur sembloit, d'elles-mêmes. Ils croyoient qu'elles étoient conduites par les dieux, & que ces béliers qui abattoient les murs, & ces javelots lancés par des machines qui étoient nouvelles pour

eux, ne pouvoient être l'effet d'une force humaine ; de sorte que désespérant de pouvoir défendre la ville, ils se retirerent dans la citadelle. Mais, ne s'y trouvant pas plus en sûreté, ils envoyerent des Ambassadeurs pour se rendre. La Reine ensuite sortit, & vint trouver Alexandre avec une grande suite de dames qui lui apportoient du vin en sacrifice dans des coupes. Le Roi la reçut avec beaucoup de bonté, & la rétablit dans ses États.

De là Polysperchon fut envoyé avec une armée contre la ville d'Ore, dont il se rendit maître sans peine. La plupart des habitans du païs s'étoient retirés sur le rocher d'Aorne. Alexandre se rendit maître de ce rocher par un bonheur inoui, & qui tenoit du prodige.

Il tira de là vers Ecbolime, qu'il prit ; & après seize jours de marche, il arriva au fleuve Indus, où il trouva qu'Éphestion avoit préparé tout ce qui étoit nécessaire pour le passage, selon l'ordre qu'il lui en avoit donné. Le Roi du païs, appellé Omphis, dont le pere étoit mort quelque-tems auparavant, avoit envoyé vers Alexandre pour sçavoir de lui s'il lui plaisoit qu'il prît le diadême. Quoiqu'il en eût eu la permission, il attendit, pour le prendre, qu'il fût arrivé. Ce Prince fit de magnifiques présens à Alexandre, qui ne se laissa pas vaincre en générosité.

Le lendemain les Ambassadeurs d'Abisare étant venus trouver le Roi, lui remirent, suivant leur pouvoir, tous les États de leur maître ; & après que la foi eut été prise & donnée de part & d'autre, ils s'en retournerent.

Alexandre, s'attendant que Porus, étonné du bruit de sa renommée, ne manqueroit pas de se soumettre, lui fit dire, comme si ce Prince eût été son vassal, qu'il eût à lui payer tribut, & à venir au devant de lui à l'entrée de son royaume. Porus répondit froidement qu'il l'iroit recevoir sur sa frontière, mais que ce seroit les armes à la main. Il le fit, en effet, mais il fut vaincu. Il ne fut pas cependant abattu de sa disgrace ; au contraire, il se présenta devant Alexandre avec une contenance assurée, comme un brave & vaillant guerrier, que son courage à défendre ses États doit faire estimer du vaillant Prince qui l'a vaincu. Alexandre prit le premier la parole, & avec un air noble & gracieux lui demanda comment il vouloit qu'on le traitât. *En Roi*, lui répondit Porus. *Mais*, ajoûta Alexandre, *ne demandez-vous rien davantage* ? *Non*, repliqua Porus, *tout est compris dans ce seul mot.* Alexandre, touché de cette grandeur d'ame, dont il semble que le malheur de ce Prince relevoit encore l'éclat,

ne se contenta pas de lui laisser son royaume ; il y ajoûta d'autres provinces, & le combla de toutes les marques possibles d'honneur, d'estime & d'amitié. Porus lui demeura fidele jusqu'à la mort. On ne sçait ici lequel on doit le plus admirer, ou le vainqueur, ou le vaincu.

Alexandre bâtit une ville à l'endroit où la bataille s'étoit donnée, & une autre au lieu où il avoit passé le fleuve Hydaspe. Il appella l'une Nicée, à cause de sa victoire ; & l'autre Bucéphalie, en l'honneur de son cheval qui y mourut. Avant qu'Alexandre passât ce fleuve, & qu'il combattît contre Porus, on lui avoit amené Gamaxus, roi d'une petite partie de l'Inde, & qui s'étoit d'abord joint au traître Barzaënte. Ils furent mis l'un & l'autre sous une sûre garde.

Comme dans le voisinage du lieu où s'étoit donnée la bataille contre Porus, il y avoit des montagnes qui portoient une très-grande quantité de beaux sapins, aussi bien que de pins & de cedres, & de toute autre espèce de bois propres à la construction des vaisseaux, Alexandre en fit faire un nombre considérable. Car, se voyant arrivé à l'extrêmité de l'Inde, & ayant vaincu les peuples qu'il y avoit trouvés, son dessein étoit d'entrer dans l'Océan méridional, *la mer rouge* [des] *Grecs*, par l'embouchure de [l'I]ndus même. Indépendamment des arbres dont nous venons de faire mention, ce païs produisoit des serpens extraordinaires, & qui avoient seize coudées ou vingt quatre pieds de long. On y voyoit aussi des singes d'une taille prodigieuse. » Cet animal, dit Diodore de » Sicile, a indiqué lui-même » aux hommes la manière de » le chasser & de le prendre ; » ce qui auroit été difficile » autrement, à cause de la » force & de l'adresse dont la » nature l'a doué. Mais, com» me son naturel le porte à » imiter tout ce qu'il voit faire, » les chasseurs, à la vue de » ces animaux, font semblant » de s'oindre les yeux avec du » miel, ou bien ils s'embar» rassent les pieds & les jam» bes de bottes & de bro» dequins ; d'autres mettent » des casques ou des masques » qui leur embrassent toute la » tête ; après quoi ils laissent » tous ces instrumens sur la pla» ce ajustés de façon qu'ils sont » pleins de nœuds coulans, ou » d'autres sortes de filets ; & » qu'au lieu de miel on y » met de la glu. Il arrive » de-là que quand ces animaux » étant seuls viennent faire » l'essai de toutes ces pieces ; » ou ils se collent les pau» pières, ou ils demeurent » pris dans le piege qu'ils sont » venus chercher ; sorte de » chasse peu fatigante. «

Alexandre, s'avançant ensuite avec toutes ses troupes, se trouva dans un païs d'une

merveilleuse fertilité. Il portoit des arbres inconnus par tout ailleurs, qui alloient à soixante-dix coudées de hauteur, dont quatre hommes auroient à peine embrassé le tronc, & dont l'ombre auroit couvert trois arpens ou trois cens pieds de tour. On trouvoit là des serpens qui n'étoient pas d'une grandeur énorme, mais que la variété de leurs couleurs rendoit singuliers. Les uns sembloient être des verges d'airain, les autres avoient une crête qui paroissoit composée de trois pieces. Leur morsure donnoit la mort sur le champ, un coup de fouet de leur queue suffisoit pour jetter dans des maux terribles, & en particulier dans une sueur de sang. Les Macédoniens, pour éviter leurs atteintes, suspendoient leurs lits à des arbres, & dans cette situation ils avoient bien de la peine à s'endormir. Mais, dans la suite les habitans du lieu leur montrerent une racine, qui étoit un contre-poison sûr, dont l'indication les mit dans un grand repos.

Selon Quinte-Curse, Alexandre, après la victoire qu'il avoit remportée sur Porus, entra bien avant dans l'Inde, où il vit des forêts d'une étendue presque infinie, pleines d'arbres touffus, & d'une hauteur démesurée. La plupart des branches, grosses comme des troncs, se replioient jusques dans la terre, d'où elles remontoient ensuite toutes droites; de sorte qu'il sembloit que ce n'étoient plus des branches qui se redressoient, mais de nouveaux arbres sortant de leurs racines. L'air y étoit fort sain, tant à cause de la fraîcheur des bois, qui tempéroit l'ardeur du soleil, qu'à cause de l'abondance des eaux, qui arrosoient le païs. Il est vrai qu'il étoit infecté de serpens, dont les écailles brilloient comme de l'or, & il n'étoit point de venin plus dangereux que la morsure de ces bêtes; car ceux qui en étoient atteints mouroient sur le champ, jusqu'à ce que les Indiens leur apprirent le remede. Après cela il marcha par les déserts vers le fleuve Hydracte qui étoit bordé d'une forêt remplie de paons sauvages, & d'arbres inconnus ailleurs; puis il alla prendre une ville vis-à-vis de là, dont il reçut des ôtages, & lui ayant imposé tribut, s'avança vers une autre fort grande, ceinte de fortes murailles, & située au milieu d'un marais.

Les Barbares sortirent pour le combattre, montés sur des chariots joints ensemble, les uns ayant des haches, les autres des javelots, ou des dards, & sautant légerement de chariot en chariot, quand ils vouloient s'entre-secourir. Cette nouvelle sorte de combat étonna d'abord les Macédoniens, qui se sentoient blesser sans pouvoir se défendre; mais, après

cela méprisant une troupe si mal ordonnée, ils se mirent à investir les chariots, & pour le faire plus aisément, le Roi commanda que l'on coupât les liens qui les tenoient attachés ensemble ; ensorte qu'ayant perdu huit cens des leurs ils se retirerent dans la ville. Le lendemain on planta les échelles de tous côtés, & on l'emporta d'assaut. Peu s'étant sauvés de vîtesse, passerent le marais à la nage, & porterent l'effroi dans les villes voisines, publiant qu'il étoit venu une armée de dieux dans leurs païs, que les hommes ne pouvoient vaincre.

Alexandre, après avoir commandé à Perdiccas de faire le dégât avec une partie de ses troupes, & en avoir donné une autre à Eumène, pour réduire les Barbares sous son obéissance, mena le reste contre une ville forte, où les habitans des autres lieux s'étoient retirés. Les assiégés envoyerent des députés au Roi pour traiter, & ne laisserent pas de se préparer à la défense ; car il y avoit de la division parmi le peuple, les uns disant qu'on ne pouvoit plus mal faire que de se rendre, & les autres que c'étoit la seule espérance de salut qui leur restoit, de façon que dans cette contestation, ceux qui étoient d'avis de se rendre, ouvrirent les portes au Roi. Quoiqu'il eût pu avec justice punir ceux qui avoient désiré la guerre, il pardonna à tous, & ayant pris des ôtages, marcha contre une autre ville voisine. Comme on menoit ces ôtages à la tête de l'armée, ceux qui parurent sur les murs les ayant reconnus, parce que c'étoient tous gens du païs, demanderent à s'aboucher avec eux ; & lorsqu'ils furent informés de la clémence & des forces d'Alexandre, ils se rendirent, & les autres villes de même.

Comme Alexandre s'avançoit toujours dans le païs à la tête de son armée, il vint au devant de lui des Indiens qui lui apprirent qu'un autre roi Porus, neveu de celui qu'il avoit vaincu, abandonnant ses propres États, s'étoit réfugié chez les Gangarides. Alexandre, fâché de cette retraite, envoya avec des troupes Éphestion chargé de se saisir de ce royaume, pour le remettre au premier Porus, devenu alors son ami. Éphestion, pénétrant d'abord dans la province des Andrestes, leur prit quelques villes à force ouverte, & en reçut à composition quelques autres, & parvint ainsi jusques dans le païs des Cathares.

Cependant, Alexandre entra dans les États du roi Sopithès ou Sophitès ; & ce Prince vint jusque hors des portes de sa ville au devant d'Alexandre ; il la lui offrit avec son trône ; de sorte que le Roi, satisfait de cette démarche, lui rendit l'un & l'autre au même instant. Peu de tems après,

Epheſtion revint avec les troupes qu'on lui avoit confiées, & qui lui avoient ſervi à ſoumettre une grande partie de l'Inde. Le Roi lui donna de grandes marques de ſatisfaction, & paſſa lui-même dans les États d'un roi nommé Phégée, dont tous les ſujets reçurent les Macédoniens avec beaucoup d'accueil. Le roi Phégée ſur tout vint au devant d'Alexandre, auquel il fit des préſens magnifiques, & qui lui laiſſa ainſi la poſſeſſion paiſible de ſes États ; de ſorte qu'ayant paſſé là deux jours avec toute ſon armée en feſtins & en réjouiſſance, il vint enſuite juſqu'au fleuve Hyphaſis ; ſa largeur étoit, ſelon Diodore de Sicile, de ſept ſtades, & ſa profondeur de ſix toiſes ; ſa rapidité le rendoit d'ailleurs très-difficile à paſſer. Il apprit là de Phégée, qui l'accompagnoit, qu'entre l'Indus & le Gange, étoit un déſert de douze journées de largeur, au bout deſquelles on trouvoit ce dernier fleuve qui avoit trente-deux ſtades de large, & qui étoit le plus profond de tous les fleuves de l'Inde ; que ſur ſon autre rivage habitoit la nation des Tabréſiens & des Gangarides, gouvernée par un roi nommé Xandramés, qui avoit une armée de vingt mille hommes de cheval, de deux cens mille hommes de pied, de deux mille chariots, & de quatre mille éléphans dreſſés aux combats. Alexandre, qui avoit de la peine à croire ce détail, demanda à Porus ce qui en étoit. Porus lui en confirma la vérité.

Malgré cela, Alexandre voulut marcher contre ces Barbares, eſpérant de les vaincre comme il avoit fait les autres. Mais, aucun des Macédoniens n'ayant voulu le ſuivre, il fut contraint d'abandonner ce projet. Ainſi, ſe réſolvant à terminer là ſon expédition, il fit dreſſer aux Dieux douze autels de cinquante coudées de circonférence, & les enfermant dans un camp trois fois plus grand que le premier qu'il avoit tracé, il environna ce camp d'un foſſé de cinquante pieds de largeur, & de quarante pieds de profondeur, pour y jetter les fondemens d'un mur qui fût digne de ſon nom & de ſa mémoire.

Il ordonna enſuite à chaque ſoldat d'infanterie de bâtir une tente qui contînt deux lits de cinq coudées de long, & aux cavaliers d'ajoûter à la leur deux creches, une fois plus longues que celles qu'ils faiſoient ordinairement. En un mot, il voulut que dans ce camp qui devoit demeurer comme un monument de leur paſſage, tout fût au double des meſures uſitées dans les camps ordinaires. Il vouloit indiquer par-là qu'il avoit entrepris & exécuté une expédition héroïque, & donner lieu aux habitans futurs de ces contrées de croire qu'il étoit venu là des

hommes d'une taille & d'une force plus qu'humaines. Tout cela étant fait, il se mit à la tête de son armée, & par le même chemin qu'il avoit tenu en allant, il revint jusqu'au fleuve Acésine, qu'il traversa sur huit cens barques,

Il s'embarqua enfin sur l'Indus avec un certain nombre de ses amis principaux, pour descendre jusqu'à l'Océan méridional; pendant que la plus grande partie de son armée côtoyoit le fleuve sous la conduite d'Épheſtion & de Cratérus. Quand ils furent arrivés à l'embouchure de l'Hydaspe & de l'Acésine, deux fleuves qui tombent ensemble dans l'Indus à son orient, il mit pied à terre & marcha avec ses troupes contre les Sobiens qui se soumirent volontairement. Le Roi, déclarant libres toutes les villes qui leur étoient alliées, passa en quelques autres provinces des environs. Il rencontra les Agalasses, qui avoient assemblé pour se défendre quarante mille hommes de pied & trois mille de cavalerie. Leur ayant livré bataille, il les défit absolument. Quelque-tems après, il emporta d'assaut une ville considérable, où vingt mille hommes s'étoient renfermés.

Ensuite, il remonta avec ses amis sur ses vaisseaux pour regagner encore une fois le confluent de l'Hydaspe & de l'Acésine avec l'Indus, dont ses dernières expéditions l'avoit écarté. La rencontre de ces trois fleuves extrêmement rapides, formoit en cet endroit là d'effroyables tourbillons d'eau qui submergeoient fréquemment toute espèce de vaisseaux. Tout l'art des mariniers ne put empêcher la submersion des deux plus grands navires d'Alexandre, & un bien plus grand nombre de petits furent poussés par les flots & brisés contre le rivage. Celui qui portoit le Roi, quoique le plus grand de tous, subit le même danger, & saisi par un tourbillon d'eau on le crut près de disparoître. Alexandre, qui connut tout le péril, n'eut point d'autre ressource que de se dépouiller sur le champ pour essayer de se sauver à la nage. Ses plus fideles amis s'étoient déjà jettés dans l'eau pour le recevoir, dès que son vaisseau renversé l'y jetteroit lui-même. Il se fit là un concours extraordinaire de nageurs au tour du vaisseau du Roi, qui s'opposoient à droite & à gauche aux efforts que l'eau sembloit faire pour le renverser; de sorte que malgré l'énorme supériorité de la force de l'eau sur la foible résistance des hommes, le vaisseau du Roi l'amena pourtant à bord, avec le reste de sa flotte. Alexandre, sauvé ainsi comme par miracle, fit aux Dieux le sacrifice de salut ou de délivrance, dans lequel même il les remercia de lui avoir accordé, comme à Achille, la

victoire sur un fleuve.

De là portant ses armes contre les Oxydraques & les Maliens, nations nombreuses & guerrières, il les trouva, en effet, pourvues de quatre-vingt mille hommes de pied, de dix mille chevaux, & de sept cens chariots. Avant l'arrivée d'Alexandre, elles avoient guerre entr'ellees ; mais, aux approches de ce conquérant, elles se réconcilierent & se donnerent réciproquement dix mille de leurs filles en mariage, qui furent le sceau de leur réunion. Ils ne s'assemblerent pourtant pas en corps d'armée. Mais, pour terminer la dispute du commandement général qui s'étoit élevée entr'eux, chaque nation étoit convenue de défendre sa capitale & sa province. Alexandre, ayant attaqué la plus prochaine de ces villes, y reçut une blessure dangereuse. La ville fut prise, & pour venger le Roi, on en extermina tous les habitans. Ensuite les deux peuples lui envoyerent cent ambassadeurs, pour lui déclarer qu'ils se rendroient à lui avec leurs villes & leur païs, & qu'il étoit le premier à qui ils engageoient leur liberté qu'ils avoient conservée inviolable durant tant de siecles. Le Roi les reçut en son obéissance.

Quelque-tems après, Alexandre, ayant fait assembler son armée sur le bord de l'Indus, reprit le dessein qu'il avoit eu de passer jusques dans l'océan Méridional. Ainsi, s'étant embarqué, il fit sa première descente chez les Sambastes, à l'orient du fleuve. Ces peuples lui députerent cinquante ambassadeurs, pour le supplier de les traiter favorablement. Le Roi reçut leurs avances de très-bonne grace, & leur accordant la paix, il accepta leurs riches présens, & les honneurs héroïques qui lui furent déférés de leur part.

En continuant sa navigation sur le fleuve, il reçut les hommages des Sodres & des Massanes peuples de l'une & de l'autre rive, & il fonda encore une ville, qu'il pourvut lui-même de dix mille habitans. Il parvint ensuite aux provinces d'un Roi qu'on appelloit Musicanus, qu'il prit vivant & qu'il fit mourir, après quoi il se déclara maître de ses États. Débarquant de même sur les terres d'un autre roi nommé Porticanus, il y assiégea & y prit d'assaut deux villes, dont il accorda le pillage à ses soldats; après quoi il y fit mettre le feu, & les réduisit en cendres. Le roi même Porticanus fut tué les armes à la main dans une forteresse où il espéroit de se défendre. Alexandre emporta ainsi toutes les autres villes de la contrée, & imprima par tout une grande terreur de son nom. Il fit le même ravage dans les États du roi Sambus, réduisant en captivité les habitans des villes qu'il faisoit ensuite mettre en

cendres, & son passage avoit jusques-là coûté la vie à quatre-vingt mille Barbares. La nation des Brachmanes éprouva le même désastre, de sorte que les peuples voisins ayant enfin recours à l'obéissance & à la soumission, il se contenta de punir ceux qui avoient conseillé quelque résistance, & il pardonna à tous les autres. Le roi Sambus avoit pris le parti de se retirer avec trente éléphans, bien loin des rives du fleuve, pour prévenir ce qui pouvoit arriver à sa personne même. La dernière ville des Brachmanes, sur le fleuve, s'appelloit Harmatélie ; les habitans comptoient beaucoup sur leur propre valeur, & sur leurs remparts, dont l'abord même étoit difficile. Mais, après une vigoureuse résistance, ils vinrent eux-mêmes se rendre au Roi en habits de supplians ; démarche par laquelle ils prévinrent la vengeance du vainqueur.

On vint de là dans la Pathalie, province voisine, dont le Roi qui se nommoit Mœris, avoit gagné les montagnes, & abandonné sa ville. Alexandre, après y être entré, courut & pilla le plat païs ; il s'y trouva quantité de bled, & l'on y fit un grand butin de toute sorte de bétail.

Après cela, il prit des guides qui connoissoient la rivière, & descendit dans une isle située presque au fil de l'eau, où il fut contraint de séjourner plus long-tems qu'il n'eût désiré ; car, ses guides s'étant enfuis, il en fallut chercher d'autres, & ne s'en trouvant point, comme il brûloit d'envie de voir l'Océan, & de pousser ses conquêtes au bout du monde, il ne laissa pas d'avancer sans conducteur, s'exposant, lui & tant de braves hommes, à la merci d'un fleuve inconnu. Ils voguoient donc à l'aventure, sans sçavoir quelle route ils prenoient, ni combien la mer étoit loin de là, ni quels peuples habitoient ces côtes, si l'embouchure du fleuve étoit navigable, & quels vaisseaux elle portoit. Ils n'en avoient aucune lumière que par des conjectures bien foibles, & leur seule consolation, dans une entreprise si téméraire, étoit le continuel bonheur du Roi, qui avoit déjà fait quatre cens stades, quand les pilotes lui dirent qu'ils commençoient à sentir l'air de la mer, & qu'il leur sembloit que l'Océan n'étoit pas loin.

A cette nouvelle tressaillant de joie, il encourage les matelots à ramer de toute leur force, & représente aux soldats, qu'ils étoient à la fin de leurs travaux si ardemment désirée ; qu'on ne pouvoit plus rien opposer à leur valeur ni ajoûter à leur gloire ; que sans plus combattre ni répandre de sang, ils étoient maîtres de l'univers ; que leurs exploits alloient aussi loin que la nature, & que bientôt ils verroient

des choses qui n'étoient connues que des Dieux immortels. Il mit pourtant quelques gens à terre, espérant qu'ils pourroient prendre langue des Sauvages; & en effet, après avoir bien cherché, on en trouva quelques-uns cachés dans des cabanes, lesquels interrogés s'il y avoit loin jusqu'à la mer, répondirent qu'ils n'avoient jamais oui parler de mer; mais qu'il y avoit bien à trois journées de là, une eau amère qui corrompoit l'eau douce. On entendit aussitôt qu'ils désignoient la mer sans la connoître; ce qui fit que les mariniers se mirent à voguer avec une grande allegresse, & à mesure qu'ils s'avançoient, leur courage augmentoit aussi bien que leur espérance.

Au troisième jour, ils trouverent que l'eau de la mer commençoit à se mêler avec celle du fleuve; & comme ils descendoient avec un peu plus de peine, à cause que la marée remontoit, ils aborderent à une autre isle assise encore au milieu de l'eau. Là le Roi ayant mis à la voile avec peu de vaisseaux, gagna l'embouchure du fleuve; & après avoir cinglé quatre cens stades sur l'Océan, se voyant enfin au comble de ses désirs, il sacrifia aux dieux tutélaires de la mer & de ces contrées, & revint joindre sa flotte.

Il monta donc par le fleuve, & mouilla l'ancre le lendemain près d'un lac salé, où plusieurs s'étant baignés sans en connoître la nature, porterent la peine de leur imprudence. Car, ils gagnerent une espèce de gale contagieuse, qui infesta aussi leurs compagnons; mais, en se frottant d'huile, ils en furent aussitôt guéris. Il passa l'hiver avec ses troupes en cette contrée, ayant envoyé devant Léonatus pour creuser des puits, sur la route que l'armée devoit prendre, apparemment parce que le païs étoit fort sec; & en attendant le printems il se mit à bâtir des villes, & à faire des ports & des arsenaux. Il commenda ensuite à Néarque & à Onésicrite, habiles dans l'art de la navigation, de monter sur les meilleurs vaisseaux, & de naviger le plus avant qu'ils pourroient sur l'Océan, pour bien connoître cette mer; & quand ils voudroient revenir, de le faire par l'Euphrate ou par le même fleuve.

Les plus grands froids étant passés, il brûla les vaisseaux inutiles, & menant son armée par terre, arriva en neuf marches au païs des Abarites, & en autant de jours en celui des Gédrosiens, peuple libre, lequel après avoir tenu conseil, se soumit au Roi, qui ne lui demanda que des vivres. Il se rendit de là en cinq journées sur le bord du fleuve Arabon; & traversant de grands déserts, où il n'y avoit point d'eau, il passa dans la contrée des Horites. Là il remit à Éphestion

la plus grande partie de ses troupes, partageant le reste, armé à la légere, avec Ptolémée & Léonatus. Il y avoit donc trois corps d'armée à la fois, qui ravageoient les Indes, & y faisoient de grands butins. Ptolémée pilloient les régions maritimes; le Roi désoloit la campagne d'un côté, & Léonatus de l'autre. Il y bâtit pourtant une ville, qu'il peupla d'Arachosiens; puis il tira vers ces autres peuples des Indes, qui étoient le long de la mer, & qui occupoient un grand païs vaste & inhabité, n'ayant aucune communication avec leurs voisins.

Cette solitude acheva de leur abrutir l'esprit, qu'ils avoient naturellement stupide. Ils laissoient croître leurs ongles & leurs cheveux sans jamais les couper; ils bâtissoient leurs cabanes de coquilles & d'autres excrémens de la mer; ils s'habilloient de peaux de bêtes sauvages, & vivoient de poissons séchés au soleil, & de la chair des baleines que la tourmente jettoit sur leurs côtes. Les Macédoniens, après y avoir consumé toutes leurs provisions, commencerent à être dans la disette, & dans peu de jours furent si pressés de la faim, qu'ils cherchoient par tout des racines de palmiers, car il n'y avoit point d'autre arbre en ce païs là; mais, comme ce secours vint encore à leur manquer, il fallut manger les bêtes de somme, puis les chevaux de service; & quand il n'y eut plus de quoi porter le bagage, on fut contraint de brûler ces riches dépouilles, pour lesquelles ils avoient couru jusqu'aux extrêmités de la terre.

Après la famine vint la peste; la mauvaise nourriture qu'ils prenoient, la fatigue du chemin, & l'affliction d'esprit avoient engendré cette dangereuse maladie. Ils ne pouvoient ni marcher, ni s'arrêter sans péril; car, s'ils demeuroient, il falloit mourir de faim, & s'ils pensoient à avancer, le mal redoubloit, & devenoit encore plus violent. Ainsi, la campagne étoit couverte de morts & de mourans, les moins malades ne pouvant suivre, à cause que l'armée faisoit de grandes traites, chacun se persuadant que plus il avançoit, plus il assuroit son salut, en s'éloignant du danger. Ceux donc qui demeuroient sur les chemins, prioient & connus & inconnus de les secourir; mais, il n'y avoit plus de voiture pour les emmener, & à peine le soldat pouvoit-il porter ses armes, outre qu'étant sur le point de se voir réduit au même état, il ne songeoit qu'à se sauver. Ils avoient beau crier & implorer du secours, on détournoit les yeux pour ne les pas voir, & la peur chassoit la compassion.

Ces misérables, en cette extrêmité, attestoient les Dieux, reclamoit le Roi, conjuroient

eurs compagnons par les choses les plus sacrées, de ne les point abandonner; mais, voyant qu'ils parloient à des sourds, du désespoir passant à la rage, ils les chargeoient d'imprécations, & leur souhaitoient une pareille fin, & de semblables amis. Le Roi, aussi honteux qu'affligé d'être la cause d'une si grande misere, dépêcha vers Phrataphernes, Satrape des Parthéniens, pour faire apporter des vivres tout cuits sur des chameaux & des dromadaires. Il fit aussi sçavoir les nécessités de ses troupes aux Gouverneurs des autres provinces qui firent tous leurs diligences; de sorte que l'armée étant au moins garantie de la famine, parvint enfin aux frontières de la Gédrosie, païs gras & fertile, où elle séjourna quelques jours pour se refaire.

Voilà l'histoire abrégée de l'expédition d'Alexandre dans l'Inde, & en même-tems le tableau de ce païs, tel qu'il étoit alors. Comme ce Prince s'étoit proposé d'égaler nonseulement la gloire que Bacchus avoit acquise dans la conquête des Indes, mais encore de s'élever aussi bien que lui au rang des Dieux, il affecta de l'imiter, même dans la forme de son triomphe. Car, soit que ce fût un triomphe véritable que Bacchus institua le premier, ou que ce ne fût qu'un jeu d'ivrognes & une pure mommerie, cependant il voulut suivre son exemple, l'ambition de ce Prince le portant toujours à tout ce qui passe la condition humaine. Il fit donc joncher les chemins & de fleurs & de guirlandes. Il ordonna qu'à toutes les portes des maisons, on tînt prêtes quantité de tasses pleines de vin, & qu'à tous les carrefours il y eût des tonneaux défonsés, où l'on pût puiser largement à boire. Après cela il fit équiper des chariots capables de porter beaucop de gens, & les fit couvrir en forme de tentes, les uns de fin lin, & les autres de riches tapis.

Les Grands de la Cour marchoient les premiers, avec des couronnes & des chapeaux de fleurs sur la tête. On entendoit d'un côté le son des flûtes & des haut-bois, & de l'autre, celui des instrumens & des concerts de musique. Toute l'armée venoit ensuite, mangeant & buvant d'une manière dissolue, sur des chariots où pendoient tout au tour leurs plus belles armes, & qui du reste étoient plus ou moins parés, selon le pouvoir des uns ou des autres. Le Roi étoit au milieu des compagnons de sa débauche sur un char magnifique, chargé de flacons & d'autres vases d'or, si massifs & si lourds, qu'il succomboit presque sous le poids. C'est ainsi que l'armée victorieuse des nations marcha durant sept jours, se gorgeant de vin & de viandes. S'il fût resté aux vaincus une étincelle de cou-

rage, pour oser attaquer des gens noyés dans le vin, il est certain que mille hommes en leur bon sens, contre des gens qui ne s'étoient point désenivrés depuis sept jours, auroient pu les prendre tous, & les enchaîner au milieu de leur triomphe.

Mais, la fortune qui met le prix aux choses, & leur donne telle face qu'il lui plaît, tourna même à leur gloire une si grande infamie; & le siecle qui fut témoin de ce scandale, & la postérité qui là sçu, ont admiré que cela ait pu se faire parmi des peuples à peine domptés, & que les Barbares ayent pris une témérité visible, pour une assurance bien fondée.

VII.

De l'État des Indiens.

(*a*) Tous les Indiens étoient libres, dit Arrien, & il n'y avoit point d'esclaves parmi eux, non plus que parmi les Lacédémoniens. Toute la différece qu'il y avoit, c'est que ceux-ci se servoient d'esclaves étrangers, & que les Indiens n'en avoient point du tout. Ils ne dressoient point de monumens aux morts, & croyoient que la réputation des grands hommes leur tenoit lieu de tombeau.

Diodore de Sicile nous assure que les loix des Indiens étoient presque toutes assez particulières; mais que la plus remarquable étoit la maxime que leur ont laissée leurs anciens philosophes de ne traiter personne en esclave, & de se croire tous égaux. Ils estimoient que rien ne dispose mieux les hommes à toutes sortes d'évenemens que de les accoutumer à ne se regarder ni comme supérieurs, ni comme inférieurs à d'autres hommes; & qu'il est ridicule de faire des loix uniformes pour tous les sujets d'un État en permettant la différence des biens.

On peut diviser les Indiens en sept classes. La première & la plus honorable, quoique la moins nombreuse, étoit celle des Brachmanes, qui étoient comme les dépositaires de la religion.

La seconde & la plus grande étoit celle des Laboureurs. Ils étoient extrêmement considérés. Leur unique occupation étoit de travailler à la culture des champs, & ils ne s'en étoient jamais distraits pour porter les armes, & pour servir dans les armées. En tems de guerre, c'étoit une loi inviolable de ne toucher jamais ni aux ouvriers de la campagne, ni à leurs terres.

La troisième étoit celle des pasteurs, qui paissoient les troupeaux de gros & de menu bétail, sans venir aux villages ni aux villes. Ils menoient

(*a*) Herod. L. III. c. 94. *& seq.* Diod. Sicul. p. 88, 89. Roll. Hist. Anc. T. III. p. 738. *& suiv.*

une vie errante sur les montagnes, & s'exerçoient beaucoup à la chasse.

La quatrième étoit celle des marchands & des artisans, parmi lesquels étoient compris les pilotes & les matelots. Ces trois derniers ordres payoient tribut au Prince, & il n'y avoit d'exempts que ceux qui travailloient à faire des armes, lesquels recevoient des gages publics, au lieu de rien payer.

La cinquième étoit celle des soldats. Ils n'avoient d'autre soin que de faire la guerre. On leur fournissoit tout ce qui étoit nécessaire; & durant la paix même, ils avoient abondamment de quoi s'entretenir. Leur vie, en tout tems, étoit libre & dégagée de tous soins.

La sixième étoit celle des surveillans, qui avoient l'œil sur les actions des autres, & qui examinoient tout ce qui se passoit, soit dans les villes, soit dans les campagnes, pour en faire leur rapport au Prince. Le caractère de ces officiers ou magistrats, étoit l'exactitude, la sincérité, la probité, l'amour du bien public. Il n'est point encore arrivé, dit l'Historien, qu'aucun de ces magistrats ait été jamais accusé de mensonge. Heureuse nation, si cela étoit ainsi! Mais, cette remarque prouve au moins que la vérité & la justice y étoient bien en honneur, & que la fourberie & la mauvaise foi y étoient détestées.

Enfin, la septième classe étoit celle de ceux qui étoient employés dans les conseils publics, & qui partageoient avec le Prince les soins du gouvernement. On tiroit de cette classe les Magistrats, les Intendans, les Gouverneurs de Province, les Généraux & tous les Officiers d'armée, tant sur terre que sur mer, les Intendans des finances, les Receveurs, & tous ceux qui étoient chargés des deniers publics.

Ces différentes classes ne se confondoient point par les mariages, & il n'étoit point permis, par exemple, à un ouvrier de prendre une femme dans la classe des laboureurs, & ainsi du reste. On ne pouvoit pas non plus exercer en même-tems deux professions, ni passer de l'une à l'autre. Il est aisé de voir combien ce réglement devoit contribuer à perfectionner tous les arts & tous les métiers, chacun ajoûtant sa propre industrie & ses nouvelles réflexions à celles de ses ancêtres, qui lui étoient transmises de main en main par une tradition non interrompue.

Il faut observer, en passant, que dans tout gouvernement sage, dans tout état bien policé, la culture des terres, & la nourriture des troupeaux, deux sources assurées de richesses & d'abondance, ont toujours fait un des principaux soins du ministère public, & que négliger l'une ou l'autre de ces parties, c'est manquer

à une des plus importantes maximes de la politique. Il faut admirer aussi beaucoup cet usage, d'établir des surveillans, soit qu'ils soient connus pour tels ou non, qui se transportent sur les lieux pour y éclairer la conduite des Gouverneurs, des Intendans, des Juges ; unique moyen d'empêcher les rapines & les violences, auxquelles une autorité sans bornes, jointe à l'éloignement de la Cour, donne souvent lieu ; unique moyen en même-tems pour le Prince, de prendre connoissance de ses États, sans quoi il ne lui est pas possible de bien conduire les peuples que la Providence lui a confiés, dont le soin le regarde personnellement, & dont ceux qui travaillent sous lui, peuvent aussi peu le dispenser, qu'ils peuvent usurper sa place.

VIII.

Chasse des Eléphans chez les Indiens.

Les éléphans se trouvoient chez les Indiens en plus grand nombre que partout ailleurs. L'éléphant est le plus gros & le plus puissant de tous les animaux terrestres. On en a vu quelques-uns hauts de treize ou quinze pieds. La femelle le porte un an entier. Il vit quelquefois cent ou six vingts ans, & beaucoup plus si on en croit les Anciens. Son nez, qu'on appelle sa trompe, *proboscis*, est long & creux comme une grosse trompe ; & il lui sert de main, qui lui rend des services infinis, avec une agilité & une force qui ne se conçoivent point. Cet animal, malgré la pesanteur énorme de son corps, est d'une docilité & d'une industrie qui approchent de l'intelligence humaine. Il est susceptible d'attache, d'affection, de reconnoissance, jusqu'à sécher de tristesse, quand il a perdu son gouverneur, & quelquefois même jusqu'à se donner la mort à lui-même, lorsque dans des momens de fureur il l'a tué ou maltraité. Il n'y a rien qu'on ne lui fasse apprendre. Arrien, qui n'est pas un témoin suspect, dit en avoir vu un, qui dansoit avec deux cymbales attachées à ses jambes, qu'il frappoit l'une après l'autre en cadence avec sa trompe, pendant que les autres dansoient autour de lui, observant tous le nombre & la mesure avec une justesse étonnante.

Il décrit assez au long la manière dont on les prenoit. Les Indiens enfermoient un grand espace, d'un fossé large de vingt pieds, & haut de quinze, & n'y laissoient qu'une ouverture pour entrer, qui étoit un pont, que l'on couvroit de gazon, afin que ces bêtes qui étoient très-subtiles, ne s'en défiassent point. La terre qu'on tiroit du fossé servoit à le relever de part & d'autre, & faisoit comme un mur, dans lequel, au bord qui étoit en

dehors, on ménageoit quelque petite chambre, où l'on se cachoit pour épier ces animaux, n'y laissant que très-peu d'ouverture. Dans cet enclos, on mettoit trois ou quatre femelles apprivoisées. Dès que les éléphans les avoient apperçues ou senties, ils accouroient, & tournoient tant qu'ils y entroient, & alors on rompoit le pont, & l'on couroit aux villages voisins pour avoir du secours. Après qu'on les avoit mattés pendant quelques jours par la faim & par la soif, on entroit dans l'enclos sur les éléphans apprivoisés avec lesquels on les attaquoit. Comme ils étoient extrêmement affoiblis, ils ne résistoient pas long-tems. Les ayant terrassés, on montoit dessus, après leur avoir fait une grande plaie au tour du cou, dans laquelle on mettoit une corde, afin que, s'ils vouloient remuer, la douleur les arrêtât. Ainsi domptés, ils se laissoient conduire avec les autres dans les maisons, où l'on les nourrissoit d'herbe & de bled verd, & on le apprivoisoit peu-à-peu à force de coups & par la faim, jusqu'à ce qu'ils devinssent dociles à la voix de leurs maîtres & entendissent parfaitement leur langage.

Tout le monde sçait l'usage que l'on faisoit autrefois des éléphans dans les combats. Mais, souvent ils faisoient plus de dégât dans leur propre armée, que dans celle des ennemis. Ce sont leurs dents, ou plutôt leurs défenses, qui nous fournissent l'ivoire.

IX.

Loix singulières des Indiens.

Après la bataille donnée entre Eumène & Antigonus, vers l'an 315 avant Jesus-Christ, il se trouva parmi les morts, un officier Indien qui avoit amené avec lui deux femmes, dont il avoit épousé l'une tout récemment. La loi du païs, & l'on prétend qu'elle subsista long-tems, ne permettoit pas à une femme de survivre à son mari ; & si elle refusoit d'être brûlée avec lui sur son bûcher, elle étoit déshonorée pour toujours, obligée de demeurer veuve tout le reste de sa vie, & condamnée à une sorte d'excommunication, ne pouvant plus assister aux sacrifices ni à aucune autre cérémonie de religion. La loi ne parloit que d'une seule femme. Ici il s'en trouvoit deux, dont chacune prétendoit devoir être préférée à l'autre. L'ancienne faisoit valoir son droit d'ancienneté. La jeune répondoit que la loi même donnoit l'exclusion à sa rivale, parce qu'actuellement elle étoit grosse. En effet, la chose fut ainsi jugée. La première se retira fort triste, baignée de larmes, déchirant ses habits, & s'arrachant les cheveux, comme s'il lui étoit arrivé un grand malheur. L'autre, au contraire, triomphant de joie, accompagnée d'un

nombreux

nombreux cortege de parens & d'amis, parée de ses plus riches ornemens, comme dans un jour de noces, s'avance avec gravité vers le lieu de la cérémonie. Là, après avoir distribué ses pierreries & tous ses bijoux à ses parens & à ses amis, & leur avoir dit les derniers adieux, placée sur le bûcher par la main de son propre frere, elle expire au milieu des louanges & des acclamations de presque tous les spectateurs; quelques-uns pourtant, dit l'Historien, traitant d'hinumanité & de barbarie, une si étrange coutume. C'étoit, en effet, un véritable homicide, contraire aux loix les plus inviolables de la nature, qui défendent d'attenter sur sa propre vie, d'en disposer selon son caprice, d'oublier qu'elle n'est qu'un dépôt, qu'il ne faut rendre qu'à celui dont on le tient. Loin qu'un tel sacrifice dût entrer dans les marques de respect & d'amitié que l'on doit à un mari, c'étoit en faire une idole sanguinaire & impie, que de lui immoler de si précieuses victimes.

Il y avoit chez les Indiens des gens préposés pour recevoir les étrangers & pour empêcher qu'on ne leur fît d'injustice; on leur menoit des médecins, quand ils étoient malades; on avoit d'eux tout le soin possible, & on les ensevelissoit honorablement quand ils étoient morts; on rendoit enfin les biens qu'ils laissoient à ceux à qui ils pouvoient appartenir.

X.

De la Religion des Indiens.

(*a*) Ces peuples reconnoissoient un premier Être. principe de l'univers, esprit pur, intelligence infinie, toute puissante, nécessaire, immatérielle, parfaite par essence, & dont les Êtres particuliers émanoient, comme la lumiere émane du soleil. Cette cause suprême étoit nommée dans leur langue Scharoües Zibari, le Créateur de tout.

A ce premier Être, ils subordonnoient un grand nombre d'autres intelligences éternelles & spirituelles comme lui, mais soumises à son pouvoir, & tenant de lui leur existence, comme les effets nécessaires d'une cause éternelle, agissante de toute éternité. Ces génies se nommoient Moni - Schevaroun.

La théologie Indienne les partageoit en deux classes. La première étoit composée d'esprits très-purs, inséparablement unis à leur principe, & dont la perfection étoit telle, qu'ils étoient incapables de vices & d'erreur. Occupés sans cesse à contempler le souverain Être, ils étoient absorbés dans une méditation si forte, qu'il en résultoit une espèce d'anéantissement, qui suf-

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. XVIII. pag. 34. *& suiv.*

pendoit toutes leurs facultés, & les empêchoit de produire aucun acte particulier ; c'est à peu près l'idée que les Quiétistes outrés se font de la souveraine béatitude.

La seconde classe comprenoit des esprits moins purs, libres par une suite de leur imperfection, & comme tels, capables de pécher. L'abus que plusieurs de ces intelligences firent de leur liberté, les avoit dégradées ; elles furent précipitées de sphère en sphère, à mesure que croissoit leur dépravation; jusqu'à ce que parvenue à son comble, elle eut besoin d'un remede violent. Alors, elles furent renfermées dans des corps & dans un monde matériel, créé pour elles, comme un lieu d'exil, qu'elles habitoient jusqu'à ce qu'elles eussent recouvré leur pureté primitive.

Nos ames étoient des esprits de cette espèce, qui, déchues de leur perfection, avoient été forcées d'habiter des corps, pour s'y purifier de leurs souillures, par les souffrances attachées à la condition humaine ; souffrances qui étoient moins le supplice que le remede de leurs fautes. Si ces ames n'employoient leur séjour dans les corps humains, qu'à contracter de nouvelles souillures, alors elles passoient dans des corps d'animaux, d'une espèce d'autant plus vile & plus méprisable, qu'elles avoient été plus criminelles. Quelques sectes Indiennes pensoient que les ames une fois déchues ne se relevoient jamais ; la plupart des autres, moins rigoureuses, croyoient que la pratique des vertus & des grandes austérités pouvoient rendre aux ames leur ancienne perfection, & qu'alors elles retournoient dans le Schorgan, ou lieu de délices, qui étoit le séjour des esprits du second ordre. Car, ce second ordre n'étoit pas intimement uni au Scharoües Zibari, ou principe Créateur.

Depuis la chûte des intelligences de la seconde classe & la production du monde matériel, il avoit commencé d'exister des esprits d'une espèce toute contraire, impurs & malfaisans par essence, ministres de la Divinité, instrumens dont sa justice se servoit pour châtier les intelligences coupables. Ces génies, connus sous le nom de Deoutas, étoient les causes de tous les maux, qui affligeoient l'univers. Les ames, ou intelligences du second ordre, qui s'étoient souillées de plus en plus pendant leurs diverses migrations dans des corps, soit d'hommes, soit d'animaux, étoient enfin livrées à ces génies malfaisans, & tourmentées dans le Naranéa ; lieu de ténebres, que les Indiens plaçoient dans la partie inférieure de l'univets.

L'Être souverain n'avoit pas créé par lui-même, & ne régissoit point immédiatement ce monde matériel que nous habi-

tons. Il avoit chargé quelques-uns des génies du premier ordre, du soin de le produire & de le gouverner. Ces génies étoient au nombre de cinq, & chacun d'eux étoit conduit par une inspiration qui ne l'abandonnoit jamais. Les Indiens avoit personnifié cette inspiration, & delà étoit venu l'usage de donner une femme à chacun de ces génies, administrateurs de l'univers. Nos Modernes, prenant au pied de la lettre la plupart des expressions figurées des Brahmines, débitent à ce sujet bien des absurdités, qu'ils se seroient épargnées, s'ils eussent fait réflexion à ce que signifient les noms de ces prétendues divinités.

Ces cinq génies, régisseurs du monde matériel, étoient Schada-Schivaoun, & sa femme Houmani, qui gouvernoient le ciel & les astres; Roudra & sa femme Parvadi ou Paratchatti, dont la région du feu étoit le département; Ma-Esoura & sa femme Ma-Enovadi, administrateurs de la région de l'air; Visnou ou Vischnou, & sa femme Lackimi, qui présidoient à l'élément de l'eau; enfin, Brahma & sa femme Escharasvadi, à qui l'élément de la terre étoit confié. La Physique des Indiens ajoûte, comme on voit, l'éther aux quatre élémens des phylosophes Grecs.

De ces cinq divinités, il n'y en avoit que trois qui eussent eu part à la formation du monde sensible. Brahma étoit l'auteur de la matière qui le composoit. Vischnou en avoit produit la forme; & Roudra étoit la cause des changemens qu'il éprouvoit, par la destruction des êtres particuliers. Sans insister ici sur le rapport singulier de ces trois principes avec les divinités égyptiennes Isis, Osiris & Typhon, nous rapporterons seulement que quelques-unes des sectes Indiennes réunissoient leurs trois principes sous une seule figure, qui formoit une idole à trois têtes, dont chacune étoit ornée d'une couronne. Cependant, Brahma n'avoit chez les Indiens ni statue, ni temple, ni culte particulier. Vischnou & Roudra, mais sur-tout le premier, étoient les seuls de ces cinq génies, qui eussent des autels & des Prêtres.

L'idée, que ces peuples se formoient de la disposition de l'univers sensible, étoit extrêmement bizarre. Ils se représentoient la terre que nous habitons, comme une surface plate, au milieu de laquelle s'élevoit une montagne; au tour de cette montagne ils faisoient tourner le soleil, la lune, les étoiles & les planetes; car, c'étoit dans cet ordre qu'ils les arrangeoient. Ces astres n'étoient visibles pour les habitans de notre hémisphere, que lorsqu'ils étoient entr'eux & la montagne; & c'étoit elle qui les éclipsoit à

leurs yeux. Audessus du ciel des planetes, les Indiens en imaginoient six autres, éloignés entr'eux de cent mille journées, c'est-à-dire, de six cens mille lieues Indiennes. Chacun de ces cieux étoit destiné au séjour des intelligences du second ordre pures ou purifiées. Elles y jouissoient d'un bonheur égal au degré de perfection, qu'elles avoient ou conservée, ou recouvrée.

Au-dessous de la terre, il y avoit de même plusieurs Naranéa, ou lieux de ténebres, dans lesquels étoient tourmentées les ames criminelles, selon le degré de leur corruption. Ces différentes parties de l'univers étoient enveloppées d'une sphere immense, qu'ils nommoient l'œuf de Brahma, & qu'ils faisoient porter par une femme, appellée Adarasati, c'est-à-dire, la vérité.

La religion Indienne, telle que nous venons de la décrire, est encore aujourd'hui extrêmement répandue dans l'orient, & l'on peut la regarder comme partageant notre hémisphere avec le Christianisme & le Mahométisme. En effet, quoique le Mahométisme domine dans les païs enfermés entre l'Indus & le Gange, la religion des Brahmines est cependant celle de presque tous les anciens habitans. Elle regne seule & sans partage au nord & à l'orient du Gange, & s'étend depuis la mer de Bengale jusqu'aux montagnes du Thibet; les deux Thibets, le royaume de Boutan, & presque tous les peuples de l'une & de l'autre Tartarie la reconnoissent; la plupart des Chinois l'ont adoptée depuis l'an 64 de l'ere Chrétienne; elle est aussi la religion dominanre au Japon, & les Mahométans la rrouverent établie dans les isles où ils ont été prêcher le Musulmanisme; enfin, cette religion est celle de la Cochinchine, du Tunquin, des royaumes de Laos, de Camboge & de Siam, des peuples de Pégu, d'Ava, & de tous les païs situés entre la Chine & le Gange. Les cultes répandus dans ces contrées, quelques variés qu'ils puissent paroître aux étrangers, sont, en effet, des branches de la même religion; on doit la regarder comme des sectes différentes, dont la plus considérable est celle que suivent les habitans de la presqu'isle formée par l'Indus & le Gange. Le systême général de la religion de ces peuples paroit ignoré des voyageurs, qui ne débitent presque tous à ce sujet que des fables, ou n'en rapportent, tout au plus, que des dogmes particuliers.

Il seroit, en effet, difficile de se former une idée nette des traditions religieuses de l'Inde, d'après les relations des voyageurs François, Anglois, ou Portugais. Tout ce qu'ils nous en rapportent n'est qu'un tissu d'extravagances & de contradictions, qui ne se trouvent

point réellement dans la religion Indienne, dont les principes liés entr'eux forment un tout systématique. Si cette religion étoit aussi absurde qu'on la présente, comment auroit-elle pu, non-seulement s'étendre dans la plus grande portion de l'orient, mais s'y maintenir contre la puissance des Mahométans, & les efforts continuels des Philosophes & des Lettrés? Le peu d'accord qui regne dans tout ce qu'on nous en débite, est produit par plusieurs causes, dont les unes viennent des Indiens mêmes, & les autres des étrangers qui nous en parlent.

Du côté des Indiens, 1.° La plupart des dogmes de leur religion se sont altérés dans les différentes sectes que prophessent tant de peuples divers. 2.° La différence des dialectes & celle de la prononciation, qui change presque toujours le sens du même mot, sont encore une source de variétés sans nombre. Le même être, le même attribut, désigné dans différentes contrées par différens noms, s'est multiplié par là de tant de manières, qu'il en résulte d'étranges contrariétés. 3.° La superstition, l'ignorance & la poësie ont altéré, par un alliage de fictions bizarres, un culte simple d'abord & très-philosophique. Le peuple, nourri de ces fables, les croit essentielles à la religion qu'il professe. La plupart des allégories, employées originairement pour exprimer les idées métaphysiques sur lesquelles se fonde le systême Indien, ont été dans la suite entendues à la lettre. Par ce contre-sens, dont l'histoire fournit tant d'autres exemples, les statues, qui n'étoient destinées qu'à représenter, sous une image sensible, des êtres spirituels, sont devenues les objets immédiats d'un culte monstrueux; les symboles ont été transformés en Idoles, & les Idoles en Divinités.

Du côté des étrangers, qui prétendent nous instruire de la religion Indienne, les contradictions & les méprises ont quatre causes pricipales. 1.° La plupart des voyageurs, occupés de tout autre objet, & plus commerçans que philosophes, étoient peu propres à dégager le fond du culte, de cet amas de fables dont le mélange grossier l'offusque & l'obscurcit. 2.° Comme ils ne voyageoient ni dans les mêmes tems, ni dans les mêmes contrées, ils nous donnent les traditions particulières du peuple qu'ils ont connu, pour le systême général de toute la nation. 3.° L'ignorance de la langue les a mis souvent dans le cas de défigurer bien des noms, & d'en altérer l'orthographe & le sens. 4.° Au lieu de s'attacher à prendre une idée du tout, qui les eût obligés de faire de profondes recherches, ils se bornoient à recueillir des détails, souvent

étrangers, & presque toujours contradictoires. Ils n'interrogeoient guere que des gens du peuple, ou tout au plus des prêtres ignorans, plus occupés du soin de parer les statues de leurs Dieux, que de l'étude de leurs livres dogmatiques.

X I.

De l'année Indienne.

Nous avons parlé de l'année Indienne, sous l'article d'Année. *Voyez* Année.

X I I.

Description de l'Inde selon Diodore de Sicile.

(*a*) » L'Inde a plusieurs » montagnes fort hautes & » couvertes d'arbres chargés » de fruits. On y voit aussi » de grandes plaines très-» abondantes & coupées par » des rivieres qui les embel-» lissent extrêmement. La ter-» re y est d'une fécondité » merveilleuse. Elle fournit » deux récoltes par an; & le » climat est favorable à toute » sorte d'animaux terrestres, » aussi-bien qu'à toute sorte » d'oiseaux qui y sont tous » grands & forts dans leur » espèce.

» La qualité du païs est » avantageuse aux hommes mê-» mes qui sont là plus grands » & plus gros qu'ailleurs. Com-» me ils respirent un air très-» pur & qu'ils boivent des » eaux très-légeres, ils sont » aussi plus propres aux arts » que les autres nations. Si » la terre pousse au-dehors » toutes sortes de fruits, elle » renferme au-dedans des mi-» nes de toutes sortes de mé-» taux d'or, d'argent, de » cuivre, de fer, d'étain, » en un mot, de toutes les » matières de cette espèce » qu'on emploie à l'ornement, » aux usages ordinaires de la » vie, ou à la guerre. Outre » les bleds dont on fait du » pain, l'Inde, rendue fécon-» de par la nature des eaux » qui l'arrosent, porte une » quantité extraordinaire de » millet, de ris, d'un grain » qu'on nomme Bospore, d'ex-» cellens légumes, & plu-» sieurs autres productions de » la terre qui servent à la » nourriture. Il seroit trop long » de parler de toutes les her-» bes & de tous les fruits qui » ne sont propres qu'aux ani-» maux. Il suffit de dire que » la disette de quelqu'une des » choses qui peuvent contri-» buer aux besoins & aux plai-» sirs de la vie, est un acci-» dent inconnu dans l'Inde. « On a déjà vu qu'il s'y fait » deux récoltes par an, l'une » à l'entrée de l'hiver, lors-» que les semailles se font ail-» leurs; & l'autre au milieu » de l'été, qui est le tems où » ils sement aussi leur orge, » leur bospore, leur sesame,

(*a*) Diod. Sicul. pag. 85. *& seq.*

» & leur millet. Les deux récoltes sont pour l'ordinaire également heureuses, mais en tout cas si l'une manque, l'autre » y supplée abondamment. Les » fruits mêmes qui naissent sans » culture, & toutes les racines qui croissent dans les » lieux marécageux, sont d'une » bonté & d'une douceur à » fournir elles seules d'excellens repas; en effet, presque toutes les campagnes se » sentent des vapeurs favorables qui s'élevent des rivieres, & qui se résolvent tous » les étés en des pluies » réglées & périodiques. La » chaleur du soleil, qui pénetre jusqu'au fond des marais, » y fait naître abondamment » toutes les racines & particuliérement celles des grands » roseaux.

» Au reste les loix que les » Indiens gardent entr'eux, » contribuent beaucoup à les » préserver de la famine. » Quand les autres nations se » sont la guerre, elles ravagent » mutuellement leurs campagnes, & quelquefois même » les rendent infertiles pour » long tems. Mais, chez les » Indiens les terres sont sacrées & inviolables, & l'on » a vu des laboureurs tracer » tranquillement leurs sillons à » côté de deux armées qui se » battoient. Les soldats se massacrent les uns les autres; » mais, ils respectent ceux » qui travaillent à la terre » comme leurs bienfaiteurs » communs. Ils ne mettent jamais le feu aux bleds, ni la » coëgnée au pied des arbres » de leurs ennemis. Le païs » est plein de fleuves très-grands & très-navigables qui » ont leurs sources dans les » montagnes du septentrion, » & qui se répandent de tous » côtés dans la campagne. Plusieurs de ces fleuves se rencontrant dans leur cours vont » se rendre tous ensemble dans » le Gange. Ce fleuve a trente » stades de large, il coule du » septentrion au midi, & allant se décharger dans l'Océan, il borde du côté de » l'orient le païs des Gangarides, qui est rempli d'éléphans d'une grandeur extraordinaire . . . . Le » fleuve Indus qui est voisin » du Gange, vient aussi du » côté du septentrion; & dans » sa route jusqu'à la mer, il sépare l'Inde du reste de l'Asie. » Comme il arrose un vaste » païs, il reçoit dans son lit » plusieurs autres fleuves navigables, dont les plus célebres sont l'Hypanis, l'Hydaspe & l'Acésine. Je ne » nomme point les autres qui » sont en très-grand nombre » & qui traversant toute l'Inde en sont un jardin fertile & » délicieux. Leurs Philosophes » & leurs Physiciens rapportent une raison de cette » quantité de rivières & d'autres eaux qui se trouvent » dans l'Inde. Ils disent que » les campagnes des Scythes,

» des Bactriains & des Ariens » étant beaucoup plus élevées » que l'Inde dont elles sont » voisines, toutes les eaux » vont s'y rendre comme dans » un fond, humectent d'abord » toutes les terres & forment » enfin les plus grands fleuves. » Il y en a un, nommé Silla, qui » sort d'une source du même » nom, & qui a une propriété » singulière. Son eau ne soutient » aucun corps, & l'on voit » s'y enfoncer les matières les » plus légeres. Quoique l'In- » de soit peuplée de plusieurs » nations différentes en bien » des choses, il n'en est au- » cune qui soit venue d'ail- » leurs, & elles se croyent » toutes indigenes. Les Indiens » n'ont jamais reçu de colonies, & » n'en ont jamais envoyé nulle » part. On rapporte que les » anciens habitans ne vivoient » que des fruits de la terre » que même ils ne cultivoient » point, & ne se couvroient » que de peaux de bêtes, com- » me on l'a dit des premiers » Grecs. Ils inventerent bien- » tôt les arts & toutes les pra- » tiques nécessaires pour la vie » ou pour la société ; le be- » soin conduisant à tout un » animal à qui la nature a » donné la raison, la parole, » & des mains. «

XIII.

Description de l'Inde selon Quinte-Curse.

(*a*) » L'Inde regarde pour » la plus grande partie l'orient, » & est plus longue que lar- » ge. Du côté du midi, ce ne » sont que collines, le reste » est tout païs plein, arrosé » de quantité de grandes ri- » vières navigables, qui tom- » bent du mont Caucase. L'In- » dus est la plus froide de » toutes, & la couleur de ses » eaux est peu différente de » celle de la mer. Le Gange, » déjà grand dès sa source, » vient du midi, & cou- » le tout droit le long des » montagnes, jusqu'à ce qu'il » rencontre des rochers qui le » tournent vers l'orient. Il se » décharge aussi-bien que l'In- » dus dans la mer Rouge.... » L'Acésine le grossit proche » de leur embouchure, & à » leur rencontre, ils s'entre- » choquent d'une grande furie, » à cause que le Gange, lors- » qu'il le reçoit, est plus ra- » pide, & que l'Acésine n'a » pas moins de violence.

» Le Dyardene n'est pas si » renommé, n'arrosant que les » extrêmités des Indes, quoi- » qu'il nourrisse non-seulement » des crocodiles comme le » Nil, mais aussi des Dau- » phins, & des animaux in- » connus aux autres nations. » L'Erymanthe va toujours ser- » pentant, & sur la fin de » son cours il est fort petit, » parce que ceux du païs le » partagent en plusieurs ruis- » seaux pour arroser leurs ter-

(*a*) Q. Curt. L. VIII. c. 9.

» res. Outre tous ces fleuves » il y en a quantité d'autres, » mais sans renom, com» me ayant fort peu d'é» tendue. Les contrées mari» times sont battues des vents » du septentrion, qui les ren» dent infertiles ; mais celles » qui sont à couvert des mon» tagnes, portent de beaux » bleds & des fruits délicieux. » Au reste, la nature y a dis» posé les saisons de telle sorte » qu'ils ont l'hiver quand nous » avons l'été, & l'été quand nous » avons l'hiver, sans qu'on ait » pu jusqu'ici en sçavoir la » cause. La mer qui les envi» ronne, ne differe point en » couleur des autres ; mais, » parce qu'elle a pris son nom » du roi Erythias, les ignorans » s'imaginent que ses eaux sont » rouges.

» Il y croît quantité de lin » dont la plupart s'habillent. » Les arbres y ont l'écorce si » tendre qu'on écrit dessus com» me sur de la cire. Les oi» seaux y apprennent aisément » à parler, & il n'y a point » d'animaux semblables aux nô» tres, si l'on ne les y porte. » On y nourrit des rhinocéros, » mais ils n'y naissent pas. Les » éléphans y sont plus forts que » ceux qu'on dompte en Afri» que, & leur grandeur ré» pond à leur force. Les ri» vières y portent de l'or, & » coulent fort doucement, » comme pour ne pas entraî» ner ce riche gravier. La mer » y jette sur ces rivages quan» tité de perles & de pierres » précieuses, en quoi consiste » leur plus grande richesse, » sur-tout depuis qu'ils ont » fait passer leurs vices dans » les païs étrangers ; car, ces » excrémens, dont la mer se » décharge, n'ont d'autre prix » que celui que le luxe leur » donne.

» Là, comme par tout ail» leurs les esprits des hommes » tiennent du climat, & de » la situation du païs ; ils por» tent de longues robes de lin » qui leur viennent jusqu'aux » talons, avec des sandales aux » pieds, & une espèce de tur» ban à la tête. Ceux, que » la naissance ou les biens dis» tinguent du commun, ont » des pendans d'oreilles de pier» reries, & des brasselets d'or. » Ils sont fort curieux de leurs » cheveux ; mais, ils ne les » font faire que rarement ; ils » se laissent croître la barbe » au menton, sans jamais la » couper, & rasent tout le » reste du visage. Le luxe de » leurs Rois, qu'ils appellent » magnificence, passe tous les » excès des autres Princes de » la terre.

» Quand le Roi se laisse » voir en public, ses officiers » portent des encensoirs d'ar» gent devant lui, & parfu» ment tous les chemins par » où il passe. Il est couché » dans une litière d'or garnie » de perles qui pendent de » tous côtés, & vêtu d'une » robe de lin broché d'or &

» de pourpre. Il eſt ſuivi de » ſes gens-d'armes & de ſes » gardes, dont pluſieurs portent des branches d'arbres, » pleines d'oiſeaux à qui ils » ont appris toutes ſortes de » ramages, pour le divertir » dans ſes plus grandes affaires. Son palais eſt enrichi de » colomnes dorées, où rampe » tout du long une vigne d'or » avec des figures d'oiſeaux » faites d'argent, n'y ayant » rien qui leur plaiſe davantage que leurs oiſeaux bigarrés de diverſes couleurs. » La maiſon du Roi eſt ouverte à tous venans, & pendant qu'on le peigne, il » donne audience à ſes Ambaſſadeurs, & rend juſtice » à ſes peuples. On lui ôte » ſes ſandales pour lui oindre les pieds de précieuſes » odeurs. Le plus grand exercice qu'il faſſe, eſt de tuer » à coups de fleches quelque » bête dans un parc au milieu » de ſes concubines, qui chantent cependant, & font des » vœux afin que ſa chaſſe ſoit » heureuſe. Leurs fleches ont » deux coudées de long, & ſe » tirent avec beaucoup d'effort & peu d'effet, parce » que leur peſanteur leur ôte » toute la force. Quand il ne » va pas loin, il monte à cheval, mais en un long voyage, il ſe fait traîner par des » éléphans ſur un char, & ces » monſtrueux animaux ſont tout » bardés ou caparaſſonnés d'or. » Afin que rien ne manque à » ce luxe effréné & à une vie ſi » honteuſe, il ſe fait ſuivre en » des litières d'or par une longue troupe de courtiſannes. » Ce train eſt ſéparé du train » de la Reine ; mais, il ne lui » cede point en pompe, ni en » équipage. Ce ſont les femmes » qui apprêtent à manger au » Roi, & qui lui verſent du » vin, dont tous les Indiens » boivent exceſſivement, & » quand il en a trop pris, & » qu'il eſt endormi, ſes concubines l'emportent en ſa chambre, invoquant les Dieux de » la nuit, avec des hymnes à » la façon du païs.

» Mais, qui croiroit que parmi tant de molleſſe on fit » quelque état de la ſageſſe ? » Cependant, il s'y trouve une » eſpèce de gens auſteres, qu'ils » appellent ſages, qui font » gloire de prévenir leur dernière heure, & de ſe faire » brûler tout vifs. Il tiennent » qu'il y a de la honte d'attendre la mort, quand l'âge » ou les maladies nous accablent. Auſſi ils ne rendent » aucun honneur aux perſonnes » qui ne meurent que de vieilleſſe, & penſent ſouiller » leur bûcher, & le feu qui les » doit réduire en cendres, s'ils » n'y entrent tout en vie. Mais, » il y en a d'autres qui font » auſſi profeſſion de ſageſſe, & » qui vivent dans les villes & » dans le commerce du monde, » qui obſervent le mouvement » des aſtres, & prédiſent l'avenir; mais, ils croyent con-

» tre le sentiment des autres, » qu'on ne se donne la mort à » soi-même, que pour n'avoir » pas le courage de l'atten- » dre.

» Au reste, ils se forment » des divinités à leur fantaisie; » ils adorent principalement » les arbres; & les violer c'est » parmi eux un crime du der- » nier supplice. Ils ne compo- » sent leurs mois que de quinze » jours; mais, leur année est » complette comme la nôtre. » Ils marquent le tems par le » cours de la lune, non pas » toutefois comme les autres » peuples par sa révolution » entière; car, ils comptent un » mois depuis la nouvelle lune, » jusqu'à ce qu'elle soit en » son plein, & un autre mois » depuis qu'elle est pleine jus- » qu'à sa fin, de façon que du » croissant & du décours de » cet astre, ils font deux mois, » au lieu que les autres n'en » font qu'un. «

X I V.

De l'Inde actuelle.

A l'imitation des Anciens, nous appellons aujourd'hui du nom d'*Indes*, des païs auxquels on ne le donne qu'improprement. Nous divisons les Indes en Orientales & Occidentales.

Les Indes Orientales comprennent proprement le vaste païs connu sous le nom d'Indoustan. On y ajoûte les isles situées au midi des côtes, qui s'étendent depuis la Perse jusqu'à la Chine.

On pourroit diviser les Indes en quatre grandes parties, sçavoir :

L'Indoustan,

La presqu'isle en de-çà du Gange,

La presqu'isle au de-là du Gange,

Les isles de la mer des Indes.

1.° Le géographes Persans divisent l'Indoustan en deux parties, le Sind ou le Send qui est aux environs de l'Indus, & le Hind ou le Hend, qui est aux environs du Gange.

Tout le païs de Send & de Hend, pris ensemble, se divise en trois parties.

La première s'appelle Guznérate ou Décan. Elle confine avec les païs de Gaznen, de Multan & de Makhran, & est la plus occidentale des trois.

La seconde porte le nom de Manibar, que nous appellons le Malabar. Elle est à l'Orient & au midi du Guznérate, & on l'appelle encore Bélad-Al-Fulful, c'est-à-dire, le païs du poivre, parce que c'est-là qu'il vient en abondance. L'arbre qui le porte s'attache aux autres, & les embrasse comme le lierre.

La troisième partie & la plus orientale s'appelle Mabar ou Mebar, mot qui signifie en Arabe *le passage*, à cause que l'on passe de cette partie des Indes à la Chine. Elle est toute entière au de-là du golfe de Bengale, & a pour capitale la

ville de Canacor ou Cancanor. C'est-là que l'Empereur, ou le plus grand Roi des Indes, fait son séjour, selon l'auteur du Messahet-Al-Ard, qui est une géographie Persienne.

2.° La presqu'isle en de-çà du Gange est cette longue terre, qui s'avance vers le midi, & finit au cap Comorin. Sa côte occidentale est nommée côte de Malabar, & sa côte orientale est appellée côte de Coromandel. En allant du nord-nord-ouest, de cette presqu'isle vers le sud-sud-est, on trouve le païs de Concan, les royaumes de Visapour & de Canara, les États du Samorin & de Travancor; de-là en retournant vers le nord occidental, on côtoye le royaume de Maduré, le Marava, les royaumes de Tanjaour, de Gingi, de Carnate, de Golconde, de Cicocicol, & le païs de Jagrenat. Le petit royaume de Maissour est dans l'Intérieur du païs. Le grand-Mogol a conquis une grande partie de cette presqu'isle; & plusieurs Rois n'y sont en quelque manière que ses fermiers.

3.° La presqu'isle au de-là du Gange comprend les royaumes d'Ava, de Laos, de Cochinchine, de Siam, & la presqu'isle de Malaca.

4.° Les isles de la mer, sont en trop grand nombre pour en donner ici une liste complette. Il y en a d'assez grandes, comme celles de Ceilan, de Sumatra, de Java, de Bornéo, des Célebes; plusieurs autres sont remarquables par le grand nombre, comme les Maladives, les Molugues, les Philippines, les nouvelles Philippines, & les isles Marianes.

Lorsqu'il n'est question que de commerce ou des intérêts des compagnies établies en Europe, pour le trafic des Indes, on comprend sous le nom d'*Indes orientales*, quoiqu'improprement, le Tonquin, la Chine, & le Japon. Mais, à parler juste, ces païs, ni les Philippines, ni encore moins les isles Marianes, ne sont point des Indes, mais au de-là.

INDÉCLINABLE, *Indeclinabilis*, terme de Grammaire. On distingue deux sortes de dérivation, l'une philosophique, & l'autre grammaticale. La dérivation philosophique sert à l'expression des idées accessoires propres à la nature d'une idée primitive. La dérivation grammaticale sert à l'expression des points de vue, sous lesquels une idée principale peut être envisagée dans l'ordre analytique de l'énonciation. C'est la dérivation philosophique qui forme, d'après une même idée primitive, des mots de différentes espèces, où l'on retrouve une même racine commune, symbole de l'idée primitive, avec les additions différentes destinées à représenter l'idée spécifique qui la modifie, comme *AMo*, *AMor*, *AMicitia*, *AMicus*; *AManter*, *AMatoriè*, *AMicè*, &c. C'est la dérivation grammaticale qui fait

prendre à un même mot diverses inflexions, selon les divers aspects sous lesquels on envisage dans l'ordre analytique, la même idée principale dont il est le symbole invariable, comme *AMICus*, *AMICi*, *AMICo*, *AMICum*, *AMICorum*, &c. Ce n'est que relativement à cette seconde espèce que les Grammairiens emploient les termes *déclinable* & *Indéclinable*.

Un simple coup d'œil, jetté sur les différentes espèces de mots, & sur l'unanimité des usages de toutes les langues à cet égard, conduit naturellement à les partager en deux classes générales, caractérisées par des différences purement matérielles, mais pourtant essentielles, qui sont la déclinabilité & l'indéclinabilité.

La première classe comprend toutes les espèces de mots qui, dans la plûpart des langues reçoivent des inflexions, destinées à désigner les divers points de vue sous lesquels l'ordre analytique présente l'idée principale de leur signification; ainsi, les mots déclinables sont les noms, les pronoms, les adjectifs & les verbes.

La seconde classe comprend les espèces de mots qui, en quelque langue que ce soit, gardent dans le discours une forme immuable, parce que l'idée principale de leur signification y est toujours envisagée sous le même aspect ; ainsi les mots indéclinables sont les prépositions, les adverbes, les conjonctions & les interjections.

Les mots considérés de cette manière sont essentiellement déclinables, ou essentiellement Indéclinables; & si l'unanimité des usages combinés des langues ne nous trompe pas sur ces deux propriétés opposées, elles naissent effectivement de la nature des espèces de mots qu'elles différencient ; & l'examen raisonné de ces deux caractères doit nous conduire à la connoissance de la nature même des mots, comme l'examen des effets conduit à la connoissance des causes.

Au reste, il ne faut pas se méprendre sur le véritable sens, dans lequel on doit entendre la déclinabilité & l'indéclinabilité. Ces deux expressions ne veulent dirent que la possibilité ou l'impossibilité absolue de varier les inflexions des mots relativement aux vues de l'ordre analytique ; mais, la déclinabilité ne suppose point du tout que la variation actuelle des inflexions doive être admise nécessairement, quoique l'indéclinabilité l'exclue nécessairement ; c'est que la non existence est une suite nécessaire de l'impossibilité ; mais, l'existence, en supposant la possibilité, n'en est pas une suite nécessaire.

En effet, les mots essentiellement déclinables ne sont pas déclinés dans toutes les langues; & dans celles où ils sont déclinés, ils ne l'y sont pas aux mêmes égards. Le verbe, par

exemple, décliné presque partout, ne l'est point dans la langue Franque, qui ne fait usage que de l'infinitif; la place qu'il occupe & les mots qui l'accompagnent, déterminent les diverses applications dont il est susceptible. Les noms qui en Grec, en Latin, en Allemand, reçoivent des nombres & des cas, ne reçoivent que des nombres en François, en Italien, en Espagnol, & en Anglois, quoique plusieurs Grammairiens croyent y voir des cas, au moyen des prépositions qui les remplacent effectivement, mais qui ne le sont pas pour cela. Les verbes Latins n'ont que trois modes personnels, l'indicatif, l'impératif & le subjonctif. Ces trois modes se trouvent aussi en Grec & en François; mais, les Grecs ont de plus un optatif qui leur est propre, & nous avons un mode suppositif qui n'est pas dans les deux autres langues.

Il y a dans les diverses langues de la terre mille variétés semblables, suites naturelles de la liberté de l'usage, décidé quelquefois par le génie propre de chaque idiome, & quelquefois par le simple hazard ou le pur caprice. Que les noms aient en Grec, en Latin & en Allemand des nombres & des cas, & que dans nos langues anologues de l'Europe ils n'aient que des nombres, c'est génie; mais, qu'en Latin, par exemple, où les noms & les adjectifs se déclinent, il y en ait que l'usage a privés des inflexions que l'analogie leur destinoit, c'est hazard ou caprice.

Il semble que c'est aussi caprice ou hazard, que ces noms ou ces adjectifs anomaux soient les seuls qu'il ait plu aux Grammairiens d'appeller spécialement Indéclinables. Nous aimerions beaucoup mieux que cette dénomination eût été réservée pour désigner la propriété de toute une espèce, en y ajoûtant, si l'on eût voulu, la distinction de l'indéclinabilité naturelle & de l'indéclinabilité usuelle. Dans ce cas, les anomaux dont il s'agit ici, auroient dû plutôt se nommer indéclinés qu'indéclinables, parce que leur indéclinabilité est un fait particulier qui déroge à l'analogie commune par accident, & non une suite de cette analogie.

Quoi qu'il en soit de la dénomination, ces anomaux Indéclinables n'apportent dans l'élocution Latine aucune équivoque; & il est d'un usage bien entendu, quand on fait l'analyse d'une phrase Latine où il s'en trouve, de leur attribuer les mêmes fonctions qu'aux mots déclinés. Ainsi, en analysant cette proposition interjective de Virgile, *cornu ferit ille*, il est sage de dire que *cornu* est à l'ablatif comme complément de la préposition sous-entendue *cum*, avec, quoique *cornu* n'ait réellement aucun cas au singulier; c'est faire allusion à l'analogie Latine, & c'est comme si l'on disoit que *cornu* auroit

été mis à l'ablatif, si l'usage l'eût décliné comme les autres noms. Il faut avouer cependant qu'il y auroit plus de justesse & de vérité à se servir plutôt de ce tour conditionnel que de l'affirmation positive; & on en use ainsi quand il s'agit de l'infinitif, qui est un vrai nom Indéclinable. Dans *turpe est mentiri*, par exemple, l'infinitif *mentiri* est le sujet du verbe *est*, & seroit au nominatif s'il étoit déclinable; dans *clamare cœpit*, *clamare* est le complément objectif de *cœpit*, & il seroit à l'accusatif s'il étoit déclinable.

Mais, ce qui est raisonnable par rapport à la phrase Latine, seroit ridicule & faux dans la phrase Françoise. Dire que dans *j'obéis au Roi*, *au Roi* est au datif, c'est introduire dans notre langue un jargon qui lui est étranger, & y supposer une analogie qu'elle ne connoît pas.

INDÉFINI, autre terme de Grammaire. Ce mot est encore un de ceux que les Grammairiens employent comme techniques en diverses occasions; & il signifie la même chose qu'indéterminé. On dit *sens Indéfini*, *article Indéfini*, *pronom Indéfini*, *tems Indéfini*.

1.° *Sens Indéfini*. » Chaque » mot, dit M. du Marsais, a » une certaine signification dans » le discours, autrement il ne » signifieroit rien; mais ce » sens, quoique déterminé » [c'est-à-dire, quoique fixé » à être tel] ne marque pas » toujours précisément un tel » individu, un tel particulier; » ainsi, on appelle sens indéterminé ou Indéfini, celui » qui marque une idée vague, » une pensée générale, qu'on » ne fait point tomber sur un » objet particulier. «

Les adjectifs & les verbes, considérés en eux-mêmes, n'ont qu'un sens Indéfini, par rapport à l'objet auquel leur signification est appliquable. *Grand*, *durable*, expriment à la vérité quelqu'être *grand*, quelque objet *durable*; mais, cet être, cet objet, est-ce un esprit ou un corps animé? Est-ce un homme ou une brute? &c. La nature de l'être est Indéfinie, & ce n'est que par des applications particulières que ces mots sortiront de cette indétermination, pour prendre un sens défini, du moins à quelques égards; *un grand homme*, *une grande entreprise*, *un ouvrage durable*, *une estime durable*. C'est la même chose des verbes considérés hors de toute application.

Nous disons que les applications particulières tirent ces mots de leur indétermination, *du-moins à quelques égards*. C'est que toute application, qui n'est pas absolument individuelle ou spécifique, c'est-à-dire, qui ne tombe pas précisément sur un individu ou sur toute une espèce, laisse toujours quelque chose d'Indéfini dans le sens; ainsi, quand on dit *un grand homme*, le

mot *grand* est défini par son application à l'espèce humaine; mais, ce n'est pas à toute l'espèce, ni à tel individu de l'espèce; ainsi, le sens demeure encore indéfini à quelques égards, quoiqu'à d'autres il soit déterminé.

Les noms appellatifs sont pareillement Indéfinis en eux-mêmes. *Homme*, *cheval*, *argument*, désignent à la vérité telle ou telle nature; mais, si l'on veut qu'ils désignent tel individu, ou la totalité des individus auxquels cette nature peut convenir, il faut y ajoûter d'autres mots qui en fassent disparoître le sens Indéfini; par exemple, *cet homme est sçavant*, *l'homme est sujet à l'erreur*, &c.

2° *Article Indéfini.* Quelques Grammairiens François, à la tête desquels il faut mettre l'auteur de la Grammaire générale, ont distingué deux sortes d'articles, l'un défini, comme *le*, *la*; & l'autre Indéfini, comme *un*, *une*, pour lequel on met *de* ou *des* au pluriel.

Non content de cette première distinction, la Touche vint après M. Arnauld & M. Lancelot, & dit qu'il y avoit trois articles Indéfinis: » Les deux » premiers, dit-il, servent pour » les noms des choses qui se » prennent par parties dans un » sens défini; le premier est » pour les substantifs, & le » second pour les adjectifs; je » les appelle articles *Indéfinis* » *partitifs*; le troisième article » Indéfini sert à marquer le » nombre des choses, & c'est » pour cela que je le nomme » *numéral*. « Le P. Buffier & M. Restaut, à quelques différences près, ont adopté le même systême; & tous ont eu en vue d'établir des cas & des déclinaisons dans nos noms, à l'imitation des noms Grecs & Latins; comme si la Grammaire particulière d'une langue ne devoit pas être en quelque sorte le code des décisions de l'usage de cette langue, plutôt que la copie inconséquente de la Grammaire d'une langue étrangère.

Nous ne devons pas répéter ici les raisons qui prouvent que nous n'avons en effet ni cas ni déclinaisons; mais, nous observerons d'abord avec M. Duclos, » que ces divisions » d'articles, *Défini*, *Indéfini*, » n'ont servi qu'à jetter de la » confusion sur la nature de » l'article. Je ne prétends pas » dire qu'un mot ne puisse être » pris dans un sens Indéfini, » c'est-à-dire, dans sa signifi- » cation vague & générale; » mais, loin qu'il y ait un ar- » ticle pour la marquer, il » faut alors le supprimer. On » dit, par exemple, qu'*un* » *homme a été traité avec honneur;* » comme il ne s'agit pas de » spécifier l'honneur particu- » lier qu'on lui a rendu, on » n'y met point d'article; *hon-* » *neur* est pris indéfiniment, « parce qu'il est employé en cette occasion dans son acception primitive, selon laquelle, comme

me tout autre nom appellatif, il ne présente à l'esprit que l'idée générale d'une nature commune à plusieurs individus, ou à plusieurs espèces, mais abstraction faite des espèces & des individus. « Il n'y a, conti» nue M. Duclos, qu'une seule » espèce d'article, qui est *le* » pour le masculin, dont on » fait *la* pour le féminin, & » *les* pour le plurier des deux » genres; *le bien*, *la vertu*, *l'in*» *justice*; *les biens*, *les vertus*, *les* » *injustices*. «

En effet, dès qu'il est arrêté que nos noms ne subissent à leur terminaison aucun changement qui puisse être regardé comme cas; que les sens accessoires représentés par les cas en Grec, en Latin, en Allemand, & en toute autre langue qu'on voudra, sont suppléés en François, & dans tous les idiomes qui ont à cet égard le même génie, par la place même des noms dans la phrase, ou par les prépositions qui les précedent; enfin, que la destination de l'article est de faire prendre le nom dans un sens précis & déterminé; il est certain, ou qu'il ne peut y avoir qu'un article, ou que s'il y en a plusieurs, ce seront différentes espèces du même genre, distinguées entr'elles par les différentes idées accessoires ajoûtées à l'idée commune du genre.

Dans la première hypothèse, où l'on ne reconnoîtroit pour article que *le*, *la*, *les*, la conséquence est toute simple. Si l'on veut déterminer un nom, soit en l'appliquant à toute l'espèce dont il exprime la nature, soit en l'appliquant à un seul individu déterminé de l'espèce, il faut employer l'article; c'est pour cela seul qu'il est institué. *L'homme est mortel*, c'est la détermination spécifique; *l'homme dont je vous parle*, &c., c'est la détermination individuelle. Si on veut employer le nom dans son acception originelle, qui est essentiellement indéfinie, il faut l'employer seul; l'intention est remplie. *Parler en homme*, c'est-à-dire, *conformément à la nature humaine*; c'est le sens Indéfini, où il n'est question ni d'aucun individu en particulier, ni de la totalité des individus. Ainsi, l'introduction de l'article Indéfini seroit au moins une inutilité, si ce n'étoit même une absurdité & une contradiction.

Dans la seconde hypothèse, où l'on admettroit diverses espèces d'articles, l'idée commune du genre devroit encore se retrouver dans chaque espèce, mais avec quelque autre idée accessoire qui seroit le caractère distinctif de l'espèce. Tels sont peut-être les mots *tout*, *chacun*, *nul*, *quelque*, *certain*, *ce*, *mon*, *ton*, *son*, *un*, *deux*, *trois*, & tous les autres nombres cardinaux; car, tous ces mots servent à faire prendre dans un sens précis & déterminé, les noms avant lesquels l'usage de notre langue les

place ; mais, ils le font de diverses manières, qui pourroient leur faire donner diverses terminaisons. *Tout*, *chaque*, *nul*, articles collectifs, distingués encore entr'eux par des nuances délicares ; *quelque*, *certain*, articles partitifs ; *ce*, article, démonstratif ; *mon*, *ton*, *son*, articles possessifs ; *un*, *deux*, *trois*, &c., articles numériques, &c. Ici il faut toujours raisonner de même ; on déterminera le sens d'un nom, par tel article qu'il plaira, ou qu'exigera le besoin ; ils sont tous destinés à cette fin ; mais, dès que l'on voudra que le nom soit pris dans un sens Indéfini, il faut s'abstenir de tout article ; le nom a ce sens par lui-même.

3.° *Pronoms Indéfinis.* Plusieurs Grammairiens admettent une classe de pronoms qu'ils nomment Indéfinis ou impropres. On verra au mot *Pronom*, que cette partie d'oraison détermine les objets dont on parle, par l'idée de leur relation de personnalité, comme les noms les déterminent par l'idée de leur nature. D'où il suit qu'un pronom, qui en cette qualité seroit Indéfini, devroit déterminer un objet par l'idée d'une relation vague de personnalité, & qu'il ne seroit en soi d'aucune personne, mais qu'il seroit applicable à toutes les personnes. Y-a-t-il des pronoms de cette sorte ? Non. Tout pronom est ou de la première personne, comme *je*, *me*, *moi*, *nous* ; ou de la seconde, comme *tu*, *te*, *toi*, *vous* ; ou de la troisième, comme *se*, *il*, *elle*, *le*, *la*, *lui*, *les*, *leurs*, *eux*, *elles*.

4.° *Tems Indéfinis.* Nos Grammairiens distinguent encore dans notre indicatif deux prétérits, qu'ils appellent l'un défini, & l'autre Indéfini. Quelques-uns, entre lesquels il faut compter M. de Vaugelas, donne le nom de défini à celui de ces deux prétendus prétérits, qui est simple, comme *j'aimai*, *je pris*, *je reçus*, *je tiens* ; & ils appellent Indéfini celui qui est composé, comme *j'ai aimé*, *j'ai pris*, *j'ai reçu*, *j'ai tenu*. D'autres, au contraire, qui ont pour eux l'auteur de la Grammaire générale & M. du Marsais, appellent Indéfini celui qui est simple, & défini celui qui est composé. Cette opposition de nos plus habiles maitres semble prouver que l'idée qu'il faut avoir d'un tems Indéfini, étoit elle-même assez peu déterminée par rapport à eux. On verra, sous l'article *Tems*, ce qu'il faut penser des deux dont il s'agit ici, & quels sont ceux qu'il faut nommer définis & Indéfinis, soit présens, soit prétérits, soit futurs.

INDEX, *Index*, c'est-à-dire, qui découvre, un des surnoms d'Hercule.

INDIBILIS, *Indibilis*, (*a*) ville d'Espagne, située au de-

(*a*) Tit. Liv. L. XXIII. c. 49.

là de l'Ebre, au païs des Ilercaons, selon M. d'Anville dans sa carte d'Espagne. Elle étoit dans les terres, à peu de distance du promontoire de Ténébrium, sur une petite rivière, qui alloit tomber dans la mer.

L'Itinéraire d'Antonin met cette ville entre Dertosa & Ildum, à vingt-sept mille pas de l'une, & vingt-quatre mille de l'autre. Tite-Live parle d'une ville nommée Incibilis, selon quelques éditions; d'autres portent *Intibili*, *ad Intibili oppugnandum*. Cela résout le doute d'Ortélius, qui demande si l'Intibili d'Antonin est le même que l'Intibilis de Tite-Live.

M. de Marca croit que c'est présentement le bourg de San-Matheo, qui est sur la route de Tortose à Valence.

INDIBILIS, *Indibilis*, (a) un des Princes les plus considérables de l'Espagne, étoit roi des Ilergetes. Il souleva ses sujets, & alla avec eux ravager les terres des alliés du peuple Romain, l'an 217 avant Jesus-Christ. Mais, un tribun des soldats que P. Scipion envoya contr'eux, les défit aisément, comme des gens ramassés à la hâte. Quelques années après, le bruit s'étant répandu qu'Indibilis, avec sept mille hommes, alloit se joindre aux Carthaginois, P. Scipion forma le dessein d'aller au-devant de ce Prince, & de le combattre en quelque lieu qu'il le rencontrât. Mais, cette entreprise fut très-malheureuse pour le général Romain, qui périt dans la bataille.

L'an 209 avant Jesus-Christ, Indibilis & son frere Mandonius se laisserent entraîner par une disposition générale de tous les esprits à préférer l'empire des Romains à celui des Carthaginois, & allerent avec leurs troupes joindre P. Scipion fils de celui dont nous venons de parler. Indibilis parla pour son frere & pour lui, non grossierement & mal à propos, comme un barbare, mais avec beaucoup de modestie & de dignité, sans faire valoir à P. Scipion le service qu'il lui rendoit en recherchant son amitié dès la première occasion qui s'en étoit offerte, mais s'excusant d'avoir renoncé à celle d'Annibal, sur la nécessité où il avoit été de le faire; qu'il sçavoit bien que le nom seul de déserteur étoit aussi suspect aux derniers alliés, qu'il paroissoit détestable aux Anciens; qu'il étoit bien éloigné de blâmer ces sentimens, qui se trouvoient dans tous les hommes; pourvu cependant qu'on ne condamnât pas, sans entendre, ceux qui passoient d'un parti dans un autre, & qu'on considérât non pas le nom de transfuge, mais les raisons qu'on avoit de le devenir. Il lui exposa ensuite les services

(a) Tit. Liv. L. XXII. c. 21. L. XXV. c. 34. L. XXVI. c. 49. L. XXVII. c. 17. L. XXVIII. c. 24. 31. & seq. L. XXIX. c. 2, 3. Roll. Hist. Rom. Tom. III. pag. 519, 568. & suiv.

importans qu'ils avoient rendus à Annibal, auxquels il opposa l'avarice insatiable & l'arrogance insupportable dont toute la nation Carthaginoise les avoit payés, & enfin les injures de toute espèce qu'elle leur avoit fait souffrir à eux & à leurs sujets; qu'ainsi il y avoit déjà long-tems que lui & son frere n'étoient plus unis que de corps avec Annibal, mais que leur cœur & leur affection étoient du côté de ceux par qui ils sçavoient que la justice & les loix étoient religieusement observées; qu'on adressoit ordinairement ses prieres aux Dieux, pour obtenir leur protection contre la violence & la tyrannie des hommes; que pour eux, tout ce qu'ils demandoient à P. Scipion, c'étoit de ne leur faire ni un mérite ni un crime de leur changement, mais de juger d'eux par la conduite qu'il leur verroit garder à l'avenir. Le Romain leur répondit que c'étoit-là sa disposition, & qu'il ne regarderoit point comme transfuges, ceux qui n'avoient pas cru être obligés de demeurer fideles à un peuple qui fouloit également aux pieds toutes les loix divines & humaines. Alors, on leur rendit leurs femmes & leurs enfans qui avoient été faits prisonniers, & qu'ils reçurent en pleurant de joie; & ce jour-là même, P. Scipion les logea & les regala comme ses amis & ses hôtes. Le lendemain il fit un traité avec eux, & les renvoya dans leur païs, pour en tirer les secours qu'ils s'engageoient de lui fournir. Depuis ce tems-là, ils camperent toujours avec les Romains, & leur apprirent la route qu'il falloit suivre, pour aller chercher les Carthaginois.

Polybe, à l'occasion de ce qui vient d'être rapporté, fait une réflexion bien sensée, & d'une grande importance en matière de politique & de gouvernement. Il est beau, dit-il, de conduire une guerre de façon qu'on remporte l'avantage sur ses ennemis; mais, il faut encore plus d'habileté & de prudence pour bien user de la victoire. Les Carthaginois ne sçavoient que vaincre. Après avoir défait les armées Romaines, & tué deux de leurs généraux, se flattant qu'on ne pouvoit plus leur disputer l'Espagne, ils n'eurent plus aucun ménagement pour les peuples de cette contrée.

La manière dont Indibilis fut traité, & que Polybe rapporte dans un autre endroit, en est une preuve bien claire. C'étoit un des Princes les plus affectionnés au service des Carthaginois. Sa fidélité fut mise à une rude épreuve, puisqu'elle lui coûta la perte de son royaume. Il y avoit été rétabli depuis en récompense de son attachement & de son zele pour les intérêts de Carthage. Asdrubal fils de Gisgon, devenu fier & insolent depuis un grand avantage qu'il avoit remporté

ſur les Romains, & abuſant de ſon crédit pour ſatisfaire ſon avarice, exigea d'Indibilis une ſomme conſidérable ; & comme ce Prince ne ſe preſſoit point d'exécuter un ordre ſi injuſte, Aſdrubal, ſous un faux prétexte & une calomnieuſe accuſation, l'obligea de lui donner ſa fille en mariage.

Indibilis & Mandonius s'attendoient que quand on auroit chaſſé les Carthaginois de l'Eſpagne, ils en demeureroient les maîtres ; mais, lorſqu'ils virent qu'ils s'étoient flattés d'une vaine eſpérance, ils firent prendre les armes à leurs ſujets ; & ayant ſoulevé la jeuneſſe des Celtibériens, ils allerent avec toutes ces forces ravager les terres des alliés du peuple Romain. L'eſprit de révolte ſe communiqua auſſi à un corps de huit mille Romains, qui campoit près de Sucron. Cependant, Indibilis & Mandonius étant retournés dans leur païs, s'y tinrent quelque tems en repos. Ils vouloient voir quelle ſeroit l'iſſue de la ſédition. Ils eſpéroient que P. Scipion, ſuppoſé qu'il pardonnât à ſes concitoyens, pourroit bien leur pardonner auſſi, à eux qui étoient étrangers. Mais, quand ils eurent appris qu'il avoit puni avec la dernière rigueur les coupables, ils jugerent bien qu'ils ne ſeroient pas traités plus favorablement. C'eſt pourquoi, ayant fait reprendre les armes à leurs ſujets, & ramaſſé les ſecours qu'ils avoient auparavant, ils ſe jetterent avec une armée de vingt mille hommes de pied, & de deux mille cinq cens chevaux, ſur les terres des Sédétains, où ils avoient campé au commencement de la ſédition.

P. Scipion, de ſon côté, ayant exhorté ſes troupes à bien faire leur devoir, vint camper à la vue des ennemis. Ceux-ci, attirés dans une embuſcade, furent battus d'abord, & perdirent aſſez de monde. Cet échec ne fit que les irriter ; & dès le lendemain matin ils parurent en bataille. Le combat ſe donna dans une vallée qui n'étoit pas fort ſpacieuſe. Les Eſpagnols furent entièrement défaits. Leur cavalerie, & les deux tiers de leur infanterie, furent taillés en pièces. L'autre tiers, qui n'avoit point, eu de part au combat parce que le lieu étoit trop étroit, échappa aux vainqueurs avec les deux Princes auteurs de la révolte. Les Romains ſe rendirent maîtres du camp des ennemis, où ils firent trois mille priſonniers, outre le butin de toute eſpèce qui tomba entre leurs mains. Ils perdirent dans cette occaſion douze cens hommes, tant citoyens qu'alliés, & eurent plus de trois mille bleſſés. La victoire eût été moins ſanglante, ſi la bataille ſe fût donnée dans un lieu plus étendu, & d'où la fuite eût été plus aiſée.

Indibilis, renonçant à une guerre qui lui avoit ſi mal réuſ-

si, crut que dans le mauvais état de ses affaires, il n'avoit point de ressource plus assurée, que la clémence de P. Scipion, qu'il avoit déjà éprouvée. Il lui envoya donc son frere Mandonius, qui, s'étant prosterné aux pieds du vainqueur, rejetta tout ce qui s'étoit passé sur une malheureuse fatalité, qui, dans un même tems, avoit fait perdre la raison, non seulement aux Ilergetes, mais aux Romains mêmes. Qu'après la faute qu'ils avoient faite, lui, son frere, & tous leurs sujets, ils étoient absolument déterminés, ou à rendre à P. Scipion, s'il l'ordonnoit, une vie qu'ils tenoient de sa bonté, ou de lui en dévouer tout le reste, s'il avoit encore celle de les conserver une seconde fois. Que dans la première occasion, comme ils n'avoient point encore éprouvé sa clémence, ils avoient mis toute leur confiance dans leur cause même; mais qu'alors n'ayant aucune excuse légitime à apporter, ils attendoient tout de l'humanité & de la miséricorde du vainqueur. C'étoit un usage ancien chez les Romains, lorsqu'ils avoient vaincu un peuple, avec qui ils n'avoient point encore été unis par aucun traité d'alliance ou d'amitié, de ne lui point donner la paix, qu'on ne l'eût désarmé, qu'il ne leur eût livré tous ses biens, tant sacrés que profanes, qu'il ne leur eût donné des ôtages, & qu'il n'eût reçu garnison dans ses villes.

P. Scipion, ayant reproché fort au long aux deux freres leur perfidie & leur infidélité, ajoûta que par leur crime, ils avoient bien mérité de perdre la vie, mais qu'ils la conserveroient par sa bonté & celle du peuple Romain; qu'il ne leur ôteroit point leurs armes, n'ayant pas besoin de s'assurer par-là contre une rébellion qu'il ne craignoit point; mais qu'il les leur laisseroit avec une liberté entière d'en faire tel usage qu'ils voudroient; que s'ils se révoltoient encore, il ne feroit pas tomber la peine de leur crime sur des ôtages innocens, mais sur eux-mêmes; & qu'en épargnant ceux qui demeuroient tranquilles, il ne feroit sentir son indignation qu'à ceux qu'il trouveroit les armes à la main; que comme ils avoient des preuves sensibles de l'amitié & de la haine des Romains, il leur laissoit à eux-mêmes le choix de l'une ou de l'autre. Après avoir ainsi parlé à Mandonius, il le congédia, en lui ordonnant seulement de fournir une certaine somme, qu'il destinoit au payement de ses troupes.

P. Scipion ayant quitté l'Espagne quelque tems après, Indibilis en prit occasion de renouveller la guerre. Tite-Live remarque que ce Prince n'avoit d'autre raison de remuer, que l'estime unique qu'il avoit pour P. Scipion, au lieu qu'il méprisoit tous les autres capitaines de la République. Il se persua-

doit que c'étoit le seul Général qui restât aux Romains, tous les autres ayant été tués par Annibal; que c'étoit pour cela même qu'après la défaite des deux Scipions en Espagne, ils n'avoient trouvé que lui qu'ils pussent envoyer en leur place; & qu'ensuite se voyant extrêmement pressés dans l'Italie, ils avoient été obligés de le rappeller, pour l'opposer à Annibal; qu'outre que ceux qui commandoient actuellement en Espagne, n'étoient capitaines que de nom, on en avoit encore retiré toutes les vieilles troupes; que les soldats qu'on y avoit laissés n'étoient que des apprentifs, qui s'allarmoient du moindre péril; que jamais on ne trouveroit une occasion si favorable de délivrer l'Espagne du joug des Romains; que les Espagnols avoient été jusques-là les esclaves, ou des Carthaginois, ou des Romains, & quelquefois des deux nations en même tems; que les Carthaginois avoient été chassés du païs par les Romains; que si les Espagnols vouloient s'unir & agir de concert, il leur seroit aisé d'en chasser aussi les Romains, & de reprendre les mœurs, les loix & la religion de leurs peres, en se délivrant pour jamais de toute domination étrangère. Par de pareilles remontrances, il souleva, non-seulement ses vassaux, mais encore les Ausétains, & les autres peuples circonvoisins. C'est pourquoi, en très-peu de jours, il assembla trente mille hommes de pied, & quatre mille cavaliers dans le païs des Sédétains, où il leur avoit ordonné de se rendre. D'un autre côté, L. Lentulus & L. Mancilius Acidinus, qui commandoient pour les Romains, ne crurent pas devoir négliger ces premiers mouvemens. C'est pourquoi, ayant joint leurs forces, ils entrerent dans le païs des Ausétains; & le traversant, sans y faire aucun dégât, quoiqu'ils fussent informés de leur révolte, ils arriverent jusqu'à la vue des ennemis, en sorte qu'ils n'en étoient éloignés que de trois milles. Ils tenterent d'abord les voies de la négociation, pour les engager à rentrer dans le devoir & à mettre bas les armes. Mais, les Espagnols, pour toute réponse, ayant lâché leur cavalerie contre les fourrageurs des Romains, celle des Romains vint à leur secours, ce qui occasionna un combat de cavalerie, où il ne se passa cependant rien de mémorable.

Le lendemain, dès que le jour parut, les ennemis se présenterent en bataille, environ à mille pas du camp des Romains. Les Ausétains étoient placés au centre, & les Ilergetes à l'aîle droite. Ils avoient mis à la gauche quelques peuples de l'Espagne peu connus. Ils avoient laissé entre le corps de bataille & les aîles, des intervalles assez considérables, afin de faire avancer leur cavalerie quand il en seroit tems.

Les Romains rangerent aussi leurs troupes suivant leur usage, sinon qu'à l'exemple des ennemis, ils laisserent entre les légions de grands espaces, afin que leur cavalerie pût agir avec plus de liberté. Mais, L. Lentulus, persuadé que cette précaution ne seroit avantageuse qu'à celui des deux partis qui, le premier, feroit entrer les cavaliers dans les intervalles que l'ennemi auroient laissé vuides, ordonna à Serv. Cornélius, tribun des soldats, de lâcher sa cavalerie à travers ces routes ouvertes dans l'armée des Espagnols. Pour lui, ayant commencé avec peu de succès le combat d'infanterie, il fit avancer la treizième légion du centre à l'avant-garde, pour soutenir la douzième, qui plioit devant les Ilergetes, auxquels on l'avoit opposée à l'aile gauche; & par ce moyen, ayant rétabli le combat de ce côté-là, il alla joindre L. Manlius Acidinus, qui donnoit ses ordres aux premiers rangs, & envoyoit du secours à ceux qui en avoit besoin. Il lui fit entendre que tout alloit bien à l'aîle gauche, & que Servius Cornélius alloit actuellement, par son ordre, fondre sur les ennemis avec toute sa cavalerie. En effet, il avoit à peine achevé de parler, lorsque les cavaliers Romains, ayant pénétré au milieu des ennemis, fermerent à ceux des Espagnols, les sentiers par où ils devoient faire passer leurs chevaux, & jetterent en même-tems le trouble parmi leur infanterie. Ainsi, les Espagnols ne pouvant faire usage de leur cavalerie, ne songerent plus qu'à combattre à pied. Si-tôt que les généraux Romains, voyent les rangs des ennemis rompus, leurs troupes remplies d'effroi & de consternation, & leurs étendards flottans au hazard, ils exhortent leurs soldats, & les conjurent de profiter de leur désordre, & de ne leur pas donner le tems de se rétablir. Alors, ils firent un si grand effort, que les Barbares ne leur eussent pu résister, si Indibilis n'eût fait mettre pied à terre à ses cavaliers, & ne se fût présenté avec eux à la tête de l'infanterie. Ce fut-là qu'il se livra un sanglant combat, dans lequel la victoire fut long-tems disputée. Enfin, le Roi ayant été d'abord percé de plusieurs coups, puis renversé mort d'un coup de javeline, & ceux qui combattoient autour de lui, tués à coups de traits, tout le reste prit ouvertement la fuite. Ce qui fit que le carnage fut plus horrible, c'est que les cavaliers n'eurent pas la liberté ni le tems de remonter sur leurs chevaux, & que les Romains, après les avoir mis en déroute, les presserent avec une vigueur incroyable, n'ayant point repris haleine, qu'ils ne se fussent rendus maîtres de leur camp. Il y eut ce jour-là treize mille Espagnols de tués &

huit cens de pris. Les Romains ne perdirent guere que deux cens hommes, tant citoyens qu'alliés. Ce fut sur-tout à l'aîle gauche qu'ils furent tués.

Les Espagnols, tant ceux qu'on avoit chassés de leur camp, que ceux qui avoient abandoné le champ de bataille pour fuir, se disperserent premierement dans les campagnes, puis se retirerent dans leur païs. Mandonius les convoqua dans une assemblée, & ce Prince ayant reproché aux auteurs de la guerre le malheur qui leur étoit arrivé, ils furent d'avis qu'on envoyât des Ambassadeurs aux Romains, pour leur livrer leurs armes, & se remettre sous leur puissance. Mais, lorsque ces députés vinrent à rejetter la révolte sur Indibilis & les autres Grands dont la plupart avoient été tués dans le combat, les généraux Romains leur répondirent qu'ils n'accepteroient leurs offres, qu'à condition qu'on leur livreroit Mandonius & les autres auteurs du soulevement; qu'autrement ils alloient faire entrer leurs armées dans le païs des Ilergetes, dans celui des Ausétains, & des autres peuples successivement. Les députés ayant rapporté cette réponse dans l'assemblée, Mandonius & les autres chefs furent arrêtés sur le champ, & livrés aux Romains, pour recevoir la punition que méritoient leur inconstance & leur perfidie. C'est ce qui arriva l'an 205 avant Jesus-Christ.

INDICATIF, terme de Grammaire. L'Indicatif est un mode personnel, qui exprime directement & purement l'existence d'un sujet déterminé sous un attribut.

Comme ce mode est destiné à être adapté à tous les sujets déterminés dont il peut être question dans le discours, il reçoit toutes les inflexions personnelles & numériques, dont la concordance avec le sujet est la suite nécessaire de cette adaptation; cette propriété lui est commune avec tous les autres modes personnels sans exception.

Mais, il exprime directement. C'est une autre propriété qu'il ne partage point avec le mode subjonctif, dont la signification est oblique. Toute énonciation dont le verbe est au subjonctif, est l'expression d'un jugement accessoire, que l'on n'envisage que comme partie de la pensée que l'on veut manifester, & l'énonciation subjonctive n'est qu'un complément de l'énonciation principale. Celle-ci est l'expression immédiate de la pensée que l'on se propose de manifester, & le verbe qui en fait l'ame doit être au mode Indicatif. Ainsi, ce mode est direct, parce qu'il sert à constituer la proposition principale que l'on envisage; & le subjonctif est oblique, parce qu'il ne constitue qu'une énonciation détournée qui entre dans le discours par accident &

comme partie dépendante. *Je fais de mon mieux* ; dans cette proposition, *je fais* exprime directement, parce qu'il énonce immédiatement le jugement principal que je veux faire connoître. *Il faut que je fasse de mon mieux ;* dans cette phrase, *je fasse* explique obliquement, parce qu'il énonce un jugement accessoire subordonné au principal, dont le caractère propre est *il faut.* C'est à cause de cette propriété que Scaliger le qualifie, *solus modus aptus scientiis*, *solus pater veritatis*.

Nous ajoûtons que le mode Indicatif exprime purement l'existence du sujet, pour marquer qu'il exclut toute autre idée accessoire, qui n'est pas nécessairement comprise dans la signification essentielle du verbe ; & c'est ce qui distingue ce mode de tout autre mode direct. L'impératif est aussi direct, mais il ajoûte à la signification générale du verbe l'idée accessoire de la volonté de celui qui parle. Le suppositif que nous sommes obligés de reconnoître dans nos langues modernes, est direct aussi ; mais, il ajoûte à la signification générale du verbe l'idée accessoire d'hypothèse & de supposition. Le seul Indicatif, entre les modes directs, garde sans mêlange la signification pure du verbe.

C'est apparemment cette dernière propriété qui est cause que dans quelque langue que ce soit, l'Indicatif admet toutes les espèces de tems qui sont autorisées dans la langue, & qu'il est le seul mode assez communément qui les admette toutes. Ainsi, pour déterminer quels sont les tems de l'Indicatif, il ne faut que fixer ceux qu'une langue a reçus.

INDIENS, *Indi*, Ἰνδοὶ, nom des habitans de l'Inde. *Voyez* Inde.

INDIGENCE, déesse des Anciens, est la même que la Pauvreté. *Voyez* Pauvreté.

INDIGETES, *Indigetes*, (*a*) nom que les Anciens donnoient à quelques-uns de leurs dieux. Sans discuter ici les différentes opinions des Sçavans sur la signification & l'origine de ce mot, nous nous contenterons de dire que le sentiment le plus vraisemblable est celui de ceux qui le dérivent de *inde genitus*, ou de *in loco degens*, ou bien encore de *inde* & *ago*, pris pour *dego*, je vis, je demeure. En effet, on appelloit aussi ces dieux, *dieux locaux*, *dii locales*, ou pour le dire avec Servius, *dieux topiques*.

Les dieux Indigetes étoient communément des mortels divinisés, qui étoient censés des dieux du lieu, des protecteurs

(*a*) Virg. Georg. L. I. v. 498. Æneid. L. 12. v. 794. Ovid metam. L. XIV. c. 14. Coût. des Rom. par M. Nicup. p. 177.

des lieux où on les faisoit dieux. Virgile joint *patrii* avec *Indigetes*, comme étant la même chose, *dii patrii*, *Indigetes*.

Les dieux auxquels les Romains donnoient le nom d'Indigetes, sont entr'autres Faune, Vesta, Énée, Romulus, ou Quirinus, tous dieux d'Italie ; à Athènes Minerve, dit Servius, & Didon à Carthage. Mais, parmi les dieux Indigetes, il n'y en avoit point de plus célebre & dont le culte fût plus répandu, que le dieu Hercule. La Grece, l'Italie, les Gaules, l'Espagne, l'Afrique, la Libye, l'Égypte, & la Phénicie, lui avoient élevé des temples & des autels.

Il est vrai que l'on trouve *Jupiter Indiges* ; mais, ce Jupiter Indigete est Énée, & non le grand Jupiter. Le fils d'Anchise ayant perdu la vie dans un combat contre Mézence, comme son corps ne se trouva point, parce qu'on l'avoit peut-être jetté dans le fleuve Numicus, près duquel s'étoit donnée la bataille, on dit que Vénus, après l'avoir purifié dans les eaux de cette riviere, l'avoit mis elle-même au rang des dieux. Sur cette tradition, on prit soin de lui élever un tombeau dans cet endroit, monument qui subsistoit encore du tems de Tite-Live ; & là, on lui offrit des sacrifices sous le nom de Jupiter Indigete. Tout cela paroît incontestable par le témoignage de Tite-Live. C'est aussi ce que confirme Servius ; & ce dernier ajoûte que le mot *Indiges* vient de *in diis ago*, je suis parmi les dieux.

Le lecteur peut consulter sur les dieux Indigetes, leurs temples & leur culte, Pausanias & Strabon entre les Anciens ; & parmi les Modernes, outre Vossius, l'ouvrage de Meursius, *de Græcia feriata*, mérite d'être lu.

INDIRECTS [modes]. On appelle, en termes de logique, modes Indirects de syllogismes, les cinq derniers modes de la premiere figure exprimés par ces mots barbares, *Baralipton*, *Celantes*, *Dabitis*, *Fapesmo*, *Frisesomorum*. C'est la conversion de la conclusion qui rend les modes Indirects. Par exemple, un syllogisme en *Darii* & un autre en *Dabitis*, seroient parfaitement semblables sans cette conversion, puisque les propositions ont la même quantité & la même qualité, & que le moyen terme est sujet dans la majeure, & attribut dans la mineure ; reste donc pour mettre quelque différence, que ce qui est sujet de la conclusion dans *Darii* soit attribut de la conclusion dans *Dabitis*, & que ce qui est attribut dans le premier, soit sujet dans le second.

Tout ce qui sert au salut est avantageux,
Darii. Il y a des afflictions qui servent au salut,
Donc il y a des afflictions qui sont avantageuses.

Tout ce qui sert au salut est avantageux,
Dabitis. Il y a des afflictions qui servent au salut,
Donc quelque chose qui sert au salut est affliction, ou affligeant.

Aujourd'hui il y a des philosophes qui n'admettent point de modes Indirects dans la première figure du syllogisme. Leur principe est 1.° Que le grand terme est toujours l'attribut de la conclusion, & le petit terme le sujet. 2.° Que la proposition qui contient le grand terme est nécessairement la majeure, en quelque endroit qu'elle soit placée ; & la mineure, celle qui contient le petit terme ; d'où ils concluent que les modes que les Anciens appelloient Indirects, doivent être rapportés à une quatrième figure, en changeant les mots *Baralipton*, *Celantes*, *Dabitis*, *Fapesmo*, *Frisesomorum*, en ceux-ci, *Bamalipton*, *Camentes*, *Dimatis*, *Fesapon*, *Pesisemorum*.

Tous les philosophes conviennent qu'il y a des modes Indirects en ce sens, qu'il y en a qui ne concluent pas aussi évidemment que d'autres. Tous les modes de la seconde, de la troisième & de la quatrième figure sont Indirects, parce qu'ils ne concluent pas aussi évidemment que ceux de la première. Il y a encore des modes Indirects, si par mode Indirect on entend un syllogisme, dans lequel le grand terme & le petit ne gardent pas la même raison de sujet & d'attribut dans les prémisses & dans la conclusion.

INDON, *Indo*, (a) roi d'un canton de l'Espagne. Ce Prince mena des troupes au secours de César ; mais, dans un combat, s'étant engagé trop avant dans la poursuite des ennemis, il fut pris & tué par les soldats des légions Vernacules.

INDOPATE, *Indopates*, (b) Ἰνδοπάτης, fils de Syra. Il en est fait mention dans un dialogue de Lucien.

INDUCTION, *Inductio*, *Illatio*, conséquence qu'on tire en raisonnant de quelques principes avancés. La conclusion d'un syllogisme est une Induc-

(a) Hirt. Pansf. de Bell. Hisp. p. 835.

(b) Lucian. T. I. p. 446.

tion qu'on fait des deux prémisses.

On entend aussi par Induction, un argument particulier à la Rhétorique, qui se tire d'un dénombrement qu'on fait de plusieurs choses, dont on tire une conséquence générale. On peut voir là-dessus le premier livre de la Rhétorique d'Aristote.

Il y a proprement trois sortes d'Inductions, & c'est ainsi que Suidas les distingue. L'Induction dialectique, qui sert à conclure une chose générale, par l'énumération de toutes les particulières d'un genre; l'Induction qui se fait par interrogation, & dans laquelle on conclut par la ressemblance. C'est cette Induction que les Grecs appellent παραγωγὴ, & qui étoit la manière la plus ordinaire dont Socrate se servoit, à ce que témoignent Cicéron dans ses Topiques, & Quintilien. La troisième sorte d'Induction est proprement celle des Rhéteurs, qui est une espèce d'exemple, d'où vient qu'Aristote confond souvent l'une & l'autre. L'Induction ne prouve guere que pour les ignorans, & pour le peuple ; les Sçavans ne trouvent point ces sortes d'argumens concluans, & ils s'en défient.

INDULGENCE, *Indulgentia*, (*a*) fut personnifiée par les Romains. Elle est représentée dans Antonin le Pieux par une femme assise, qui tient de la main gauche un sceptre ou un bâton, & de la droite une patere. Dans Gordien une femme est entre un bœuf & un taureau, peut-être pour marquer que l'Indulgence adoucit les esprits les plus brutaux. Dans une médaille de Caracalla & de Géta, l'Indulgence à l'égard de Carthage est marquée per une femme assise sur un lion, qui tient de la main droite la foudre, & de la gauche une pique, & marche auprès d'un fleuve. Dans d'autres médailles elle tient un tympanon comme la grande-mere Cybele. Expliquer quel rapport a tout cela à l'Indulgence, c'est ce qu'on n'oseroit tenter. L'Indulgence pieuse dans Postume est marquée par un homme assis, c'est apparemment Postume lui-même, qui tend la main à un petit enfant. Dans Gallien l'Indulgence d'Auguste est marquée par une femme assise qui tend la main droite, & qui tient un sceptre de la gauche. Dans Florien la femme est débout couronnée, & tient un lis de la main droite.

INDUS, *Indus*, (*b*) Ἰνδὸς, grand fleuve d'Asie, qui don-

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Monf. Tom. I. pag. 354.

(*b*) Strab. pag. 314. *& seq.* Ptolem. L. VII. c. 1. Strab. pag. 688. *& seq.* Pomp. Mel. pag. 202. Q. Curt. L. VIII. c. 9. *& seq.* Diod. Sicul. pag. 607, 610. *& seq.* Virg. Georg. L. IV. v. 290, 291. Just. L. 13. c. 4. Roll. Hist. Anc. T. III. pag. 740.

noit son nom au païs qu'il arrosoit, sçavoir, à l'Inde. Les habitans du païs le nommoient Sindus, au rapport de Pline ; & ce dernier nom, comme nous le dirons plus bas, lui est resté jusqu'à présent.

Ce fleuve, selon le même Pline, avoit sa source dans une des montagnes du Caucase, nommée Paropamisus, & Ptolémée nomme Imaüs la montagne où ce fleuve avoit sa source, aussi-bien que les autres rivières qui le grossissoient. Sa source n'étoit pas fort éloignée de celle du Gange, & leur cours étoit parallele durant un espace assez long ; mais ensuite ils s'écartoient l'un de l'autre ; le Gange prenoit son cours vers le midi oriental, & l'Indus poursuivoit le sien vers le midi occidental. Pline dit qu'il recevoit dix-neuf rivières, dont les plus célebres étoient l'Hydaspe, fleuve qui lui apportoit les eaux de quatre autres ; la Cantabra qui étoit grossie de trois autres rivières, & deux fleuves qui étoient navigables par eux-mêmes ; l'Acésine & l'Hypasis. Le nom du fleuve Cantabra, qui ne se trouve dans aucun autre passage, est un peu suspect à Cellarius. Strabon nomme dans cet ordre les fleuves qu'Alexandre traversa en son expédition des Indes ; le Cophès, l'Indus, l'Hydaspe, l'Acésine, l'Hyarotis, & enfin l'Hypanis. On peut voir les détails de ces fleuves dans leurs articles particuliers. La source de l'Indus, au rapport du même Strabon, étoit à quelque distance du roc d'Aorne, au païs du quel passoit ce fleuve.

Son cours étoit dirigé du nord au midi, & il se perdoit dans la mer australe ou méridionale. Quinte-Curse nous le donne pour le plus froid de tous les fleuves de l'Inde, & il ajoûte que la couleur de ses eaux est peu différente de celle de la mer. Strabon parle d'un vaste païs où l'on comptoit autrefois plus de mille villes ou villages, & qui étoit devenu désert, depuis que l'Indus avoit quitté son propre lit pour en prendre un autre beaucoup plus profond, dans lequel il s'étoit comme précipité. Pour cet effet, il s'étoit détourné à gauche, de façon que tout le païs, resté à droite, n'étoit plus arrosé de ses eaux, parce que ce païs se trouvoit plus élevé que le nouveau lit du fleuve.

Ce fleuve est célebre dans l'histoire de l'expédition d'Alexandre aux Indes ; nous sçavons que ce Prince subjugua toutes les nations qui habitoient aux environs, & qu'il descendit par ce fleuve jusqu'à l'océan Méridional.

Il y a beaucoup de difficultés au sujet des embouchures de l'Indus. Arrien, entre autres auteurs, n'en compte que deux, & appelle ce fleuve, à cause de cela, Δίστομος. Il dit qu'il forme par ses deux bras

une isle assez semblable au Delta d'Égypte, & que cette isle se nomme Patala & Patalena. Pline assure que ce fleuve n'a nulle part plus de cinquante stades de largeur, ni plus de quinze pas de profondeur, en quoi il ne s'accorde point avec Ctésias, qui dit que sa moindre largeur est de quarante stades, & sa plus grande de deux cens, qui font douze mille cinq cens pas. Pline, à l'endroit cité, met deux isles à l'embouchure de l'Indus; une grande, nommée Prasiane, & une petite, nommée Patale. Le nom de la première isle vient des Prasiens, peuple qui habitoit au bord de l'Inde. La ressemblance de cette isle avec le Delta, & du mot *Prasiane* avec le mot Grec Πράσιος, qui veut dire *verd*, a donné occasion à Virgile de la nommer la verte Égypte.

Quaque pharetratæ vicinia Persidis urget,

Et viridem Ægyptum nigra fœcundat arena.

Car c'est ainsi que le P. Hardouin entend ces vers, sur le sens desquels les Sçavans ne s'accordent point. Il prétend que ces autres vers:

Nam qua Pellæi gens fortunata Canopi,

Accolit effuso stagnantem flumine Nilum,

Et circum pictis vehitur sua rura Phaselis.

regardent le véritable Delta d'Égypte, arrosé par le Nil, & qu'il faut expliquer du Delta Indien, voisin de la Perse les vers suivans:

Quaque pharetratæ vicinia Persidis urget,

Et viridem Ægyptum nigra fœcundat arena,

Et diversa ruens septem discurrit in ora

Usque coloratis amnis devexus ab Indis;

Omnis in hac certam regio jacit arte salutem.

Ce sens est clair, & il est surprenant que cette explication n'ait pas été généralement reçue. La raison est que divers Sçavans avoient entendu le tout du Nil, & rendu les Indiens de ces vers par les Éthiopiens.

On pourroit objecter que l'Indus ne peut y être décrit, parce qu'il n'avoit que deux embouchures, selon le passage d'Arrien que nous avons déjà cité; mais, il est aisé de répondre à cela, qu'Arrien ne parle que des grandes embouchures par lesquelles le fleuve étoit navigable. Ptolémée lui en donne sept, dont il marque les noms en allant d'occident en orient, *Sagaba*, *Sinthum*, *Aureum*, *Gariphi*, *Saparages*, *Sabalassa* & *Lonibare*. Ainsi, voilà sept embouchures bien spécifiées. Il paroît que la seconde étoit la

principale ; qu'elle subsiste aujourd'hui, & que son nom n'est autre que celui du fleuve même, nommé Indus & Sindus, aujourd'hui le Sinde.

Le P. Hardouin dit que *vicinia Persidis* ne doit pas s'entendre, comme si la Perse étoit voisine de ce De ta Indien. *Vicinia Persidis* signifie le païs voisin de la Perse & de l'Indus entre l'une & l'autre.

INDUS, *Indus*, Ἰνδὸς. (a) fleuve de l'Asie mineure, qui couloit dans la Carie. Pline dit qu'ayant sa source dans les montagnes de Cibyra, il recevoit dans son cours plus de soixante rivières & plus de cent torrens. Tite-Live nous apprend que le nom d'*Indus*, qui signifie l'Indien, lui étoit venu de ce qu'un Indien y avoit été renversé par son éléphant, c'est pour cela que la Carie est nommée au livre 1. c. 8. v. 8. des Maccabées, le *païs des Indiens*, selon l'observation du P. Hardouin.

Strabon, Ptolémée & Pomponius Méla, appellent ce fleuve Calbis. Ptolémée le fait couler dans la Doride, petite contrée de la Carie ; c'est, sans doute, parce que son embouchure, dans la Méditerranée, étoit, en effet, dans la Doride, ou du moins vers l'extrêmité de cette petite contrée.

Vossius observe que les anciens exemplaires de Pomponius Méla portent Galbia & non pas Calbis. Les Grecs ont dit Κάλβις & Κάβιος, & peut-être aussi Κάλβιας. Etienne de Byzance dit qu'on le nommoit Καλαινὸν, mais, il n'en fait qu'une fontaine qu'il met dans la Lycie. Il n'y faut rien changer, ajoûte Vossius, car Calaïno étoit mere de Tragasie, de laquelle Caunus & Biblis naquirent ; c'est ce que l'on voit dans des vers de Parthénius que Vossius cite tout au long.

Le même juge que ce fleuve avoit encore eu un autre nom ; car, dit-il, Plutarque le Géographe assure que l'Indus qui est dans les Indes a été nommé Mausole auparavant. Il avoit lu, sans doute, que Mausole est l'ancien nom de l'Indus, mais de l'Indus de la Carie. Il seroit surprenant de trouver le nom de Mausole dans les Indes ; mais, il ne l'est point de le rencontrer dans la Carie, puisque tous les Cariens ont été autrefois nommés Mausoles.

INDUS, *Indus*, nom d'un des chevaux du Cirque. *Voyez* chevaux du Cirque.

INDUSIATA, *Indusiata*, (b) sorte d'habit des anciens ; il étoit à l'usage des femmes.

INDUSIUM, *Indusium*, (c) étoit, selon Nonius Marcellus, celui

(a) Plin. Tom. I. pag. 274. Tit. Liv. L. 38. c. 14. Strab. pag. 651. Ptolem. L. V. c. 2. Pomp. Mel. pag. P6.

(b) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 38.

(c) Antiq. expl. par D, Bern. de Montf. Tom III. p. 4.

celui des habits des anciens, qui touchoit au corps.

INDUTIOMARUS, *Indutiomarus*, (*a*) l'un des principaux des Trévires, avoit donné sa fille en mariage à Cingétorix, qui étoit aussi un des principaux de la cité. Ces deux seigneurs étoient pourtant divisés ; car, comme il y avoit alors deux factions dans cette cité, Indutiomarus étoit à la tête de l'une, & son gendre à la tête de l'autre.

Ce dernier, s'étant déclaré pour les Romains, alla trouver César, l'an 54 avant l'ere Chrétienne, & lui dit ce qui se passoit chez les Trévires, l'assurant que ceux de son parti n'abandonneroient point l'alliance des Romains. L'autre commença à lever des troupes, & renferma ceux qui ne pouvoient porter les armes, dans les Ardennes, qui s'étendoient depuis le Rhin jusqu'aux frontières de l'état de Rheims. Mais, ayant appris qu'une partie des principaux du païs, touchés de l'arrivée des légions Romaines & de l'amitié de Cingétorix, étoient allés se rendre à César, & qu'ils travailloient à faire leur traité particulier, il craignit de se voir abandonné, & lui envoya dire que la ville étoit à sa disposition, & qu'il n'y étoit resté que pour retenir le peuple dans le devoir, pendant l'absence des Magistrats. Il ajoûta qu'il l'iroit trouver, s'il vouloit, pour remettre entre ses mains ses intérêts & ceux de l'État. Quoique César vît bien ce qui l'obligeoit à changer de résolution, néanmoins, pour ne point perdre sa campagne, parce que tout étoit prêt pour l'expédition d'Angleterre, il lui commanda de le venir trouver avec deux cens ôtages, parmi lesquels étoient désignés particuliérement tous ses parens avec son fils ; & quand il les eut amenés, César le rassura & le conjura de demeurer ferme dans son devoir. Il ne laissa pas de réconcilier tous les principaux en particulier avec Cingétorix, pour augmenter son crédit, à cause du service qu'il lui avoit rendu, & de son propre mérite ; ce qui acheva d'aliéner Indutiomarus, qui vit par-là diminuer le sien. Il se retira, le dépit dans le cœur, & avec le dessein de renouveller la guerre à la première occasion. C'est ce qu'il ne tarda pas à exécuter.

En effet, les Trévires ne cesserent durant tout l hiver de solliciter les Germains de passer le Rhin, sous de grandes promesses, leur faisant accroire que la meilleure partie de l'armée Romaine avoit été taillée en pieces ; mais, le souvenir tout récent de leurs défaites les empêcha de tenter de nou-

(*a*) Cæs. de Bell. Gall. L. V. pag. 159. & seq. Crév. Hist. Rom. T. VII. pag. 152. *& suiv.*

veau la fortune. Indutiomarus, déchu de cette espérance, ne laissa pas de faire de nouvelles levées, d'exercer ses soldats, d'acheter des chevaux sur la frontière, d'attirer à son service tous les bannis & les vagabons, sous de grandes récompenses ; de sorte qu'il étoit recherché de toutes parts, tant en public qu'en particulier. Enflé de ce succès, comme il vit ceux de Chartres & de Sens engagés dans la révolte, & ceux du Hainault & de Namur disposés à la guerre, il convoque les états en armes, dans l'espérance que s'il pouvoit une fois mettre des troupes en campagne, il ne manqueroit pas de gens qui se déclareroient en sa faveur. C'étoit la coutume des Gaulois dans les grandes entreprises, d'assembler tous ceux qui étoient en âge de porter les armes, & celui qui venoit le dernier au rendez-vous, étoit massacré cruellement en la présence de tous les autres. En cette assemblée, il fit déclarer criminel son gendre Cingétorix, & lui confisqua tout son bien. Il représenta que ceux de Chartres & de Sens, & plusieurs autres États, imploroient son assistance, & qu'il délibéroit d'y aller en personne, & de saccager en passant les terres de ceux de Rheims, après avoir enlevé le camp de Labiénus ; ensuite il ordonna ce qu'il vouloit que l'on fît. Labiénus qui étoit bien retranché, & en un poste avantageux, n'appréhendoit rien, & épioit l'occasion de faire quelque beau coup. Averti par Cingétorix & ceux de sa faction, du discours d'Indutiomarus, il dépêcha vers les villes voisines pour avoir de la cavalerie, & leur donna jour pour se rendre au camp, près duquel Indutiomarus ne cessoit de passer avec sa cavalerie, soit pour le reconnoître, ou pour intimider Labiénus ; mais, ce dernier pour témoigner plus de foiblesse, retenoit ses troupes dans ses retranchemens. Cependant, la cavalerie qu'il avoit mandée étant arrivée de nuit, à l'insçu des ennemis, il donna si bon ordre, qu'on ne put les en avertir. Lorsque la leur se fut donc approchée le lendemain, & eut lancé des javelots de toutes parts, selon sa coutume, avec des paroles outrageuses, sans qu'on lui fît réponse ; tout-à-coup, lorsqu'elle se retiroit sur le soir, Labiénus fit sortir la sienne par deux portes avec ordre de courir droit au chef, sans attaquer personne qu'il ne fût tué ou pris, parce qu'il ne vouloit pas laisser perdre l'occasion, & qu'il sçavoit bien que les Barbares étant chassés, ne manqueroient pas de s'écarter dans la poursuite. Pour donner plus de courage à ses gens, il proposa un prix à celui qui lui apporteroit la tête d'Indutiomarus, & fit sortir son infanterie pour les soutenir.

L'entreprise réussit ; car, comme la cavalerie s'étoit répandue par-tout, selon l'ordre qu'elle en avoit reçu, il fut tué au passage d'un gué, & sa tête apportée au camp. Au retour, on fit main-basse sur tout ce qu'on rencontra.

INE, nom de la seconde Dynastie des Chinois. Elle s'appella d'abord Chang. *Voyez* Chang.

INFANTERIE, *Peditatus*, nom qu'on donne dans les armées aux troupes qui combattent à pied, & qu'on nomme aussi fantassins & piétons.

L'Infanterie fait la partie la plus importante & la plus considérable des armées en Europe. Elle combat dans toutes sortes de terreins ; elle seule défend & prend les villes ; dans les batailles elle n'est pas moins utile que la cavalerie, qui agit seulement dans les endroits ouverts & spacieux. La rase-campagne, dit Végece, est propre pour la cavalerie ; les villes, les plaines & les lieux escarpés sont propres pour l'Infanterie.

Quelqu'utile que soit l'Infanterie dans toutes les actions de la guerre, nous ne mettrons point en question si une armée doit être composée seulement d'Infanterie ou de cavalerie. Les armées doivent être par tout en état de combattre ; il suit de là qu'elles ont besoin des deux espèces de troupes nécessaires à cet effet.

Une armée, qui n'auroit que de l'Infanterie ou de la cavalerie, se trouveroit privée de l'avantage qui résulte du concours de ces différentes troupes. Si dans un païs de bois & de montagnes, la première est plus utile que la cavalerie, cette dernière a aussi quelque avantage en plaine ; car, quoiqu'il soit possible de gagner des batailles en terrien uni avec de l'Infanterie, comme on l'a vu du tems des Romains, & du tems que les piques étoient en usage, la victoire ne sçauroit être complette à cause de la facilité que la cavalerie a de s'éloigner de l'Infanterie. C'est ce que Xénophon observe dans la fameuse retraite des dix mille. » Comme l'armée » des Grecs n'avoit point de » cavalerie, elle ne pouvoit, » dit cet Auteur, rien gagner » dans la victoire, & elle » perdoit tout dans une dé» faite. »

La cavalerie est encore très-utile pour soutenir l'Infanterie. Si l'on suppose qu'une ligne d'Infanterie, derriere laquelle est une ligne de cavalerie, soit battue ou poussée, la cavalerie peut, en tombant sur les troupes victorieuses, que la charge ne peut manquer d'avoir dérangé, leur en imposer, si elle ne peut les rompre & arrêter leur poursuite. Il en est de même d'une ligne de cavalerie soutenue par de l'Infanterie ; c'est ainsi qu'on fortifie une armée par l'autre ; mais on ne le fait point lors-

qu'on partage la cavalerie également aux aîles, & qu'on met l'Infanterie au centre.

Il ne faut pas s'épuiser en longs raisonnemens pour démontrer l'utilité de la cavalerie dans les armées ; un peu d'attention & de réflexion sur les différentes actions de la guerre suffit pour s'en convaincre ; mais, on ne doit pas conclure de-là, qu'on ne sçauroit la rendre trop nombreuse. Ce n'est pas son usage que M. le Chevalier de Folard a blâmé dans plusieurs endroits de son commentaire sur Polybe, mais l'abus du trop grand nombre. La cavalerie est fort couteuse ; la dépense de mille hommes à cheval, dit M. le marquis de Santacrux, suffit pour payer 2500 hommes à pied. Cette dépense n'est pas le seul inconvénient qui résulte d'une trop grande quantité de cavalerie. Elle ne peut se maintenir longtems dans un camp avantageux, qu'il conviendroit quelquefois de conserver, à cause de la disette & de la difficulté des fourrages ; d'ailleurs, l'armée ne peut s'éloigner des rivières, on en a besoin pour les chevaux ; & quand on défend un camp retranché, il peut résulter de grands inconvéniens d'avoir trop de cavalerie & peu d'Infanterie. Il faut donc qu'il y ait une juste proportion entre l'Infanterie & la cavalerie. Ce qui peut servir à la déterminer, c'est l'examen des différentes actions propres à chacun de ces corps, les secours mutuels qu'ils doivent se procurer, la nature du païs où l'on doit faire la guerre, & l'espèce d'ennemis que l'on a à combattre.

Chez les Grecs, qu'on peut regarder comme les premiers inventeurs de la science militaire, la cavalerie, suivant les Tacticiens, étoit la sixième partie de l'Infanterie ; c'est-à-dire, qu'elle étoit à l'Infanterie comme 1 est à 6. La Phalange étoit composée de 16384 hommes pesamment armés, & de 8192 hommes de troupes légeres. Ces deux nombres sont ensemble 24576 hommes. La cavalerie étoit de 4096 hommes ; ce qui fait voir qu'elle étoit la sixième partie du nombre précédent, & par conséquent la septième partie de celui de l'armée. Chez les Romains le rapport de l'Infanterie à la cavalerie étoit beaucoup plus petit ; il étoit à peu près comme 1 est à 20, ou comme 3 est à 50. Ce rapport n'étoit pas suffisant ; aussi les Romains se trouverent-ils souvent dans des circonstances fâcheuses pour l'avoir adopté.

Quoique le rapport de la cavalerie à l'Infanterie fût établi de 1 à 6 par les Tacticiens Grecs, les Généraux ne s'y bornoient pas toujours ; ils le varioient suivant les occasions. » Dans l'armée que les officiers Grecs formerent pour » le service du roi d'Égypte, » il n'y avoit pas plus de 5000 » hommes de cavalerie pour

» 70000 hommes d'Infanterie. » Le dernier Philippe fit la » guerre au Proconsul Flamini- » nus avec 2000 cavaliers joints » à la Phalange ; la Thessalie, » dont on fit le théatre de la » guerre, étoit un païs monta- » gneux, où une cavalerie plus » nombreuse auroit été inutile. » On remarque mieux cette » proportion dans l'armée d'A- » lexandre le Grand ; il mar- » cha en Asie avec 30000 hom- » mes d'Infanterie & 5000 de » cavalerie. «

Les Romains, qui dans les tems brillans de la République, avoient peu de cavalerie & beaucoup d'Infanterie, n'eurent presque plus que de la cavalerie, quand ils furent dans leur décadence ; ce qui fournit cette réflexion à M. le Président de Montesquieu, » que » plus une nation se rend sça- » vante dans l'art militaire, » plus elle agit par son Infan- » terie ; & que moins elle le » connoît, plus elle multiplie » sa cavalerie. C'est que, ajoûte » cet illustre Auteur, sans la » discipline, l'Infanterie pe- » sante ou légere n'est rien, » au lieu que la cavalerie va » toujours dans son désordre » même. L'action de celle-ci » consiste plus dans son impé- » tuosité & un certain choc, » celle de l'autre dans sa résis- » tance & une certaine immo- » bilité ; c'est plutôt une réac- » tion qu'une action. Enfin, la » force de la cavalerie est mo- » mentanée ; l'Infanterie agit » plus long-tems ; mais, il » faut de la discipline pour » qu'elle puisse agir long- » tems. «

C'est en effet la bonne discipline qui peut rendre à l'Infanterie son ancienne supériorité sur la cavalerie, & peut-être le renouvellement des piques. Les Grecs ne négligeoient rien pour exercer leur Infanterie ; mais, ils se soucioient fort peu du maniement de la pique ; c'étoient les évolutions qu'on enseignoit aux troupes, comme la chose la plus essentielle, dit un Auteur que nous avons cité dans cet article ; & M. le Maréchal de Saxe est, dit-il, entré dans l'esprit des Anciens, quand il met le secret de l'exercice dans les jambes, & non dans les bras.

INFERIÆ, terme Latin, qu'on ne peut rendre en François que par une longue périphase.

Les Inféries étoient des sacrifices ou offrandes que les Anciens faisoient pour les morts, sur leurs tombeaux.

A la coûtume barbare d'immoler en sacrifice des prisonniers de guerre sur la tombe des grands capitaines, comme fit Achille sur celle de Patrocle, succéda l'usage chez les Romains, de faire battre des gladiateurs au tour du bûcher en l'honneur du défunt, & ces victimes humaines se nommoient *Inferiæ*.

On appelloit du même nom le sacrifice des animaux pour les

morts. On égorgeoit une bête noire, on répandoit son sang sur la tombe ; on y versoit des coupes de vin & de lait chaud ; on y jettoit des fleurs de pavots rouges ; on finissoit cette cérémonie par saluer & par invoquer les Manes du défunt.

Enfin, si l'on ne répandoit que du vin sur la tombe, le vin destiné à cet usage s'appelloit aussi *inferium vinum*.

INFÉRIOR, terme, qui, dans la langue Latine, signifie la même chose que *bas*, & s'emploie dans les divisions des païs qui se distinguent en hauts & en bas ; & cette distinction se prend ordinairement, selon le cours des rivières. C'est ainsi que la Pannonie étoit divisée en haute & en basse, *Pannonia superior* & *Pannonia inferior*, & ainsi des autres païs.

INFERNATES. *Voyez* l'article qui suit.

INFERUM MARE, (a) la mer inférieure. C'est la même qu'on appelle aussi la mer Tyrrhène, ou la mer de Toscane.

Les Anciens voyant l'Italie entourée de la mer, excepté du côté des Alpes, distinguerent cette mer par rapport à l'Italie, en haute & basse. Ils appellerent *Inferum Mare* celle qui bat les côtes occidentales de cette presqu'isle, & *Superum Mare* par opposition celle qui en lave l'autre côté. La mer inférieure s'étendoit depuis la mer Ligustique, c'est-à-dire, depuis la côte de Gènes jusqu'à la Sicile. C'est la même mer que quelques Grecs appelloient *Notion* ou *Méridionale* & *Tyrrhène*, selon Pline. Cette distinction en a produit une autre, que les anciens Latins ont employée pour les arbres qui croissoient sur les montagnes de l'Apennin ; car, comme cette chaîne de montagnes partage l'Italie en deux, du nord au Sud, & qu'un des côtés de l'Apennin envoie les rivières dans la mer supérieure, & l'autre les siennes dans la mer inférieure, & qu'elle fournit du bois à bâtir, ils ont distingué les arbres qui croissent du côté de la mer Adriatique, par le nom de *Supernas*, & ceux qui croissent du côté de la mer de Toscane, par le nom d'*Infernas*. Pline dit que le sapin de ce dernier côté, étoit préféré à celui de l'autre côté. *Romæ Infernas abies supernati præfertur.* Vitruve emploie la même expression, & dit : *Infernates, quæ ex apricis locis apportantur, meliores sunt quàm quæ ab opacis de supernatibus advehuntur.*

INFINITIF, terme de Grammaire. Le mode Infinitif est un des objets de la Grammaire, dont la discussion a occasioné le plus d'assertions contradictoires, & laissé subsister le plus de doutes ; & cet article deviendroit immense, s'il falloit y examiner en détail tout ce que les Grammairiens ont avancé sur cet objet. Le plus court, &

(a) Tit. Liv. L. V. c. 33. Plin. T. I p. 158.

sans doute le plus sûr, est d'analyser la nature de l'Infinitif, comme si personne n'en avoit encore parlé. En ne posant que des principes solides, on parvient à mettre le vrai en évidence, & les objections sont prévenues ou résolues.

Les inflexions temporelles, qui sont exclusivement propres au verbe, en ont été regardées par Scaliger comme la différence essentielle. *Tempus autem non videtur esse affectus verbi, sed differentia formalis, propter quam verbum ipsum verbum est.* Cette considération, très-solide en soi, l'avoit conduit à définir ainsi cette partie d'oraison: *Verbum est nota rei sub tempore.* Scaliger touchoit presque au but, mais il l'a manqué. Les tems ne constituent point la nature du verbe; autrement il faudroit dire que la langue Franque, qui est le lien du commerce des échelles du levant, est sans verbe, puisque le verbe n'y reçoit aucun changement de terminaisons; mais, les tems supposent nécessairement dans la nature du verbe une idée qui puisse servir de fondement à ces métamorphoses, & cette idée ne peut être que celle de l'existence, puisque l'existence successive des êtres est la seule mesure du tems qui soit à notre portée, comme le tems devient à son tour la mesure de l'existence successive.

Or, cette idée de l'existence se manifeste à l'Infinitif par les différences caractéristiques des trois espèces générales de tems, qui sont le présent, le prétérit & le futur. Par exemple, *amare*, aimer, en est le présent; *amavisse*, avoir aimé, en est le prétérit; & *amassere*, devoir aimer, selon le témoignage & les preuves de Vossius, en est l'ancien futur, auquel on a substitué depuis des futurs composés, *amaturum esse*, *amaturum fuisse*, plus analogues aux futurs des modes personnels. L'usage, malgré ses prétendus caprices, ne peut résister à l'influence sourde de l'analogie.

Il faut donc conclure que l'essence du verbe se trouve à l'Infinitif comme dans les autres modes, & que l'Infinitif est véritablement verbe. *Verbum autem esse, verbi definitio clamat; significat enim rem sub tempore.* Si Sanctius & quelques autres Grammairiens ont cru que les inflexions temporelles de l'Infinitif pouvoient s'employer indistinctement les unes pour les autres; si quelques-uns en ont conclu qu'à la rigueur, il ne pouvoit pas se dire que l'Infinitif eût des tems différens, ni par conséquent qu'il fût verbe, c'est une erreur évidente, & qui prouve seulement que ceux qui y sont tombés n'avoient pas des tems une notion exacte. Un mot suffit sur ce point; si les inflexions temporelles de l'Infinitif peuvent se prendre sans choix les unes pour les autres, l'Infinitif ne peut pas se traduire avec assurance, & *dicis me legere*, par exemple, peut signifier *vous dites que je lis*, *que*

j'ai lu, ou *que je lirai.*

Il semble qu'une fois assuré que l'Infinitif a en soi la nature du verbe, & qu'il est une partie essentielle de sa conjugaison, on n'a plus qu'à le compter entre les modes du verbe. Il se trouve pourtant des Grammairiens d'une grande réputation & d'un grand mérite, qui en avouant que l'Infinitif est partie du verbe, ne veulent pas convenir qu'il en soit un mode; mais malgré les noms imposans des Scaliger, des Sanctius, des Vossius & des Lancelot, nous oserons dire que leur opinion est d'une inconséquence surprenante dans des hommes si habiles; car, enfin, puisque de leur aveu même l'Infinitif est verbe, il présente apparemment la signification du verbe, sous un aspect particulier, & c'est sans doute pour cela qu'il a des inflexions & des usages qui lui sont propres, ce qui suffit pour constituer un mode dans le verbe, comme une terminaison différente avec une destination propre suffit pour constituer un cas dans le nom; mais, quel est cet aspect particulier qui caractérise le mode Infinitif?

Cette question ne peut se résoudre que d'après les usages combinés des langues. L'observation la plus frappante qui en résulte, c'est que dans aucun idiome l'Infinitif ne reçoit ni inflexions numériques, ni inflexions personnelles; & cette unanimité indique si sûrement le caractère différentiel de ce mode, sa nature distinctive que c'est de-là, selon Priscien qu'il a tiré son nom. *Unde & nomen accepit Infinitivi, quòd nec personas nec numeros definit.* Cette étymologie a été adoptée depuis par Vossius, & elle paroît assez raisonnable pour être reçue de tous les Grammairiens. Mais, ne nous contentons pas d'un fait qui constate la forme extérieure de l'Infinitif, ce seroit proprement nous en tenir à l'écorce des choses; pénétrons, s'il est possible, dans l'intérieur même.

Les inflexions numériques & les personnelles ont, dans les modes où elles sont admises, une destination connue, c'est de mettre le verbe, sous ces aspects, en concordance avec le sujet dont il énonce un jugement. Cette concordance suppose identité, entre le sujet déterminé avec lequel s'accorde le verbe, & le sujet vague présenté par le verbe sous l'idée de l'existence; & cette concordance désigne l'application du sens vague du verbe au sens précis du sujet.

Si donc l'Infinitif ne reçoit dans aucune langue ni inflexions numériques, ni inflexions personnelles, c'est qu'il est dans la nature de ce mode de n'être jamais appliqué à un sujet précis & déterminé, & de conserver invariablement la signification générale & originelle du verbe. Il n'y a plus qu'à sui-

vre le cours des conséquences qui sortent naturellement de cette vérité.

I. Le principal usage du verbe est de servir à l'expression du jugement intérieur, qui est la perception de l'existence d'un sujet dans notre esprit sous tel ou tel attribut; ainsi, le verbe ne peut exprimer le jugement qu'autant qu'il est appliqué au sujet universel ou particulier, ou individuel, qui existe dans l'esprit, c'est-à-dire, à un sujet déterminé. Il n'y a donc que les modes personnels du verbe qui puissent constituer la proposition; & le mode Infinitif, ne pouvant par sa nature être appliqué à aucun sujet déterminé, ne peut énoncer un jugement, parce que tout jugement suppose un sujet déterminé. Les usages des langues nous apprennent que l'Infinitif ne fait dans la proposition que l'office du nom. L'idée abstraite de l'existence intellectuelle sous un attribut, est la seule idée déterminative du sujet vague présenté par l'Infinitif; & cette idée abstraite devenant la seule que l'esprit y considere, est en quelque manière l'idée d'une nature commune à tous les individus auxquels elle peut convenir.

Dans les langues modernes de l'Europe, cette espèce de nom est employée comme les autres noms abstraits, & sert de la même manière & aux mêmes fins. 1.° Nous l'employons comme sujet ou grammatical, ou logique. Nous disons, *mentir est un crime*, de même que *le mensonge est un crime*, sujet logique; *fermer les yeux aux preuves éclatantes du Christianisme est une extravagance inconcevable*, de même que l'*aveuglement volontaire sur les preuves*, &c. Ici *fermer* n'est qu'un sujet grammatical; *fermer les yeux aux preuves éclatantes du Christianisme*, est le sujet logique. 2.° L'Infinitif est quelquefois complément objectif d'un verbe relatif; *l'honnête homme ne sçait pas mentir*, comme *l'honnête homme ne connoît pas le mensonge*. 3.° Il est souvent le complément logique ou grammatical d'une préposition; *la honte de mentir*, comme *la turpitude du mensonge; sujet à débiter des fables*, comme *sujet à la fievre; sans déguiser la vérité*, comme *sans déguisement*, &c.

Quoique la langue Grecque ait donné des cas aux autres noms, elle n'a pourtant point assujetti ses Infinitifs à ce genre d'inflexions; mais, les rapports à l'ordre analytique que les cas désignent dans les autres noms, sont indiqués pour l'Infinitif par les cas de l'article neutre dont il est accompagné, de même que tout autre nom neutre de la même langue; ainsi, les Grecs disent au nominatif & à l'accusatif τὸ εὔχεσθαι, le prier, comme ils diroient, ἡ εὐχὴ, *precatio*, ou τὴν εὐχὴν, *precationem*, la priere; ils disent au génitif τοῦ εὔχεσθαι, du prier, & au datif τῷ εὔχεσθαι, au prier,

comme ils diroient τῆς εὐχῆς, *precationis*, de la priere, & τῇ εὐχῇ, *precationi*, à la priere. En conséquence l'Infinitif Grec ainsi décliné est employé comme sujet, ou comme régime d'un verbe, ou comme complément d'une préposition ; & les exemples en sont si fréquens dans les bons Auteurs, que le Manuel des Grammairiens donne cette pratique comme un usage élégant.

La différence qu'il y a donc à cet égard entre la langue Grecque & la nôtre, c'est que d'une part l'Infinitif est souvent accompagné de l'article, & que de l'autre il n'est que bien rarement employé avec l'article. Cette différence tient à celle des procédés des deux langues en ce qui concerne les noms.

Nous ne faisons usage de l'article que pour déterminer l'étendue de la signification d'un nom appellatif, soit au sens spécifique, soit au sens individuel; ainsi, quand nous disons *les hommes sont mortels*, le nom appellatif *homme* est déterminé au sens spécifique ; & quand nous disons *le Roi est juste*, le nom appellatif *Roi* est déterminé au sens individuel. Jamais nous n'employons l'article avant les noms propres, parce que le sens en est de soi-même individuel; peut-être est-ce par une raison contraire que nous ne l'employons pas avant les infinitifs, précisément parce que le sens en est toujours spécifique. *Mentir est un crime*, c'est-à-dire, *tous ceux qui mentent commettent un crime*, ou *tout mensonge est un crime*.

Les Grecs, au contraire, qui employent souvent l'article par emphase, même avant les noms propres, sont dans le cas d'en user de même avant les Infinitifs. D'ailleurs, l'inversion autorisée dans cette langue, à cause des cas qui y sont admis, exige quelquefois que les rapports de l'Infinitif à l'ordre analytique y soient caractérisés d'une manière non équivoque ; les cas de l'article attaché à l'Infinitif sont alors les seuls que l'on puisse employer pour cette désignation. Pour nous, au contraire, qui suivons l'ordre analytique, ou qui ne nous en écartons pas de manière à le perdre de vue, le secours des inflexions nous est inutile, & l'article au surplus n'y suppléeroit pas, quoi qu'en disent la plûpart des Grammairiens ; nous ne marquons l'ordre analytique que par le rang des mots ; & les rapports analytiques, que par les prépositions.

La langue Latine qui, en admettant aussi l'inversion, n'avoit pas le secours d'un article déclinable pour marquer les relations de l'Infinitif à l'ordre analytique, avoit pris le parti d'assujettir ce verbe-nom aux mêmes métamorphoses que les autres noms, & de lui donner des cas. Il est prouvé que les gérondifs sont de véritables cas de l'Infinitif, & qu'il en est de mê-

me des Supins ; & les anciens Grammairiens désignoient indistinctement ces deux sortes d'inflexions verbales par les noms de *gerundia*, *participalia*, & *supina* ; ce qui prouve que les unes comme les autres tenoient la place de l'Infinitif ordinaire, & qu'elles en étoient de véritables cas.

L'Infinitif proprement dit se trouve néanmoins dans les Auteurs, employé lui-même pour différens cas. Au nominatif, *virtus est vitium fugere*, c'est-à-dire, *fugere vitium* ou *fuga vitii est virtus.* Au génitif, *tempus est jam hinc abire me*, pour *meæ hinc abitionis.* A l'accusatif, *non tanti emo pœnitere* pour *pœnitentiam*, c'est le complément d'*emo* ; *introiit videre*, pour *ad videre*, de même que Lucrece dit *ad sedare sitim fluvii fontesque vocabant* ; c'est donc le complément d'une préposition. A l'ablatif, *audito Regem in Siciliam tendere*, où il est évident qu'*audito* est en rapport & en concordance avec *tendere* qui tient lieu par conséquent d'un ablatif. On pourroit prouver chacun de ces cas par une infinité d'exemples ; Sanctius en a recueilli un grand nombre que l'on peut consulter. Nous nous contenterons d'en ajoûter un plus frappant tiré de Cicéron ; *quàm turpis est assentatio, cùm vivere ipsum turpe sit nobis* ! Il est clair qu'il en est ici de *vivere* comme d'*assentatio* ; l'un est sujet dans le premier membre ; l'autre est sujet dans le second ; l'un est féminin, l'autre est neutre ; tous deux sont noms.

II. Une autre conséquence importante de l'indéclinabilité de l'Infinitif, c'est qu'il est faux que dans l'ordre analytique il ait un sujet, que l'usage de la langue Latine met à l'accusatif. C'est pourtant la doctrine commune des Grammairiens les plus célebres & les plus philosophes; & M. du Marsais l'a enseignée dans l'Encyclopédie même, d'après la méthode Latine de P. R. C'est que ces grands hommes n'avoient pas encore pris, de la nature du verbe & de ses modes, des notions saines ; & il est aisé de voir que M. du Marsais en parloit comme le vulgaire, & qu'il n'avoit pas encore porté sur ces objets le flambeau de la métaphysique, qui lui avoit fait voir tant d'autres vérités fondamentales, ignorées des plus habiles qui l'avoient précédé dans cette carriere.

Puisque dans une langue l'Infinitif ne reçoit aucune des terminaisons relatives à un sujet, il semble que ce soit une conséquence qui n'auroit pas dû échapper aux Grammairiens, que l'Infinitif ne doit point se rapporter à un sujet. Ce principe se confirme par une nouvelle observation ; c'est que l'Infinitif est un véritable nom, qui est du genre neutre en Grec & en Latin, qui dans toutes les langues est employé comme sujet d'un verbe, ou comme complément, soit d'un

verbe, soit d'une préposition; avec lequel enfin l'adjectif se met en concordance dans les langues où les adjectifs ont des inflexions relatives au sujet; tout cela vient d'être prouvé. Or, est-il raisonnable de dire qu'un nom ait un sujet? C'est une chose inouie en Grammaire, & contraire à la plus saine logique.

Il n'est pas moins contraire à l'analogie de la langue Latine, de dire que le sujet d'un verbe doit se mettre à l'accusatif. La syntaxe Latine exige que le sujet d'un verbe personnel soit au nominatif; pourquoi n'assigneroit-on pas le même cas au sujet d'un mode impersonnel, si on le croit appliquable à un sujet? Deux principes si opposés n'auront qu'à concourir, & il en résultera infailliblement quelque contradiction. Essayons de vérifier cette conjecture.

Le sens formé par un nom avec un Infinitif, est, dit-on, quelquefois le sujet d'une proposition logique; & en voici un exemple. *Magna ars est non apparere artem*, ce que l'on prétend rendre littéralement en cette manière; *artem non apparere est magna ars*, l'art ne point paroître est un grand art. Mais, si *artem non apparere* est le sujet total ou logique de *est magna ars*, il s'ensuit qu'*artem*, sujet immédiat de *non apparere*, est le sujet grammatical de *est magna ars*; c'est ainsi que si l'on disoit *ars non apparens est magna ars*; le sujet logique de *est magna ars* seroit *ars non apparens*, & cet *ars*, sujet immédiat de *non apparens*, seroit le sujet grammatical de *est magna ars*. Mais, si l'on peut regarder *artem* comme sujet grammatical de *est magna ars*, il ne faut plus regarder *artem est magna* comme une expression vicieuse, quelque éloignée qu'elle soit & de l'analogie & du principe invariable de la concordance fondée sur l'identité. Ceci prouve d'une manière bien palpable, que c'est introduire dans le systême de la langue Latine deux principes incompatibles & destructifs l'un de l'autre, que de soutenir que le sujet de l'Infinitif se met à l'accusatif, & le sujet d'un mode personnel au nominatif.

Mais, ce n'est pas assez d'avoir montré l'inconséquence & la fausseté de la doctrine commune sur l'accusatif, prétendu sujet de l'Infinitif; il faut y en substituer une autre, qui soit conforme aux principes immuables de la grammaire générale, & qui ne contredise point l'analogie de la langue Latine.

L'accusatif a deux principaux usages également avoués par cette analogie, quoique fondés diversement. Le premier, est de caractériser le complément d'un verbe actif relatif, dont le sens, indéfini par soi-même, exige l'expression du terme auquel il a rapport; *amo*,

j'aime, eh quoi ? Car l'amour est une passion relative a quelque objet; *amo Ciceronem*, j'aime Cicéron. Le second usage de l'accusatif est de caractériser le complément de certaines prépositions, *per mentem*, par l'esprit, *contra opinionem*, contre l'opinion, &c. C'est donc nécessairement à l'une de ces deux fonctions qu'il faut ramener cet accusatif que l'on a pris faussement pour sujet de l'Infinitif, puisqu'on vient de prouver la fausseté de cette opinion; & il semble que l'analyse la mieux entendue peut en faire aisément le complémenr d'une préposition sous-entendue, soit que la phrase qui comprend l'Infinitif & l'accusatif tienne lieu de sujet dans la proposition totale, soit qu'elle y serve de complément.

Reprenons la proposition *magna ars est non apparere artem*, selon la maxime que nous venons de proposer, en voici la construction analytique: *Circa artem*, *non apparere est ars magna*, en fait d'art, ne point paroître est le grand art; l'accusatif *artem* rentre par-là dans l'analogie de la langue; & la phrase, *circa artem*, est un supplément circonstanciel très-conforme aux vues de l'analyse logique de la proposition en général, & en particulier de celle dont il s'agit.

Cicéron, dans sa septieme lettre à Brutus, lui dit: *mihi semper placuit non Rege solùm, sed regno liberari Rempublicam*; c'est-à-dire, conformément au principe établi, *circà Rempublicam*, *liberari non solùm à Rege*, *sed à regno placuit semper mihi*, à l'égard de la République, être délivré non-seulement du Roi, mais encore de la royauté, m'a toujours plu, a toujours été de mon goût.

Homines esse amicos Dei quanta est dignitas ! *Erga homines*, *esse amicos Dei est dignitas quanta* ! A l'égard des hommes, être amis de Dieu est un honneur combien grand ! C'est encore la même méthode; mais, nous suppléons la préposition *erga* pour indiquer qu'il n'y a pas nécessité de s'en tenir toujours à la même; c'est le goût ou le besoin qui doit en décider. Mais, il faut remarquer que l'Infinitif *esse* est le sujet grammatical de *est dignitas quanta*; & le sujet logique, c'est *esse amicos Dei*. *Amicos* s'accorde avec *homines*, parce qu'il s'y rapporte par attribution, ou, si l'on veut, par attraction. C'est pour la même raison que Martial a dit: *Nobis non licet esse tam disertis*, quoique la construction soit *esse tam disertis non licet nobis*. C'est que la vue de l'esprit se porte sur toute la proposition, dès qu'on en entame le premier mot, & par-là même il y a une raison suffisante d'attraction pour mettre *disertis* en concordance avec *nobis*, qui au fond est le vrai sujet de la qualification exprimée par *disertis*.

Cupio me esse clementem, c'est-

à-dire, *cupio erga me esse clementem*, le complément objectif grammatical de *cupio*, c'est *esse*; le complément objectif logique, c'est *erga me esse clementem*, l'existence pour moi sous l'attribut de la clémence, c'est-là l'objet de *cupio*.

En un mot, il n'y a point de cas où l'on ne puisse, au moyen de l'ellipse, ramener le phrase à l'ordre analytique le plus simple, pourvu que l'on ne perde jamais de vue la véritable destination de chaque cas, ni l'analogie réelle de la langue. On demandera peut-être s'il est bien conforme à cette analogie d'imaginer une préposition avant l'accusatif, qui accompagne l'Infinitif. Nous répondons, 1.° Ce que nous avons déjà dit, qu'il faut bien regarder cet accusatif, ou comme complément de la préposition, ou comme complément d'un verbe actif relatif, puisqu'il est contraire à la nature de l'Infinitif de l'avoir pour sujet; 2.° Que le parti le plus raisonnable est de suppléer la préposition, parce que c'est le moyen le plus universel, & le seul qui puisse rendre raison de la phrase, quand l'énonciation qui comprend l'Infinitif & l'accusatif est sujet de la proposition; 3.° Enfin que le moyen est si raisonnable qu'on pourroit même en faire usage avant des verbes du mode subjonctif. Supposons qu'il s'agisse, par exemple, de dire en Latin: *Serez-vous satisfait, si à l'arrivée de votre pere, non content de l'empêcher d'entrer, je le force même à fuir;* seroit-ce mal parler que de dire: *Satin habes, si advenientem patrem faciam tuum non modò ne introeat, verùm ut fugiat?* Nous entendons la réponse des faiseurs de rudimens & des fabricateurs de méthodes; cette locution est vicieuse, selon eux, parce que *patrem tuum advenientem*, à l'accusatif ne peut pas être le sujet, ou, pour parler leur langage, le nominatif des verbes *introeat* & *fugiat* comme il doit l'être; & que si on alloit le prendre pour régime de *faciam*, cela opéréroit un contre-sens. Raisonnement admirable, mais dont toute la solidité va s'évanouir par un mot. C'est Plaute qui parle ainsi. Veut-on sçavoir comme il l'entend? Le voici: *Satin habes, si erga advenientem patrem tuum sic faciam ut non modò ne introeat, verùm ut fugiat*; & il en est de *faciam erga patrem sic ut*, &c., comme de *agere cum patre, sic ut*; or ce dernier tour est d'usage, & on lit dans Cornélius Népos, *egit cum Cimone ut eam sibi uxorem daret*.

Il résulte donc de tout ce qui précede, que l'Infinitif est un mode du verbe qui exprime l'existence sous un attribut d'une maniere abstraite, & comme l'idée d'une nature commune à tous les individus auxquels elle peut convenir, d'où il suit que l'Infinitif est tout à la fois verbe & nom; & ceci est

encore un paradoxe.

On convient assez communément que l'Infinitif fait quelquefois l'office du nom, qu'il est nom, si l'on veut, mais sans être verbe; & l'on pense qu'en d'autres occurrences il est verbe sans être nom. On cite ce vers de Perse :

Scire tuum nihil est, nisi te scire hoc sciat alter,

où l'on prétend que le premier *scire* est nom sans être verbe, parce qu'il est accompagné de l'adjectif *tuum*, & que le second *scire* est verbe sans être nom, parce qu'il est précédé de l'accusatif *te*, qui en est, dit-on, le sujet. Mais, il n'y a que le préjugé qui fonde cette distinction. Que l'on soit conséquent, & l'on verra que c'est comme si le Poëte avoit dit, *nisi hoc scire tuum sciat alter*, ou comme le dit le P. Jouvency dans son interprétation, *nisi ab aliis cognoscatur*, ensorte que la nature de l'Infinitif, telle qu'elle résulte des observations précédentes, indique qu'il faut recourir à l'ellipse pour rendre raison de l'accusatif *te*, & qu'il faut dire, par exemple, *nisi alter sciat hoc scire pertinens ad te*, ce qui est la même chose que *hoc scire tuum*.

Il faut n'admettre sur chaque objet qu'un principe, éviter les exceptions que l'on ne peut justifier par les principes nécessairement reçus, ramener tout à l'ordre analytique par une seule analogie; & l'on sera sur la bonne voie, la seule voie qui convienne à la raison, dont la parole est le ministre & l'image.

INFULE, *Infula*, nom que l'on donnoit anciennement aux ornemens des Pontifes. Festus dit que les Infules étoient des filamens de laine, des franges de laine dont on ornoit les Prêtres & les victimes, même les temples.

Plusieurs Auteurs confondent les Infules avec la mitre, la tiare, ou le bonnet que portoient les Prêtres. Il y avoit cependant beaucoup de différence.

L'Infule étoit proprement une bandelette ou bande de laine blanche qui couvroit la partie de la tête où il y a des cheveux, jusqu'aux tempes, & de laquelle tomboient de chaque côté deux cordons, *vittæ*, pour la lier, ce qui fait que l'on confond souvent le nom *vittæ* cordons, avec *Infulæ*.

L'Infule étoit aux Prêtres ce qu'étoit le diadême aux Rois, la marque de leur dignité & de leur autorité. La différence entre le diadême & l'Infule, est que le diadême étoit plat & large, & l'Infule entortillée & ronde.

INFUMIBULA, *Infumibula*, (*a*) nom de certains instrumens en usage dans les thermes. On croit que ces instrumens ser-

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 211.

voient à communiquer la vapeur chaude aux tuyaux, & à la porter en differens endroits.

INFUNDIBULA, *Infundibula*, (*a*) autres instrumens aussi en usage dans les thermes. Ceux-ci devoient servir à verser des liqueurs d'un vase dans un autre ; c'est-à-dire, que c'étoient des espèces d'entonnoirs.

INGAUNES, *Ingauni*, (*b*) Ἴγγαυνοι, peuple particulier de la Ligurie. Ils étoient en guerre avec les Épantériens habitans des montagnes, l'an 205 avant Jesus-Christ. Magon, fils d'Amilcar, ayant abordé cette année dans ce païs, fit alliance avec les Ingaunes qu'il préfera aux Épantériens ; & avec ces nouveaux alliés, il marcha contre les montagnards.

L'an 185 avant Jesus-Christ, le Consul App. Claudius battit les Ingaunes en plusieurs rencontres. Il emporta de plus de force six de leurs villes, y fit un grand nombre de prisonniers, & fit couper la tête à quarante-trois des chefs qui avoient été les auteurs de la guerre. Cela n'empêcha pas la nation de reprendre les armes, puisque quatre ans après le proconsul L. Émilius Paulus conduisit son armée dans le païs des Ingaunes. Si-tôt que les ennemis le virent camper sur leurs terres, ils lui envoyerent des Ambassadeurs en apparence pour lui demander la paix, mais en effet pour reconnoître ses forces & ses mouvemens. L. Émilius Paulus ayant refusé d'entendre à aucun accommodement, que premièrement ils ne se fussent rendus, ils parurent disposés à se soumettre, mais ils demanderent du tems pour faire entrer dans les mêmes dispositions une nation, disoient-ils, indocile & barbare. Le Proconsul leur accorda une treve de dix jours, à laquelle ils le prierent d'ajoûter une autre grace ; c'étoit qu'il n'envoyât point ses soldats chercher des bois & des fourrages au de-là des montagnes voisines ; que c'étoit le seul canton de leur contrée qui fût cultivé. Dès qu'ils eurent obtenu ce point, ils assemblerent toutes leurs troupes au de-là de ces mêmes montagnes, d'où ils avoient pris la précaution d'éloigner les Romains, & vinrent de là avec une multitude infinie de soldats, fondre sur le camp du Proconsul, & l'attaquerent en même tems par toutes les portes. Ils continuerent cet assaut pendant tout le jour avec tant de vigueur, qu'ils ne laisserent aux Romains ni le tems de se mettre sous les armes, ni l'espace dont ils avoient besoin pour étendre leurs légions. Ils s'amasserent tous autour des portes où ils arrêtoient l'ennemi, moins en combattant, qu'en les

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. III. p. 211.

(*b*) Strab. p. 202. Tit. Liv. L. XXVIII. c. 46. L. XXXIX. c. 32. L. LX. c. 25. & *seq.* Plin. T. I. p. 149, 150.

lui fermant avec leurs corps. Après le coucher du soleil, lorsque les ennemis se furent retirés, L. Émilius Paulus envoya deux cavaliers à Pises avec des lettres adressées au proconsul Cn. Bébius, par lesquelles il le prioit de venir le délivrer des embûches dans lesquelles les ennemis l'avoient surpris à l'occasion d'une treve. Cependant, dès le lendemain, les Ingaunes revinrent à la charge. L. Émilius Paulus qui l'avoit prévu, eût bien pu ranger ses troupes en bataille pendant l'absence des ennemis. Mais, il crut qu'il valoit mieux tenir les soldats renfermés dans ses retranchemens, & traîner les choses en longueur, jusqu'à ce que Cn. Bébius pût arriver de Pises avec ses troupes.

Comme il ne recevoit cependant aucune nouvelle de ce Général, il crut que ses cavaliers avoient été arrêtés. Ainsi, persuadé qu'il devoit tout tenter pour se mettre en sûreté par lui-même, il n'attendit pas le retour des ennemis; mais, voyant que leurs assauts étoient beaucoup moins vifs qu'à l'ordinaire, il mit son armée en bataille, & la distribua aux quatre portes de son camp, dans le dessein de faire une sortie sur eux par quatre endroits en même tems, aussi-tôt qu'ils paroîtroient. Il ordonna à M. Valérius son Lieutenant, de sortir par la porte Prétorienne avec quatre cohortes extraordinaires, auxquelles il en ajoûta deux de Romains. Il plaça les Hastats ou piquiers de la première légion à la porte principale de la droite, & fit un corps de réserve des Princes de la même légion. Ces troupes étoient commandées par M. Servilius & L. Sulpicius Tribuns des soldats. Il rangea la troisième légion vis à-vis de la porte principale de la gauche; avec cette différence que les Princes devoient attaquer les premiers, & que les piquiers étoient au corps de réserve. S. Julius César & L. Aurélius Cotta Tribuns des soldats avoient la conduite de cette légion. Le lieutenant Q. Fulvius Flaccus fut posté avec l'aîle droite des alliés à la porte Questorienne. L. Émilius Paulus laissa à la garde du camp deux cohortes de l'aîle gauche des Latins avec les Triaires des deux légions. Ce Général alloit lui-même d'une porte à l'autre, & employoit pour animer les soldats à bien faire, toutes les raisons que les conjonctures présentes lui suggéroient; leur représentant tantôt la fraude des ennemis, qui ayant demandé la paix, avoient abusé de la treve qu'il leur avoit accordée, pour venir fondre sur son camp, contre toutes les loix de la guerre & le droit des gens; tantôt la honte dont ils se couvriroient eux-mêmes, si on publioit que des Ingaunes qui devoient plutôt passer pour des voleurs & des pirates, que pour de véritables ennemis, avoient impunément assiégé une armée

Romaine dans son camp.

Les Ingaunes avoient deux camps séparés au de-là des montagnes. Dans les premiers jours les soldats de l'un & de l'autre en sortoient au lever du soleil, & venoient en ordre de bataille attaquer en même-tems les Romains dans le leur. Mais, alors ils ne prenoient plus leurs armes qu'après s'être remplis de vin & de viandes. Au sortir de leurs retranchemens, ils se dispersoient & ne gardoient aucun rang, comme des gens qui étoient presque assurés que les Romains n'oseroient sortir de leur camp pour les recevoir. Ils venoient dans cet état, lorsque les Romains secondés des cris de tous ceux qui étoient dans le camp, soldats, valets & vivandiers, sortirent par toutes leurs portes, & se jetterent sur eux. Les Ingaunes, aussi effrayés à cette attaque imprévue que s'ils fussent tombès dans quelque embuscade, demeurerent d'abord tout interdits; puis, ayant soutenu quelque tems la furie des ennemis, ils s'enfuirent avec précipitation, se laissant tuer dans la déroute, sans se mettre en défense. L. Emilius Paulus ordonna à ses cavaliers de les poursuivre, & de ne faire aucun quartier à ceux qui leur tomberoient sous la main; ensorte que s'étant réfugiés en désordre dans leur camp, ils se rendirent bientôt aux vainqueurs. Il en fut tué ce jour-là plus de quinze mille, & pris environ deux mille cinq cens. Trois jours après toute la nation des Ingaunes se rendit au Proconsul, & lui donna des ôtages. On rechercha tous ceux qui avoient exercé des pirateries, tant officiers que rameurs & nautonniers, & on les mit tous en prison. Les Ingaunes depuis ce tems-là demeurerent en paix.

Nous lisons dans Strabon : » Comme quelques-uns des » Liguriens font *Ingauni*, & » d'autres *Intemelii*, il étoit » raisonnable d'appeller leurs » colonies maritimes, l'une » *Albium Intemelium*, c'est-à-» dire *Intemelium* des Alpes, » l'autre d'une manière plus » concise, *Albingaunum*, c'est-» à-dire, en retranchant la fin » du mot *Albium*, pour n'en » faire qu'un mot avec *Ingaunum*. » De ce nom on a fait Albengue, nom moderne de cette colonie. Nous avons remarqué ailleurs, que les Anciens disoient *Alpium* & *Albium*, en parlant des Alpes.

INGÉNUUS [Lélius], *Lælius Ingenuus*, (a) brave guerrier & extrêmement chéri des troupes, commandoit dans la Pannonie sous l'empire de Gallien. Comme l'Illyrie étoit alors ravagée par les Sarmates, il réprima les courses de ces barbares. Mais, craignant la

(a) Crév. Hist. des Emp. Tom. V. p. 452.

gloire même de ses succès, qui pouvoit faire ombrage à un prince ennemi du mérite, il usurpa la place de celui dont les jalousies l'allarmoient, & il se fit revêtir par ses soldats de la pourpre Impériale. Gallien entra en fureur, & comme la colere lui donnoit du courage, il quitte les Gaules, vient en Illyrie, livre la bataille au rebelle près de Mursa en Pannonie, & remporte la victoire. Lélius Ingénuus ou fut tué sur le champ de bataille, ou se tua lui-même peu après, de peur de tomber entre les mains d'un vainqueur impitoyable.

INGÉNUUS [Quintus], *Quintus Ingenuus*, (a) soldat vétéran, nous est connu par un monument, où il est représenté sans aucune arme. Il tient un rouleau à la main droite. Ce qu'il a de remarquable, est une chaussure qui ressemble assez à celle d'aujourd'hui.

INGÉNUUS, *Ingenuus*, nom d'un des chevaux du Cirque. *Voyez* chevaux du Cirque.

INGÉVONES, *Ingævones*, (b) peuple Germain, vers la mer Baltique. Tacite dit dans sa Germanie, en parlant des anciens Germains : » Ils ont » d'anciennes poësies, le seul » genre d'histoires & d'annales » connu parmi eux. On y raconte que Tuiston, leur dieu, » produit par la Terre, & son » fils Mannus, sont l'origine » & les fondateurs de leur » nation. Ils donnent à Mannus trois fils, des noms desquels ont été appellés trois » grands peuples; les Ingévones, qui habitent le plus » proche de l'Océan; les Herminones qui sont au milieu » des terres; & les Istévones » qui sont tous les autres. » Ce passage de Tacite nous apprend deux choses; 1.° Que les Ingévones habitoient vers la mer, c'est-à-dire, au nord de l'Allemagne; 2.° Que les noms des Ingévones, des Herminones & des Istévones, étoient venus des héros, qui avoient été les premiers chefs des familles, qui, en se multipliant, avoient formé ces trois peuples.

A l'égard du premier, Pline y est conforme. Cet excellent Géographe divise les Germains en cinq grandes nations, qu'il subdivise en plusieurs peuples. Selon lui, les Ingévones comprenoient sous eux les Cimbres, les Teutons & les divers peuples à qui le nom de *Cauchi* étoit commun; toutes ces nations étoient voisines de la mer. Les Ingévones ne comprenoient pas seulement la terre ferme, mais encore ces isles entre lesquelles on comptoit alors la Scandinavie, parce qu'on n'en

(a) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. pag. 25.

(b) Tacit. de Germ. Morib. c. 2. Plin. T. I. p. 220, 221.

connoissoit que la partie méridionale.

Æthicus dans sa Cosmographie estropie misérablement ce nom, & dit *Ingeonici*, au lieu d'*Ingævones*. *Voyez* Herminones.

INGIGINI. Quelques exemplaires vicieux de Pline portent ainsi, au lieu de *Iguvini*, qui sont les habitans d'*Iguvium*, présentement Gubio.

INGINIUM, *Inginium*; (*a*) quelques-uns ont ainsi lu ce nom dans Silius Italicus; l'édition de Cellarius rétablit *Iguvium*, qui est le vrai nom.

INGUIOMÉRUS, *Inguiomerus*, (*b*) oncle d'Arminius, étoit fort connu & fort considéré des Romains; mais, il ne laissa pas de suivre les impressions de son neveu, lorsqu'il porta à la révolte toute la nation des Germains.

Un jour, Arminius voulant que l'on attendît la sortie des Romains hors de leur camp, pour les attaquer au milieu des mares & des fanges, Inguiomérus proposa un avis plus hardi, & plus conforme au goût des barbares. » Allons assaillir, dit-il, le » camp des Romains. Il nous » sera aisé de le forcer. Nous » ferons plus de prisonniers, » & un butin plus riche, parce » qu'il n'aura pas été dispersé ni gâté. » Ce conseil fut suivi. Au point du jour, les Germains viennent combler les fossés du camp Romain, ou jetter dessus des claies pour servir de ponts; ils tâchent de s'élever jusqu'au haut du rempart, sur lequel ils ne voyoient que peu de soldats, qui leur sembloient transis de crainte. Mais tout d'un coup la trompette sonne; les Romains sortent sur eux, en leur criant avec insulte, qu'ils ne peuvent plus s'aider des forêts ni des marécages, mais que tout est égal, excepté la valeur & la science des armes. Les Germains, si brusquement attaqués contre leur attente, se déconcertent, & sont bientôt repoussés. Fiers & insolens dans la bonne fortune, peu en garde contre les disgraces, ils périssent en grand nombre. Les chefs voyant que tout étoit perdu, quittent le combat, Inguiomérus fort blessé, Arminius sans blessure. La multitude fut taillée en pieces, & le carnage dura jusqu'au soir.

Arminius & Inguiomérus ne perdirent pas pour cela courage. Dans une autre rencontre il fallut qu'Arminius pour se sauver, perçât d'épais bataillons par sa bravoure & par la vigueur de son cheval, s'étant barbouillé le visage de son propre sang, pour n'être pas reconnu. Inguiomérus eut le même sort. Il fut sauvé par une semblable fraude ou par

(*a*) Sili. Ital. L. VIII. v. 461.

(*b*) Tacit. Annal. L. I. c. 60, 68. L. II. c. 17, 46. Crév. Hist. des Emp. Tom. I. 342, 347. & *suiv.*

ſa valeur. Arminius, ſoit qu'il fût enfin découragé par la continuité de ſes diſgraces, ſoit qu'il fût fatigué d'une bleſſure qu'il avoit reçue tout récemment, commençoit, au milieu d'une action, à ne pas montrer autant d'intrépidité & de réſolution que de coutume. Inguiomérus le remplaça, courant de rang en rang, & tâchant de ſoutenir le combat. Mais, la fortune ſeconda mal ſa bravoure. Les Germains furent taillés en pieces, l'an de Jeſus-Chriſt 16.

Peu de tems après, Maroboduus, roi des Sueves, & Arminius ſe regardant comme deux rivaux, s'acharnerent mutuellement à ſe détruire ; mais, le nom de Roi rendoit odieux le premier ; Arminius au contraire combattant pour la liberté, avoit toute la faveur de la nation. Auſſi non-ſeulement les Chéruſques ſes compatriotes & leurs alliés le ſuivirent dans cette guerre ; mais, il vit paſſer dans ſon parti les Semnons & les Lombards, peuples de l'obéiſſance de ſon ennemi. Cette augmentation de forces faiſoit pencher la balance de ſon côté, ſi Inguiomérus n'eût rétabli l'équilibre, en le quittant pour s'attacher avec tous ſes vaſſaux & cliens à Maroboduus, ſans avoir aucun autre motif de cette déſertion honteuſe, que le dépit & la jalouſie. L'oncle, déjà avancé en âge, ne pouvoit ſe réſoudre à prendre les ordres d'un neveu qui étoit encore dans la fleur de la jeuneſſe.

INITALES, *ou* INITAUX, *Initalia*, nom que l'on donnoit autrefois aux myſtères de Cérès. Ce mot ſe trouve dans la vie de Marc Aurele par Capitolin. Peut-être ſeroit-il mieux de lire *Initialia*, & de dire *Initiales* ; car, ce mot vient d'*Initiari*, *Initium*. Cependant, Saumaiſe ne condamne pas *Initalia*. Les Initales, ou Initiales, ſont la même choſe que les Céréales. *Voyez* Céréales.

Ce mot, comme on vient de le dire, eſt pris d'*Initiari*, initier, dédier, conſacrer, introduire, parce que pour aſſiſter aux myſtères de Cérès il falloit y être auparavant initié, introduit, conſacré par des cérémonies particulières.

INITIAL, terme de Grammaire. On appelle lettre Initiale la première lettre de chaque mot, comme on appelle finale la dernière. *Initial* vient du Latin *initium*, entrée, commencement. L'exactitude de l'orthographe exige que quelques lettres Initiales ſoient majuſcules. Ce ſont,

1.° Dans la Poëſie, la lettre Initiale de chaque vers grand ou petit, ſoit qu'il commence un ſens, ſoit qu'il ne faſſe que partie d'un ſens commencé.

Renonçons au ſtérile appui
Des Grands qu'on implore
aujourd'hui ;

Ne fondons point sur eux une espérance folle ;

Leur pompe indigne de nos vœux

N'est qu'un simulacre frivole,

Et les solides biens ne dépendent pas d'eux.

2.° La lettre Initiale de toute phrase qui commence après un point ou un alinéa.

3°. Les lettres Initiales du nom de *Dieu*, & des noms propres d'hommes, d'animaux, de villes, de provinces, de royaumes ou empires, de fleuves ou rivières, de sciences, d'arts, &c. ; comme Priscien, Bucéphale, Paris, Bourgogne, France, Allemagne, Tibre, Meuse, Grammaire, Orthographe, Musique, Menuiserie, &c.

4.° Les lettres Initiales des noms appellatifs qui déterminent par l'idée d'une dignité, soit ecclésiastique, soit civile, lorsque ces noms sont employés au lieu des noms propres, pour désigner les individus qui sont revêtus de ces dignités ; ainsi, on écrit avec une lettre majuscule : *Le Roi reçut alors les preuves les plus éclatantes de l'affection de ses peuples*, parce qu'il est question d'un individu ; mais, on écrit avec une lettre minuscule : *Un roi doit faire son capital de mériter l'affection de ses sujets*, parce que le nom *roi* demeure sans application individuelle. C'est la même chose de tout autre nom appellatif ou de tout adjectif, qui devient le connotatif d'un individu ; l'*Apôtre*, en parlant de St. Paul ; l'*Orateur*, en parlant de Cicéron, &c.

5.° Les lettres Initiales des noms des tribunaux, des jurisdictions, des compagnies & corps ; comme le Parlement, le Bailliage, la Connétablie, l'Université, l'Académie, l'Église, &c., lorsque ces noms sont pris dans un sens individuel.

6.° On met quelquefois une lettre majuscule à la tête de certains mots susceptibles de divers sens dans l'usage ordinaire, & alors la lettre majuscule Initiale indique le sens le plus considérable ; par exemple, les Grands, ou les premiers de la Nation, pour distinguer ce mot de l'adjectif *grand* ; la Jeunesse, ou l'âge tendre ; la Jeunesse, ou les jeunes gens ; les Devoirs de votre état ; les loix de l'État, &c.

Éviter de faire majuscules les lettres Initiales dans tous ou dans plusieurs de ces cas, c'est une entreprise qui a droit de révolter la raison autant qu'elle choque les yeux. Outre que cette pratique est contraire à l'usage général de la nation, elle tend à nous priver de l'avantage réel qu'on a trouvé jusqu'à présent à se conformer là-dessus aux regles qu'on vient de prescrire, & ne peut être bonne qu'à bannir de notre écriture la netteté de l'expression, qui dépend toujours de la distinction précise des ob-

jets. Il faut se conformer à l'usage reçu, quelque anomalie que l'on pense y voir ; l'usage universel est moins capricieux & plus sage qu'on n'a coutume de le croire, & à s'en écarter on risque au moins de choquer le grand nombre.

INITIÉ, *Initiatus*; (*a*) on appelloit Initiés dans le paganisme, ceux qui, après des épreuves & purifications, étoient admis à la célébration des cérémonies & des mystères.

Les fêtes & les Initiations Grecques ayant été établies sur le modèle des fêtes & des Initiations Égyptiennes, les Initiés s'engagerent pareillement à remplir certains devoirs & certaines formalités prescrites qu'on exigeoit d'eux ; mais, nous n'en avons aucune connoissance, parce que les initiés se sont fait du secret une loi de religion inviolable. Ils se regardoient au milieu de leur patrie comme un peuple séparé par la convenance de leur culte, & comme un peuple choisi, qui devoit tout attendre de la protection des Dieux. Tout ce qui a percé de la pratique des cérémonies des Initiés, ne consiste qu'en des choses simples, légitimes & honnêtes, telles que l'usage de certaines prieres, des parfums & des fumigations. Leurs offrandes sur les autels étoient de la myrrhe pour Jupiter, du safran pour Apollon, de l'encens pour le soleil, des aromates pour la lune, des semences de toute espece, excepté des feves, pour la terre. Ils reconnoissoient en même-tems qu'ils rendoient un culte religieux à des hommes morts. » Puisque vous êtes Initiés, » dit Cicéron, vous sçavez » que ceux même d'entre les » dieux à qui on donne le premier rang, ont vécu » sur la terre avant que de » monter au Ciel. »

Pausanias rapporte que les Initiés aux mystères Orphiques apprenoient par cœur, & chantoient des hymnes composés par Orphée. Cet Historien a mieux fait, il nous a conservé un de ces hymnes, qui méritoit de passer à la postérité, par la sagesse & le bon sens des idées qu'il renferme. » Accordez à » vos Initiés, disoit cet hymne, une santé durable, une vie » heureuse, une longue & saine » vieillesse. Détournez de vos » Initiés les vains phantomes, » les terreurs paniques, & les » maladies contagieuses. »

INJUGES HOSTIÆ. (*b*) On appelloit ainsi les victimes qui n'avoient pas porté le joug.

INJURE, *Contumelia*, (*c*) divinité allégorique des Grecs. Épiménide lui fit d'abord élever des autels dans les formes, & bientôt après un temple,

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XII. p. 4. *& suiv.* T. XVI. p. 102. *& suiv.*

(*b*) Rosin. de Antiq. Rom. p. 321.

(*c*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VII. pag. 187, 188.

dont parle Cicéron dans son second livre des Loix.

INNOCENS, *Innocens*, nom d'un des chevaux du Cirque. *Voyez* chevaux du Cirque.

INO, *Inus*, Ἰνοῦς, (*a*) marais du Péloponnèse, dans la Laconie, selon Pausanias, qui dit qu'il étoit près d'Épidaure, surnommée Limera. Son nom n'est autre chose que le génitif d'Ino ; & aux fêtes de cette maîtresse de Jupiter, on y faisoit des cérémonies superstitieuses. *Voyez* Epidaure.

INO, *Ino*, Ἰνώ, (*b*) fille de Cadmus & d'Hermione, fut mariée à Athamas, arriere-petit-fils de Deucalion. Athamas la répudia dans la suite pour épouser Nephelé, de laquelle il eut Phryxus & Hellé. Comme Nephelé étoit sujette à quelques accès de folie, il en fut bientôt dégoûté, & reprit Ino qui lui donna deux fils, Léarque & Mélicerte. Ino, qui prit alors beaucoup d'empire sur l'esprit de son époux, haïssoit mortellement les enfans de sa rivale, qui étant les aînés devoient succéder à leur pere, à l'exclusion des siens ; ainsi, elle chercha tous les moyens de les faire périr. Pour réussir plus sûrement dans son entreprise, elle en fit une affaire de religion. La ville de Thebes étoit désolée par une cruelle famine, dont on prétend qu'elle étoit elle-même la cause, ayant empoisonné le grain qui avoit été semé l'année précédente ; ou si nous en croyons Hygin, l'ayant fait mettre dans de l'eau bouillante pour en brûler le germe. On ne manquoit jamais dans les calamités d'aller à l'Oracle. Les Prêtres étoient gagnés par la Reine, & leur réponse fut que pour faire cesser la désolation, il falloit immoler aux Dieux les enfans de Nephelé. Ces barbares sacrifices n'étoient pas inconnus dans un païs où Cadmus avoit apporté le culte religieux des Phéniciens, qui offroient avec tant d'appareil de semblables victimes à Moloch.

Pindare donne un autre motif aux persécutions d'Ino. Cette Princesse, dit-il, aimoit Phryxus, & le trouvant insensible à sa passion, elle prit la résolution de le faire périr.

Ino, selon Ovide, tante de Bacchus, célébroit de tous côtés la puissance de ce Dieu ; & il n'y avoit qu'elle des filles de Cadmus qui n'eût point ressenti les effets de la vengeance de Junon. Cette puissante Déesse ayant jetté les yeux sur Ino, & voyant qu'elle se glorifioit

(*a*) Pauf. p. 208.

(*b*) Homer. Odyss. L. V. v. 333. *& seq.* Cicer. de Tuscul. Quæst. L. I. c. 28. de Natur. Deor. L. III. c. 48. Lucian. T. I. p. 203. Plut. Tom. I. pag. 131. Pauf. p. 83, 84, 209, 540. Ovid. Metam. L. IV. c. 4. *& seq.* Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 202, 273. T. IV. p. 355. *& suiv.* Tom. VI. pag. 98, 99, 355. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. V. pag. 41, 45. Tom. IX. p. 57, 58. T. XVIII. p. 10.

d'être femme d'Athamas, d'avoir de lui des enfans, & outre cela d'avoir nourri le jeune Bacchus, ne put souffrir cette gloire, ni les innocentes satisfactions qu'Ino pouvoit recevoir d'une fortune si favorable. Elle envoie donc contre elle la cruelle Tisiphone. Cette furie prend en main sa torche funeste, se revêt d'une robe toute degoûtante de sang, se ceint d'un serpent, comme elle auroit fait d'une ceinrure, & abandonne les enfers. La Tristesse, l'Horreur & la Crainte, & cette effroyable manie qui renverse la raison de l'homme, l'accompagnerent dans ce voyage. Au reste, quand elle fut à l'entrée du palais d'Athamas, on dit que les portes tremblerent, & qu'elles changerent de couleur, & que même le soleil retira sa lumière. Ino en fut épouvantée, & Athamas aussi; ils veulent sortir du palais, mais Tisiphone en bouche l'entrée; & en étendant ses bras entortillés de viperes, elle secoua sa chevelure; aussi tôt les serpens s'étant réveillés, une partie se répandit sur ses épaules, & l'autre partie sur son estomac, avec des sifflemens horribles & vomirent en même-tems une bave contagieuse, en montrant des langues de feu qu'ils sembloient lancer comme des dards. Tisiphone arracha deux de ces serpens du milieu de ses cheveux, & d'une main qui ne répandoit que la peste, elle les jetta sur Ino & sur Athamas. Ils entrerent aussi-tôt jusques dans le sein de ces misérables, & leur inspirerent tout ce que la fureur & la rage sont capables d'entreprendre; mais, il ne parut sur leurs corps aucune blessure, & il n'y eut que l'ame qui ressentit de si grands coups. Tisiphone avoit aussi apporté avec elle quelques espèces de poisons liquides, comme de l'écume de Cerbere, de de la bave de l'hydre, des troubles, des transports, des larmes, des aveuglemens, des rages, & l'amour du meurtre; & après avoir détrempé toutes ces choses avec du sang encore chaud, elle les fit bouillir ensemble avec une poignée de ciguë. Ainsi, tandis que l'étonnement avoit rendu Athamas & Ino comme insensibles, elle versa sur eux ce venin qui passa jusques dans leur cœur, & causa dans leurs ames des agitations épouvantables. Enfin, pour ne rien oublier de ses funestes cérémonies, elle tourna plusieurs fois sur eux cette torche ardente qu'elle avoit en main, & ensuite comme si elle eût remporté une victoire signalée, fiere d'avoir satisfait aux commandemens de Junon, elle retourna aux enfers, & se dépouilla des serpens, dont elle s'étoit revêtue.

Aussitôt, Athamas s'imaginant être à la chasse, commença à montrer ses furies au milieu de son palais. Il crie comme s'il eût parlé à des chasseurs, & qu'il eût été dans les

bois, qu'on tende des rets & des toiles pour prendre les bêtes qu'il voyoit. Je viens de voir, dit-il, une lionne & deux lionceaux ; & du même pas, comme il étoit poussé par la même furie, il suit sa misérable femme, il lui arrache d'entre les mains le petit Léarque, qui lui tendoit les bras, & lui sourioit comme un enfant à son pere ; & lui ayant fait faire trois ou quatre tours en l'air, comme si c'eût été une fronde, il brisa contre les murailles le foible corps de cet enfant. En même-tems, la mere, ou transportée par la douleur, ou sollicitée par la rage que lui inspiroit le poison, commença à faire des plaintes qui ressembloient à des hurlemens ; elle s'enfuit toute échevelée avec le petit Mélicerte, qu'elle tenoit entre ses bras, & appella Bacchus à son secours. Mais, sa douleur & sa misere furent les délices de Junon, qui se moquant du nom de Bacchus : » Que ton » nourrisson, dit-elle, te » rende aujourd'hui la pareil- » le, & qu'il te paye de tes » soins. »

Il y avoit dans cette contrée un grand rocher, dont le bas avoit été creusé par les flots qui le battoient continuellement, & le haut étoit hérissé de pointes, & s'étendoit de telle sorte dans la mer, qu'il la défendoit en ce lieu-là des eaux de la pluie. Ino, à qui la fureur donnoit des forces, monta sans peine & sans frayeur sur les plus hautes pointes de ce rocher, & se précipita dans la mer avec l'enfant qu'elle tenoit. Mais, Vénus, qui eut pitié de l'infortune de sa petite-fille, résolut aussitôt de la secourir, & pour en venir à bout, elle flatta Neptune en ces termes : » Puissante divinité des eaux, » ô Neptune, dit-elle, qui » avez eu en partage le second » empire de l'Univers, je » vous demande de grandes » choses ; mais, je ne vous » demande rien qui ne con- » tribue à votre gloire. Ayez » compassion des miens que » vous voyez battus des flots, » & servir de jouet aux vents » parmi les vagues de la mer. » Ajoûtez-les au nombre des » dieux qui vous reconnoissent » pour souverain. Puisque je » vous ai déjà des obligations » immortelles, comme ayant » tiré ma naissance, & le nom » qui m'est si cher, de l'écume » de l'Océan, permettez qu'une » nouvelle faveur me rende en- » core votre redevable. » Neptune favorisa la demande de Vénus ; il dépouilla ces malheureux de ce qu'ils avoient de mortel, les revêtit d'une majesté vénérable, & leur donna en même-tems un autre visage, & un autre nom. La mere fut appellée Leucothée, & Palemon fut le nom du fils.

Les dames de Thebes qui avoient coutume d'accompagner Ino, la suivirent de vue, aussi long-tems qu'elles le purent ;

& quand elles furent arrivées auprès de ce rocher, & qu'elles ne la trouverent point, elles ne douterent plus de sa mort. Alors, elles se déchirerent leurs habits, s'arracherent les cheveux, accuserent Junon d'injustice & de cruauté, & rallumerent sa haine par les injures qu'elles lui dirent. Junon, irritée de leur insolence, les métamorphosa les unes en rochers, les autres en oiseaux.

Ce ne seroit pas assez que les méchans fussent punis dans les enfers, s'ils ne souffroient quelquefois dans ce monde pour servir d'exemple aux autres, & pour faire détester le vice. Ainsi, Ino est châtiée, parce qu'elle méprise Junon; & pour nous faire comprendre combien il est dangereux de fréquenter les impies, & que c'est être déjà méchant que de converser avec les méchans, l'on a feint dans cette fable que celles qui aimoient Ino, & qui l'accompagnoient ordinairement, se ressentent de son supplice & de sa punition.

De plus, les enfans de cette malheureuse Reine sont punis aussi bien qu'elle, quoiqu'ils soient innocens, & ont part à son châtiment, quoiqu'ils n'ayent point de part à sa faute. N'apprenons-nous pas par là que la punition des peres passe jusques sur les enfans, & que les foudres de la colère de Dieu ne s'éteignent quelquefois que dans le sang de la troisième génération? Enfin, si nous avons encore quelque lumière de reste, & que le vice ne nous ait pas entièrement aveuglés, n'apprendrons-nous pas par cet exemple à craindre Dieu, & à devenir meilleurs par cette crainte salutaire?

Mais, comme Dieu ne veut pas la perte des pécheurs, & que sa colere appaisée par quelque sorte de punition, laisse agir sa miséricorde; l'on a feint qu'Ino & Mélicerte avoient été changés en des divinités de la mer par la compassion des dieux; c'est-à-dire, qu'ils avoient été sauvés quand on les croyoit perdus.

INOÉES, *Inoa. Voyez* Inachies.

INOFFICIOSITÉ [plainte d') *Inofficiosi querela*, action accordée chez les Romains aux enfans exhérédés, par laquelle action ils faisoient examiner en justice, non si le testateur avoit eu le pouvoir de donner ses biens, pour de justes causes, à d'autres qu'à eux, mais seulement si les raisons qui l'avoient porté à faire une disposition aussi contraire aux sentimens naturels, étoient suffisantes. Que s'il paroissoit qu'il y eût été uniquement poussé par quelque surprise, quelque artifice, quelque fraude, ou qu'il eût agi par une pure bizarrerie, la succession étoit adjugée d'autorité publique à ceux qui auroient hérité par le testament même, si le défunt l'eût fait sans passion, sans préven-

tion, & ſans un travers d'eſprit extraordinaire. Cependant, pour adoucir en quelque choſe ce que la plainte d'Inofficioſité renfermoit d'injurieux à la mémoire du teſtateur, les enfans déshérités prenoient la tournure de ſoutenir que leur pere n'avoit pas eu l'uſage libre du bon ſens, lorſqu'il avoit teſté; mais, au fond, cette tournure n'étoit qu'un jeu d'eſprit, & la déciſion des juges reſtoit comme parmi nous toujours arbitraire, ce qui eſt un grand défaut dans la Juriſprudence.

INOPUS, *Inopus*, Ἰνωπος, (*a*) fleuve de l'iſle de Délos. Les Anciens ont cru que, par un canal caché, il ſe détachoit du Nil. Pline dit ſeulement que c'étoit une fontaine qui s'enfloit & décroiſſoit comme le Nil. Le P. Hardouin obſerve qu'il n'y en reſte pas le moindre veſtige.

INORA, *Inora*, Ἰνώρα, (*b*) lieu fortifié de l'Aſie mineure, entre la grande & la petite Arménie. C'eſt là qu'étoient, ſelon Plutarque, l'or & l'argent du roi Mithridate Eupator, & ſes plus précieux meubles. Strabon écrit que ce Prince voulut ſi fort s'aſſurer de ce païs-là, qu'il y fit bâtir ſoixante-quinze châteaux pour y mettre en ſûreté toutes ſes richeſſes, & il en nomme les principaux, Hydara, Baſgœdariza, Sinoria, qu'il place ſur les frontières de la grande Arménie; ce qui lui fit même donner le nom de Sinoria. C'eſt donc avec beaucoup de raiſon que le P. Lubin a cru qu'au lieu d'Inora, il falloit lire Sinoria dans Plutarque.

INSANI MONTES, (*c*) les folles montagnes. C'eſt ainſi que Tite-Live & Florus appellent des montagnes de l'iſle de Sardaigne, & que Ptolémée nomme *Mænomeni*, Μαινόμενοι. Ortélius, ſuivi par Baudrand, juge que ce ſont celles qu'on appelle maintenant Monte di Canelle.

Les Romains, l'an 202 avant l'ere Chrétienne, dans le tems qu'ils doubloient ces montagnes, furent ſurpris par un violent orage qui diſperſa leurs vaiſſeaux. Quelques-uns furent tellement battus de la tempête, qu'ils perdirent leurs mâts & tout ce qui ſervoit à la manœuvre. Pluſieurs furent entièrement fracaſſés.

INSCRIPTION, *Inſcriptio*, caractères gravés ſur le marbre ou le bronze, pour perpétuer à la poſtérité la mémoire de quelque évenement.

La manière la plus ordinaire de conſerver la mémoire des faits remarquables chez les Anciens, étoit l'uſage des monumens matériels. D'abord on ſe contentoit de dreſſer des colonnes ou des pierres, pour faire reſſouvenir de quelque évenement

(*a*) Plin. Tom. I. pag. 120, 121. Pauſ. pag. 94. Strab. pag. 271, 485.

(*b*) Plut. Tom. I. pag. 636. Strab. pag. 555.

(*c*) Tit. Liv. L. XXX. c. 39. Flor. L. II. c. 6. Ptolem. L. III. c. 3.

mémorable. C'est ainsi que Jacob ayant eu à Béthel une vision miraculeuse, qui l'assuroit de la bénédiction de Dieu, prenant la pierre qui étoit sous son chevet, la dressa comme une colomne, & versa de l'huile dessus, afin que ce fût un monument de la promesse que le Seigneur lui avoit faite, & qu'en cas qu'il revînt en santé & en prospérité, il pût reconnoître ce lieu par le moyen de cette colomne, le considérer comme un lieu saint, & y offrir à Dieu la dixième partie des biens qu'il lui auroit donnés. Quand Jacob & Laban se réconcilierent, le premier prit une pierre & la dressa en forme de colomne, pour servir de monument de cette réconciliation; les freres de Laban prirent aussi des pierres, & en firent un monceau; Jacob & Laban donnerent, chacun en leur langue, à ce monceau de pierres, le nom de *monceau de témoignage*, parce que ce monceau de pierres étoit comme un témoignage solemnel du traité quils contractoient ensemble, comme ils le déclarerent eux-mêmes. Josué, suivant l'ordre de Dieu, fit porter par les Israëlites douze pierres du lit du Jourdain, au lieu où ils camperent, après l'avoir passé à pied sec, pour servir de monument à la postérité de ce passage miraculeux. Les tribus des Israëlites qui retournerent de la conquête de Chanaan, dans le païs qui leur avoit été donné au-delà du Jourdain, éleverent une espece d'autel de pierres sur les bords de ce fleuve, pour servir de monument; ainsi qu'ils s'en expliquerent aux députés des autres tribus, qui leur furent envoyés pour sçavoir leur intention.

Xénophon rapporte, dans l'histoire de la fameuse retraite des dix mille, que les soldats ayant vu le Pont-Euxin, après avoir essuyé beaucoup de fatigues & de dangers, éleverent une grande pile de pierres, pour marquer leur joie, & laisser des vestiges de leurs voyages.

Cependant, ces pierres n'avoient rien qui montrât qu'elles signifioient quelque chose, que leur position & leur situation. Elles remettoient bien devant les yeux quelque évenement, mais on avoit besoin de la mémoire pour se rappeller cet évenement.

Dans la suite, on fit sensément parler ces pierres mêmes, 1.° en leur donnant des figures qui représentoient des dieux, des hommes, des batailles, & en faisant des bas-reliefs, où ces choses étoient dépeintes; 2.° en gravant dessus des caractères ou des lettres qui contenoient des Inscriptions de noms.

Cette coutume de graver sur les pierres se pratiqua de toute ancienneté chez les Phéniciens & les Egyptiens, d'où les Grecs en emprunterent l'usage pour perpétuer la mémoire des évenemens de leur nation. Ainsi, dans la citadelle d'Athè-

nes, il y avoit, au rapport de Thucydide, des colonnes où étoit marquée l'injustice des tyrans qui avoient usurpé l'autorité souveraine. Hérodote nous apprend que, par le décret des Amphictyons, on érigea un amas de pierres avec une épitaphe en l'honneur de ceux qui furent tués aux Thermopyles.

On fit plus avec le tems ; on écrivit sur des colonnes & des tables les loix religieuses & les ordonnances civiles. Chez les Juifs, le Décalogue & le Deutéronome furent inscrits sur des pierres enduites de chaux. Théopompe prétend que les Corybantes inventerent l'art de dresser des colonnes pour y écrire les loix. Sans examiner s'il a tort ou raison, cette coutume prit faveur chez tous les peuples de la Grece, excepté les Lacédémoniens, chez lesquels Lycurgue n'avoit pas voulu permettre que l'on écrivît ses loix, afin que l'on fût contraint de les sçavoir par cœur.

Enfin, l'on grava sur le marbre, le bronze, le cuivre & le bois, l'histoire du païs, le culte des dieux, les principes des sciences, les traités de paix, les guerres, les alliances, les époques, les conquêtes, en un mot tous les faits mémorables ou instructifs. Porphyre nous parle des Inscriptions que les Crétois possédoient, & dans lesquelles se lisoit la cérémonie des sacrifices des Corybantes. Evhémere, au rapport de Lactance, avoit tiré son histoire de Jupiter & des autres dieux, des Inscriptions qui se trouvoient dans les temples, & principalement dans celui de Jupiter Triphylien. Pline raconte que les astronomes de Babylone écrivoient leurs observations sur des briques, & se servoient de matières dures & solides pour conserver les opérations des arts. Aremnestus, fils de Pythagore, selon le témoignage de Porphyre, dédia au temple de Junon, une lame d'airain, sur laquelle il avoit gravé les principes des sciences qu'il avoit cultivés. Ce monument, dit Malchus, avoit deux coudées de diametre, & contenoit sept sciences écrites. Pythagore, selon l'opinion de plusieurs Sçavans, apprit la philosophie des Inscriptions gravées en Egypte sur des colomnes de marbre. Il est dit, dans le dialogue de Platon, intitulé *Hipparque*, que le fils de Pisistrate fit graver sur des colomnes de pierres des préceptes utiles aux laboureurs.

Numa Pompilius, second roi de Rome, écrivit les cérémonies de sa religion sur des tables de chêne. Quand Tarquin révoqua les loix de Tullus Hostilius, il fit ôter du Forum toutes les tables sur lesquelles elles avoient été écrites. On gravoit sur de pareilles tables, & quelquefois

ſur des colomnes, les traités & les alliances. Romulus montra l'exemple ; il avoit fait graver ſur une colomne le traité d'alliance qu'il contracta avec ceux de Veïes ; Tullus Hoſtilius, celui qu'il fit avec les Sabins ; & Tarquin, celui qu'il eut le bonheur de négocier avec les Latins.

Sous les Empereurs, on formoit les monumens publics de lames de plomb gravées, dont on compoſoit des volumes en les roulant. L'acte de pacification, conclu entre les Romains & les Juifs, fut écrit ſur des lames de cuivre, afin, dit Pline, que ce peuple eût chez lui de quoi le faire ſouvenir de la paix qu'il venoit d'obtenir. Tite-Live rapporte qu'Annibal dédia un autel, ſur lequel il fit graver, en langue Punique & Grecque, la deſcription de ſes heureux exploits.

Thucydide ne parle que de colomnes de Grece qui ſe trouvoient dans les plaines d'Olynthe, dans l'Iſthme, dans l'Attique, dans Athènes, dans la Laconie, & par tout ailleurs, ſur leſquelles colomnes les traités de paix & d'alliance étoient gravés. Les Meſſéniens, dans les conteſtations qu'ils eurent avec les Lacédemoniens touchant le temple de Diane Limnetis, produiſirent l'ancien partage du Péloponnèſe, ſtipulé entre les deſcendans d'Hercule & prouverent par des monumens encore gravés ſur les pierres & ſur l'airain, que le champ dans lequel le temple avoit été bâti, étoit échu à leur Roi. Que dis-je, toute l'hiſtoire, toutes les révolutions de la Grece, étoient gravées ſur des pierres ou des colomnes ; témoin les marbres d'Arondel, où ſont marquées les plus anciennes & les plus importantes époques des Grecs ; monument incomparable, & dont rien n'égale le prix..

En un mot, le nombre des Inſcriptions de la Grece & de Rome ſur des colomnes, ſur des pierres, ſur des marbres, ſur des médailles, ſur des monnoies, ſur des tables de bois & d'airain, eſt preſque infini ; & l'on ne peut douter que ce ne ſoient les plus certains & les plus fideles monumens de leur hiſtoire. Auſſi parmi toutes les Inſcriptions qui ſont parvenues juſqu'à nous, ce ſont celles de ces deux peuples qui nous intéreſſent davantage, & qui ſont les plus dignes de nos regards. Les Grecs, cherchant eux-mêmes toutes ſortes de moyens pour mettre leurs Inſcriptions à l'abri des injures du tems, en écrivirent quelquefois les caractères ſur la ſurface inférieure d'un marbre, & ſe ſervirent d'autres blocs de marbre qu'ils avançoient par deſſus pour le couvrir & le conſerver.

Mais, outre que les Inſcriptions de ces deux peuples ſont autant de monumens qui répandent la plus grande lumière ſur leur hiſtoire, la nobleſſe des

pensées, la pureté du style, la briéveté, la simplicité, la clarté qui y regnent, concourent encore à nous les rendre précieuses, car c'est dans ce goût là que les Inscriptions doivent être faites. La pompe & la multitude des paroles y seroient employées ridiculement. Il est absurde de faire une déclamation sur une statue & au tour d'une médaille, lorsqu'il s'agit d'actions, qui étant grandes en elles-mêmes, & dignes de passer à la postérité, n'ont pas besoin d'être exagérées.

Quand Alexandre, après la bataille du Granique, eut consacré une partie des dépouilles de sa victoire au temple de Minerve à Athènes, on y mit en Grec pour toute Inscription: *Alexander Philippi filius, & Græci, præter Lacedæmonios, de barbaris Asiaticis.*

Au bas du tableau de Polygnote, qui représentoit la ville de Troye, il y avoit seulement deux vers de Simonide qui disoient: *Polygnote de Thase, fils d'Aglaophon, a fait ce tableau, qui représente la prise de Troye.* Voilà quelles étoient les Inscriptions des Grecs. On n'y cherchoit ni allusions, ni jeux de mots, ni brillans d'aucune espece. Le Poëte ne s'amuse pas ici à vanter l'ouvrage de Polygnote; cet ouvrage se recommandoit assez par lui-même. Il se contente de nous apprendre le nom du peintre, le nom de la ville d'où il étoit, & celui de son pere, pour faire honneur à ce pere d'avoir eu un tel fils, & à la ville d'avoir eu un tel citoyen.

Les Romains éleverent une statue de bronze à Cornélie, sur laquelle étoit cette Inscription: *Cornélie, mere des Gracques.* On ne pouvoit pas faire ni plus noblement, ni en moins de termes, l'éloge de Cornélie & l'éloge des Gracques.

Cette briéveté d'Inscription se portoit également sur les médailles, où l'on ne mettoit que la date de l'action figurée, l'Archonte, le Consulat sous lequel elles avoient été frappées, ou en deux mots le sujet de ces médailles.

D'ailleurs, les langues Grecque & Latine ont une énergie qu'il est difficile d'attraper dans nos langues vivantes, du moins dans la langue Françoise, quoiqu'en disent quelques-uns de nos Écrivains. La langue Latine semble faite pour les Inscriptions, à cause de ses ablatifs absolus, au lieu que la langue Françoise traîne & languit par ses gérondifs incommodes, & par ses verbes auxiliaires auxquels elle est indispensablement assujettie, & qui sont toujours les mêmes. Ajoûtez qu'ayant besoin pour plaire d'être soutenue, elle n'admet point la simplicité majestueuse du Grec & du Latin.

Leurs épitaphes, especes d'Inscriptions, se ressentoient de cette noble simplicité de pensées & d'expressions, dont

on

on vient de faire l'éloge. Après quelque grande bataille, l'usage d'Athènes étoit de graver une épitaphe générale pour tous ceux qui y avoient péri. On connoît celle qu'Euripide mit sur la tombe des Athéniens tués en Sicile : *Ci gisent ces braves soldats qui ont battu huit fois les Syracusains, autant de fois que les Dieux ont été neutres.*

Nos Inscriptions funéraires ne sont chargées, au contraire, que d'un vain étalage de mots qui peignent l'orgueil ou la basse flatterie. On voit, on montre à Vienne l'Inscription suivante du tombeau de l'Empereur Frédéric III. *Ci gît Frédéric III, Empereur pieux, Auguste, Souverain de la Chrétienté, Roi de Hongrie, de Dalmatie, de Croatie, Archiduc d'Autriche*, &c. Cependant, ce Prince, dit M. de Voltaire, n'étoit rien moins que tout cela ; il n'eut jamais de la Hongrie que la Couronne semée de quelques pierreries, qu'il garda toujours dans son cabinet sans les renvoyer, ni à son pupille Ladislas qui en étoit Roi, ni à ceux que les Hongrois élurent ensuite, & qui combattirent contre les Turcs. Il possédoit à peine la moitié de la province d'Autriche, ses cousins avoient le reste ; & quant au titre de Souverain de la Chrétienté, il est aisé de juger s'il le méritoit.

Les Moines n'ont pas été moins ridicules dans leurs Inscriptions gravées à l'honneur de leurs fondateurs, ou de leurs eglises. Jean-Baptiste Thiers, né à Chartres en 1641, mort en 1703, & connu par quantité de brochures, en fit une sanglante contre cette Inscription du couvent des Cordeliers de Rheims: *A Dieu, & à saint François, tous les deux crucifiés.*

Outre que les Inscriptions Grecques & Romaines, sont exemptes de pareilles extravagances, elles ne tendent qu'à nous instruire de faits, dont les moindres particularités piquent notre curiosité. Delà vient que depuis la renaissance des Lettres, les Sçavans n'ont cessé de les rassembler de toutes parts. Le Recueil qu'ils en ont donné, contient déjà quelques centaines de volumes, & fait une des principales branches de la profonde érudition.

En effet, de tout tems les Inscriptions ont été précieuses aux peuples éclairés. Lors du renouvellement des sciences dans la Grece, un Auteur, natif d'Argos, publia avant la guerre des Perses, un grand ouvrage, pour expliquer les Inscriptions qu'on avoit trouvées sur de vieilles tables d'airain en creusant la terre. Nos Antiquaires imitent cet illustre Grec, & tâchent de deviner le sens des Inscriptions qu'ils découvrent, & dont la vérité n'est pas suspecte. Nous nous exprimons ainsi, parce que toutes les Inscriptions qu'on lit dans plusieurs ouvrages, ne sont, ni du

même titre, ni de la même valeur.

Cependant, puisque bien des gens les regardent encore comme des monumens historiques, dont l'autorité doit aller de pair avec celle des médailles qu'on possede, il est important de discuter jusqu'où ce sentiment peut être vrai.

Un de nos Antiquaires, M. le Baron de la Bastie, qui est entré dans cet examen, a prouvé judicieusement, qu'on doit mettre une très-grande différence entre les Inscriptions qui existent & celles qu'on ne sçauroit retrouver; entre les Inscriptions que les Auteurs éclairés ont copiées fidelement eux-mêmes sur l'original en marbre & en bronze, & celles qui ont été extraites de plusieurs collections manuscrites, qui n'indiquent ni le lieu ni le tems où on les a trouvées, & enfin, qui ne sont venues jusqu'à nous que de copie en copie, sans qu'il y en ait qu'on puisse dire avoir été prises sur l'original.

On sçait que vers la fin du quinzième siecle, & au commencement du seizième, il y eut des Sçavans qui, pour s'amuser aux dépens des curieux d'Antiquités, se divertirent à composer des Inscriptions en style lapidaire, & en firent courir des copies, comme s'ils les avoient tirées des monumens antiques, qu'on découvroit alors encore plus fréquemment qu'aujourd'hui.

Un peu de critique auroit bientôt dévoilé la tromperie; car, nous voyons par un des dialogues d'Antonio Augustino, & par une épigramme de Sannazar, que tous les Sçavans n'en furent pas la dupe; mais, ils ne furent pas non plus tous en garde contre cette espece de fraude, & un grand nombre de ces fausses Inscriptions ont eu malheureusement place dans les différens Recueils qu'on a publiés depuis.

Mazocchi & Smétius ont cité plusieurs de ces Inscriptions fictives sans se douter de leur fausseté. Fulvio Ursini, quoique fort habile d'ailleurs, en a souvent fourni à Gruter, qui étoient entièrement fausses, & qu'il lui donnoit pour avoir été trouvées à Rome même. Antonio Augustino, que nous citions tout à l'heure, sçavant & habile Critique, en est convenu de bonne foi, & a eu l'honnêteté d'en avertir le public. Cependant, le P. André Schott, Jesuite d'Anvers, avoit ramassé sans choix & sans discernement toutes celles qu'on lui avoit communiquées d'Espagne, & il est presque le seul garant que Gruter ait cité pour les Inscriptions de ce païs-là, qui sont dans son ouvrage.

Outre les Inscriptions absolument fausses & faites à plaisir, il s'en trouve un grand nombre dans les Recueils, qui ont été défigurées par l'ignorance, ou par la précipitation de ceux qui les ont copiées; de secondes copies, comme il arrive tous

les jours, ont multiplié les fautes des premieres, & de troisièmes copies en ont comblé la mesure.

Ces réflexions ne doivent cependant pas nous porter à rejetter légerement & sans de bonnes raisons l'autorité des Inscriptions en général, mais seulement à ne la recevoir qu'après un mûr examen, lorsqu'il est question de constater un fait d'Histoire sur lequel les sentimens sont partagés. Les regles d'une critique exacte & judicieuse doivent toujours nous servir de flambeau dans les discussions littéraires.

Pour ce qui regarde l'art de lire les Inscriptions, il ne peut s'apprendre que par l'étude & par l'usage, car elles ont leurs caractères particuliers. Par exemple, nous trouvons souvent dans les Inscriptions Romaines, les caractères CIↃ & ∞ employés pour exprimer mille; c'est un I entre deux CC droits ou renversés, & c'est quelquefois un X entre deux CC, dont l'un est droit & l'autre renversé de cette maniere CXↃ. La premiere figure, quand elle est fermée par le haut, ressemble exactement à une ancienne M, qui étoit faite ainsi CIↃ; & la derniere figure, quand elle est entièrement fermée, présente un 8 incliné ∞; mais, si ces sortes de caractères se lisent aisément, il s'en rencontre d'autres très-difficiles à déchiffrer, indépendamment des abréviations, qui sont susceptibles de divers sens, & par conséquent de tous les écarts où les conjectures peuvent jetter nos foibles lumieres.

INSCRIPTIONS, terme de l'art Numismatique. Les Antiquaires nomment Inscriptions les lettres ou les paroles qui tiennent lieu de revers, & qui chargent le champ de la médaille au lieu de figures. Ils appellent légende les paroles qui sont autour de la médaille, & qui servent à expliquer les figures gravées dans le champ.

On trouve quantité de médailles Grecques, Latines & Impériales, qui n'ont pour revers que ces lettres, S. C. *Senatus Consulto*, ou Δ. E. Δημαρχικῆς Ε'ξουσίας, renfermees dans une couronne. Il y en a d'autres dont les Inscriptions sont des especes d'époques, comme dans M. Aurele, *Primi Decennales Cos. III.* dans Auguste, *Imp. Cæs. Aug. Ludi Sæculares*, dans le Bas-Empire, *Votis V. XXX.* &c.

Quelquefois de grands évenemens y sont marqués, comme *Victoria Germanica Imp. VI. Cos. III.* dans Marc Aurele, *Signis Parthicis receptis S. P. Q. R.* dans Auguste, *Victoria Parthica Maxima* dans Septime Sévere.

D'autres expriment des titres d'honneur accordés au Prince, comme *S. P. Q. R Optimo Principi* dans Trajan & dans Antonin Pie, *Adsertori publicæ libertatis* dans Vespasien. D'autres Inscriptions sont des marques de la reconnoissance du Sénat & du peuple, comme dans Vespasien,

Libertate P. R. restituta ex S. C. dans Galba, *S. P. Q. R. ob cives servatos*, dans Auguste, *Salus generis humani*, &c.

Quelques-unes de ces Inscriptions ne regardent que des bienfaits particuliers accordés en certains tems ou à certains lieux, avec des vœux adressés aux Dieux pour le rétablissement ou pour la conservation de la santé des Princes. Telles sont sous Auguste les médailles suivantes, gravees par l'adulation: *Jovi Optimo Maximo, S. P. Q. R. Vota suscepta pro salute Imperat. Cæsaris Aug. quòd per eum Resp. in ampliore atque tranquilliore statu est. Jovi vota suscepta, pro salute Cæs. Aug. S. P. Q. R. Imperatori Cæsari, quòd viæ munitæ sint ex ea pecunia, quam ad ærarium detulit.*

Parmi ces médailles postérieures du tems où les Empereurs de Constantinople quitterent la langue Latine pour reprendre la langue Grecque dans leurs Inscriptions, il s'en trouve qui pourroient embarrasser un nouveau curieux; telle est celle-ci IC XC NIKAIH OYC XPICTOC NIKA, *Jesus Christus vincit*; & cette autre, KYPIE BOHΘει AΛΕΣΩ. *Domine adesto Alexio.* ΔΕCΠΟΤΗΙ ΠΟΡΦΥΡΟΓΕΝΝΗΤΩΙ. On trouve dans les médailles d'Héraclius, *Deus adjuva Romanis*; & c'est ce qu'ils ont voulu exprimer en Grec par Βοήθει, & que l'on auroit peine à deviner, lorsque ce mot est écrit par les seules lettres initiales; car le moyen de sçavoir que C. LEON RAMVLΘ sur la médaille de Constantin Copronyme signifie *Constantinus Leoni perpetuo Augusto, multos annos*, si M. du Cange ne l'avoit heureusement deviné? Les plus sçavans ont été arrêtés par le KY BOH ΔΥΔΩ C. Y. Κύριε Βοήθει Δούλῳ σοῦ, *Domine adesto servo tuo*, faute de connoître les Inscriptions dont nous parlons.

Ces sortes d'Inscriptions peuvent s'appeller des acclamations ou des bénédictions, qui consistent à souhaiter à l'Empereur la vie, la santé, la victoire. Telle est celle qu'on voit dans Constantin, *felicia Decennalia*: celle de Théophile, ΘΕΟΦΙΛΕ AVTOVCTE CUNIKAC; celle de Baduela, BADUELA FLEUREAS ZEMPER. Cela nous fait souvenir d'une belle médaille d'Antonin Pie, qui peut avoir place parmi ces acclamations, *Senatus Populusque Romanus, Annum Novum Faustum, Felicem, Optimo Principi Pio.* C'est ainsi que l'on doit expliquer ces lettres initiales, *S. P. Q. R. A. N. F. F. Optimo Principi Pio.*

Nous ne devons pas oublier ici celle de Constantin, qui a donné sujet à tant de fausses conjectures; elle porte du côté de la tête, *Imp. C. Constantinus P. F. August.* du côté du revers, *Constantino P. August.* BAPN AT. Car, pour n'avoir pas reconnu que l'A étoit une R à demi effacée, on a voulu que ce fût la mémoire du baptême de Const-

tantin, au lieu qu'il faut lire *Bono Rei Publicæ Nato.* Le P. Hardouin a senti plus heureusement que d'autres cette vérité.

On doit assez s'appercevoir du goût différent des Anciens & des Modernes pour les Inscriptions. Les Anciens n'ont point imaginé que les médailles fussent propres à porter des Inscriptions, à moins que ces Inscriptions ne fussent extrêmement courtes & expressives. Ils ont réservé les plus longues pour les édifices publics, pour les colonnes, pour les arcs de triomphe, pour les tombeaux; mais, les Modernes en général chargent les revers de toutes leurs médailles de longues Inscriptions, qui n'ont plus rien, ni de la majesté, ni de la briéveté Romaine. Il n'en faut pour preuve que celles de l'Académie des Belles Lettres faites en l'honneur & à la gloire de Louis XIV.

Quelquefois même dans les Inscriptions des médailles antiques, on ne trouve que le simple nom des Magistrats, comme dans Agrippa. *M. Agrippa Cos. designatus.*

INSECHI. C'est ainsi que quelques éditions de Tacite lisent ce nom pour celui d'*Isichi.* *Voyez* Isichi.

INSECUTORES. *Voyez* Rétiaires.

INSIGNE, (*a*) nom que les Latins donnoient à la marque qu'ils mettoient sur la proue des vaisseaux, pour les distinguer les uns des autres. Les Grecs appelloient cette marque Parasémon.

INSTAURATIFS [Jeux], *Ludi instaurativi.* (*b*) On appelloit ainsi les jeux qu'on représentoit une seconde fois.

INSTEIUS CAPITON, (*c*) *Insteius Capito*, étoit Préfet de camp dans l'armée de Corbulon en Asie. Il fut chargé de forcer, de concert avec le lieutenant Cornélius Flaccus, les places les moins considérables de l'Arménie, vers l'an de J. C. 63.

INSTITUTEUR, celui qui instruit & forme. On dit d'un homme qu'il est un excellent Instituteur de la jeunesse; éloge rare qui suppose de l'esprit, des mœurs, du jugement, des connoissances, du monde. On en a fait le mot *Institution*, qui se prend dans le même sens qu'*Instituteur.*

INSTRUMENS DE SACRIFICE. Ce sont des ornemens de l'architecture ancienne; tels sont les vases, pateres, candelabres, couteaux avec lesquels on égorgeoit les victimes, comme on en voit à une frise d'ordre corinthien d'un vieux temple qui est à Rome derriere le Capitole.

INSUBRIENS, *Insubres*, (*d*)

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. p. 268.

(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VIII. pag. 170.

(*c*) Tacit. Annal. L. XIII. c. 39.

(*d*) Tit. Liv. L. V. c. 34. Plin. Tom. I. pag. 174 Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill.

Insubri, Ἰνσουβροι, peuple des Gaules, dans la dépendance des Éduens, quoiqu'il n'en soit point fait mention dans César, au nombre de ceux qu'il cite comme étant dans la même dépendance. Mais, Tite-Live en parle comme d'un *pagus* des Éduens, en disant que les Gaulois qui avoient passé les Alpes & le Tésin, trouvant un canton du même nom d'Insubriens que celui qui etoit propre à cette portion des Éduens, se déterminerent à y fonder une ville, à laquelle ils donnerent le nom de Médiolanum. Pline attribue de même aux Insubriens la fondation de Milan, comme il attribue aux Boïens, qui avoient également passé les Alpes, la fondation d'une autre ville, qui a été connue sous le nom de *Laus Pompeia*, aujourd'hui Lodi Vecchio.

Sanson, qui place les Insubriens dans la Bresse, en imaginant qu'il y a une ressemblance avec la finale du nom d'Insubriens, devoit être informé que la Bresse doit son nom au *Brexius saltus*, de même que les noms de plusieurs autres cantons de païs; la Brie, le Perche, ont commencé par être des noms de forêts, *Briegius saltus*, *Perticus saltus*; & il est évident que le nom de *Brexius saltus* n'est point celui des Insubriens.

Il y a apparence que les fondateurs de Médiolanum, auxquels il avoit paru favorable de trouver un terrein du nom des Insubriens, n'ont eu d'autre raison de choisir en conséquence le nom de Mediolanum plutôt qu'un autre, que parce que les Insubriens sortoient d'un lieu qui portoit le même nom. Or, nous connoissons un Médiolanum, entre le Forum des Ségusiains & Lugdunum. Comme il n'est pas douteux par le témoignage de César, que les Ségusiains étoient dépendans des Éduens, un lieu qui se trouve dans ce territoire peut avoir appartenu à un peuple également sujet des Éduens, & qui n'étant point nommé dans César, ni depuis lui, aura été confondu avec les Ségusiains. Un Sçavant, dont nous respectons les lumieres & la critique, & qui a remarqué de même qu'en trouvant le nom de Médiolanum chez les Éduens, c'étoit une indication du canton des Insubriens, a mis en avant un autre Médiolanum, dont le nom actuel est Malain. Mais, ce qui ne permet point d'admettre ce Médiolanum, c'est qu'il appartient aux Lingones, peuple puissant, qui n'a jamais été dans le cas de relever des Éduens. C'est pour avoir été du territoire des Lingones, que Malain dont il s'agit est actuellement du territoire de Dijon, qui a été démembré du diocèse de Langres. Les Mandubiens, dépendans des Éduens, étoient limitrophes des Lingones de ce coté-là; & il est constant par le nom de Fins qui se conserve sur les frontieres des Mandubiens, que

les limites des Diocèses répondent aux territoires des cités.

INSUBRIENS, *Insubres*, (*a*) *Insubri*, Ἴνσουβροι, peuple d'Italie dans la Gaule Cisalpine. Strabon dit qu'entre les Gaulois, les peuples *Boii*, *Insubres & Senones*, étoient les plus puissans. Médiolanum, aujourd'hui Milan, étoit leur capitale. Ils n'occupoient du Milanez, selon le P. Briet, que les villes de Milan, de Lodi, de Creme, de Gherra & Ponte-San-Pietro. Les Orobiens, les Lépontiens, &c. avoient aussi leur part du païs qui porte aujourd'hui le nom de la capitale des Insubriens.

L'an 199 avant l'ere Chrétienne, C. Aurélius étant entré témérairement sur les terres des Insubriens, fut bientôt investi avec toutes ses troupes, & perdit six mille six cens hommes. Les Romains eurent leur revanche deux ans après. Les Insubriens, s'étant joints aux Cénomanes, se camperent sur les rives du fleuve Mincio; & le consul Cornélius environ à cinq mille pas au-dessous d'eux. Celui-ci, ayant gagné les Cénomanes, les engagea à demeurer dans l'inaction pendant que l'on en feroit aux mains. Le combat se donna. Les Insubriens furent pleinement défaits. On prétend qu'ils laisserent sur la place trente-cinq mille hommes, & qu'il y en eut plus de six mille de pris, avec cent trente drapeaux, & plus de deux cens chariots.

Le nom de ce peuple est écrit diversement par les Anciens. Pline dit *Insubres*; Ptolémée & Strabon, *Insubri*, Ἴνσουβροι; Plutarque, *Iberes*, Ἴσομβρες; Tite-Live dit *Insuber eques*, pour dire un cavalier de cette nation, & *Insubres Galli*, pour nommer la nation. Étienne de Byzance dit *Insobares*, pour marquer un peuple qui habitoit sur le Pô. Il nomme ailleurs *Insobri*, un peuple d'Italie, qui est apparemment le même. Polybe lit *Isombres*, Ἴσομβρες.

INSULA, terme Latin, qui veut dire une Ile. *Voyez* Ile.

INSULÆ, (*b*) c'est-à-dire, Iles, nom que l'on donnoit à Rome à certaines Maisons. *Voyez* Maison.

INSURRECTION. On nommoit ainsi le droit de soulevement accordé aux citoyens de Crete, lorsque la Magistrature abusoit de sa puissance & transgressoit les loix. Alors, il étoit permis au peuple de se soulever, de chasser ses Magistrats coupables, de les obliger de rentrer dans la condition privée, & d'en nommer d'autres à leur place.

Une institution pareille qui

(*a*) Strab. p. 212, 213, 292. Plin. T. I. pag. 174, 560. Ptolem. L. III. c. 1. Tit. Liv. L. V. c. 34. L. XXXI. c. 10. L. XXXII. c. 7, 29. *& seq.* L. XXXIV. c. 46. Plut. Tom I. pag. 299. Tacit. Annal. L. XI. c. 23. Roll. Hist. Rom. T. IV. pag. 186, 187. Mém. de l'Acad. des Inscipt. & Bell. Lett. Tom. XVIII. pag. 83.

(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 92.

permettoit la rébellion pour empêcher l'abus du pouvoir, sembloit devoir renverser quelque république que ce fût ; elle ne détruisoit pas cependant celle de Crete, parce que c'étoit le peuple du monde qui avoit le plus d'amour pour la patrie, & la force de ce grand principe l'entraînoit uniquement dans ses démarches. Ne craignant que les ennemis du dehors, il commençoit toujours par se réunir de ce côté-là, avant que de rien entreprendre au dedans, ce qui s'appelloit *Syncrétisme*, & c'est une belle expression.

Les loix de Pologne ont de nos jours leur espece d'Insurrection, leur *liberum veto ;* mais, outre que cette prérogative n'appartient qu'aux Nobles dans les dietes, outre que les bourgeois des villes sont sans autorité, & les paisans de malheureux esclaves ; les inconvéniens qui résultent de ce *liberum veto*, font bien voir, dit M. de Montesquieu, que le seul peuple de Crete étoit en état d'employer un pareil remede, tant que les principes de leur gouvernement resterent sains.

INTAPHERNE, *Intaphernes*, Ἰνταφέρνης, (*a*) l'un des Seigneurs Persans qui conspirerent contre le faux Smerdis. On étoit convenu après sa mort, que ces Seigneurs, outre plusieurs autres marques de distinction, auroient les entrées libres chez le Roi en tout tems, excepté lorsqu'il seroit seul avec la Reine. Intapherne, à qui l'on avoit refusé pour cette raison de l'admettre dans l'appartement du Prince, transporté de colere contre les Officiers du palais, les maltraita d'une manière étrange, leur ayant balafré tout le visage à coups de sabre. Darius sentit vivement une telle injure. Il craignit d'abord que ce ne fût un complot entre les Seigneurs. Mais, ayant été assuré du contraire, il fit arrêter Intapherne avec ses enfans, & tous ceux de sa famille, & les fit condamner à mort, confondant, par un excès aveugle de sévérité, les innocens avec le coupable. La femme du criminel venoit tous les jours aux portes du palais, se lamentant, versant des larmes en abondance, jettant des cris, poussant des sanglots, & ne cessant d'implorer la clémence du Roi. Il ne put résister à un spectacle si touchant, & lui accorda la grace de celui de sa famille qu'elle lui désigneroit. Ce fut un grand embarras pour cette femme infortunée, qui auroit souhaité les pouvoir tous sauver. Enfin, après une longue délibération, elle se détermina en faveur de son frere. Ce choix, où il paroissoit qu'on avoit peu consulté les sentimens que la nature doit inspirer à une mere & à une femme, étonna le Roi, & comme il lui en fit demander la raison, elle répondit qu'un se-

(*a*) Herod. L. III. c. 70, 118, 119. Roll. Hist. Anc. T. II. p. 114, 115.

cond mariage pouvoit lui procurer un mari & des enfans, mais que son pere & sa mere étant morts, elle ne pouvoit pas recouvrer un frere. Darius, outre son frere, lui accorda l'aîné de ses enfans.

INTÉMÉLIENS, *Intemelii*, Ἰντεμέλιοι, les habitans d'Intémélium. *Voyez* Intémélium.

INTÉMÉLIUM [ALBIUM], *Albium Intemelium*, (*a*) Ἄλϐιον Ἰντεμέλιον, ville maritime d'Italie dans la Ligurie, selon Pline. Antonin, dans son Itinéraire, met ces deux mots en un, & dit *Albintemelium* ; & la Table de Peutinger porte Albenrimillo. En retranchant la premiere syllabe, on en a fait Ventimiglia; d'où est venu le nom moderne de Vintimille, ville Épiscopale de l'État de Genes.

On lit dans un passage de Tacite : *Classis Othoniana licenter vaga in Templo* [*Liguriæ pars est*] *hostiliter populatur*, &c. On ne trouve point qu'il y eût dans la Ligurie aucun endroit nommé Templum ; mais, on y connoît Albium Intémélium ou simplement Intémélium. Elle étoit capitale du peuple nommé *Intemelii*. Tacite nous apprend ailleurs qu'elle fut saccagée avec son territoire par la flotte d'Othon. Ainsi, nous croyons qu'il seroit à propos d'admettre dans le texte l'heureuse correction de Juste-Lipse, qui lit *Intemelios* à la place de *in Templo*. Les autres Critiques s'accordent avec lui sur l'essentiel, & disputent seulement s'il faut lire *Intemelios*, *Intemelio*, ou bien *Intemelium*.

INTEMELIUM, *Intemelium*, endroit de la huitième région qui nous est tout-à-fait inconnu. Ce mot se trouve dans Tite-Live ; mais, au lieu d'*Intemelio*, il y en a qui lisent *Indemelio*.

INTENDANS, (*b*) Officiers qui n'avoient été établis d'abord que pour la levée des deniers impériaux, & pour l'administration des domaines que les Empereurs possédoient dans les Provinces. Simples Chevaliers Romains, ou même affranchis de l'Empereur, ils n'avoient aucune jurisdiction, & n'étoient que des personnes privées, sans droit de commandement, sans magistrature. La jurisdiction appartenoit aux Proconsuls dans les Provinces du Peuple, aux Propréteurs dans celles du Prince.

Néanmoins, comme il y avoit certains départemens d'une moindre conséquence, tels que la Judée, la Rhétie, les deux Mauritanies, & autres, dans lesquels les Intendans se trouvoient seuls envoyés par le Prince, ils se mirent en possession dans ces petites provinces de juger en matiere civile & même criminelle ; & c'est de quoi nous voyons un exemple signalé dans l'arrêt de mort pro-

(*a*) Plin. T. I. p. 149. Strab. p. 202. Tacit. Hist. L. II. c. 13. in Juli. Agri. c. 7.

(*b*) Crév. Hist. des Emp. Tom. I. p. 27, 28. T. II. p. 237, 238. T. V. pag. 255.

noncé par Pilate contre Jesus-Christ notre Sauveur. Ils imitoient le prefet d'Égypte, qui n'étant que Chevalier Romain, jouissoit par l'institution d'Auguste des mêmes droits que s'il eût été Magistrat. Les Intendans des provinces où résidoit un Magistrat, soit Propréteur, soit Proconsul, prétendirent n'être pas de pire condition que leurs confreres ; & ces subalternes, dépendans uniquement de la volonté du Prince, étoient soutenus dans leurs entrepises. Ce qui avoit été usurpation dans l'origine devint coûtume, & Claude en fit une loi, en engageant le Sénat à ordonner que les jugemens rendus par ses Intendans auroient la même force & vertu que s'il les eût rendus lui-même.

Alexandre Sévère ne fut pas si favorable aux Intendans. Il les appelloit un mal nécessaire. Il les punissoit en toute rigueur, s'ils malversoient ; il ne leur accordoit qu'une considération médiocre, s'ils se conduisoient sagement, & il ne les laissa jamais plus d'un an en place.

INTER DUAS LAUROS, (a) nom que l'on donnoit à un quartier de Rome. C'est qu'apparemment il y avoit beaucoup de lauriers dans ce quartier. Les lauriers, dit Pline, se voyoient plantés devant les portes de l'Empereur & des Pontifes.

INTÉRAMNA, *Interamna*, Ἰντέραμνα, (b) ville d'Italie, dans l'Ombrie, selon Pline. Strabon la met sur la route d'Ocriculum à Ariminum. Elle étoit à l'orient de Narnia, en allant à Spolette. Tacite en nomme les habitans Intéramnates. Ils s'opposerent au dessein que l'on avoit de partager la riviere du Nar, aujourd'hui la Nera, & de la faire couler dans les campagnes par des coupures. C'est à cause de cette riviere que, pour distinguer cette ville des autres du même nom, Pline nomme les habitans Intéramnates, surnommés Nartes. Le nom moderne est Terni.

Ce nom, comme Varron le remarque, signifie un lieu enfermé dans une ou plusieurs rivieres. *Oppidum Interamna, quòd inter amnes est constitutum.* Cela convient à toutes les villes de ce nom.

INTÉRAMNA, *Interamna*, en Grec Ἰντεράμνιον, (c) autre ville d'Italie, située au confluent du Liris & du Casinus, selon Strabon. Cet Auteur ajoûte qu'elle étoit mémorable & la derniere des Latins. On y envoya une colonie Romaine, l'an de Rome 442. Plusieurs années après, les Samnites allerent attaquer cette ville ; & n'ayant pu la prendre, ils se mirent à piller le païs. Mais, dans le tems qu'ils emportoient leur

(a) Plin. T. I. p. 754. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. p. 56, 57

(b) Plin. T. I. p. 171. T. II. p. 136. Strab. p. 227. Tacit. Annal. L. I. c. 79. Hist. L. III. c. 63.

(c) Strab. pag. 237. Plin. Tom. I. p. 155. Tit. Liv. L. IX. c. 28. L. X. c. 36.

butin, & faisoient marcher devant eux les prisonniers qu'ils avoient faits dans la campagne & dans la colonie, avec les bestiaux qu'ils avoient enlevés, ils tomberent entre les mains du consul Atilius Régulus, qui revenoit de Lucérie victorieux, & non-seulement ils perdirent leur butin, mais comme ils marchoient sur une longue file embarrassée de ses dépouilles, ils furent eux-mêmes taillés en pieces. Ceux d'Intéramna eurent ordre de venir eux-mêmes reconnoître & reprendre leurs biens.

Cette ville étoit sur la voie Latina. Pline dit des habitans: *Interamnates succasini qui & Lirinates vocantur;* & il y a bien de l'apparence que ces deux surnoms venoient des deux rivieres, au confluent desquelles ce lieu etoit situé. Quoiqu'il soit très-probable que c'étoit le lieu nommé aujourd'hui l'Isoleta, Holsténius aime mieux croire que c'est Torre di Termine.

INTÉRAMNATES, *Interamnates*, étoient les habitans des villes d'Intéramna. *Voyez* Intéramna.

INTERDICTION DU FEU ET DE L'EAU, formule de condamnation que l'on prononçoit à Rome contre ceux que l'on entendoit bannir pour quelque crime.

On ne les condamnoit pas directement au bannissement; mais, en donnant ordre de ne les point recevoir, & de leur refuser le feu & l'eau, on les condamnoit à une mort civile, qu'on appelloit *legitimum exilium*.

INTERDUCA, ITERDUCA, *Interduca*, *Iterduca*, nom sous lequel on invoquoit Junon, lorsqu'on menoit la nouvelle mariée dans la maison de son mari.

INTERLOCUTEUR, nom que l'on donne aux différens personnages que l'on introduit dans un dialogue. Il faut attacher des caractères différens à ses Interlocuteurs, & les leur conserver depuis le commencement du dialogue jusqu'à la fin. Ces caractères seront plus vrais, marqueront plus de goût, donneront lieu au Poëte de montrer son génie, beaucoup plus s'ils sont différens que s'ils sont contrastés. Le contraste donne à tout un ouvrage un tour épigrammatique petit, factice & déplaisant.

INTERMEDES, *Diludia*, ce qu'on donne en spectacle entre les actes d'une piece de Théatre, pour amuser le peuple, tandis que les acteurs reprennent haleine ou changent d'habits, ou pour donner le loisir de changer les décorations.

Dans l'ancienne tragédie, le chœur chantoit dans les Intermedes, pour marquer les intervalles entre les actes.

Les Intermedes consistent pour l'ordinaire chez nous en chansons, danses, ballets, chœurs de musique, &c.

Aristote & Horace donnent pour regle de chanter pendant ces Intermedes des chansons qui soient tirées du sujet principal; mais, dès qu'on eut ôté les chœurs, on introduisit les mimes, les danseurs, &c. pour amuser les spectateurs.

En France on y a substitué une symphonie de violons & d'autres instrumens.

INTERREX, (a) Sénateur, qui étoit revêtu par élection pour cinq jours de l'autorité suprême, pendant la vacance du trône, & sous la République, dans le cas de quelque anarchie, au défaut d'un dictateur.

Ce nom est proprement Latin, mais il faut bien s'en servir dans notre langue, puisque nous n'en avons aucun qui lui réponde; gouverneur, régent & même entre-roi, ne rendent point le nom *Interrex*, & ne peuvent le rendre, à cause de la différence de nos gouvernemens avec celui de Rome.

Toutes les fois que dans le commencement de cette République l'élection d'un Roi ne se faisoit pas sur le champ, & qu'il y avoit un interregne, le pouvoir passoit entre les mains des Sénateurs, qui choisissoient un chef pour gouverner l'État avec toutes les marques de la dignité royale; on appelloit le patricien qui en étoit honoré *Interrex*. C'étoit lui qui assembloit le peuple pour procéder à l'élection d'un nouveau Roi; mais, sa charge ne duroit que cinq jours, au bout desquels on en déclaroit un autre, si le trône n'étoit pas encore rempli. On disoit déclarer l'*Interrex* plutôt qu'élire; le mot consacré étoit, *prodere Interregem.*

Il est vrai, cependant, que les Historiens ne sont point d'accord sur la maniere dont les Sénateurs distribuerent entr'eux l'exercice de l'autorité suprême, dans l'interregne qui subsista une année entiere après la mort de Romulus. Denys d'Halicarnasse assure que chaque Sénateur fut *Interrex* cinq jours de suite. Tite-Live marque que les Sénateurs s'étant partagés en dixaines, chaque dixaine commandoit alternativement durant cinq jours; mais qu'il n'y en avoit qu'un de ces dix qui portât les marques de la souveraineté, & qui fît marcher devant lui les Licteurs avec les haches & les faisceaux.

Ce fut sur la fin de cet interregne, que celui qui en fit le dernier la fonction, adressant la parole au peuple en pleine assemblée, lui tint ce discours remarquable: » Élisez » donc un Roi, Romains, le » Sénat y consent; & si vous » faites choix d'un Prince di» gne de succéder à Romulus, » le Sénat le confirmera. «

Après l'établissement de la République sous les Consuls, quoiqu'il n'y eût plus de Rois, on garda le nom & la fonction

(a) Tit. Liv. L. I. c. 17. Dionys. Halicarn. L. II. c. 15.

d'*Interrex* ; car, lorsque les Magistrats étoient absens ou morts, qu'ils ne pouvoient tenir les Comices, qu'ils avoient abdiqué, qu'il y avoit eu quelque défaut dans leur élection, ou qu'en un mot l'État se trouvoit dans une espece d'anarchie, qui ne demandoit pas néanmoins qu'on vînt à créer un Dictateur., on déclaroit un Interrex pris du nombre des Patriciens ; sa fonction ne duroit comme sous la royauté que cinq jours, au bout desquels on en créoit un autre.

Il convoquoit le Sénat par son pouvoir, faisoit assembler le peuple pour l'élection des Consuls ou des Tribuns militaires, lorsqu'ils avoient lieu, & veilloit à ce qu'on y procédât dans les regles.

Pendant le tems de sa charge, tous les Magistrats, excepté les Tribuns du peuple, déposoient leur autorité. En effet, il arriva que l'an 700 de la fondation de Rome, ils s'opposerent si fortement à l'élection des Consuls, que l'*Interrex* ne pouvant les y contraindre, on fut obligé de déclarer Pompée dictateur ; c'est-là, je pense, la derniere fois qu'il est parlé de cette magistrature provisionnelle dans l'histoire Romaine. Elle tomba d'elle-même avec la République, quand les Empereurs se rendirent maîtres de tout le gouvernement.

INTERROGATION, figure de Rhétorique, par laquelle celui qui parle avance une chose par forme de question. L'apostrophe qu'il se fait alors à lui-même ou qu'il fait aux autres, ne donne pas peu de poids & de véhémence à ce qu'il dit. L'Orateur peut en plusieurs occasions employer cette figure avec avantage. 1.° Quand il parle d'une chose d'un ton affirmatif, & comme ne pouvant souffrir aucun doute ; 2.° Quand il veut montrer les absurdités où l'on tomberoit en entreprenant de combattre ses sentimens ; 3.° Lorsqu'il veut démêler les réponses captieuses ou les sophismes de son adversaire ; 4.° Quand souvent, pressé lui-même, il veut à son tour presser vivement son antagoniste. De ce dernier genre est ce bel endroit de l'oraison de Cicéron pour Ligarius, où il s'adresse avec une impétuosité, pour ainsi dire foudroyante, à l'accusateur Tubéron. *Quid enim, Tubero, tuus ille districtus in acie Pharsalica gladius agebat ? cujus latus ille mucro petebat ? qui sensus erat armorum tuorum ? quæ tua mens ? oculi ? manus ? ardor animi ? quid cupiebas ? quid optabas ?* Il est évident que de pareils traits devoient embarrasser un homme qui, ayant porté les armes contre César, faisoit à Ligarius un crime de ce qu'il avoit tenu la même conduite.

Cette figure est très-propre à peindre toutes les passions vives, mais sur-tout l'indignation.

Quoi, Rome & l'Italie en cendre
Me feront honorer Sylla ?

J'admirerai dans Alexandre,

Ce que j'abhorre en Attila?

INTER-ROI. *Voyez* Interrex.

INTERRUPTION, figure de Rhétorique, dans laquelle l'Orateur, ou distrait par un sentiment plus violent, qui s'éleve subitement au fond de son ame, ou honteux de ce qui lui reste à dire, s'interrompt lui-même & se livre à d'autres idées.

Tu veux que je le suie; hé bien, rien ne m'arrête;

Allons, n'envions plus son indigne conquête;

Que sur lui sa captive étende son pouvoir;

Fuyons; mais, si l'ingrat instruit dans son devoir,

Si la foi, dans son cœur, retrouvoit quelque place,

S'il venoit à mes pieds me demander sa grace,

Si, sous mes loix, amour, tu pouvois l'engager,

S'il vouloit.... Mais, l'ingrat ne veut que m'outrager.

Ces Interruptions ont beaucoup de vérité & de force; il est impossible à la passion, lorsqu'elle est extrême, de suivre un long enchaînement d'idées; le trouble de l'ame passe dans le discours, & il se brise & se décout.

INTERSCALMIUM, *Interscalmium*, (a) terme qui désignoit l'espace du vaisseau, qui étoit entre les rameurs.

INTÉRULA, *Interula*, (b) espece de Tunique, que les Anciens portoient sur la peau, & qui leur tenoit lieu de chemise. Les Grecs l'appelloient Χιτωνίσκος.

L'Intérula est la même chose que l'Hypocamisum, l'Ésophorion ou la Subucula. On l'appelloit *Monoloris*, *Diloris*, *Penteloris*, selon qu'elle étoit ou d'une couleur pleine ou rayée. Il y avoit au bas de ce vêtement de dessous une frange; on voyoit l'Intérula, si on levoit la Tunique.

INTIBILI, *Intibili. Voyez* Indibilis.

INTRIGUE, terme de Belles Lettres; c'est l'assemblée de plusieurs évenemens ou circonstances qui se rencontrent dans une affaire, & qui embarrassent ceux qui y sont intéressés.

Ce mot vient du Latin *intricare*, & celui-ci, suivant Nonius, de *tricæ*, entrave qui vient du Grec θρίχες, cheveux, *quòd pullos gallinaceos involvant & impediant capilli.* Tripand adopte cette conjecture, & assure que ce mot se dit proprement des poulets qui ont les pieds empêtrés parmi des cheveux, & qu'il vient du Grec θρὶξ, cheveux.

Intrigue, dans ce sens, est le nœud ou la conduite d'une piece dramatique, ou d'un roman,

(a) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. IV, pag. 233.

(b) Antiq. expl. par D. Bernard de Montf. Tom. III. p. 4.

c'est-à-dire, le plus haut point d'embarras où se trouvent les principaux personnages, par l'artifice ou la fourbe de certaines personnes, & par la rencontre de plusieurs évenemens fortuits qu'ils ne peuvent débrouiller.

Il y a toujours deux desseins dans la tragédie, la comédie ou le poëme épique. Le premier & le principal est celui du Héros; le second comprend tous les desseins de ceux qui s'opposent à ses prétentions. Ces causes opposées produisent aussi des effets opposés, sçavoir, les efforts du Héros pour l'exécution de son dessein, & les efforts de ceux qui lui sont contraires.

Comme ces causes & ces desseins sont le commencement de l'action, de même ces efforts contraires en sont le milieu, & forment une difficulté & un nœud qui fait la plus grande partie du poëme; elle dure autant de tems que l'esprit du Lecteur est suspendu sur l'évenement de ces efforts contraires. La solution ou dénouement commence, lorsque l'on commence à voir cette difficulté levée & les doutes éclaircis.

Homère & Virgile ont divisé en deux chacun de leurs poëmes, & ils ont mis un nœud & un dénouement particulier en chaque partie.

La premiere partie de l'Iliade est la colere d'Achille, qui veut se venger d'Agamemnon par le moyen d'Hector & des Troyens. Le nœud comprend le combat de trois jours qui se donne en l'absence d'Achille, & consiste d'une part dans la résistance d'Agamemnon & des Grecs; & de l'autre, dans l'humeur vindicative & inexorable d'Achille, qui ne lui permet pas de se réconcilier. Les pertes des Grecs & le désespoir d'Agamemnon disposent au dénouement, par la satisfaction qui en revient au Héros irrité. La mort de Patrocle, & les offres d'Agamemnon, qui seules avoient été sans effet, levent cette difficulté, & font le dénouement de la premiere partie. Cette même mort est aussi le commencement de la seconde partie, puisqu'elle fait prendre à Achille le dessein de se venger d'Hector; mais, ce Héros s'oppose à ce dessein, & cela forme la seconde Intrigue, qui comprend le combat du dernier jour.

Virgile a fait dans son poëme le même partage qu'Homère. La premiere partie est le voyage & l'arrivée d'Énée en Italie; la seconde est son établissement. L'opposition qu'il essuie de la part de Junon dans ces deux entreprises, est le nœud général de l'action entière.

Quant au choix du nœud & à la maniere d'en faire le dénouement, il est certain qu'ils doivent naître naturellement du fond & du sujet du poëme. Le P. le Bossu donne trois manieres de former le nœud d'un poëme; la premiere est celle dont nous venons de parler; la seconde est prise de la fable &

du dessein du Poëte ; la troisième consiste à former le nœud, de telle sorte que le dénouement en soit une suite naturelle.

Dans le poëme dramatique, l'Intrigue consiste à jetter les spectateurs dans l'incertitude sur le sort qu'auront les principaux personnages introduits dans la scene ; mais pour cela elle doit être naturelle, vraisemblable & prise, autant qu'il se peut, dans le fond même du sujet.

1.° Elle doit être naturelle & vraisemblable ; car, une Intrigue forcée ou trop compliquée, au lieu de produire dans l'esprit ce trouble qu'exige l'action théatrale, n'y porte au contraire que la confusion & l'obscurité ; & c'est ce qui arrive immanquablement, lorsque le Poëte multiplie trop les incidens ; car, ce n'est pas tant le surprenant & le merveilleux qu'on doit chercher en ces occasions, que le vraisemblable ; or, rien n'est plus éloigné de la vraisemblance que d'accumuler dans une action, dont la durée n'est tout au plus supposée que de vingt-quatre heures, une foule d'actions qui pourroient à peine se passer en une semaine ou en un mois. Dans la chaleur de la représentation ces surprises multipliées plaisent pour un moment, mais à la discussion on sent qu'elles accablent l'esprit, & qu'au fond le Poëte ne les a imaginées que faute de trouver dans son génie les ressources propres à soutenir l'action de sa piece par le fond même de sa fable. De-là tant de reconnoissances, de déguisemens, de suppositions d'état dans les tragédies de quelques Modernes, dont on ne suit les pieces qu'avec une extrême contention d'esprit. Le Poëte dramatique doit à la vérité conduire son spectateur à la pitié par la terreur, & réciproquement à la terreur par la pitié. Il est encore également vrai que c'est par les larmes, par l'incertitude, par l'espérance, par la crainte, par les surprises & par l'horreur, qu'il doit le mener jusqu'à la catastrophe ; mais, tout cela n'exige pas une Intrigue pénible & compliquée. Corneille & Racine, par exemple, prodiguent-ils à tout propos les incidens, les reconnoissances & les autres machines de cette nature, pour former leur Intrigue ? L'action de Phedre marche sans interruption, & roule sur le même interêt, mais infiniment simple jusqu'au troisième acte où l'on apprend le retour de Thésée. La présence de ce Prince, & la priere qu'il fait à Neptune, forment tout le nœud, & tiennent les esprits en suspens. Il n'en faut pas davantage pour exciter l'horreur pour Phedre, la crainte pour Hippolyte, & ce trouble inquiétant dont tous les cœurs sont agités dans l'impatience de découvrir ce qui doit arriver. Dans Athalie, le secret du Grand-Prêtre sur le dessein qu'il a formé de proclamer Joas roi de Juda,

l'empressement

l'empressement d'Athalie à demander qu'on lui livre cet enfant inconnu, conduisent & arrêtent comme par degré l'action principale, sans qu'il soit besoin de recourir à l'extraordinaire & au merveilleux. On verra de même dans Cinna, dans Rodogune, & dans toutes les meilleures pieces de Corneille, que l'Intrigue est aussi simple dans son principe, que féconde dans ses suites.

2.° Elle doit naître du fond du sujet autant qu'il se peut; car, lorsque la fable ou le morceau d'histoire que l'on traite, fournit naturellement les incidens & les obstacles qui doivent contraster avec l'action principale, qu'est-il besoin de recourir à des épisodes qui ne font que la compliquer, ou partager & refroidir l'intérêt?

INVENTEUR, *Inventor*, (*a*) un des surnoms donnés à Jupiter.

INVENTION, *Inventio*, en Rhétorique, est la recherche & le choix des pensées, des raisons, dont l'Orateur doit se servir, des lieux qu'il doit traiter. L'Invention est le premier des devoirs de l'Orateur. Cicéron qui la regardoit de cet œil, avoit composé quatre livres sur ce sujet, dont il ne nous reste que deux, & peut-être les moins intéressans.

Quoi qu'il en soit, les maîtres de l'art conviennent que l'Invention ne consiste pas à trouver facilement les pensées qui peuvent entrer dans un discours. Cette facilité manque à peu de personnes, pour peu qu'on ait l'esprit cultivé par la lecture, & l'on peche beaucoup plus souvent par excès, que par défaut d'abondance. Mais, l'Invention proprement dite consiste à choisir entre les pensées qui se présentent, celles qui sont les plus convenables au sujet que l'on traite, les plus nobles, & les plus solides, à retrancher celles qui sont fausses ou frivoles, ou triviales; à considérer le tems, le lieu où l'on parle; ce qu'on se doit à soi-même, & ce qu'on doit à ceux qui nous écoutent.

INVINCIBLE, *Invictus*, (*b*) surnom de Jupiter. Les Romains, selon saint Augustin, célébroient la fête de Jupiter Invincible aux ides de Juin.

INVITATEUR, *Invitator*. C'étoit chez les Romains le nom d'un domestique dans les grandes maisons. Il paroît par une Inscription rapportée par Grævius, que cet office n'étoit pas des moins considérables, puisqu'on le donnoit à des affranchis; elle porte *AGATOPUS AUG. LIB. INVITATOR.* &c. Les Invitateurs étoient ceux qui alloient inviter les conviés aux repas que l'on donnoit.

INUUS, *Inuus*, (*c*) nom que

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. I. pag. 53.

(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. III. p. 370, 371.

(*c*) Tit. Liv. L. I. c. 5.

les Romains donnerent à Pan Lycéus.

INUUS, *Inuus*, nom que quelques-uns donnent au dieu Faune.

INYCUM, *Inycum*, Ἴνυκον, (*a*) ville de Sicile. Pausanias, parlant de Dédale, dit que convaincu d'un nouveau crime il fut mis avec son fils dans une étroite prison, d'où ayant trouvé le moyen de se sauver, il passa à Inycum ville de Sicile, & alla implorer la protection du roi Cocalus. C'est pour cela que l'abréviateur d'Étienne de Byzance dit au mot Κάμικος: » Camicus ; ville de Sicile, » dans laquelle regna Cocalus, » hôte de Dédale. « Mais, Charax prétend que c'étoit Inycum. Charax ne veut pas dire que Camicus & Inycum fussent une même ville ; mais, il disoit que Cocalus avoit fait son séjour à Inycum, au lieu que d'autres soutenoient que c'étoit à Camicus. Quelques passages des Anciens nous apprennent que le vin d'Inycum étoit fort vanté.

Vibius Séquester, dans sa liste des rivieres, dit: *Hypsa, secundùm Irecum urbem Hispaniæ, decurrit grata Herculi.* C'est un effet de l'ignorance des Copistes, qui ont barbouillé cet Auteur, rempli de mots qu'ils n'entendoient pas. Il n'y a eu en Espagne, ni riviere de Hypsa, ni ville, ni bourg d'Irecon. Il doit y avoir dans cet Auteur: *Hypsa, secundùm Inycum urbem Sicaniæ, decurrit, &c.*, & alors tout est juste.

INYSSUS, *Inyssus*, ville d'Égypte, près du mont Casius, selon Étienne de Byzance, qui cite pour garant Hérodote. Mais, cet Auteur, dit Iénysus Ἰήνυσος, en plusieurs passages du troisième livre.

IO

IO, *Io*, Ἰώ, (*b*) fille du fleuve Inachus & d'Ismène, fut aimée de Jupiter. Ce Dieu l'avoit rencontrée, comme elle revenoit de voir son pere, & aussi-tôt qu'il l'eut vue, il oublia qu'il étoit Dieu, pour être esclave d'une fille. » Aimable fille, lui » dit-il, ô beauté digne d'un » Dieu, qui êtes peut-être des- » tinée à quelque homme du » commun que vous rendrez » heureux par votre mariage ; » le soleil est déjà bien haut, » mettez-vous à l'ombre dans » l'un de ces bois, jusqu'à ce » que la chaleur soit passée. » Que si vous craignez d'entrer » seule dans ces retraites des bê- » tes sauvages, vous y entrerez » sous la garde & sous la protec- » tion d'un dieu, non pas d'un » dieu du commun, mais d'un » dieu qui tient le sceptre du

(*a*) Pauf. pag. 403. Herod. L. VI. c. 23, 24.

(*b*) Lucian. Tom. I. pag. 123, 199. Juven. Satyr. 6. v. 524. *& seq.* Ovid. Metam. L. I. c. 16. *& seq.* Pauf. p. 44, 112, 197. Herod. L. I. c. 1. *& seq.* L. II. c. 41. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 119. T. II. p. 248. *& suiv.* Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 274, 275. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. V. pag. 93. *& suiv.*

» ciel, & qui diſpoſe du ton-
» nerre. Ne fuyez pas belle
» nymphe. « Car elle commençoit à fuir ; & en effet elle avoit déjà paſſé les marécages de Lerne & les campagnes de l'Arcadie, lorſque Jupiter couvrit la terre de ténebres, & en enveloppa cette nymphe, dont il arrêta la fuite, & ravit la pudicité.

Cependant, Junon jetta les yeux parmi l'air ; & voyant qu'un brouillard inopiné avoit fait comme une nuit pendant un jour ſi ſérein, elle reconnut auſſi-tôt que ce n'étoit point un effet ni des exhalaiſons de l'eau, ni des vapeurs de la terre. Elle conçoit donc en même tems des ſoupçons de Jupiter, elle le cherche de tous côtés, & met toutes choſes en uſage pour tâcher de découvrir ſi quelques nouvelles amours ne lui dérobent point ſon mari. Et comme elle ne le trouva point dans le ciel : Ou je me trompe, dit-elle, ou l'on me fait une injure. Et auſſi-tôt elle deſcendit du ciel en terre, & commanda aux brouillards de ſe retirer ; mais, Jupiter qui s'étoit apperçu de l'arrivée de ſa femme, avoit déjà changé Io en vache blanche. Néanmoins elle garda ſous cette forme quelque choſe de ſa premiere beauté. En effet, elle étoit ſi belle, que Junon l'admira elle-même ; & comme ſi elle n'eût pas ſçu la vérité de cette aventure, elle demanda d'où venoit cette belle vache, & qui l'avoit amenée ? Jupiter lui répondit qu'elle venoit de naître de la terre, & ſe ſervit de cette feinte pour faire ceſſer toutes les queſtions qu'on lui pouvoit faire ſur ce ſujet. Junon, feignant de le croire, lui demande cette vache, & le ſollicite de telle ſorte, que tout Dieu qu'il eſt, il ne ſçait à quoi ſe réſoudre. D'un côté la honte l'oblige à laiſſer aller ce préſent, & l'amour d'un autre côté lui perſuade le contraire. Enfin, la honte eût été vaincue par l'amour ; mais, le refus qu'il eût fait à une ſœur & à une femme d'un don ſi peu conſidérable, eût fait juger aiſément que cette vache étoit autre choſe qu'une vache. Il la donna donc à Junon ; mais, elle n'en perdit ni ſa crainte ni ſa jalouſie ; elle ne laiſſa pas de ſe défier de Jupiter ; & ſon préſent la mit en peine juſqu'à ce qu'elle l'eût donnée en garde à Argus, qui étoit bien capable de garder Io ; car, il avoit cent yeux à l'entour de la tête, & il n'y en avoit jamais que deux qui dormiſſent, tandis que les autres veilloient, & étoient en ſentinelle. Ainſi, de quelque côté qu'il allât, il voyoit toujours Io, & quoiqu'il lui tournât le dos, il l'avoit toujours devant les yeux. Il la laiſſoit paître de jour ; mais, le ſoleil ne s'étoit pas ſi-tôt couché, qu'il la renfermoit & la lioit indignement. Elle ne vivoit que de feuilles & d'herbes ; elle n'avoit point d'autre lit que la terre, & ne buvoit que des eaux plei-

nes de fange. Quelquefois elle veut tendre les mains à Argus, comme pour lui demander quelque grace; mais, elle ne trouve point de mains qu'elle puisse tendre à Argus. Lorsqu'elle veut faire des plaintes, elle pousse des mugissemens; elle a peur elle-même du bruit qui sort de sa bouche, & s'épouvante de sa propre voix.

Elle alla un jour en paissant jusques sur les rivages de son pere, où elle avoit accoûtumé de venir se divertir; & lorsqu'elle se fut mirée dans l'eau, & qu'elle eut vu les cornes qui s'élevoient sur son front, elle eut horreur de se voir. Les Naiades ne la reconnoissent point; son pere même qui la voit, ne la connoît pas; mais, cette misérable fille, qui n'a pas perdu la connoissance avec sa premiere forme, suit partout son pere & ses sœurs. Elle se laisse aisément toucher, & comme pour dire à ceux qui la voyent & qui admirent ses beautés, qu'ils tâchent de la reconnoître, elle s'arrête devant eux. Le vieux Inachus qui ne sçait qui elle est, ne peut faire autre chose pour les caresses qu'elle lui donne, que de lui présenter des herbes. Elle leche & baise les mains de son pere, elle ne peut retenir ses larmes, & si la parole lui étoit restée, elle lui demanderoit du secours, & lui diroit son nom & son malheur. Enfin, au lieu de la parole, elle se servit de l'Écriture; elle traça sur le sable avec le pied sa fortune déplorable, & fit connoître par ce moyen son changement. » O malheureux! » s'écria son pere, en embrassant le col de la vache, ô » mille fois malheureux pere! » est-ce donc toi, ma fille, » que j'ai cherchée par-tout le » monde, & que je trouve » maintenant, sans toutefois te » trouver. Hélas! ma douleur » étoit bien moindre, quand je » pensois t'avoir perdue. Mais, » tu ne me fais point de réponse, tu ne pousses que des » soupirs; & tout ce que tu » peux faire, c'est de répondre à mes paroles par des » mugissemens qui m'épouvantent. Je songeois déjà à ton » mariage; je mettois mon espérance en un gendre, & en » de petits enfans; & maintenant on ne te peut chercher » un mari que dans ces troupeaux qui paissent ordinairement sur mes rivages; & tu » ne peux avoir d'enfans qu'on » ne les mette parmi les troupeaux. Mais, pour comble » d'infortune je ne puis espérer » la mort comme le remede de » mes maux; il me nuit enfin » d'être Dieu, & comme je » suis immortel, mes douleurs » seront immortelles. « Tandis qu'il faisoit ces plaintes, Argus arracha sa fille d'entre ses bras, & l'amena paître autre part; mais, pour ne la pas perdre de vue, il alla s'asseoir sur une montagne d'où il découvroit de tous côtés. Cependant, Jupiter, ne pouvant souffrir davantage

les maux de cette misérable fille, appella Mercure qu'il avoit eu d'une des Pleiades, & lui commanda de tuer Argus.

La mort d'Argus donna à Junon des ressentimens, que l'on ne sçauroit exprimer ; & sa colere ne put souffrir que sa vengeance fût différée. Ainsi, elle mit devant les yeux de la misérable Io tout ce que les Furies de l'enfer ont de plus horrible & de plus épouvantable, & lui agita l'ame & le cœur par une rage secrette qui ne lui laissa point de relâche. Cette malheureuse fuit, & ne sçait où elle fuit; elle court par toute la terre, & toute la terre n'a point de lieu qui puisse lui donner du repos. De quelque côté qu'elle tourne, Junon lui présente par-tout des sujets d'Horreur & d'épouvante. Il n'y avoit plus que le Nil au monde qui n'eût pas été le témoin de ses douleurs & de ses travaux. Aussitôt qu'elle en eut touché le rivage, comme elle étoit lasse & fatiguée, elle tomba sur ses genoux ; & ayant levé au ciel le visage qu'elle pouvoit y lever en l'état où elle étoit, l'on eût dit que par ses cris, ou plutôt par ses tristes mugissemens, elle se plaignoit à Jupiter & lui demandoit la fin de ses maux. En même-tems, ce Dieu touché par les larmes de cette fille infortunée, embrassa Junon, & la pria de faire finir la peine que souffroit une innocente. » N'appréhende plus rien, lui dit-» il ; jamais cette fille ne te » donnera de douleurs. « Et en prononçant ces paroles, il appella les eaux du Styx à témoin de la promesse qu'il lui faisoit. Junon ne fut pas si-tôt appaisée, qu'Io reprit son premier visage; elle redevint ce qu'elle avoit été auparavant ; le poil de vache disparoît, ses cornes ne paroissent plus, ses yeux se retrécissent, sa bouche se resserre ; les bras & les mains lui reviennent ; la corne qu'elle avoit aux pieds laisse reprendre la place aux ongles ; enfin, elle n'a plus rien de la vache qu'elle avoit été jusques-là, si ce n'est qu'elle en conserve la blancheur. Son corps qui a repris sa forme de Nymphe, se redresse sur ses deux pieds ; néanmoins, elle appréhende de parler, de peur de mugir encore ; & ce n'est qu'en tremblant & avec crainte qu'elle fait l'essai de la parole. On l'adora depuis comme déesse dans l'Égypte, sous le nom d'Isis ; elle avoit une infinité de prêtres qui étoient vêtus de robes de lin, & sa gloire étoit bien plus grande que n'avoient été ses infortunes.

Au reste, on croit qu'Épaphus naquit des amours de Jupiter & d'Io, & que c'est pour cette raison qu'on lui a bâti des temples auprès de ceux de sa mere.

Explication de cette Fable.

Ce sera peut-être offenser l'honneur d'Io que de redire ce que quelques-uns en ont dit, & peut-être vaudroit-il mieux

pour elle qu'elle se trouvât plutôt dans la fable que dans l'histoire. Elle a eu du moins cet avantage dans la fable, qu'elle fût la maîtresse d'un Dieu ; & si l'on en croit l'histoire, ce fut une fille débauchée, qui s'abandonna à tout le monde, & qui ne se contenta pas de faire voir sa débauche à son païs, mais qui la montra par toute la terre, comme nous l'apprennent les voyages qu'on lui fait faire de part & d'autre dans les païs les plus éloignés. Néanmoins, Hérodote dit qu'Io, fille d'Inachus, roi des Argiens, fut enlevée par les Phéniciens, & emmenée en Égypte, où elle épousa Apis ou Osiris, qui en étoit Roi, & qui se faisoit appeller Jupiter Ammon ; d'où l'on a feint qu'elle avoit été aimée de Jupiter. Et parce que les Égyptiens rendoient au bœuf un culte divin, à cause qu'il sert à l'agriculture, & qu'ils adoroient Io sous le nom d'Isis, l'on a dit qu'elle avoit été changée en vache, qui est le dieu des Égyptiens. L'on ajoûte à cela qu'un homme véritablement appellé Mercure, voulant s'emparer du royaume des Argiens, en tua le roi nommé Argus, sage & vénérable vieillard, mais que n'ayant pu venir à bout de son dessein, & se voyant chassé de la Grece, il accompagna Isis dans le royaume d'Égypte, & qu'Isis ayant appris aux Égyptiens l'agriculture, & beaucoup d'autres choses utiles & necessaires à la vie, y fut adorée comme déesse.

Mais, les Perses en parlent autrement, & disent qu'Io s'étant abandonnée, dans Argos, à un capitaine d'un vaisseau de Phénicie, & craignant la colere de son pere, parce qu'elle se sentoit grosse, alla volontairement en Égypte avec les Phéniciens. Mais, ce qui a fait dire à la fable qu'elle passa la mer, convertie en vache, c'est qu'elle la passa dans un vaisseau appellé la vache, parce qu'il y avoit une vache représentée à la proue. Ainsi, ayant traversé cette mer qui sépare l'Asie de l'Europe, & sur le bord de laquelle Constantinople, autrefois Byzance, est située, le lieu où elle aborda en fut appellé le bœuf ou le Bosphore, comme qui diroit le passage du bœuf ou de la vache. Enfin, l'on a dit que les fréquentes promenades qu'Io faisoit sur cette mer pour faire connoître sa beauté dans les païs étrangers, fut cause que cette mer fut appellée Ionienne.

Quoi qu'il en soit, Io étant arrivée en Égypte, changea de vie & de mœurs; elle y vécut dans la plus parfaite régularité, & c'est ce qui a fait dire qu'y étant arrivée bête, elle y reprit sa forme humaine. Car, il n'y a rien qui soit plus capable de changer les hommes en bêtes que le vice, & rien qui leur rende plutôt leur premiere forme, que le remords & le repentir. Le Christianisme nous apprend qu'ils ont la force de

faire des saints ; & le Paganisme nous enseigne qu'ils sont même des déesses, comme on le voit par l'exemple d'Io, qui reçut en Égypte des honneurs divins sous le nom d'Isis.

Voilà pour ce qui concerne l'histoire. Maintenant pour ce qui est de la Physique, quelquefois Io a été prise pour la lune, & quelquefois pour la terre. Quand on la prend pour la terre, & qu'on dit que Jupiter la força, l'ayant enveloppée d'un brouillard ; c'est parce que l'extrême chaleur de l'air, qu'on représente par Jupiter, attire des vapeurs de la terre. L'on a feint qu'Io avoit été changée en une belle vache, pour montrer la fertilité de la terre, parce qu'une vache de la sorte figure l'abondance, comme on le voit aussi dans l'Écriture sainte par le songe des sept vaches maigres & des sept vaches grasses qu'expliqua Joseph.

Junon est ici représentée pour la chaleur tempérée de l'air, & l'on feint que Jupiter lui cede cette vache, parce que si la terre étoit toujours échauffée par la chaleur extrême qu'on veut faire comprendre par Jupiter, comme nous avons déjà dit, elle ne produiroit jamais rien, non plus que si elle étoit toûjours couverte de glace, car c'est la chaleur tempérée qui lui donne la fertilité.

Junon donne en garde cette vache à Argus, qui avoit, dit-on, plus de cent yeux, & qui en avoit de tous côtés, parce que le ciel qui a quantité d'étoiles que l'on appelle ses yeux, contribue beaucoup par ses influences à la fertilité de la terre.

Mais, on demandera sans doute pourquoi Jupiter commande à Mercure de tuer Argus ? Parce que la raison & le jugement, qui sont figurés par Mercure, peuvent beaucoup dans l'agriculture, & que par l'adresse & par l'artifice on rencontre ce degré de chaleur qui est si nécessaire à la production de toutes choses. D'où vient qu'on a trouvé le moyen de faire naître en hiver des fruits & des fleurs, & de faire éclorre des œufs sans le secours de la poule.

On dit que cette vache, étant délivrée des mains d'Argus, courut par toute la terre, & qu'elle passa toutes les mers ; pour montrer que par le soin & par le travail des laboureurs on peut mettre l'abondance dans ces terres malheureuses, à qui le ciel semble refuser ses favorables influences qui pourroient la rendre fertile. Enfin, la science de l'agriculture ayant passé par tout le monde, arriva aussi en Égypte. Et parce que cette contrée sur toutes les autres montre, par sa fertilité, la force & la fécondité de la nature, l'on a feint que la vache y avoit repris sa premiere forme.

Mais, il y a apparence que cette fable entiere se pourroit mieux accommoder au cours de la lune. L'on a dit qu'Io étoit

fille d'Inachus ou de Neptune, parce que la lune humecte & mouille par sa lumiere.

L'on a feint qu'elle avoit été forcée par Jupiter pendant un brouillard, parce que Jupiter est pris quelquefois pour le soleil, & que la conjonction de ces deux planetes engendre ordinairement des nuages ou des brouillards.

L'on feint que Jupiter, qu'on prend, comme nous venons de dire, pour le soleil, de qui la lune emprunte sa lumiere, convertit Io en vache aussi-tôt qu'elle voit Junon, parce que quand la lune se renouvelle, & qu'elle commence à paroître en l'air, qu'on représente par Junon, elle a des cornes comme une vache. Ainsi Junon, qui n'est autre chose que l'air, la reçoit de Jupiter ou du soleil; car, on peut dire qu'il la donne à l'air, puisque c'est lui qui l'y fait paroître. Or, comme elle est plus basse que toutes les étoiles, & que toutes les étoiles la regardent, l'on dit que Junon la donne en garde à Argus, qui nous figure le ciel par la quantité de ses yeux. Enfin, Argus est tué par le commandement de Jupiter, & la vache n'est plus en la puissance d'Argus, parce qu'après que le soleil a donné à la lune de la lumière & de la force, elle efface en quelque façon la clarté des autres étoiles, & ses influences sont alors & plus manifestes & plus fortes que celles des autres étoiles.

L'on a dit qu'Io avoit couru par toute la terre, tantôt en Scythie, qui est dans le septentrion, tantôt en Égypte; parce que comme la lune va fort vîte, & qu'elle entraine avec soi toutes les mers, elle décline de l'écliptique tantôt vers le septentrion, & tantôt vers le midi.

Elle fut changée parmi les Égyptiens en déesse, qu'on a feint avoir des cornes après avoir recouvré sa premiere forme; parce que les Égyptiens ayant remarqué les premiers, que le ciel, le soleil, la lune, & les astres avoient un cours perpetuel, & beaucoup de pouvoir sur les choses humaines, les appellerent dieux à cause de leur course infatigable & perpétuelle, & adorerent particuliérement le soleil & la lune.

D'autres ont dit que cette fable représentoit les mœurs & la vie de l'homme; qu'on devoit entendre par Io les ames humaines qui ont peu de sagesse & de raison; qu'elles ont été d'abord unies à Dieu comme dans un nuage & dans un brouillard, parce qu'elles n'en conservent point d'idée, & que quand elles sont descendues du ciel dans les corps humains, comme dans des lieux de ténebres, elles se convertissent en bêtes en oubliant leur Créateur; qu'étant métamorphosées de la sorte, elles sont données à Junon, qui est la déesse des richesses, parce que c'est à cela

qu'elles aspirent ordinairement; que Junon les met entre les mains d'Argus, par lequel on entend, & l'intérêt qui ne manque point d'yeux, pour voir ce qui lui sera utile, & toutes les passions, qui sont en plus grand nombre que les yeux d'Argus, & qui tiennent les ames captives. Mais, lorsqu'on est un peu plus avancé en âge, Jupiter envoie Mercure pour tuer Argus, parce qu'alors la raison est plus forte que les passions, & qu'elle sçait les réprimer. Enfin, Junon inspire à Io une fureur qui l'inquiete & qui la tourmente, & cette fureur n'est autre chose que le remords de conscience & le fâcheux souvenir d'avoir mal employé sa vie, qui produisent enfin cet effet, que nous reprenons notre premiere forme; c'est-à-dire, que nous devenons sages & raisonnables, après avoir reconnu la vanité de l'ambition & des passions qui nous persécutent.

Nous remarquerons ici que quelques-uns soutiennent, non sans fondement, qu'Io n'est pas la même qu'Isis, & que c'est mal à propos que l'on a confondu ces deux célebres héroïnes. Sur quoi on pourra voir ce que nous disons à l'article d'Isis.

IO BACCHE, (*a*) expression qui se trouve dans une satyre d'Horace. Il paroît que c'étoit le commencement d'une chanson à boire.

IO PÆAN; c'étoient un cri de joie & une priere que le peuple répétoit souvent dans les sacrifices, dans les jeux solemnels, dans un combat quand on avoit l'avantage, &c.

IOBACCHUS, *Iobacchus*, un des surnoms de Bacchus.

IOBATE, *Iobates*, (*b*) roi de Lycie. Ce fut à ce Prince que Prœtus, roi d'Argos, envoya Bellérophon, avec des lettres par lesquelles il le prioit de le faire périr pour le venger d'une injure qu'il prétendoit en avoir reçue. Iobate reçut Bellérophon avec beaucoup de magnificence, & avec toutes les démonstrations d'une véritable joie. Il le régala pendant neuf jours, & à chaque jour il immoloit aux Dieux un taureau pour les remercier de l'heureuse arrivée du jeune Prince. Le dixième jour il lui demanda les lettres que le Roi son gendre lui écrivoit; il attendit jusqu'alors, suivant la coûtume de ce tems-là; plus de précipitation auroit marqué une indiscrete curiosité, & auroit passé pour une impolitesse. Iobate n'eut pas plutôt lu les lettres de Prœtus, qu'il ordonna à Bellérophon, dans le dessein de le faire périr, d'aller combattre un monstre épouvantable appellé la Chimere. Bellérophon obéit, & tua le monstre.

(*a*) Horat. L. I. Satyr. 3. v. 7.

(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. p. 220. & *suiv.* Mem. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VII. pag. 74. & *suiv.*

Ce fut sans doute après un service si important, qu'Iobate donna sa fille en mariage à Bellérophon. Car, nous ne croyons pas qu'il faille arranger les évènemens de la vie de ce Héros, comme a fait Homère, qui conte ses aventures tout de suite, & ne lui fait épouser la fille du roi de Lycie qu'après tous ses combats, puisque nous sçavons que lorsqu'il fit la guerre aux Solymes, il avoit un fils qui l'y avoit suivi, & qui y fut tué.

Après la mort d'Iobate, qui ne laissa point d'enfans mâles, Bellérophon lui succéda, & ses descendans regnerent dans cette partie de la Lycie dont son beau-pere avoit été Roi.

IOBUS, *Iobus*. *Voyez* Ascagne.

IOCCHUS, *Iocchus*, (*a*) Prince, dont Tacite fait mention. Cet Historien l'appelle un vieux Roi, & ajoûte que Néron lui ordonna de tenir ses troupes prêtes, pour entrer dans le païs des Parthes, & faire diversion. Ce fait se rapporte vers l'an de Jesus-Christ 59. Nous remarquerons qu'il y en a qui lisent Antiochus, au lieu d'Iocchus.

IODAME, *Iodama*, (*b*) fut mere de Deucalion, qu'elle eut de Jupiter.

IODAMIE, *Iodamia*, (*c*) prêtresse de Minerve. Étant entrée pendant la nuit dans le sanctuaire du temple, la déesse la pétrifia en lui montrant la tête de Méduse. Sa métamorphose n'empêcha pas qu'on ne lui érigeât un temple.

IOL, *Iol*, nom que porta d'abord la ville de Césarée en Mauritanie. *Voyez* Césarée.

IOLAI LUCUS, ou le bois d'Iolaüs, bois de Grece, dans la Béotie, près de Thebes, selon Arrien. Alexandre y alla camper venant d'Onchestos.

IOLAS, *Iolas*, (*d*) l'un des bergers, que Virgile introduit, dans ses églogues. Ce mot paroît être composé de l'interjection Ἰὼ, qui désigne tantôt la joie, tantôt la tristesse.

IOLAUS, *Iolaus*, Ἰόλαος, (*e*) fils d'Iphiclus, & neveu d'Hercule, fut un des compagnons des travaux de ce Héros. Il n'est nommé parmi les Argonautes que par le seul Hygin. Ovide dit qu'il assista à la chasse de Calydon, & il peut fort bien s'être trouvé à l'un & à l'autre de ces deux exploits. La tradition fabuleuse, rapportée par le même Ovide, suppose qu'Hébé l'avoit rajeuni à la priere d'Hercule, ce qui veut dire

(*a*) Tacit. Annal. L. XIII. c. 7.

(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. T. III p. 280.

(*c*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. p. 166.

(*d*) Virg. Eclog. 2. v. 57. Eclog. 3. v. 76, 79.

(*e*) Plut. Tom. I. p. 287. Lucian. T. I. pag. 226, 843. Diod. Sicul. p. 161, 164. Ovid. Metam. L. IX. c. 11. Pausf. pag. 84, 300, 321, 398, 479, 529, 575, 639. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. I. p. 132. T. VI. pag. 383, 389, 439. T. VII. p. 15. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VI. pag. 342, 343. T. IX. p. 87, 88.

que ce Prince déjà avancé en âge, avoit retrouvé toute la vigueur de la jeunesse, lorsqu'il tua Eurysthée, qui, après la mort d'Hercule, avoit déclaré la guerre aux Athéniens, pour les obliger à lui livrer les Héraclides, qui s'étoient jettés entre leurs bras pour se mettre à couvert des persécutions de cet ennemi.

Hercule, faisant le tour de la Sicile, dédia un bois à Iolaus, & institua en son honneur des sacrifices, que les habitans du païs célébroient encore du tems de Diodore de Sicile. Ceux qui demeuroient dans la ville d'Agyre, vouoient leur chevelure à Iolaus, & la cultivoient soigneusement, jusqu'à ce qu'ils fussent en état de l'offrir à ce Dieu avec de grandes cérémonies. Son temple étoit si saint & si respectable, que ceux qui manquoient d'y faire les sacrifices accoûtumés, perdoient la voix & devenoient comme morts. Cependant, ils étoient rétablis dans leur premier état, dès qu'ils avoient fait vœu de satisfaire à ce devoir, & qu'ils en avoient donné les sûretés convenables. Les Agyrinéens avoient nommé Herculéenne la porte devant laquelle ils faisoient leurs offrandes à Iolaus. Ils célébroient sa fête tous les ans avec la même solemnité, par des exercices de lutte & par des courses de chevaux; & confondant alors les maîtres & les esclaves, ils les admettoient aux mêmes danses, aux mêmes tables & aux même sacrifices.

Ce fut sous la conduite d'Iolaus que les Thespiades firent voile en Sardaigne avec ceux qui voulurent se joindre à eux. Iolaus, ayant défait les Insulaires, choisit pour séjour le plus bel endroit de toute l'isle, & sur-tout une vallée qui retint son nom pendant plusieurs siecles. Ayant ensuite défriché cette contrée, il y planta quantité d'arbres fruitiers & la rendit si fertile qu'elle fut dans la suite le sujet de plusieurs guerres. Les Carthaginois sur-tout, dès qu'ils furent devenus puissans, donnerent plusieurs batailles & coururent plusieurs dangers par l'envie extrême qu'ils avoient de la joindre à leur domination. Cependant, Iolaus, ayant établi sa colonie, fit venir Dédale de Sicile, pour exécuter plusieurs grands ouvrages qui subsistoient encore du tems de Diodore de Sicile, & qui s'appelloient Dédaliens du nom de celui qui les avoits faits. C'étoient, par exemple, de vastes bâtimens propres à toutes sortes d'exercices, des Tribunaux magnifiques, en un mot tout ce qui peut ambellir le séjour d'une province. Les Thespiades permirent même à leur conducteur de donner son nom à cette colonie, & ils lui déféreront cet honneur comme à leur pere; car, il avoit mérité ce nom par l'amitié qu'il leur portoit. Delà vient que dans les siecles sui-

vans ceux qui faisoient des sacrifices au dieu Iolaus, lui donnoient le nom de pere, à l'exemple des Perses qui appelloient ainsi Cyrus. Cependant, Iolaus voulant retourner en Grece, prit le chemin de sa Sicile, où il demeura un assez long espace de tems. Quelques-uns de ceux qui l'accompagnoient, charmés de la beauté de cette isle, résolurent de s'y établir; & s'y étant mêlés avec les Sicaniens, ils s'attirerent beaucoup d'estime de la part de ces peuples. Pour Iolaus, ayant répandu ses bienfaits en divers lieux, il acquit non-seulement une très-grande gloire; mais, on lui rendit en plusieurs villes les honneurs dûs aux héros, & on lui consacra plusieurs bois.

Plutarque dit qu'on obligeoit les amans & les aimés d'aller jurer foi & *loyauté* sur le tombeau d'Iolaus; & qu'Aristote avoit écrit que cette coûtume se pratiquoit encore de son tems. Elle se pratiquoit en effet dans la Phocide & dans la Béotie, où l'on célébroit avec beaucoup de solemnité les fêtes de l'amour. On faisoit jurer les amans & les aimés sur le tombeau d'Iolaus, pour leur faire voir par l'exemple d'Iolaus & d'Hercule, qu'il n'y avoit point d'acte de vertu à quoi l'amour ne les dût porter. Il semble que l'auteur du roman d'Amadis ait pris d'ici l'idée de l'arc des loyaux amans. Nous remarquerons en passant que cet amour ne doit point être pris en mauvaise part. Sur quoi on peut voir l'article d'Amans.

IOLAUS, *Iolaus*, Ἰόλαος. (*a*) cousin d'Hercule, fut tué par ce Héros même.

IOLAUS, *Iolaus*, Ἰόλαος (*b*) fils d'Antipater, devint grand échanson d'Alexandre.

IOLCITIS, *Iolcitis*. L'Interprete d'Apollonius nomme ainsi l'Estiotide. *Voyez* cet article.

IOLCOS, *Iolcos*, Ἰωλκός, (*c*) ville de Grece dans la Magnésie, selon Pline. Strabon dit qu'elle étoit à sept stades, c'est-à-dire, environ un quart de lieu de Démétriade. Il ajoûte qu'il y avoit déjà long-tems qu'elle avoit été démolie. Pline observe que ce fut à Iolcos qu'Acaste inventa les jeux funebres. Elle étoit maritime; & Tite-Live parle d'une flotte qui y aborda.

IOLCUS, *Iolcus*, ville de Grece, dans la Molosside, selon Athénée. Ortélius n'ose assurer que ce soit la même que l'Iolcos de Magnésie.

IOLÉ, *Iole*, Ἰόλη, (*d*) fille d'Euryte, roi d'Œchalie. Hercule ravagea ce païs pour en-

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. p. 25.

(*b*) Plut. T. I. p. 705.

(*c*) Strab. p. 414, 436, 438. Plin. T. I. p. 200, 417. Tit. Liv. L. XLIV. c. 12. Pomp. Mel. p. 110.

(*d*) Diod. Sicul. pag. 165. Ovid. Metam. L. IX. c. 10, 11. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. pag. 56. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bel. Lett. Tom. V. pag. 295, 305, 306, 315. Tom. VI. p. 62.

lever Iolé qu'il aimoit. Cette Princesse, sur le point d'être prise, n'eut d'autres moyens pour se dérober aux poursuites amoureuses d'Hercule, que de se précipiter du haut des murs d'une ville. Le vent ayant alors enflé sa robe, elle fut soutenue dans les airs, & elle descendit plutôt qu'elle ne tomba ; c'est un Nicias qu'un Auteur ancien appelle Maleotes, qui raconte cette aventure.

D'autres disent qu'Euryte refusa Iolé à Hercule, ce qui fut cause de la perte de ce Prince, ainsi que de celle d'Iphitus son fils. Déjanire, femme d'Hercule, eut tant de dépit de cet amour, qu'elle se servit, comme d'un charme pour regagner son époux, de la chemise de Nessus, laquelle empoisonna & fit périr ce Héros.

Nous remarquerons qu'en ne donnant que douze ans à Iolé, lorsqu'Hercule la demanda en mariage l'année même du meurtre d'Iphitus, elle en avoit vingt-cinq lors de la mort d'Hercule, & lorsqu'elle causa à Déjanire cette violente jalousie qui la porta à recourir au philtre de Nessus. D'ailleurs, Hercule avant que de mourir, ordonna que son fils Hyllus épouseroit Iolé, dès qu'il seroit en âge ; or, Hyllus n'avoit alors que quatre à cinq ans, & Iolé en avoit vingt-cinq ; de sorte que, lorsqu'Hyllus fut âgé de quinze ans, elle en avoit trente-cinq.

IOLÉENS, *Iolæi*, *Iolæenses*, Ἰολαεῖς, (a) peuples de l'isle de Sardaigne.

Strabon, parlant des incommodités de cette isle, dit qu'elle étoit souvent ravagée par les montagnards, appellés Diagebres, nommés anciennement *Iolæenses*. On raconte, dit ce Géographe, qu'Iolaus y amena quelques fils d'Hercule, qui habiterent avec les Barbares, qui cultivoient l'isle. Ils se retirerent, sans doute, dans les montagnes, après la conquête de l'isle par les Carthaginois, & subsisterent encore sous les Romains, qui enleverent l'isle à ces Africains. Strabon remarque que cet Iolaus, & ceux qui le suivoient, étoient Tyrrhéniens.

Diodore de Sicile, dans sa description de la Sardaigne, fait aussi mention des Ioléens, & il entre dans un détail plus grand & plus curieux. Il donne d'abord le nom d'Ioléens à tous les habitans de l'isle. On croit, ajoûte-t-il, qu'ils tirent leur origine de la colonie qu'Iolaus & les Thespiades conduisirent en Sardaigne, & qui surpassoit en nombre d'hommes les originaires du lieu. Car, dans le tems qu'Hercule exécutoit ses fameux travaux, on dit qu'il envoya dans cette isle, selon l'ordre d'un oracle, les enfans qu'il avoit eus des filles de Thespius, & avec eux un grand nombre de Grecs & de Barbares. Iolaus,

(a) Strab. pag. 225. Diod. Sicul. pag. 205, 206.

neveu d'Hercule, qui les conduisoit, s'étant rendu maître du païs, y bâtit plusieurs belles villes, & l'ayant partagé entre ceux qu'il avoit amenés, il leur donna le nom d'Ioléens. Il construisit des lieux d'exercice, des temples des Dieux, en un mot tout ce qui donne l'idée d'un peuple riche & heureux. Ces monumens subsistoient encore du tems de Diodore de Sicile, & gardoient même le nom de leur fondateur, que portoient aussi les plus belles campagnes de l'isle. L'Oracle, qui avoit ordonné le départ de cette colonie, assura que ceux qui s'y joindroient conserveroient à jamais leur liberté. L'évenement justifie encore à présent cette prédiction, dit l'Auteur cité. En effet, ajoûte-t-il, quoique les Carthaginois devenus très-puissans se soient rendu maîtres de la Sardaigne, ils n'ont cependant jamais pu réduire ces peuples en servitude. Car, les Ioléens s'enfuirent avec leurs troupeaux dans les montagnes, & y creuserent des retraites souterreines. Ils s'y nourrissoient de lait, de fromage & de la chair de leurs troupeaux. En quittant le séjour des vallées, ils se délivrerent en même tems des soins & des fatigues de l'agriculture. En un mot, la hauteur de leurs montagnes & les détours de leurs cavernes les ont toujours préservés d'être asservis par les Carthaginois, & même depuis par les Romains, quelque nombreuses armées que les uns & les autres aient menées contre eux successivement.

IOLÉES, *Iolæa*, (*a*) fêtes instituées en l'honneur d'Iolaus, compagnon d'Hercule.

IOLÉUM, *Iolæum*, [illegible], (*b*) nom d'une vallée de l'isle de Sardaigne. C'étoit le plus bel endroit de toute l'isle ; & le nom d'Ioléum lui fut donné, parce qu'Iolaus l'avoit choisi pour son séjour.

IOLLAS, *Iollas*, Ἰόλλας, (*c*) fils d'Antipater. Celui-ci fut gouverneur de Macédoine, pendant l'absence d'Alexandre ; & s'étant attiré l'inimitié d'Olympias, mere de ce Prince, & craignant la colere du fils, il résolut de le prévenir. Il envoya à son fils Iollas, de l'eau du lac d'Arcadie, nommé Nonacris, qui avoit une froideur mortelle, afin d'empoisonner Alexandre par ce breuvage, lorsqu'il lui verseroit à boire, en exerçant sa charge d'échanson. Ce Prince n'en eut pas plutôt bu, qu'il sentit son estomac percé, comme d'un coup de fleche, avec de si cruelles douleurs, qu'il vouloit se tuer de son épée, pour finir ses tourmens par une prompte mort. Iollas qui en avoit bu avant que d'en donner à Alexandre, mourut peu de tems après le Roi, &

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 218.

(*b*) Diod. Sicul. p. 164.

(*c*) Just. L. XII. c. 14. Diod. Sicul. pag. 676. Q. Curt. L. X. c. 4, 10. Roll. Hist. Anc. T. III. p. 802, 803.

fut enterré magnifiquement, la première année de la CXIV Olympiade, 324 ans avant J. C. Olympias, étant informée de cette perfidie, fit tirer son corps du tombeau, pour le jetter dans la mer.

ION, *Ion*, Ἴων, (*a*) fleuve de Grece, qui se perdoit dans le Pénée, selon Strabon. C'étoit au bord de ce fleuve que la ville d'Oxynia étoit située.

Ptolémée donne le nom d'Ion à une montagne de l'Éthiopie intérieure.

ION, *Ion*, Ἴων, (*b*) nom qui en général a souvent été pris pour celui de Jupiter, ainsi que l'observe Léopardus.

ION, *Ion*, Ἴων, (*c*) frere d'Achéus, étoit fils de Xuthus & de Créuse, fille d'Érechthée, roi d'Athènes. Comme il étoit un des meilleurs capitaines de son tems, il servit son beau-pere dans la guerre qu'il eut contre Eumolpe & contre les Éleusiniens, gagna contr'eux une victoire décisive, & tua leur chef de sa propre main; ce qui lui attira si fort l'amitié & la confiance des Athéniens, qu'au rapport de Conon dans Photius, ils le firent Roi après la mort d'Érechthée. On ne trouve pas ordinairement son nom parmi les rois Athéniens. Pausanias assure qu'après la mort d'Érechthée, ses enfans disputerent la couronne; & ayant pris pour arbitres Xuthus, pere d'Ion, & Achéus son frere, ils prononcerent en faveur de Cécrops. Peut-être qu'Ion, proclamé Roi par le peuple, ne put se maintenir contre les factions de ses beaux-freres; & c'est ce qui l'a exclu du catalogue des rois d'Athènes.

Quoi qu'il en soit, chassé de l'Attique par ses concurrens, il se retira avec son pere & son oncle dans cette partie du Péloponnèse, qu'on appelloit alors Égiale. Il marchoit déjà contre les Égialéens & contre Sélinus leur roi, lorsque celui-ci lui envoya offrir en mariage Hélice sa fille unique. Ion l'epousa, fut adopté par le Roi, & désigné son successeur. Il eut en effet le bonheur de lui succéder; il bâtit une ville qu'il nomma Hélice du nom de sa femme, & il voulut que de son propre nom ses sujets s'appellassent Ioniens. Ion regnoit dans ce païs, lorsque les Athéniens qui étoient en guerre avec les Eleusiniens, lui donnerent le commandement de leur armée; mais, il mourut quelque tems après, & du tems de Pausanias, on voyoit encore sa sépulture à Potamos, bourgade de l'Attique. Ses descendans se maintinrent sur le trône jusqu'à ce qu'enfin ils furent chassés du païs, eux & leurs

(*a*) Strab. pag. 327. Ptolem. L. IV. c. 9.

(*b*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. VII. p. 357.

(*c*) Strab. p. 383. Pauf. p. 59, 110, 396, 397. Herod. L. VII. c. 94. L. VIII. c. 44. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 101. *& suiv.* T. VII. pag. 92. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VI. pag. 106.

fujets par les Achéens, qui eux-mêmes avoient été chassés d'Argos & de Lacédémone par les Doriens.

Ce Prince, en mourant, laissa cinq fils, Pitiréus, Pythion, Ægicoros, Argadéus, Hoptes, & la princesse Bura. On assure qu'il avoit divisé le peuple d'Athènes en quatre classes, en soldats, prêtres, artisans & laboureurs.

ION, *Ion*, Ἴων, (*a*) Athénien, fils de Gargettus, quitta sa patrie, pour aller s'établir à Héraclée dans l'Élide.

ION, *Ion*, Ἴων, (*b*) nom que Velleius Paterculus donne à celui, sous la conduite duquel il prétend que les Ioniens passerent dans l'Asie mineure.

ION, *Ion*, Ἴων, (*c*) Poëte élégiaque & tragique tout ensemble, étoit fils d'Orthomène, & naquit dans l'isle de Chio. Gyraldus a cru que c'est sous le nom de ce même Ion, que Platon a mis un de ses dialogues; mais, outre que celui qui en est le principal interlocuteur y est surnommé Éphésien, & que le fils d'Orthomène avoit constamment pris naissance dans l'isle de Chio, le témoignage que Longin rend aux talens de celui-ci, ne permet pas de le confondre avec le Rhapsode de Platon.

La haine d'Ion pour Périclès est assez marquée dans Plutarque; cet Écrivain n'en rapporte point le motif, mais nous croyons l'avoir trouvé dans Athénée. Ion lui-même avouoit dans ses élégies, qu'il avoit été épris des charmes de Chrysilla fille de Télée Corinthien; & l'on sçait de plus que Périclès en avoit aussi été amoureux. Il est naturel de présumer que Chrysilla ne donna pas la préférence au Poëte sur le Capitaine; & voilà ce qui en fondant la haine du Poëte, aura donné occasion à plusieurs élégies.

Il s'en faut bien cependant, que les fragmens qu'Athénée nous en a conservés, ne soient dans le caractère plaintif, à moins que ces fragmens qui sont pleins des louanges de Bacchus, & qui ne respirent que la débauche, ne soient la fin de quelque plainte, où, à l'exemple d'Archiloque, le Poëte cherche sa consolation dans le vin. Cette maniere, au reste, feroit d'un mauvais goût, & contraire à la pratique des Anciens. Il semble, suivant la remarque du pere Gallutius sçavant Jésuite Italien, qu'ils aient affecté, lorsqu'ils ne finissoient pas leurs élégies par des inscriptions funebres, de les finir comme ils les avoient commencées, & qu'ils ne les aient cru parfaites, qu'autant que la fin répondoit au commencement, soit pour la pensée, soit pour l'expression même. Sans parler de

(*a*) Pauf. p. 388.
(*b*) Vell. Paterc. L. I. c. 4.
(*c*) Strab. pag. 645. Plut. Tom. I. p. 154. Suid. Tom. I. pag. 1263, 1264. Athen. pag. 68, 91. *& seq.* Pauf. pag. 314, 404 Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. T. VII. p. 357, 358.

Tibulle

Tibulle & d'Ovide, Properce, celui des Élégiaques Latins qui a le plus imité les Grecs, Properce, dis-je, fournit lui seul un grand nombre de ces sortes d'exemples.

Ion vivoit sous la quatre-vingt-deuxième Olympiade, vers l'an 452 avant Jesus-Christ. Aristophane, Athénée, Suidas & plusieurs autres, parlent de lui & de ses ouvrages, en divers endroits de leurs écrits. Diogène Laërce rapporte que ce Poëte fit plusieurs voyages avec Archélaüs le physicien, & fit jouer sa première tragédie sous la quatre-vingt-deuxième Olympiade, & non pas sous la soixante-douzième comme Vossius & d'autres l'ont écrit, trompés par Portus, qui, dans sa traduction de Suidas, a expliqué ΠΒ ὀλυμπιάδι, la soixante-douzième Olympiade, au lieu de dire la quatre-vingt-deuxième. Le scholiaste d'Aristophane dit la même chose que Suidas. Il y en a qui attribuent douze pieces à Ion; mais, d'autres lui en donnent trente; & d'autres, quarante.

ION, *Ion*, Ἴων, (*a*) Thessalonicien, qui, après avoir été le favori de Persée, le trahit dans sa mauvaise fortune. Comme ce Prince lui avoit confié tous ses enfans à l'excèption d'un seul, il les livra à Cn. Octavius; ce qui obligea Persée, comme une bête à qui on a enlevé ses petits, à se remettre & à se livrer lui-même à ceux qui avoient ses enfans.

ION, *Ion*, Ἴων, (*b*) philosophe Platonicien, passoit pour avoir seul pénétré dans les secrets de son maître.

Lucien l'introduit dans son dialogue du Banquet, qui est la description d'une noce, & le suppose précepteur du marié. » Tu sçais comme il est beau, » & de bonne mine, fait-il » dire de ce Philosophe à un » des interlocuteurs, & qu'on » le nomme la règle, parce » que c'est un esprit fort réglé; » aussi tous lui faisoient hon» neur. «

IONDA, *Ionda*, bourg de l'Asie mineure, près d'Éphèse, selon Diodore de Sicile.

IONE, *Ione*, fille de Naulochus, donna son nom à la contrée, appellée Ionica. *Voyez* Ionica.

IONE, *Ione*, fille d'Autolichus, fut, dit-on, changée en nymphe.

IONICA, *Ionica*, (*c*) contrée d'Italie, selon Solin. Cet Auteur dit que la contrée, nommée Ionica, prit ce nom d'Ione, fille de Naulochus, laquelle voloit sur les grands chemins, & qui fut tuée par Hercule. Martianus Capella copie Solin. Saumaise, qui ne trouve point d'autre Auteur qui ait ainsi nommé cette contrée, doute s'il ne faudroit pas lire Cho-

(*a*) Plut. T. I. p. 269. Tit. Liv. L. XLII. c. 58. L. XLV. c. 6. Roll. Hist. Anc. T. V. p. 78, 79.

(*b*) Lucian. T. II. p. 467, 848, 868.
(*c*) Solin. pag. 53.

nica de la ville de Chone.

IONICUS, *Ionicus*, Ἰωνικὸς, (*a*) né à Sardes, étoit fils d'un illustre médecin, & vivoit dans le quatrième siecle. Il prit les leçons de Zénon, un des plus célebres médecins de ce tems-là, & se fit dans la suite une réputation, qui ne le cédoit point à celle de son Maître. Il cultiva aussi l'art oratoire, la logique & la poësie. Il laissa deux fils bien dignes de la réputation de leur pere.

IONIDES, *Ionidæ*, Ἰωνίδαι, Municipe de Grece, dans l'Attique, dans la tribu Égéïde, selon Étienne de Byzance.

IONIDES, *Ionides*, nom que Dénys le Périégete donne à des isles de l'Asie mineure, situées près de l'Ionie. Il nomme, entr'autres, Samos, Caunus, & Chio.

IONIDES, *Ionides*, Ἰωνίδες, (*b*) nymphes. Pausanias dit qu'auprès d'Héraclée, village de l'Élide, il y avoit une fontaine qui alloit tomber dans le fleuve Cythérus, & sur le bord de la fontaine un temple consacré à des nymphes qui avoient chacune leur nom particulier; car, on les nommoit Calliphaé, Synallaxis, Pégée & Iasis; ce qui n'empêchoit pas que d'un nom général, on ne les appellât aussi les nymphes Ionides. Les bains de cette fontaine étoient fort bons pour les lassitudes & pour toute sorte de rhumatismes. Quant aux nymphes, on croyoit que le nom d'Ionides leur avoit été donné à cause d'Ion, fils de Gargettus, qui quitta Athènes pour venir s'établir là.

IONIE, *Ionia*, Ἰωνία, (*c*) province du Péloponnèse. C'étoit le païs qu'habitoient les Ioniens, avant leur transmigration dans l'Asie mineure. Ce païs étoit divisé en douze cantons, dont les Ioniens furent dépouillés par les Achéens. *Voyez* Achaïe & l'article suivant.

IONIE, *Ionia*, Ἰωνία, (*d*) province maritime de l'Asie mineure, qui, selon les cartes de M. d'Anville, avoit pour bornes au nord l'Éolide, à l'orient la Lydie, au midi la Carie, & au couchant la mer Égée. Il est vrai que ces bornes sont déterminées d'une maniere générale, & que dans le fond on ne convient pas des limites précises de cette province. Mais, avant que d'insister davantage

(*a*) Eunap. p. 142. *& seq.*

(*b*) Pausf. p. 387, 388.

(*c*) Herod. L. I. c. 145, 146. Pausf. p. 396. *& seq.* Strab. p. 383. *& seq.*

(*d*) Suid. Tom. I. p. 1264. Pausf. pag. 257, 349, 350, 396. *& seq.* Strab. p. 383. *& seq.* 632. *& seq.* Herod. L. I. c. 6, 28, 141. *& seq.* L. II. c. 16, 152. L. III. c. 90. L. IV. c. 133, 136. L. V. c. 28. *& seq.* L. VI. c. 1. *& seq.* L. VII. c. 94. L. IX. c. 105. Plin. T. I. pag. 277. *& seq.* Plut. T. I. p. 12. Q. Curt. L. IV. c. 5. L. VI. c. 3. Ptolem. L. V. c. 2. Pomp. Mel. p. 77. *& seq.* Diod. Sicul. pag. 260. *& seq.* Just. L. II. c. 5, 12. Corn. Nep. in Miltiad. c. 3, 4. in Alcib. c. 4, 5. in Conon. c. 2, 5. in Datam. c. 2. Roll. Hist. Anc. Tom. II. p. 5, 15, 144. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VI. pag. 106. Tom. IX. p. 122. *& suiv.*

ſur cet article & ſur le reſte de la partie topographique, jettons un coup d'œil ſur les habitans du païs, en reprenant les choſes dès l'origine.

I. Les Ioniens avoient pris le nom d'Ion, fils de Xuthus, & petit-fils d'Hellen. Ce Prince, qui avoit épouſé la fille de Sélinus, roi des Égialéens, ayant ſuccédé à ſon beau-pere, voulut que de ſon nom ſes ſujets s'appellaſſent Ioniens. Voilà ce que nous apprenons de Pauſanias. D'autres racontent la choſe un peu différemment. Mais, au fond, cela revient au même. Après la mort d'Ion, ſes deſcendans ſe maintinrent ſur le trône; mais, dans la ſuite, les Doriens ayant chaſſé d'Argos & de Lacédémone la poſtérité d'Achéus, frere d'Ion, envoyerent aux Ioniens un héraut pour leur dire qu'ils euſſent à les recevoir dans leur païs, & à les recevoir à l'amiable ſans qu'il fût beſoin d'employer la force. Les Ioniens furent fort allarmés de ce compliment; ils craignirent avec raiſon que s'ils recevoient ces Doriens déjà unis avec les Achéens, ils ne vouluſſent être gouvernés par leur roi Tiſamène, fils d'Oreſte, que ſa valeur & la nobleſſe de ſon ſang rendoient en effet fort illuſtre. Au lieu donc d'accepter la propoſition, ils marcherent contre les Achéens. Tiſamène fut tué des premiers dans le combat; cependant, les Achéens eurent l'avantage & pouſſerent les Ioniens juſqu'à Hélice, où ceux-ci ſe voyant près d'être forcés, furent obligés de capituler, & eurent la liberté de ſe retirer où ils voudroient. Ils ſe réfugierent en Attique. Les Athéniens & leur roi Mélanthus, fils d'Andropompe, les reçurent à bras ouverts par conſidération pour la mémoire d'Ion, & pour ſes grands ſervices. D'autres diſent qu'il y eut auſſi de la politique dans cet acte de générosité, & que ſi les Athéniens recueillirent ces fugitifs, ce fut moins par amitié pour eux, que pour ſe fortifier de leur ſecours contre les Doriens qu'ils commençoient à appréhender.

Quelques années après, la diſcorde ſe mit entre Medon & Nilée les deux aînés des fils de Codrus. Chacun d'eux vouloit regner. Nilée mépriſoit ſon frere, parce qu'il étoit boiteux, & juroit qu'il ne lui obéiroit jamais. L'affaire ayant été portée à l'oracle de Delphes, la Pythie prononça en faveur de Médon & lui adjugea le royaume d'Athènes. Nilée & les autres fils de Codrus, ne pouvant digérer cette préférence, réſolurent d'aller chercher fortune ailleurs. Ils furent ſuivis de quelques Athéniens de bonne volonté & de la plûpart des Ioniens. Ce fut la troiſième colonie qui ſortit de Grece, compoſée d'une multitude étrangere & commandée par un chef étranger. Pluſieurs autres Grecs ſe joignirent aux Ioniens. 1.° Il y eut des Thébains ſous la con-

duite de Philotas, petit-fils de Pénélée ; 2.° des Orchoméniens Minyens à cause de l'affinité qu'ils avoient avec les fils de Codrus; 3.° des Grecs de tous les endroits de la Phocide, excepté de Delphes ; 4.° enfin des Abantes de l'isle d'Eubée. Philogène & Damon, Athéniens, tous deux fils d'Euctémon, donnerent aux Phocéens des vaisseaux pour passer la mer, & en prirent eux-mêmes le commandement. Tous ces aventuriers firent voile en Asie, se répandirent sur la côte, & s'emparent les uns d'une ville, les autres d'une autre. Nilée avec sa troupe se rendit maître de Milet.

Les Ioniens exterminerent dans cette dernière tout ce qu'il y avoit d'hommes, à la réserve de ceux qui voyant la ville prise chercherent leur salut dans la fuite. Les femmes & les filles furent épargnées, & les Ioniens s'allierent ensuite avec elles. Cependant, Androcle, fils de Codrus, fit une descente à Éphèse avec les Ioniens qui suivoient ses enseignes. Il chassa d'abord les Léleges & les Lydiens qui tenoient la ville haute. Ceux qui demeuroient au tour du temple, lui ayant prêté serment de fidélité, ne furent troublés en aucune façon ; ensuite, il prit Samos, & en chassa les habitans. Les Ioniens nouvellement établis à Éphèse, posséderent quelque tems Samos avec toutes les isles voisines. Après quelques années, les Samiens étant rentrés dans leur ville, Androcle alla secourir ceux de Priene contre les Cariens. Les Grecs demeurerent victorieux, mais Androcle fut tué dans le combat.

Les Ioniens s'établirent ensuite à Myonte & à Priene, & poussant leurs conquêtes ils dépouillerent peu à peu les Cariens de toutes leurs villes. Cyarete, un des fils de Codrus, repeupla Myunte. A l'égard de Priene, comme parmi les Ioniens, il y avoit des Thébains, Philotas, petit-fils de Pénélée, & Épytus, fils de Nilée, furent les chefs de la colonie qui y entra.

Les Ioniens firent alliance avec les Grecs qui s'étoient rendu maîtres de Colophon, & ces deux peuples fondus, s'il faut ainsi dire, en un, furent assujettis, au même gouvernement & aux mêmes loix. Damasichthon & Prométhus, tous deux fils de Codrus, de chefs de la colonie étoient devenus rois des Ioniens. Mais, bientôt la mésintelligence se mit entre ces deux freres ; Prométhus tua Damasichthon, & s'enfuit à Naxe où il mourut. On rapporta son corps dans ses États, où les fils de Damasichthon le reçurent & l'inhumerent. Le terroir de Lébédos, qui étoit très-fertile, quoique situé sur le bord de la mer, étoit occupé par les Cariens. Andrémon, fils de Codrus & chef d'une colonie Ionienne, les en chassa.

Les Orchoméniens Minyens

de leur côté s'établirent à Téos sous la conduite d'Athamas, petit-fils, à ce que l'on dit, de cet Athamas qui eut Éole pour pere. Téos fut une des villes où les Grecs & les Cariens sçurent compatir ensemble. Apécus, arriere petit-fils de Mélanthus, y amena aussi des Ioniens qui ne troublerent en rien ni les Orchoméniens, ni les naturels du païs; & quelques années ensuite il y vint encore un essain d'Athéniens & de Béotiens.

Quant aux Érythréens, suivant leur tradition, ils vinrent autrefois de Crete avec Érythrus, fils de Rhadamanthe, lequel Érythrus donna son nom à la ville. Mais, ils n'étoient pas les seuls d'habitans. Il se mêla parmi eux des Lyciens, des Cariens & des Pamphyliens. A ces peuples se joignit encore un certain nombre d'hommes, que Cnopus, autre fils de Codrus, tira de chaque ville d'Ionie, & qu'il fit entrer dans Érythres. Pour les Clazoméniens & les Phocéens, ils n'avoient aucune ville en Asie avant l'arrivée des Ioniens. En effet, quelques-uns de ces Ioniens, après avoir long-tems erré de côté & d'autre, s'aviserent de venir demander un chef aux Colophoniens, qui leur donnerent Parphorus. Sous les auspices de ce chef, ils bâtirent une ville au pied du mont Ida; mais, bientôt après, ils l'abandonnerent, & s'en étant retournés dans la nouvelle Ionie, ils fonderent Scyppium vers les confins de la Colophonie. Ils s'en dégoûterent encore, & en étant sortis ils se fixerent enfin dans le païs où ils étoient du tems de Pausanias, & bâtirent la ville de Clazomène en terre ferme; la peur qu'ils eurent des Perses fit même qu'ils passerent dans l'isle qui étoit située vis-à-vis. Les Phocéens Asiatiques descendoient originairement de ceux qui occupoient la Phocide située auprès du mont Parnasse. Les Ioniens ne voulurent ni faire alliance avec eux, ni les admettre dans l'assemblée des États, qu'à condition qu'ils obéiroient à des Rois du sang de Codrus. C'est pourquoi, ils prirent chez les Érythréens & chez ceux de Téos trois Princes de cette maison, sçavoir Œtès, Périclus & Abartus.

Les Ioniens possédoient plusieurs autres villes dans les isles. Ils avoient Samos au-dessus de Mycale, & Chio vis-à-vis du mont Mimas. Ils furent reçus dans Samos moins par amitié que par force. Ils avoient à leur tête Proclès, fils de Pityrée; c'étoit un Épidaurien qui menoit avec lui bon nombre de ses compatriotes que Déïphon & les Argiens avoient chassés de l'Épidaurie.

Pour Smyrne qui étoit une des douze villes appartenantes aux Éoliens, les Ioniens ayant assemblé un corps de troupes à Colophon, allerent en faire le siege & la conquirent sur les Éoliens. Dans la suite, ils

donnerent aux habitans le droit d'envoyer des députés à l'assemblée des États généraux d'Ionie. Mais, tout cela, dit Pausanias, doit s'entendre de l'ancienne Smyrne; car, pour celle qui subsiste aujourd'hui, c'est Alexandre, fils de Philippe, qui l'a bâtie sur une apparition qu'il eut en songe.

II. Quand les Ioniens eurent appris la victoire que les Perses avoient remportée sur les Lydiens, ils envoyerent des ambassadeurs à Cyrus, pour lui demander à être reçus parmi ses sujets aux mêmes conditions que les Lydiens, mais Cyrus ne répondit à leur demande que par ce conte qu'il leur fit. » Un » joueur de flûte, leur dit-il, » voyant quantité de poissons » dans la mer, commença à » jouer de sa flûte, s'imaginant » les attirer à terre par le char» me & par la douceur de la » musique. Mais, quand il se » vit frustré de son espérance, » il jetta un filet dans la mer, » prit un grand nombre de ces » poissons, & les attira sur le » rivage. Et comme il les vit » sauter sur terre : Cessez, dit» il, cessez maintenant de sau» ter, puisque vous n'en avez » voulu rien faire, quand j'ai » tâché de vous y obliger en » jouant de la flûte. « Ainsi parla Cyrus aux Ioniens, parce qu'ils avoient refusé d'entrer dans son alliance, & d'abandonner Crésus quand il les en avoit sollicités par des ambassadeurs, & que maintenant que toutes choses lui avoient heureusement réussi, ils vouloient bien être ses sujets & se soumettre à son Empire. Les Ioniens s'en retournerent donc chacun dans leurs villes qu'ils firent aussi-tôt fortifier. Ensuite, ils s'assemblerent tous au Panionium excepté les Miléfiens, que Cyrus avoit reçus aux mêmes conditions que les Lydiens; & là les Ioniens furent d'avis qu'on envoyât à Sparte des ambassadeurs, pour demander du secours aux Lacédémoniens.

De tous les Ioniens, il n'y avoit donc que les Miléfiens qui eussent fait alliance avec Cyrus, & ils l'avoient faite, disoient-ils, par la crainte qu'ils avoient de sa puissance. Quant aux Insulaires, ils ne voyoient rien encore qu'ils pussent craindre, parce que les Phéniciens n'étoient pas encore sous la domination des Perses, & que les Perses n'étoient pas encore instruits dans la Marine. Au reste, les Miléfiens ne s'étoient séparés des Ioniens, que parce que tous les Grecs ensemble n'avoient pas beaucoup de force, & que les Ioniens étoient les plus foibles & les moins estimés de tous. En effet, il n'y avoit alors que la ville d'Athènes qui fût en considération; & les autres Ioniens, aussi-bien que les Athéniens, ne vouloient point être appellés Ioniens.

Lorsque les ambassadeurs des Ioniens furent arrivés à Sparte, où ils étoient allés en diligence,

ils choisirent entr'eux un Phocéen, nommé Pytherme, pour porter la parole au nom de tous. Ainsi, Pytherme s'étant vêtu d'une robe de pourpre pour obliger les Lacédémoniens de s'assembler en plus grand nombre, se présenta dans leur assemblée, & les exhorta par un long discours à secourir les Ioniens. Mais, on ne lui accorda pas ce qu'il demandoit ; & toutefois les Lacédémoniens firent aussi-tôt partir un vaisseau chargé d'hommes pour observer ce que faisoit Cyrus, & ce que faisoient les Ioniens. Lorsque ce vaisseau fut arrivé à Phocée, ceux qui étoient dedans envoyerent à Sardes le plus considérable d'entr'eux, nommé Macrines, pour faire sçavoir à Cyrus de la part des Macédoniens, qu'il ne fit aucun dommage à pas une des villes Grecques, parce que s'il faisoit contr'elles quelque entreprise, ils ne pourroient le souffrir, & seroient contraints de les défendre. On dit que Cyrus ayant oui parler Macrines, demanda aux Grecs qui étoient à l'entour de lui, quelles gens étoient les Lacédémoniens, & s'ils étoient en grand nombre ; & que l'ayant sçu, il fit cette réponse aux Spartiates : » Je » n'ai jamais redouté, dit-il, » ces sortes d'hommes qui ont » dans leur ville une place de » commerce pour se tromper » les uns les autres par des ser- » mens mutuels. Si les Dieux » me conservent la vie, je fe- » rai bien ensorte, qu'ils dé- » plorcront leurs propres mal- » heurs, & non pas ceux des » Ioniens. « Ces paroles de Cyrus s'adressoient en général à tous les Grecs, parce qu'ils avoient de grandes places dans leurs villes, où l'on faisoit un commerce de marchandises, & où ils traitoient des affaires ; ce qui n'étoit point en usage parmi les Perses.

Cyrus ne faisoit pas cependant grand état des Ioniens ; & quoiqu'il eût été de son intérêt de les attaquer les premiers, il se contenta d'envoyer contr'eux un de ses lieutenans. Mazare fut d'abord chargé de cette expédition ; mais, étant mort de maladie bientôt après, on lui substitua Harpagus. Celui-ci, étant entré dans l'Ionie, y prit aisément les villes par le moyen des tranchées qu'il faisoit faire à l'entour, après avoir contraint les habitans de se retirer entre leurs murailles ; & la première des Ioniens, dont il se rendit maître par cette invention, fut la ville de Phocée. Les habitans l'ayant abandonnée, passerent dans l'isle de Chio, & dans la suite dans celle de Corse. Les Teiens eurent un sort à peu près semblable ; car, aussi-tôt qu'Harpagus eut pris leur ville par le moyen de ces tranchées dont nous avons déjà parlé, ils se mirent tous sur des vaisseaux, & passerent dans la Thrace.

Ce furent là les seuls Ioniens qui préférerent la liberté à la

patrie, & qui l'abandonnerent pour éviter la servitude. Néanmoins, les autres Ioniens, excepté ceux de Milet, résisterent à Harpagus, lui donnerent bataille, & montrerent chacun leur courage & leur générosité en combattant pour leur païs; mais, enfin ayant été pris & vaincus, ils demeurerent dans leurs villes, & se soumirent au vainqueur. Pour les Miléfiens qui avoient fait alliance avec Cyrus, comme nous avons déjà dit, ils étoient dans la tranquillité, & jouissoient d'une profonde paix. Ce fut donc par ce moyen que l'Ionie fut réduite en servitude. Au reste, quand Harpagus se fut rendu maître des Ioniens qui étoient en terre ferme, les Insulaires épouvantés par cet exemple se rendirent d'eux-mêmes à Cyrus.

Mais, quoique les Ioniens fussent misérablement persécutés, ils ne laisserent pas de s'assembler au Panionium, & Bias de Priene leur donna un conseil salutaire, & qui les eût rendu les plus heureux de tous les Grecs s'ils eussent voulu l'exécuter. Il leur avoit conseillé d'aller tous ensemble en Sardaigne, & d'y bâtir une ville pour tous les Ioniens, & leur fit connoître qu'ils sortiroient de la servitude par cette voie, qu'ils vivroient heureusement, & qu'étant maîtres de la plus grande de toutes les isles, ils seroient maîtres aussi des autres; que si au contraire ils demeuroient dans l'Ionie, il ne voyoit reluire pour eux aucun rayon d'espérance de recouvrer la liberté. Voilà le conseil que Bias donna aux Ioniens, quand ils furent réduits en servitude, & avant que l'Ionie fût vaincue & subjuguée, Thalès Myléfien, qui étoit descendu d'une ancienne maison des Phéniciens, avoit donné aux Ioniens cet avis prudent & sage, qu'on établît dans la ville de Téos qui étoit au milieu de l'Ionie, un Sénat où l'on délibéreroit des affaires communes, & que néanmoins les autres villes n'en fussent pas estimées inférieures. Mais, ces conseils qui furent donnés par ces deux grands hommes, ne furent pas écoutés.

III. Sous le regne de Darius, environ l'an 504 avant Jesus-Christ, les Ioniens se révolterent contre les Perses. La troisième année depuis leur révolte, ces peuples ayant rassemblé toutes leurs forces, & étant assistés de vingt vaisseaux d'Athènes & de cinq d'Érétrie, ville de l'isle d'Eubée, firent voile pour Éphèse, & y ayant laissé leurs vaisseaux, ils marcherent vers la ville de Sardes, qu'ils trouverent sans défense, & dont ils se rendirent maîtres, excepté la citadelle, où Artapherne se retira, & où on ne put le forcer. Comme la plûpart des maisons de cette ville étoient construites de roseaux, & par conséquent fort combustibles, un soldat ayant mis le feu à une maison, la flamme se com-

muniqua aux autres, & réduisit toute la ville en cendres. Après cet accident, les Perses & les Lydiens ayant rassemblé leurs forces pour leur défense, les Ioniens comprirent qu'il étoit tems de songer à la retraite. Pour cet effet, ils marcherent avec toute la diligence possible pour regagner leurs vaisseaux à Ephèse ; mais, les Perses y étant arrivés presque aussi-tôt qu'eux, les attaquerent fort vivement, & en défirent un grand nombre.

Quelques trois ans après, les principaux généraux de Darius, voyant que Milet étoit le centre de la confédération Ionienne, résolurent d'y conduire toutes leurs forces, comptant que s'ils pouvoient emporter cette ville, toutes les autres tomberoient d'elles-mêmes. Les Ioniens en ayant eu avis, convinrent dans leur assemblée générale de ne point mettre d'armée en campagne, mais de fortifier Milet, & de la pourvoir, autant qu'il leur feroit possible, de tout ce qui étoit nécessaire pour soutenir un siege, & de rassembler toutes leurs forces pour combattre les Perses sur mer, leur habileté dans la marine leur faisant croire qu'ils auroient l'avantage dans un combat naval. Leur rendez-vous fut à Lade, petite isle vis-à-vis de Milet, où ils se trouverent avec trois cens cinquante-trois vaisseaux. A la vue de cette flotte, les Perses, quoique plus forts de la moitié pour le nombre des vaisseaux, craignirent l'évenement du combat, & l'éviterent, jusqu'à ce que par le moyen de leurs émissaires ils eurent débauché la plus grande partie des confédérés, & les eurent engagés à se retirer ; de sorte que, quand on en vint aux mains, ceux de Samos, de Lesbos, & plusieurs autres, firent voile pour retourner en leur païs, & la flotte confédérée ne se trouva forte que d'une centaine de vaisseaux. Aussi fut-elle bientôt accablée par le nombre, & presque absolument détruite. Ensuite, la ville de Milet ayant été assiégée, devint la proie des vainqueurs, qui la ruinerent entiérement ; ce qui arriva six ans après la révolte d'Aristagore. Toutes les villes, tant celles du continent, que celles qui étoient sur le bord de la mer & dans les isles, rentrerent bientôt après dans le devoir, soit volontairement, soit par force. On traita ceux qui firent quelque résistance, comme on les en avoit menacés. Les jeunes gens les mieux faits furent destinés à servir dans le palais du Roi, toutes les filles furent envoyées en Perse ; les villes, de même que les temples, furent réduites en cendres. Voilà ce que leur attira la révolte où ils furent entraînés par les desseins ambitieux d'Aristagore & d'Hystiée.

Ce désastre n'empêcha pas les Ioniens de secouer encore le joug des Perses, comme ils fi-

rent sous le regne de Xerxès. Le jour même de la bataille de Platées, les Ioniens donnerent un grand combat contre les Perses. Mais, pour en expliquer l'occasion, nous reprendrons les choses de plus haut. Léotychide de Lacédémone & Xantippe d'Athènes, commandans de l'armée navale, avoient rassemblé dans le port d'Égine leurs vaisseaux qui venoient de vaincre à Salamine. S'étant reposés là quelques jours, ils firent voile vers Délos avec deux cens cinquante galeres. Y étant arrivés, il leur vint une députation de Samos, qui les supplia de travailler à la délivrance des Grecs de l'Asie. Léotychide ayant fait assembler tous les chefs, le conseil écouta favorablement ces députés, & la flotte partit incessamment de Délos pour l'exécution de l'entreprise qu'on leur avoit proposée. Les généraux de la flotte ennemie qui étoient dans les ports de Samos, se mirent en mer sur cette nouvelle; & comme ils ne se croyoient pas en état de s'exposer à une bataille, dès qu'ils furent arrivés à Mycale d'Ionie, ils tirerent tous leurs vaisseaux à terre; & là ils les environnerent d'un fossé profond & d'une muraille de bois. Non contens de cette précaution, ils firent venir de l'infanterie de Sardes & des villes d'alentour, au nombre de cent mille hommes; & ne doutant point qu'ils n'allassent avoir sur les bras toute l'Ionie révoltée, ils se fournirent de toutes les provisions nécessaires pour une guerre de conséquence. Léotychide de son côté, accompagné de toute sa flotte, s'avança en bon ordre du côté de Mycale, & envoya d'abord sur un seul navire un héraut, l'homme de toute son armée qui avoit la plus forte voix. Il lui ordonna de côtoyer le plus près qu'il se pourroit le rivage où les Barbares étoient campés; & là de crier à pleine tête que les Grecs vainqueurs des Perses à Platées, arrivoient actuellement pour mettre en liberté les villes Grecques de l'Asie. Le but de Léotychide dans cette proclamation étoit de faire révolter les Grecs qui servoient dans l'armée ennemie, & d'y jetter par là de la mésintelligence & du désordre; ce qui ne manqua pas d'arriver. Car, le héraut n'avoit pas encore achevé son tour, que les Perses commencerent à se défier de leurs soldats Grecs, & ceux-ci à projetter entr'eux leur révolte. Alors, les généraux de la flotte Grecque, attentifs à ce qui se passoit, firent débarquer toutes leurs troupes; & dès le lendemain, lorsqu'elles se mirent en ordre de bataille, le bruit se répandit effectivement que les Grecs étoient demeurés vainqueurs à Platées. Aussi-tôt Léotychide & ses lieutenans, ayant fait assembler leur armée, l'animerent au combat par plusieurs motifs, mais sur-tout en leur alléguant la victoire de leurs

compatriotes à Platées, comme celui de tous qui devoient leur donner le plus d'émulation & de confiance. L'évenement eut quelque chose de merveilleux; car, il fut vérifié dans la suite que les deux batailles, celle de Mycale & celle de Platées, avoient été données & gagnées le même jour; de sorte qu'on reconnut que Léotychide n'avoit aucunement reçu la nouvelle qu'il faisoit courir, la distance des lieux ne permettant pas qu'elle pût être encore arrivée, & qu'ainsi il ne l'avoit publiée d'avance que par un stratagême de guerre. Les généraux Perses de leur côté avoient commencé par ôter les armes à leurs troupes Grecques, sur lesquelles ils ne comptoient plus, pour en revêtir d'autres alliés; & en exhortant leurs soldats, ils leur alléguerent aussi pour les animer, que le roi Xerxès approchoit avec un puissant secours.

Les deux armées s'étant mises en ordre de bataille, & approchées l'une de l'autre, les Perses mépriserent le petit nombre de leurs ennemis & s'avancerent contr'eux avec des cris terribles. Ceux de Samos & de Milet avoient résolu de prendre ouvertement le parti des Grecs; ainsi, ils se déclarerent les premiers en faveur de l'armée Grecque contre l'ennemi commun. Ces Ioniens croyoient de bonne foi, que les vrais Grecs étoient plus braves qu'eux; ce ne fut pas néanmoins ce qui parut en cette occasion; car, les troupes de Léotychide craignant de voir Xerxès arriver de Sardes à la tête d'une grande armée, en étoient déja effrayées; & les avis se partageoient extrêmement sur le parti qu'on devoit prendre. Les uns prétendoient qu'il falloit attendre l'ennemi de pied ferme; & les autres soutenoient au contraire, qu'ils n'avoient point d'autre ressource que de se rembarquer. Le différend fut terminé par les Perses, qui dans ce moment tomberent sur eux, en jettant des cris effroyables. Les Grecs obligés par cette surprise d'interrompre leur consultation, soutinrent ce choc qui fut très-rude. Le combat fut long-tems douteux, & il en périt beaucoup de part & d'autre. Mais, dès que les Samiens & les Milésiens se furent avancés du côté de leurs compatriotes, les Grecs prirent courage, & les Barbares déconcertés à la vue de cette désertion, perdirent un nombre considérable des leurs, & enfin se mirent en fuite. Pendant que l'armée victorieuse les poursuivoit jusque dans leur camp, les Éoliens & plusieurs autres Grecs de l'Asie, s'attacherent à la fortune déjà décidée, d'autant plus volontiers qu'ils avoient envie depuis longtems de se soustraire au joug des Perses. Ainsi, sans se mettre en peine, ni de leurs ôtages, ni de leurs fermens, ils se joignirent aux autres Grecs dans la poursuite des Barbares. Il y eut du côté des Perses plus de qua-

rante mille hommes de tués ; les autres se sauverent dans leur camp, & plusieurs prirent le chemin de Sardes.

Léotychide & Xantippe, retournés à Samos, reçurent les Samiens & les Ioniens dans leur alliance, & ensuite leur conseillerent d'abandonner l'Asie, & de venir s'établir en Europe, en leur promettant de leur céder les terres de tous ceux qui auroient pris le parti du Roi, après les avoir exterminés. Car, enfin demeurant en Asie, ils auroient toujours dans leur voisinage des ennemis beaucoup plus puissans qu'eux, & les Grecs qui habitoient tous en deçà de la mer, seroient trop éloignés d'eux pour les secourir dans le besoin. Les Éoliens & les autres Ioniens entendant ces propositions, s'y rendoient déjà, & se disposoient à se transporter avec eux en Europe. Mais, les Athéniens changerent d'avis tout d'un coup, & se mirent à inviter les Ioniens à demeurer dans leur païs, en leur disant que quand aucune autre ville Grecque ne les soutiendroit, ils pouvoient toujours compter sur l'assistance des Athéniens leurs alliés & leurs parens. Le motif de ce changement fut que les Ioniens étant établis dans leurs nouvelles habitations par le corps de la Grece entière, les Athéniens craignirent qu'ils ne voulussent plus regarder Athènes comme leur capitale, ni reconnoître sa jurisdiction. Quoi qu'il en soit, les Ioniens renoncerent à leur projet, & demeurerent dans l'Asie.

IV. L'Ionie en général jouissoit du plus beau ciel du monde. La température de l'air y étoit extrêmement douce & agréable. On ne voyoit nulle part ailleurs de si beaux temples ; celui de Diane d'Éphèse étoit le plus considérable par sa grandeur & par sa richesse. Apollon en avoit un à Branchide dans le territoire de Milet, & un autre à Claros près de Colophon ; ces deux là n'étoient pas achevés. Les Perses avoient voulu brûler celui de Junon à Samos, & celui de Minerve à Phocée ; quoiqu'endommagés par le feu l'un & l'autre, ils causoient encore de l'admiration. Le temple d'Hercule à Érythres & celui de Minerve à Priene faisoient beaucoup de plaisir, celui-ci par la beauté dont étoit la statue de la déesse, celui-là par son antiquité. Le temple d'Esculape, que l'on voyoit à Smyrne, avoit été fait du tems de Pausanias ; il étoit bâti entre une montagne fort haute & un bras de mer, qui avoit cela de particulier qu'il ne mêloit ses eaux avec aucunes autres.

Mais, l'Ionie outre la beauté du climat & la magnificence de ses temples, avoit bien d'autres choses qui méritent qu'on en parle. Dans le territoire d'Éphèse on trouvoit le fleuve Cenchrius, le mont Pion ainsi nommé à cause de la fertilité de son terroir, la fontaine Ali-

pia, & aux environs de Milet la fontaine Biblis, si célebre par l'aventure de la malheureuse Biblis; à Colophon le bois sacré d'Apollon, où il y avoit des frênes d'une grande beauté, & près de ce bois le fleuve Alès de tous les fleuves de l'Ionie le plus renommé pour la fraîcheur de ses eaux. Lébédos étoit à voir pour ses bains également salutaires & magnifiques. Il y en avoit aussi plusieurs dans le voisinage de Téos sur le promontoire Macria, les uns creusés naturellement dans le roc sur le bord de la mer, les autres faits de main d'homme & fort ornés. Les Clazoméniens avoient aussi les leurs, où ils rendoient une espece de culte à Agamemnon. Auprès étoit un antre qu'ils disoient être l'antre de la mere de Pyrrhus, & ils faisoient je ne sçais quel conte de Pyrrhus berger. Les Érythréens avoient le bourg Chalcitis qui avoit donné son nom à leur troisième tribu; de ce côté-là on voyoit un promontoire qui avançoit dans la mer, & d'où sortoit une source d'eau, la meilleure & la plus saine qu'il y eût dans toute l'Ionie. Les Smyrnéens avoient dans leur païs la rivière de Mélès qui étoit une très-belle rivière; à sa source étoit une grotte où l'on disoit qu'Homère composoit ses poëmes. A Chio l'on voyoit le tombeau d'Œnopion, digne de curiosité par lui-même, & par les grandes choses que l'on racontoit de ce Héros. A Samos, sur le chemin qui menoit au temple de Junon, l'on montroit la sépulture de Rhadine & de Léontichus; il étoit assez ordinaire aux amans malheureux d'aller faire des vœux sur ce tombeau. En un mot, l'Ionie étoit pleine de curiosités qui ne le cédoient guère à pas une de celles que l'on trouvoit dans les autres endroits de la Grece.

Cette description topographique qu'on vient de lire, est tirée de Pausanias. Ce qu'on lit dans Hérodote, n'y est point contraire. » Les Ioniens, qui » ont le Panionium dans leur » païs, ont, dit cet Auteur, » les villes les mieux situées » que nous ayons jamais vues, » soit que l'on considere la » bonté de l'air, soit que l'on » regarde la commodité des » montagnes. Elles sont dans » une assiette qui n'est ni trop » haute ni trop basse, & qui » n'est point trop du côté de » l'occident, ni trop aussi vers » l'orient; car, ces sortes de » situations sont ordinairement » sujettes à la gélée & à la » pluie, à la chaleur & aux » brouillards. Ils ne parlent » pas une même langue, mais » ils en ont quatre différentes. » Milet, la première de leurs » villes, est tournée vers le » midi; Myonte & Priene qui » sont dans la Carie sont ensuite les plus considérables, » & se servent toutefois d'un » même langage. Pour Éphèse, » Colophon, Lébédos, Téos,

» Clazomène, & Phocée, qui » font dans la Lydie, elles ne » s'accordent pas pour la langue avec les trois villes dont » j'ai parlé, & parlent une » même langue. Il y en a trois » autres dans l'Ionie, dont il » y en a deux qui font insulaires, je veux dire Samos & » Chio, & une qui est en terre » ferme, que l'on appelle Érythres. Ceux de Chio & les » Érythréens parlent sans doute » un même langage, mais les » Samiens ont une langue particulière; & partant il y a » quatre sortes de langues dans » l'Ionie. « Telles étoient les douze principales villes des Ioniens, dont il est parlé dans plusieurs Auteurs. Hérodote croit que ces peuples se bornerent à ce nombre, parce que lorsqu'ils étoient dans le Péloponnèse, ils n'avoient non plus que douze villes.

On peut conclure de ces détails, que le nom d'Ionie n'étoit pas celui du païs, qu'occuperent les Ioniens venus de Grece; mais que l'on donna leur nom aux parties de la Carie & de la Lydie où ils s'établirent, & qu'Hérodote, dans le passage cité, appelle de leur véritable nom.

Ptolémée raccourcit l'Ionie du côté du nord, & en retranche la rivière d'Hermus & Phocée, pour les donner à l'Éolide. Il la raccourcit aussi au midi, & en ôte Pyrrha, Milet & Héraclée, qu'il place dans la Carie. Ainsi, il borne l'Ionie au nord par l'Hermus, & au midi par le Méandre. Mais, ces limites ne conviennent point avec celles que marquent les autres Auteurs.

Cette province reçut les lumières de l'Évangile, dès le tems des Apôtres. Elle eut des villes épiscopales, entre lesquelles Éphèse semble avoir tenu le premier rang. Cependant, elle ne fit point une province particulière; & dans les Notices, les évêchés de l'Ionie sont partagés entre diverses provinces. La province d'Asie, proprement dite, renfermoit Smyrne, Éphèse, Téos, Phocée, Érythres, Priene, Colophon, Clazomène.

La Notice de l'empereur Léon le Sage, où les rangs des sieges sont réglés, donne le premier entre ceux de l'Asie à l'évêque de Smyrne. La Carie comprenoit les évêchés d'Héraclée & de Milet; & les deux sieges de Samos & de Chio étoient d'une province particulière que l'on appella la *province des isles Cyclades*, selon la Notice de Hieroclès.

L'Ionie fait aujourd'hui partie des États du grand Seigneur, & elle est comprise dans ce qu'on appelle la Turquie d'Asie.

IONIEN [le Dialecte], (a) étoit un des quatre dialectes de la Grece. Ce dialecte étoit

(a) Roll. Hist. Anc. Tom. II. p. 17.

presque le même que l'ancien Attique. Mais, passant depuis dans quelques villes de l'Asie Mineure, & dans les isles adjacentes, qui étoient colonies des Athéniens & de ceux de l'Achaïe, il reçut là comme une nouvelle teinture, & ne suivit pas toute la délicatesse où arriverent depuis les Athéniens. C'est en cette langue qu'ont écrit Hippocrate & Hérodote.

IONIEN, *Ionicus*, terme qui se dit d'un pied composé qui entroit dans la versification. Il y avoit le grand & le petit Ionien; le grand Ionien étoit composé d'un spondée & d'un pyrrhique; & le petit, d'un pyrrhique & d'un spondée.

IONIENNE [la Mer], (*a*) *Mare Ionium*. On appelle mer Ionienne, non pas celle qui est le long de l'Ionie, mais celle qui est entre la Grece & la Sicile, & qui bat de ses flots la Macédoine, l'Épire, l'Achaïe & le Péloponnèse. Quelques anciens Auteurs, comme Thucydide, Lucain, Appien, &c. la confondent avec la mer Adriatique, ou du moins font de cette derniere un golfe de la mer Ionienne. On n'est pas aussi-bien d'accord touchant l'origine de son nom, que quelques-uns attribuent à Javan, fils de Japhet. Didyme le tire d'un certain Ionius, fils de Dyrrachius, qui fut tué par Hercule, & jetté dans cette mer. Solinus dit qu'elle l'a pris d'un petit païs aux extrêmités de l'Italie, nommé Iona. Eschyle & Lycophron le rapportent à Io, fille d'Inachus, qui alloit errante le long de ses côtes; d'autres, au naufrage de quelques Ioniens, ou à un certain Ion, pere d'Adria, qui donna son nom à la mer Adriatique.

IONIENS, *Iones*, [illegible], peuples célebres dans l'Antiquité. *Voyez* Ionie.

IONIENS, *Iones*, l'[illegible], (*b*) peuple d'Égypte, qui étoit une colonie des Ioniens Asiatiques. Ils arriverent en Égypte dans le tems que Psammitichus, un des rois Égyptiens, avoit été détrôné par les autres Rois. Il avoit été prédit à ce Prince infortuné, qu'il seroit vengé par des hommes d'airain qui sortiroient de la mer. Et en effet, les Ioniens qui avoient des armes d'airain, vinrent en Égypte par mer. Aussi-tôt un Égyptien vint trouver Psammitichus dans les marécages; & parce qu'il n'avoit jamais vu de soldats armés d'airain, il lui dit qu'il étoit sorti de la mer des hommes d'airain qui pilloient toute la campagne. Ce Prince, jugeant que l'oracle étoit accompli, fit alliance avec les Ioniens & les Cariens qui étoient avec eux, & les sollicita par des promesses avantageuses de demeurer auprès de lui; de sorte que par leur secours, & par les forces

(*a*) Plin. T. I. p. 161, 166, 180, 181. Tit. Liv. L. XXIII. c. 33. Strab. pag 323, 316, 317. Solin. pag. 175. Plut. Tom. I pag. 392, 725.

(*b*) Herod. L. II, c. 152. *& seq.*

de quelques Égyptiens qui tenoient encore son parti, il triompha des Rois qui l'avoient traité si indignement.

Quand Psammitichus se fut rendu maître de toute l'Égypte, il donna aux Ioniens & aux Cariens, des terres & des habitations de l'un & de l'autre côté du Nil; & ce lieu fut appellé le Camp. Il leur donna aussi, en leur distribuant ces terres, toutes les autres choses qu'il leur avoit promises. Il leur mit aussi entre les mains des enfans Égyptiens pour leur apprendre la langue Grecque; de sorte que ceux qui en sont aujourd'hui dans l'Égypte les truchemens & les interpretes, dit Hérodote, sont sortis de ces enfans que les Ioniens avoient instruits. Les Cariens & les Ioniens habiterent assez longtems en ces lieux, auprès de la mer au dessous de la ville de Bubaste, & sur la bouche du Nil, que l'on appelloit Pélusiatique; mais, enfin, le roi Amasis les fit venir à Memphis & les prit pour sa garde & pour sa défense contre les Égyptiens. Lorsqu'ils se furent établis en Égypte, les Grecs eurent un commerce si étroit avec eux, que nous pouvons nous vanter, ajoûte Hérodote, de sçavoir avec certitude ce qui s'est fait en Égypte depuis le regne de Psammitichus. Ils ont été les premiers peuples de diverse langue qui ont habité en Égypte; & l'on a vu long tems aux endroits d'où ils étoient partis les ruines de leurs maisons, & les vestiges du port où ils gardoient leurs vaisseaux.

IONIQUE [Secte]. (*a*) L'histoire de la philosophie des Grecs se divise en fabuleuse, politique & sectaire; & la sectaire en Ionique & en Pythagorique. Thalès est à la tête de la secte Ionique, & c'est de son école que sont sortis les philosophes Ioniens, Socrate avec la foule de ses disciples, les Académiciens, les Cyrénaïques, les Éristiques, les Péripatéticiens, les Cyniques & les Stoïciens. On l'appelle secte Ionique de la patrie de son fondateur, Milet en Ionie. Pythagore fonda la secte appellée de son nom la Pythagorique, & celle-ci donna naissance à l'Éléatique, à l'Héraclitique, à l'Épicurienne, & à la Pyrrhonienne.

IONIQUE [Ordre], (*b*) un des cinq ordres d'Architecture. Il tire son nom de l'Ionie, province soumise aux Athéniens; & c'est pour cela qu'on l'appelle quelquefois ordre Attique. Mais, les Ioniens s'en attribuerent l'invention. Rivaux des Doriens, ils imaginerent avec esprit, des changemens dans la proportion & dans les ornemens des colonnes doriques,

(*a*) Roll. Hist. Anc. Tom. VI. pag 402 *& suiv.* Mém de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIV. p. 3, 4.

(*b*) Roll. Hist. Anc. T. V. p. 568. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 51.

ques, & s'étudierent à augmenter la facilité de l'exécution.

Cet ordre tient un juste milieu entre la maniere solide & la délicate ; la colomne prise en bas, y compris la base & le chapiteau, est de neuf diametres de hauteur ; son chapiteau est orné de volutes, sa corniche de denticules, & le fût des colomnes est cannelé. Il est bon de nous expliquer un peu plus au long.

Nous avons dit que dans cet ordre, les colomnes avec le chapiteau & la base, ont neuf diametres de la colomne prise en bas ; nous devons ajoûter que cela n'étoit pas ainsi, lorsque cet ordre fut inventé ; car, alors les colomnes n'avoient que huit modules ou diametres de haut. Ensuite les Anciens, voulant rendre cet ordre plus agréable que le dorique, augmenterent la hauteur des colomnes, en y ajoûtant une base, qui n'étoit point en usage dans l'ordre dorique.

L'entablement a une cinquième partie de la hauteur de la colomne, dont la base a un demi diametre, & le chapiteau un peu plus d'un tiers.

Le chapiteau est principalement composé de volutes, qui le rendent différent de tous les autres ordres.

Les colomnes Ioniques sont ordinairement cannelées de vingt-quatre cannelures ; il y en a qui ne sont creuses & concaves, que jusqu'à la troisième partie au bas de la colomne ; & cette troisième partie a ses cannelures remplies de baguettes ou bâtons ronds, à la difference du surplus du haut, qui demeure cannelé en creux, & entiérement vuide ; celles qui sont ainsi, s'appellent *rudentées*.

Enfin, le piédestal a de haut deux diametres, & deux tiers ou environ.

On ne peut guère s'empêcher d'ajouter une remarque de Vitruve sur cet ordre. De peur, dit cet habile homme, qu'on ne soit trop passionné en faveur de l'ordre Ionique, à cause de la préférence qu'il a eue dans un siecle où l'architecture fleurissoit le plus, & chez une nation dont les productions ont été si long-tems la regle du bon goût, qu'elles ont en quelque sorte acquis le droit d'influer sur le jugement qu'on peut porter sur cette matière, il est bon de faire la réflexion suivante ; c'est qu'il n'y a point de doute, que les Ioniens n'eussent de la partialité pour l'ordre qu'ils prétendoient avoir inventé. Cependant, ils auroient préféré le dorique en plusieurs occasions, si leur ordre propre n'eût été plus aisé à exécuter, & si l'architecte, pour donner plus de carrière à son imagination, ne se fût pas mieux accommodé de l'ordre Ionique, que du dorique, où l'esprit est retenu par une attention continuelle, à la distribution convenable des métopes & des triglyphes. Hermogène, continue Vitruve, avoit dessein de faire d'ordre dorique

le fameux temple de Bacchus à Téos ; & ce fut seulement pour la derniere raison qu'on vient de donner, qu'il changea son plan, & fit son temple d'ordre Ionique.

Quoique cette observation du Prince des architectes de Rome soit très-judicieuse, il n'en est pas moins vrai que l'ordre Ionique eut constamment dans la Grece la préférence sur tout autre ordre, pour la construction de leurs célebres édifices ; & ce seroit assez de citer à sa gloire le temple admirable de Diane à Éphèse.

Une autre observation du même Vitruve, c'est que l'ordre Ionique convient à Junon, à Diane, à Bacchus & aux autres divinités de cette espece ; & la raison qu'il en donne, est que cet ordre tient, comme on l'a déjà dit, un milieu entre la sévérité du dorique & la délicatesse du corinthien, & que cette médiocrité sied bien à ces divinités.

IONIQUE, *Ionica*, (a) sorte de danse, ainsi appellée du païs où elle étoit en usage.

IONIUS CAMPUS, (b) Τὸ Ἰόνιον πεδίον. Cette campagne étoit située dans la Béotie, où elle commençoit au mont Hypatus.

IONIUS, *Ionius*, fils de Dyrrachius, donna son nom à la mer Ionienne, selon Didyme. *Voyez* Ionienne.

IOPÆANI, (c) peuple dont il est parlé dans l'hymne à Apollon, qu'on attribue à Homere. L'Auteur, quel qu'il soit, en fait un peuple illustre.

IOPAS, *Iopas*, (d) prince d'Afrique, que Virgile met au nombre des amans de Didon, & qu'il suppose très-habile dans la musique. Pendant le repas que Didon donna à Énée, Iopas chantoit sur sa lyre d'or les sublimes leçons du sçavant Atlas, le cours de la lune, les éclipses du soleil, l'origine des hommes & des animaux, la cause de la pluie & du tonnerre, les influences du Taureau, des Hyades & des deux Ourses ; pourquoi dans l'hiver le soleil se hâte de se plonger dans l'Océan, & pourquoi les nuits d'été sont si tardives. Les Tyriens & les Troyens étoient charmés de ces chants.

IOPE, *Iope*, Ἰόπη, (e) fille d'Iphiclès, est comptée au nombre des femmes de Thésée.

IOPHON, *Iophon*, Ἰοφῶν, (f) Athénien, fils de Sophocle le tragique & de Nicostrate, fut aussi lui-même Poëte tragique. Peu de tems avant la mort de son pere, il l'accusa de n'être plus capable de gouverner son bien. Sophocle, pour montrer l'injustice de l'accusation de son

(a) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 311.
(b) Strab. p. 412.
(c) Homer. Hym. in Apoll.
(d) Virg. Æneid. L. I. v. 744. & *seq.*
(e) Plut. Tom. I. p. 13.
(f) Suid. Tom. I. p. 1257. Lucian. T. II. p. 643, 644.

fils, lut aux juges la tragédie d'Œdipe, qu'il venoit de composer, & fut renvoyé absous. Iophon au contraire fut déclaré fou par arrêt. Il vivoit environ quatre cens ans avant Jesus-Christ.

IOPHON, *Iophon*, Ἰοφῶν, (*a*) natif de Gnossus, étoit un de ceux qui expliquoient à Pausanias les antiquités du temple d'Amphiaraüs situé à environ douze stades de la ville d'Orope. Il dit à Pausanias qu'il y avoit plusieurs prophéties d'Amphiaraüs écrites en vers hexametres, & entr'autres une réponse qu'il avoit rendue aux Argiens, lorsqu'ils allerent assiéger Thebes.

IOPHON, *Iophon*, Ἰοφῶν, (*b*) un des fils du tyran Pisistrate & de Timonassa sa seconde femme.

IOS, *Ios*, Ἴος, (*c*) isle de la mer Égée, & l'une des Cyclades. Elle avoit l'isle de Naxe au nord, celle d'Amorgos au levant, celles d'Anaphe & de Théra au midi, & celle de Sicinos au couchant.

Strabon met Ios à égale distance d'Anaphe & de Thérasia; & il ajoûte que c'étoit une petite isle, où quelques-uns prétendoient qu'Homère avoit été enterré. Pline dit qu'elle est à vingt-quatre mille pas de Naxe; qu'elle est célebre, parce qu'Homère y est enterré; qu'elle a vingt-cinq mille pas de long, & qu'on la nommoit autrefois Phœnice. Scylax dit de même qu'Homère y reposoit. Le corps de ce Poëte y a été trouvé en effet il y a quelques années par le comte de Grunn. Étienne de Byzance met cette isle au nombre des Cyclades. C'est présentement Nio.

IOTA, *Iota*, Ἰῶτα, (*d*) est une lettre de l'alphabet Grec, qui tire son nom du *Jod* des Hébreux, ou du *Judh* des Syriens. Jesus-Christ, dans l'Évangile, a dit qu'il n'y auroit pas un Iota ni un point dans la Loi, qui n'eût son exécution; c'est-à-dire, que tout ce qui est prédit, ou figuré dans Moïse & dans les autres livres sacrés, ne demeurera pas sans exécution. Il semble que c'étoit une espece de proverbe parmi les Juifs, comme c'en est un parmi nous, de dire qu'il ne s'en faudra pas un Iota, c'est-à-dire, rien du tout. C'est que l'Iota est la plus petite lettre de l'alphabet Grec, comme le *Jod* dans l'alphabet Hébreu. *Iota unum, aut unus apex.* Or, l'*apex* est proprement un trait, une extrêmité de certaines lettres Hébraïques, qui passent les autres en longueur, comme le *Lamed*, le *Schin*, &c.

IOXIDES, *Ioxides*, Ἰωξίδες, nom d'une famille de l'Asie mineure dans la Carie. *Voyez* Ioxus.

(*a*) Pauf. pag. 65.
(*b*) Plut. T. I. p. 351.
(*c*) Strab. p. 484. Plin. Tom. I. pag. 213. Vit. Homer. c. 34, 36. Pauf. pag. 555, 616.
(*d*) Matth. c. 5. v. 18.

IOXUS, *Ioxus*, Ἰώξος, (a) fils de Mélanippe, & petit-fils de Thésée. Il fut avec Ornytus chef d'une colonie, qu'on mena en Carie; d'où étoient venus les Ioxides, qui, de pere en fils, conserverent la coûtume de n'arracher & de ne brûler ni les asperges ni les roseaux, mais d'avoir au contraire pour eux une espece de religion, & une vénération particulière.

C'est Plutarque qui fournit cet article; mais, on ne trouve rien ailleurs de cette colonie, ni de cette famille des Ioxides. Il paroît par quelques passages de Strabon, que les Grecs s'établirent à diverses fois dans la Carie. On ne sçait où Amiot a pris qu'Ioxus bâtit la ville des Ioxides. Plutarque n'en dit pas un mot, & jamais cette ville n'a existé. Tout ce qu'on peut conjecturer de ce que dit Plutarque, c'est qu'en Carie il y avoit une famille de gens appellés Ioxides, comme descendans d'Ioxus.

I P

IPERPHIALE, *Iperphiala*, (b) fut mere des Centaures, selon Pindare.

IPHATE, *Iphates*, un des fils de Priam, fut tué pendant le siege de Troye par Antiochus fils de Nestor.

IPHÉE, *Ipheus*, Ἰφεύς, (c) capitaine Troyen, qui tomba sous les coups de Patrocle.

IPHIANASSE, *Iphianassa*, Ἰφιάνασσα, fille d'Agamemnon, est la même qu'Iphigénie. *Voyez* Iphigénie.

IPHIANIRE, *Iphianira*, (d) Ἰφιάνειρα, fille de Mégapenthe, fut mariée à Mélampe, duquel elle eut Antiphatès, Manto, Abas ou Bias, & Pronoé.

IPHIANIRE, *Iphianira*, (e) Ἰφιάνειρα, arriere-petite fille de la précédente, étoit fille d'Oiclée & d'Hypermnestre, fille de Thespius.

IPHIAS, *Iphias*, (f) nom qu'Ovide donne à Évadné, femme de Capanée, parce qu'elle étoit fille d'Iphis.

IPHICLÈS, *Iphicles*, Ἰφικλῆς, (g) fut pere de Phérébœe & d'Iope.

IPHICLÈS, *Iphicles*, ou, selon d'autres, IPHICLUS, *Iphiclus*, (h) fils d'Amphitryon & d'Alcmène, étoit frere utérin d'Hercule. Les Poëtes rapportent que quand Junon envoya deux serpens pour tuer le petit Hercule, qui étoit au berceau, Iphiclès se mit si fort à crier, qu'il éveilla Alcmène & Amphitryon, qui furent témoins de l'expédition d'Hercule, qui étouffa ces deux serpens.

Il voulut être depuis le com-

(a) Plut. Tom. I. pag. 4. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. VII. p. 101.
(b) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. p. 323.
(c) Homer. Iliad. L. XVI. v. 417.
(d) Diod. Sicul. p. 188.
(e) Diod. Sicul. p. 188.

(f) Ovid. de Art. Amand. L. III. v. 22.
(g) Plut. T. I. p. 13.
(h) Pauf. pag. 479. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. p. 164. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VI. p. 339, 342, 343.

pagnon des travaux de ce Héros ; mais, dès la première expédition d'Hercule contre Argée, roi des Éléens, il fut blessé par les fils d'Actor, que l'on appelloit les Molionides du nom de Molione leur mere. Ses amis le voyant hors de combat, le firent porter à Phénéon, où Buphagus & Promné sa femme eurent grand soin de lui ; cependant, il y mourut de sa blessure & y fut enterré. Les Phénéates l'honoroient tous les ans sur son tombeau comme un Héros.

IPHICLUS, *Iphiclus*, (*a*) Ἴφικλος, fils de Phylacus, prince Thessalien, & de Clymène.

Comme la grande richesse consistoit alors à avoir de nombreux troupeaux, Iphiclus en avoit un considérable de bœufs. Nélée, voulant avoir ces bœufs, exigea de ceux qui recherchoient sa fille en mariage, qu'ils les lui amenassent en présent. On dit que Mélampus, qui vouloit faire plaisir à son frere Bias, étant venu en Thessalie à dessein d'enlever ces bœufs, fut pris lui-même par les pâtres d'Iphiclus, & jetté dans une prison ; mais, comme c'étoit un Devin, par les réponses qu'il rendit à Iphiclus sur les choses à venir, il mérita d'avoir ces excellens bœufs pour récompense : ensuite il les donna à Bias, & Bias à Nélée.

On cite une de ces réponses de Mélampus à Iphiclus. Ce Prince, ayant été long-tems sans avoir d'enfans, de sa femme Astyoché, consulta Mélampus, qui lui conseilla de prendre de la rouille d'un couteau, enfoncé auparavant dans un chêne, détrempée dans du vin, & de continuer ce remede pendant dix jours. Ce qu'ayant fait, il eut trois enfans de suite, Protésilaüs, Podarces & Philoctete. Iphiclus fut un des Argonautes, & accompagna Jason dans son voyage pour la conquête de la Toison d'or.

Iphiclus, selon Homère, fut le meilleur coureur de son siecle. Et en effet, Acaste, à son retour de la Colchide, ayant fait célébrer des jeux funebres, Iphiclus entra en lice pour le prix de la course à pied, & le mérita. Pausanias cite un monument, sur lequel on voyoit Acaste, qui mettoit une couronne sur la tête à Iphiclus.

IPHICLUS, *Iphiclus*, (*b*) Ἴφικλος, fils de Thestius, & frere d'Althée, est aussi compté au nombre des Argonautes.

IPHICLUS, *Iphiclus*, (*c*) Ἴφικλος, fils de Céphale & de Clymène, selon Pausanias. C'est une erreur de cet Auteur. Il confond Céphale avec Phylacus son frere.

IPHICRATE, *Iphicrates*,

(*a*) Homer. Iliad. L. XIII. v. 698. L. XXIII. v. 636. Pauf. pag. 285, 321, 665. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 383, 389, 439. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett, Tom. IX. pag. 82, 83, 88.

(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. p. 389.

(*c*) Pauf. p. 665.

Iφικράτης. (a) Athénien, acquit une grande réputation, dont il fut moins redevable à une naissance illustre ou à l'éclat de ses exploits militaires, qu'à l'intelligence parfaite qu'il avoit de l'art de la guerre; car, il fut en ce point d'un mérite si parfait, qu'on le mettoit non-seulement en parallele avec les plus grands capitaines de son siecle, mais qu'on n'en trouvoit même entre ceux des siecles passés aucun qu'on pût mettre au-dessus de lui. Il avoit acquis une expérience consommée dans le métier des armes; il se trouva plusieurs fois à la tête des armées; s'il ne réussit pas toujours, ce ne fut jamais sa faute; la victoire fut toujours l'effet & le prix de sa prudence.

Il eut à combattre les Thraces, & il vint à bout de rétablir sur son trône leur roi Seuthès, allié des Athéniens.

L'an 393 avant l'ere Chrétienne, des exilés de Corinthe, qui occupoient Léchée, conduits par quelques-uns mêmes des citoyens entreprirent de se saisir de la ville. Mais, Iphicrate, à la tête des siens, leur tua trois cens hommes, & les obligea de se réfugier dans leur citadelle. Quelques jours après, un corps de Lacédémoniens vint battre la campagne autour de Corinthe. Iphicrate avec ses alliés les défit encore, & leur fit perdre beaucoup de monde. Ensuite, menant à Phliunte sa compagnie légere, il combattit les citoyens de cette ville qui venoient en armes à sa rencontre, & leur tua plus de trois cens hommes. S'étant enfin avancé jusqu'à Sicyone, il trouva les habitans armés qui l'attendoient au dehors de leurs murs; il leur livra un combat où ils laisserent cinq cens des leurs; & le reste fut obligé de se sauver dans la ville. Iphicrate ne songeoit à rien moins qu'à procurer à sa patrie le domaine de Corinthe, comme avantageux pour recouvrer l'empire de la Grece. Mais, le peuple s'opposa lui-même à ce projet. Là-dessus Iphicrate renonça au commandement, & les Athéniens envoyerent à sa place Chabrias à Corinthe.

En taillant en pieces le corps de troupes des Lacédémoniens, qui étoit le meilleur corps d'infanterie qu'eût cette nation, Iphicrate répandit la gloire de son nom dans toute la Grece. Il mit encore toutes leurs troupes en déroute dans une autre occasion, durant le cours de cette même guerre, & se fit par-là une réputation des plus brillantes.

Plusieurs années après, les Athéniens envoyerent une flotte

(a) Pauf. pag. 44, 177, 564. Diod. Sicul pag. 444, 478 *& seq.* Corn. Nep in Iphicr. c. 1. *& seq.* in Timoth. c. 3. 4. Plut. Tom. I. p. 278, 607, 1023 Xenoph. pag. 585. *& seq.* Just. L. VI. c. 5. Roll. Hist. Anc. Tom. III. pag. 351, 400. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 196, 197.

de soixante voiles, au secours de Corcyre, dont les Lacédémoniens aidés de dix galeres de Syracuse, vouloient se rendre maîtres. D'abord on avoit donné le commandement de cette flotte à Timothée ; mais, bientôt après, sur ce qu'il parut agir trop lentement, on lui substitua Iphicrate. Ce Général, en arrivant, apprit que les dix galeres de Syracuse approchoient. Il les attaqua si à propos, qu'aucune n'échappa. Il avoit demandé qu'on lui donnât pour adjoint l'orateur Callistrate, & Chabrias l'un des chefs les plus renommés de ce tems-là. En quoi Xénophon admire sa sagesse & sa grandeur d'ame, d'avoir bien voulu paroître avoir besoin de conseil, & de n'avoir point appréhendé que d'autres vinssent partager avec lui la gloire de ses heureux succès.

Pendant qu'Iphicrate étoit à l'encre avec tous ses vaisseaux auprès de l'isle de Corcyre, il arriva que deux vaisseaux Siciliens vinrent, pour leur malheur, à passer un peu trop près de lui. Le capitaine Athénien fut violemment tenté de s'en emparer ; & regardant cette aventure comme un de ces coups heureux du hazard, il succomba bientôt à la tentation, & se rendit maître des deux vaisseaux. Cependant, comme ces vaisseaux se trouverent être chargés de statues faites d'or & d'ivoire, que Denys, tyran de Syracuse, envoyoit à Olympie & à Delphes, pour y être dédiées de sa part dans les temples de ces deux divinités, Iphicrate crut qu'il étoit de son devoir d'en écrire à ses maîtres. Il dépêcha donc vers le Sénat & le peuple d'Athènes, pour sçavoir d'eux ce qu'ils vouloient qu'il fît de sa prise, & voici la réponse qu'il en reçut. » Ce n'est point » à vous de vous mêler des affaires des Dieux, ils sont » assez grands pour veiller à » ce qui les regarde. Pour vous, » vous ne devez avoir en vue » qu'un seul objet, c'est de bien » nourrir vos soldats, sans qu'il » en coûte rien à la République. « Des hommes qui pensent de la sorte sur les Dieux qu'ils adorent, ne sont pas, à notre avis, fort scrupuleux, & n'ont garde d'exiger que ceux qu'ils ont mis en place, le soient davantage. Iphicrate étoit homme d'esprit, il prit la réponse au pied de la lettre, il dépouilla les statues d'ivoire de tout l'or dont elles étoient revêtues, & il confisqua tout cet or, & les statues elles-mêmes ainsi dépouillées, au profit de sa République, bien persuadé qu'il ne faisoit en cela que seconder ses intentions, & exécuter ses ordres.

Artaxerxe, voulant faire la guerre aux Égyptiens, l'an 374 avant l'ere Chrétienne, donna à Pharnabaze le commandement des troupes de la nation, qui montoient à deux cens mille hommes, & mit Iphicrate qu'on lui avoit envoyé d'Athènes, à

la tête de tous les soldats étrangers, ou soudoyés qui alloient à vingt mille hommes. La grande habileté de celui-ci dans la conduite d'une armée, lui avoit procuré cette fonction; & comme Pharnabaze avoit employé plusieurs années aux préparatifs de cette guerre, Iphicrate qui avoit observé qu'il parloit avec une grande facilité, mais qu'il etoit lent dans ses opérations, s'enhardit un jour à lui dire qu'il s'étonnoit qu'étant si aisé & si fécond dans ses discours, il se rendit long & tardif dans ses démarches. Pharnabaze répondit que cela venoit de ce que ses paroles ne dépendoient que de lui, & que ses œuvres dépendoient du Roi.

L'armée de terre fut assemblée à Acé, appellée depuis Ptolémaïde. Mais, l'armée navale, étant arrivée aux bouches du Nil, & voyant la bouche Pélusiaque bien défendue, renonça absolument à l'espérance d'entrer par-là dans l'Égypte, & tenta une autre voie. Ainsi, prenant le large pour n'être pas apperçue des Égyptiens, elle entreprit d'aborder en Égypte par la bouche appellée Mendésiaque dont le rivage étoit très-étendu. Pharnabaze & Iphicrate, accompagnés de vaisseaux chargés de trois mille hommes, aborderent en effet au pied d'un fort bâti sur l'embouchure qui portoit ce nom. Les Égyptiens étant venus au secours, au nombre aussi de trois mille hommes tant cavalerie qu'infanterie, il se donna un combat très-vif pendant lequel beaucoup d'autres vaisseaux de la flotte eurent le tems d'arriver, en sorte que les Égyptiens environnés de toutes parts eurent du dessous. Il y en eut un grand nombre de tués & plusieurs furent pris vivans. Le reste mis en fuite se réfugia dans Mendès. Les soldats d'Iphicrate entrant avec eux se rendirent maîtres du fort; ils le raserent & mirent aux fers la garnison & les habitans. A ce sujet, il s'éleva entre les chefs une dispute qui fit perdre aux uns & aux autres le fruit de ce premier succès. Iphicrate, qui sçavoit par ses captifs que Memphis n'étoit pas gardée, jugea qu'il falloit aller sans délai à cette capitale de l'Égypte, avant que toutes les forces du royaume se fussent rassemblées pour la défendre. Pharnabaze au contraire jugeoit à propos d'attendre tout le reste de sa flotte, pour rendre plus sûre une entreprise de cette importance. Mais, Iphicrate ne demandoit que ses soudoyés; & il s'engageoit à se rendre maître de Memphis avec eux seuls. Cette hardiesse fit soupçonner sa fidélité, & Pharnabaze crut qu'il songeoit à s'emparer de cette ville en son propre nom. La proposition d'Iphicrate ayant donc été rejettée, celui-ci prit le Ciel à témoin que ce ne seroit pas sa faute, si une occasion favorable etant perdue, toute l'armee devenoit inutile.

Cette diversité d'avis produisit de la jalousie entre les deux Généraux, & des accusations fausses contre le dernier.

Cependant, les Égyptiens qui avoient eu du tems devant eux, pourvurent Memphis de toutes les défenses nécessaires. Ils se rassemblerent aussi au tour de la petite ville de Mendès qu'on avoit détruite ; & pourvus comme ils l'étoient d'excellentes armes, ils alloient fréquemment attaquer les ennemis. Enfin, devenant de jour en jour plus forts, ils faisoient perdre bien du monde aux Perses, & acquéroient eux-mêmes de l'expérience & du courage. L'attaque de ce poste occupa l'armée des Perses jusqu'à la saison des vents Étésiens qui amenoient l'inondation du Nil, dont les eaux couvrant toute la campagne, rendoient l'Égypte encore plus forte & réellement impraticable. Ce fut alors que les Perses à qui tout devenoit contraire, prirent le parti de la retraite. Ils revinrent en Asie, où la division de Pharnabaze & d'Iphicrate ayant éclaté, Iphicrate qui craignoit d'être pris, jugea à propos de sortir du camp secrétement. Ainsi, ayant fait tenir un vaisseau prêt, il s'échappa la nuit & revint à Athènes.

Pharnabaze fit partir après lui des ambassadeurs pour l'accuser devant son Sénat d'avoir fait manquer, par sa faute, la conquête de l'Égypte. Les Athéniens répondirent aux Perses, que s'ils trouvoient Iphicrate coupable, ils le puniroient suivant la qualité du délit. Mais, son innocence étoit trop bien connue à Athènes, pour qu'on l'inquiétât là-dessus. Il ne paroît pas qu'on lui en ait jamais fait d'affaire ; &, peu de tems après, les Athéniens le déclarerent seul amiral de leur flotte.

Nous remarquerons qu'Iphicrate réussit tellement à faire des soudoyés qu'il commandoit dans cette expédition contre l'Égypte, de bons & de braves guerriers, qu'on les appella depuis en Grece par distinction, *soldats d'Iphicrate* ; comme autrefois à Rome on avoit honoré du nom de *bandes Fabiennes* les troupes qui avoient été sous la discipline de Q. Fabius Maximus.

Iphicrate, ayant été mis à la tête des secours qu'on envoyoit aux Lacédémoniens, arrêta la rapidité des conquêtes d'Épaminondas ; & sans son arrivée c'étoit fait de Sparte, que les Thébains avoient résolu de réduire en cendres, dès qu'ils s'en seroient rendu maîtres.

Peu de tems après, Iphicrate fut envoyé du côté d'Amphipolis avec une petite flotte, pour reconnoître les lieux, & préparer tout ce qui étoit nécessaire pour faire le siege de cette place. Eurydice, veuve d'Amyntas, roi de Macédoine, ayant appris son arrivée, le pria de venir chez elle, dans le dessein d'implorer son se-

cours contre Pausanias, qui vouloit usurper le trône au préjudice de ses fils. Quand Iphicrate fut entré dans le palais, & qu'il se fut assis, cette Reine désolée, pour émouvoir davantage sa pitié, prend ses deux enfans, Perdiccas & Philippe, met le premier entre les bras, & l'autre sur les genoux d'Iphicrate, & pour lors lui tient ce discours : » Iphicrate, souvenez-vous qu'Amyntas, pere de ces malheureux orphelins, aima toujours votre patrie, & vous adopta pour son fils. Ce double lien vous impose une double obligation. L'amitié de ce Roi pour Athènes, veut que vous nous reconnoissiez publiquement pour vos amis ; & la tendresse de ce pere pour votre personne, vous demande un cœur de frere pour ces jeunes Princes. « Iphicrate, touché de ce spectacle & du discours, chassa l'usurpateur, & rétablit le Souverain légitime.

Ce Général parvint à une extrême vieillesse, après avoir trouvé le moyen de regagner l'affection de ses concitoyens ; en effet, il se vit une fois obligé de se justifier d'une accusation capitale, dans laquelle il avoit été enveloppé avec Timothée, fils de Conon, dans la guerre que les Athéniens eurent à soutenir contre leurs ennemis confédérés ; mais, il en sortit à son honneur, & fut renvoyé pleinement absous. En effet, Aristophon, qui étoit aussi un général Athénien, accusa Iphicrate d'avoir trahi & vendu la flotte qu'il commandoit. Iphicrate, avec la confiance qu'inspire une réputation établie, lui demanda : *Auriez-vous été homme à faire une trahison de cette nature ?* Non, répondit Aristophon, *je suis trop homme d'honneur pour cela. Quoi !* repartit alors Iphicrate, *ce qu'Aristophon n'auroit pas fait, Iphicrate l'auroit pu faire ?*

Il ne se contenta pas d'employer pour sa défense la force des raisons ; il appella aussi à son secours celle des armes. Instruit par le mauvais succès de son collegue, il vit bien qu'il ne falloit pas tant songer à convaincre les juges, qu'à les intimider. Il avoit placé au tour du lieu où ils étoient assemblés une troupe de jeunes gens armés de poignards, qu'ils avoient soin de faire entrevoir de tems en tems. Ils ne purent résister à cette sorte d'éloquence pressante & victorieuse, & renvoyerent l'accusé absous. Comme on lui reprochoit dans la suite ce violent procédé : *J'aurois été bien fou*, disoit-il, *si réussissant à faire la guerre pour les Athéniens, j'eusse négligé de la faire pour moi-même.*

Iphicrate étoit d'une fort basse naissance, ayant eu pour pere un cordonnier. Mais, dans une ville libre, comme Athènes, le mérite seul faisoit la noblesse des citoyens. On peut dire que celui-ci fut véritablement fils de ses actions. S'étant signalé

dans un combat naval où il n'étoit encore que simple Soldat, il fut bientôt après employé avec distinction.

Il avoit une telle supériorité de génie, qu'outre une infinité de belles découvertes qu'il fit dans l'art militaire, il perfectionna encore celles qui avoient été faites avant lui. Ce fut lui qui apporta les changemens qui se firent à l'armure de l'infanterie. Avant lui, les armes ordinaires des gens de pied étoient de grands boucliers ronds, des piques fort courtes, & de petites épées. Il réforma ces armes, & fit prendre aux fantassins de petits boucliers en forme de croissant, dont il préféra l'usage à celui d'autres boucliers en ovale, qu'on appeloit *Parmes*, afin que le soldat fût plus leste & plus agile pour l'attaque & pour la défense; & cette nouvelle arme défensive & offensive, nommée en Grec, *Pelta*, les fit surnommer Peltastes.

Il donna à la pique une fois plus de longueur qu'elle n'en avoit auparavant; il fit aussi allonger les épées. Il inventa de nouvelles cuirasses; & au lieu qu'elles étoient ordinairement de fer ou d'airain, il en fit faire de toile de lin, qui étoit une espèce de pourpoint piqué. Par ce moyen il donna plus d'agilité aux troupes, parce qu'en diminuant le poids des cuirasses, il en procura d'autres qui avoient également l'avantage de les couvrir & d'être beaucoup plus légères que celles-là.

On a de la peine à concevoir comment de telles cuirasses pouvoient défendre les soldats, & les mettre en sûreté contre les coups qu'on leur portoit. Mais, ce lin, trempé dans du vinaigre mêlé de sel, étoit tellement préparé, qu'il se durcissoit, & devenoit impénétrable au fer aussi bien qu'au feu. L'usage en étoit commun chez plusieurs nations.

Jamais troupes ne furent ni mieux exercées, ni mieux disciplinées que celles d'Iphicrate. Il les tenoit toujours en haleine, & en tems de paix ou de repos, il leur faisoit faire toutes les évolutions nécessaires, soit pour attaquer l'ennemi, ou pour se défendre; soit pour dresser des embuscades, ou pour les éviter; soit pour conserver leurs rangs dans la poursuite même des fuyards, & ne pas trop s'abandonner à une ardeur qui souvent devient pernicieuse, ou pour se rallier à propos après un commencement de déroute. Ainsi, quand il s'agissoit de donner un combat, au premier signal tout se mettoit en mouvement avec une promptitude & un ordre admirables. Les Officiers & les soldats d'eux mêmes se rangeoient en bataille, & jusques dans le feu de l'action ils prenoient leur parti comme l'auroit pu ordonner le plus habile général.

Iphicrate étoit grand de cœur & de taille, & il avoit une

prestance digne d'un Général. Sa présence seule inspiroit le respect & l'admiration à ceux qui le voyoient. Mais, ces grandes qualités étoient ternies par un défaut ; il étoit peu laborieux, & incapable de souffrir les fatigues ; du moins c'est le caractère que nous en a laissé l'historien Théopompe. Au reste, il étoit extrêmement zélé pour sa patrie, & d'un attachement inviolable à sa parole.

Un jour, faisant fortifier son camp en un lieu où il n'y avoit point d'apparence de danger, il dit à ceux qui s'en étonnoient: *C'est une mauvaise excuse pour un Général de dire, je n'y pensois pas.* Un sot de bonne maison lui reprochant la bassesse de sa naissance : *Je serai le premier de ma race*, dit-il, *& toi le dernier de la tienne.* Un Orateur lui criant dans une assemblée : *Qu'es-tu pour faire le vain* ? Et faisant un grand dénombrement de toutes les charges de la guerre : *Je ne suis rien de tout cela*, dit-il ; *mais je suis celui qui commande aux autres.*

Iphicrate avoit épousé la fille de Cotys, roi de Thrace, de laquelle il eut un fils, nommé Ménesthée.

IPHICRATE, *Iphicrates*, (*a*) Ἰφικράτης, capitaine Athénien, servit dans l'armée de Darius contre les Macédoniens. Il fut livré par trahison à Parménion.

IPHICRATE, *Iphicrates*, (*b*) Ἰφικράτης, auteur qui avoit écrit de l'art militaire. Ses ouvrages sont perdus.

IPHIDAMAS, *Iphidamas*, (*c*) Ἰφιδάμας, fils d'Anténor & de Théano, fut nourri, dit Homère, dans les fertiles campagnes de Thrace. Cissée, son ayeul maternel, l'éleva dans son palais dès sa plus tendre enfance ; & quand il eut atteint l'âge où l'on sent les premiers aiguillons de la gloire, il se l'attacha par le plus aimable de tous les liens ; il lui donna en mariage la sœur de Théano, Princesse d'une excellente beauté. Iphidamas ne l'eut pas plutôt épousée, que le bruit de la guerre des Grecs contre les Troyens excita son jeune cœur. Il vole au secours de sa patrie, & part avec douze vaisseaux, qui ne le menerent que jusqu'à Percope, parce que les Grecs étoient maîtres de la mer ; & il acheva le voyage par terre.

Un jour, voyant Agamemnon engagé au milieu des Troyens, il veut remporter l'honneur de le tuer de sa main, & va à sa rencontre. Le fils d'Atrée, le voyant fondre sur lui, le prévient, & lui porte un coup de pique, qui ne l'atteignit pas. Iphidamas ayant évité ce coup, lui appuie le sien au dessous de sa cuirasse sur la lame dont il étoit ceint, & pousse de toute sa force, mais il ne put le percer ; car, la pointe de sa pique,

(*a*) Q. Curt. L. III. c. 13.

(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. pag. 116.

(*c*) Homer. Iliad. L. XI. v. 221. & seq.

ayant donné sur la lame d'argent, se reboucha comme si elle eût été de plomb. Agamemnon en fureur, & rugissant comme un lion, se saisit de la pique qui étoit engagée dans sa ceinture, & la tire à lui avec tant de force, qu'il l'arrache des mains de son ennemi, & en même tems il lui décharge un si rude coup d'épée qu'il le renverse à ses pieds. Le dur sommeil de la mort ferme les paupières du malheureux Iphidamas, qui, pour secourir ses citoyens, avoit quitté une jeune Princesse qu'il ne venoit que d'épouser, & au plus fort de sa passion, avant que d'avoir vu aucun fruit de son mariage, & après l'avoir comblée de présens; car, le jour de ses noces il lui avoit donné cent bœufs, & lui avoit promis mille moutons & mille chevres d'élite qui paissoient dans les plaines de Phrygie avec ses autres troupeaux. Agamemnon le voyant à terre, se jette sur lui, le dépouille, & porte en triomphe ses belles armes au travers des bataillons.

IPHIGÉNIE, *Iphigenia*, Ἰφιγένεια, fille de Thésée & d'Hélene. *Voyez* l'article suivant.

IPHIGÉNIE, *Iphigenia*, (a) Ἰφιγένεια, fille d'Agamemnon & de Clytemnestre. Un calme opiniâtre arrêtant trop long-tems l'armée des Grecs dans l'Aulide, Calchas leur apprit que Diane irritée contre Agamemnon de ce qu'il avoit tué une biche qui lui étoit consacrée, leur refusoit un vent favorable, & qu'elle ne pouvoit être appaisée que par le sang d'une Princesse de sa famille. Agamemnon, après avoir hésité long-tems, accorda sa fille aux sollicitations des Princes ligués; Ulysse s'offrit de l'aller retirer, sous quelque prétexte spécieux, d'entre les bras de sa mere. On disposa toutes choses pour le sacrifice; mais Diane appaisée par cette soumission, mit à la place d'Iphigénie, une biche qui lui fut immolée, & transporta dans la Tauride la Princesse pour lui servir de prêtresse. Quelques anciens Mythologues disent qu'elle fut métamorphosée en ourse; Nicandre assure qu'elle fut changée en génisse, d'autres disent en une vieille femme; tant il se trouve de variétés dans ces histoires anciennes. Homère ne parle point du tout de cette aventure; au contraire, sur la fin du siege de Troye, il fait mention d'Iphianasse fille d'Agamemnon, qu'on envoie offrir en mariage à Achille pour l'appaiser; or personne ne doute que cette Iphianasse ne

(a) Homer. Iliad. L. IX. v. 145. Lucian. Tom. II. p. 51. Ovid. Metam. L. XII. c. 2. Pausf. pag. 62, 79, 126, 192, 451, 570. Diod. Sicul. pag. 173. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 92. Tom. VII. pag. 115, 116, 257. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. V. p. 116. *& suiv.* T. VIII. p. 288. *& suiv.*

soit la même qu'Iphigénie.

Il est vrai que plusieurs Auteurs ont traité de pure fable le fait que nous venons de raconter, & n'ont pu s'imaginer qu'un pere ait été assez barbare pour immoler sa fille. Quelques-uns d'entr'eux même ont cru que par cette aventure on avoit voulu faire allusion à l'histoire de Jephté, qui arriva environ ce tems-là, dont la fille, selon eux, portoit le nom qu'Homère donne à la fille d'Agamemnon. D'autres assurent qu'Iphigénie fut véritablement immolée à la superstition des Soldats, & à la politique d'un Prince qui craignoit de perdre le commandement d'une belle armée. Enfin, pour chercher un dénouement à cette fable, on a trouvé une autre Iphigénie dans la famille d'Agamemnon, qu'Hélène enlevée par Thésée, avoit mise au monde, & qui avoit été envoyée à Clytemnestre déjà mariée, qui voulut bien s'en charger, & la faire passer pour sa fille. Mais, il semble qu'il est plus naturel de croire qu'Agamemnon menacé du courroux de Diane, résolut véritablement d'immoler sa fille; qu'Ulysse l'alla arracher des bras de sa mere; qu'on se prépara à l'immoler à la déesse irritée; mais que les soldats s'y étant opposés, ainsi que quelques-uns des chefs. Calchas qui appréhendoit une sédition, insinua que Diane pourroit être appaisée par le sacrifice d'une biche, & par la consécration d'Iphigénie qu'on envoya en effet dans la Tauride pour lui servir de prêtresse. Si on vouloit ajoûter foi à Dictys de Crète, on diroit avec lui qu'Ulysse partit de l'armée sans consulter Agamemnon; qu'il contrefit des lettres de ce Prince, qui apprenoient à Clytemnestre, qu'Achille ne vouloit point partir de l'Aulide, qu'il n'eût auparavant épousé Iphigénie, & que l'ayant conduite secrétement au camp, il alloit avec Calchas l'immoler à la déesse, lorsqu'effrayé par quelques prodiges, ou plutôt par les menaces d'Achille qui découvrit le mystère, elle fut envoyée dans la Tauride, & on sacrifia une biche, que l'orage avoit obligée de se cacher près de l'autel de la déesse.

IPHIGÉNIE [Tableau d']. *Voyez* Timanthe.

IPHIMÉDIE, *Iphimedia*, Ἰφιμέδεια, (*a*) femme d'Aloëus, se vantoit d'avoir été aimée de Neptune. Elle eut deux fils, dont la vie fut fort courte, le divin Otus & le célebre Ephialtes, les deux plus grands & les plus beaux hommes que la terre ait jamais nourris; car, ils étoient d'une taille prodigieuse, & d'une beauté si grande, qu'elle ne le cédoit qu'à la beauté d'Orion.

Iphimédie reçut de grands

(*a*) Homer. Odyss. L. XI, v. 124. & *seq.* Pauf. p. 575, 664.

honneurs à Mylaſſes ville de Carie.

IPHINOUS, *Iphinous* (*a*) Ἴφινοος, fils de Dexius, eſt un des capitaines Grecs qui périrent au ſiege de Troye. Il fut tué par Glaucus qui s'étoit attaché à lui, & qui prit ſi bien ſon tems, que comme il ſautoit ſur ſon char, il lui porta un grand coup de pique, lui perça l'épaule & le renverſa aux pieds de ſes chevaux.

IPHIS, *Iphis*, Ἶφις, (*b*) fille de Lyctus & de Téléthuſe, naquit à Pheſtus ville de l'iſle de Crète. Son pere étoit un homme d'aſſez baſſe condition, & qui n'avoit pas plus de bien que de nobleſſe, mais qui étoit un exemple de probité. Voyant ſa femme groſſe & près d'accoucher, il lui parla ainſi : » Je demande deux choſes » aux Dieux, l'une que vous » accouchiez ſans douleur, & » l'autre que vous accouchiez » d'un fils, parce que ſi vous » avez une fille, c'eſt un far- » deau que vous nous donnez. » En effet, l'éducation & la » garde d'une fille ſont ordi- » nairement difficiles ; & après » tout, nous n'avons pas aſſez » de bien pour l'établir hon- » nêtement. Enfin, je crains » ſur-tout de me voir pere d'un » enfant qui me feroit toujours » de la peine. Si vous accou- » chez donc d'une fille, faites » la mourir en naiſſant. C'eſt » malgré moi que je vous fais » un commandement ſi inhu- » main, & j'en demande par- » don à la nature que j'offenſe » par ce diſcours ». Il n'eut pas plutôt parlé que par une tendreſſe naturelle ils répandirent tous deux des larmes, auſſi bien celui qui donnoit cet ordre que celle qui le recevoit. Toutefois, Téléthuſe qui ne pouvoit ſe réſoudre à exécuter un commandement ſi rigoureux, prioit ſans ceſſe ſon mari d'avoir de meilleures eſpérances, & tâchoit de lui remontrer que les Dieux, qui n'abandonnoient perſonne, ne les abandonneroient pas. Mais, Lyctus demeura opiniâtre dans la réſolution qu'il avoit priſe.

Cependant, Téléthuſe approchoit du tems qu'elle devoit accoucher. Une nuit qu'elle dormoit, Iſis accompagnée de la pompe qui l'environnoit ordinairement, ſe préſenta devant ſon lit, & lui parla en ces termes : » Téléthuſe, qui m'as » toujours été chère, que le » commandement de ton mari » ne te mette point en peine ; » ſonge ſeulement à le tromper, » & éleve ſans crainte & en » toute aſſurance l'enfant qui » naîtra de toi. C'eſt une Déeſſe » qui te promet du ſecours. » J'ai écouté tes prières, & tu » ne te plaindras jamais d'avoir » rendu des honneurs à une » ingrate Divinité ». Elle ſe

(*a*) Homer. Iliad. L. VII. v. 14. & ſeq.

(*b*) Ovid. Metam. L. IX. v. 13. Myth. par M. l'Abb. Bann. T. VIII. p. 64.

retira auſſi-tôt qu'elle lui eut tenu ce diſcours ; & Téléthuſe, ravie de cette heureuſe viſion, ſortit en même tems du lit, leva les yeux & les mains au ciel, & pria les Dieux de rendre ſon ſonge véritable. Enfin, elle accoucha d'une fille qu'elle fit élever comme ſi ç'eût été un garçon. Son mari ajoûta foi à ce qu'elle lui dit, & il étoit aiſé de le tromper, & de tenir la choſe cachée, puis qu'il n'y avoit que la nourrice qui eût connoiſſance de ce ſecret. Le pere en rendit graces aux Dieux, accomplit les vœux qu'il avoit faits, & nomma cet enfant Iphis du nom que portoit ſon ayeul. La mere ſe réjouit de ce qu'on lui avoit donné ce nom, parce que, comme il convenoit également à un garçon & à une fille, au moins elle ne trompoit perſonne par le nom qu'avoit ſon enfant. Ainſi par une tromperie légitime ce menſonge demeura caché, & le pere qui nomma l'enfant, aida lui-même à ſe tromper.

Au reſte, Téléthuſe habilla toujours Iphis en garçon, & la nature qui vouloit ſauver cet enfant, lui avoit donné un viſage qui ne reſſembloit pas moins à un garçon qu'à une fille. De quelque ſorte que l'on l'eût conſidéré, comme garçon ou comme fille, l'on y eût remarqué toutes les graces & toutes les beautés de l'un & l'autre ſexe. Après tout, Iphis étoit beau garçon, & c'étoit auſſi une belle fille. Lorſqu'elle eut atteint l'âge de treize ans, ſon pere la promit en mariage à Ianthe, fille de Téleſte, l'une des plus belles filles de la ville. Elles étoient toutes deux du même âge ; leur beauté étoit égale ; elles avoient été à la même école, & cette conformité que l'on remarquoit en elles, y fit bientôt naître l'amour, & non pas la même eſpérance. Ainſi, elles attendoient le tems de leur mariage avec des penſées bien différentes. Ianthe eſpéroit pour mari une malheureuſe fille qui avoit honte d'être priſe pour un homme, & cependant Iphis ne laiſſoit pas d'aimer une fille dont elle ne pouvoit être le mari : & cette impoſſibilité qui faiſoit ſon déſeſpoir, augmentoit encore ſon amour. Enfin, l'amour ſe jouant dans le cœur de cette fille, la faiſoit brûler pour une fille. » Quel ſera, diſoit-elle » en pleurant, le ſuccès d'une » paſſion ſi nouvelle & ſi vio» lente ? J'aime Ianthe, & je » la recherche. A-t-on jamais » ouï parler d'un amour ſi pro» digieux ? Si les Dieux vou» loient me ſauver, ils devoient » me perdre en naiſſant, & » s'ils ne vouloient pas me » perdre, ils devoient au moins » me donner une paſſion ordi» naire, & dont la nature n'eût » point d'horreur. Il eſt vrai que » de quelque côté que je me » tourne, je ne trouve que de » la faveur ; les Dieux m'ont » favoriſée de tout ce qui étoit » en leur puiſſance ; mon pere » veut ce que je veux ; le pere

» &

» & la mere d'Ianthe le veulent ; mais, la nature ne le veut pas. Elle est plus forte toute seule, & que les Dieux, & que les hommes, & c'est-elle seule qui me nuit. Cependant, le jour de notre mariage est proche ; Ianthe sera bientôt à moi, mais je ne pourrai la posséder, & nous mourrons de soif au milieu des eaux. O Junon, ô Himen, qui présidez aux mariages, pourquoi vous trouveriez-vous au nôtre ? Ce sont deux filles qu'on va marier ensemble ; c'est enfin un mariage où il n'y aura point de mari ».

Ainsi Iphis se désespéroit ; & Ianthe d'un autre côté n'avoit pas moins d'impatience qu'Iphis avoit d'amour & de peine, & eût voulu qu'on eût avancé le jour de leur mariage. Mais, Téléthuse appréhendant tout ce que souhaitoit Ianthe, usoit toujours de quelque remise. Quelquefois, elle s'excusoit sur quelque incommodité, quelquefois sur quelque présage, mais enfin le tems épuisa tous ses artifices, & après beaucoup de remises on se trouva à la veille des noces. Alors, Téléthuse avec sa fille, ayant toutes deux les cheveux épars, allerent se jetter aux pieds des autels d'Isis, & la mere fit cette prière : » Déesse qu'adore l'Égypte, que la Libye, que l'isle de Phare, que le Nil & ses sept bouches reconnoissent pour souveraine, favorisez-moi de votre aide, & remédiez à notre crainte. Ce fut vous, ô grande Déesse, qui me promîtes autrefois l'assistance que je vous demande. Je vous vis avec la pompe qui vous accompagne en ce lieu ; & conservant dans mon esprit la vénération que je vous dois, j'obéis avec respect au commandement que vous me fîtes. Si cette fille voit le jour, & si je ne suis pas coupable de sa mort, c'est un effet de vos bontés & de vos avertissemens. Ayez pitié encore une fois de la mere & de la fille, & aidez les de votre secours ». Ces paroles furent suivies de leurs larmes, & aussi-tôt il leur sembla que l'autel avoit tremblé ; & en effet, il trembla avec les portes du temple. Le croissant qu'Isis avoit sur la tête, jetta un éclat semblable à celui que jette la lune, & ses cymbales & ses sonnettes rendirent d'elles-mêmes un son, qui donna quelque espérance à la mere & à la fille. Ainsi, quoique Téléthuse n'osât encore se rassurer, elle sortit néanmoins du Temple avec un heureux présage. Iphis qui la suivoit, commença en même tems à marcher à plus grands pas qu'elle n'avoit accoûtumé. Le tein qu'elle avoit si blanc & si délicat, lui devint un peu plus brun, ses forces s'augmenterent & ses cheveux s'accourcirent. On vit sur-tout son visage quelque chose de plus vif & de plus

mâle. Et tout son corps eut une vigueur, qu'on ne trouve point en une fille. En effet, Iphis qui étoit fille il n'y avoit qu'un moment, étoit garçon à cet instant. Sa mere se réjouit d'avoir si heureusement perdu sa fille; & la mere & le fils en remercierent les Dieux. Enfin, pour conserver la mémoire d'une aventure si merveilleuse, ils porterent au Temple des offrandes avec cette inscription :

Iphis paya garçon, ce qu'Iphis promit fille.

Le lendemain, ce mariage fut célébré avec toutes sortes de réjouissances. Vénus, Junon, & Hymen ne manquerent pas de s'y trouver. Ainsi, Iphis posséda Ianthe, & Ianthe posséda Iphis.

Explication de cette fable.

On ne sçauroit dire si cette fable nous montre plutôt un effet de la nature que de la piété d'une mere, qui n'avoit rien en plus grande recommandation que le culte & le service des Dieux. En effet, ceux qui ont quelque connoissance de la nature, sçavent bien qu'il n'est pas impossible qu'une fille devienne garçon, & qu'il y a eu des Iphis aussi bien dans l'histoire que dans la fable; c'est-à-dire, qu'il y a eu des filles qui ont changé de sexe, lorsqu'on y pensoit le moins, si toutefois cela se peut appeller changement. Car, il semble que la nature avoit seulement différé de montrer ce qu'elles étoient, & que cependant elle consultoit pour ainsi dire si elle en feroit une fille ou un garçon. On peut donc s'imaginer la même chose d'Iphis, & croire qu'il n'y a rien de fabuleux en cet accident, si ce n'est qu'Iphis est peut-être un personnage feint, en qui l'on a voulu faire voir cet effet de la nature.

Mais, ne laissons pas de dire aussi que ce changement d'Iphis, est une récompense de la piété de la mere, qui eut toujours recours aux Dieux dans ses inquiétudes, & qui espéra toujours en eux. Car, sans recourir aux miracles, il est constant que Dieu récompense aussi les gens de bien par des choses que fait la nature qui agit suivant ses ordres, & qui n'acheve ses ouvrages qu'au tems que l'a ordonné sa providence; voulant montrer par ce moyen que les personnes, recommandables par leur vertu & leur probité, ne manquent pas de recevoir dans les plus grandes extrêmités des consolations extraordinaires, que les hommes ne peuvent donner.

Ainsi, le but de cette fable est de nous apprendre que beaucoup de choses, qui sembleroient impossibles, sont cependant faisables; que la piété est la meilleure voie que nous puissions prendre dans les choses les plus difficiles; & qu'enfin il ne faut désespérer de rien, quand on a recours à Dieu.

IPHIS, *Iphis*, Ἶφις, (a) n'étoit pas d'une grande naissance. Cependant, il n'eut pas plutôt vu Anaxérete, qui étoit sortie de l'illustre sang de Teucer, qu'il en devint amoureux, sans considérer la différence de leurs conditions. Il est vrai qu'il combattit long-tems une passion si puissante; mais, voyant qu'il ne la pouvoit surmonter avec toutes les forces de sa raison, il ne résista pas davantage. Il alla souvent à la porte d'Anaxérete pour lui offrir ses services, & lui rendit tous les respects qui pouvoient montrer qu'il l'aimoit. D'abord, il se découvrit à la nourrice d'Anaxérete, & la conjura par ses plus chères espérances de faire pour le moins en sorte que l'on souffrît son amour. Il chercha parmi ses amis les plus affectionnés pour lui, & les pria les larmes aux yeux, de parler en sa faveur, & bien souvent par des lettres pleines de tendresse & d'amour, fit voir ses passions à sa rigoureuse maîtresse. Il attacha souvent à sa porte des couronnes de fleurs arrosées de l'eau de ses larmes; il passa souvent la nuit devant les fenêtres de sa maison, & dit souvent des injures à la serrure de la porte qui lui defendoit d'y entrer. Mais, tous ses vœux & tous ses devoirs ne toucherent point Anaxérete. Elle demeura plus insensible que le fer & les rochers, & se montra plus cruelle que n'est la mer en furie. Elle dédaigna ses services, elle ne répondit à ses respects qu'avec des mépris & de l'orgueil, & enfin elle le priva de toute sorte d'espérance.

Iphis, qui l'aimoit passionnément, ne put résister à une douleur qui devenoit de jour en jour plus violente; & résolu de ne pas souffrir davantage, il alla devant la porte de cette fille inhumaine, & y fit ses dernières plaintes. » Vous » êtes victorieuse, Anaxérete, » dit-il, vous ne serez plus im» portunée par un amour qui » vous déplait, triomphez avec » plaisir, chantez par-tout vo» tre victoire, & pour en » rendre témoignage, couron» nez-vous de laurier. Vous » êtes enfin victorieuse, & je » vais mourir librement; ré» jouissez - vous inhumaine. » Mais, au moins y a-t-il une » chose en quoi je suis assuré » de vous plaire. Vous serez » contrainte de louer la der» nière de mes actions, & vous » confesserez qu'en mourant » j'ai fait une chose qui vous » plaît. Ne croyez pas néan» moins que je perde mon » amour avant que de perdre » la vie, & que vous appre» niez ma mort par un autre » que par moi-même. Non, » non, vous n'en devez point

(a) Ovid. Metam. L. XIV. v. 698. & seq. Myth. par M. l'Abb. Bann. T. VIII. p. 64.

» douter, je vous apprendrai » moi-même ce qui vous doit » être si agréable, je me pré- » senterai devant vous, pour » vous donner le plaisir de re- » paître vos yeux cruels du » spectacle de ma mort. Si tou- » tefois, ô justes Dieux, vous » regardez quelquefois ce qui » se fait sur la terre, souve- » nez-vous de mon infortune, » car je ne voudrois pas vous » faire une autre prière. Faites » qu'on parle de mon amour, » faites qu'il vive après ma » mort dans la mémoire de » tous les siecles, & donnez » enfin à ma renommée les jours » que vous ôtez à ma vie. » Ainsi, sans parler davantage, il attacha un cordeau au haut de la porte où il avoit mis si souvent des couronnes de fleurs; & en y attachant ce cordeau: » Voici, dit-il, inhumaine, » voici les fleurs qui te plai- » sent. » Et aussi-tôt il passa sa tête dans la corde, & demeura suspendu à la porte d'Anaxérete. Mais, par le bruit qu'il fit des pieds en se débattant contre la porte, il obligea ceux de la maison de l'ouvrir, & l'on vit ce triste spectale qui fit peur à tout le monde. En même tems, les valets firent de grands cris, ils le soûleverent en vain pour tâcher de le sauver, & quand ils virent qu'il étoit mort, ils le porterent chez sa mere, qui le pleura comme un fils qu'elle aimoit uniquement. Enfin, après beaucoup de larmes & de plaintes, elle acheva ce qui peut combler la douleur d'une malheureuse mere, elle fit les funérailles de son fils, & le fit porter au tombeau. Comme cette pompe funebre passoit par hazard assez près de la maison d'Anaxérete, & qu'elle en entendit le bruit: » Voyons, » dit-elle en elle-même, l'en- » terrement de ce malheureux. » Et aussi-tôt elle mit la tête à la fenêtre, comme touchée de quelque remords. A peine eut-elle vu Iphis que l'on portoit sur un lit, qu'elle sentit ses yeux se durcir, & que tout son corps se refroidit; & comme elle voulut se retirer en arrière & se détourner de ce spectacle, elle ne put faire ni l'un ni l'autre; elle demeura en la même place, elle ne put tourner la tête, & peu à peu le rocher dont son cœur étoit composé, s'étendit par tout son corps, & tout son corps ne fut qu'une roche.

Ovide, qui nous conte cette fable, ajoûte qu'on voyoit encore de son tems dans Salamine la statue de marbre en quoi Anaxérete fut convertie, & on l'y adoroit sous le nom d'une Vénus qui vangeoit & punissoit les mépris.

Explication de cette Fable.

Il ne faut pas chercher beaucoup de finesse dans l'aventure d'Iphis. Quoiqu'il soit si ancien, qu'il ne se trouve que dans la fable, il n'est peut-être pas le premier amant désespéré qui a voulu signaler son amour

par fon fang & par fa mort. L'amour eft un dieu cruel qui veut fouvent de ces facrifices, & qui en a fouvent obtenu.

Cette fable nous montre qu'il eft vrai qu'il n'y a point de paffions dont les amans ne foient le jouet. En voici un qui le témoigne par fon défefpoir, & qui aime mieux mourir, & même d'un genre de mort qui eft horrible & honteux, pour montrer que les maux qu'excitent l'amour font fi fenfibles & fi violens, que la mort & même la honte, qui eft plus redoutable que la mort, & que craignent les ames bien faites, font des chofes douces & fouhaitables en comparaifon des maux de l'amour.

De plus, l'aventure de cet amant nous enfeigne à régler nos défirs par notre condition, & à ne les point porter où nous ne pouvons porter nos efpérances. En effet, ceux qui font affez hardis pour porter les yeux plus haut que leur fortune ne le permet, courent bien fouvent à leur perte, & ne font pas plus heureux qu'Iphis, qui étant né parmi le peuple, ofa nourrir de l'amour pour une fille illuftre, & qui fortoit du fang des Rois. Car, la fortune & l'amour ne font pas toujours des miracles; & nous commençons à nous perdre, quand nous commençons à croire que s'ils en ont fait pour d'autres, ils en feront auffi pour nous. Les chofes extraordinaires ne doivent jamais fervir de loi, & l'on doit plutôt les craindre que les imiter.

Pour ce qui eft d'Anaxérete, quelques-uns difent qu'on a feint qu'elle fut convertie en pierre, à caufe de la dureté de fon cœur & de l'infenfibilité qu'elle montra pour ce malheureux amant, & ils veulent, ce femble, faire croire que ce fut là fa punition. Mais, quel mal faifoit cette fille de ne pas aimer un homme qu'elle ne pouvoit aimer fans faire honte à fa naiffance, & fans déshonorer fon rang? Elle étoit fortie du plus illuftre fang du monde, & celui qui ofa l'aimer étoit forti du fang du peuple. Cette fable a donc un but, & plus noble, & plus glorieux. Elle nous fait voir que la métamorphofe de cette Princeffe en pierre n'eft pas un châtiment de fa dureté, mais une marque de fon courage & de la connoiffance qu'elle eut d'elle-même; que fi une Princeffe doit aimer, elle doit aimer hautement, & en prendre la permiffion de fon rang & de fa vertu; qu'elle doit être comme un rocher, qu'elle doit être infenfible à tous autres amours; & que c'eft être vertueufe que d'être rigoureufe & dure, quand il faut contenter l'honneur.

IPHIS, *Iphis*, Ἶφις, (*a*) l'un des Argonautes, felon Valérius Flaccus. Ce Poëte eft le

(*a*) Mém. de l'Acad. des Infcript. & Bell. Lett. T. IX. pag. 88.

seul qui mette Iphis au nombre des Argonautes.

IPHIS, *Iphis*, Ἶφις, (*a*) fils d'Alector & petit fils d'Anaxagore, succéda à son pere au royaume d'Argos, qu'il laissa à Sthénélus son frere Utérin. C'est cet Iphis, que quelques-uns disent être l'Argonaute, dont il est parlé dans l'article précédent.

IPHIS, *Iphis*, Ἶφις, (*b*) fut pere d'Étéocle, selon Pausanias. Il y avoit dans le temple de Delphes, une statue d'Iphis. Mais, nous n'oserions assurer que ce fût celle de cet Iphis, plutôt que celle de quelqu'un des autres Iphis.

IPHIS, *Iphis*, Ἶφις, (*c*) étoit une femme d'une grande beauté, dont Achille fit présent à Patrocle, après qu'il eut pris la petite ville de Scyros.

IPHITION, *Iphition*, (*d*) Ἰφιτίων, fils du roi Otryntée & de la nymphe Naïs, naquit dans la ville d'Hyda. Ce fut un brave capitaine qui eut le courage de s'opposer aux efforts des Grecs, pendant le siege de Troye. Mais, Achille d'un seul coup lui fendit la tête, & le renversa à ses pieds; la terre retentit de sa chûte, & Achille se glorifiant de cette victoire, lui dit : » Fils d'Otryntée, tu » étois le plus redoutable de » tous les hommes, & te voilà » étendu sur la poussière; de» vois-tu quitter ton beau lac » de Gygée, & les belles terres » qu'on avoit données à ton » pere sur les bords délicieux » de l'Hyllus & de l'Hermus » pour venir ici chercher la » mort? « A peine a-t-il fini ces mots, que les ténebres couvrent les yeux d'Iphition, & qu'il est foulé sous les pieds des chevaux & sous les roues des chars.

IPHITIS, *Iphitis*, (*e*) capitaine qui fut tué par Ulysse.

IPHITUS, *Iphitus*, Ἴφιτος, (*f*) fils d'Euryte, roi d'Œchalie. Ce Prince, soupçonnant Hercule d'avoir emmené secrétement les chevaux de son pere, & étant allé les chercher dans Tirynthe, Hercule le fit monter sur une tour fort haute, & lui permit de porter ses regards de tous côtés pour voir s'il les découvriroit. Mais, Iphitus ne les appercevant point, il lui dit que c'étoit à tort & faussement qu'on l'accusoit de les avoir dérobés, & là-dessus il le jetta du haut de la tour en bas. Cependant, étant tombé malade en punition de ce meurtre, il alla consulter l'oracle d'Apollon sur ce qu'il devoit faire pour recouvrer la santé. L'oracle lui répondit que s'il vouloit être

(*a*) Pauf. p. 116.
(*b*) Pauf. p. 627, 657.
(*c*) Homer. Iliad. L. IX. v. 663.
(*d*) Homer. Iliad. L. XX. v. 382. & *seq.*
(*e*) Ovid. Métam. L. XIII. c. 8.

(*f*) Homer. Odyff. L. XXI. v. 14. & *seq.* Plut. Tom. I p. 3. Diod. Sicul. p. 165. Pauf. p. 217. Mem. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. V. 295, 312. T. IX. p. 84, 88.

guéri, il falloit qu'on le vendît publiquement, & qu'on donnât le prix de sa vente aux enfans d'Iphitus. La durée de sa maladie l'obligea d'obéir à cet oracle.

L'ancien Scholiaste de Sophocle dit qu'Iphitus ne mourut pas de sa chûte, & qu'il se retira dans l'isle d'Eubée. Ce fut-là apparemment qu'il s'embarqua avec les Argonautes, au nombre desquels quelques-uns ne font pas difficulté de l'admettre. C'est peut-être pour l'avoir confondu avec celui qui suit.

IPHITUS, *Iphitus*, Ἴφιτος, (*a*) frere de cet Eurysthée qui avoit ordonné les travaux d'Hercule, s'embarqua avec Jason, pour la conquête de la toison d'or. Mais, il fut tué dans la Colchide, par Æétès qui s'étant mis à la poursuite des Grecs, les avoit rencontrés sur le bord de la mer.

IPHITUS, *Iphitus*, Ἴφιτος, (*b*) roi des Phocéens, faisoit sa résidence à Anticyre. Il y avoit dans cette ville un tombeau construit de pierres communes, que l'on disoit être la sépulture des fils d'Iphitus, dont l'un vint mourir chez lui au retour du siege de Troye, & l'autre nommé Schédius mourut devant Troye, d'où l'on rapporta son corps à Anticyre.

IPHITUS, *Iphitus*, Ἴφιτος, (*c*) capitaine Troyen, étoit fort avancé en âge, au tems du siege de sa patrie. Il ne laissa pas cependant de s'y distinguer. La nuit qui précéda la prise de Troye, il se joignit à Énée avec quelques autres capitaines, & ils firent ensemble un dernier effort pour sauver leur patrie, en repoussant l'ennemi; mais, ce fut en vain. Iphitus même eut bien de la peine à s'échapper du milieu des traits, que les Grecs lançoient de toutes parts.

IPHITUS, *Iphitus*, Ἴφιτος, (*d*) l'un des descendans d'Oxylus, étoit roi d'Élide dans le Péloponnèse. Il s'acquit une gloire immortelle, en rétablissant les jeux Olympiques, & en indiquant des jours d'assemblée avec une espèce de foire franche pour la célébration de ces jeux; car, tout cela avoit été interrompu. La Grece gémissoit alors déchirée par des guerres intestines, & désolée en même tems par la peste. Iphitus alla à Delphes pour consulter l'Oracle sur des maux si pressans. Il lui fut répondu par la Pythie que le renouvellement des jeux Olympiques, seroit le salut de la Grece, qu'il y travaillât

(*a*) Diod. Sicul. p. 175.
(*b*) Pauf. pag. 683. Homer. Iliad. L. XVII. v. 306.
(*c*) Virg. Æneid. L. II. v. 339, 340, 435.
(*d*) Vell. Paterc. L. I. c. 8. Pauf. p. 293, 300, 305, 325, 339. Plut. T. I. pag. 39. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. pag. 93. Tom. VIII. pag. 223. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. III. pag. 248. Tom. VII. p. 179. T. IX. pag. 88.

donc lui & les Éléens. Aussi tôt, Iphitus ordonna un sacrifice à Hercule, pour appaiser ce Dieu que les Éléens croyoient leur être contraire. Suivant une inscription qui étoit à Olympie, Iphitus étoit fils d'Hémon; mais, la plûpart des Grecs le croyoient fils de Proxonidas, à la réserve des Éléens, qui par d'anciens monumens prétendoient prouver que son pere portoit même nom que lui. Il y a des Auteurs qui prétendent qu'Iphitus étoit fils de Naubolus, roi d'Elide.

On voyoit à Olympie dans le temple de Jupiter, une colomne contre laquelle Iphitus étoit adossé avec sa femme Ecéchiria qui lui mettoit une couronne sur la tête; les noms de l'un & de l'autre étoient marqués dans une inscription en vers élégiaques. Dans un autre temple de la même ville & consacré à Junon, étoit le palet d'Iphitus. Les Éléens s'en servoient pour indiquer les jeux Olympiques avec le tems de treve & les franchises dont ils étoient toujours accompagnés. Ces loix étoient écrites sur le palet, non en lignes droites comme il se pratiquoit ordinairement, mais tout alentour & en rond.

Les Auteurs ne sont pas d'accord sur l'année de l'époque du rétablissement des jeux Olympiques, avant laquelle Varron ne reconnoissoit dans l'histoire des Grecs que fables & ténebres. Les sentimens sont très-différens. Mais, les plus habiles, comme Torniel, Salian, Sponde, Pétau, Ussérius, & plusieurs autres, mettent ce rétablissement ou institution des jeux Olympiques sous la premiere année du regne de Joatham, fils d'Ozias, roi de Juda, & la seconde de Phacée, fils de Romélias, roi d'Israël, la 3938 de la période Julienne, depuis la prise de Troye 505 ans, avant la fondation de Rome 23 ou 24, & 776 avant l'ere Chrétienne, pendant qu'Eschyle étoit préteur perpétuel, ou gouverneur à vie de la ville d'Athènes. Mais, il est à remarquer que cette époque est bien le commencement des Olympiades vulgaires; mais que le rétablissement des jeux Olympiques par Iphitus précede de 108 ans le commencement de ces Olympiades, & tombe à l'an 884 avant Jesus-Christ, du tems de Lycurgue, dont Iphitus étoit contemporain.

IPHITUS, *Iphitus*, Ἴφιτος, (*a*) Troyen, qui fut pere d'Archeptoleme, selon Homère.

IPHNÉE, *Iphneus*, Ἰφνεύς, (*b*) dont parle Lucien dans un de ses dialogues.

IPHTHA, *Iphtha*, Ἴφθα, (*c*) fut pere d'Ascalis, roi des Maurusiens.

IPHTHIMÉ, *Iphthime*, (*d*) Ἰφθίμη, fille d'Icarius, & sœur

(*a*) Homer. Iliad. L. VIII. v. 128.
(*b*) Lucian. T. II. p. 39.
(*c*) Plut. Tom. I. pag. 572.
(*d*) Homer. Odyss. L. IV. v. 795. & seq.

de Pénélope, fut mariée à Eumélus roi de Pheres.

Pénélope étant fort inquiete au sujet de son fils, Minerve pour la consoler forma un phantôme qui ressembloit parfaitement à la Princesse Iphthimé, & l'envoya au palais d'Ulysse. Cette image entre dans la chambre, où Pénélope étoit couchée, quoique les portes fussent fermées; elle se place sur sa tête, & lui dit : » Pénélope, vous dormez accablée » de deuil & de tristesse. Mais » non, les Dieux immortels » ne veulent point que vous » pleuriez, & que vous vous » livriez en proie à la douleur. » Votre fils va revenir; il n'a » pas encore offensé les Dieux » pour attirer leur vengeance. «

La chaste Pénélope, profondément endormie dans le Palais des songes, lui répondit : « Ma » sœur, pourquoi venez-vous » ici, vous n'y êtes jamais venue; car, vous habitez un » païs fort éloigné. Vous me » commandez de la part des » Dieux d'essuyer mes pleurs, » & de calmer les douleurs qui » me dévorent. Mais, le puis-» je? Après avoir perdu un » mari d'une valeur sans égale, » orné de toutes les vertus & » l'admiration de toute la » Grece, pour comble de » malheurs, j'apprends que » mon fils unique vient de s'em-» barquer. C'est un enfant qui » n'est point fait aux travaux, » & qui n'a nulle expérience » pour parler dans les assem-» blées; je suis encore plus af-» fligée pour ce cher fils, que » je ne le suis pour mon mari, » & je tremble qu'il ne lui » arrive quelque chose de fu-» neste, soit dans les païs où il » va s'engager, soit sur la mer; » car, il a bien des ennemis » qui lui dressent des embû-» ches, & qui épient son retour » pour exécuter leur pernicieux » dessein. «

L'image d'Iphthimé lui répond : » Prenez courage, ma » sœur, & dissipez toutes vos » allarmes; votre fils a avec » lui un guide que les autres » hommes voudroient bien » avoir, car sa puissance est » infinie; c'est Minerve elle-» même. Cette déesse, touchée » de votre affliction, m'a en-» voyée vous déclarer ce que » vous venez d'entendre. Ah! » je vois bien que vous n'êtes » pas Iphthimé, repartit la sage » Pénélope; si vous êtes donc » quelque déesse, & que vous » ayez entendu la voix de Mi-» nerve, apprenez-moi, je » vous en conjure, le sort de » mon mari; jouit-il encore de » la lumière du soleil? Ou la » mort l'a-t-elle précipité » dans le séjour des ombres? » Je ne vous apprendrai point » le sort de votre mari, lui » répondit Iphthimé, & je ne » vous dirai point s'il est vi-» vant, ou s'il a fini sa desti-» née; c'est une très-mauvai-» se chose de parler en vain.«

En achevant ces paroles, le phantôme passa au travers de la

porte fermée, & disparut. Pénélope se réveilla en même tems, & elle sentit quelque sorte de joie de ce qu'un songe si clair lui étoit apparu.

IPNÉA, *ou* IPNOS, *Ipnea*, *Ipnos*. *Voyez* Ipnéens.

IPNÉENS, *Ipnenses*, Ἰπνέα, (*a*) peuple de Grece, selon Thucydide. Cet Auteur les range parmi les Locriens Ozoles. Étienne de Byzance met chez ces derniers, une ville du nom d'Ipnéa ou d'Ipnos. Ce devoit être celle qu'habitoient les Ipnéens.

IPNI, *Ipni*, Ἰπνοί, (*b*) nom d'un lieu qu'Hérodote met dans le mont Pélion.

IPSÉE, *Ipsea*, (*c*) nom qu'Ovide donne à la mere de Médée.

IPSUS, *Ipsus*, Ἰψος, (*d*) lieu de l'Asie mineure, dans la Phrygie. Plutarque, selon la traduction de M. Dacier, dit: » A la bataille qui fut donnée dans les plaines d'Ipsus, » & où tous les Rois de la » terre combattirent, Pyrrhus, » quoiqu'encore fort jeune, » accompagna toujours Démétrius, renversa tout ce qui » se trouva devant lui, & se » distingua parmi les plus braves. « Le Concile de Chalcédoine fait mention d'un siege épiscopal, nommé *Ipsa*, en Phrygie. La Notice de Léon le Sage nomme ce même siege *Ipsi*, & celle de Hiérocles l'appelle *Hipsus*.

(*a*) Thucyd. p. 340.
(*b*) Herod. L. VII, c. 188.
(*c*) Ovid. Heroid. Epist. 16. v. 231.

IR

IRA, *Ira*, Εἶρα, (*e*) montagne du Péloponnèse, dans la Messénie. Il y avoit sur cette montagne une place forte.

Pendant la seconde guerre des Messéniens contre les Lacédémoniens, Aristomène après avoir perdu beaucoup de monde dans le combat qui se donna auprès d'un lieu qu'on appelloit la grande fosse, recueillit ce qu'il put du débris de son armée, rassembla quelques troupes, & persuada aux Messeniens d'abandonner Andanie avec toutes les villes de terre ferme, pour se retirer sur le mont Ira, où en effet ils allerent se camper. Aussi-tôt ils y furent assiégés par les Lacédémoniens qui croyoient emporter ce poste d'emblée; cependant, depuis le malheureux combat de la grande fosse, les Messéniens tinrent onze ans entiers dans cette place, comme Rhianus nous l'apprend par ces vers:

Des Étés, des Hivers la diverse inclémence
Onze fois des deux camps éprouva la patience.

Ce Poëte compte les années par les saisons; mais, toujours nous dit-il clairement que ce siege dura onze ans.

Tant que les Messéniens occuperent le mont Ira, comme

(*d*) Plut. T. I. p. 384.
(*e*) Pauf. p. 249. & seq.

ils étoient exclus de tout autre lieu, à la réserve de ce que les Pyliens & les Mothonéens leur avoient conservé sur les côtes de la mer, ils faisoient souvent des courses sur les terres des Lacédémoniens & sur les leurs propres, ne mettant plus de différence entre les unes & les autres. Partagés donc en plusieurs bandes, ils se jettoient de côté & d'autre, & ravageoient tout le plat-païs. Aristomène avoit formé un corps de trois cens hommes bien choisis. Avec cette troupe il se rendoit formidable, & faisoit tous les jours quelque prise, enlevant bled, vin, bétail, meubles & esclaves; mais, pour les meubles & les esclaves, il les rendoit à leurs maîtres pour une somme d'argent suivant l'estimation. Ce pillage continuel obligea les Lacédémoniens à faire une ordonnance, par laquelle il étoit dit que les terres limitrophes de la Laconie & de la Messénie étant trop exposées aux courses des ennemis, on eût à ne les plus ensemencer tant que la guerre dureroit; mais, le remede fut pire que le mal. Cette ordonnance causa une disette de grains, & la disette causa une sédition, les gens qui étoient riches en terres ne pouvant souffrir qu'elles ne leur rapportassent rien.

Cependant, il y avoit onze ans que le siege duroit; mais, les Messéniens n'étoient pas assiégés trop étroitement dans Ira, ils étoient encore maîtres non-seulement de cette ville, mais encore de tous les environs, c'est-à-dire, de toute la vallée depuis le pied de la montagne jusqu'à la rivière de Néda; quelques-uns même habitoient dans des maisons qui étoient hors des portes de la ville. Mais, il étoit arrêté qu'ils périroient, comme autrefois les Troyens, par un adultere. Un esclave d'Empéramus, homme distingué parmi les Spartiates, avoit coûtume d'amener tous les jours les troupeaux de son maître boire à la rivière. Un jour, il rencontra la femme d'un Messénien qui demeuroit hors des portes de la ville, & qui alloit chercher de l'eau vis-à-vis de l'endroit où il faisoit boire ses troupeaux. Il entra avec elle en une conversation familière, en devint amoureux, & sçut si bien profiter de l'occasion, qu'elle lui permit de la venir voir les nuits que son mari feroit la garde. Car, tous les citoyens tour-à-tour gardoient la citadelle, de crainte que l'ennemi n'entrât dans la ville par cet endroit. Les fortifications en avoient été faites à la hâte, & il n'y avoit ni corps de garde ni aucun endroit où la garnison pût se mettre à couvert, quand il tomboit de la pluie. Une nuit que le mari de cette femme étoit de garde, il tomba une pluie affreuse, & il fit un tems fort rude. Le Général étant alors absent, les sentinelles négligerent leur devoir, & aban-

donnerent leurs postes avec d'autant plus de confiance qu'il n'y avoit pas d'apparence que les ennemis entreprissent rien pendant une nuit si pluvieuse. Aristomène avoit fait marché avec un Céphalénien, qui étoit son hôte & son ami, pour fournir aux Messéniens du bled & les autres provisions nécessaires. Le Céphalénien avoit été enlevé depuis quelques jours par une troupe de Lacédémoniens comme il venoit à Ira. Aristomène, informé du malheur qui étoit arrivé à son ami, vouloit le délivrer à quelque prix que ce fût. Il sortit de la ville, il attaqua le parti qui l'avoit enlevé, & l'ayant enfin délivré, il le conduisit à Ira avec toutes les provisions qu'il avoit avec lui; mais, en rendant service à son ami, il fut blessé lui-même dans le combat. Cette blessure l'obligeoit de rester chez lui, & le mettoit hors d'état de faire sa ronde à l'ordinaire. Les soldats qui étoient en faction dans la citadelle, crurent que pour ces deux raisons, & à cause que leur Général étoit absent, & parce qu'il ne paroissoit pas qu'il y eût rien à craindre de la part de l'ennemi, ils pouvoient abandonner leurs postes & se retirer chez eux. Le mari de cette Messénienne qui avoit une intrigue avec l'esclave d'Empéramus, étoit du nombre de ceux qui devoient faire la garde cette nuit, & le galant de sa femme s'étoit rendu auprès d'elle cette même nuit, selon sa coûtume. Le Messénien abandonnant son poste, revint à sa maison, il frappe à la porte ; sa femme surprise d'un si prompt retour, cache son amant du mieux qu'elle peut ; elle court au-devant de son mari, elle le reçoit avec de grandes démonstrations de joie ; elle fait semblant d'être agréablement surprise d'un retour si prompt, & lui demande par quel heureux hazard il revient si-tôt. Le mari qui ne se défie de rien, lui en dit la raison ; qu'il n'a fait que suivre l'exemple de ses camarades ; qu'ils se sont tous retirés chez eux, & qu'il n'y a rien à craindre pour la citadalle, à cause du mauvais tems & de l'obscurité de la nuit. Cependant, l'esclave d'Empéramus entendoit tout ; il n'eut pas plutôt appris que la citadelle n'étoit point gardée, que se dérobant à la hâte, il courut promptement au camp pour en donner avis. Les deux Rois étoient alors absens, Empéramus tenoit leur place & commandoit les assiégeans. L'esclave s'adresse à lui ; il lui apprend que le moment de prendre Ira est venu ; que la citadelle est abandonnée ; que les assiégés se sont retirés dans leurs maisons ; qu'il seroit très-imprudent de négliger une occasion si favorable, qui peut-être ne se représenteroit jamais ; & qu'enfin il avoit appris de la bouche même d'un des Messéniens, que les assiégés se croyoient en sûreté & n'étoient

point sur leurs gardes.

L'obscurité de la nuit & l'orage affreux qui continuoit toujours, favoriserent l'entreprise des Lacédémoniens. Les chemins étoient impraticables à cause de la pluie & des ténebres. Leur courage cependant & l'espérance prochaine d'emporter une place qui les tenoit depuis si long-tems, leur firent surmonter toutes les difficultés. Ils arrivent au pied des murailles, les uns y appliquent des échelles, les autres grimpent ou s'élancent, & ils entrent dans la citadelle sans trouver aucune opposition de la part des Messéniens. Gorgus, fils d'Aristomène, fut le premier qui s'apperçut qu'ils étoient entrés dans la ville. Son pere tout blessé qu'il étoit, sortit de sa maison, & fit tout ce qu'il put pour encourager les citoyens; mais, ils étoient si troublés & dans un si grand désordre, qu'il ne fut pas possible de les rassembler & d'en former un corps considérable. Ils combattoient néanmoins, non pas tous ensemble ni en bataille rangée, mais par troupes & en se servant de toutes les armes, que le hazard leur présentoit. Aristomène fut toute la nuit sur pied. A la tête d'une petite troupe qu'il avoit ramassée au hazard, il soutenoit l'effort des ennemis; il couroit par la ville; il exhortoit les Messéniens à faire leur devoir en braves gens, & par ses cris il tâchoit de réveiller ceux qui ignoroient encore que l'ennemi se fût emparé de la citadelle & que tout étoit dans la confusion. Mais, tous ses efforts furent inutiles; c'étoit en vain qu'il exhortoit les Messéniens; à peine entendoient-ils ses ordres, & ils les exécutoient encore moins; ils n'avoient pu demander ni prendre le mot du guet; & s'ils allumoient un flambeau ou quelque brandon, le vent & la pluie l'éteignoient aussi-tôt. D'un autre côté, les Lacédémoniens qui ne connoissoient point les lieux & qui craignoient Aristomène, se contentoient de conserver les postes dont ils s'étoient emparés. Ainsi, la nuit se passa sans qu'il se fît rien de considérable de part ni d'autre.

Lorsque le jour parut, Aristomène n'oublia rien pour irriter le désespoir des siens; il les exhortoit à faire leurs derniers efforts pour sauver leur patrie & chasser l'ennemi. Ses discours eurent tout l'effet qu'il pouvoit en attendre. Les Messéniens se raniment, il se jettent en désespérés au travers des ennemis, & vendent chérement leurs vies. Les femmes de leur côté montent au haut de leurs maisons pour lancer des pierres & des tuiles sur l'ennemi. Elles auroient voulu monter sur les toits pour les renverser sur les Lacédémoniens; mais, la tempête étoit si violente & l'orage si affreux, qu'elles ne pouvoient tenir contre. Enfin, elles descendent, elles prennent les armes, elles fondent sur les Lacé-

démoniens, & raniment les hommes autant par leur exemple que par leurs paroles. Mais, l'orage qui continuoit toujours, le bruit épouvantable du tonnerre, les éclairs dont ils étoient continuellement éblouis & qui étoient encore plus terribles pendant le jour qu'ils n'avoient paru pendant la nuit, étoient des obstacles qu'ils ne pouvoient vaincre. Les Spartiates au contraire tiroient un bon augure de ce qu'il tonnoit à leur droite; leur devin les assuroit que c'étoit un heureux présage, & que Jupiter se déclaroit pour eux. Tout cela ne contribuoit pas peu à leur inspirer une nouvelle ardeur. Ils étoient fort supérieurs en nombre; mais, ils croyoient qu'il étoit beaucoup plus prudent de fatiguer l'ennemi par de légeres escarmouches, que de l'attaquer brusquement & de le pousser à outrance. Ils se reposoient tour-à-tour, & il leur venoit continuellement de nouveaux renforts de leur camp; au lieu que les Messéniens n'avoient ni repos ni relâche, ni le tems de prendre de la nourriture; de sorte que tout contribuoit à les accabler, & qu'ils etoient à demi-morts de froid, de faim & de soif. Leurs femmes, épuisées de fatigue, étoient aussi aux abois; & peu accoûtumées à porter les armes & à combattre, il n'etoit pas possible qu'elles résistassent plus longtems.

Il y avoit trois jours que les Messéniens combattoient ou qu'ils étoient sous les armes, lorsque Theoclus prenant Aristomène à part: » A quoi bon, » lui dit-il, nous donner tant » de peines ? Il faut que notre » patrie succombe; il y auroit » une espèce d'impiété à s'opposer plus long-tems à ce que » le ciel a ordonné. Je renonce » donc à une vie qui ne peut » plus être ni utile ni nécessaire à la Messénie. Pour » vous, Aristomène, ayez soin » de vous conserver pour vos » citoyens; veillez sur les ruines de votre patrie; & tant » que vous vivrez, ne souffrez » pas que Sparte jouisse tranquillement des fruits d'une » victoire trop facile. « Ayant ainsi parlé, il se jette tête baissée au milieu des ennemis, suivi de quelques autres; il combat comme un lion; il tue, il renverse tout ce qui lui résiste; mais, à la fin, mortellement blessé, il tombe & rend le dernier soupir. Aristomène fait sonner la retraite, & rassemble les Messéniens; il leur commande de mettre leurs femmes & leurs enfans au milieu de leurs bataillons; il donne la conduite de l'arrière-garde à Gorgus son fils, & se mettant lui-même à la tête de ses troupes, il leur fait comprendre par quelque signe qu'il veut s'ouvrir un passage à travers les ennemis pour sortir de la ville. Les Lacédémoniens, le voyant déterminé à périr, s'ouvrirent eux-mêmes pour le laisser passer, per-

suadés qu'il étoit plus à propos de faire, pour ainsi dire, un pont à un ennemi forcené, que de le porter, par une trop opiniâtre résistance, à des entreprises qui auroient pu avoir des suites fatales. Telle fut la fin du siege d'Ira, dont la prise termina la seconde guerre des Messéniens contre les Lacédémoniens.

IRA, *Ira*, Ἰρὰς, (*a*) de la famille de Jaïr, ou fils de Jaïr. Le texte de l'Ecriture dit qu'il étoit prêtre de David. Si l'on prend le nom de prêtre dans sa signification ordinaire & rigoureuse, il faudra dire qu'Ira n'etoit pas de la race du fameux Jaïr descendant de Manassé. Plusieurs croyent qu'il n'etoit pas prêtre. Le Chaldéen & les Rabbins disent qu'il étoit le docteur, le rabbin, le conseiller de David.

IRA, *Ira*, Ἰρὰς, (*b*) de Jéthri, fut un des vaillans hommes de l'armée de David.

IRA, *Ira*, Ὠρὰ, (*c*) fils d'Accès, de la ville de Thérué, fut aussi un des vaillans hommes de l'armée de David.

IRAD, *Irad*, Γαϊδὰδ, (*d*) fils d'Henoch, fut pere de Maviaël.

IRAS, *Iras*, Εἰρᾶς, (*e*) coeffeuse de Cléopatre, fut trouvée morte aux pieds de cette Princesse.

(*a*) Reg. L. II. c. 20. v. 26.
(*b*) Reg. L. II. c. 23. v. 38.
(*c*) Paral. L. I c. 11. v. 28.
(*d*) Genes. c. 4. v. 18.
(*e*) Plut. Tom. I. pag. 943, 954.

IRASA, *Irasa*, Ἴρασα, (*f*) nom d'un canton de Libye. » Après avoir demeuré six ans » en ce lieu, dit Hérodote, » ils résolurent la septième » année de le quitter à la persuasion des Libyens, pour » aller habiter un meilleur pais. » Ainsi, les Libyens les conduisirent vers le couchant, » dans le plus beau séjour que » l'on puisse imaginer; mais, » ils les y conduisirent de nuit, » de peur que les Grecs voyageant de jour, ne remarquassent le chemin. Ce lieu » s'appelle Irasa, & quand les » Libyens les eurent menés sur » les bords d'une fontaine qu'on » appelle la fontaine d'Apollon : C'est ici, dirent-ils, » que vous devez habiter, la » commodité du lieu vous y » invite, & il semble que le » ciel même vous en parle. »

IRCTES, *Irctæ*, Ἴρκται, (*g*) lieu du Péloponnèse dans l'Argolide, selon Xénophon.

Polybe en met un autre du même nom dans la Sicile, sur le bord de la mer, entre Palerme & Éryx. Le mot *Irctes* veut dire barrière, défilé, &c.

IRE, *Ire*, Ἴρη, (*h*) ville, dont Homère fait mention au neuvième livre de l'Iliade. Surquoi Eustathe dit qu'il y avoit trois villes de ce nom, une dans l'isle de Lesbos, une au-

(*f*) Herod. L. IV. c. 158.
(*g*) Xenoph. p. 534.
(*h*) Homer. Iliad. L. IX v. 150, 292. Strab. p. 360. Paus. p. 273.

tre au païs des Malliens, & la troisième dans la Messénie qui étoit une province du Péloponnèse.

C'est de cette dernière que parle Homère. Pausanias dit que de son tems on l'appelloit Abia, & qu'elle étoit une des sept villes qu'Agamemnon promet dans l'Iliade, qu'il donnera à Achille. Strabon est d'un sentiment différent ; car, il dit qu'on lui avoit montré la ville d'Ire, près d'une montagne, située sur le chemin qui conduit de Mégalopolis, ville d'Arcadie, à Andanie. Il ajoûte que d'autres croyent qu'Ire étoit la même que la ville nommée de son tems *Messola*. Mais, Eustathe dit qu'Ire étoit le nom d'une ville & d'une montagne de Messénie. Celui-ci auroit raison, s'il vouloit parler d'Ira, en Grec Εἶρα. Il y avoit en effet dans la Messénie une ville & une montagne de ce dernier nom, dont il est parlé ci-dessus.

IRENE, *Irene*, (*a*) une des saisons, étoit fille de Jupiter & de Thémis.

IRÉNÉE, *Irenæus*, (*b*) Εἰρηναῖος, homme très-éloquent qu'Hérode le grand, roi de Judée, employa souvent dans les affaires d'État. Il persuada à Antipas d'aller à Rome, pour s'opposer devant le tribunal de l'empereur Auguste aux poursuites d'Archélaüs pour le royaume de Judée, & y faire réussir ses prétentions.

IRÉSIES, *Iresiæ*, (*c*) ville de Grece dans la Thessalie, selon Tite-Live. Elle fut détruite par Philippe de Macédoine, l'an 198 avant Jesus-Christ.

IRINUM, *Irinum*, (*d*) sorte de parfum, dont les Anciens se servoient après le bain.

IRIS, *Iris*, Ἶρις. *Voyez* Hibernie.

IRIS, *Iris*, Ἶρις, (*e*) fleuve de l'Asie Mineure, dans le royaume du Pont. Xénophon lui donne trois plethres de largeur. Nous trouvons dans Strabon, une description assez détaillée de ce fleuve. » Un » autre fleuve, dit-il, pres- » que toujours à égale distance » du Thermodon, & nommé » Iris, coule au travers de la » contrée appellée Phanarée, » arrosant la même plaine, » c'est-à-dire, celle de Thé- » miscyre. Il a sa source dans » le Pont ; & après qu'il a pas- » sé à Comane ville du Pont, » il dirige son cours vers le » couchant au travers de l'heu- » reuse plaine de Daximonitis. » Ensuite, il se tourne vers le » septentrion à Gaziura, au- » trefois ville royale, main- » tenant déserte. Il se replie

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 101

(*b*) Joseph. de Antiq. Judaic. pag. 603.

(*c*) Tit. Liv. L. XXXII. c. 13.

(*d*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom III. p. 207.

(*e*) Xenoph. pag. 358. Strab. p. 52, 547, 556. Ptolem. L. V. c. 6. Plin. Tom. I. p. 303.

„ après

» après cela vers l'orient ; & » après avoir reçu le Scylax » & quelques autres rivières, » & avoir arrosé les murs d'A- » masie notre patrie, ville très- » forte, il entre dans la con- » tree de Phanarée. Là il tom- » be dans le Lycus, dont la » source est dans l'Arménie, » & qui devient lui-même l'I- » ris. Ce fleuve traverse ensui- » te la plaine de Thémiscyre, » & se décharge enfin dans le » Pont-Euxin. »

M. d'Anville, dans sa carte de l'Asie mineure, paroît avoir été guidé par cette description de Strabon, dans le cours qu'il a donné au fleuve Iris. Son nom moderne est Casalmach dans la Natolie, ou Turquie d'Asie.

Ce fleuve, dit M. de Tournefort, fait de grands ravages dans le tems des pluies, & lorsque les neiges fondent. On nous assura, poursuit le même Auteur, qu'il y avoit trois fleuves qui s'unissoient vers Amasie, sçavoir, le Couleisar-Sou, ou le fleuve de Chonac, le Tosanlu ou celui de Tocat, & le Casalmach. Ce dernier retient son nom jusqu'à la mer. Il avoit déja dit : Nous relâchames malgré nous à l'embouchure du Casalmach, au port que les Anciens ont nommé Ancon. Le Casalmach, qui est le plus grand fleuve de toute cette côte, a été connu autrefois sous le nom d'Iris. Strabon n'a pas oublié de marquer qu'il passoit par Amasie sa patrie ; & qu'il entroit dans la Thémiscyre, avant que de tomber dans le Pont-Euxin, à l'orient du fleuve Halys.

IRIS, *Iris*, Ἶρις, (a) fille de Thaumas & d'Electre.

Iris n'est autre chose que l'arc-en-ciel. Comme le Anciens en ignoroient la nature, ils en forgerent une divinité. Sa beauté la fit passer pour la fille de Thaumas, personnage poëtique, dont le nom veut dire *merveilleux* ; & parce que la tradition du Déluge leur avoit apparemment appris que Dieu avoit fait paroître l'arc-en-ciel comme un signe de réconciliation, ils regarderent depuis leur Iris comme la messagere des Dieux, & sur-tout de Junon, parce qu'elle annonce la disposition de l'air, représenté par cette déesse.

Assise auprès du trône de la fille de Saturne & de Rhéa, elle attendoit le premier signe de ses ordres, pour les porter au bout du monde ; alors, volant d'une aîle légere, elle fendoit les espaces immenses des airs, laissant après elle une longue trace de lumière, que peignoit un nuage de mille couleurs aussi variées que brillantes.

Quelquefois députée par l'as-

(a) Hesiod. Deor. Generat. v. 265. & *seq.* Ovid. Metam. L. I. c. 10. Virg. Æneid. L. IV. v. 693. & *seq.* L. IX. v. 2. & *seq.* L. X. v. 38, 73. Myth. par M. l'Abb. Tom. I. pag 80, 196. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. VIII. p. 6.

semblée des divintés célestes, elle descendoit de l'Olympe parée de sa robe d'azur, pour venir apprendre aux mortels effrayés la fin des tempêtes, & leur annoncer le retour du beau tems.

Dans ses momens de repos, elle avoit soin de l'appartement de Junon & de ses magnifiques atours. Lorsque la Déesse revenoit des enfers dans l'Olympe, c'étoit Iris qui la purifioit avec les parfums les plus exquis; cependant, son principal emploi étoit d'aller trancher le cheveu fatal des femmes agonisantes, comme Mercure étoit chargé de faire sortir des corps les ames des hommes près de s'envoler.

Ainsi, dans Virgile, Junon voyant Didon lutter contre la mort, après s'être poignardée, dépêche Iris du haut du ciel pour dégager son ame de ses liens terrestres, en lui coupant le cheveu dont Proserpine sembloit refuser l'emploi, parce que la mort de la fondatrice de Carthage n'étoit pas naturelle; mais, c'est la peinture admirable qu'en fait le prince des Poëtes qu'il faut lire.

Tum Juno omnipotens, longum miserata dolorem,

Difficilesque obitus, Irim demisit Olympo,

Quæ luctantem animam, nexosque resolveret artus;

Nam, quia nec fato, meritâ nec morte peribat,

Sed misera ante diem, subitoque accensa furore,

Nondum illi flavum Proserpina vertice crinem

Abstulerat, stygioque caput damnaverat Orco.

Ergo Iris, croceis per cœlum roscida pennis,

Mille trahens varios adverso sole colores,

Devolat, & supra caput adstitit. Hunc ego Diti

Sacrum jussa fero, teque isto corpore solvo.

Sic ait, & dextrâ crinem secat; omnis & unà

Dilapsus calor, atque in ventos vita recessit.

» Alors, Junon prenant pitié de ses longues souffrances, & d'une mort si douloureuse, envoya Iris du haut de l'Olympe pour dégager enfin son ame des liens de son corps. Car, sa mort n'étant point naturelle ni la punition de quelque crime, mais étant prématurée & l'effet d'une fureur subite, Proserpine ne lui avoit pas encore coupé le cheveu fatal, ni dévoué sa tête aux dieux des enfers. Iris donc soutenue sur ses aîles brillantes, traverse les airs le long d'un nuage où les rayons du soleil opposé impriment mille couleurs différentes, & vient arrêter son vol sur la tête de Didon. Je vais, dit-elle, suivant l'ordre que j'en ai,

» porter à Pluton ce tribut qui » lui est consacré, & je vous » délivre de la prison de ce » corps. Elle dit; & sa main » coupe le cheveu. A l'instant » la chaleur du corps se dissi- » pe, & l'ame s'envole dans » les airs. »

Iris n'est peut-être qu'une divinité purement physique, prise pour l'arc-en-ciel; du moins on dérive assez bien son nom de εἴρω parler, annoncer; & cette étymologie convient à Iris météore, & à Iris divinité fabuleuse. Comme Junon est la déesse de l'air, Iris en est la messagere; elle annonce ses volontés, parce que l'arc-en-ciel nous annonce les changemens de l'air, au moment de la pluie, & du soleil qui luit à l'opposite.

Vossius dérive le nom d'Iris de *ir* ou *hir*, ange ou messager. Pausanias dit qu'il vient de ἔρις, discorde, parce que les messages d'Iris tendoient à la discorde & à la guerre, comme ceux de Mercure à la paix & au repos.

IRIS, *Iris*, Ἶρις. (*a*) Le Seigneur ayant fait alliance avec Noé, & lui ayant promis qu'il n'inonderoit plus la terre par un Déluge universel, lui donna pour gage de sa parole, l'arc-en-ciel. *Je mettrai mon arc dans les nues, & il sera le signe de l'alliance qui est entre moi & la terre.* Ce n'est pas à dire qu'avant le Déluge, on n'ait point vu d'arc-en-ciel; mais, depuis le Déluge, ce signe, qui auparavant a été purement naturel, devint, par l'institution de Dieu, un signe surnaturel, & une preuve certaine que Dieu n'enverroit plus de Déluge sur la terre.

IRIS, *Iris*, Ἶρις. (*b*) s'entretient avec Neptune dans un dialogue de Lucien.

IRLANDE. *Voyez* Hibernie.

IRMINSUL, *Irminsul*, (*c*) dieu des Saxons. Nous en avons déjà dit quelque chose sous le nom d'Ermensul. Nous allons faire connoître ici ce dieu dans un plus grand détail.

Dans cette partie de la Germanie habitée par les Saxons Westphaliens, près de la rivière Dimalie, s'élevoit une haute montagne, sur laquelle étoit le temple de ce Dieu, au milieu de la citadelle d'Eresbourg, dont s'empara Charlemagne en 772. Cet édifice, au rapport de Meibonius, étoit également recommandable par la beauté de son architecture, & par la vénération des peuples qui l'avoient enrichi de leurs offrandes, dont Charlemagne sçut si bien profiter, en ayant retiré une grande somme d'or & d'argent. La statue de ce dieu étoit placée sur une colonne d'un travail exquis, qui tenoit d'une main un

(*a*) Genes. c. 9. v. 13. *& seq.*
(*b*) Lucian. T. I. p. 204, 205.
(*c*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 410. Myth par. M. l'Abb. Ban. T. V. p. 556. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscipt. & Bell. Lett. Tom. III. p. 175. *& suiv.*

étendard ſur lequel étoit peinte une roſe, & de l'autre une balance. Le premier de ces deux ſymboles marque combien eſt peu durable la gloire qu'on acquiert dans les combats ; le ſecond, l'incertitude de la victoire qui dépend quelquefois d'un rien, comme il ne faut preſque rien pour faire pencher la balance qui eſt en équilibre. La figure d'un ours qu'Irminſul portoit ſur ſa poitrine, & celle d'un lion ſur ſon bouclier, apprenoient qu'il falloit de la force, du courage & de l'adreſſe dans les grandes entrepriſes.

Telle eſt la deſcription que Kranſius fait de cette ſtatue, & l'explication qu'il donne des ſymboles qu'elle portoit, mais ſans citer aucun garant ; ce qui fait qu'on regarde cette deſcription comme une choſe purement imaginée. Les Germains, ſelon Tacite, n'avoient point de ſtatues de leurs dieux ; c'eſt donc, dit-on, ſans fondement que l'auteur Allemand parle de celle d'Irminſul, que l'Abbé d'Eſperh, qui vivoit dans le treizième ſiecle, dit n'avoir été qu'un ſimple tronc d'arbre. Mais, ne pourroit-on pas excuſer Kranſius, en diſant que depuis Tacite juſqu'à Charlemagne la religion des Germains avoit reçu bien des changemens, & que ces peuples une fois ſoumis, avoient reçu comme les autres, les uſages & les coutumes de leurs vainqueurs ? une preuve ſans réplique de ces changemens, c'eſt que Tacite dit auſſi que les Germains n'avoient d'autres temples que les bois ; cependant, on voit par l'hiſtoire, que du tems de Charlemagne Irminſul avoit ſur le haut d'une colline un temple que cet Empereur fit détruire.

Quoi qu'il en ſoit, les Sçavans ſont partagés au ſujet de ce dieu. Selon quelques-uns, c'étoit Mercure ou Hermès, comme ſon nom ſemble même l'inſinuer. Eresbourg, ſuivant d'autres, étant auſſi nommé Marſpurg, qui veut dire le fort de Mars, on peut fort bien croire que les anciens Saxons, peuples belliqueux, adoroient le Dieu de la guerre, comme les Scythes & les autres peuples du Nord. Wernerus Roſevincius prenoit cette idole pour une figure Panthée, qui repréſentoit en même-tems Mars, Mercure, Apollon & Hercule. Il y a des Auteurs qui croyent que ce dieu eſt le même qu'Arminius, général des Chéruſques, qui, après avoir défait trois légions de Varus, & obligé ce général à ſe paſſer ſon épée au travers du corps, fut regardé comme le libérateur de ſa patrie, & en devint le dieu tutélaire. Tel eſt le ſentiment de Schœdius, que M. l'Abbé de Vertot a ſuivi.

Irminſul avoit ſes prêtres & ſes prêtreſſes, & leurs fonctions étoient partagées. Aventin dit que dans les fêtes qu'on

célébroit à l'honneur de ce dieu, la Noblesse du païs s'y trouvoit à cheval, armée de toutes pieces, & qu'après quelques cavalcades autour de l'idole, chacun se jettoit à genoux, & faisoit ses présens aux prêtres, qui, selon Meibomius, étoient en même tems les magistrats de la nation, & les exécuteurs de la justice. Ces prêtres frappoient à coups de verges ceux qui étoient convaincus de n'avoir pas bien fait leur devoir dans les combats; ils poussoient même la rigueur jusqu'à condamner à la mort ceux qui avoient perdu la bataille par leur faute. L'Auteur rapporte les plaintes d'un jeune homme qui déploroit en cette occasion sa destinée, & il les a tirées d'un cantique composé en vieux Saxon. » Me livre-» ra-t-on, dit ce jeune homme, » entre les mains du ministre » de la divinité dans mes plus » beaux jours, parce que les » armes ne m'ont pas été fa-» vorables. N'y a-t-il que mon » sang qui puisse appaiser le » Ciel & détourner sa cole-» re ? »

Charlemagne, à qui la conquête de la Saxe coûta tant de peine, ayant fait fortifier la montagne d'Eresbourg, démolit le temple d'Irminsul, & fit construire sur ses ruines une chapelle consacrée dans la suite par le pape Paul III. Mais, comme les Saxons retournoient, dès qu'il s'étoit retiré, à leur ancienne idolâtrie, ce Prince fit enterrer, auprès du Weser, la colomne dont on a parlé. Elle en fut retirée du tems de Louis le Débonnaire son successeur, & transportée dans l'église d'Hildesheim, où elle servit à soutenir un chandelier à plusieurs branches. Cette colomne changea souvent de place, & ce ne fut que par hazard qu'un chanoine d'Hildesheim l'ayant déterrée, trouva autour de son fût ces trois vers écrits en lettres d'or :

Sic fructus vestri vestro sint gaudia patri,

Ne damnent tenebræ quæ fecerit actio vitæ,

Juncta fides operi, sit lux superaddita luci.

Inscription qui y avoit, sans doute, été gravée lorsqu'on la destina à porter un chandelier dans le chœur de l'église d'Hildesheim. On célebre encore tous les ans dans cette ville, la veille du dimanche que l'on appelle *Lætare*, la mémoire de la destruction de cette idole; les enfans enfoncent en terre un pieu de six pieds de long, sur lequel on pose un morceau de bois en forme de cylindre, & celui qui d'une certaine distance peut l'abattre, est déclaré vainqueur.

IRPINUS, terme qui se lit dans quelques éditions de Cicéron, pour celui d'*Hirpinus*. Ainsi, *fundus Irpinus*, *ager Irpinus*, c'est la même chose que *fundus Hirpinus*, *ager Hirpinus*.

IRUS *Irus*, montagne de l'Inde, au de-là de Crocales, & vis-à-vis d'une isle, selon Arrien.

IRUS, *Irus*, Ἶρος. (*a*) mendiant, qui avoit coûtume de demander son pain dans Ithaque, & qui par son horrible gloutonnerie s'étoit rendu fort célebre; car, il mangeoit toujours, & étoit toujours affamé. Cependant, quoiqu'il fût d'une taille énorme, il n'avoit ni force ni courage; son véritable nom étoit Arnée; sa mere le lui avoit donné dès sa naissance; mais, les jeunes gens de la ville l'appelloient Irus, parce qu'il faisoit tous les messages dont on le chargeoit.

Le nom d'Arnée fut donné à ce mendiant par une espèce de prophétie de la gloutonnerie qui le distingueroit; car, il fut nommé Arné, ἀπὸ τῶν ἀρνῶν, à cause des moutons & des agneaux qu'il devoit dévorer, quand il seroit en âge. A cette remarque nous en ajoûterons une autre, c'est que rien de nouveau sous le soleil. Voici dans ces anciens tems un gueux qui servoit à des commerces qui n'étoient pas fort honnêtes, & qui faisoit tous les messages dont les jeunes gens le chargeoient, messages dont on a dans tous les tems chargé de semblables canailles, qui sont d'autant plus utiles qu'on s'en défie moins. Ce gueux étoit donc appellé *Irus*, c'est-à-dire, *messager*, comme la messagère des Dieux étoit appellée *Iris*, du mot ἴειν pour εἴρειν, qui signifie, *porter la parole*, *parler*. Hesych. ..., εἴρω. λέγω. Ἶρος, ἀπαγγέλλων. Ἶρις, ἄγγελλος. Revenons à notre sujet.

Un jour, Irus, en arrivant à la porte du palais où étoient les Princes ou les poursuivans de Pénélope, voulut chasser Ulysse, qui s'étoit présenté sous la figure d'un mendiant; & il lui dit en l'insultant: » Retire-toi de cette porte, vieillard décrépit, de peur que je ne t'en arrache en te traînant par les pieds. Ne vois-tu pas que tous ces Princes me font signe, & m'ordonnent de te chasser? Mais, je respecte ta profession. Leve-toi donc, de peur que nous n'en venions aux mains, ce qui ne feroit pas à ton avantage. »

Ulysse, le regardant d'un œil farouche, lui dit: » Mon ami, je ne te dis point d'injure, je ne te fais aucun mal, & je n'empêche point qu'on ne te donne; cette porte peut suffire à nous deux. Pourquoi es-tu fâché qu'on me fasse quelque part d'un bien qui ne t'appartient pas? Il me paroît que tu es mendiant comme moi. Ce sont les Dieux qui donnent les richesses. Ne me défie point trop au com-

(*a*) Homer. Odyss. L. XVIII. v. 1. *& seq.* Ovid. de Remed. Amor. v. 3, 2, 353.

» bat, & n'échauffe pas ma » bile, de peur que tout décrépit que je suis, je ne te » mette tout en sang, j'en serois » demain plus en repos; car, » je ne crois pas que de tes » jours tu revinsses dans le palais d'Ulysse. Grands Dieux, » repartit Irus en colère, voilà un gueux qui a la langue » bien pendue. Il ressemble » tout à fait à une vieille ratatinée. Si je le prends, » je l'accommoderai mal, & » je lui ferai sauter les dents » de la mâchoire comme à une » bête qui fait le dégât dans » les terres d'un voisin. Voyons » donc, déshabille-toi, ceins-toi d'un linge & entrons en » lice, & que les Princes soient » spectateurs de notre combat; » mais, vieux comme tu es, » comment soutiendras-tu un » adversaire de mon âge?

Alors, Ulysse se dépouilla, quitta ses haillons, & en mit une partie devant lui. On vit avec étonnement ses cuisses fortes & nerveuses, ses épaules quarrées, sa poitrine large, ses bras forts comme l'airain. Minerve, qui se tenoit près de lui, le faisoit paroître encore plus grand & plus robuste. Tous les Princes, malgré leur fierté, en étoient dans l'admiration, & il y en eut quelques-uns qui dirent à ceux qui étoient près d'eux : » Voilà Irus qui » ne fera plus de message, il » s'est attiré son malheur. » Quelle force & quelle vi» gueur dans son adversaire! » Il n'y a point d'Athlete qui » puisse lui être comparé. » Irus en le voyant sentit son courage abattu; mais, malgré ses frayeurs, les domestiques des Princes le menerent sur le champ de bataille, après l'avoir dépouillé & ceint d'un linge; on le voyoit trembler de tous ses membres. Antinoüs, en colère de voir tant d'insolence avec tant de lâcheté, le tança rudement, & lui dit : » Mi» sérable, indigne de vivre, tu » méprisois tant cet étranger, » & présentement tout accablé » qu'il est de misere & d'an» nées, sa seule vue te fait » trembler. Je te déclare que » si tu te laisses vaincre, je te » jetterai dans un vaisseau, & » je t'enverrai en Epire au roi » Échétus, le plus cruel de » tous les hommes, qui te fera » couper le nez & les oreilles, » & te retiendra dans une du» re captivité. »

Cette menace augmenta encore sa frayeur & diminua ses forces. On le mena au milieu de l'assemblée. Quand les deux champions furent en présence, ils leverent les bras pour se charger. Ulysse délibéra en lui-même s'il l'étendroit mort à ses pieds du premier coup, ou s'il se contenteroit de le jetter à terre, & il prit ce dernier parti comme le meilleur, dans la pensée que l'autre pourroit donner quelque soupçon aux Princes & le découvrir. Les voilà donc aux prises; Irus décharge un grand coup de poing sur

l'épaule droite d'Ulyſſe, & Ulyſſe le frappe au haut du cou ſous l'oreille avec tant de force, qu'il lui briſe la mâchoire & l'étend à terre; le ſang ſort à gros bouillons de ſa bouche avec les dents, & il ne fait que ſe débattre ſur la pouſſière. Les Pourſuivans, pleins d'admiration, levent les mains avec de grands cris & de grandes riſées. Mais, Ulyſſe prenant ſon ennemi, le traîne par les pieds hors des portiques & de la baſſe cour, & le faiſant aſſeoir en dehors près de la porte, il lui met un bâton à la main, & lui dit: » Demeure là, mon ami, pour » garder cette porte, & ne » t'aviſe plus, toi qui es le » dernier des hommes, de » traiter les étrangers & les » mendians comme ſi tu étois » leur Roi, de peur qu'il ne » t'arrive pis encore. » Après avoir ainſi parlé, il va reprendre ſa beſace, & ſe remettre à la porte dont Irus avoit voulu le chaſſer.

IRUS, *Irus*, *(a)* épouſa Démonaſſe, de laquelle il eut Eurydamas, l'un des Argonautes.

IRYNGE, *Irynge*, *(b)* fut fille de Pan & de la nymphe Écho, ſelon les Mythologues.

I S

I S, *Is*, Ἶς *(c)* nom d'une rivière & d'une ville de Perſe. Hérodote en parle ainſi: » A la diſtance de huit journées de chemin de Babylone, il y a une ville nommée Is; & au même endroit » coule une rivière de même » nom, qui n'eſt pas fort grande, & ſe jette dans l'Euphrate. Cette rivière d'Is » jette avec ſes eaux des maſſes de bitume, & c'eſt delà qu'on a pris le bitume employé dans les murs de Babylone. » Étienne de Byzance dir auſſi qu'il y avoit une ville & une rivière de même nom.

I S A, *Iſa*, Ἶσα. *(d)* un des noms qu'on a donnés à l'iſle de Lesbos.

ISAAC, *Iſaac*, Ἰσαάκ. *(e)* fils d'Abraham & de Sara. Son nom ſignifie ris. Sara lui donna ce nom, parce que quand l'ange lui promit qu'elle deviendroit mere, quoiqu'elle ne fût plus en âge d'avoir des enfans, elle ſourit ſecrétement; & quand l'enfant fut né, elle dit: » Le » Seigneur m'a donné un ſujet de ris & de joie; & quiconque le ſçaura, s'en réjouira, & en rira avec moi. » Elle le nourrit de ſon lait,

(a) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. p. 287.

(b) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 271.

(c) Herod. L. I. c. 179.

(d) Diod. Sicul. pag. 239.

(e) Geneſ. c. 18. v. 10. *&* *ſeq.* c. 21. *&* *ſeq.* *Cap.* Joſeph. de Antiq. Judaïc. p. 21. *&* *ſeq.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XIV. p. 27. *&* *ſuiv.*

& ne voulut pas qu'Ismaël, qu'Abraham avoit eu d'Agar sa servante, héritât avec lui. Un jour même ayant vu Ismaël qui jouoit avec Isaac, apparemment d'une manière railleuse & trop rude, elle obtint d'Abraham qu'il seroit chassé de la maison avec Agar sa mere. Lorsqu'Isaac eut atteint l'âge d'environ vingt-cinq ans, le Seigneur tenta Abraham, & lui commanda de lui immoler son fils Isaac. Abraham prit donc Isaac, & se mit en chemin avec deux de ses serviteurs, pour aller au lieu que le Seigneur lui devoit montrer. Le troisième jour, ayant vu de loin ce lieu, il dit à ses serviteurs : » Attendez-nous ici, nous ne ferons » qu'aller jusques-là moi & » mon fils; & après avoir adoré, nous reviendrons à vous. » Il prit le bois destiné pour brûler l'holocauste, le mit sur son fils Isaac, & prit dans ses mains le feu & le couteau. Comme ils marchoient ensemble, Isaac dit à son pere : » Voilà le feu » & le bois, mais où est la » victime pour l'holocauste ? » Abraham, sans s'ouvrir davantage, lui répondit : *Dieu y pourvoira, mon fils.*

Lorsqu'ils furent arrivés au lieu marqué, qui est, à ce qu'on croit, la montagne de Moria, Abraham disposa le bois, lia Isaac pour servir de victime, & prenant le couteau, il étendit la main pour égorger son fils. Mais, l'ange du Seigneur lui cria : » N'etendez pas la » main pour égorger l'enfant ; » je connois maintenant que » vous craignez Dieu, puisque » pour m'obéir, vous n'avez » pas épargné votre propre » fils. » Il délia donc Isaac, & immola en sa place un bélier qui se trouva là auprès pris par ses cornes dans un buisson. Après cela, l'ange du Seigneur lui dit : » J'ai juré » par moi-même, dit le Seigneur, que puisque vous » avez fait cette action, je » vous bénirai, & je multiplierai votre race comme les » étoiles du ciel, & toutes les » nations seront bénies dans » celui qui sortira de vous. »

Isaac étant âgé de quarante ans, Abraham songea à lui donner une femme ; & ne voulant pas qu'il en épousât une du nombre des Chananéennes, il envoya Éliézer intendant de sa maison, dans la Mésopotamie, pour en amener à Isaac une femme qui fût de la famille de Laban son beau-frere. Éliézer réussit dans ce voyage, & ramena Rebecca à Isaac. Isaac l'épousa, & l'introduisit dans l'appartement de sa mere, qui étoit morte quelques années auparavant. Comme Rébecca étoit stérile, Isaac pria pour elle, & Dieu lui accorda la grace de concevoir. Elle conçut, & enfanta deux jumeaux, Ésau & Jacob. Isaac avoit plus d'inclination pour Ésau, & Rébecca pour Jacob.

Quelques années après, il arriva une famine ; & Isaac

s'en alla à Gérare vers Abimélech, roi des Philistins. Car, le Seigneur lui étoit apparu, & lui avoit dit : » N'allez point » en Égypte, mais demeurez » dans le païs que je vous in- » diquerai. Passez-y quelque » tems comme étranger, & je » serai avec vous & vous bé- » nirai ; car, je vous donnerai » à vous & à votre race tous » ces païs-ci, pour accomplir » le serment que j'ai fait à » Abraham votre pere. Je mul- » tiplierai vos enfans comme les » étoiles du ciel ; je donnerai » à votre postérité tous ces » païs ; & toutes les nations » de la terre seront bénies dans » votre race, parce qu'Abra- » ham a obéi à ma voix, » qu'il a gardé mes préceptes » & mes commandemens, & » qu'il a observé mes ordon- » nances & mes loix. » Isaac demeura donc à Gérare ; & les habitans de ce païs là lui demandant qui étoit Rébecca, il leur répondit que c'étoit sa sœur, car il craignit de leur avouer qu'elle étoit sa femme, de peur ; disoit-il, que les hommes de ce lieu ne me tuent à cause de Rébecca, parce qu'elle est fort belle. Isaac ayant demeuré là quelque tems, il arriva qu'Abimelech regardant par une fenêtre, vit Isaac qui se jouoit avec Rébecca sa femme. Abimélech fit donc venir Isaac & lui dit : » Il est vi- » sible que c'est votre femme ; » pourquoi avez-vous dit faus- » sement qu'elle étoit votre » sœur ? C'est, répondit Isaac, » que j'ai eu peur qu'on ne » me fit mourir à cause d'elle. » Abimélech ajoûta : Pourquoi » en avez-vous usé ainsi avec » nous ? Quelqu'un de nous » auroit pu abuser de votre » femme, & vous nous auriez » fait tomber dans un grand » péché. » Abimélech fit alors cette ordonnance pour tout son peuple : » Quiconque » touchera à cet homme ou » à sa femme sera puni de » mort. »

Isaac sema ensuite en ce païs là, & il recueillit l'année même le centuple ; car, le Seigneur le bénit. Ainsi, son bien s'augmenta beaucoup ; & tout lui profitant il s'enrichissoit de plus en plus jusqu'à ce qu'il devint extrêmement puissant. Car, il possédoit des troupeaux de brebis, & des troupeaux de bœufs, & grand nombre de domestiques ; & les Philistins en conçurent de l'envie. C'est pourquoi, ils boucherent & remplirent de terre tous les puits qui avoient été creusés du tems & par les serviteurs d'Abraham son pere. Et Abimélech dit lui-même à Isaac : » Reti- » rez-vous d'avec nous, parce » que vous êtes devenu beau- » coup plus puissant que nous. » Isaac s'étant donc retiré dressa ses pavillons dans la plaine de Gérare & y demeura. Il fit creuser de nouveau les puits qui avoient été creusés du tems d'Abraham son pere, & que les Philistins avoient bouchés

après la mort d'Abraham ; & il leur donna les mêmes noms que son pere leur avoit déja donnés. Les serviteurs d'Isaac creuserent dans cette vallée, & y trouverent une source d'eau vive. Mais, les pasteurs de Gérare firent encore là une querelle à ceux d'Isaac, en leur disant, l'eau est à nous ; c'est pourquoi, il appella ce puits, injustice, à cause de l'injuste procès qu'on lui avoit fait. Ils en creuserent encore un autre, & les pasteurs de Gérare les ayant encore querellés, il l'appella, inimitié. Étant parti de-là, il creusa un autre puits pour lequel ils ne disputerent point ; c'est pourquoi, il lui donna le nom de largeur, en disant : » Le Seigneur nous a mis » maintenant au large, & nous » a fait croître en biens dans ce » païs. »

Isaac retourna de-là à Bersabée ; & la nuit suivante le Seigneur lui apparut & lui dit : » Je suis le Dieu d'Abra» ham votre pere ; ne craignez » point, car je suis avec » vous ; je vous bénirai, & je » multiplierai votre race à cau» se d'Abraham mon serviteur. » Il éleva donc un autel en ce lieu là, & invoqua le nom du Seigneur ; il y dressa sa tente & ses serviteurs y creuserent un puits. Abimélech, Ochozath son favori, & Phicol général de son armée, vinrent de Gérare le touver en ce même lieu, & Isaac leur dit : » Pourquoi » venez-vous me trouver puis» que vous me haïssez, & que » vous m'avez chassé d'avec » vous ? Ils lui répondirent : » » Nous avons clairement re» connu que le Seigneur est » avec nous ; c'est pourquoi, » nous vous proposons de faire » avec nous une alliance qui » sera jurée de part & d'autre. » Engagez-vous à ne nous faire » aucun tort, comme nous » n'avons touché à rien qui » fût à vous, ne vous ayant » fait que du bien, & vous » ayant laissé aller en paix, » vous qui êtes jusqu'ici béni » du Seigneur. » Isaac leur fit donc un festin ; & ils mangerent & burent avec lui. Le jour suivant, ils se leverent de bon matin, & l'alliance fut jurée de part & d'autre. Isaac les laissa partir, & ils se séparerent d'avec lui en bonne intelligence. Le même jour les serviteurs d'Isaac lui vinrent dire qu'ils avoient trouvé de l'eau dans le puits qu'ils avoient creusé. Il appella ce puits jurement ; & le nom de Bersabée en est demeuré à la ville.

Isaac étant devenu vieux, & ses yeux s'étant obscurcis de telle sorte qu'il ne pouvoit plus voir, appella Esau son fils aîné, & lui dit : » Mon fils. Me voici, » dit Esau. Son pere ajoûta : » Vous voyez que je suis à » présent fort âgé, & que j'i» gnore le jour de ma mort. » Maintenant donc, prenez, » je vous prie, vos armes, » votre carquois & votre arc ; » allez dans les champs, &

» prenez-moi quelque gibier. » faites m'en un ragoût com- » me vous sçavez que je l'ai- » me, & apportez-le moi, afin » que j'en mange & que je vous » bénisse avant que je meure.» Rébecca entendit ce qu'Isaac disoit à son fils Esau; & celui-ci s'en alla dans les champs pour prendre & apporter du gibier. Rébecca dit alors à Jacob son fils. » J'ai entendu » votre pere qui parloit à vo- » tre frere Esau & qui lui » disoit : Apportez-moi de » la venaison & faites m'en » un ragoût, afin que je vous » bénisse devant le Seigneur » avant que je meure. Maintenant donc, mon fils, suivez » ce que je vais vous dire & » faites ce que je vous ordonne. » Allez-vous en au troupeau » & apportez-moi deux excel- » lens chevreaux, afin que j'en » prépare à votre pere des ra- » goûts comme je sçais qu'il » les aime, & vous les lui pré- » senterez, afin qu'en ayant » mangé, il vous bénisse avant » qu'il meure. Jacob répon- » dit à Rébecca sa mere : Vous » sçavez que mon frere Esau » a le corps velu & que je n'ai » point de poil. Si mon pere » me touche avec la main, il » me regardera comme un insi- » gne imposteur, & j'attirerai » sur moi sa malédiction au lieu » de sa bénédiction. Sa mere » lui répondit. Mon fils, je me » charge de la malédiction que » vous craignez ; faites seule- » ment ce que je vous ordon- » ne, & allez me chercher ce » que je vous dis. » Il y alla, l'apporta & le donna à sa mere, qui en fit des ragoûts à son pere comme elle sçavoit qu'il les aimoit. Elle prit ensuite les plus beaux habits d'Esau son fils aîné, qu'elle gardoit elle-même au logis, & en revêtit Jacob son cadet. Elle couvrit de la peau des chevreaux ses mains & son cou qui étoient sans poil. Puis elle mit entre les mains de Jacob son cher fils les ragoûts & le pain qu'elle avoit apprêtés. Jacob porta le tout devant Isaac & lui dit : » Mon pere. » » Je vous entends, dit Isaac ; » qui êtes-vous mon fils ? » Jacob répondit à son pere : » Je suis Esau votre fils aîné, » j'ai fait ce que vous m'avez » commandé ; levez-vous, je » vous prie, mettez-vous en » votre séant, & mangez de la » nourriture que je vous pré- » sente, afin que vous me don- » niez votre bénédiction. Isa- » ac dit encore à son fils : » Mais mon fils comment en » avez-vous trouvé si-tôt ? » Il répondit : Le Seigneur votre » Dieu a fait que ce que je dé- » sirois s'est tout d'un coup pré- » senté à moi-même. Isaac dit » encore à Jacob : Approchez- » vous d'ici, mon fils, afin » que je vous touche, & que je » reconnoisse si vous êtes mon » fils Esau, ou non. » Jacob s'approcha d'Isaac son pere, qui l'ayant tâté dit : » Cette voix » est la voix de Jacob ; mais ces » mains, sont les mains d'E-

» ſau. » Et il ne le reconnut point, parce que ſes mains étant couvertes de poil, étoient ſemblables à celles de ſon frere Eſau, & il le bénit. Il lui dit donc: » Êtes-vous mon fils Eſau ? Je » le ſuis, répondit Jacob. Iſaac » ajoûta : Préſentez-moi ce que » vous avez, afin que je man- » ge de la chaſſe de mon fils, » & que je vous béniſſe. » Jacob en préſenta à Iſaac qui en mangea ; & il lui préſenta auſſi du vin qu'il but. Iſaac ſon pere lui dit enſuite : » Appro- » chez-vous de moi maintenant, » mon fils, & venez me baiſer. » Il s'approcha donc de lui & le baiſa. Iſaac ſentit la bonne odeur qui ſortoit de ſes habits, & le bénit en diſant : » L'odeur de » mon fils eſt ſemblable à celle » d'un champ plein de fleurs, que » le Seigneur a béni. Que Dieu » vous donne une abondance » de bled & de vin, de la ro- » ſée du ciel & de la graiſſe » de la terre ; que les peu- » ples vous ſoient aſſujettis & » que les tribus vous adorent. » Soyez le Seigneur de vos » freres, & que les enfans de » votre mere s'abaiſſent pro- » fondément devant vous. Que » celui qui vous maudira, ſoit » maudit, & que celui qui vous » bénira ſoit béni. »

Iſaac avoit à peine achevé de bénir Jacob, & celui-ci ne faiſoit que de ſortir d'auprès d'Iſaac ſon pere, qu'Eſau ſon frere revint de la chaſſe. Il apprêta auſſi un ragoût, le porta à ſon pere, & lui dit : » Levez-vous, » mon pere, & mangez de » la chaſſe de votre fils, afin » que vous me donniez votre » bénédiction. Iſaac ſon pere » lui dit : Qui êtes-vous donc ? » Eſau lui répondit : Je ſuis » votre fils, votre fils aîné » Eſau. » Iſaac frappé du plus profond étonnement lui dit : » Qui eſt donc celui qui m'a » déja apporté de ce qu'il avoit » pris à la chaſſe ? J'ai mangé de » tout avant que vous vinſſiez, » & je lui ai donné ma bénédic- » tion, & il ſera béni. » Eſau à ces paroles de ſon pere jetta un cris très-grand & très-amer, & il dit à ſon pere : » Donnez- » moi auſſi votre bénédiction, » mon pere. Iſaac répondit : » votre frere m'eſt venu ſur- » prendre, & il a reçu la béné- » diction que je vous deſtinois. » C'eſt avec raiſon, dit Eſau, » qu'il a été appellé Jacob, » car voici la ſeconde fois qu'il » m'a ſupplanté. Il m'a enlevé » mon droit d'aîneſſe ; & pré- » ſentement il vient encore de » m'enlever la bénédiction qui » m'étoit deſtinée. Ne m'avez- » vous point, ajoûta-t-il, ré- » ſervé de bénédiction. Iſaac » lui répondit : Je l'ai établi » votre Seigneur, & lui ai » donné tous ſes freres pour ſes » ſerviteurs ; je l'ai affermi dans » la poſſeſſion du bled & du vin ; » & après cela, mon fils, que » puis-je faire pour vous ? Eſau » lui repartit : N'avez-vous » donc, mon pere, qu'une ſeule » bénédiction ? Je vous conjure » de me bénir auſſi. » Il jetta en-

suite de grands cris mêlés de larmes ; & Isaac en étant touché, lui dit : » Votre demeure » sera favorisée de la graisse de » la terre, & de la rosée du » ciel qui vient d'en haut. Vous » vivrez de l'épée, vous ser» virez votre frere ; & le » tems viendra que vous se» couerez son joug, & que » vous-vous en délivrerez. »

Isaac vécut encore depuis assez long-tems. Il envoya Jacob en Mésopotamie, afin qu'il y prît une femme de sa race, & qu'il ne s'alliât pas avec les Chananéens, ainsi qu'avoit fait Esau. Lorsque Jacob revint de ce païs au bout de vingt ans, Isaac étoit encore en vie, & il vécut encore vingt-trois ans, étant mort âgé de cent quatre-vingt-huit ans, l'an du monde 2288, avant Jesus-Christ 1712. Il fut enterré avec Abraham par Esau & Jacob ses fils.

Les Hébreux disent qu'Isaac eut pour maîtres dans l'étude de la loi de Dieu, les patriarches Sem & Héber, qui vivoient alors ; & que quand Abraham partit dans le dessein d'aller immoler Isaac, il dit à Sara qu'il menoit son fils à l'école de Sem. Ils croyent aussi qu'Abraham composa les prières qu'ils ònt accoûtumé de réciter le matin ; Isaac, celles de midi, & Jacob celles du soir.

ISAAR, *Isaar*, Ἰσαάρ, (a) fils de Caath. Il est aussi appellé Jésaar. *Voyez* Jésaar.

ISAARI, *Isaari*, Ἰσαρί, (b) de la race de Levi, fut pere de Salemoth.

ISADAS, *Isadas*, Ἰσάδας, (c) fils de Phœbidas, fut un jour un spectacle très-beau & très-admirable non-seulement pour ses citoyens, mais encore pour les ennemis. Il étoit très-beau de visage, parfaitement bien fait, d'une taille avantageuse, & dans l'âge qui est justement la fleur de la jeunesse, lorsque les hommes passent de l'enfance à l'âge de puberté. Il étoit sans armes, sans habits, tout nu, le corps tout reluisant d'huile, & tenoit d'une main une pique & de l'autre une épée. En cet état, il s'élance impétueusement hors de sa maison, & fendant la presse des Spartiates qui combattoient contre les Thébains, il se jette sur les ennemis, porte par-tout des coups mortels & renverse à ses pieds tout ce qui s'oppose à sa furie. Il ne reçut pourtant aucune blessure, soit que Dieu, dit Plutarque, prît plaisir à le préserver à cause de sa grande valeur, soit qu'il eût paru aux ennemis quelque être plus grand que l'homme. On dit qu'après le combat les Éphores lui décernerent une couronne pour honorer ses exploits, mais qu'ensuite ils le condamnerent à une amende de mille drachmes, pour avoir

(a) Exod. c. 6. v. 18.
(b) Paral. L. I. c. 24. v. 22.
(c) Plut. Tom. I. p. 615 Roll. Hist. Anc. T. III. p. 388.

osé s'exposer sans armes à un si grand danger.

ISADENES, *Isadeni*, nation entre les Huns, selon Procope.

ISAI, *Isaï*, Ἰεσσαὶ, (*a*) fils d'Obed, eut plusieurs enfans, entr'autres David qui fut le dernier de tous. Mais, il devint le plus illustre & le chef de sa famille.

ISAIAS, *Isaias*, Ἰωσίας, (*b*) fils de Rahabia, fut pere de Joram.

ISAIE, *Isaïas*, Ἡσαΐας, (*c*) fils d'Amos, le premier des quatre grands Prophetes, étoit, dit-on, de race royale, s'il est vrai qu'Amos son pere fût fils du roi Joas, & frere d'Amasias, roi de Juda. Saint Jérôme dit qu'Isaïe avoit donné sa fille en mariage à Manassé, roi de Juda; ce qui n'est pas aisé à croire, puisque Manassé ne commença à règner que soixante ans après qu'Isaïe eut commencé à prophétiser. D. Calmet met le commencement des prophéties d'Isaïe immédiatement après la mort d'Ozias, & place la mort de ce Prophete sous le règne de Manassé, qui commença l'an du monde 3306, & 694 avant Jesus-Christ.

Les Juifs croyent qu'Amos, pere d'Isaïe étoit Prophete aussi-bien que son fils, suivant cette régle, qui passe pour certaine parmi eux, que lorsque l'Écriture marque le nom du pere d'un Prophete, c'est une preuve que ce pere est aussi Prophete. Mais, cette règle n'est rien moins que certaine. Saint Augustin a soupçonné que le Prophete Amos, dont nous avons les écrits, étoit le pere d'Isaïe; mais, outre que son nom est écrit d'une manière différente du pere d'Isaïe, ces deux Prophetes Amos & Isaïe étoient contemporains, ayant vécu l'un & l'autre sous Ozias. Il est vrai qu'Amos commença à prophétiser la vingt-troisième année d'Ozias, l'an du monde 3215; & Isaïe, selon notre hypothèse, ne commença à prophétiser qu'après la mort de ce Prince, en 3246, & par conséquent trente-un an après Amos; de sorte qu'il n'y auroit de ce côté-là aucun inconvénient à dire qu'Amos étoit pere d'Asaïe, si l'on en avoit d'ailleurs quelques bonnes preuves. Mais, ce Prophete n'étoit point de qualité; ainsi, il ne sçauroit être le pere d'Isaïe.

La femme d'Isaïe est nommée Prophéresse, & les Rabbins en concluent qu'elle avoit l'esprit de prophétie. Mais, il est très-croyable que l'on appelloit Prophétesses les femmes des Prophetes, comme on appelloit Prêtresses les femmes des Prêtres, simplement à cause de la

(*a*) Ruth. c. 4. v. 17, 22. Paral. L. I. c. 2. v. 13. *& seq.*

(*b*) Paral. L. I. c. 26. v. 25..

(*c*) Reg. L. IV. c. 20. v. 1. *& seq.* Paral. L. II. c. 26. v. 22. Ecclesiastic. c. 48. v. 25. *& seq.* Isai. c. 1. *& seq.* Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 324. 329, 331. Quintil. L. X. c. 1. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VI. pag. 263. *& suiv.*

qualité de leurs maris. L'Écriture nous parle de deux fils d'Isaïe, l'un nommé *Séar-Jasub*, le reste reviendra ; & l'autre, *Chas-bas*, hâtez-vous de ravager. Le premier marquoit que les captifs qui devoient être menés en Babylone, en reviendroient après un certain tems ; & le second, que les Royaumes d'Israël & de Syrie seroient bientôt ravagés.

On peut partager les prophéties d'Isaïe en trois parties. La première partie comprend six chapitres, qui regardent le règne de Joathan. Les six chapitres suivans regardent le règne d'Achaz. Tout le reste est du règne d'Ézéchias. Le grand & principal objet des prophéties d'Isaïe, est la captivité de Babylone, le retour de cette captivité, & le règne du Messie. C'est pour cela que les Écrivains sacrés du Nouveau Testament l'ont cité plus qu'aucun autre Prophete, & que les Peres disent qu'il est plutôt un Évangéliste, qu'un Prophete.

Dans les six premiers chapitres, qui ne contiennent qu'un seul discours, Isaïe invective fortement contre les désordres de Juda, & les menace de très-grands malheurs. Dans les six chapitres suivans, il parle du siege de Jérusalem formé par Phacée & Rasin. Il promet à Achaz la naissance du Messie sous le nom d'Emmanuël, & prédit les maux qui menàcent les royaumes de Syrie & d'Israël ; il invective contre l'Assyrien, qui est la verge dont Dieu se sert pour châtier les méchans. Il conclut dans les chapitres XI & XII, en promettant un Monarque juste, sage, vaillant, qui rétablira toutes choses. Au commencement du règne d'Ézéchias, il prononça plusieurs prophéties fâcheuses contre Babylone, contre les Philistins, contre Moab, contre Damas, contre Samarie & contre l'Égypte. Assez longtems après, il prophétisa de nouveau contre l'Égypte, contre Babylone, contre Cédar, contre l'Arabie, contre Jérusalem, contre Tyr & contre toute la Judée.

La guerre de Sennachérib contre Ézéchias, donna occasion à plusieurs prophéties d'Isaïe. Il prédit cette guerre, il en fut témoin, il en annonça la fin, & menaça les auteurs des maux de Juda, de la vengeance du Seigneur. Il promet à Ézéchias & à tout le peuple de Juda, un règne heureux & une parfaite liberté. Ce règne & cette paix dont la Judée jouit, après la défaite de Sennachérib, sont décrits d'une manière qui ne peut se vérifier à la lettre, que dans le règne de J. C. sur son Église.

Les chapitres, XL, XLI, XLII, XLIII, XLIV & XLV, contiennent un long discours, qui est une démonstration de l'existence de Dieu, de la vérité de la religion des Hébreux, & de la vanité de l'Idolâtrie. Dans les quatre chapitres suivans, Isaïe prédit le règne de Cyrus, la délivrance de son peuple, la

ruine

ruine des idoles, la chûte de Babylone, & le retour des Juifs. Depuis le chapitre XLIX jusjusqu'au v. 9. du chapitre LVI. Isaie, comme représentant le Messie, nous apprend qu'il a été destiné de Dieu dès le sein de sa mere, pour annoncer le retour de Jacob de sa captivité, & la conversion des Gentils. Il dépeint ensuite les persécutions & les traverses du Messie. Enfin, le reste de son livre a pour objet la venue du Messie, la vocation des Gentils, la réprobation des Juifs, & l'établissement de l'Église. Voilà en gros l'économie du livre d'Isaie; & voici ce que nous sçavons de sa vie.

Il nous dit que le Seigneur l'a appellé dès le sein de sa mere, qu'il s'est souvenu de son nom, qu'il lui a donné une langue comme un glaive tranchant, qu'il l'a caché sous l'ombre de sa main, & qu'il l'a mis comme une fleche choisie dans son carquois; & ailleurs, que Dieu lui a donné une langue sçavante, & capable de consoler ceux dont le courage est abattu; que quand il reçut sa mission pour la prophétie, il vit le Seigneur assis sur un trône élevé, environné de Chérubins, & ayant toute la terre pour marche-pied. Alors il dit: » Malheur à moi, parce que » je me suis tu; j'ai les levres » souillées, & je demeure au » milieu d'un peuple, qui a » aussi les levres impures; & » j'ai vu de mes yeux le Sei- » gneur des armées. En même » tems, continue-t-il, un des » Séraphins qui étoient devant » le Seigneur, vola vers moi, » tenant une pincette avec une » pierre brûlante qu'il avoit » tirée de l'autel; il en toucha » ma bouche, & me dit: Par- » ce qu'elle a touché vos le- » vres, votre iniquité sera ef- » facée. Alors j'entendis une » voix qui disoit: Qui enver- » rai-je, & qui ira pour nous? » Et je répondis: Me voici; » envoyez-moi. Il me fut donc » dit: Allez; dites à ce peu- » ple: Écoutez sans entendre, » & voyez sans connoître. » aveuglez le cœur de ce peu- » ple, rendez ses oreilles sour- » des & ses yeux aveugles, » afin qu'il ne voye pas de » ses yeux, & n'entende pas » de ses oreilles; de peur » qu'il ne se convertisse, & » que je ne lui rende la santé. « Cela vouloit dire qu'il leur prêcheroit, qu'il leur parleroit, qu'ils n'écouteroient pas, & ne se convertiroient pas.

Pendant le cours de sa prédication, il eut une infinité de contradictions à essuyer de la part des Juifs. Il s'en plaint en divers endroits, mais Dieu le rassure & le soutient. La quatorzième année d'Ézéchias, Sennachérib roi d'Assyrie, étant venu faire la guerre en Judée, envoya Rabsacès son échanson, sommer Ézéchias de se soumettre à sa domination. Rabsacès, dans sa harangue, parla d'une manière pleine d'insolence & de blasphême. Ézéchias, ayant

entendu le rapport que lui en firent ses officiers, déchira ses vêtemens, alla au temple du Seigneur, & envoya dire à Isaïe ce qui s'étoit passé. Isaïe lui répondit : » Voici ce que » dit le Seigneur : Ne craignez » point les paroles de blasphê- » me dont les serviteurs du roi » d'Assyrie m'ont déshonoré ; » je vais envoyer un esprit » contre lui, & il n'aura pas » plutôt entendu une nouvelle, » qu'il retournera prompte- » ment en son païs, où je le » ferai mourir d'une mort san- » glante. «

Peu de tems après, Sennachérib ayant appris que le roi Tharaca marchoit contre lui, alla à sa rencontre, & envoya de nouveau Rabsacès à Jérusalem où il proféra à peu près les mêmes blasphêmes qu'il avoit dits la première fois. Alors, Isaïe envoya dire ceci à Ézéchias : » Voici ce que dit le Seigneur » le Dieu d'Israël contre Sen- » nachérib : Il t'a méprisée » & insultée, fille de Sion ; il » a secoué la tête derrière toi, » fille de Jérusalem. A qui pen- » ses-tu avoir insulté ? Qui » crois-tu avoir blasphêmé ? » Contre qui as tu haussé ta » voix, & élevé tes yeux in- » solens ? C'est contre le Saint » d'Israël. Tu as outragé le » Seigneur par tes Serviteurs, » & tu as dit : Je suis monté » avec mes chariots sur le haut » des montagnes, sur le mont » Liban ; j'ai coupé ses grands » cedres & ses hauts sapins ; » j'ai épuisé les sources, & » j'ai séché par la multitude de » mes gens de pied, toutes » les rivières. Ne sçais-tu pas » que c'est moi qui ai disposé » toutes ces choses, & qui les » ai ordonnées dès l'éternité ? » J'ai sçu d'où tu sortois, où » tu étois, & j'ai connu ton » insolence contre moi. C'est » pourquoi, je te mettrai un » anneau aux narines, & un » mors à la bouche, & je te ra- » menerai par le même che- » min, par lequel tu es venu. » Pour vous Ézéchias, rassu- » rez-vous. Mangez en cette » année ce qui naîtra de soi- » même; vivez encore de fruits » l'année d'après ; mais, la » troisième année, semez & » moissonnez ; car alors vous » serez entiérement hors d'in- » quiétude. Voici ce que dit le » Seigneur : Le roi des Assy- » riens n'entrera point dans cet- » te ville, il n'y jettera point de » fleches, il n'élevera point de » terrasses au tour d'elle, il » n'entrera point dans Jérusa- » lem ; mais, il s'en retournera » par le même chemin qu'il est » venu. « En effet, le Seigneur fit périr par la main de l'Ange exterminateur cent quatre-vingt mille hommes de l'armée de Sennachérib ; & ce Prince fut obligé de se sauver à Ninive, où il fut tué par ses propres fils.

En ce tems-là, Ézéchias tomba dans une maladie mortelle ; & Isaïe l'étant venu trouver, lui dit : » Voici ce que dit » le Seigneur : Donnez ordre

» aux affaires de votre maison, » car vous mourrez, & vous » n'en échapperez point. « Alors, Ézéchias fit sa priere au Seigneur, & répandit beaucoup de larmes. Mais, à peine Isaïe étoit-il sorti de la présence du Roi, que le Seigneur lui dit: » Allez, dites à Ézéchias: Voici » ce que dit le Seigneur: J'ai » entendu vos prieres, & j'ai » vu vos larmes; j'ajoûterai en- » core quinze années à votre » vie; je vous délivrerai de la » puissance du roi des Assyriens, » & je garantirai cette ville de » ses armées. Voici le signe que » je vous donnerai, pour vous » assurer de la vérité de ces » promesses: Je ferai retour- » ner de dix degrés en arrière, » l'ombre du soleil à l'horloge » d'Achaz. « Alors, Isaïe fit mettre une masse de figues sur le mal d'Ézéchias, & il fut guéri si parfaitement, que dans trois jours il fut en état d'aller au temple du Seigneur.

Peu de tems après, au commencement du règne d'Assarhaddon, successeur de Sennachérib, Isaïe reçut ordre du Seigneur de marcher pendant trois ans nus pieds & sans habits, pour marquer d'une manière plus expresse la captivité prochaine de l'Égypte, & du païs de Chus qui s'étendoit dans l'Arabie Pétrée, & qui est ordinairement traduit par l'Éthiopie. La tradition constante des Juifs & des Chrétiens, est qu'Isaïe fut mis à mort par le supplice de la scie, au commencement du regne de Manassé, roi de Juda. On dit que ce Prince impie prit prétexte pour le faire mourir, de ce qu'Isaïe avoit dit chap. VI. 1. *J'ai vu le Seigneur assis sur un trône*; ce qu'il prétendoit être contraire à ce qui est dit dans Moïse, Exod. XXXIII. v. 20. *Nul homme ne me verra point sans mourir.* On dit que son corps fut enterré près de Jérusalem, sous le chêne du foulon, près de la fontaine de Siloé, d'où il fut transféré à Panéade, vers les sources du Jourdain, & de-là à Constantinople, sous le regne de Théodose le jeune, l'an de Jesus-Christ 442. Il prophétisa fort long-tems. Ceux qui le font commencer à la vingt-cinquième année d'Ozias, lui donnent quatre-vingt-cinq ans de prophétie. Mais, nous ne croyons pas pouvoir lui en donner plus de soixante, puisqu'il ne commença qu'au commencement de Joathan, l'an du monde 3246, étant mort la première année de Manassé, du monde 3306, avant Jesus-Christ 694.

Isaïe passe pour le plus éloquent des Prophetes. Saint Jérôme dit que ses Écrits sont comme l'abrégé des Saintes Écritures, un amas de toutes les plus rares connoissances dont l'esprit humain soit capable; qu'on y trouve la philosophie naturelle, la morale & la théologie: *Quid loquar de Physica, Ethica & Theologica? Quidquid sanctarum est scripturarum; quidquid potest humana lingua proferre,*

& mortalium sensus accipere, isto volumine continetur. Grotius compare Isaïe à Démosthène. On trouve dans ce Prophete toute la pureté de la langue Hébraïque, de même que dans cet Orateur toute la délicatesse du goût Attique. L'un & l'autre est grand & magnifique dans son style, véhément dans ses mouvemens, abondant dans ses figures, fort impétueux, quand il s'agit de relever des choses indignes, odieuses, difficiles. Isaïe avoit par-dessus Démosthène l'honneur d'une naissance illustre, & l'avantage d'appartenir à la famille royale de Juda. On peut lui appliquer ce que dit Quintilien de Corvinus Messala, qu'il parla d'une manière aisée & coulante, & d'un style qui sent son homme de qualité. Gaspar Sanctius trouve qu'Isaïe est plus fleuri & plus orné, & en même-tems plus grave & plus fort qu'aucun autre Écrivain que nous ayons, soit Historien, Poëte, ou Orateur; & qu'il est tel dans tous les genres de discours, qu'il n'y a aucun auteur ni Grec, ni Latin, qu'il n'ait laissé derrière lui.

Outre les Écrits d'Isaïe que nous avons, ce Prophete avoit fait un livre des actions d'Ozias, qui est cité dans les Paralipomènes, & que nous n'avons plus. Origène, Saint Épiphane & Saint Jérôme parlent d'un autre livre intitulé, l'*Ascension d'Isaïe*. Quelques Juifs lui attribuent les Proverbes, l'Ecclésiastique, le Cantique des Cantiques, & le Livre de Job. Saint Ambroise cite une particularité de la vie d'Isaïe. Ce Prophete étant en prison & en grand danger de mourir, le Démon lui apparut & lui dit: » Dites que vous n'avez pas » parlé par l'Esprit de Dieu, » & je vous délivrerai, & je » changerai les cœurs de ceux » qui vous haïssent. « Mais, Isaïe aima mieux mourir, que de s'engager à ne pas dire la vérité. L'auteur de l'ouvrage imparfait sur Saint Matthieu, dit que ce Prophete étant allé voir Ézéchias, qui étoit malade, ce Prince fit venir Manassé son fils, & lui donna de bonnes instructions en présence d'Isaïe. Mais, le Prophete lui dit: » Je » crains que ce que vous dites » n'entre pas dans son cœur; » car, je dois moi-même être mis » à mort par son ordre. « Ézéchias, ayant entendu cela, vouloit tuer son fils Manassé; mais, Isaïe le retint, & lui dit: *Que Dieu rende inutile cette résolution.*

Enfin, on lit dans le Talmud un long dialogue entre Isaïe & Ézéchias, au tems de la maladie de ce Prince, lorsque le Prophete le vint trouver. Mais, comme ces choses ne viennent que de sources apocryphes & incertaines, on n'y fait aucun fonds. L'auteur de l'Ecclésiastique fait un grand éloge d'Isaïe en peu de mots: » Isaïe fut un » grand Prophete, & fidele » aux yeux du Seigneur. De

» ſon tems, le ſoleil retourna » en arrière; & il ajoûta plu- » ſieurs années à la vie du Roi. » Il vit la fin des tems, par un » grand don de l'Eſprit, & il » conſola ceux qui pleuroient » dans Sion. Il prédit ce qui » devoit arriver juſqu'à la fin » des tems, & il découvrit les » choſes ſecretes avant qu'elles » arrivaſſent. «

Les Chrétiens orientaux écrivent dans leurs Hiſtoires, que le Prophete Iſaïe perdit le don de prophétie pendant 28 ans, pour ne s'être pas oppoſé au roi Ozias, lorſqu'il voulut entrer dans le Sanctuaire, où étoit l'autel des parfums. Les mêmes Auteurs lui donnent plus de 120 ans de vie.

ISALCA, *Iſalca*, (*a*) fut envoyé par Annibal à Caſilinum, à la tête d'un corps de Gétules, l'an 216 avant Jeſus-Chriſt. Il avoit ordre d'entrer en converſation, s'il étoit poſſible, avec les officiers de la garniſon, & de les engager premièrement par la douceur & à force de promeſſes, à ouvrir leurs portes, & à recevoir les Carthaginois dans la place; enſuite, s'ils s'opiniâtroient à défendre la ville, de tenter tous les moyens poſſibles pour s'en emparer par la force. Quand Iſalca ſe fut approché des murailles, le ſilence qui regnoit par-tout, fit croire à ce barbare que la ville étoit abandonnée. Ainſi, il ſe mit auſſi-tôt en devoir d'en rompre les portes. Mais, s'étant ouvertes tout d'un coup d'elles-mêmes, deux cohortes qu'on avoit rangées en bataille derrière les murailles dans ce deſſein, ſortirent avec beaucoup de vigueur, en pouſſant de grands cris, & firent un carnage horrible des ennemis, qui ne s'attendoient à rien moins.

ISANDRE, *Iſander*, (*b*) Ἴσανδρος, fils de Bellérophon, fut tué par le dieu Mars dans une bataille contre les Solymes.

ISANDRE, *Iſander*, (*c*) Ἴσανδρος, fils d'Epilycus, fut pere d'une fille, qu'il maria à Xantippe, fils aîné de Periclès.

ISANOR, *Iſanor*, Ἰσάνωρ, (*d*) étoit éphore des Lacédémoniens, pendant la guerre du Péloponnèſe.

ISARA, *Iſara*, nom commun à deux fleuves des Gaules. L'un eſt ſurnommé *Alpinum*, parce qu'il ſortoit des Alpes; & l'autre, *Belgicum*, parce qu'il couloit dans la Belgique.

ISARA, *Iſara*, (*e*) fleuve de la province Viennoiſe, que Plan-

(*a*) Tit. Liv. L. XXIII. c. 18.
(*b*) Homer. Iliad. L. VI. v. 197. & *ſeq.*
(*c*) Plut. T. I. p. 171.
(*d*) Xenoph. p. 462.
(*e*) Flor. L. III. c. 2. Plin. T. I. p. 146, 406. Ptolem. L. II. c. 10. Strab. pag. 185, 204. Cicer. ad Amic. L. X. Epiſt. 15. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill. p. 388. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. III. p. 93. & *ſuiv.* T. V. pag. 198. & *ſuiv.*

cus écrivant à Cicéron dit être *flumen maximum, quod in finibus est Allobrogum.* Les Écrivains Grecs, Strabon, Ptolémée, nomment ce fleuve *Isar.* Sa source est dans le païs des Centrones, qu'il traverse avant que d'entrer dans celui des Allobroges, pour finir son cours dans le Rhône. Son nom n'a point reçu d'altération sensible dans celui d'Isere, qu'il prend aujourd'hui.

Polybe dit qu'Annibal ayant passé le Rhône, remonta pendant quatre jours le long de ce fleuve, & qu'il campa dans un endroit où est le confluent d'une rivière, nommée dans cet Auteur Σκώρας, & par Tite-Live *Arar.* On ne connoît point celle dont parle Polybe, & Casaubon croit qu'il faut lire Ἄραρος; mais, cette correction ne fait que porter dans l'Historien Grec, la faute qui est dans l'Historien Latin, puisque ce n'est point près du lieu où la Saône se jette dans le Rhône que campa le général Carthaginois.

Philippe Cluvier a fort bien rectifié cet Auteur, en disant qu'il falloit lire dans l'un & dans l'autre *Isara*, l'Isere, & cette correction a été suivie par la plûpart des Sçavans. M. de Mandajors, en l'adoptant, y ajoûte des preuves sans replique. En effet, suivant Annibal dans tous ses camps, il prouve que c'est dans l'endroit où l'Isère se jette dans le Rhône, que s'arrêta ce Général, après les quatres jours de marche dont parlent Polybe & Tite-Live. Il suppose d'abord qu'il passa le Rhône entre Orange & Avignon. Il étoit là à quatre journées de la mer & de l'armee de Scipion, à une journée du pont Saint-Esprit, où Hannon avoit dû passer ce fleuve pour attaquer les Barbares; & n'étant alors qu'à dix-huit lieues de l'Isere, il put aisément y arriver en quatre jours, au lieu qu'il étoit à trente-cinq ou quarante lieues de la Saône, où il ne pouvoit conduire que par des marches forcées une armée déjà fatiguée.

Tite-Live s'explique ainsi sur cette marche: *Quartis castris ad insulam prevenit. Ibi Arar Rhodanusque amnes diversi ex Alpibus decurrentes, agri aliquantùm amplexi, confluunt in unum.* Ces mots *ex Alpibus decurrentes*, ne semblent pas convenir à la Saône, qui vient du mont de Vauge, & c'est cette raison qui a obligé Cluvier à rectifier ce passage; mais, cette preuve ne suffit pas, puisque Strabon & Ptolémée ont dit aussi que la Saône vient des Alpes. Il falloit faire plus d'attention qu'on n'en a fait jusqu'ici, sur les mots *agri aliquantùm amplexi*, c'est de-là que M. de Mandajors tire la nécessité de la correction. Ces mots supposent une péninsule formée par deux rivières, qui coulant d'abord assez près l'une de l'autre, s'éloignent ensuite, & viennent se rejoindre; c'est ce que la Saône ne fait

point à l'égard du Rhône, dont elle ne s'approche que pour mêler ses eaux avec les siennes; au lieu que l'Isere s'approche du Rhône vers Montmelian, & s'écartant ensuite vers le midi, elle vient enfin se jetter dans ce fleuve, après avoir formé une péninsule d'une partie du Dauphiné. Tite-Live, en parlant du camp où étoit Annibal, dit, *incolunt propè Allobroges.* Ces peuples, en effet, occupoient le bord du Rhône depuis l'Isere jusqu'à Genève; & ceux qui soutiennent que ce camp étoit près de Lyon, ne font pas attention qu'il y auroit eu déjà long-tems qu'Annibal auroit été au milieu de ces peuples, lorsque l'Historien dit qu'il ne faisoit que d'en approcher.

Ces preuves détruisent en même tems l'opinion de M. Doujat, qui met dans Polybe & dans Tite-Live, la Durance au lieu de l'Isere, & celle du P. Menestrier, qui, dans son introduction à la lecture de l'Histoire, soutient l'ancienne opinion, & marque près de Lyon le camp dont nous venons de parler.

ISAURA, *Isaura*, Ἴσαυρα, (a) ville de l'Asie mineure, dans l'Isaurie, dont elle étoit la capitale. M. d'Anville, dans sa carte de l'Asie mineure, la met au pied des montagnes. Cette ville fut assiégée par Perdiccas & le roi Philippe, l'an 323 avant Jesus-Christ. Les Macédoniens avoient résolu de la ruiner entièrement, parce qu'elle avoit égorgé le Commandant qu'on lui avoit envoyé. Comme la citadelle étoit grande & forte, & que les assiégés étoient fort braves, les assiégeans, après l'avoir attaquée vivement pendant deux jours, & avoir perdu beaucoup de monde à cette entreprise, se retirerent un peu; car, les assiégés ne manquoient ni d'armes ni de munitions, & s'exposoient volontiers à une mort qui prévenoit leur captivité. Enfin, voyant au troisième jour que leur nombre étoit extrêmement diminué, & qu'ils ne pouvoient plus garnir leurs murailles de défenseurs, ils conçurent un dessein extraordinaire & digne de mémoire. Prévoyant qu'on prendroit une vengeance signalée de leur résistance opiniâtre, ils ne voulurent livrer ni leurs personnes ni leur ville à la fureur ou à l'avidité de leurs ennemis. Mais, s'exhortant les uns les autres à une résolution courageuse, ils enfermerent leurs enfans, leurs femmes & leurs vieillards dans leurs maisons où ils mirent le feu, & dont ils firent le tombeau de leurs familles, & le bûcher qui consuma toutes leurs richesses. L'armée de Perdiccas, étonnée à l'aspect de cet incendie, fit les plus violens efforts pour pénétrer dans la ville, & en aller découvrir les causes; mais, les assiégés accourus sur les mu-

(a) Plin. T. I. p. 271. Ptolem. L. V. c. 4. Strab. p. 665. Diod. Sicul. p. 639, 640.

railles combattirent avec la même vigueur qu'auparavant, & renverſerent un grand nombre de Macédoniens dans leurs foſſés. Perdiccas, encore plus étonné du zele avec lequel les Iſauriens défendoient une ville à laquelle ils avoient mis eux-mêmes le feu, abandonna cette malheureuſe place, & ſe retira. Les défenſeurs des remparts allerent auſſi-tôt ſe jetter eux-mêmes dans le feu qu'ils avoient allumé, & ſe réunirent fidélement au ſort qu'ils avoient fait ſubir à leurs familles. Perdiccas abandonna à ſes ſoldats ce qu'on put ſauver des flammes ou tirer des cendres. Ceux-ci trouverent encore beaucoup d'or & d'argent dans une ville qui avoit été long-tems heureuſe.

Cette ville, après s'être rétablie, fut encore ruinée par P. Servilius. Mais, elle ne put ſe relever de ce malheur. On la rebâtit à la vérité; mais, elle n'eut jamais ſon premier éclat. Pline la nomme ſimplement; il eſt vrai qu'il la nomme en premier lieu, mais Ptolémée ne lui donne que le troiſième rang. Cellarius croit que les deux villages de Strabon, diſtingués par les ſurnoms d'*Ancienne* & de *Nouvelle Iſaura*, étoient voiſins & contigus, de ſorte que tous les autres Écrivains n'en ont fait qu'une ſeule ville. Il eſt remarquable que l'Iſaurie, à laquelle cette ville avoit donné le nom, ayant acquis, vers le déclin de l'Empire, une très-grande étendue, cette ville ne s'y trouve pas néanmoins dans aucune des deux Notices. Cependant, elle ſubſiſtoit; car Ætius, évêque d'Iſauropolis, aſſiſta au Concile de Chalcédoine; & Hilaire, autre évêque de ce même ſiege, ſe trouva au premier Concile de Conſtantinople; mais, elle étoit alors de la province de Lycaonie. C'eſt auſſi dans cette province que la place Hiéroclès, dans ſa Notice. Son nom Moderne eſt Sauba. *Voyez* Iſaurie.

ISAURICA GENS, la nation Iſaurique. *Voyez* Iſaurie.

ISAURICUS, *Iſauricus*, (*a*) Ἰσαυρικὸς, ſurnom que prit P. Servilius, pour avoir ſubjugué les Iſauriens. *Voyez* Servilius.

ISAURIE, *Iſauria*, Ἰσαυρία, (*b*) contrée de l'Aſie mineure, aux confins de la Pamphylie & de la Cilicie. Elle étoit, ſelon les cartes de M. d'Anville, entre la Lycaonie, la Cilicie, la Pamphylie & la Piſidie. Elle avoit la première au nord, la ſeconde à l'orient & au midi, & les deux autres à l'occident. C'étoit un païs de montagnes, ſitué pour la plus grande partie dans le mont Taurus. Quelques-uns en étendoient une liſière juſqu'à la mer. Zoſime dit

(*a*) Flor. L. III. c. 6.

(*b*) Ptolem. L. V. c. 4. Plin. Tom. I. pag. 271. Strab. pag. 568, 569, 665. Pomp. Mel. pag. 20. Cicer. ad Attic. L. XV. Epiſt. 2. Flor. L. III. c. 6. Hiſt. du Bas-Emp. par M. le Beau. T. IV. p. 183. & *ſuiv.*

que le peuple des Isauriens, qui étoit situé au-dessus de la Pamphylie & de la Cilicie, demeuroit toujours entre les montagnes escarpées & inaccessibles du mont Taurus.

Ptolémée, qui parle de l'Isaurie, ne dit rien de ce qu'elle possédoit sur le rivage de la mer; mais il en est fait mention dans Pline. » Tout le monde, dit ce dernier, joint immédiatement la Pamphylie à la Cilicie, sans avoir égard à la nation Isaurique. Ses villes dans les terres, sont Isaura, Clibanus, Lalasis. Elle s'avance jusqu'à la mer près d'Anémurium, dont nous avons parlé. » Pline ne dit pas qu'Anémurium fût de l'Isaurie; ce qui fait voir que ce n'étoit qu'un terrein fort petit & moins remarquable que le reste de cette contrée. On ne peut tirer beaucoup de lumières de ce que Strabon dit que P. Servilius surnommé Isauricus, détruisit plusieurs forteresses des pirates, qui étoient auprès de la mer; car, il ne décide point si elles étoient dans l'Isaurie propre, ou sur les côtes voisines dans la Pamphylie, la Lycie, la Cilicie, &c. Florus & Eutrope, entre les villes que P. Servilius renversa, nomment Phasélis, Olympe & Carycus. Mais, on sçait que les deux premières étoient des places maritimes de la Lycie; & le P. Noris l'a prouvé de la troisième. Quelques-uns donnent Phasélis à la Pamphylie; mais, personne ne l'a placée dans l'Isaurie. Cette contrée tiroit son nom d'*Isaura* sa capitale.

Strabon regarde l'Isaurie comme une partie de la Lycaonie, & la met dans le mont Taurus, où elle étoit effectivement, comme on l'a déjà vu. Il dit que l'Isaurie avoit deux villages de même nom qu'elle, c'est-à-dire, nommés l'un & l'autre Isaura au pluriel; que l'ancien étoit surnommé Euerce. » Ces deux villages, ajoûte-t-il, en avoient sous eux plusieurs autres, tous peuplés de brigands qui donnerent bien de la peine aux Romains. A côté de l'Isaurie est Derbe, résidence d'Antipater Derbéen, laquelle est contigue à la Cappadoce. Il possédoit aussi Laranda. De mon tems, Amyntas a possédé Isaura & Derbe, après qu'il eut surpris & tué Antipater le Derbéen. Il reçut aussi Isaurus des Romains. Il en fit une ville royale, après avoir renversé l'ancienne Isaura. Il commença même une nouvelle enceinte de murailles; mais, il ne put l'achever, ayant péri dans une entreprise qu'il fit contre les Homonadiens. »

L'an de Jesus-Christ 369, pendant que les forces de l'empire d'Orient étoient occupées à la guerre contre les Goths, les Isauriens, descendus par troupes de leurs rochers, s'étoient repandus dans la Pam-

phylie & dans la Cilicie, mettant les villes a contribution & pillant les campagnes. Musonius, qui étoit alors vicaire d'Asie, ayant appris les ravages des Isauriens, & voyant que les Commandans de la province, endormis dans une molle oisiveté, ne se mettoient pas en devoir de les arrêter, se crut par malheur grand'homme de guerre. A la tête d'une poignée de soldats mal armés, il marche vers une troupe de ces brigands, s'engage dans un défilé, & périt avec tous les siens dans une embuscade, Les Isauriens, enflés de ce succès, & courant avec plus de hardiesse, rencontrerent enfin des troupes réglées qui en tuerent plusieurs, & repousserent les autres dans leurs montagnes. On les y tint assiégés; on leur coupa les vivres, & on les força par famine à demander une treve, pendant laquelle les habitans de Germanicopolis, capitale de ces barbares, obtinrent la paix pour toute la nation. Ils donnerent des ôtages, & demeurerent en repos pendant six ou sept ans.

Ptolémée ne met que trois villes dans l'Isaurie. Il les nomme Savarra, Ausira & Isaura. Casaubon croit que les deux dernières sont les villages dont parle Strabon, qui dit qu'ils portoient le même nom. En effet, ce sont les mêmes lettres, & il n'y a qu'un renversement à faire en forme d'anagramme.

(a) Flor. L. III. c. 6.

Sous les Empereurs Grecs, l'Isaurie s'accrut aux dépens des provinces voisines. Dans la Notice de Hiéroclès on y compte vingt-trois villes, Séleucie métropole, Célesdere, Anémurium, Titiopolis, Lamus, Antioche, Juliosébaste, Cestri, Sélinus, Jotape, Diocésarée, Olbe, Claudiopolis, Hiérapolis, Dalisande, Germanicopolis, Srénopolis, Philadelphie, Moloë, Darassus, Zéède, Néapolis, Lausadus.

Outre ces villes qui étoient épiscopales sous la métropole de Séleucie, il y avoit d'autres sieges indépendans dans l'Isaurie. La Notice de Léon le Sage y met ceux de Léontopolis & de Cotiada. Quant aux villes que nous venons de nommer auparavant, voici comment elle les nomme, outre qu'elle en met vingt-neuf toutes épiscopales, Séleucie métropole, Cilendres, Anémorium, Titiopolis, Lamus, Antioche, Eliosébaste, Seltra, Sélénuntes, Jostape, Diocésarée, Olya, Hiérapolis, Néapolis, Dalisandus, Claudiopolis, Irénopolis, Germanicopolis, Zénopolis, Sbide, Philadelphia, Adrasus, Meloë, Dométiopolis, Nausadeæ, Climata Cassorum, Banaborum, Bolbosi, Costradis.

ISAURIENS, *Isauri*, les habitans de la ville d'Isaura, ou du païs d'Isaurie. *Voyez* Isaura & Isaurie.

ISAURUS, *Isaurus*, (a) nom

que Florus donne à la ville d'Isaura. *Voyez* Isaura.

ISBAAB, *Isbaab*, Ἰεσβαάβ, (*a*) étoit chef de la quatorzième famille sacerdotale qui servoit dans le temple, du tems de David.

ISBOSETH, *Isboseth*, (*b*) Ἰεβοσθέ, fils & successeur de Saül roi des Juifs. Son vrai nom étoit Isbaal; mais, les Hébreux qui avoient en horreur les dieux étrangers, pour ne pas prononcer *Baal*, mettoit en sa place *Boseth*, qui signifie confusion. Ainsi, au lieu de *Miphibaal*, ils disoient *Miphiboseth*. Abner, parent de Saül & général de ses troupes, fit en sorte qu'Isboseth fut reconnu Roi par la plupart des tribus d'Israël, pendant que David regnoit à Hebron sur la tribu de Juda. Isboseth établit sa demeure à Mahanaïm, au-delà du Jourdain. Il avoit quarante ans, lorsqu'il commença à regner, & il regna deux ans assez paisiblement. Au bout de ce terme, il y eut un petit combat entre les troupes d'Isboseth commandées par Abner, & celles de David commandées par Joab, où Abner eut du dessous. Depuis ce tems, il y eut toujours guerre entre la maison de Saül & celle de David. La maison de David alloit toujours s'avançant & se fortifiant de plus en plus, & la maison de Saül au contraire s'affoiblissant de jour en jour.

Dans ces guerres civiles entre les deux Rois, & dans les divers combats qui se donnerent, la principale force d'Isboseth consistoit en la valeur & en la prudence d'Abner, qui par sa sage conduite maintint long-tems les peuples dans son parti. Mais, ce Prince étant entré dans une grande colère contre lui en apprenant qu'il entretenoit Respha fille d'Aia qui avoit été aimée par le roi Saül son pere, il en fut si sensiblement piqué, disant que c'étoit mal récompenser ses services, qu'il menaça de passer du côté de David, & de faire connoître à tout le monde qu'Isboseth devoit sa couronne à son affection, à son expérience dans la guerre, & à sa fidélité. Ces menaces furent suivies des effets. Il envoya proposer à David qu'il persuaderoit à tout le peuple d'abandonner Isboseth, & de le choisir pour roi, pourvu qu'il lui promît avec serment de le recevoir au nombre de ses plus intimes amis, & de l'honorer de sa principale confiance. David accepta ses offres avec joie; & pour affermir encore davantage ce traité, il lui témoigna désirer qu'il lui renvoyât Michol sa femme qu'il avoit acquise au péril de sa vie, & en donnant à Saül pour la mériter les têtes de six cens

(*a*) Paral. L. I. c. 24. v. 13.
(*b*) Reg. L. II. c. 2. v. 8. & *seq.* c. 3. v. 1. & *seq.* c. 4. v. 1. & *seq.* Joseph. de Antiq. Judaic. pag. 212. & *seq.*

Philiſtins. Abner, pour ſatisfaire à ſon déſir, ôta cette Princeſſe à Phaltiel à qui Saül l'avoit donnée en mariage, & la lui renvoya du conſentement d'Isboſeth à qui David en avoit auſſi écrit. Comme il étoit donc près de réunir tout Iſraël ſous David, il fut tué en trahiſon par Joab, l'an 1044 avant Jeſus-Chriſt.

Isboſeth fut extrêmement affligé de la mort d'Abner, parce qu'outre qu'il étoit ſon proche parent, il lui étoit redevable d'avoir ſuccédé à la couronne du roi ſon pere. Mais, il ne lui ſurvécut pas long-tems. Deux des principaux de la tribu de Benjamin l'aſſaſſinerent dans ſon lit croyant qu'ils obligeroient fort David, & s'éleveroient par ce moyen à une grande fortune. Ils prirent le tems qu'il dormoit ſur le midi à cauſe de la chaleur, & que ſes gardes étoient auſſi endormis. Ils lui couperent la tête, & marcherent avec autant de hâte que ſi on les eût pourſuivis, pour la porter à David. Ils lui raconterent ce qu'ils avoient fait & lui repréſenterent l'importance du ſervice qu'ils lui avoient rendu en ôtant du monde celui qui lui diſputoit le royaume. Mais, au lieu des récompenſes qu'ils attendoient, ils reçurent cette terrible réponſe qu'il proféra avec colere: « Scélérats que » vous êtes, & qui ſerez bientôt punis ſelon la grandeur » de votre crime, ignorez-vous » donc de quelle ſorte j'ai » traité celui qui après avoir » tué Saül m'appotta ſon diadême, quoiqu'il ne ſe fût » engagé à cette action que » pour lui obéir & l'empêcher » de tomber vivant en la puiſſance de ſes ennemis? Ou » bien croyez-vous que j'aye » tellement changé de naturel » que j'aime maintenant les méchans, & que je conſidere » comme une grande obligation dont je vous ſois redevable, le meurtre que vous » avez fait? Lâches & ingrats » que vous êtes, n'avez-vous » point d'horreur d'avoir tué » dans ſon lit un Prince qui » n'avoit jamais fait de mal à » perſonne, & qui vous avoit » fait tant de bien? Mais, je » vous punirai comme le mérite » votre perfidie & l'outrage » que vous m'avez fait de me » croire capable d'approuver » & même de me réjouir d'une » action ſi déteſtable. » David, après leur avoir ainſi parlé, commanda qu'on les fît mourir d'une mort cruelle, fit faire des funérailles magnifiques à Isboſeth, & mettre ſa tête dans le ſépulcre d'Abner. Telle fut la fin d'Isboſeth & de la royauté dans la maiſon de Saül.

ISCADIE, *Iſcadia*. *Voyez* Eſcadie.

ISCHNES, *Iſchnæ*, Ἰσχν. *Voyez* Ichnes.

ISCHOLAS, *Iſcholas*, (a) Ἴσχόλας, Spartiate, étant gou-

(a) Diod. Sicul. pag. 490. Xenoph. p. 607. Roll. Hiſt. Anc. Tom. III. p. 303.

verneur d'un canton appellé Sciritis, fut attaqué par un corps nombreux d'Arcadiens, l'an 369 avant Jesus-Christ. Comme il étoit homme de cœur & de tête, avec une élite de ses gens, il conçut un dessein héroïque & digne de mémoire. Prévoyant que tous ceux qu'il engageroit dans un combat, succomberoient nécessairement sous la multitude des ennemis, il jugea qu'à la vérité il seroit honteux de quitter son poste, mais qu'il rendroit aussi un grand service à sa patrie en lui conservant des hommes. Il allia héroïquement ces deux vues, en renouvellant d'une part la générosité mémorable du roi Léonidas aux Thermopyles, & en renvoyant d'autre part à Lacédémone toute la jeunesse qui se trouvoit dans ses troupes, & qui pouvoit servir la patrie dans cette suite de pressans dangers où elle tomboit de plus en plus. Défendant ensuite le passage avec les soldats les plus âgés qui lui restoient seuls, il tua encore un grand nombre d'ennemis. Après quoi enveloppé par les Arcadiens, il fut tué lui-même avec tous ceux qui l'environnoient.

ISCHOLAUS, *Ischolaüs*, Ἰσχόλαος, autrement appellé Ischolas. *Voyez* Ischolas

ISCHOMACHUS, *Ischomachus*, Ἰσχόμαχος, (*a*) certain personnage, qui s'entretient avec Socrate dans un des livres de Xénophon.

ISCHOMAQUE, la même qu'Hippodamie, femme de Pirithoüs. *Voyez* Hippodamie.

ISÉE, *Isæus*, Ἰσαῖος, (*b*) orateur Grec, naquit à Chalcis dans l'isle d'Eubée, & vivoit sous la CIX.e Olympiade, vers l'an 344 avant Jesus-Christ. Plutarque nous apprend qu'Isée avoit etudié l'éloquence dans les œuvres de Lysias, avec le succès le plus heureux. Voici ce que dit Photius dans son jugement sur les dix plus célebres Orateurs de la Grece, selon la traduction de M. l'abbé Gédoyn. » J'ai lu diverses » oraisons d'Isée; il y en a 64 » qui sont sous son nom, mais » on n'en admet que 50. Cet » Orateur avoit été disciple de » Lysias, & il le prit pour » son modele. On en juge à » l'élégance de sa diction & » à la solidité de ses pensées. » Il l'a si bien imité, qu'on ne » reconnoîtroit pas le style de » l'un d'avec le style de l'autre, sans les figures dont Isée » a fait le premier un fréquent » usage. C'est lui aussi qui a » tourné le premier l'éloquence du côté de la politique; » en quoi il a été suivi par Démosthéne, son disciple. Il » étoit de Chalcis; il fut envoyé à Athènes, pour étudier sous Lysias; il florissoit » sur la fin de la guerre du Pé-

(*a*) Xenoph. p. 835. *& seq.*

(*b*) Lucian. T. I. p. 922. T. II. pag. 839. Plut. Tom. I. p. 848. Quintil. L. XII. c. 10. Juven. Satyr. 3. v. 74. Roll. Hist. Anc. T. VI. p. 322.

» loponnèse, & il vécut jusqu'au regne de Philippe. » Après avoir tenu quelque-» tems école, il se retira pour » donner ses soins à Démosthène, à qui il apprit l'art » Oratoire ; il reçut de lui » deux mille drachmes pour sa » récompense. La principale » gloire d'Isée est d'avoir formé ce grand Orateur. On » dit même qu'il eut bonne » part aux oraisons que nous » avons de Démosthène contre ses tuteurs. »

ISÉE, *Isæus*, Ἰσαῖος, (a) autre orateur Grec, beaucoup plus récent que le précédent. Il vint à Rome à l'âge d'environ 60 ans, vers l'an 97 de l'ere Chrétienne, & fit les délices & l'admiration de tous ceux qui avoient le bon goût de l'éloquence. Pline le jeune, qui l'avoit entendu, en parle ainsi dans une de ses lettres à Népos : » La Renommée publioit des merveilles d'Isée, » avant qu'il parût ; & la Renommée n'en disoit pas encore assez. Rien n'égale la » facilité, la variété, la richesse de ses expressions. Jamais il ne se prépare, & il » parle toujours en homme » préparé. Il se sert de la langue Grecque, ou plutôt de » l'Attique. Ses exordes sont » polis, déliés, insinuans, quelquefois nobles & majestueux. » Il demande plusieurs sujets » de problêmes. Il en laisse le » choix aux auditeurs, & prend » le parti qu'il leur plaît. Il se » leve, il se compose, il commence, tout se trouve sous » sa main. Ses pensées sont profondes ; les paroles [mais » quelles paroles !] les plus » propres & les plus choisies, » semblent courir & voler au-devant de ses pensées. Il paroît dans ses discours les » moins étudiés, qu'il a lu » beaucoup, & beaucoup composé. Il entre avec dignité » dans son sujet ; il narre avec » clarté ; il presse vivement ; » il récapitule avec force, & » seme par tout des fleurs. En » un mot il instruit, il plaît, » il remue, & [ce que vous » aurez peine à croire] il ramene sans cesse de courtes » réflexions, & des raisonnemens si justes & si serrés, que » même la plume à la main, » on auroit peine à leur donner » plus d'agrément & plus d'énergie. Sa mémoire est un » prodige. Il reprend dès le » commencement un discours » fait sur le champ, & n'y » manque pas d'un mot. L'étude & l'exercice lui ont acquis ce merveilleux talent ; » car, ce qu'il fait, ce qu'il » entend, ce qu'il dit, tout se » rapporte là. Il passe soixante ans, & il s'exerce encore » dans les écoles. C'est chez » les hommes de son caractère, que l'on trouve de la » bonté, de la franchise, de

(a) Plin. L. II. Epist. 3.

» la droiture dans toute sa pureté. » Toute cette lettre contient l'éloge de cet Orateur. Pline finit par inviter Népos à se procurer la satisfaction de l'entendre.

ISÉES, *Isea*, ou ISIES, *Isia*, Ἴσεια, (*a*) fêtes d'Isis. Ces fêtes s'introduisirent dans Rome avec celles des autres divinités étrangeres. Elles dégenererent dans de si grands abus, que la République fut obligée de les défendre & d'abattre les temples d'Isis, sous le consulat de Pison & de Gabinius. Mais, Auguste les fit rétablir, & les mystères de la déesse devinrent de nouveau ceux de la galanterie, de l'amour & de la débauche. Les temples d'Isis se virent consacrés, comme auparavant, à ce rendez-vous de plaisirs, qui causoient tant d'impatience aux dames romaines, pour s'y trouver de bonne heure avec la parure de la tête, & la composition du visage nécessaire ; ce qui fait dire à Juvénal, *apud Isiacæ potiùs sacraria lenæ*. L'empereur Commode mit le comble au crédit des mystères d'Isis sous son regne ; nulle fête ne fut célébrée avec plus de pompe & de magnificence ; il se joignit lui-même aux prêtres de la déesse, & y parut tête rase, portant Anubis en procession.

ISIAQUE [la Table], (*b*) *mensa Isiaca*. Un monument des plus considérables que l'Antiquité nous ait transmis, c'est sans doute la Table qu'on appelle Isiaque, parce qu'elle contient la figure & les mystères d'Isis. Mais, comme elle contient aussi toutes les autres divinités de l'Égypte de toute espece, & même plusieurs fois répétées, avec un grand nombre d'actes de religion représentés, nous croyons qu'on pourroit l'appeller plus proprement, Table générale de la religion & des superstitions de l'Égypte.

Cette Table fut achetée au sac de Rome, en 1525, par un serrurier qui la vendit assez chérement au cardinal Bembo, après la mort duquel elle passa au duc de Mantoue ; elle brilla parmi les illustres monumens du cabinet des Princes de cette maison, jusqu'en l'an 1630, que Mantoue fut prise par les troupes Impériales. Le fond étoit tout de bronze, & le dessus comme un tableau d'émail noir entremêlé de lames d'argent, avec un art admirable. Elle fut gravée dans toute sa grandeur, & avec toute l'exactitude possible par Énée Vico de Parme ; elle l'a encore été plusieurs fois depuis ; mais, ce soin qu'on a eu de la représenter si souvent, n'est pas capable de consoler de la perte de ce beau monument,

(*a*) Juven. Satyr. 6. v. 487. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom II. pag. 218 Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 527.

(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 331. & *suiv.* Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. II. pag. 406.

qu'on n'a jamais pu retrouver depuis la prise de Mantoue, quelque diligence qu'on ait faite pour cela. Il y a apparence que quelque soldat l'aura gâtée pour en tirer ces lames d'argent, qui suppléoient à une partie de la peinture, ne sçachant pas qu'il en auroit tiré bien plus de profit, s'il l'avoit vendu entière à ceux qui la cherchoient avec tant de soin.

Plusieurs ont tenté d'expliquer cette mystérieuse Table. Celui qui passe pour y avoir le mieux réussi est Pignorius, dont le livre fut imprimé à Amsterdam l'an 1670. Pignorius ne parle ordinairement qu'en doutant, & ne donne ce qu'il avance que comme des conjectures. Le pere Kirker venu depuis explique tout, & ne doute presque jamais; il n'y a point d'énigme qui l'embarrasse.

Voici en peu de mots ce que pense au sujet de cette Table, un Antiquaire plus moderne, D. Bernard de Montfaucon. Elle paroît toute symbolique & énigmatique. On apperçoit d'abord que cette grande quantité de figures si différentes, rangées avec ordre, renferme quelque sens mystérieux. Mais, sçavoir si cela représente quelque histoire des dieux de l'Égypte, ou quelque systême enveloppé de la religion du païs, ou les cérémonies, ou quelque instruction morale, ou plusieurs de ces choses ensemble; c'est ce qu'on ne peut tenter, ce semble, sans s'exposer à s'y méprendre. Nous voyons dans cette Table la figure de presque tous les dieux des Égyptiens, & nous les y reconnoissons par le secours des autres monumens. Une autre chose qu'on y remarque aisément, c'est que comme dans un théatre on y voit plusieurs actions distinctes, où les mêmes personnes reviennent souvent, & où elles se trouvent encore quelquefois répétées dans la même action.

La Table est divisée en trois larges bandes, & chaque bande est distinguée en plusieurs parties ou actions différentes; dans la première on en remarque quatre, dans la seconde trois, & dans la troisième quatre, onze parties qui font comme onze scenes d'un acte. La première personne est le dieu Osiris qui tient d'une main un anneau où est attachée une croix, & de l'autre main un bâton, au bout duquel est une tête d'oiseau. Il y a apparence que la seconde personne est un Prêtre, qui immole un animal ressemblant au chevreuil; son ornement de tête qui est un grand Panache, se trouve souvent dans les figures Égyptiennes, quoiqu'un peu moindre que celui-ci. Ce Prêtre fait ce sacrifice à la déesse Isis qu'il regarde fixement. Elle est devant lui, tenant de la main droite un bâton, au bout duquel est une fleur, & de l'autre un anneau avec une croix, comme ci-dessus. Dans la seconde scene, Osiris qui tient une pique de la main droite, présente un

oiseau

oiseau à Isis, qui lui présente aussi de son côté un gobelet. Derrière Isis est un homme qui tient d'une main un gobelet, & de l'autre une espèce d'instrument qui ressemble à une serpe. Entre Isis & Osiris est au dessus un bouc, qui étoit honoré comme un dieu parmi les Égyptiens, sous le nom de Mendes; & au dessous est une espèce de singe, que l'on nommoit Cercopitheque, auquel cette nation rendoit aussi des honneurs divins.

La troisième scene a trois personnages; le premier a sur sa tête un serpent ou un dragon à tête d'oiseau, qui s'éleve bien haut; il tient de la main droite un rameau, & de la gauche un grand bâton recourbé par le haut; c'est une Isis, selon Pignorius. Il paroît plus certain que la figure qui vient ensuite est un Osiris, qui ressemble assez au premier de cette bande, & qui porte les mêmes symboles. La figure suivante qui regarde Osiris, & qui tient une espèce de fleur de la main droite, est une Isis. L'animal qui est entre les deux est un griffon consacré au soleil.

La quatrième scene qui termine la première bande a encore trois personnages, dont le premier est Osiris, qu'on connoît à son bâton à tête d'oiseau; il présente d'une main un gobelet à une autre figure, qu'il n'est pas aisé de reconnoître, & qui tient de la gauche un hiéroglyphe qu'on ne connoît point, & de la droite un bâton recourbé. Isis qui vient après est toute semblable à celle de la première scene.

La cinquième scene, qui est la première de la seconde bande est différente des précédentes. Entre deux Isis qui se regardent, & dont chacune tient une fleur penchée, s'éleve une espèce de colomne sur laquelle est une tête, qu'on croit être d'un chat ou du dieu Élurus, qui soutient une espèce de boisseau avec des anses. Par dessus tout ceci est le taureau Apis, devant lequel est un prêtre Égyptien qui lui présente deux gobelets. Entre le Prêtre & Apis est une espèce de pupitre, je ne sçais à quel usage. Derrière Apis est un autre Prêtre. Pignorius croit que ces deux Prêtres observent si Apis a les vraies marques qui le distinguent Il faut remarquer qu'à l'extrêmité de cette bande il y a une scene toute semblable à celle ci, avec cette différence seulement que la tête du chat n'y paroît pas, & que le taureau qui regarde le précédent, n'a pas les mêmes couleurs; ce qui fait que l'on prend celui-ci pour le taureau ou le bœuf Mnévis, qui étoit honoré en certaines parties de l'Égypte, comme Apis l'étoit universellement.

Ces deux petites scenes sont aux extrêmités, où elles sont comme des compartimens pour orner la grande scene qui est entre elles, & qui occupe le

milieu de la Table Isiaque. Il y a sept personnages, dont le principal est celui du milieu; c'est une Isis assise entre des colomnes qui soutiennent une architrave & une corniche. Isis est là-dedans comme dans un trône; elle est assez semblable aux précédentes, à son ornement de tête près qui est fort extraordinaire. Elle a d'abord sur la tête un oiseau couché, qui étendant ses ailes les baisse presque jusqu'aux épaules d'Isis. Cet oiseau est tout moucheté, ce qui fait que quelques-uns croyent que c'est la *Numidica Guttata*, la poule de Numidie mouchetée de Martial. Au dessus de l'oiseau sont comme deux tiges qui s'étendent des deux côtés, & qui ont des boutons au bout; & par dessus ces tiges deux grandes cornes qui renferment un disque, marque ordinaire des dieux Égyptiens. Isis tient de la main droite un bâton, au bout duquel est une fleur, & leve la gauche comme une personne qui gesticule en parlant. A la base de ce trône est un canope & un griffon couché, qui a sur la tête un croissant, ou peut-être une gondole, & par dessus une grande étoile qui marque le soleil. Les six autres figures sont toutes tournées vers Isis, trois devant & trois derrière. A considérer les deux personnages qui sont auprès du trône d'Isis, l'un devant & l'autre derrière, ils paroissent là comme des gardes du corps. Chacun d'eux tient une grande pique, dont le haut se termine en deux grands bâtons recourbés par le haut comme une crosse d'Évêque. Le personnage de derrière est un homme qui porte une espèce de bandoulière. Pignorius croit que ce pourroit-être un Osiris; le personnage de devant est une femme. Nous ne parlons point des ornemens de tête à l'Égyptienne, si souvent répétés sur cette Table, & dont on ne connoît guere les mystères. Entre ces deux gardes du corps & le trône, sur une espèce de colomne, sont deux serpens ou dragons, un de chaque côté. Les deux personnages suivans de chaque côté qui sont les plus éloignés du trône sont assis. Celui de derrière a sur le corps d'un homme la tête d'un Ibis, oiseau particulier à l'Égypte. Il tient de la main droite un anneau, auquel est attachée une croix; & de la gauche un grand bâton, au bout duquel est une tête apparemment celle qui devoit être sur ses épaules en la place de laquelle est celle d'un Ibis. Sous le siege de cette figure sont deux crocodiles, & au haut entre la figure assise dont nous parlons & la précédente, est un oiseau qui étend ses ailes. L'autre figure assise qui répond à cette dernière est un Osiris, qui ne differe des précédens que par un panache extraordinairement grand. Il tient de la main droite le bâton à tête d'oiseau,

& de la gauche l'anneau où eſt attachée la croix. Sous ſon ſiege eſt un homme qui tient la fleur du Lotus ſur une tige ou ſur un bâton, & qui a un genou à terre ; il y a plus bas un lion avec quelques hiéroglyphes. Au haut, au deſſus du bâton d'Oſiris, eſt un oiſeau qui a les ailes étendues & rabattues ; c'eſt le même qu'on voit ſur la tête d'Iſis. Pignorius, comme nous l'avons dit, croit que c'eſt la *Numidica Guttata* de Martial ; c'étoit une eſpèce de volaille de Numidie, qu'on nourriſſoit dans les baſſes-cours, comme les oies & les poules ; cet oiſeau eſt tout moucheté ; c'eſt à cette marque que Pignorius a cru le reconnoître. Les deux figures qui occupent les deux extrêmités de cette ſcene ſont tout à fait remarquables. Ce ſont deux femmes qui ſe reſſemblent preſque entièrement. Pignorius les prend pour des Iſis. Ce ſeroit quatre fois la même divinité répétée dans la même ſcene ; mais, cela ne doit point ſurprendre dans les monumens Égyptiens. Elles ont un ornement de tête ſemblable, de grandes cornes, avec un panache ſur un diſque, où ſont repréſentées, à ce que l'on croit, les marques d'une opération faite ſur Oſiris rendu eunuque. Elles ont une grande chevelure, & ce qui eſt fort ſingulier, de grandes ailes ſur la hanche qui s'étendent bien avant juſqu'à terre. Chacune a une main levée, & tient de l'autre main un grand couteau recourbé par le haut, ou une faulx, qu'elles avancent contre un vaſe appuyé ſur une eſpèce de guéridon. On croiroit volontiers que ces deux femmes ſeroient deux prêtreſſes d'Iſis, qui porteroient l'ornement de tête de leur Déeſſe ; ce qui n'eſt pas ſans exemple. Au deſſus de celle qui eſt derrière le trône, eſt un oiſeau à viſage de femme qui a des cornes ſur la tête. Pignorius la prend pour une Sirene ; elle reſſemble en effet à quelques-unes de celles qu'a données D. Bernard de Montfaucon. Au deſſus de l'autre, qui eſt à l'extrêmité oppoſée, eſt un épervier, oiſeau conſacré à Oſiris. Cette grande ſcene qui occupe tout le milieu de la Table, pourroit bien être celle à laquelle toutes les autres ont rapport. Iſis ſur ſon trône occupe le centre de la Table ; elle eſt en effet comme le centre de la religion Égyptienne. Peut-être pourroit-on dire que chacune des ſcenes repréſente une ſolemnité ou une fête qui ſe faiſoit en Égypte, & où les repréſentations étoient les mêmes, & que celle du milieu eſt la grande fête d'Iſis ; mais, ce n'eſt qu'une conjecture.

Nous ne dirons rien de la ſeptième ſcene, qui fait la troiſième de la ſeconde bande. Elle a été ſuffiſamment expliquée à la cinquième qui lui eſt entièrement ſemblable.

La huitième ſcene a trois

personnages, dont celui du milieu est dans une espèce de quadre orné de fleurs ; il est comme emmailloté depuis le cou jusqu'aux pieds, en sorte pourtant que les mains sont libres. C'est le dieu Orus fils d'Isis & d'Osiris ; il tient des deux mains un long bâton terminé par une tête d'oiseau, & traversé par un autre plus petit qui fait une croix ; il sort aussi de ses deux mains un bâton augural recourbé par le haut, & un autre instrument angulaire qui pourroit être un fouet mal représenté. Ce fouet se trouve souvent dans les figures Égyptiennes, & marque la course du soleil, qui dans son char anime ses chevaux d'un fouet, selon la Mythologie. Derrière Orus est sa mere Isis, qui tient de la main droite un long bâton terminé par une fleur, sur laquelle s'éleve un dragon qui a un soleil sur sa tête ; elle tient de l'autre main une coupe ou un gobelet, qu'elle avance vers son fils Orus. Du côté opposé est une autre Isis qui a un épervier sur la tête, & qui présente à son fils Orus une tablette sur laquelle sont cinq gobelets.

La neuvième scene représente Isis assise entre deux Osiris, dont l'un a ses symboles ordinaires, & l'autre lui présente un oiseau.

La dixième scene a trois personnages ; celui du milieu est un Osiris assis à tête d'épervier ; il tient de la main gauche un bâton courbé, & avance sa droite vers Isis, qui lui présente d'une main une coupe ou un gobelet, & de l'autre une plume d'oiseau, à ce que l'on croit ; car, cela n'est pas aisé à distinguer. Isis a sur la tête un ornement ; c'est une tête de chat mal faite, ornée de fleurs & de boutons, qui se répandent de tous côtés comme des rayons. De l'autre côté d'Osiris est une autre Isis qui a un oiseau couché sur la tête, comme ci-dessus, & par dessus de grandes-cornes, entre lesquelles est un soleil.

La onzième & dernière a cinq personnages, dont le principal est une Isis à tête de lion ; la première figure qui est devant Isis, est un Anubis a tête de chien & au corps d'homme. Celle qui suit est un Osiris, qui tient d'une main une grande pique, comme ci-dessus, & de l'autre ce qu'on lui avoit ôté en le faisant eunuque. Du même côté plus loin d'Isis, est le petit Orus emmailloté, & au dessus de lui un chat devant un sistre. Derrière Isis à tête de lion est un autre Osiris, qui tient une grande pique recourbée par le haut, & qui a sur la tête un grand serpent.

La bordure, qui regne tout autour de la table Isiaque, est encore fort mystérieuse. Comme il y a peu de ses parties dont nous n'ayons déja parlé, nous nous contenterons de faire une courte description de ce

qu'elle contient, en passant plusieurs petits hiéroglyphes, dont elle est toute semée. Aux quatre angles de la Table sont quatre roses, une à chaque angle, qui séparent les quatre côtés de la bordure. Celui d'en haut a d'abord un chat, ensuite un oiseau à tête d'homme, un lion, un Prêtre à genoux devant les marques de l'opération faite sur Osiris, un serpent à tête d'oiseau avec des ailes, une grenouille sur une table ou sur un autel, un sphinx ailé; un homme, ou peut-être un Prêtre un genou en terre, qui a un croissant sur la tête & tient une plume. Ensuite, un bateau occupe le milieu de la bordure; on voit dans ce bateau un homme qui le conduit avec un aviron, le taureau Apis devant une espèce de pupitre, une autre figure Égyptienne, qui a le croissant sur la tête; après quoi on remarque un homme le genou en terre devant la fleur du Lotus; un épervier; la tête d'un bouc sur un autel; un homme le genou en terre, qui tient un gobelet d'une main, & une pointe de l'autre; un bélier qui par dessus ses propres cornes a encore celles du bouc; le singe appellé Cercopitheque assis qui a le croissant sur la tête, & tient un gobelet; un Prêtre un genou en terre, qui tient un gobelet de la main droite, & leve la gauche devant un autel chargé de deux gobelets, & d'autres choses qui s'élevent en un monceau; le tout surmonté d'une croix bien formée. On voit ensuite un canope & un sphinx à tête d'oiseau, qui a un croissant sur la tête & un disque à la manière des dieux des Égyptiens. Voilà ce que contient la bordure d'en haut.

Celle du côté suivant commence par un sphinx, ou un lion à tête d'oiseau; ensuite paroît un autel qui a une pointe sur le milieu, & à chaque côté un gobelet dans lequel est un rameau; un homme qui tient un rameau, un genou en terre devant l'autel, c'est apparemment un Prêtre; un lion couché, qui a le croissant sur la tête, & un gobelet devant lui, une grenouille sur un autel, un oiseau qui étend de grandes ailes pliées sur son corps; un homme, un genou en terre, qui a sur la tête des cornes de bouc, & qui tient un gobelet d'une main & leve l'autre; un sphinx à tête d'oiseau avec des ailes, qui tient une épée d'une part; un ibis; un serpent ailé à tête de femme; un vase long & haut qui se termine par une croix, lequel est posé sur un autel, & des deux côtés duquel tombe une liqueur dans deux gobelets; un oiseau tel que nous l'avons vu ci-dessus, & que Pignorius croit être la *Numidica Guttata* de Martial.

Le troisième côté de la bordure, qui est celui d'en bas, représente premièrement un

homme qui ressemble à un Osiris; il tient de la main droite un bâton courbé, & de la gauche un gobelet. Ensuite vient un dragon ou serpent à tête de femme, qui étend ses ailes; une espèce de monstre à tête d'homme, étendu sur un lit à quatre pieds de lion, avec la tête du même animal; sous le lit sont trois canopes, un à tête de chien, l'autre à tête d'épervier qui porte le croissant, le troisième à tête d'homme, avec les cornes de bouc. On voit après cela une grenouille sur un autel; un homme assis sur ses talons, qui a les cornes de bouc sur la tête, & qui tient sur la main comme une pointe d'obélisque; le taureau Apis, sur lequel est l'oiseau moucheté dont nous avons parlé; un grand vase posé sur un autel, & qui se termine en croix par le haut, ayant à chaque côté un gobelet d'où sort un rameau; un homme assis sur ses talons, qui tient de la main droite un vase d'où sort une liqueur qui tombe dans un gobelet, & un autre gobelet de la gauche; un oiseau à tête d'homme; un sphinx avec des ailes; une barque dans laquelle est un homme qui la conduit; un bélier à double tête, qui a par dessus les deux têtes deux cornes de bouc; cette barque est opposée perpendiculairement à celle de la première bordure; après cela un sphinx; une tête de bouc sur un autel; un homme aux cornes de bouc assis sur ses talons, qui tient comme la pointe d'un obélisque; une oie, un anubis assis, qui a la main gauche levée, comme pour tirer sur un lion qui est devant lui, & qui baisse la tête vers un gobelet; un autel sur lequel est la fleur du Lotus; un homme assis qui tend les mains vers un escarbot à tête d'homme, qui a le croissant sur la tête. Un chien finit cette troisième bordure, c'est le chien, dit Pignorius, dont Isis s'étoit servie pour chercher son mari Osiris; cela s'appelle deviner.

Au quatrième côté un homme, qui a les cornes de bouc, tient la fleur du Lotus; ensuite vient un serpent à plusieurs contours; sur quoi il faut remarquer que ce serpent & plusieurs autres de la Table Isiaque, ont la poitrine ouverte. Ceux qui suivent sont un oiseau à tête d'homme avec des cornes de bouc, & qui a de grandes ailes étendues & d'autres ailes pliées sur son corps; un Osiris à tête d'épervier, qui tient le bras levé avec une courte épée; un Apis semblable aux précédens; un homme assis qui tient la coupe à la main devant la fleur du Lotus; un autel sur lequel sont trois gobelets avec la fleur du Lotus; un oiseau qui ressemble à une oie; le dieu Anubis qui tient une tige; un sphinx ailé; Osiris qui va percer l'hippopotame de sa lance. L'hippopotame ou cheval du fleuve qu'on voit ici entre des fleurs, étoit pris pour Typhon

le mauvais dieu & le mauvais principe, selon l'opinion des Égyptiens ; on lui rendoit pourtant des honneurs divins dans un nome d'Égypte ; qu'on appelloit Paprimite.

Voilà ce que l'on peut remarquer sur la Table Isiaque, dont il faut avouer que l'on ne sçauroit pénétrer les sens mystérieux ; nous ne comprenons pas ce qu'exprime chaque action ou scene particulière, encore moins les rapports qu'une scene peut avoir avec l'autre. Pignorius, homme habile & sensé, avoue qu'il ne peut comprendre le dessein général de cette Table, ni pénétrer dans ses mystères; & que s'il vouloit hazarder quelques conjectures là-dessus, on pourroit fort bien lui nier qu'il fût entré dans la pensée de celui qui l'a composée, peut-être depuis plusieurs milliers d'années. Il s'est contenté de dire sur chaque figure ce que l'Antiquité nous en apprend ; & comme D. Bernard de Montfaucon l'avoit déja fait dans l'histoire des dieux de l'Égypte, où on trouvera bien des choses, qui avoient échappé à Pignorius, il a passé légerement sur cette Table, se contentant de rapporter simplement ce qu'elle représente. C'étoient des mystères qu'on ne pénétroit qu'après avoir été longtems instruits par les prêtres Égyptiens.

Le P. Kirker plus hardi a tout expliqué ; il a cru avoir trouvé les sens les plus cachés de la Table ; ce sont, dit-il, les véritables, il n'en faut pas chercher d'autres après ceux-là. C'est ce qu'il exprime ainsi dans son titre, p. 89. *Véritable & naturelle interprétation de la Table Isiaque.* Voici le plan de son commentaire. Les Égyptiens, dit-il, considéroient la divinité en deux manières, ou comme un entendement éternel, regardé en lui-même, & séparé de tout commerce avec les choses matérielles, jouissant dans sa divinité d'un bonheur ineffable ; ou comme ayant rapport aux choses créées qu'il gouverne, se tenant toujours dans son centre, d'où par le ministère des génies & des substances secondes, il anime & donne la fécondité aux choses de ce monde, qu'il soutient de sa puissance. Ils admettoient une triple puissance en Dieu, comme ils l'avoient appris de Mercure Trismégiste, de laquelle dépendoient toutes choses; elle étoit comme un sceau imprimé sur les différentes classes des choses de ce monde, tant sensibles qu'insensibles. C'est sur ce plan qu'ils firent cette Table, dit le P. Kirker, & c'est sur le même plan qu'il a fait un commentaire d'une grande longueur, d'un détail prodigieux, & d'une obscurité qui ne cede guère à celle de la Table même. Ceux, qui voudront se donner la peine de le lire, le trouveront peut-être tout à fait original, & douteront infailliblement que jamais

Égyptien ait pensé comme lui.

On est fort partagé sur l'antiquité de ce monument. M. Shuckford, dans son histoire du monde, le juge des premiers tems, & croit qu'il a été gravé avant que les Égyptiens adorassent des figures d'hommes ou de femmes.

M. Warburthon pense au contraire que cette Table a été faite pour les personnes attachées à Rome au culte d'Isis. Il est persuadé que l'ouvrier a désigné le culte rendu aux animaux, qui étoit si peu connu des étrangers, par la posture la plus remarquable d'adoration, tandis qu'il n'a marqué que par des actes d'offrandes & de sacrifices, le culte que les Égyptiens rendoient à leurs grands dieux Héroïques, & qui n'étoit pas différent de celui des Romains. En un mot, il regarde la Table Isiaque comme le plus moderne des monumens Égyptiens; ce qu'il croit qu'on peut justifier par le mêlange que l'on y trouve de toutes les espèces de caractères hiéroglyphiques.

Il y en a qui pensent, & ce n'est peut-être pas sans quelque fondement, que c'est une folie que d'entreprendre d'expliquer ce monument. « Nous » n'avons point, disent-ils, la » clef de l'Écriture symbolique » des Égyptiens, ni de celle » des premiers tems, ni de celle des tems postérieurs. Cette Écriture qui changea mille fois, varioit le sens des » choses à l'infini par la seule » position du symbole, l'addition ou la suppression d'une » pièce de la figure symbolique. Quand l'Écriture épistolique prit le dessus par sa » commodité, la symbolique » se vit entièrement négligée. » La difficulté de l'entendre, qui » étoit très-grande, lorsqu'on » n'avoit point d'autre Écriture, augmenta bien autrement, quand on ne prit pas » soin de l'étudier; & cette » difficulté même acheva d'en » rendre l'étude extrêmement » rare. Enfin, les figures symboliques & hiéroglyphiques, » qu'on trouvoit sur les tables » sacrées, sur les grands vases, » sur les obélisques, sur les » tombeaux, devinrent des » énigmes inexpliquables. Les » Prêtres & les Sçavans d'Égypte ne sçavoient plus les lire; » & comment nous imaginerions-nous aujourd'hui en » être capables? Ce seroit le » comble du ridicule. »

Rien, au reste, n'étoit plus commun que les Tables votives consacrées à Isis. Tous les temples de cette Déesse en étoient remplis, & cette sorte d'ouvrages faisoit vivre une infinité de peintres, comme le dit Juvénal :

Et quam votivâ testantur fana tabellâ

Plurima, Pictores quis nescit ab Iside pasci ?

ISIAQUES, *Isiaci*, Prêtres de la déesse Isis. On trouve les

Iſiaques (*a*) repréſentés vêtus de longues robes de lin, avec une beſace, une clochette & une branche d'abſynte marine à la main. Ils portoient quelquefois la ſtatue d'Iſis ſur leurs épaules, & ſe ſervoient du ſiſtre dans leurs cérémonies.

Après avoir ouvert le temple de la Déeſſe au lever du ſoleil, ils ſe proſternoient devant-elle & chantoient ſes louanges; enſuite ils couroient une partie du jour pour demander l'aumône, revenoient le ſoir adorer de nouveau la ſtatue d'Iſis, l'accommoder, la couvrir, & refermer ſon temple.

Ils ne ſe couvroient les pieds que d'écorce fine de la plante appellée *papyrus;* ce qui a fait croire à pluſieurs Auteurs qu'ils alloient nus pieds. Ils étoient vêtus de lin, parce qu'Iſis paſſoit pour avoir appris aux hommes à cultiver & à travailler cette plante. Ils ne mangeoient ni cochon ni mouton, ſe piquoient d'une grande auſtérité, & ne faloient jamais leurs viandes, pour être plus chaſtes. Ils mêloient beaucoup d'eau dans leur vin, & ſe raſoient très ſouvent la tête; c'eſt ce que nous diſent Plutarque & Diodore de Sicile.

Mais, l'hiſtoire Romaine nous apprend que ces Prêtres mendians de leur profeſſion, & ſi vertueux en apparence, ſe ſervoient ſouvent du voile de la religion pour pratiquer des intrigues criminelles. Ils s'inſinuoient adroitement dans les maiſons la beſace ſur l'épaule, & ſous prétexte de quêtes pour leurs beſoins, ils rendoient aux Dames ſecrétement des billets, & leur donnoient des rendez-vous de la part de leurs amans.

Ils étoient d'autant plus propres à ce commerce, qu'on les en ſoupçonnoit moins, & que les temples d'Iſis étoient les lieux où les femmes galantes faiſoient le plus volontiers leurs ſtations. Auſſi Ovide dit aux hommes: » Ne fuyez point le » temple de la géniſſe du Nil; » elle enſeigne aux Dames à » faire ce qu'elle a fait pour » Jupiter. «

Nec fuge Niliacæ memphitica templa Juvencæ,
Multas illa facit, quod fuit ipſa Jovi.

Et ailleurs il dit au garde de ſa maîtreſſe: » Ne vas point t'informer de tout ce qui ſe peut » pratiquer dans le ſanctuaire » de l'Egyptienne Iſis. «

Nec tu Niligenam fieri quid poſſit ad Iſim
Quæſieris.

En un mot, les Prêtres Iſiaques étoient très-bien aſſortis à ces tems de la dépravation des mœurs. On ſçait l'hiſtoire de Pauline, qui fut violée dans un des temples d'Iſis par Mundus, lequel s'étoit couvert de la peau d'un lion, afin de paſſer plus ſûrement pour être le divin Anubis.

(*a*) Cicer. de Divinat. L. I. c. 133.

ISIAS, *Isias*, Ἰσίας, (*a*) un des Ephores des Lacédémoniens, pendant la guerre du Péloponnèse.

ISIAS, *Isias*, Ἰσίας, (*b*) étoit Lieutenant de Timoléon, lorsque ce Général faisoit la guerre en Sicile.

ISIAS, *Isias*, (*c*) grand-Prêtre, ou Prince des Prêtres Égyptiens, avoit fait faire une statue du dieu Anubis, que le tems à Épargnée.

ISICHI. *Voyez* Isiques.

ISIDORE, *Isidorus*, Ἰσίδωρος, (*d*) auteur Grec, natif de Charax, vivoit du tems de Ptolémée Lagus, vers l'a 120.e Olympiade, l'an 300 avant Jesus-Christ. Il avoit écrit divers traités historiques, & une description de la Parthie, que David Hœschelius a publiée. Athénée & Pline en font mention. Le dernier le cite fréquemment.

Un autre Isidore avoit écrit de la Physique ou des choses naturelles.

On doit distinguer ces Auteurs de *Cæcilius Claudius Isidorus*, qui après avoir fait de grandes pertes pendant les guerres civiles à Rome, laissa néanmoins des biens immenses en mourant.

ISIDORE, *Isidorus*, (*e*) Ἰσίδωρος, fameux statuaire, dont il est parlé dans Pline.

ISIDORE, *Isidorus*, (*f*) Ἰσίδωρος, un des Lieutenans d'Antiochus le Grand, commandoit dix galères, qui étoient à la rade auprès de Thronium, dans le golfe Maliaque, dans le tems que se donnoit la bataille des Thermopyles, où le Roi son maitre fut défait par les Romains, l'an 191 avant l'ere Chretienne. Dès qu'Isidore eut appris la nouvelle de la défaite d'Antiochus, il s'enfuit avec ses dix galeres à Cénée dans l'Eubée, d'où il passa ensuite à Démétriade, pour voir si le Roi ne s'y seroit pas réfugié.

ISIDORE, *Isidorus*, (*g*) Ἰσίδωρος. Lieutenant de Mithridate. Un jour qu'il faisoit voile vers Lemnos, à la tête de treize galères, il fut attaqué par les Romains, & perdit avec la vie toutes ses galères.

ISIDORE, *Isidorus*, (*h*) Ἰσίδωρος, fameux comédien, avoit une fille, nommée Tertia, que Verrès aimoit éperdument.

ISIDORE, *Isidorus*, (*i*) Ἰσίδωρος, Mathématicien que Suidas dit avoir vécu sous les Antonins; ce qu'on doit croire plutôt que ce que dit Vossius, à qui il paroît qu'il fleurit sous Ptolémée Évergete II; car,

(*a*) Xenoph. p. 462.
(*b*) Plut. Tom. I. p. 246.
(*c*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. II. pag. 313.
(*d*) Lucian. Tom. II. p. 638. Athen. p. 93. Plin. T. I. p. 124. & *seq.* T. II. p. 628.
(*e*) Plin. T. II. p. 656.
(*f*) Tit. Liv. L. XXXVI. c. 20.
(*g*) Plut. T. I. p. 499.
(*h*) Cicer. in Verr. L. V. c. 66. VII. c. 25, 26.
(*i*) Suid. T. I. p. 1275.

l'Isidore, cité par Pline, que Vossius confond avec celui-ci, est tout à fait different. Celui dont il s'agit ici, fut, au rapport de Suidas, un Mathématicien très-habile. Il avoit écrit sur les corps réguliers, & son disciple Hypside paroît avoir emprunté de lui une partie des deux livres qu'il donna sur ce sujet, & qu'on voit à la suite des treize d'Euclide.

ISIEIS, (*a*) terme qui se lit dans les Abraxas. On croit que ce mot aura été mis pour celui de Jésus.

ISIES, *Isia*. Voyez Isées.

ISIONDA, *Isionda*, (*b*) ville de l'Asie mineure dans la Pamphylie, selon Tite-Live. Ceux de Termesse, après s'être rendu maîtres de cette ville, faisoient le siege de la forteresse, l'an 189 avant J. C. Les habitans, qui n'espéroient d'ailleurs aucun secours, envoyerent des Ambassadeurs au Consul Cn. Manlius pour lui demander sa protection, & lui représenter qu'enfermés dans cette place avec leurs femmes & leurs enfans, il n'y avoit point de jour où ils ne fussent exposés à périr ou par la faim, ou par le fer de leurs ennemis. Le Consul qui ne cherchoit que l'occasion d'entrer dans la Pamphylie, alla faire lever le siege d'Isionda, & accorda la paix aux Termessiens, moyennant la somme de cinquante talens qu'ils lui compterent.

Cette ville d'Isionda est sans doute la même que quelqu'une de celles que les Notices nomment Isindi.

ISIONDENSES, *Isiondenses*, les habitans d'Isionda. *Voyez* Isionda.

ISIQUES, *Isichi*, (*c*) nation Asiatique, selon Tacite. Cette nation n'avoit point encore été alliée des Romains, l'an de Jesus-Christ 63. Ce fut cette année qu'elle se mit pour la première fois à ravager les cantons de l'Arménie les plus inaccessibles. Ainsi, il faut chercher les Isiques quelque part vers cette contrée.

ISIS, *Isis*, Ἶσις, (*d*) déesse des Égyptiens. Comme les Grecs vouloient ramener toute l'Antiquité à leur Histoire, ils n'ont pas manqué de publier que la fable d'Isis étoit originaire de la Grece; & pour cela ils ont confondu cette Déesse

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 371.

(*b*) Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 15.

(*c*) Tacit. Annal. L. XIII. c. 37. Crév. Hist. des Emp. Tom. II. p. 291.

(*d*) Juven. Satyr. XII. v. 93. Diod. Sicul. pag. 7. *& seq.* Herod. L. II. c. 41, 59, 156. L. IV. c. 186. Plut. T. I. p. 941, 950. Tom. II. pag. 341. *& seq.* Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 29, 178, 179, 323, 332. Tom. II. p. 292. *& suiv.* Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 156, 311. Tom. II. p. 271. *& suiv.* Tom. III. p. 30, 53, 58, 73. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. p. 200. Tom. III. pag. 113. *& suiv.* Tom. IV. pag. 31. *& suiv.* Tom. V. pag. 63, 64. *& suiv.* T. IX. pag. 23. Tom. XII. p. 27. Tom. XIV. pag. 7. *& suiv.* Tom. XVI. p. 21, 53, 64, 82, 83, 99.

avec Io, fille d'Inachus, roi d'Argos. Ovide, qui avoit recueilli dans ses Métamorphoses la plûpart des anciennes traditions des Grecs, raconte ainsi cette fable, que nous ne ferons pourtant qu'abréger, parce que nous l'avons racontée dans un plus grand détail sous l'article d'Io.

Jupiter devint amoureux de cette Princesse, & pour éviter la fureur de Junon, jalouse de cette intrigue, il la changea en vache. Junon, qui parut touchée de la beauté de cette vache, la lui ayant demandée, & Jupiter n'ayant osé la lui refuser, de peur d'augmenter ses soupçons elle la donna en garde à Argus qui avoit cent yeux, lui ordonnant d'employer tous ses soins, pour empêcher qu'elle ne lui fût enlevée. Mais, Jupiter envoya Mercure, qui, ayant endormi le vigilant gardien par les doux accens de sa flûte, lui coupa la tête & délivra Io. Junon irritée envoya une Furie pour persécuter cette malheureuse Princesse, qui fut si agitée des remords qu'elle lui inspira, qu'ayant traversé la mer, elle alla d'abord dans l'Illyrie, passa le mont Hémus, arriva en Scythie, & dans le païs des Cimmeriens; & après avoir erré dans differens autres païs, elle s'arrêta enfin sur les bords du Nil, où Jupiter ayant appaisé Junon, sa première figure lui fut rendue. Ce fut-là qu'elle accoucha d'Epaphus; & étant morte quelque tems après, les Égyptiens l'honorerent sous le nom d'Isis.

Il est aisé de voir que c'est-là une véritable Histoire, défigurée par les fictions qu'on y a mêlées; mais, il est très-difficile d'en bien découvrir la vérité. Il y a trois opinions sur la fame. [illegible] Io.

La premiere est celle de presque tous les Grecs, qui pour se faire honneur d'une déesse si renommée, ont publié qu'elle étoit fille d'Inachus, premier roi d'Argos; que Jupiter l'enleva, & l'emmena dans l'isle de Crete; qu'il en eut un fils, nommé Epaphus, roi d'Égypte, pere de Libye; qu'elle passa ensuite en Égypte, où elle épousa Osiris. Les mêmes Auteurs disent que cet Osiris étoit le même qu'Apis, fils de Phoronée, second roi d'Argos, qui ayant laissé le royaume à Égialée son frere, alla s'établir en Égypte, où il se rendit si fameux pendant son regne, qu'il mérita d'être mis après sa mort au rang des Dieux, sous le nom de Sérapis.

Suivant cette idée, on explique fort bien la fable d'Ovide, en disant qu'Io, Prêtresse de Junon, fut aimée de Jupiter Apis, roi d'Argos; que Niobé sa femme, qui s'appelloit aussi Junon, en ayant conçu de la jalousie, la mit sous la garde de son oncle Argus, homme très-vigilant, ce qui lui a fait donner par les Poëtes ce grand nombre d'yeux; qu'Apis le fit mourir pour ravoir sa maîtresse;

que celle-ci pour éviter la vengeance de Niobé, s'embarqua sur un vaisseau qui portoit la figure d'une vache sur sa proue, ce qui donna lieu à sa métamorphose; & qu'elle accoucha d'Epaphus dont elle étoit grosse. Mais, il ne faut pas s'imaginer, comme quelques Auteurs l'ont cru, qu'elle passa en Égypte, & qu'après avoir changé de nom, les Égyptiens l'honorerent comme une déesse, qu'en un mot elle soit la même qu'Isis.

La seconde opinion au sujet d'Io, est celle de Pausanias, qui a cru que cette Princesse étoit véritablement originaire de Grece, mais qu'elle étoit moins ancienne que celle dont nous venons de parler. Elle n'étoit pas fille d'Inachus, mais d'Isaüs, fils de Triopas, septième roi d'Argos; & en effet si Danaüs & Egyptus ses petits-fils, ne vécurent que vers l'an 1420 avant Jesus-Christ, qui est le tems auquel le premier de ces deux Princes passa en Grece, Io n'a dû vivre que long-tems après Inachus. On peut ajoûter, pour confirmer ce sentiment, ce que dit Hérodote, qu'Io fut enlevée par des marchands Phéniciens à Argos, ville florissante; car, outre que cette ville ne prit ce nom que d'Argus, son quatrième Roi, pouvoit-elle être florissante du tems d'Inachus son fondateur?

On convient qu'il y eut dans la Grece une Princesse nommée Io, soit qu'elle fût fille d'Inachus, ou d'Isaüs; qu'elle fut aimée d'un Prince qui portoit le nom de Jupiter, & que c'est celui-là même que l'ancienne mythologie a appellé le Jupiter d'Argos. On est d'accord même avec Herodote, qui dit au commencement de son histoire, que cette Princesse fut enlevée par des marchands Phéniciens, en represailles de ce qu'on avoit autrefois enlevé Europe, fille d'Agénor, roi de Phénicie; mais, elle ne passa jamais en Égypte, & on ne peut pas la confondre avec Isis, plus ancienne qu'elle de plusieurs siecles, sans renverser toutes les traditions des Égyptiens. Io fut persécutée par Junon, qui lui fit parcourir toute la terre; Isis, qui le fut par son beau-frere Typhon, ne sortit jamais d'Égypte. L'une, après avoir été la maîtresse d'un roi d'Argos, fut ensuite enlevée par des étrangers; l'autre eut pour époux son frere Osiris, & vécut avec lui dans une grande union. Isis apprit aux Égyptiens plusieurs arts utiles à la vie; on ne raconte rien de pareil d'Io. Qu'est-ce qui peut donc avoir donné lieu aux Grecs de confondre ces deux personnes? Nous répondons que ce fut l'introduction du culte d'Isis dans la Grece, sur-tout dans la ville d'Argos. Car, comme le remarque judicieusement Hérodote, l'introduction du culte de quelque Dieu dans un païs étranger, étoit regardée comme la naissance de ce même Dieu dans

le lieu où ce culte étoit établi. Inachus apprit aux Grecs à honorer Isis; les Grecs la regarderent comme sa fille. Cécrops dans la suite porta dans l'Attique le culte de Minerve, honorée à Saïs sa patrie; on publia de même que cette déesse, que les Grecs nommoient Athéné, étoit la fille de ce Prince. On voit par-là combien est juste la reflexion d'Hérodote, & en même tems qu'il ne faut pas chercher d'autre origine à cette fable.

Pour ce qui regarde les persécutions de Junon, qu'Ovide raconte dans un si grand détail, on peut dire avec beaucoup de vraisemblance, que ce Poëte a fait allusion à la jalousie de la femme du roi d'Argos, qui peut-être fit souffrir bien des maux à sa rivale; & que si le mari portoit le nom de Jupiter, la femme pouvoit fort bien se faire appeller Junon. Mais, il est tems de rapporter la véritable histoire d'Isis.

Les Égyptiens, au rapport de Diodore de Sicile & de Plutarque, assuroient que cette Princesse étoit née dans leur païs; qu'elle épousa Osiris; que celui-ci vivoit avec elle dans une parfaite union, & qu'ils s'appliquoient l'un & l'autre à polir leurs sujets, à leur enseigner l'agriculture, & plusieurs autres arts nécessaires à la vie. Diodore de Sicile ajoûte qu'Osiris ayant formé le dessein d'aller jusques dans les Indes pour les conquérir, moins par la force des armes que par la douceur, leva une armée composée d'hommes & de femmes; & qu'après avoir établi Isis régente de son royaume, & laissé près d'elle Mercure & Hercule, dont le premier étoit chef de son conseil, & le second, intendant des provinces, il partit pour son expédition, où il fut si heureux, que tous les païs où il alla, se soumirent à son Empire.

Ce Prince, étant de retour en Égypte, trouva que son frere Typhon avoit fait des brigues contre le gouvernement, & s'étoit rendu redoutable. Julius Firmicus ajoûte même qu'il avoit suborné sa belle-sœur Isis. Osiris, qui étoit un Prince pacifique, entreprit de calmer cet esprit ambitieux; mais, Typhon, bien loin de se soumettre à son frere, ne songea qu'à le persécuter, & à lui dresser des embûches. Plutarque nous apprend de quelle maniére enfin il lui fit perdre la vie. Typhon, dit-il, l'ayant invité à un superbe festin, proposa après le repas aux conviés, de se mesurer dans un coffre d'un travail exquis, promettant de le donner à celui qui seroit de même grandeur. Osiris s'y étant mis à son tour, les conjurés se leverent de table, fermerent le coffre, & le jetterent dans le Nil.

Isis, informée de la fin tragique de son époux, se mit en devoir de chercher son corps; & ayant appris qu'il étoit dans la Phénicie, caché sous un ta-

marin, où les flots l'avoient jetté, elle alla à la cour de Byblos, où elle se mit au service d'Astarté, pour avoir plus de commodité de le découvrir. Enfin, après des peines infinies, elle le trouva, & fit de si grandes lamentations, que le fils du Roi de Byblos en mourut de regret; ce qui toucha si fort le Roi son pere, qu'il permit à Isis d'enlever ce corps & de se retirer en Égypte. Typhon, informé du deuil de sa belle-sœur, ouvrit le coffre, mit en pièces le corps d'Osiris, & en fit porter les membres en différens endroits de l'Égypte. Isis ramassa avec soin ses membres épars, les enferma dans des cercueils, & consacra les représentations des parties qu'elle n'avoit pu trouver; de-là l'usage du Phallus devenu si célebre dans toutes les cérémonies religieuses des Égyptiens. Enfin, après avoir répandu bien des larmes, elle le fit enterrer à Abyde, ville située à l'occident du Nil. Que si les Anciens placent le tombeau d'Osiris en d'autres endroits, c'est qu'Isis en fit élever un pour chaque partie du corps de son mari, dans le lieu même où elle l'avoit trouvée.

Cependant, Typhon songeoit à affermir son nouvel empire; mais, Isis ayant donné quelque relâche à son affliction, fit promptement assembler ses troupes, & les mit sous la conduite d'Orus son fils. Ce jeune Prince poursuivit le tyran, & le vainquit dans deux batailles rangées.

Il est peu de divinités, dont il nous reste autant de monumens, qu'il nous en reste d'Isis; il en est aussi peu sur lesquelles les Sçavans de tous les âges aient plus exercé leur imagination, qu'ils l'ont fait au sujet de cette déesse. Plutarque a fait un livre d'Isis & d'Osiris; mais, on ne peut que s'étonner que la fureur des étymologies ne se soit pas étendue sur le nom d'une divinité célebre. Ces recherches souvent plus curieuses que d'autres sur lesquelles quelques Sçavans se sont exercés, n'auroient cependant pas laissé de répandre un certain jour sur la nature de cette divinité, & par-là même sur le culte fastueux & presque universel qui lui étoit rendu.

Une ancienne racine arabe *iscia*, signifie *exister invariablement*, *avoir une existence propre*, *fixe*, *& durable*; de-là *οὐσία* des Grecs, *essentia*, *ἐξουσία*, *potestas*, *facultas*; & chez les Latins, ces anciens mots du siecle d'Ennius, incorporés par nos Grammairiens modernes dans le verbe auxiliaire *sum*, *es*, *est*, *estis*, *esse*. On est bien convaincu aujourd'hui que les langues Phéniciennes & Égyptiennes étoient des dialectes d'une autre ancienne langue; d'où l'on peut conclure sans trop hazarder, que le mot *Isis* est un dérivé d'*Iscia*, & marquoit dans son origine l'essence propre des choses, la nature; ce qui, pour le dire en passant, justifieroit cet ancien culte

dans son origine, & le rapprocheroit assez des idées des plus sages Philosophes.

Nous ne ferons qu'indiquer ici d'autres étymologies propres à répandre du jour sur cette matière. *Isa*, racine Syriaque, signifie *se taire avec soin*, *garder un silence religieux*, & l'on sçait jusqu'à quel point il devoit s'observer dans les mystères d'Isis; *Isciaz*, Chaldaïque, *le fondement*, *une base solide; Isch*, en Hébreu, *un homme par excellence*; son féminin, *Ischa*, *une femme*, & chez les Arabes & les Phéniciens *Ischitz*, Isis; enfin, celle qui seroit peut-être la plus vraisemblable, l'ancien mot *esch*, *isch*, *le feu*, *le soleil*, qui a dû être le premier objet de l'admiration religieuse des humains, & par-là même de leur culte.

Les Égyptiens ont toujours passé pour avoir poussé l'idolâtrie beaucoup plus loin qu'aucun autre peuple, & avoir élevé des autels aux plantes & aux animaux qui en méritent le moins. Cependant, leur mythologie paroît assez simple & naturelle dans son origine; ils admettoient deux principes, l'un bon, l'autre mauvais; du principe du bien venoit la générosité; de celui du mal, procédoit la corruption de toutes choses. Le bon principe excelloit par-dessus le mauvais, il étoit plus puissant que lui, mais non pas jusqu'à le détruire, & empêcher ses opérations. Ils reconnoissoient trois choses dans le bon principe, dont l'une avoit la qualité & faisoit l'office de pere, l'autre de mere, & la troisième de fils; le pere étoit Osiris, la mere Isis, & le fils Orus; le mauvais principe s'appelloit *Typhon*. Plus une doctrine s'éloigne de son principe, plus elle dégénere, chacun veut y mettre du sien; des idées respectables dans leur origine deviennent enfin monstrueuses; la multitude ne voit que l'erreur, & la condamne sans remonter à une source d'autant plus excusable, qu'elle sembloit plus naturelle.

Le culte d'Isis étoit plus célebre que celui d'Osiris; on la trouve bien plus souvent sur les marbres; elle étoit regardée comme la mere & la nature des choses, comme le prouve l'inscription de Capoue:

Te, tibi,
Una quæ est una,
Dea Isis,
Arrius Babinus.
V. C.

Chacun connoît la belle inscription que Plutarque rapporte, & qu'il dit avoir été sur le pavé du temple de Saïs: *Je suis tout ce qui a été, ce qui est, & qui sera, & nul d'entre les mortels n'a encore levé mon voile*. Apulée introduit Isis parlant d'elle-même & de ses attributs, dans des termes qui ne sont pas moins sublimes que ceux que Salomon employe pour faire l'éloge de la souveraine

Sagesse.

Sageſſe. » Je ſuis, dit Iſis, la » nature, mere de toutes cho- » ſes, maîtreſſe des élémens, » le commencement des ſiecles, » la ſouveraine des Dieux, la » reine des Manes, la pre- » mière des natures céleſtes, la » face uniforme des Dieux & » des Déeſſes; c'eſt moi qui » gouverne la ſublimité lumi- » neuſe des cieux, les vents » ſalutaires des mers, le ſilen- » ce lugubre des enfers. Ma » divinité unique, mais à plu- » ſieurs formes, eſt honorée » avec différentes cérémonies » & ſous différens noms. Les » Phrygiens m'appellent la Peſ- » ſinontienne mere des Dieux; » les Athéniens, Minerve Cé- » cropienne; ceux de Cypre, » Vénus Paphienne; ceux de » Crete, Diane Dictynne, les » Siciliens qui parlent trois » langues, Proſerpine Srygien- » ne; les Eleuſiniens, l'ancien- » ne déeſſe Cérès; d'autres, » Junon; d'autres, Bellone; » quelques-uns, Hécate; il y » en a auſſi qui m'appellent » Rhamnuſia. Les Éthiopiens » orientaux, les Ariens, & ceux » qui ſont inſtruits de l'ancien- » ne doctrine, je veux dire » les Égyptiens, m'honorent » avec des cérémonies qui me » ſont propres, & m'appellent » de mon véritable nom, la rei- » ne Iſis. «

Iſis, à recuillir les ſentimens des divers Auteurs, eſt Cérès, Junon, la Lune, la Terre, ou la Nature, Minerve, Proſerpine, Thétis, la mere des Dieux ou Cybele, Vénus, Diane, Bellone, Hécate, Rhamnuſia, en un mot toutes les Déeſſes. Aucun Auteur particulier ne lui attribue tous ces noms-là; mais, tous enſemble la font la même que toutes ces Déeſſes. Apulée tout ſeul la dit, comme on vient de le voir, Cybele, Minerve, Vénus, Diane, Proſerpine, Cérès, Junon, Bellone, Hécate & Rhamnuſia. C'eſt ce qui a donné lieu de l'appeller *Myrionyme*, ou la Déeſſe à mille noms.

Il eſt impoſſible de démêler aucune apparence de vérité dans des ſujets où le principal mérite étoit de la voiler ſous une multitude de fables & de rêveries poëtiques. C'eſt à la faveur de toutes ces idées ſi peu liées entr'elles, & ſouvent incompatibles, qu'on a cru trouver l'Iſis des Égyptiens dans preſque toutes les Déeſſes du paganiſme; mais, il paroît par le culte qu'on lui rendoit, & les divers ſymboles dont on ornoit ſes ſtatues, que les Égyptiens regardoient leur Iſis ſur le même pied que les Grecs leur Cérès. Iſis fut particuliérement honorée en Grece, comme il eſt aiſé de le voir par le grand nombre de monumens qu'on lui érigeoit dans ce païs, & par les figures d'Iſis qu'on voit ſur les médailles Grecques. Le culte d'Iſis & des autres Dieux Égyptiens, eut d'abord beaucoup de peine à s'établir à Rome, quoique la tolérance fût extrême pour les opinions & les cultes

etrangers, que chacun pouvoit librement adopter & suivre dans le particulier. Le culte d'Isis ne fut incorporé qu'assez tard dans la religion des Romains par arrêt du Senat ; il paroit même qu'il fut rejetté plusieurs fois, sur-tout par la fermeté des consuls Pison & Gabinius qui, au rapport de Tertullien, s'opposerent fortement à la célébration des mystères d'Isis. Le Sénat renouvella souvent les mêmes defenses; mais, l'empereur Commode eut tant de passion pour ces mystères, que pour les honorer davantage, il se fit raser, & porta lui-même le simulacre d'Anubis.

On voit par les médailles de l'empereur Julien, & quelques autres où Isis paroit portant un navire sur sa main, que, comme le dit Apulée, elle présidoit à la mer, comme si elle eût été la première qui eût trouvé l'art de naviger, ou du moins de se servir de voiles à cet effet.

Son culte a passé de l'Égypte dans les Gaules; mais, ce seroit peut-être trop donner aux conjectures, que de vouloir dériver le mot *Paris*, de παρὰ Ἴσιν à cause que cette ville n'étoit pas éloignée du fameux temple de la déesse Isis, & d'établir que les Parisiens ont pris un navire pour armes de leur ville, parce que cette déesse y étoit venue dans un vaisseau ; mais, on ne peut raisonnablement douter qu'il n'y eût à Paris, ou dans son voisinage, au village d'Issy, un fameux temple dédié à la grande déesse des Égyptiens. Les anciennes Chartres des abbayes de Sainte Genevieve & de Saint Germain en font mention, & disent que Clovis & Childebert leurs fondateurs leur ont assigné les dépouilles d'Isis & de son temple ; & nous aurions une preuve sans replique de ce fait, sans le zele un peu véhément du bon cardinal Briçonnet, qui étant abbé de Saint Germain des-Prés, l'an 1514, fit réduire en poudre le grand idole d'Isis qu'on avoit par curiosité conservé dans un coin de ladite église de Saint Germain. Les Iconoclastes tant anciens que modernes ont détruit de belles choses; le zele aveugle est presque toujours destructeur.

Tacite, dans son traité *de moribus Germanorum*, nous apprend que le culte d'Isis avoit pénétré jusques chez les Sueves, peuple distingué parmi les anciens Germains ; il avoue qu'il ne comprend pas comment il avoit passé dans un païs si éloigné ; mais, si, comme l'établit solidement Dom Pezron, les Sueves étoient sortis d'Asie, il ne seroit pas étonnant qu'ils eussent apporté avec eux un culte qui de l'Égypte avoit passé dans presque tous les païs qui avoient quelque communication avec la Mediterranée ; il seroit aussi très-probable que le culte d'Isis eût été porté dans la Germanie par les Gaulois qui y envoyerent des colonies, & qui

avoient reçu eux-mêmes le culte de cette déesse, ou par les Phéniciens qui allant jusqu'à Gades ou Cadix, s'étoient souvent arrêtés sur les côtes des Gaules, ou par les Carthaginois qui furent long-tems en commerce avec les Gaulois, & leur porterent, comme on le sçait, le culte de Saturne & de quelques autres divinités Grecques.

Ce qui confirmeroit ce dernier sentiment, c'est qu'au rapport du même Tacite, les Sueves honoroient Isis sous la figure d'un vaisseau; or, comme l'assure cet Auteur, il n'étoit pas permis aux anciens Germains de peindre leurs Dieux sous une figure humaine, pouvant d'ailleurs les honorer sous d'autres représentations; ils prirent le vaisseau pour le symbole d'Isis, voulant marquer par-là de quelle manière le culte de cette déesse avoit passé dans l'occident chez les Gaulois, & de ceux-ci chez eux par les colonies qu'ils y avoient envoyées.

D. Bernard de Montfaucon, dans son Antiquité expliquée par les figures, a donné une belle collection de marbres anciens, de pierres gravées, de médailles, de tables, &c., où sont diverses figures d'Isis, avec ses attributs, & les hiéroglyphes d'Égypte dont elles sont accompagnées; il les a expliquées la plûpart fort heureusement; on doit lui tenir compte de sa modestie, dans les cas où ne voyant rien il a cru devoir se taire & épargner à ses lecteurs les scholastiques réveries dont sont remplis les Commentaires & les remarques des critiques du moyen âge. On ne peut, par exemple, que trouver ridicule l'explication que Léonard Augustini dans son ouvrage *le banme antiche figurate*, nous donne de la pêche & des feuilles de pêcher qui ornent assez souvent la tête d'Isis; il les prend pour un titre de la vérité, parce que ce fruit a la figure du cœur, & les feuilles celle de la langue, qui réunies ensemble composent la Vérité, ancienne divinité honorée des Égyptiens, tandis que ce fruit, l'un des plus beaux, ne désigne sans doute que la part qu'Isis [la nature] a aux diverses productions de la terre.

ISIS, *Isis*, Ἶσις. (*a*) nom que les Anciens ont donné à une trirème, ou vaisseau à trois rangs de rames.

ISIS, *Isis*, Ἶσις. (*b*) nom que prit Cléopâtre, depuis qu'elle eut été déclarée par Marc-Antoine, reine d'Égypte, de Cypre, d'Afrique & de la basse-Syrie. Cette Princesse, dès ce moment, dit Plutarque, & dans toute la suite du tems, ne parut en public que vêtue de la robe consacrée à la déesse

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. pag. 248.

(*b*) Plut. T. I. p. 941.

lis, & se fit appeller la jeune Isis.

Cette robe d'Isis étoit une robe de toutes sortes de couleurs, pour marquer qu'étant reine du monde elle deploye toute sa puissance sur la matière, qui est susceptible de toutes sortes de formes & de couleurs ; au lieu que les habits d'Osiris étoient d'une seule couleur, de la couleur de la lumière, parce que le premier principe est simple & sans aucun mêlange. Ces habits d'Osiris étoient resserrés & gardés si étroitement, qu'on ne les laissoit voir qu'une seule fois tous les ans en certain jour, & ceux d'Isis, au contraire, étoient exposés à la vue de tout le monde. Au reste, c'étoit une coûtume parmi les Payens de prendre & de porter des habits consacrés à certains Dieux ou Déesses.

ISIS, *Isis*, Ἶσις, (*a*) nom du navire, qui fait le sujet d'un des Dialogues de Lucien.

ISITÉRIES, *Isiteria*, fête des Athéniens, qui tomboit au commencement de Juin ; c'étoit le jour auquel les Magistrats entroient en charge à Athènes, & par lequel ils commençoient leur année de magistrature.

ISLE, *Insula*, Νῆσος, (*b*) certaine étendue de terre, environnée d'eau.

Il est assez probable que la plûpart des Isles que nous connoissons, ont été séparées du continent par quelque tremblement de terre. On connoît les vers de Virgile au sujet de la Sicile.

Les Isles nouvelles, dit M. de Buffon, se forment de deux façons, ou subitement par l'action des feux souterreins, ou lentement par le dépôt du limon des eaux. Nous parlerons d'abord de celles qui doivent leur origine à la première de ces deux causes.

Les anciens Historiens & les Voyageurs modernes, rapportent à ce sujet des faits, de la vérité desquels on ne peut guere douter. Séneque assure que de son tems l'Isle de Thérasie, aujourd'hui Santorin, parut tout d'un coup à la vue des mariniers. Pline rapporte qu'autrefois il y eut treize Isles dans la mer Méditerranée qui sortirent en même tems du fond des eaux, & que Rhodes & Délos sont les principales de ces treize isles nouvelles; mais, il paroît par ce qu'il en dit, & par ce qu'en disent aussi Ammien Marcellin, Philon, &c., que ces treize Isles n'on pas été produites par un tremblement de terre, ni par une explosion souterreine. Elles étoient auparavant cachées sous les eaux, & la mer en s'abaissant a laissé, disent-ils, ces Isles à découvert; Délos avoit même le nom de *Pelagia*, comme ayant autrefois appartenu à la mer. Nous ne sçavons donc pas si l'on doit attribuer l'origine de ces treize Isles nouvelles à l'action des

(*a*) Lucian. Tom. II, p. 669.

(*b*) Plin. T. I. p. 211. & *seq.*

feux souterreins, ou à quelque autre cause, qui auroit produit un abaissement & une diminution des eaux dans la mer Méditerranée. Pline rapporte que l'Isle d'Hiéra, près de Thérasie, a été formée de masses ferrugineuses & de terres lancées du fond de la mer; & dans un autre endroit il parle de plusieurs autres Isles formées de la même façon; nous avons sur-tout cela dès faits plus certains & plus nouveaux.

Le 23 Mai 1707, au lever du soleil, on vit de cette même Isle de Thérasie ou de Santorin, à deux ou trois milles en mer, comme un rocher flottant; quelques gens curieux y allerent & trouverent que cet écuil, qui étoit sorti du fond de la mer, augmentoit sous leurs pieds; & ils en rapporterent de la pierre-ponce & des huîtres que le rocher qui s'étoit élevé du fond de la mer, tenoit encore attachées à sa surface. Il y avoit eu un petit tremblement de terre à Santorin deux jours avant la naissance de cet écueil. Cette nouvelle Isle augmenta considérablement jusqu'au 14 Juin sans accident, & elle avoit alors un demi-mille de tour, & 20 à 30 pieds de hauteur. La terre étoit blanche & tenoit un peu de l'argile; mais après cela la mer se troubla de plus en plus; il s'en éleva des vapeurs qui infectoient l'Isle de Santorin. & le 16 Juillet on vit 17 ou 18 rochers sortir à la fois du fond de la mer; ils se réunirent. Tout cela se fit avec un bruit affreux qui continua plus de deux mois, & l'on voyoit en même-tems des flammes qui s'élevoient de la nouvelle Isle; elle augmentoit toujours en circuit & en hauteur, & les explosions lançoient toujours des roches & des pierres à plus de sept milles de distance. L'Isle de Santorin elle même a passé chez les Anciens pour une production nouvelle; & en 726, 1427 & 1573, elle a reçu des accroissemens, & il s'est formé de petites Isles auprès de Santorin. Le même Volcan, qui du tems de Séneque a formé l'Isle de Santorin, a produit du tems de Pline, celle d'Hiéra ou de Volcanelle, & de nos jours a formé l'écueil dont nous venons de parler.

Au reste, les Isles produites par l'action du feu & des tremblemens de terre sont en petit nombre, & ces évenemens sont rares; mais, il y a un nombre infini d'Isles nouvelles produites par les limons, les sables, & les terres que les eaux des fleuves & de la mer entraînent & transportent en différens endroits. A l'embouchure de toutes les rivières il se forme des amas de terre & des bans de sable, dont l'étendue devient souvent assez considérable pour former des Isles d'une grandeur médiocre. La mer en se retirant & en s'éloignant de certaines côtes, laisse a découvert les parties les plus élevées du fond, ce qui forme autant d'Isles nou-

velles; & de même en s'étendant sur de certaines plages, elle en couvre les parties les plus basses, & laisse paroître les parties les plus élevées qu'elle n'a pu surmonter, ce qui fait encore autant d'Isles; & on remarque en conséquence qu'il y a fort peu d'Isles dans le milieu des mers, & qu'elles sont presque toutes dans le voisinage des continens où la mer les a formées, soit en s'éloignant, soit en s'approchant de ces différentes contrées.

Les Isles proprement dites different, ou par leur situation, ou par leur grandeur. A l'égard de leur situation, il y en a dans l'Océan, dans les fleuves, les rivières, & même dans les lacs & les étangs.

Pour ce qui est de leur grandeur, elles different extrêmement les unes des autres. Quelques Isles sont assez grandes pour contenir plusieurs États, comme la grande-Bretagne, Ceylan, Sumatra, Java. Quelques-unes forment un seul royaume, comme la Sicile, la Sardaigne, &c. D'autres ne renferment qu'une ville, avec un territoire médiocre, comme quantité d'Isles de l'Archipel, de la Dalmatie, &c. D'autres n'ont qu'un petit nombre d'habitations dispersées; d'autres enfin sont sans habitans.

Il y a des Isles qui paroissent avoir été toujours telles; il y en a d'autres qui ont commencé à paroître dans les lieux de la mer où elles n'étoient pas auparavant; d'autres ont été détachées du continent, soit par des tremblemens de terre, soit par les grands efforts de la mer, soit par l'industrie & par le travail des hommes. Il est certain qu'il se forme de tems en tems des Isles nouvelles, non-seulement par des attérissemens, comme celle de Tsongming à la Chine, dans la province de Nauking, ou par des coups de mer qui ont séparé des morceaux du continent, comme les Anciens ont prétendu que la Sicile & peut-être la grande-Bretagne ont été formées; mais, il y en a même qui sont sorties de dessous les flots comme autrefois Santorin, & depuis les trois nouvelles Isles qui se sont formées tout près d'elle.

On est présentement assuré que le continent que nous habitons, & où se trouvent l'Europe, l'Asie, & l'Afrique, est une grande Isle que la mer environne de toutes parts; on pourra dire sans doute la même chose de celui qu'on appelle le *Nouveau Monde*, lorsque l'on aura pénétré au nord & à l'ouest de la baie de Hudson; jusques-là on ignore quelles sont les limites septentrionales de ce continent. Les Arabes, faute d'avoir un mot particulier pour exprimer une *presqu'Isle*, donnent le nom d'Isles à toutes les péninsules.

Les terres Arctiques, que l'on croyoit être un païs continu, sont vraisemblablement de grandes Isles, dont on ne sçait

pas encore le nombre & l'étendue. La Californie, que l'on prenoit au contraire pour une Isle, est une partie du continent: Ce que l'on avoit cru être le commencement d'un grand continent, au midi de l'Amérique, s'est trouvé n'être qu'une Isle assez vaste, environnée d'autres petites Isles.

On peut compter dix ou douze Isles de la première grandeur; sçavoir en Europe, la Bretagne, l'Islande, la nouvelle Zemble; en Afrique, Madagascar; en Asie, Niphon, Manilles ou Luçon, Bornéo, Sumatra; en Amérique, Terre neuve & la Terre de feu.

On compte ordinairement dix autres Isles de différentes grandeurs; sçavoir dans la mer Méditerranée Européenne, la Sardaigne, la Sicile, Candie; dans l'Océan, l'Irlande; en Asie, Java, Ceylan, Mindanao, Célebes; en Amérique, Cuba, Saint-Domingue.

Il y a d'autres Isles, auxquelles on peut donner le surnom de *Moindres*, parce qu'elles ne sont pas aussi grandes que les précédentes; comme l'Isle Zeland en Danemarck; la Corse, Négrepont, Majorque, Chypre, dans la mer Mediterranée Européenne; Gilolo, Timor, Amboine, en Asie; la Jamaïque en Amérique, dans la mer du nord; l'Isle Isabelle, l'une des Isles de Salomon, dans la mer du Sud.

Le nombre des petites Isles est presque infini; on peut dire qu'elles sont innombrables, avec d'autant plus de vérité que l'on est encore bien éloigné de connoître toutes les mers. Il y reste à découvrir beaucoup de côtes, dont nous ignorons les details, pour ne point parler de celles qui nous sont inconnues.

Il y a des Isles artificielles; & presque toutes les places fortes, dont les fossés sont remplis des eaux d'une rivière, sont en ce sens de véritables Isles. Amsterdam, & la plûpart des villes de Hollande, ne sont pas seulement des Isles, mais chaque ville, selon son étendue, est composée d'un certain nombre plus ou moins grand de petites Isles; la seule ville de Venise n'est autre chose qu'une fourmillière d'Isles jointes ensemble par des ponts.

ISLE, *Insula*, Νῆσος, (*a*) nom d'une partie de la ville de Syracuse. *Voyez* Syracuse.

ISMAEL, *Ismaël*. Ἰσμαὴλ, (*b*) fils d'Abraham & d'Agar.

Sara, femme d'Abraham, voyant que Dieu ne lui avoit point donné d'enfans, pria son mari de prendre Agar sa servante, afin qu'au moins par son moyen, elle pût avoir des enfans. C'étoit une manière d'adoption, dont on voit encore

(*a*) Strab. p. 270.
(*b*) Genes. c. 16. v. 1. *& seq.* c. 21. v. 1. *& seq.* c. 25. v. 9, 12. *& seq.* c. 28. v. 9. c. 36. v. 3.

des exemples dans la conduite de Rachel & de Lia, qui donnerent aussi leurs servantes pour femmes à Jacob leur mari, afin qu'elles leur donnassent des enfans. Agar ayant donc conçu, commença à mépriser Sara sa maîtraisse. Celle-ci s'en plaignit à Abraham, & Abraham lui dit qu'elle pouvoit traiter sa servante comme elle jugeroit à propos. Sara l'ayant donc maltraitée, Agar s'enfuit. L'ange du Seigeur lui apparut dans le désert, & lui dit : » Retour» nez à votre maîtresse, & hu» miliez-vous sous sa main; vous » avez conçu, & vous enfante» rez un fils, que vous nomme» rez Ismaël, c'est-à-dire, *le* » *Seigneur a écouté*; parce que le » Seigneur vous a exaucée dans » votre affliction. Ce sera un » homme fier & farouche, dont » la main sera levée contre tous, » & contre qui tout le monde » aura la main levée. Il dressera » ses tentes vis-à-vis ses freres, » & il occupera le païs voisin du » leur. « Agar revint donc à la maison d'Abraham, & elle enfanta un fils, qui fut appellé Ismaël.

Quatorze ans après, le Seigneur ayant visité Sara, & Isaac étant né à Abraham, Ismaël, qui jusqu'alors s'étoit regardé comme l'unique héritier d'Abraham, se vit déchu de ses espérances. Un jour, Isaac étant âgé d'environ cinq ou six ans, Ismaël jouoit avec lui d'une manière qui déplut à Sara; & elle dit à Abraham; » Chassez cette servante » avec son fils; car, Ismaël ne » sera point héritier avec mon » fils Isaac. » Abraham trouva cela dur. Mais, le Seigneur lui ayant dit d'écouter Sara, il renvoya Agar avec son fils, en leur donnant quelques provisions pour leur voyage. Agar étant partie avec son fils, alloit errant dans le désert de Bersabée; & l'eau qui étoit dans le vaisseau qu'elle portoit, ayant manqué, elle mit son fils sous un arbre qui étoit là, & s'éloigna de lui à la longueur d'un trait d'arc, disant, je ne verrai point mourir mon enfant. Alors, Agar entendit une voix du ciel, qui lui dit : » Ne craignez point; le Sei» gneur a écouté la voix de l'en» fant du lieu où il est. Levez» vous, prenez-le, car je le » rendrai pere d'un grand peu» ple. » Elle se leva; & Dieu lui ayant fait voir un puits, elle en tira de l'eau, en donna à son fils, & le mena plus avant dans le désert de Pharan, où il demeura. Il devint habile à tirer de l'arc, & sa mere lui fit épouser une femme Egyptienne, dont il eut douze fils, Nabajoth, Cédar, Abdéel, Mabsam, Masma, Duma, Massa, Hadad ou Hadar, Thema, Jetbur, Naphis, & Cedma. Il eut aussi une fille nommée Maheleth ou Basémath, qui épousa Esaü. Il est parlé de chacun des fils d'Ismaël sous leurs articles.

Des douze fils d'Ismaël sor

sorties les douze tribus des Arabes, qui subsistent encore aujourd'hui. Saint Jerôme dit que de son tems les Arabes nommoient les cantons de l'Arabie des noms des diverses tribus qui les habitoient. Les Profanes donnènt aux chefs des tribus des Arabes, le nom de *Phylarques*, & les Arabes leur donnent le nom de *Scheich-El-kebir*. Les descendans d'Ismaël habiterent le païs qui est depuis Hévila jusqu'à Sur. Hévila est vers la jonction de l'Euphrate & du Tigre; & Sur est du côté de l'Isthme qui sépare l'Égypte de l'Arabie. On connoît dans l'histoire les descendans d'Ismaël sous le nom général d'Arabes & d'Ismaëlites. On connoît en particulier les Nabathéens, les Cédaréniens, les Agaréniens, &c. Depuis le septieme siecle, ils ont presque tous embrassé la religion de Mahomet, & nous les appellons Turcs ou Musulmans. Ismaël mourut en présence de tous ses freres, dit la Vulgate; ou suivant une autre traduction, il eut son partage vis-à-vis tous ses freres. On ignore l'année de sa mort.

ISMAEL, *Ismaël*, Ἰσμαὴλ, (*a*) fils de Nathanias & petit-fils d'Elisama, de la race royale de Juda, alla à Maspha avec dix hommes, vers Godolias que Nabuchodonosor avoit établi sur les restes du peuple, qui étoit demeuré dans la Judée après la ruine de Jérusalem. Pendant qu'ils mangeoient ensemble, Ismaël s'étant levé avec les dix hommes qui étoient avec lui, ils tuerent à coups d'épée Godolias fils d'Ahicam, fils de Saphan, & firent mourir celui à qui le roi de Babylone avoit donné le commandement de ce païs. Ismaël tua en même-tems tous les Juifs qui étoient avec Godolias à Maspha, tous les Chaldéens qui se trouverent au même lieu & qui étoient hommes de guerre.

Le lendemain qu'il eut tué Godolias, sans que personne de dehors de la ville le sçût encore, quatre-vingts hommes vinrent de Sichem, de Silo & de Samarie, ayant la barbe rasée, les habits déchirés, & le visage tout défiguré; & ils avoient dans leurs mains des offrandes & de l'encens qu'ils portoient en la maison du Seigneur. Ismaël sortit de Maspha pour aller au-devant d'eux; il marchoit en versant des larmes, & les ayant rencontrés, il leur dit: Venez voir Godolias fils d'Ahicam. Lorsqu'ils furent arrivés au milieu de la ville, Ismaël les tua avec le secours de ses gens, & les jetta dans une fosse. Mais, il s'en trouva dix d'entr'eux qui dirent à Ismaël: » Ne nous tuez pas, parce » que nous avons dans nos » champs des amas de bled, » d'orge, d'huile & de miel » cachés sous terre, que nous

(*a*) Reg. L. IV. c. 25. v. 25. Jerem. c. 41. v. 1. & *seq.*

» vous donnerons. » C'est pourquoi, il s'arrêta & ne les tua point avec leurs freres. La fosse dans laquelle Ismaël jetta tous les corps morts de ceux qu'il avoit tués à cause de Godolias, est celle-là même que le roi Asa avoit faite à cause de Baasa roi d'Israël; & Ismaël la remplit des corps de ceux qu'il avoit tués. Il fit prisonnier tout ce qui étoit resté du peuple qui étoit à Maspha, les filles du Roi, tout le peuple qui étoit demeuré, dont Nabuzardan général de l'armée des Chaldéens avoit donné le soin à Godolias; & les ayant tous pris, il s'en alla pour passer vers les enfans d'Ammon.

Johanan fils de Carée & tous les principaux officiers de guerre qui étoient avec lui, apprirent tous les maux qu'avoit faits Ismaël. Ils prirent donc tous les gens de guerre, ils marcherent avec eux pour combattre Ismaël, & ils le trouverent auprès des grandes eaux qui étoient à Gabaon. Tout le peuple qui étoit avec Ismaël, ayant vu Johanan & les principaux officiers qui l'accompagnoient, fut ravi de joie. Alors tous ceux qui avoient été pris par Ismaël à Maspha, s'en retournerent & vinrent trouver Johanan. Mais, Ismaël s'enfuit avec huit hommes de devant Johanan, & se retira parmi les enfans d'Ammon.

ISMAELITES, *Ismaëlitæ*, les descendans d'Ismaël. *Voyez* Ismaël.

ISMARA, *Ismara*, (*a*) ville de l'Asie mineure dans la petite Arménie, auprès de l'Euphrate, selon Ptolemée. D'autres éditions portent Sismara.

ISMARA, *Ismara*, (*b*) ville de Thrace. Virgile dit :

Et tres, quos Idas pater & patria Ismara mittit.

Surquoi Servius observe que cette ville prenoit ce nom du mont Ismarus. Le mot *Ismara* est ici au féminin ; il est neutre dans cet autre vers de Virgile :

Juvat Ismara Baccho Conserere.

Mais, on y parle de la montagne, & non pas de la ville. Etienne de Byzance nomme cette même ville Ismaros, & dit qu'elle appartenoit aux Ciconiens.

ISMARE, *Ismarus*, (*c*) l'un des capitaines Troyens, qui suivirent Enée en Italie. Virgile dit qu'Ismare étoit né dans la fertile Méonie, où le Pactole roule des sables d'or, & que plusieurs nations belliqueuses le virent signaler son adresse à lancer des fleches trempées dans des sucs vénéneux.

Il falloit que ces fleches empoisonnées ne fussent pas dans ces tems barbares contraires aux loix de la guerre. Il est

(*a*) Ptolem L. V. c. 7.
(*b*) Virg. Georg. L. II. v. 37, 38. Æneid L. X. v. 351
(*c*) Virg. Æneid. L. X. v. 139 & [illegible]

aujourd'hui expressément défendu d'empoisonner les balles, comme chacun sçait, il ne faut pas juger des mœurs anciennes par les nôtres. La loi générale de la guerre est de faire à l'ennemi le plus de mal qu'il est possible. Mais, cette loi a eu ses restrictions, depuis que le genre humain s'est poli. Il y a une horrible inhumanité, à ne se pas contenter de mettre un ennemi hors de combat par les blessures qu'il reçoit. Les Anciens étoient plus cruels que nous. Du reste, comme le mal étoit alors réciproque, on ne gagnoit rien à cet usage barbare ; c'est ce qui apparemment l'a fait abolir. Car, les hommes ne s'abstiennent d'être méchans, que lorsqu'ils gagnent à être bons.

ISMARIEN, ISMARIENNE, *Ismarius*, *Ismaria*, expressions qu'employe Ovide pour désigner les Thraces, ou ce qui a rapport à la Thrace.

ISMARIS, *Ismaris*, Ἴσμαρις, (*a*) nom d'un lac, selon Hérodote. Cet Auteur le met entre le lac Maronée & le lac Stryma.

ISMARUS, *ou* ISMARA, *Ismarus*, *Ismara* ; (*b*) ce dernier est au pluriel. C'est une montagne de Thrace, selon Virgile & Servius, cités dans l'article d'Ismara. La description de l'Univers, écrite par Scymnus de Chio, & citée mal à propos sous le nom de Marcien d'Héraclée, porte que les Ciconiens qui demeuroient alors dans l'Ismarus, avoit autrefois habité à Maronée. Il paroît cependant que les Ciconiens occupoient déjà cette montagne dès le tems d'Homère. Hesychius a sans doute été trompé par cette description lue trop négligemment, lorsqu'il a assuré que Maronée & Ismarus étoient une même ville. Pline les distingue très-bien, & après avoir nommé Ismaros, & quelques autres villes, il dit que Maronée étoit nommée auparavant Ortaguréa. La ville, ou peut-être la montagne, prit son nom d'Ismarus, fils de Mars & de Thrassa, selon le grand Étymologique.

ISMARUS, *Ismarus*, ville de Thrace. C'est la même qu'Ismara. *Voyez* Ismara.

ISMENE, *Ismene*, (*c*) fille d'Œdipe & de Jocaste. Elle étoit sœur d'Éthéocle & de Polynice, ainsi que de la princesse Antigone.

ISMENE, *Ismenos*, (*d*) épousa, selon quelques-uns, Argus, duquel elle eut Io.

ISMENE, *Ismenos*, (*e*) l'un des fils d'Amphion & de Niobé. Il étoit l'aîné de ses freres, & il ne fut pas plus épargné qu'eux, lorsqu'Apollon & Diane vengerent Latone du mépris

(*a*) Herod. L. VII. c. 109.
(*b*) Plin. T. I. p. 204. Virg. Eclog. 6. v. 30. Eclog 8. v. 44.
(*c*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. p. 187.
(*d*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom II. p. 274.
(*e*) Ovid. Métam. L. VII. c. 6.

que Niobé avoit fait de cette déesse. Un jour qu'Ismène vouloit faire tourner son cheval dans un lieu d'exercices, il jetta inopinément un cri de douleur, & aussi-tôt on le vit traversé d'un trait; de sorte qu'ayant laissé tomber la bride de sa main mourante, il se laissa aller peu à peu, & tomba sur le côté droit.

ISMÉNIAS, *Ismenias*, (*a*) Ἰσμηνίας prince des Thébains, se voyant malgré lui privé du plaisir d'armer ouvertement toutes les forces de sa nation, en faveur de ceux qui avoient été bannis d'Athènes par les trente tyrans que les Lacédémoniens avoient établis dans cette ville, les secouroit en secret de ses richesses particulieres.

ISMÉNIAS, *Ismenias*, (*b*) Ἰσμηνίας, Thebain, qui se laissa corrompre par l'argent des Perses. Il en accepta d'un Rhodien nommé Timocrate, qui avoit été envoyé en Grece par Tithrauste, pour gagner les principaux de chaque ville.

ISMÉNIAS, *Ismenias*, (*c*) Ἰσμηνίας, chef des Béotiens, vers l'an 395 avant Jesus-Christ, laissa un jour les Argiens seuls dans Héraclee pour la garder, & partit pour aller débaucher de l'alliance des Lacédémoniens les Éniens en Thessalie & les Athamanes en Étolie. Mais, de plus, il fit chez eux, & chez leurs alliés un assez grand nombre de soldats. Ils ne montoient à guere moins de six mille hommes, avec lesquels il se mit en marche contre les Phocéens. Il étoit déjà campé auprès d'Arice de Locride, où l'on dit qu'étoit né Ajax, lorsqu'il fut attaqué par un corps considérable de Phocéens armés, & commandés par Lacisthène de Laconie. Il se donna-là un combat qui fut long & violent, à la fin duquel les Béotiens demeurerent vainqueurs; & ayant poursuivi les fuyards jusqu'à la fin du jour, ils leur tuerent près de mille hommes, qui leur couterent environ cinq cens des leurs. Les deux partis après cette bataille s'en retournerent chacun dans sa province.

ISMÉNIAS, *Ismenias*, (*d*) Ἰσμηνίας, premier magistrat de Thebes, étoient à la tête d'une faction opposée à une autre qui avoit pour chef Léontidas, & il avoit attiré dans son parti Pélopidas. Isménias n'étoit point ami des Lacédémoniens, & n'en étoit point aimé non plus, parce qu'il se déclaroit ouvertement pour le gouvernement populaire & pour la liberté. Léontidas au contraire favorisoit l'Oligarchie, & étoit soutenu par les Lacédémoniens qui l'aidoient de tout leur crédit. Phébidas, général de ces derniers, sous prétexte qu'Isné-

(*a*) Just. L. V c. 9.
(*b*) Pauf. p. 176.
(*c*) Diod. Sicul. p. 440.

(*d*) Plut. Tom. I p. 580. Xenoph. p. 556 *& seq.* Roll. Hist. Anc. T. III. p. 333 *& suiv.*

nias brouilloit & cherchoit à faire la guerre, le fit arrêter & conduire à la citadelle. Ceux de son parti, voyant leur chef arrêté, & craignant pour eux les dernières violences, sortent précipitamment de la ville, & se retirent à Athènes au nombre de plus de quatre cens. Ils sont aussitôt bannis par un décret public. Ensuite des commissaires, nommés par toutes les villes alliées de Sparte, se transporterent dans la citadelle de Thebes, y firent le procès à Isménias, & prononcerent contre lui un arrêt de mort, qui fut le champ fut mis à exécution, vers l'an 382 ou 381 avant Jesus-Christ.

Plutarque dit qu'Isménias avoit été conduit à Lacédémone, & que ce fut là qu'on le fit mourir.

ISMÉNIAS, *Ismenias*, (*a*) Ἰσμηνίας, chef des Béotiens, estimé de tout le monde pour son mérite & pour sa vertu, & ami particulier de Pélopidas. Ils passerent ensemble en Thessalie, l'an 368 avant Jesus-Christ. Là s'étant présentés à Alexandre tyran de Pheres, celui-ci sans aucune sorte de raison ni de prétexte, les fit saisir & mettre en prison l'un & l'autre. Ils y resterent jusqu'à ce qu'ils furent délivrés par Epaminondas.

ISMÉNIAS, *Ismenias*, (*b*) Ἰσμηνίας, autre chef des Béotiens, ayant été envoyé en ambassade à la cour de Perse, servit utilement sa patrie, après avoir évité adroitement une difficulté qui se présenta à son arrivée. Étant averti qu'il ne pouvoir parler au grand Roi, s'il ne l'adoroit, quoiqu'il eût résolu de ne pas déshonorer le nom Grec par cette bassesse, il se fit présenter, & en entrant dans la salle où le Roi l'attendoit, il laissa tomber sa bague sur le carreau. L'inclination qu'il fit pour ramasser cette bague passa pour un acte d'adoration. Le Roi satisfait écouta favorablement Isménias, & il crut ne devoir rien refuser à un homme, qui lui avoit rendu sans difficulté un honneur, que tous les autres Grecs s'opiniâtroient à lui refuser, en même tems qu'ils recherchoient son alliance.

ISMÉNIAS, *Ismenias*, (*c*) Ἰσμηνίας, autre chef des Béotiens, étoit à la tête de ceux qui s'étoient déclarés en faveur de Persée contre les Romains, l'an 171 avant Jesus-Christ. De concert avec ceux qui suivoient le même parti que lui, il avoit forcé plusieurs villes d'entrer dans cette alliance. Quelque-tems après, ayant été nommé Préteur, il fit condamner à mort par une ordonnance de la multitude, douze citoyens, qu'on avoit déjà condamnés au bannissement.

(*a*) Corn. Nep. in Pelop. c. 5. Diod. Sicul. p. 494. Roll. Hist. Anc. T. III. p. 376, 379.

(*b*) Ælian. L. I. p. 18, 19. Plut. T. I. p. 1022.

(*c*) Tit. Liv. L. XLII. c. 38, 43, 44.

ISMÉNIAS, *Ismenias*, (*a*) Ἰσμηνίας, Thebain, excellent musicien. On dit qu'il fut fait prisonnier par Athéas, roi des Scythes ; qu'il joua de la flûte devant lui ; & que ce Prince se mocquant de l'admiration de ses courtisans, dit touchant, qu'il préféroit le hennissement de son cheval au son de la flûte d'Isménias.

Ce musicien avoit coutume de faire entendre à ses disciples un homme qui jouoit bien de la flûte, & un autre qui en jouoit mal, & leur disoit, en parlant du premier, *voilà comme il faut jouer* ; & de l'autre, *voilà comme il ne faut pas jouer.* Lucien dit qu'Isménias acheta à Corinthe une flûte sept talens; ce qui fait plus de vingt mille livres, selon l'évaluation ordinaire du talent.

ISMÉNIDES, *Ismenides*, nymphes filles du fleuve Isménus.

ISMÉNIEN, *Ismenius*, Ἰσμήνιος, surnom d'Apollon. *Voyez* Apollon Isménien.

ISMENIS, *Ismenis*, (*b*) épithete qu'Ovide donne à Crocale, parce qu'elle étoit fille du fleuve Isménus.

ISMÉNIUS, *Ismenius*, (*c*) Ἰσμήνιος, nom que Pausanias donne 1.° à une colline de Grece dans la Béotie ; 2.° à Apollon qui avoit un temple sur cette colline. 3.° A un bois sacré qui étoit dans le même canton. 4.° A un fleuve que d'autres appellent Isménus, & qui passoit auprès de la colline & du bois sacré qu'on vient de nommer. *Voyez* Isménus.

ISMÉNIUS, *Ismenius*, Ἰσμήνιος, fils d'Apollon & de Mélie. *Voyez* Isménus.

ISMÉNODORE, *Ismenodora*, Ἰσμηνοδώρα, (*d*) fameuse musicienne, qui étoit de Béotie.

ISMÉNODORE, *Ismenodorus*, Ἰσμηνόδωρος, (*e*) étoit un homme extrêmement riche. Il fut tué par des voleurs près du mont Cithéron, comme il alloit à Éleusis.

Lucien, dans ses dialogues des morts, raconte qu'Isménodore, lorsqu'il descendit aux enfers, avoit encore les mains toutes sanglantes des coups qu'il avoit reçus ; qu'il se lamentoit étrangement, & regrettoit ses enfans qu'il laissoit encore jeunes, s'accusant d'une extrême imprudence, de ce qu'ayant à passer par des lieux que la guerre avoit désolés, il n'avoit mené que deux valets avec lui, quoiqu'il eût quantité de vaisselle d'or & d'argent.

ISMÉNUS, *Ismenus*, (*f*) Ἰσμηνός, fleuve ou plutôt fontaine de Grece dans de la Béotie, couloit auprès de Thebes.

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 889. Lucian. T. II. p. 540.
(*b*) Ovid. Metam. L. III. c. 4.
(*c*) Pauf. p. 556, 557.
(*d*) Lucian. T. II. p. 716.
(*e*) Lucian. T. I. p. 286.
(*f*) Pauf. pag. 556, 557. Strab. p. 406. Plin. T. I. p. 197. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. IV. p. 195.

Plutarque le Géographe dit qu'on l'appelloit autrefois le *pied de Cadmus*, Κά μου πῦς, & là dessus il raconte, à son ordinaire, une historiette que voici. Cadmus, ayant tué à coups de fleche le dragon qui gardoit la fontaine de Thebes, & craignant que l'eau n'en fût empoisonnée, parcourut le païs pour en chercher une autre, dont il pût boire sans danger. Étant arrivé à l'antre Coryceen, par le secours de Pallas, il enfonça le pied droit dans le limon; & quand il l'en eut retiré, il en sourdrit une rivière; & après qu'il eut sacrifié, on l'appella le *pied de Cadmus*. [Il n'y a pas grand miracle en cela; le pied du cheval de Charlemagne fit sourdre de même une fontaine à Aix-la-Chapelle.] Plutarque continue ainsi: » Peu » de tems après cela, Isménus, » fils d'Amphion & de Niobé, » étant blessé par une des fle- » ches d'Apollon, & souffrant » une douleur violente, se » précipita dans ce fleuve qui » en prit le nom. «

Pausanias en donne une autre origine. » Vous voyez, » dit-il, la source qui est con- » sacrée au dieu Mars, qui en » avoit confié la garde au dra- » gon. Tout auprès est le tom- » beau de Caanthus, qui passe » pour avoir été frere de Mé- » lie & fils de l'Océan. On » prétend que son pere l'en- » voya chercher sa sœur Melie » qui avoit été enlevée; il ap- » prit qu'elle étoit au pouvoir » d'Apollon; mais, n'ayant » pu l'en tirer, il mit le feu » au bois d'Isménius, & les » Thébains assurent que ce fut » cette action qu'Apollon pu- » nit en le perçant de fleches. » Il a donc son tombeau en cet » endroit. Pour ce qui est de » Mélie, Apollon, son ravis- » seur, en eut deux fils, Te- » ner & Isménius. Il donna à » celui-ci le don de deviner, » & le fleuve prit le nom d'*Is- » ménius*, quoiqu'il en eût un » autre auparavant; car, » avant qu'Isménius, fils d'A- » pollon, fût né, le fleuve » s'appelloit Ladon. «

Ortélius croit que le même fleuve est nommé Knopus, Κνῶπος, par Strabon & par Nicandre. La fontaine de Dircé se jettoit dans l'Isménus. Ce fleuve est un de ceux qui, coulant vers le nord de Thebes, entrent dans le lac nommé autrefois Halica, dans la Livadie, & se perdent par une embouchure commune dans l'Euripe, au nord-ouest de Négreport. Baudrand dit que le nom moderne est Ismeno.

ISMÉNUS, *Ismenus*, Ἰσμηνὸς, fils d'Amphion & de Niobé. *Voyez* l'article précédent.

ISMÉNUS, *Ismenus*, Ἰσμηνὸς, fils de Pélasgus, donna son nom au fleuve Isménus, selon quelques-uns.

ISMIEL, *Ismiel*, Ἰσμιὴλ. (a) un des chefs de famille, de la tribu de Siméon.

(a) Paral. L. I. c. 4. v. 36.

ISOCRATE, *Isocrates*, (a) Ἰσοκράτης, un des plus célebres orateurs Grecs, étoit fils de Théodore Athénien, qui s'étant enrichi à faire des instrumens de musique, amassa assez de bien pour être en etat de faire élever avec soin ses enfans; car, il avoit encore deux fils, & une fille. Isocrate vint au monde vers la 86.e Olympiade, vingt-deux ans après Lysias, & sept avant Platon.

Il reçut une excellente éducation, & eut pour maîtres Prodicus de Chio, Gorgias de Léontium, Tisias de Syracuse, Théramène le Rhéteur, c'est-à-dire, tout ce qu'il y avoit alors de plus habiles gens.

Son inclination l'auroit assez porté à suivre la route ordinaire des jeunes Athéniens, & à entrer dans le maniement des affaires; mais, la foiblesse de sa voix & une timidité presque insurmontable, ne lui permettant pas de se hazarder à paroître en public, il tourna ses vûes d'un autre côté. Il ne renonça pas néanmoins entièrement ni à la gloire de l'éloquence, ni au désir de se rendre utile au public, qui étoient ses deux grandes passions; & ce que l'empêchement naturel de sa voix lui refusoit, il songea à le regagner par le ministère de la main & de la plume. Il s'appliqua donc avec soin à la composition, & ne prit point pour objet de son travail, comme la plupart des Sophistes, des questions vagues & inutiles, ou des sujets de pure curiosité, mais des matières solides & importantes de gouvernement & de politique, qui pussent être utiles aux Républiques & aux Princes mêmes, aussi bien qu'aux particuliers, & qui pussent aussi lui faire honneur par les graces qu'il râcheroit de répandre dans ses écrits. C'est Isocrate lui-même qui nous apprend dans l'exorde de l'un de ses discours, que telles avoient été ses vues.

Il s'exerça aussi à composer des plaidoyers pour ceux qui en avoient besoin, selon l'usage assez ordinaire en ces tems-là, quoique contraire à la disposition des loix, qui ordonnoient que les parties se défendissent elles-mêmes sans employer de secours étranger. Mais, comme ces plaidoyers lui attiroient à lui-même des affaires à cause du violement de la loi, & l'obligeoient de comparoître souvent devant les Juges, il y renonça entièrement, & ouvrit

(a) Strab. p. 652. Lucian. T. II. p. 367, 643, 922. Vell. Paterc. L. I. c. 16. Suid. T. I. p. 1276. Cicer. Orator. c. 20. *& seq.* de Orator. L. II. c. 6, 52. L. III. c. 16. *& seq.* Brut. c. 15. *& seq.* de Invent. L. II. c. 126. Quintil. L. II. c. 9. L. III. c. 1. L. IX. c. 3, 4. L. X. c. 1, 4. L. XII. c. 10. Plut. T. I. p. 848 Tom. II. p. 836. *& seq.* Roll. Hist. Anc. Tom. III. p. 425, 426, 440. *& suiv.* Tom. VI. pag. 317. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 242. Tom. VII. pag. 52, 53. Tom. IX. pag. 155. *& suiv.* Tom. XII. p. 183. *& suiv.* Tom. XIII. p. 162. *& suiv.*

une

une école d'éloquence pour instruire la jeunesse.

Par ce nouvel établissement, la maison d'Isocrate devint pour toute la Grece une pépinière féconde de grands hommes, & il n'en sortit, dit Cicéron, comme du cheval de Troye, que d'illustres personnages. Quoiqu'il ne parût point en public au barreau, & qu'il demeurât renfermé dans l'enceinte particulière de son école ou de son cabinet, il se fit une réputation à laquelle personne après lui ne put atteindre, également estimé, & pour le talent de bien composer, & pour l'art de bien enseigner, comme ses écrits & ses disciples en firent foi.

On dit qu'il n'eut d'abord que neuf Auditeurs, mais que dans la suite il en eut jusqu'à cent. De ce nombre étoit Timothée, fils de Conon, avec qui il alla visiter plusieurs villes, d'où il écrivoit aux Athéniens ces lettres qui ont paru sous le nom de *Timothée;* il étoit son secrétaire, & cette fonction lui valut un talent. On comptoit encore parmi ses auditeurs Xénophon, fils de Gryllus, Théopompe de Chio, Éphore de Cumes, Asclépiade qui devint célebre par ses tragédies, Théodecte de Phasélis, qui écrivit dans le même genre, Léodamas d'Athènes, & Lacrite qui donna des loix aux Athéniens. On dit qu'Hypéride & Isée furent aussi du nombre; que Démosthène lui-même songeant déja à devenir ce qu'il fut depuis, vint trouver Isocrate, & que ne pouvant pas lui donner les mille drachmes qu'il prenoit pour enseigner la rhétorique, il lui en offrit 200, pour apprendre seulement la cinquième partie de l'art oratoire, à quoi Isocrate répondit que son art ne se morceloit point, & qu'il ne lui en laisseroit rien ignorer, s'ils convenoient du prix. Cependant, Plutarque assure qu'Isocrate ne prenoit rien des citoyens d'Athènes, mais seulement des étrangers. Cette conduite généreuse & désintéressée convient beaucoup mieux à son caractère, & aux excellens principes de morale répandus dans tous ses ouvrages.

Il avoit un discernement merveilleux pour connoître la force, le génie, le caractère de ses Écoliers, pour voir comment il falloit manier leur esprit, & de quel côté il falloit les tourner; talent rare & absolument nécessaire pour réussir dans l'important emploi d'enseigner. Isocrate avoit coûtume de dire, en parlant de deux de ses plus illustres disciples, qu'il usoit d'éperon à l'égard d'Ephore, & de bride à l'égard de Théopompe, pour exciter la lenteur de l'un, & retenir la trop grande vivacité de l'autre. Celui-ci, en composant, s'abandonnoit à son feu & à son imagination, & se répandoit en expressions hardies & brillantes; il le réprimoit,

L'autre, au contraire, timide & réservé, ne songeoit qu'à la justesse, & n'osoit rien hazarder; il lui faisoit prendre l'essor. Son dessein n'étoit pas de les rendre semblables; mais, en retranchant à l'un, & ajoûtant à l'autre, il vouloit les amener au point de perfection dont leur naturel étoit susceptible.

On rapporte d'Isocrate une parole fort sensée. Il étoit à la table de Nicocréon roi de Cypre, & on le pressoit de parler & de fournir à la conversation. Il s'en excusa toujours, & apporta cette raison de son refus: *Ce que je sçais, n'est pas ici de saison; & ce qui seroit ici de saison, je ne le sçais point.* Cette pensée ressemble fort à celle de Séneque. *Je n'ai jamais voulu plaire au peuple; car, il n'approuve point ce que je sais, & je ne sçais point ce qu'il approuve.*

Isocrate ne put survivre à la perte & à la honte que la République avoit souffertes dans la bataille de Chéronée. Dès qu'il en eut reçu la nouvelle, ne sçachant pas comment Philippe useroit de sa victoire, & voulant mourir libre, il avança sa fin en cessant de prendre aucune nourriture. Il étoit âgé de quatre-vingt-dix-huit ans, selon quelques-uns, & de cent selon d'autres.

Il fut si affligé de la mort de Socrate, que le lendemain il parut en habit de deuil.

La beauté du style d'Isocrate, dit Photius, est connue de tout le monde; on sçait combien il est clair, doux & correct; il a des graces qui paroissent naturelles, quoique régulier & châtié jusques dans ses moindres parties. Ce n'est point un Orateur véhément, qui anime son discours par de fréquentes figures; au contraire, il en est dénué, & ce défaut le rendoit peu propre aux exercices contentieux de la tribune & du barreau. Mais, ce qui lui est propre & particulier, c'est une suite d'argumens enchaînés les uns aux autres, qui le rend infiniment persuasif.... Après sa mort, il fut porté avec pompe dans la sépulture de sa famille, & Timothée lui érigea une statue de bronze, où il fit graver cette inscription: *Timothée, en considération de l'amitié & de l'hospitalité qui le lioient avec Isocrate, lui a érigé cette statue, ouvrage de Cléocharès.* Apharée, son fils adoptif, lui en érigea aussi une près du temple de Jupiter Olympien, avec cette inscription: *Apharée, fils d'Isocrate, lui a consacré ce monument, pour honorer Jupiter, les Dieux & la vertu de son pere.* Apharée étoit né d'une amie d'Isocrate, appellée Lagisca, qu'Isocrate épousa, & qui avoit trois enfans, du nombre desquels étoit celui-là.

Digression sur les ouvrages d'Isocrate.

Il ne nous reste d'Isocrate que

vingt-un discours, que l'on a distribués en quatre classes.

La première classe contient les discours de morale au nombre de trois, sçavoir, le Démonicus & les deux Nicoclès.

Cinq discours dans le genre délibératif forment la seconde classe; ce sont le Panégyrique, le discours à Philippe, l'Archidame, l'Aréopagitique & le discours pour la paix.

La troisième classe comprend quatre éloges, sçavoir, les éloges d'Evagoras, d'Hélène, de Busiris, & le Panathénaïque.

Enfin, la quatrième classe renferme huit plaidoyers, qui sont le Plataïque, le discours sur l'échange, le discours sur l'attelage, l'Æginétique, le Trapézitique, le Paragraphique, le discours contre l'Ochites, & l'Amarturos.

Quant au discours contre les Sophistes, il faut le mettre hors de rang, parce qu'il est seul de son espèce. Nous avons outre cela neuf lettres qui portent le nom d'Isocrate.

Il est étonnant que cet Orateur ayant vécu environ cent ans, nous ait laissé si peu d'ouvrages. Deux choses y ont contribué; 1.° L'exactitude & l'extrême lenteur avec laquelle il travailloit. On lui a reproché qu'il avoit employé plus de tems à composer le *discours Panégyrique*, qu'Alexandre le Grand n'en a mis à faire la conquête de l'Asie entière. 2.° L'application qu'il donnoit à former ses disciples. D'ailleurs, tous les écrits d'Isocrate ne sont point venus jusqu'à nous; nous le sçavons certainement, & par le témoignage d'un grand nombre d'Auteurs, & par plusieurs indices que nous donne Isocrate lui-même. Mais, ces ouvrages d'Isocrate que nous avons à regretter, sont-ils en grand nombre, & de quoi traitoient-ils? C'est-ce dont il est à propos de dire quelque chose le plus succinctement qu'il sera possible.

Plutarque nous apprend que de son tems on lisoit soixante discours qui portoient le nom d'Isocrate, mais que, selon Cécilius, il n'y en avoit que vingt-huit, & même, selon Denys d'Halicarnasse, que vingt-cinq qui fussent véritablement de cet Orateur, & que tous les autres lui étoient faussement attribués. Si ce que dit Plutarque est vrai, il ne nous manqueroit qu'un très-petit nombre des ouvrages d'Isocrate. Voici ceux dont l'Antiquité fait mention, & que nous n'avons plus.

Théramène, ayant été pris par les Trente, s'échappa de leurs mains & se réfugia près de l'autel qui étoit dans le Sénat, personne n'osoit parler en sa faveur; mais, Isocrate se leva, dans l'intention de le défendre. Théramène le pria de n'en rien faire, protestant que ses propres malheurs le touchoient moins que ceux qui pourroient arriver à ses amis

à cause de lui. Ce récit ne paroît pas fort vraisemblable ; il y a peu d'apparence qu'Isocrate, que son extrême timidité empêcha toujours de parler en puplic, eût osé prendre la parole dans une occasion si périlleuse ; & d'ailleurs l'Antiquité ne nous représente pas Théramène comme un homme capable de porter jusques là la délicatesse des sentimens. Il étoit de tous les partis, suivant les occasions, & sçavoit mieux que personne s'accommoder aux différentes conjonctures ; ce qui lui fit donner le surnom de Cothurne, espèce de chaussure de théatre qui alloit indifféremment à toutes sortes de jambes. Quoi qu'il en soit, il ne paroît pas que cette apologie de Théramène ait jamais été rendue publique, & nous n'en sçavons que ce que nous venons d'en rapporter d'après Plutarque.

Ce même Auteur dit en termes formels qu'Isocrate fit l'oraison funebre de Mausole roi de Carie, à l'occasion des jeux qu'Artémise fit célébrer en l'honneur de ce Prince. Il ajoûte que ce discours étoit perdu de son tems. Aristote le cite dans sa Rhétorique, au moins y a-t-il tout lieu de le croire. On lit dans Aulu-Gelle qu'Isocrate disputa le prix en cette occasion, avec Théopompe, Théodecte & Naucratès, & que Théopompe fut le vainqueur. Eusebe parle aussi de cette dispute, & nomme les mêmes concurrens. Mais, Suidas raconte la même chose, non du grand Isocrate, mais d'Isocrate l'Apolloniate. On ne sçait pourquoi Meursius défère ici à l'autorité de Suidas, plutôt qu'aux temoignages qui lui sont opposés; on ne pourroit en soupçonner qu'une seule raison, qui est qu'Isocrate n'eût pas voulu entrer en lice avec ses disciples, car Théopompe & Naucratès avoient été disciples d'Isocrate.

Timothée, fils de Conon, avoit adressé aux Athéniens plusieurs lettres que lui avoit composées Isocrate. Pour lui en marquer sa reconnoissance, Timothée lui donna un somme d'argent assez considérable. Nicoclès, fils d'Evagoras roi de Salamine, lui avoit fait aussi de grands présens, & il se faisoit très-bien payer de ses disciples, ensorte qu'il passoit pour être fort riche. Les Athéniens avoient une loi, suivant laquelle on choisissoit les trois cens citoyens les plus riches, & on les obligeoit de faire à leurs dépens l'armement des Triremes, pour le service de la République, & on appelloit ces trois cens citoyens *Triérarches*. Si quelqu'un d'eux se prétendoit moins riche que quelqu'autre citoyen, il lui étoit permis de l'appeller en jugement, & de le forcer à échanger avec lui tous ses biens, ou à prendre sa place parmi les Triérarches. Les richesses d'Isocrate excitant l'envie, on lui

intenta cette action deux fois. Il eut à se défendre la première fois contre Mégaclide ; mais, ayant prétexté sa mauvaise santé, Apharée son fils adoptif plaida sa cause & la gagna. Lysimaque l'attaqua une autre fois pour le même sujet, Isocrate succomba, & fut obligé d'équiper à ses dépens une Trireme. Il ne nous reste que le discours qu'il prononça en cette dernière occasion, la seule fois de sa vie où il parla en public ; car, il ne put jamais surmonter sa timidité naturelle, & il avoit coûtume de dire qu'il prenoit mille drachmes de ses disciples pour leur enseigner l'éloquence, mais qu'il en donneroit volontiers dix mille à celui qui sçauroit lui procurer de la voix & de la hardiesse. Nous avons malheureusement perdu le plaidoyer qui lui avoit fait gagner sa cause la première fois, ce qui doit nous le faire regretter davantage. Il y a toute apparence que c'est ce dernier discours sur l'échange, que cite Aristote dans le troisième livre de sa Rhétorique, car ce qu'il en dit ne peut s'entendre du discours qui nous reste sous le même titre.

L'école d'Isocrate étoit la plus célebre de toutes les écoles de la Grece ; les plus grands Orateurs de son siecle avoient été ses disciples, ce qui lui faisoit dire de lui-même, ce qu'Horace a répété depuis, qu'il ressembloit à la pierre à aiguiser, qui a la vertu de rendre le fer tranchant, quoiqu'elle-même ne puisse couper. Il méprisa d'abord les regles, mais ensuite il en sentit l'utilité, & composa un traité de Rhétorique, & c'est même le plus considérable & le plus célebre des ouvrages d'Isocrate qui ne soit pas venu jusqu'à nous. Voici ce qu'en dit Cicéron ; il fait ainsi parler Aristote dans le Brutus : *Similiter Isocratem primò artem dicendi esse negavisse, scribere autem aliis Orationes quibus in judiciis uterentur ; sed cùm ex eo . . . . . sæpe in judicium vocaretur, Orationes aliis destitisse scribere, totumque se ad artes componendas transtulisse.* Et dans le livre 2 *de Inventione*, il en parle encore en ces termes : *Nam fuit tempore eodem quo Aristoteles, magnus & laudabilis Rhetor Isocrates cujus ipsius, quam constet esse artem non invenimus.* Il résulte de ces deux passages de Cicéron, 1.° Qu'Isocrate avoit certainement écrit sur la Rhétorique. 2.° Que cet ouvrage étoit perdu du tems de Cicéron ; mais, soit qu'il fût retrouvé depuis, soit que l'on en eût composé un nouveau sous le nom d'Isocrate, ou que quelqu'un de ses disciples eût laissé par écrit les préceptes de son maître, il est beaucoup parlé de cette Rhétorique d'Isocrate après le siecle d'Auguste.

Quelques-uns prétendent, dit Plutarque, qu'il composa avec son maître Théramène, dans le tems que les délations étoient à la mode, les Arts in-

titulés *de Boton*. Cette expression *les Arts*, en Grec Τέχναι, s'entend ordinairement de la Rhétorique. mais, pourquoi Plutarque ajoûte-t-il ici, *intitulés de Boton?* Selon Diogène Laërce, Boton, Athénien, avoit été le maître de Xénophane; & comme dans ces premiers tems, les Philosophes étoient en même tems Rhéteurs, peut-être que Boton étoit un des premiers qui eût rédigé l'éloquence en art, & que le traité de Rhétorique d'Isocrate étoit conforme au plan & aux idées de Boton, ce qui faisoit appeller la Rhétorique *les Arts de Boton*. Cependant, Cicéron, qui a recherché avec beaucoup de soin tout ce qui pouvoit regarder les premiers Rhéteurs, garde un profond silence sur ce Boton.

Plutarque répete encore dans la vie d'Isocrate, que quelques-uns vouloient que cet Orateur eût écrit sur la Rhétorique, mais que d'autres soutenoient qu'il n'avoit point eu d'autre méthode que l'exercice; & dans la vie de Démosthène, il cite un ancien Auteur, qui vouloit que Demosthène eût fort étudié les livres d'Isocrate sur la Rhétorique, qu'il avoit eus en secret de quelques-uns des disciples de ce fameux Orateur.

Quintilien cite en plusieurs endroits cet ouvrage d'Isocrate, & dit formellement qu'Isocrate & Aristote avoient tous les deux composé des traités de Rhétorique. Mais, ailleurs, traitant la question, s'il est nécessaire pour être véritablement éloquent, d'être *vir bonus*, il dit qu'Isocrate a donné lieu à l'opinon de ceux qui sont pour la négative, si toutefois les livres de Rhétorique qui portent son nom, sont de lui. *Hæc opinio originem ab Isocrate (si tamen revera ars quæ circumfertur ejus est) duxit.* Le doute de Quintilien n'a pas empêché Tzetzès d'attribuer hardiment cet ouvrage à Isocrate.

Parmi les lettres de Socrate & de ses disciples, dont Leo-Allatius a donné au public le recueil, il s'en trouve une d'un anonyme à Philippe, qui n'est pas trop à l'avantage d'Isocrate; & où entr'autres choses, on lui reproche de contredire dans un de ses discours, ses maximes sur la Rhétorique, ce qui sembleroit prouver que cette Rhéthorique avoit été rendue publique dès le tems même d'Isocrate.

Suidas cite Isocrate dans les discours à Idothéas; nous ne sçavons qui étoit cet Idothéas, ni de quoi traitoient les écrits qui lui étoient adressés. On trouve encore cité un ouvrage d'Isocrate à Lysias; mais, ces citations, non plus que quelqu'autres, ne méritent pas que nous nous y arrêtions beaucoup, parce qu'elles ne nous apprennent rien, & que peut-être ce sont des textes corrompus, comme quelques sçavans le prétendent.

On doit faire un peu plus d'attention aux paroles de Denys d'Halicarnasse. Après avoir parlé assez au long d'Isocrate, il ajoûte : *Je pourrois encore citer plusieurs autres de ses discours qu'il a adressés ou à des Républiques, ou à des Princes, ou à des Particuliers dans lesquels il exhorte les peuples à la concorde & à la tranquillité, les Rois à la modération & à la justice, les Citoyens à une vie réglée & vertueuse.* Denys d'Halicarnasse parle ainsi après avoir discouru de presque tous les ouvrages qui nous restent d'Isocrate, d'où il est naturel de conclure qu'il avoit entre les mains plusieurs discours de ce célebre Orateur, qui ne sont pas venus jusqu'à nous.

Nous ne devons pas oublier qu'on trouve le nom d'Isocrate dans la liste que Fabricius nous a donnée des Tragiques perdus; & qu'on y lit que cet Orateur avoit composé trente-sept tragédies. C'est une bévue grossière, qui sera venue sans doute de ce que celui qui a fait cette liste, a attribué à Isocrate ce que Plutarque dit d'Apharée dans la vie d'Isocrate, car Fabricius ne cite en cet endroit que cette seule vie d'Isocrate.

Voilà à peu près tous les ouvrages d'Isocrate, dont l'Antiquité fasse mention; nous allons à présent parler de ceux dont il nous donne lui-même quelques indications.

Les Athéniens faisoient la guerre à Philippe, au sujet de la ville d'Amphipolis. Isocrate entreprit de les réconcilier avec ce Prince, mais comme il travailloit fort lentement, la paix fut plutôt conclue que la harangue ne fut en état de paroître. Il dit qu'il l'avoit fait voir à plusieurs personnes qui l'avoient beaucoup approuvée, mais qu'il la supprima sans doute comme inutile, & qu'il n'en resta que le précis, qu'il a mis à la tête de son discours à Philippe.

Il est parlé dans le même discours à Philippe, d'un écrit qu'Isocrate avoit adressé à Denys Tyran de Syracuse, & qui n'existe plus aujourd'hui. Nous ne sçaurions rien de ce qu'il contenoit, sans la lettre anonyme dont nous avons déja parlé, elle contient une critique amère du discours à Philippe. On prétend qu'Isocrate y passe sous silence ce qu'il y avoit de plus nécessaire à dire; ensuite l'Anonyme parle ainsi à Philippe. » Isocrate » vous a envoyé un discours » qu'il a d'abord adressé à » Agésilaus, auquel il a fait » quelque léger changement, » & qu'il a vendu ensuite à » Denys Tyran de Syracuse, » dont il a traité ensuite avec » Alexandre le Thessalien, » après en avoir retranché & » y avoir ajoûté beaucoup de » choses, & qu'en dernier lieu » enfin il vient de vous décocher. » S'il y a quelque fond à faire sur cette lettre, on pourroit soupçonner qu'Isocrate s'étant mis en tête l'ex-

pédition des Grecs contre les Perses, avoit proposé à plusieurs Princes de se déclarer chef de cette entreprise, & qu'apparemment dans le discours à Denys il vouloit lui persuader, ainsi qu'à Philippe, de se mettre à la tête de cette expédition, & d'entreprendre la conquête de l'Asie, après avoir rétabli l'union entre les principales villes de la Grece. Cette conjecture s'accorde parfaitement avec les paroles d'Isocrate, qui, après avoir long-tems entretenu Philippe de la réconciliation des Grecs, ajoûte : » Et ne soyez point surpris que je vous dise ce que » j'ai déja dit à Denys, &c. «

Quoique le Panathénaïque soit le plus long des discours d'Isocrate, nous ne l'avons pas encore entier. Scaliger, dans une lettre à Gruter, nous apprend que Michel Sophianus avoit un manuscrit d'Isocrate, qui contenoit le Panathénaïque plus long de trois feuilles que celui qui est imprimé; & que ce Grec ayant ouvert un Isocrate à l'endroit où ces trois feuillets manquent, avoit prié Henri Étienne de le lui expliquer, ce que Henri Étienne ne put faire, quoiqu'auparavant il n'eût eu aucun soupçon sur ce passage. Alors, Sophianus lui fit voir dans son manuscrit la lacune remplie.

Il y a long-tems que l'on a soupçonné les plaidoyers qui portoient le nom d'Isocrate, de n'être pas de ce Orateur. » Je » n'ignore pas, dit Denys d'Halicarnasse, qu'Apharée, gendre & fils adoptif d'Isocrate, » dans son discours au sujet de » l'échange contre Mégaclide, » soutient que son pere n'a jamais écrit de plaidoyers, & » qu'Aristote a dit que les » Libraires nous donnent mal » à propos, sous le nom d'Isocrate, un grand nombre de » plaidoyers ; mais, je n'en » croirai, ni à l'envie qu'avoit » Apharée de relever la gloire » de son pere, ni à la malignité d'Aristote, qui cherche à le déprimer. J'ajoûterai plutôt foi à Céphisidore qui a vécu intimement » avec Isocrate, & qui a été » un de ses disciples les plus » attachés ; celui-là même qui » a composé cette admirable » Apologie pour son maître » contre les accusations d'Aristote. Ainsi, je suis persuadé » que cet Orateur a composé » quelques plaidoyers, mais » qu'ils sont en petit nombre. »

Toutes sortes de raisons nous portent à croire que tous les plaidoyers que nous avons aujourd'hui sous le nom d'Isocrate, lui appartiennent véritablement; & même ils sont foi qu'il en avoit composé plusieurs autres qui ne subsistent plus aujourd'hui. Il est évident que le discours sur l'attelage n'est qu'un second discours & la suite d'un premier ; celui qui nous reste ne contient que l'éloge d'Alcibiade; il prouvoit dans le précédent, qu'Alcibiade

n'avoit point enlevé à Tisias l'attelage avec lequel il avoit remporté le prix aux jeux Olympiques, mais qu'il l'avoit acheté des Argiens, surquoi rouloit le fond du procès.

Le début du discours contre l'Ochitès, en demande aussi un autre qui l'ait précédé, & qui renfermât les informations & les preuves du délit de l'Ochitès. » Ainsi donc, Messieurs, dit le plaignant, » vous venez d'apprendre par » le témoignage de tous ceux » qui étoient présens, que j'ai » été frappé par l'Ochitès, » sans que je lui eusse fait la » moindre injure. »

Pour se former une juste idée de la grande considération que s'étoit acquise Isocrate, il ne faut que se rappeller en quel crédit & de quel usage étoit alors l'éloquence, & quelle étoit en ce genre la réputation d'Isocrate. Il avoit vu successivement passer dans son école tous ceux que leurs talens ou leur naissance distinguoient dans dans la Grece, & il avoit vécu assez long-tems pour les voir parvenir aux premières charges de leurs Républiques, & à la plus grande réputation. Ces grands hommes n'avoient pas cessé d'entretenir une liaison étroite avec leur ancien maître; il n'étoit pas moins connu & révéré dans toutes les cours des Princes voisins. Regardé par-tout comme un grand Philosophe & un homme d'État, autant que comme un excellent maître d'éloquence, on le consultoit de toutes parts, & il n'y avoit personne qui ne se crût honoré d'être en commerce avec lui; de sorte qu'on ne peut pas douter qu'il n'ait écrit une infinité de lettres sur des sujets très-importans, & qui nous apprendroient aujourd'hui mille choses curieuses & intéressantes, si nous les avions. Ce que nous avons donc le plus à regretter parmi les écrits d'Isocrate, ce sont ses lettres. Il ne nous en reste que neuf, encore la neuvième lui est-elle faussement attribuée, puisqu'elle est de Théophilacte, auteur assez médiocre, qui vivoit sous Maurice & Phocas. Photius parle d'une lettre d'Isocrate à Antipater, qui ne se trouve plus; & dans la dernière édition que l'on a donnée de la Bibliotheque de ce Patriarche, on a fait imprimer une lettre de notre Orateur à Archidame, qui n'a point encore paru avec ses autres œuvres.

Si l'on veut prendre la peine de lire avec quelque attention la sixième des lettres d'Isocrate, adressée aux enfans de Jason roi de Thessalie, on s'appercevra que c'est une préface d'un discours en forme qui nous manque. Isocrate y donnoit à ces Princes, des avis sur les circonstances dans lesquelles ils se trouvoient; & il s'attachoit à leur prouver cette maxime, que la vie des particuliers étoit plus assurée & plus heureuse

que celle des Rois. Xénophon a traité le même sujet dans son dialogue intitulé *Hiéron*. La première lettre adressée à Philippe n'est de même que l'avant propos du long discours qu'il envoyoit à ce Prince.

Voilà tout ce qu'on a pu découvrir jusqu'à présent au sujet des ouvrages d'Isocrate qui ne sont point parvenus jusqu'à nous. Ce qui doit nous consoler beaucoup de cette perte, c'est que le Recueil de ceux qui nous restent, tel que nous l'avons aujourd'hui, contient tous ses discours que l'Antiquité a la plus admirés; & qu'il ne nous manque aucun de ceux que louent Cicéron, Denys d'Halicarnasse, Quintilien, Hermogène, Philostrate, Photius, ni aucun de ceux dont Isocrate lui-même se glorifie dans son discours au sujet de l'échange.

AUTRE DIGRESSION

Sur le caractère du style d'Isocrate.

Il seroit difficile de mieux peindre le caractère du style d'Isocrate que ne l'ont fait Cicéron & Quintilien. Nous citerons leurs propres paroles.

Cicéron, après avoir rapporté l'idée avantageuse que Socrate s'étoit formée d'Isocrate encore tout jeune, & l'éloge magnifique que Platon, l'ennemi déclaré, ce semble, des Rhéteurs, avoit fait du même Isocrate fort âgé, continue ainsi en décrivant son style : *Dulce igitur orationis genus, & solutum, & effluens, sententiis argutum, verbis sonans, est in illo epidictico genere, quod diximus proprium Sophistarum, pompæ quàm pugnæ aptius, gymnasiis & palæstræ dicatum, spretum & pulsum Foro.* » Ce genre d'éloquence est doux, agréable, » coulant, plein de pensées » fines & d'expressions harmonieuses; mais, il a été exclu » du Barreau, & renvoyé aux » Académies, comme plus » propre aux exercices de pur » appareil, qu'aux vrais combats. »

Voici le portrait qu'en fait Quintilien, qui paroît tiré d'après le premier. *Isocrates in diverso genere dicendi* (il venoit de parler de Lysias.) *nitidus & comptus, & palæstræ quàm pugnæ magis accommodatus, omnes dicendi veneres secutus est. Nec immeritò, auditoriis enim se, non judiciis compararat; in inventione facilis, honesti studiosus, in compositione adeo diligens, ut cura ejus reprehendatur.*

Il y avoit une grande ressemblance sur plusieurs chefs entre Lysias & Isocrate, comme le montre fort au long Denys d'Halicarnasse; mais, le dernier avoit un style plus doux, plus coulant, plus élégant, plus fleuri, plus orné, des pensées plus vives & plus délicates, un arrangement de paroles étudié avec un soin extrême, & poussé peut-être jusqu'à l'excès. En un mot, toutes les beautés, toutes les graces de l'éloquence, telles que les

comporte le genre Démonſtratif propre aux Sophiſtes, ſont étalées dans ſes diſcours, deſtinés non pour l'action & le Barreau, mais pour la pompe & l'oſtentation.

Cicéron, en pluſieurs endroits de ſes livres de Rhétorique, inſiſte beaucoup ſur ce qu'Iſocrate eſt le premier, à proprement parler, qui a introduit dans la langue Grecque, le nombre, la cadence, l'harmonie, qui étoient avant lui peu connus, & preſque généralement négligés.

Il reſte à expoſer une dernière qualité d'Iſocrate, qui eſt ſont vif amour du bien & de la vertu, que Quintilien exprime par ce mot, *honeſti ſtudioſus*, & qui, ſelon Denys d'Halicarnaſſe, l'éleve infiniment au deſſus de tous les autres Orateurs. En parcourant les principaux de ſes diſcours, il montre qu'ils ne tendent tous qu'à inſpirer aux villes, aux Princes, aux particuliers même, des ſentimens de probité, d'honneur, de bonne foi, de modération, de juſtice, d'amour du bien public, de zele pour la conſervation de la liberté, de reſpect pour la ſainteté du ſerment & des traités, & pour tout ce qui a rapport à la religion. Il conſeille à tous ceux qui ſont chargés du ſoin de gouverner les États & d'adminiſtrer les affaires publiques, de lire & d'étudier avec une attention ſingulière ces livres admirables, qui renferment tous les principes de la ſaine & véritable politique.

ISOCRATE, *Iſocrates*. (*a*) Ἰσοκράτης, fils d'Amyclas, naquit à Apollonie dans le Pont, ou à Héraclée. Il fut, ſelon Suidas, diſciple du précédent, avec lequel il ne faut pas le confondre. Le même Suidas & quelques Modernes attribuent à cet Iſocrate de Pont le combat littéraire qu'Iſocrate le Rhéteur ſoutint avec ſi peu d'avantage contre les Écrivains les plus célebres de ſon ſiecle, dans les jeux funebres qu'Artémiſe fit célébrer en l'honneur de Mauſole ſon mari. Un paſſage d'Horpacration attribue auſſi au même Iſocrate de Pont le diſcours à Démonicus; & ce ſentiment a été embraſſé par des Modernes. Mais, M. l'Abbé Vatry l'a ſolidement réſuté.

ISOCRATE, *Iſocrates*, (*b*) Ἰσοκράτη. Denys d'Halicarnaſſe, citant, dans un endroit, à ſon fils Échécrate le diſcours à Démonicus, s'exprime de cette ſorte: *Ainſi que le dit votre ami Iſocrate & le mien.* Voici, ſelon quelques-uns, un troiſième Iſocrate, différent des deux précédens. Mais, il eſt étonnant que perſonne n'ait jamais fait mention de cet Iſocrate, &

(*a*) Suid. Tom. I. p. 1276. Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. Tom. IX. pag. 156. Tom. XII. pag. 184. & *ſuiv.* Tom. XIII. p. 164.

(*b*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. XII. p. 187, 188.

que Denys d'Halicarnasse lui-même n'en ait parlé que de cette sorte en passant, & en ce seul endroit. Cet Isocrate étoit son ami, & devoit être un excellent Écrivain ; il a tant parlé de l'ancien Isocrate & de tous les autres Orateurs qu'il connoissoit, & il ne cite son ami que pour en rapporter une maxime assez commune, & il ne nous dit rien de son style ni de ses autres qualités ; il auroit dû nous avertir du moins qu'il s'étoit attaché à imiter l'ancien Isocrate, & qu'il y avoit assez bien réussi. Mais, n'auroit-on pas pris trop à la lettre une expression figurée ? On sçait avec quelle estime & avec quelle admiration même, Denys d'Halicarnasse parle toujours d'Isocrate ; apparemment qu'Échécrate pensoit de la même manière. Denys, pour exprimer le goût qu'ils avoient pour cet excellent Orateur, l'aura appellé leur fidèle compagnon. C'est une façon de parler dont on peut trouver plusieurs exemples dans les Anciens ; & pour détruire cette conjecture, il faudroit faire voir par d'autres autorités, que véritablement vers le siecle d'Auguste, il a existé un Isocrate, grand philosophe & grand Orateur, mais c'est de quoi l'on ne trouve nulle part la moindre trace.

ISOCRATE, *Isocrates*, (a) Ἰσοκράτης, Grec de nation, & Grammairien de profession s'étant trouvé en Syrie, dans le tems que Cn. Octavius fut tué par Leptine à Laodicée, prit en toute occasion à tâche de justifier cette action également lâche & injuste. L'an 159 avant Jesus-Christ, il fut envoyé en ambassade à Rome avec quelques autres par Démétrius Soter. Ces Ambassadeurs furent chargés d'une couronne, pesant dix mille pièces d'or, dont Démétrius Soter faisoit présent au Sénat pour lui témoigner sa reconnoissance des bons traitemens qu'il en avoit reçus, pendant qu'il étoit en ôtage à Rome. Le Sénat reçut le présent ; mais, il ne voulut point entendre ni voir Isocrate & Leptine, ces deux hommes vils, & dignes de toute sorte de mépris.

ISODICE, *Isodice*, (b) Ἰσοδίκη, fille d'Euryptolème, fut mariée à Cimon. Plutarque reproche à Cimon d'avoir eu une passion un peu trop forte pour cette femme, parce qu'il fut inconsolable de sa mort, comme en faisoient foi les élégies qu'on lui adressa pour le consoler. Le philosophe Panétius croit qu'Archélaus le physicien fut l'auteur de ces élégies, & il fonde sa conjecture avec quelque sorte d'apparence sur le tems où il vivoit.

Voici donc Cimon blâmé par

(a) Roll. Hist. Anc. T. V. pag. 172, 173.

(b) Plut. Tom. I. p. 481, 488.

Plutarque d'avoir eu une passion trop forte pour sa femme légitime. Cela paroît remarquable. De la manière dont on vit aujourd'hui, il y a peu de gens qui méritent une pareille censure.

ISOMANTUS, *Isomantus* Ι'σόμαντος. *Voyez* Hoplite.

ISOMBRES. *Voyez* Insubriens.

ISOPLÈS, *Isoples*, Ι'σόπλης, (*a*) l'un des Centaures, fut tué par Hercule.

ISRAEL, *Israël*, Ι'σραὴλ, (*b*) nom que l'ange donna à Jacob, lorsqu'il eut combattu à la lutte avec lui. Il veut dire *prævalens Deo vel dominans*, qui l'emporte sur Dieu même. Aussi après que Jacob eut lutté toute la matinée avec cet esprit qui l'étoit venu attaquer en de-çà du torrent de Jaboc, il en demeura comme vainqueur. L'ange même ne l'ayant pu terrasser le blessa au nerf de la cuisse gauche, & cette blessure le rendit boiteux pour long-tems. On eût dit que l'ange demandoit quartier à Jacob; car, il le conjura de le laisser aller, parce que le point du jour commençoit à paroître. Jacob le lui refusa toujours constamment, jusques à ce qu'il eut obligé cet Esprit céleste de lui donner sa bénédiction. L'ange lui commanda ensuite de ne plus prendre le nom de Jacob, mais celui d'Israël, qui signifie en Hébreu, *j'ai résisté à Dieu;* » car, lui dit-il, si » vous avez témoigné tant de » vigueur & tant de force en » combattant contre Dieu même, y aura-t-il homme dans » le monde capable de vous » étonner. » D'autres disent qu'Israël signifie *un homme qui a vu Dieu.* Cet esprit apparut à Jacob lors de son retour de Mésopotamie, & le jour avant qu'il se réconciliât avec son frere Ésaü. Il étoit âgé en ce tems-là de 104 ans. Jacob donna au lieu où se passa cette lutte ou ce combat, le nom de Phanuël qui signifie, *j'ai vu Dieu face à face, & je n'en suis pas mort.*

On demande qui étoit cet esprit qui lutta avec Jacob, si c'étoit vraiment un ange ou bien un homme, parce que nous lisons dans le chapitre 32 de la Génese, qu'un homme avoit lutté avec lui jusques au point du jour. *Et ecce vir luctabatur cum eo usque mane.* Les interpretes sont tous d'accord que c'étoit effectivement un ange qui s'étoit revêtu de la figure d'un homme. Ce sentiment est confirmé par les paroles d'Osée. *In fortitudine sua directus est cum angelo & invaluit ad angelum.* » Il en est venu aux » prises avec l'ange, & s'est » trouvé le plus fort. » Origène & saint Jérôme veulent que ce fût le Démon; mais,

(*a*) Diod. Sicul. p. 154.

(*b*) Genes. c. 32. v. 24. *& seq.* Osee c. 12. v. 3, 4.

on ne sçauroit raisonnablement entrer dans cette opinion ; parce qu'il n'est pas possible que le Démon représente jamais la personne de Dieu. Il peut bien se transformer en ange de lumière pour tromper les hommes, mais de représenter la personne de Dieu, & d'en porter la parole, c'est ce qui ne s'est jamais fait & qui ne se peut faire, outre que Jacob qui étoit fort éclairé, n'eût jamais donné dans une telle méprise que de demander la bénédiction à Satan.

George de Venise pense que c'étoit l'ange Gardien d'Ésaü qui vouloit obliger Jacob à lui restituer le droit d'aînesse & la bénédiction paternelle qu'il lui avoit enlevés par tromperie. Il n'y a nulle apparence que cela soit. Quoi, un ange auroit-il osé combatre & condamner la volonté de Dieu ? N'étoit-ce pas le Seigneur qui avoit permis & qui vouloit que Jacob fût le maître de son aîné, & favorisé par Isaac? Disons plutôt que c'étoit l'ange Gardien de Jacob qui par cette lutte & par la victoire qu'il lui fit remporter, lui vouloit inspirer du courage, & l'assurer qu'il n'avoit rien à craindre de son frere Ésaü, & que quand celui-ci auroit la témérité de l'attaquer, il auroit l'avantage & la gloire de le vaincre. Si vous avez été assez fort, ajoûta-t-il pour combattre contre un ange de Dieu & le surmonter, que ne ferez-vous pas en combattant contre un homme. Cette lutte ne fut point un combat purement imaginaire, ainsi que le disent saint Jérôme, saint Thomas & Rupert, mais une véritable lutte de corps à corps, puisque Jacob fut blessé à la cuisse & qu'il en demeura boiteux, jusques-là que depuis ce tems-là les Hébreux ne mangent point de cette partie d'aucun animal.

Le nom d'Israël se prend quelquefois pour la personne de Jacob ; quelquefois pour tout le peuple d'Israël, toute la race de Jacob; & quelquefois pour le royaume d'Israël, ou des dix Tribus, distingué du royaume de Juda. *Voyez* l'article suivant.

ISRAÉLITES, *Israëlitæ*, Ἰσραηλῖται, ce sont les descendans d'Israël. Ils furent d'abord appellés Hébreux, à cause d'Abraham qui étoit venu de delà l'Euphrate ; & ensuite Israëlites, à cause d'Israël pere des douze Patriarches ; & enfin Juifs, sur-tout depuis le retour de la captivité de Babylone, parce qu'alors la tribu de Juda se trouva beaucoup plus forte, & beaucoup plus nombreuse que les autres Tribus, & que les étrangers ne connoissoient guere que cette Tribu.

Il faut encore remarquer qu'avant la mort de Salomon, les enfans d'Israël & les Juifs sont un même peuple ; mais, après le Schisme de Jéroboam, la nation se trouve partagée en deux peuples, qui ont cha-

cun un royaume, le premier, composé de deux Tribus, prend le nom de la principale, & s'appelle le royaume de Juda. L'autre est appellé le royaume d'Israël; les rois de Juda conserverent Jérusalem où étoit le temple, & les dix autres Tribus, dont les Rois s'établirent à Samarie, donnerent dans l'Idolâtrie & dans le culte des veaux d'or.

ISRAHEL, *Israhel*, (a) un des Princes qui regnerent à Damas, selon Justin. Il succéda à Abraham.

ISRÉÉLA, *Isreela*, Ἰεσριὴλ, (b) étoit chef de la septième des vingt-quatre familles des Lévites chantres.

ISSA, *Issa*, Ἴσσα, (c) isle de la mer Adriatique, sur la côte de Dalmatie, avec une ville du même nom.

L'an 170 avant Jesus-Christ, le lieutenant C. Furius veilloit à la garde de cette isle avec deux vaisseaux que lui avoient fournis les habitans. Ces insulaires avoient été exposés quelque tems auparavant aux ravages du roi Gentius, & ils en porterent leurs plaintes à Rome. Le Sénat envoya trois députés en Illyrie, pour demander satisfaction de ces hostilités à Gentius.

Strabon parle d'Issa comme d'une vile très-célebre. Pomponius Mela en fait aussi mention. Pline, parlant du département de Salone, y met le peuple *Issæi*, qui étoient les habitans de cette isle. Il dit qu'Issa étoit peuplée de citoyens Romains; & il la distingue très-bien de Lissa, isle que quelques-uns ont mal-à-propos confondue avec elle. Antonin les distingue aussi.

On lit dans Pline: *Contra jader est Lissa.* Cette Lissa est présentement nommée Isola Grossa. On lit au contraire dans le même; *Issa civium Romanorum, & cum oppido Pharia.* On voit par ce dernier passage, que Pline nomme ces deux isles Issa & Pharia comme voisines. Ptolémée nomme comme voisines Issa, Tragurium, Pharia, &c. Scylax, pour marquer la position de quelques peuples d'Illyrie, dit qu'ils étoient près de Pharos & d'Issa. Pharia ou Pharos est présentement la Liesina; & la véritable Issa, qui en est voisine, est aujourd'hui l'isle de Lissa. M. de l'Isle range fort bien ces deux isles dans sa carte Latine & dans sa carte Françoise. Il les nomme par leurs vrais noms dans la derniere; mais, dans la carte Latine de l'ancienne Italie, il prend l'une pour l'autre, & met Issa vis-à-vis de Zara, & Lissa devant Pharos. Ce devoit être tout le contraire, & c'est peut-être une faute de ses graveurs.

(a) Just. L. XXXVI. c. 2.
(b) Paral. L. I. c. 25. v. 14.
(c) Strab. pag. 124, 315. Pom. Mel. p. 149. Plin. Tom. I. pag. 178, 181. Tit. Liv. L. XLII. c. 26. L. XLIII. c. 9. Ptolem. L. II. c. 17.

ISSA, *Issa*, Ἴσσα, (a) ville située dans l'isle de même nom, sur la côte de Dalmatie. M. Octavius, lieutenant de Pompée, détacha cette ville du parti de César, & elle lui fut depuis fort attachée. Mais, dans la suite, elle fut cependant obligée de se rendre à P. Vatinius, lieutenant de César. C'étoit au reste, une des villes les plus considérables du canton, au rapport d'Hirtius Pansa.

ISSA, *Issa*, Ἴσσα, (b) isle d'Italie, dont parle Denys d'Halicarnasse dans le passage suivant : » A quatre-vingts » stades de Réate, en passant » par la voie Juria, auprès du » mont Corete, on trouve la » ville de Cursule ; il n'y a » pas long-tems qu'elle est ruinée. On y voit aussi une isle » appellée Issa, qui est toute » entourée d'un lac. On dit » qu'on y habitoit sans autres » fortifications, & que les » eaux bourbeuses de ce lac » tenoient lieu de retranchemens & de murailles. Maruve étoit tout proche d'Issa, » dans un recoin du même lac, » à quarante stades du lieu appellé en Grec Heptudates, » c'est-à-dire, *les-sept-eaux.* «

ISSA, *Issa*, Ἴσσα, (c) ville de l'isle de Lesbos. Etienne de Byzance dit qu'on la nomma d'abord Himéra, & ensuite Pélasgia & Issa. Entre les anciens Géographes qui nous restent, peu font mention de cette ville, mais d'Antissa, dont le nom fait voir qu'elle étoit bâtie à l'opposite d'Issa. Pline, parlant des villes de l'isle de Lesbos, qui ne subsistoient plus, nomme Agamède & Hiéra. Berkélius veut qu'on lise Himéra, au lieu d'Hiéra. A l'égard du nom Pélasgia, il avoit été commun à cette ville & à l'isle.

ISSACHAR, *Issachar*, (d) Ἰσσάχαρ, cinquième fils de Jacob & de Lia, fut conçu après que Rachel eut acheté les mandragores que Juda avoit apportées à Lia sa mere. Il naquit vers l'an du monde 2255, & avant Jesus-Christ 1745. Il eut quatre fils, Thola, Phua, Job & Semron. On ne sçait aucune particularité de sa vie. Jacob en lui donnant sa bénédiction, lui dit : *Issachar, comme un âne vigoureux, demeurera dans les bornes de son partage ; il a vu que le repos est bon, & qu sa terre est excellente ; il a laissé l'épaule sous le fardeau, & il s'est assujetti à payer le tribut.* Le Chaldéen traduit dans un sens contraire : *Il assujettira les Provinces, & rendra tributaires ceux qui resteront dans son païs.*

(a) Cæs. de Bell. Civil. L. III. pag. 585. Hirt. Pans. de Bell. Alexand. pag. 725. Ptolem L. II. c. 17.
(b) Dionys. Halic. L. I. c. 2.
(c) Plin. Tom. I. pag 288. Strab. pag. 60.
(d) Genes. c. 30. v. 4. & seq. c. 46. v. 13. c. 49. v. 14, 5. Josu. c. 19. v. 17. & seq.

La

La tribu d'Iſſachar eut ſon partage dans un des meilleurs endroits de la terre de Chanaan, le long du grand champ, ou de la vallée de Jezraël, ayant au midi la demi tribu de Manaſſé, au ſeptentrion celle de Zabulon, à l'occident la Méditerranée, & à l'orient le Jourdain & l'extrêmité de la mer de Tibériade.

On lit dans le teſtament des douze Patriarches les inſtructions & les avis qu'Iſſachar donna à ſes fils avant ſa mort. Mais, on ſçait que cet ouvrage eſt apocryphe & ſans autorité.

Le livre de Joſué décrit ainſi la tribu d'Iſſachar. » Le quatrième partage échu par le ſort, » fut celui de la tribu d'Iſſachar, diſtribué entre ſes familles, & il comprenoit Jezraël, Caſaloth, Sunem, Hapharaïm, Séon, Anaharath, Rabboth, Céſion, Abès, Rameth, Engannim, Enhadda, Beth-Pheſès. Sa frontière venoit juſqu'au Thabor, à Séhéſima & à Bethſamès, & ſe terminoit au Jourdain; & tout ſon païs comprenoit ſeize villes avec leurs villages. C'eſt là l'héritage des enfans d'Iſſachar, diſtingués par leurs familles, avec leurs villes & leurs villages. «

ISSACHAR, *Iſſachar*, (*a*) Ἰσσάχαρ, le ſeptième des fils d'Obededom, fut un de ceux à qui l'on confia la garde des portes du temple, du tems de David.

ISSAICI LEMBI, (*b*) des barques Iſſaïques. On appelloit ainſi les barques des habitans d'Iſſa, iſle de la mer Adriatique.

ISSÉ, *Iſſe*, (*c*) fille de Macarée, fut aimée d'Apollon. Ce dieu, pour la ſéduire, fut obligé de ſe métamorphoſer en berger.

ISSÉDON, *Iſſedon*, (*d*) Ἰσσηδών, ville de Scythie, ſituée au-delà de l'Imaüs, ſelon Ptolémée. Etienne de Byzance la nomme Eſſédon, Ἐσσηδών. C'eſt, dit Ortélius, ce païs qui fournit la rubarbe à toute la terre. Selon les tables de Ptolémée, elle devoit être quelque part dans le païs que nous appellons le royaume de Kalka. On l'appelloit du ſurnom de Scythique, Σκυθικὴ, pour la diſtinguer d'une autre ville de même nom.

ISSÉDON, *Iſſedon*, (*e*) Ἰσσηδών, ville de la Sérique. On la ſurnommoit Iſſédon la Sérique, Σηρικὴ, pour la diſtinguer de l'autre, à l'eſt-nord-eſt de laquelle elle étoit ſituée, quoique à peu de diſtance l'une de l'autre.

ISSÉDONS, *Iſſedones*, (*f*) Ἰσσηδόνες, peuple, dont il eſt fait mention dans Hérodote:

(*a*) Paral. L. I. c. 26. v. 5.
(*b*) Tit. Liv. L. XXXIII. c. 21.
(*c*) Ovid. Metam. L. VI. c. 4. Myth. par M. l'Abb. Tom. I. pag. 171.
(*d*) Ptolem. L. VI. c. 15.
(*e*) Ptolem. L. VI. 16.
(*f*) Herod. L. I. c. 201. L. IV. c. 16, 25, 26. Pauſ. p. 43.

Cet Auteur femble diftinguer ce peuple de la nation Scythe ; il y a pourtant apparence qu'il en faifoit partie, & qu'il habitoit quelqu'une des villes dont il eft parlé ci-deffus.

Quoi qu'il en foit, on dit que les Iffédons obfervoient ces coutumes. Quand quelqu'un avoit perdu fon pere, tous fes parens lui amenoient quantité de beftiaux ; & lorfqu'ils les avoient immolés, & coupés en morceaux, ils découpoient tout de même le pere de celui qui les recevoit chez eux, & ayant mêlé enfemble toutes ces chairs, ils en compofoient leur feftin. Mais, ils réfervoient la tête du mort qu'ils rafoient, & qu'ils peloient le mieux qu'il leur étoit poffible ; & après cela, ils l'enchâffoient dans de l'or, & s'en faifoient une idole, à qui ils offroient tous les ans de grands facrifices. Ainfi, le fils célébroit les funérailles de fon pere, comme les Grecs célébroient le jour de la naiffance.

On dit auffi que ces peuples étoient juftes & équitables, & que leurs femmes étoient auffi fortes & auffi robuftes que les hommes.

Les Iffédons difoient qu'au-deffus d'eux il y avoit des hommes qui n'avoient qu'un œil, & des griffons qui gardoient l'or.

ISSÉENS, *Iſſæi*, *Iſſenſes*, les habitans de l'ifle, ou de la ville d'Iffa, fur la côte de Dalmatie. *Voyez* Iffa.

ISSICUS [le golfe], *ſinus Iſſicus*, κόλπος Ἰσσικὸς. *Voyez* Iffus.

ISSORIUM, *Iſſorium*, (*a*) Ἰσσώριον, nom d'un quartier de la ville de Lacédémone. Il y avoit un temple de Diane, & ce lieu étoit fort d'affiette, & difficile à forcer, felon Plutarque, dans la vie d'Agéfilaüs. Etienne de Byzance dit que c'étoit une montagne. Héfychius & Polyen en font mention.

ISSUS, *Iſſus*, Ἰσσος, (*b*) ville de l'Afie mineure, dans la Cilicie, a été remarquable à caufe de la victoire qu'Alexandre y remporta fur les Perfes.

Xénophon nomme cette ville Ἰσσοὶ, qui eft un nominatif pluriel, & il nous affure qu'elle étoit grande, riche, bien peuplée, fituée fur la côte, & la dernière de la Cilicie. Strabon en donne une idée bien différente : » Après *Ægæ*, dit-» il, eft Iffus, petite ville, » avec un port & la rivière » Pinarus. Ce fut-là qu'Ale-» xandre combattit contre Da-» rius, & c'eft de cette ville » que le golfe prend fon nom. » Pomponius Méla dit avec le ftyle fleuri qui lui eft familier : » Dans l'enfoncement eft un

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 613, 614.

(*b*) Xenoph. pag. 252. Strab. p. 664, 676. Pomp. Mel. pag. 69, 70. Diod. Sicul. pag. 578. *& ſeq.* Plin. Tom. I. pag. 269. Q. Curt. L. III. c. 7. *& ſeq.* Ptolem. L. V. c. 8. Roll. Hift. Anc. T. III. p. 591.

» lieu qui fut autrefois le spectateur & le témoin de la défaite des Perses par l'armée d'Alexandre, & de la fuite de Darius. Ce lieu, qui n'est à présent d'aucune réputation, étoit autrefois célebre à cause de la grande ville d'Issus. » Cette décadence concilie la prétendue contradiction de Xénophon & de Strabon. Diodore de Sicile dit aussi que du tems d'Alexandre cette ville étoit considérable ; car, selon lui, Alexandre se rendit maître d'Issus, ville fameuse, où la frayeur s'étoit répandue. Il dit encore que Darius étant rentré dans la Cilicie prit cette ville, & égorgea sans quartier les Macédoniens qu'on y avoit laissés, ce qu'Arrien remarque aussi. Etienne de Byzance se trompe, en parlant d'Issus ; car, il dit qu'après la victoire des Macédoniens, elle fut nommée Nicopolis. Strabon & Ptolémée en font des villes très-différentes.

Le nom moderne est Aïazzo ou la Jasso ; & le golfe en prend encore le nom de golfe de l'Aïazzo.

Au reste, le lieu, où se donna la bataille entre les Perses & les Macédoniens, étoit fermé d'un côté par les montagnes, & de l'autre par la mer. La plaine, qui étoit entre-deux, devoit avoir un espace considérable, puisque les deux armées y camperent. Le fleuve Pinarus couloit au milieu de cette plaine depuis la montagne jusqu'à la mer, & la partageoit en deux portions à peu près égales. La montagne formoit un enfoncement semblable à un golfe, dont l'extrêmité venant à se recourber, embrassoit une partie de la plaine.

ISTÉMO, *Istemo*, (*a*) ville de Palestine, dans la tribu de Juda. Elle est appellée autrement Esthamo ou Esthemo. Eusebe & saint Jerôme disent qu'elle étoit dans le canton d'Eleuthéropolis.

ISTER, *Ister*, Ἴστρος, nom donné par les Anciens à une partie du Danube. *Voyez* Danube.

ISTER, *Ister*, Ἴστρος, (*b*) fleuve d'Istrie, selon les Anciens. Plusieurs ont prétendu que ce fleuve donnoit son nom à l'Istrie, & qu'il avoit son embouchure à l'opposite de celle du Pô, & que la rencontre de ces deux fleuves rendoit douce l'eau de la mer en cet endroit. Paul Diacre, dans son histoire des Lombards, fait mention de ce fleuve, & dit qu'il avoit été plus grand qu'il n'étoit de son tems. Des Auteurs ont été jusqu'à en chercher le nom moderne & à assurer que c'est le Quicto. Mais, Pline traite ce fleuve de pure

(*a*) Josu. c. 15. v. 50.

(*b*) Plin. T. I pag. 175. Diod. Sicul. p. 181.

imagination, *plerique dixere falsò*, & reprend Népos de l'avoir dit comme les autres, quoi qu'il demeurât au bord du Pô, & fut à portée de ſçavoir la fauſſeté d'une opinion qu'il ſuivoit.

Le ſentiment de Diodore de Sicile mérite de trouver ici ſa place. » Il ne faut pas oublier, dit-il, de réfuter l'opinion de ceux qui diſent » que les Argonautes ayant remonté l'Iſter juſqu'à ſa ſource repaſſerent par un autre » canal de ce fleuve dans la mer » Adriatique. La ſuite des tems » a fait voir que ceux là ſe » ſont trompés qui ont cru que » l'Iſter qui ſe décharge par » pluſieurs bouches dans le » Pont, & celui qui ſe décharge dans la mer Adriatique, » avoient leurs ſources dans le » même endroit; car, les Romains ayant vaincu les Iſtriens, on a trouvé que les » ſources de ce dernier fleuve » n'étoient éloignées de la mer » que de quarante ſtades au » plus. Le même nom commun » à ces deux fleuves a été cauſe de l'erreur où ſont tombés ces Hiſtoriens. «

ISTER, *Iſter*, Ιστρος, fleuve de Grece dans la Theſſalie, ſelon Lycophron, ou plutôt ſelon Cantérus ſur cet Auteur.

ISTER, *Iſter*, Ιστρος. (*a*) On connoît, ſelon G. J. Voſſius, trois Hiſtoriens de ce nom. Le premier contemporain de Ptolémée Évergete, roi d'Égypte, fut ſurnommé Callimachius, pour avoir été non l'eſclave, mais le diſciple de Callimaque. Le ſecond étoit d'Alexandrie, ſelon Plutarque, & pourroit bien n'en faire qu'un avec le précédent. Le troiſième étoit de Calatis, petite ville de Pont. Les Ouvrages attribués à ces deux ou trois Iſter ſont, 1.° l'Hiſtoire de la ville de Ptolémaïde d'Égypte, en pluſieurs livres; 2.° Un Traité contre Timée de Taormina; 3° des Collections touchant l'Attique; 4.° les Argoliques; 5.° les Colonies d'Égypte; 6.° les Iliaques, ou plutôt les Héliaques; 7.° de la Propriété des Combats Gymniques; 8.° un Recuil touchant les Sacrifices Crétois; 9.° des Commentaires Hiſtoriques; 10.° un Traité ſur la Tragédie; 11.° pluſieurs livres de mélanges. Dans ce dénombrement tiré de Voſſius, il n'eſt point parlé, comme l'on voit, de l'ouvrage d'Iſter intitulé *les Apparitions d'Apollon*; & l'on n'eſt inſtruit que par un paſſage de Plutarque & par un autre où Harpocration cite le premier livre d'Iſter ſur cette matière, que cet Ouvrage ait anciennement exiſté.

ISTÉVONES, *Iſtævones*, (*b*) peuple Germain. C'étoit une des grandes nations qui étoient ſous-diviſées en pluſieurs autres.

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. XIII. p. 4. 216, 217.

(*b*) Plin. T. I. p. 221, 222. Tacit. de Germ. Morib. c. 2.

Pline dit dans les éditions ordinaires: *Proximi autem Rheno Istævones, quorum pars Cimbri Mediterranei; Hermiones quorum Suevi, Hermunduri, Chatti, Cherusci.* C'est-à-dire, » les » plus proches du Rhin, sont » les Istévones, sous lesquels » sont compris les Cimbres, » qui sont dans le milieu des » terres; les Hermiones à qui » appartiennent les Sueves, » les Hermundures, les Chat- » tes, les Chérusques. « Les Sçavans les mieux instruits de l'ancien état de l'Allemagne, reconnoissent que ces mots *quorum pars Cimbri Mediterranei*, sont corrompus. Cluvier prétend qu'au lieu de *Cimbri*, il faut lire *Sicambri*; & sa conjecture est trouvée si bonne par le Docte Spener, qu'il l'approuve hautement. Ils détachent du mot *Cimbri* ou *Sicambri*, le mot *Méditerranei*, qu'ils joignent au nom *Hermiones*, & lisent *quorum pars Sicambri. Mediterranei Hermiones, quorum Suevi*, &c. En ce cas, cette épithete, qui embarrasse, étant jointe aux Cimbres, n'embarrasse plus, quand elle appartient aux Hermiones. Spener croit que ces Istévones occupoient la partie occidentale de la Germanie.

Il paroît par une citation de Strabon, que Pythéas nommoit ce même peuple Ὠστιαῖοι, *Ostiæi*. Étienne de Byzance qui cite le même Pythéas, le nomme Ὠστίωνες, *Ostiones*, & ajoûte que cette nation habitoit vers l'Océan occidental. Spener croit qu'ils étoient séparés par le Rhin. Il met en de-çà de ce fleuve les peuples. *Tribocci*, *Nemetes*, *Vangiones*, *Cæresi*, *Segni*, *Condrusi*, *Pæmani*, *Eburones*, *Aduatici*, *Menapii*, & *Batavi*; au de-là du Rhin les païs qui, du tems de César, étoient connus sous le nom de *Marcomanni*, *Harudes*, *Sedusii*, *Ubii*, *Sicambri*, *Marsi*, *Tubantes*, *Dulgibini*, *Amsivarii*, *Chamavi*, *Bructeri*, *Frisii*, &c.

Le pere Hardouin prétend que ces Istévones de Pline n'étoient que les peuples le long du Rhin, depuis ses embouchures jusqu'à Cologne, avec la Frise occidentale. Il ne change rien au texte, & lit *quorum pars Cimbri Mediterranei*. Il ajoûte que les Cimbres, dont il s'agit ici, avoient le païs où sont à présent le comté de la Marck, le duché de Berg & la partie du païs de Cleves au de-là du Rhin; mais, il ne dit point quel autre Auteur ancien a mis des Cimbres dans ce païs, ni comment il trouve dans Pline que ces Cimbres avoient toute cette étendue.

ISTHME, *Isthmus*, Ἰσθμὸς, (*a*) langue de terre entre deux mers ou deux golfes, laquelle joint une presqu'isle au conti-

(*a*) Cæs. de Bell. Civil. L. III. p. 632. Herod. L. I. c. 174. L. VI. c. 36. Pomp. Mel. pag. 114, 115. Paus. pag. 86, 87. Plin. Tom. I. pag. 191, 206. Strab. p. 38, 54. *&* *seq.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. V. pag. 44. T. VI. p. 338.

nent, de la même manière que le cou joint la tête au tronc du corps. Les plus considérables entre les Isthmes sont :

1.° L'Isthme de Corinthe, qui joint le Péloponnèse au reste de la Grece ; il est situé entre le golfe de Lépante & le golfe d'Engia.

2.° L'Isthme de la Chersonnèse Taurique, appellé maintenant Zucala ; il est large de trois milles, & joint à la terre ferme cette fameuse presqu'isle, nommée aujourd'hui la petite Tartarie de Crim.

3.° L'Isthme de la Chersonnèse de Thrace, joint cette presqu'isle à la Thrace, maintenant appellée Romanie, & est entre le golfe de Laridia & la mer de Marmora. Il est fort petit, & étoit anciennement fermé d'un long mur que Miltiade y avoit fait construire.

Il faut remarquer ici, au sujet des auteurs Grecs & Latins, que quand ils disent simplement l'Isthme, sans rien ajoûter, ils entendent l'Isthme de Corinthe ; situé, comme on l'a dit, dans le passage qui joint la Grece méridionale à la septentrionale, ou ce qui revient au même, le Peloponnèse au reste de la Grece. Il a de largeur trente-six stades selon Hérodote, cinq mille pas selon Pomponius-Méla, c'est-à-dire, une grande lieue d'Allemagne, ou environ deux lieues de France. On a tenté plusieus fois, mais inutilement, de le percer, & de joindre les deux mers par un canal. Quatre empereurs Romains ont formé ce projet, & pour l'exécuter se sont engagés dans de grandes dépenses ; mais, avec toute leur puissance, ils ne purent en venir à bout, ce qui donna lieu au proverbe Grec, *entreprendre de percer l'Isthme*, pour dire tenter l'impossible. Neptune avoit dans cet Isthme un temple célebre, à côté duquel étoit un bois de pins qui lui avoit été consacré, & c'est près de-là qu'on célébroit les jeux Isthmiques.

» L'Isthme de Corinthe, dit » Pausanias, baigné de la mer » d'un & d'autre côté, est terminé à droite & à gauche par » deux promontoires, dont » l'un s'appelle Cenchrées, l'autre Léchée. Ainsi, cette langue de terre tient au continent ; car, celui qui avoit » entrepris de faire une isle du » Péloponnèse, se contenta de » percer l'Isthme en un endroit, » & l'on en voit encore des » marques ; mais, il n'essaya » seulement pas de le percer du » côté qu'il est le plus pierreux, & toute cette partie » est demeurée telle qu'elle » étoit. C'est ainsi, dit-on, » qu'Alexandre le Grand entreprit de percer le mont Mimas, & ce fut la seule chose » à quoi il ne put réussir. Les » Gnidiens ayant fait la même » tentative pour leur Isthme, » la Pythie leur défendit de » continuer, tant il est impossible aux hommes de réussir à » quoique ce soit contre la

» volonté des Dieux. «

Hérodote raconte que les Gnidiens, n'ayant pu venir à bout de percer leur Isthme, envoyerent à Delphes pour consulter l'oracle d'Apollon, & que la Pythie leur répondit par deux vers hexametres, dont le sens étoit, qu'ils eussent à laisser leur Isthme comme il étoit, & que si Jupiter avoit voulu que ce fût une isle, lui-même il leur en auroit épargné la peine.

ISTHMIENS [Jeux], (a) *Ludi Isthmici;* les Jeux Isthmiens, ou si l'on aime mieux, les Jeux Isthmiques, étoient un des quatre Jeux sacrés de la Grece, si fameux dans l'antiquité.

Ces Jeux se nommerent Isthmiens, parce qu'on les donnoit dans l'Isthme de Corinthe; car, lorsque les Grecs disent simplement l'Isthme, ils entendent l'Isthme de Corinthe, du nom de cette ville située dans le passage qui joignoit le Péloponnese au reste de la Grece, ou pour parler avec les Géographes modernes, qui sépare les golfes de Lépante & d'Engia, & joint la Morée à la Livadie. Neptune avoit dans cet Isthme un superbe temple, à côté duquel se trouvoit un bois de pins qui lui étoit consacré; & c'est près de ce bois qu'on célébroit les Jeux Isthmiques.

Ils furent d'abord institués par Sisyphe, roi de Corinthe, en l'honneur de Mélicerte, environ 1350 ans avant Jesus-Christ. Et voici quelle en fut l'occasion.

Ino, femme d'Athamas, roi d'Orchomène en Béotie, pour éviter la juste vengeance de son mari qu'elle n'avoit que trop méritée, se précipita dans la mer avec son fils Mélicerte. Neptune, dit la fable, à la priere de Vénus dont Ino étoit petite-fille, les reçut l'un & l'autre au nombre des divinités de son empire; il nomma la mere Leucothoé, & le fils Palémon; cependant, le corps de Mélicerte ayant été porté par un dauphin, ou pour parler plus simplement, ayant été jetté par les flots sur le rivage de l'Isthme, Sisyphe le trouva & l'ensevelit.

Quelques années après, le païs fut affligé d'une cruelle peste, sur laquelle l'Oracle ayant été consulté, fit réponse que ce mal ne cesseroit que par la célébration de Jeux funebres en l'honneur de Mélicerte. Comme les Corinthiens s'acquittoient de ce devoir avec assez de négligence, la contagion recommença. Sisyphe recourut une seconde fois à l'Oracle qui lui

(a) Tit. Liv. L. XXXIII. c. 32 Xenoph. pag 525. Plut. Tom. I. p. 11 Roll. Hist. Anc. Tom III. pag. 111. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 274, 275. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VIII. pag. 141. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 262, 280. Tom. III. p. 240, 305, 313. Tom. V. pag. 44 *& suiv.* Tom. VI. pag. 344, 365. Tom. X. p. 223.

prescrivit d'établir des Jeux perpétuels en l'honneur de Mélicerte. Alors, il institua les Jeux Isthmiques qu'on donna d'abord pendant la nuit, & qui ressembloient moins à des spectacles qu'à des mystères nocturnes. On fut même obligé de les interrompre, à cause des vols & des meurtres qui se commettoient dans le tems de leur célébration, sur les grands chemins de l'Isthme.

Thésée, onzième roi d'Athenes, fut le restaurateur de ces Jeux, & purgea le païs des infames brigands qui l'infestoient; mais, leur chef nommé Sinnis existoit encore; ce scélérat, non content de piller les passans, les crucifioit de la manière la plus barbare, il les attachoit aux branches de deux pins qu'il courboit avec violence, & qu'il abandonnoit ensuite à leur ressort naturel. Thésée le poursuivit, le prit, & le fit périr par le même supplice.

Au retour de cette expédition, il rétablit les jeux Isthmiques avec tant d'éclat qu'on peut en quelque sorte le regarder comme le premier instituteur de ces jeux. Il voulut qu'on les célébrât pendant le jour, & les consacra solemnellement à Neptune dont il se vantoit d'être fils, comme au Dieu qui présidoit particuliérement sur l'Isthme. Thésée exigea des Corinthiens, qu'en reconnoissance du service qu'il leur avoit rendu, les Athéniens, à la célébration des Jeux, seroient assis au premier rang, & qu'entre leurs sieges & ceux des autres, on laisseroit autant d'espace qu'en pourroit contenir la voile du vaisseau qui les ameneroit d'Athènes.

Suivant Pline & Solin, les Jeux Isthmiques se renouvelloient tous les cinq ans, c'est-à-dire, au bout de quatre années révolues, & au commencement de la cinquième année; mais, Pindare qui sur cette matière est plus croyable que Pline & Solin, marque expressément qu'on les donnoit tous les trois ans. Nous ignorons dans quel tems de l'année, & nous conjecturons seulement que c'étoit en automne, sur ce qu'Hésychius & Suidas disent qu'on les célébroit dans la saison où les maladies regnent davantage.

On y disputoit comme aux Jeux Olympiques les prix de la lutte, de la course, du saut, du disque & du javelot. Il paroît par un passage de Plutarque, & par un autre de l'empereur Julien, que les combats de musique & de poësie y furent encore admis.

Le concours de peuple étoit si grand à ces jeux, qu'il n'y avoit que les principaux membres des villes de la Grece, qui pussent y être placés.

Les Eléens étoient les seuls de tous les Grecs qui ne se trouvoient point aux Jeux Isthmiques pour éviter les malheurs des imprécations que Molione, femme d'Actor avoit faites

contre tous ceux de l'Élide qui oseroient jamais y assister.

Mais, les Romains qui y furent reçus après leurs victoires, éleverent la magnificence de ces jeux au plus haut degré de splendeur. Alors, outre les exercices ordinaires du pentathle, de la musique & de la poësie, on y donnoit le spectacle de la chasse, dans laquelle on faisoit paroître les animaux les plus rares, qu'on y conduisoit à grands frais de toutes les parties du monde connu. Enfin, ce qui augmenta le lustre de ces Jeux, c'est qu'ils servirent d'époque aux Corinthiens & aux habitans de l'Isthme.

Au milieu de cette pompe qui attiroit une si prodigieuse multitude de spectateurs & de combattans, quels prix, dira-t-on, quelle récompense recevoient donc les vainqueurs? Une simple couronne d'abord de feuilles de pin, ensuite de persil, selon Archias & le Scholiaste de Pindare, mais selon la plus commune opinion & celle de Pindare lui-même, d'ache seche de marais, parce que cette herbe aquatique étoit consacrée à Neptune, & que de plus on s'en servoit dans les funérailles. Or, les Jeux Isthmiques n'étoient dans leur institution qu'une cérémonie funebre, leur éclat se ternit quand les Romains joignirent les plus riches présens à cette couronne d'honneur.

Cependant, ces Jeux furent toujours réputés si sacrés dans l'esprit des peuples, qu'on n'osa pas les discontinuer quand L. Mummius eut pris Corinthe, 144 ans avant l'ere Chrétienne. Le Sénat de Rome se contenta d'ôter aux Corinthiens le droit qu'ils avoient d'en être les juges; mais, dès que leur ville fut rétablie dans ses prérogatives, ils rentrerent dans leur ancienne possession.

Ce fut peu de tems après cet évenement, & dans la célébration des Jeux Isthmiques, que les Romains portant au plus loin leur générosité, dirai-je mieux, leur sage politique, rendirent authentiquement la liberté à toute la Grece. Voici de quelle manière ce fait à jamais mémorable est rapporté dans Tite-Live.

Il étoit venu, dit-il, aux Jeux de l'Isthme, une multitude innombrable de peuples, soit par la passion naturelle que les Grecs ont pour ce spectacle où l'on propose toutes sortes de combats d'adresse, de force & d'agilité, soit à cause de la situation du lieu qui est placé entre deux mers, ce qui fait qu'on peut aisément s'y rendre de toutes parts.

Les Romains ayant pris leur place dans l'assemblée, le héraut accompagné d'un trompette selon la coûtume, s'avance au milieu de l'arène, & ayant fait faire silence à son de trompe, prononce ces mots à haute voix: » Le Sénat, le peuple Romain,

» & le général Titus Quintius
» Flamininus, après avoir vaincu le Roi de Macédoine,
» déclarent qu'à l'avenir les
» Corinthiens, les Phocéens,
» les Locriens, l'isle d'Eubée,
» les Magnésiens, les Thessaliens, les Perthébiens, les
» Achéens, les Phthiotes, &
» tous les peuples ci-devant
» soumis à la domination de
» Philippe, jouiront dès à présent de leur liberté, de leurs
» immunités, de leurs privileges, & se gouverneront suivant leurs loix. «

Cette proclamation causa un ravissement de joie que toute la multitude d'hommes qui se trouvoient présens ne put contenir. Ils doutent s'ils ont bien entendu ; pleins d'étonnement ils se regardent les uns les autres, & prennent pour un songe ce qui se passe à leurs yeux ; ils n'osent s'en fier à leurs oreilles.

On redemande, on fait paroître le héraut une seconde fois ; tous se pressent, non seulement pour entendre, mais encore pour voir le proclamateur de leur liberté. Le héraut répete la même formule. Alors on se livre aux transports d'allégresse avec toute assurance, & les acclamations furent si grandes & tant de fois réitérées, qu'il fut aisé de reconnoître qu'au jugement de l'univers la liberté est le plus précieux de tous les biens. On célébra les Jeux à la hâte, car ni les esprits ni les yeux de personne ne furent attentifs au spectacle, tant la joie qu'on ressentoit, avoit ôté le goût de tous les autres plaisirs. Ce grand évenement arriva 194 ans avant Jesus-Christ.

Au bout de 260 ans, on sçait que Néron renouvella la même protestation, & dans la même assemblée. Il fut le propre héraut de la grace qu'il accordoit. Il fit plus ; il donna le droit de bourgeoisie Romaine aux Juges des Jeux Isthmiques, & les combla de ses présens.

Cependant, les peuples de la Grece, accablés du joug de Rome, & des malheurs qu'ils éprouvoient depuis plus d'un siecle, n'espérant plus de retour de leurs beaux jours, ne sentirent aucun des transports de joie qui les avoit saisis du tems de T. Q. Flamininus, & comptant encore moins sur les faveurs d'un Néron, ils ne répondirent à ses promesses que par de foibles acclamations.

Leurs conjectures ne furent point fausses, les Préteurs d'Achaïe continuerent à les accabler ; insensiblement tous leurs Jeux perdirent leur éclat, & ceux de l'Isthme vinrent à cesser entiérement sous l'empire d'Hadrien, c'est-à-dire, vers l'an 130 de l'ere Chrétienne.

Il ne resta dans le monde, pour en perpétuer le souvenir que les belles Odes de Pindare, à la louange des vainqueurs, auxquels il a fait un présent plus considérable que s'il leur eût élevé cent statues.

Ces Odes ont passé jusqu'à nous, & le quatrième livre est intitulé *les Isthmiques*.

ISTIÉE, *Istiæus*, Ἱστιαῖος, (*a*) fameux Grammairien, que Lucien introduit dans son dialogue du Banquet. Il eut lieu de se repentir d'avoir entrepris de séparer ceux qui en vinrent aux mains sur la fin du repas.

ISTOB, *Istob*, Ἰστώβ, (*b*) *ou* ISCH-TOB, habitant de Tob, ou bon homme, ou maître du païs des Tubiéniens. Ce païs étoit à l'extrêmité septentrionale des montagnes de Galaad, vers le mont Liban. Jephté se retira dans le païs de Tob; & ce canton est appellé Tubin dans les Maccabées.

ISTONE, *Istone*, Ἰστώνη, (*c*) nom d'une montagne dans l'isle de Corcyre, selon Thucydide. Les habitans de cette montagne sont nommés Istones par Polyen.

ISTRIAINS, *Istriani*, Ἰστριανοὶ, nom d'un peuple. *Voyez* Istropolis.

ISTRICUS VILLICUS, (*d*) lieu d'Italie, dont Tite-Live fait mention à l'occasion d'un prétendu prodige. Sous l'an de Rome 538, & 214 avant l'ere Chrétienne, on publia que dans le lieu nommé Istricus Villicus, une source souterreine avoit jetté une si grande quantité d'eau, que, semblable à un torrent, elle avoit entraîné tous les tonneaux qui s'étoient trouvés dans ce lieu. L'expression *Istricus Villicus* pourroit bien signifier un village ou bourg de l'Istrie.

ISTRIE, *Istria*, Ἰστρία, (*e*) province que Pline range dans la dixième région d'Italie. Elle étoit située sur le bord de la mer Adriatique, où elle avoit cette mer au couchant, au midi & au levant, & la Liburnie au nord. On voit par-là que l'Istrie formoit une presquisle, à laquelle quelques-uns, au rapport de Pline, donnoient quarante mille pas de largeur, & cent vingt-cinq mille de circuit. Selon Strabon, l'étendue de toute la côte Maritime de cette province étoit de treize cens stades.

Les Istriens étoient anciennement des pirates de profession, & c'est pour cela que Tite-Live les range au nombre des nations féroces & décriées par les brigandages qu'elles exerçoient sur les mers. L'an de Rome 531, les Consuls P. Cornélius & M. Minucius Rufus furent envoyés contre ces pirates, qui avoient pris ou pillé quelques vaisseaux marchands Romains. Ces foi-

(*a*) Lucian. T. II. p. 847. *& seq.*
(*b*) Judic. c. 11. v. 3, 5. Reg. L. II. c. 10. v. 6. Maccab. L. I. c. 5. v. 13.
(*c*) Thucyd. p. 231.
(*d*) Tit. Liv. L. XXIV. c. 10.
(*e*) Plin. T. I. pag. 175, 474, 475, 733 Strab. pag. 57, 209, 216, 314. Pomp. Mel. pag. 121. *& seq.* Ptolem. L. III. c. 1. Just. L. XXXII. c. 3. Pauf. pag. 674. Herodian. pag. 13. Tit. Liv. L. X. c. 2 L. XXI. c. 16. L. XXXIX. c. 55. L. XL. c. 26. L. XLI. c. 1. *& seq.* L. XLIII. c. 5. Roll. Hist. Anc. T. III. p. 51. Tom. IV p. 480. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. V. p. 74.

bles adversaires furent bientôt obligés de se soumettre.

Environ quarante - trois ans après, le Consul A. Manlius Vulso ne trouvant point dans la Gaule sa province, de matière à mériter le triomphe auquel il aspiroit, saisit avec avidité l'occasion que lui présentoit la fortune d'aller faire la guerre aux Istriens. Outre le secours qu'ils avoient autrefois accordé aux Étoliens contre les armées de la République, ils venoient tout récemment d'exciter des troubles dans leur païs. Ils avoient alors à leur tête un Roi fier & violent nommé Epulon qui mécontent de la paix que son pere avoit observée avec soin, avoit, disoit-on, fait prendre les armes à toute sa nation; ce qui le rendoit agréable à la jeunesse du royaume naturellement avide de butin. Le Consul ayant assemblé son conseil pour avoir son avis sur les mouvemens de ces Barbares, les uns vouloient qu'on leur déclarât la guerre sans leur donner le tems de mettre des troupes sur pied; les autres étoient d'avis qu'avant que de rien faire, on consultât le Sénat. Mais, le sentiment des premiers l'ayant emporté, A. Manlius Vulso partit d'Aquilée, pour aller attaquer ces peuples, & dirigea sa marche vers le Timave. Les Romains avoient alors sur la mer Adriatique une flotte de vingt vaisseaux. Le Consul envoya cette flotte dans le port le plus voisin sur les confins de l'Istrie, avec des barques chargées de provisions; & lui-même l'ayant suivie bientôt après, avec ses légions, il se campa environ à cinq milles de la mer. Le port où séjournoient ces vaisseaux devint bientôt un marché fréquenté, d'où on transportoit au camp toutes les choses qui étoient nécessaires à l'armée; & pour assurer ces convois, le Consul mit différens corps-de-garde autour de son camp; celui qui étoit du côté de l'Istrie entre la mer & le camp, avoit ordre de ne point abandonner ce poste. C'étoit une cohorte levée à la hâte dans la colonie de Plaisance; & afin qu'elle pût en même tems couvrir ceux qui iroient puiser de l'eau dans le fleuve, il ordonna à M. Ebulius Tribun des soldats de la seconde légion, d'y ajoûter deux manipules. Les deux Tribuns des soldats T. & C. Elius commandoient sur le chemin d'Aquilée la troisième légion, & étoient chargés avec ces troupes, de défendre ceux qui iroient aux fourrages & au bois.

Dès que les Istriens virent que les Romains s'avançoient vers le Timave, ils allerent se poster derrière une colline dans un lieu caché, d'où ils suivoient l'armee ennemie par des chemins obliques, épiant avec soin l'occasion de l'attaquer avec avantage, & n'ignorant rien de ce qui se passoit du côté de la terre & de la mer. Quand ils apperçurent que les corps-de-

garde qui entouroient leur camp, étoient peu nombreux, qu'il n'y avoit entre la mer & le camp qu'une multitude sans armes, composée de vendeurs & d'acheteurs, qui n'étoient que foiblement appuyés tant du côté de la terre que de celui de la mer, ils vinrent fondre en même tems sur la cohorte de plaisance & sur le manipule de la seconde légion qui étoient dans cette partie. Un brouillard qui s'étoit élevé le matin couvrit leur marche; mais, s'étant à moitié dissipé aux premiers rayons du soleil, il laissa paroître une lumière sombre qui grossissant les objets, présentoit aux yeux des Romains l'apparence d'une armée beaucoup plus nombreuse que n'étoit celle des ennemis; ensorte que les soldats des deux troupes effrayés s'enfuirent dans le camp, où ils causerent encore plus de terreur qu'ils n'en avoient eux-mêmes apporté. Car, ils ne pouvoient ni dire ce qui avoit causé leur fuite, ni répondre juste aux questions qu'on leur faisoit. Les cris qu'on jette aux portes où on n'avoit point placé de troupes qui pussent repousser l'ennemi, l'obscurité qui augmente encore le tumulte, l'agitation des soldats qui, en courant chacun de leur côté, s'embarrassent & tombent les uns sur les autres, tout cela fait craindre aux plus éloignés que les ennemis ne soient entrés dans les retranchemens. Une voix poussée au hazard exhorte les troupes à courir du côté de la mer. Ce cri qu'un seul s'est avisé de pousser est bientôt répété dans toutes les parties du camp; ensorte que comme si c'eût été le signal du départ, d'abord un petit nombre de soldats, la plupart sans armes, prennent le chemin du port; un plus grand nombre les imite, & enfin toutes les troupes les suivent jusqu'au Consul lui-même, après avoir inutilement employé pour les retenir, ses ordres, son autorité, & jusqu'à ses prières. Il ne resta que le seul M. Licinius Strabon avec trois manipules que la troisième légion, dans laquelle il étoit Tribun des soldats, avoit laissés dans le camp. Les ennemis étant entrés dans les lignes, où ils ne trouverent point d'autres troupes qui leur en fermassent l'entrée, se jetterent sur cet Officier qui rangeoit ses gens en bataille autour de la tente du Général, & l'opprimerent. Mais, ce ne fut qu'après un combat beaucoup plus sanglant, qu'on ne devoit l'attendre d'un si petit nombre de soldats; car, il ne finit que quand le Tribun eut été tué avec tous les siens. Les Istriens, ayant pillé la tente du Consul & tout ce qui étoit aux environs, allerent à celle du Questeur. Là ayant trouvé une grande abondance de toutes sortes de provisions, & des tables & des lits tout dressés dans la tente même, leur Roi se mit à table & commen-

ça à faire bonne chère. Tous ceux qui l'accompagnoient quittant leurs armes, en firent autant sans se mettre en peine des ennemis; & comme ils n'avoient pas coûtume de trouver des mets ni si choisis ni si abondans, ils se remplirent de vin & de viandes avec une extrême avidité.

Cependant, les Romains étoient dans une situation bien différente. La consternation regnoit parmi eux sur mer & sur terre. Les matelots détendoient les tentes, & portoient au plus vite dans leurs vaisseaux les vivres & autres effets qui étoient exposés sur le rivage. Les soldats de terre pleins d'effroi se jettoient dans les esquifs, & tâchoient de gagner la mer. Les nautonniers, craignant que leurs bâtimens ne fussent trop chargés, s'empressoient les uns à repousser la foule qui se présentoit pour s'y réfugier, les autres à tirer les vaisseaux du rivage dans la plaine mer; delà naquit entre les soldats & les nautonniers un combat qui ne se passa pas sans blessures & sans carnage; jusqu'à ce qu'enfin par l'ordre du Consul la flotte s'éloigna du bord & gagna le large. Alors, il commença à séparer ceux qui étoient armés d'avec ceux qui ne l'étoient pas; & d'une si grande multitude, à peine se trouva-t-il douze cens hommes qui eussent conservé leurs armes, & un très-petit nombre de cavaliers qui eussent amené leurs chevaux avec eux. Tout le reste composoit un multitude informe & plus semblable à une troupe de goujats & de vivandiers, qu'à une armée de Romains. Elle fût devenue infailliblement la proie des ennemis, s'ils avoient sçu ce que c'est que de faire la guerre. Leur ignorance donna enfin lieu au Consul d'envoyer avertir la troisième légion, & les troupes auxiliaires des Gaulois de revenir; & à leur exemple tous les autres se rassemblerent des lieux où la fuite les avoit dispersés, pour aller reprendre leur camp, & effacer la honte dont ils s'étoient couverts en l'abandonnant. Les Tribuns des soldats de la troisième légion ordonnent aux soldats de jetter par terre le bois & les fourrages qu'ils portoient; & aux centurions de faire monter sur chacune des bêtes de somme qu'on venoit de décharger, deux soldats des plus âgés, & aux cavaliers de prendre en croupe chacun un des plus jeunes. En même tems, il leur représente la gloire qu'ils vont acquérir, si par leur valeur les Romains rentrent dans le camp, dont la lâcheté de la seconde légion les avoit chassés; & qu'ils en viendroient facilement à bout, s'ils alloient fondre sur les Barbares occupés à piller & à se gorger de vin & de viandes comme des bêtes; qu'il étoit aisé de les surprendre, comme ils avoient surpris les Romains. Tous les soldats écouterent ces avis de leurs Offi-

ciers avec une extrême joie. Aussi-tôt ils se mettent en marche ; les enseignes doublent le pas, & les soldats les suivent avec le même empressement. on ne fut pas plutôt entré dans le camp, que le peu d'Istriens qui n'étoient pas encore ivres prennent la fuite ; tous les autres passerent des bras du sommeil à ceux de la mort ; & les Romains recouvrerent tout ce qu'ils avoient laissé dans leur camp, à l'exception du vin & des viandes que les Barbares avoient consumés. Ceux même des soldats que la maladie avoit retenus dans le camp, ne virent pas plutôt que les Romains étoient rentrés, que se saisissant de leurs armes, ils aiderent leurs compagnons à tuer les ennemis. Celui d'entr'eux qui se distingua le plus par le carnage qu'il fit de ces Barbares, fut un cavalier nommé C. Popilius & surnommé Sabellus, qu'une blessure qu'il avoit reçue à la jambe, avoit empêché de suivre les autres vers la mer. Il fut tué environ huit mille Istriens. La colère & l'indignation des Romains leur firent oublier le profit qu'ils auroient pu tirer de la vente ou de la rançon des prisonniers. Cependant, le Roi des Istriens s'enfuit à moitié ivre, à l'aide d'un cheval sur lequel les siens le jetterent après l'avoir tiré de table à la hâte. Le Consul ne perdit pas plus de deux cens trente des siens, dont il y en eut plus de tués à la déroute du matin, qu'à la reprise du camp.

Ce Général ayant joint l'année suivante ses troupes à celles de M. Junius Brutus qui avoit été consul avec lui, elles entrerent sous leur conduite dans le païs des Istriens, où elles mirent tout à feu & à sang. Alors, ces Barbares, poussés par la douleur & l'indignation de voir leurs biens au pillage, plutôt que par l'espérance de pouvoir résister par leurs propres forces à deux armées cousulaires, se mirent aussi en campagne. Toute leur jeunesse ayant pris les armes, composa une armée qui combattit d'abord avec plus d'ardeur & d'impétuosité, que de courage & de persévérance. Il en fut tué environ quatre mille en bataille rangée. Tous les autres prirent la fuite & se retirerent dans leurs villes & dans leurs bourgs, d'où ils envoyerent demander la paix aux Généraux Romains. On ne tarda pourtant pas à les attaquer de nouveau, & on leur prit trois villes qui furent rasées. Épulon qui s'étoit enfermé dans une de ces trois villes, la voyant au pouvoir des ennemis, se perça de son épée. L'Istrie par la mort de son Roi & la ruine de trois villes, rentra dans sa première tranquillité ; & tous les peuples donnant des ôtages aux Romains, se soumirent à leur domination.

Pline met dans cette provin-

ce plusieurs villes, Ægida, Parentium, Pola appellée aussi Pietas Julia, Néfactium que Tite-Live nomme Néfartium. Pola, éloignée de cent mille pas de Tergeste, étoit située au fond de la presqu'isle. Ptolémée attribue Tergeste à l'Istrie, à laquelle il donne encore trois autres villes, qu'il met au milieu des terres, sçavoir, Pucinum, Piquentum & Alvum. Il place aussi dans cette province l'embouchure du fleuve Formion.

On met l'Istrie au nombre des provinces par lesquelles le culte d'Isis a dû pénétrer chez les Germains. Cette province étoit si près du païs des Noriques, qui faisoit partie de l'ancienne Germanie, qu'il n'est pas possible que les Istriens n'y aient point annoncé le culte de leurs divinités, dont Isis étoit des plus renommées; ils devoient la connoître dès le tems des Argonauts; car, Apollonius de Rhodes raconte qu'une troupe de Colques, envoyée à la poursuite de ces aventuriers, pour retirer Médée de leurs mains, n'ayant pu réussir dans son projet, prit terre en Istrie, où elle fonda une ville; c'est celle de Pola dont nous venons de parler.

Aujourd'hui l'Istrie est dans les États de la République de Venise; mais, la maison d'Autriche en possede quelque chose au nord.

ISTRIENS, *Istri*, Ἴστροι, peuples qui habitoient le païs connu sous le nom d'Istrie. *Voyez* Istrie.

ISTROPOLIS, *Istropolis*, (a) Ἴστρου πόλις, ville située sur le bord du Pont Euxin, à l'embouchure du Danube, selon Pline. C'étoit une colonie des Miléfiens.

L'auteur du Périple imparfait du pont Euxin, Ptolémée & Étienne de Byzance, la nomment Istros. Le premier dit comme Pline, qu'elle étoit l'ouvrage des Miléfiens, qui l'éleverent lorsque l'armée des Scythes barbares passa en Asie en poursuivant les habitans du Bosphore Cimmérien; il compte de cette ville à Tomes trois cens stades, ou quarante milles. Ptolémée la met dans la basse Mysie. Hérodote & Justin en appellent les habitans Istriains. Antonin la nomme Ister, & la met à trente-six milles de Tomes; ce qui revient beaucoup mieux que les quarante milles du Périple cité, aux trois cens stades que ce même Périple compte pour la distance de ces deux villes; car, trois cens stades doivent faire 37500 pas. Arrien, dans son Périple du Pont Euxin, fait bien mention d'un port qu'il appelle *Istrianorum portus*; mais, il étoit différent d'Istropolis. Le Périple imparfait, déja cité, parle aussi de l'un & de l'autre, & les distingue. Ce port

(a) Plin. T. I, p. 205. Ptolem. L. III. c. 10. Herod. L. II. c. 33. Just. L. IX. c. 2.

étoit plus avant vers la rivière de Tyras & le nord.

ISTROS, *Istros*, Ἴστρος, la même qu'Istropolis. *Voyez* Istropolis.

Il y a eu quelques autres villes du nom d'Istros ; une dans l'isle de Crète, une autre dans le Pont contrée de l'Asie mineure, une autre dans l'Iapygie, une autre enfin dans une isle qui portoit aussi le même nom, & qui étoit située près de Triopium.

ISUHAIA, *Isuhaia*, (*a*) Ἰασουία, chef de famille, de la tribu de Siméon.

ISUS, *Isus*, Ἴσος (*b*) frere d'Antiphus. Ils étoient fils de Priam, l'un fils naturel, & l'autre fils légitime. Un jour, pendant le siege de Troie, ils furent attaqués par Agamemnon. Ils étoient alors tous deux sur le même char ; le fils naturel tenoit les rênes, & Antiphus combattoit. Achille, les ayant surpris autrefois qui paissoient les troupeaux sur les sommets du mont Ida, & les ayant tués avec des branches d'osier, les avoit menés dans son camp ; mais, il les avoit ensuite rendus à leur pere pour une grosse rançon. Ces deux Princes éprouverent dans ce combat une plus dure destinée ; car, le fils d'Atrée perçant Isus d'un coup de pique au-dessus de la mammelle, & passant son épée au travers de la tempe d'Antiphus, les renversa tous deux de leur char, & courant promptement sur eux, il les dépouilla de leurs armes, après les avoir reconnus ; car il se souvenoit de les avoir vus sur les vaisseaux, lorsqu'ils étoient prisonniers d'Achille.

I T

ITABÉLIUS, *Itabelius*, (*c*) Ἰταβέλιος, capitaine, dont il est fait mention dans Xénophon.

ITABYRIUS, *Itabyrius*, (*d*) Ἰταβύριος, nom que Josephe donne au mont Thabor.

ITALICA, *Italica*, Ἰτάλικα, ou Ἰταλική, (*e*) ville d'Espagne, sur le Bétis, au païs des Turdétains, selon Ptolémée. Les habitans en sont nommés Italicéens, *Italicenses*, dans quelques Auteurs.

Cette ville est devenue très-fameuse par les grands hommes dont elle a été la patrie ; trois ont été Empereurs de Rome, Trajan, Adrien, son cousin & son successeur, & Théodose le vieux, selon Eutrope.

Appien nous apprend l'origine du nom de cette ville, lorsqu'il dit que Scipion laissa

(*a*) Paral. L. I. c. 4. v. 36.
(*b*) Homer. Iliad. L. XI. v. 101. & *seq*.
(*c*) Xenoph. p. 426.
(*d*) Joseph. de Bell. Judaic. pag. 866.
(*e*) Appian. p. 275. Strab pag. 141. Ptolem L. II. c. 4. Plin. Tom. I. p. 138. Auln. Gell. L. XVI. c. 13. Cæs. de Bell. Civil. L. II. p. 547. Hirt. Pans. de Bell. Alexand. p. 730. Crév. Hist. des Emp. T. IV. p. 164.

les invalides qu'il avoit dans son armée, en une ville qu'il appella Italica du nom de l'Italie. Ce n'étoit d'abord qu'un bourg, & elle n'est qualifiée que Municipe sur les médailles frappées sous l'empire d'Auguste. Elle devint ensuite colonie, comme on peut voir dans un passage où Aulu-Gelle dit que l'empereur Adrien s'étonnoit qu'ayant les droits municipaux, elle sollicitât les droits de colonie, puisque les villes municipales étoient preferables à celles qui n'étoient que de simples colonies.

On a douté quelque tems du nom moderne de cette ville. Alphonse Ciacconus dit dans l'explication de la colomne Trajane, qu'Italica n'étoit pas loin du bourg d'Alcala Del Rio. Mais, Moralès dit que c'est Sevilla la Veja; Maty croit que ces deux noms ne signifient qu'un même lieu. Le P. Briet, Baudrand, le P. Hardouin, & quantité d'autres Sçavans, s'accordent à dire que ce dernier nom est celui que porte aujourd'hui la ville d'Italica.

Baudrand dit que Sevilla-la-Veja a beaucoup de marques d'avoir été une grande ville; qu'elle est à peine éloignée de quatre milles de Séville; que c'est un petit village situé sur le Guadalquivir, qu'il demeura inculte jusqu'à l'an 1595; que le village de Santiponce étant abandonné par ses habitans, ils vinrent s'établir en ce lieu. Ajoûtez, poursuit-il, que la campagne des environs est appellée Los Campos de Talca.

Les Notices d'Espagne donnent à la ville d'Italica le premier rang après le siege de Spalis, qui est aujourd'hui Séville.

ITALICA, *Italica*, (*a*) Ι'τάλικα, ou Ι'ταλικὴ, nom qui fut donné à la ville de Corfinium en Italie. Elle fut appellée Italica par quelques peuples d'Italie confédérés pour faire la guerre aux Romains, parce qu'ils avoient choisi cette ville pour être la capitale de leur République. Mais, elle ne porta pas long-tems ce nom; & la guerre étant finie l'an de Rome 664, elle reprit son ancien nom de Corfinium. Cependant, M. Bayle ne croit point qu'il y ait eu de ville en Italie qui ait porté le nom d'Italica.

On met une ville du nom d'Italica dans l'isle d'Eubée, au voisinage de Chalcis.

ITALICÉENS, *Italicenses*, peuple d'Espagne, ainsi nommé de la ville d'Italica. *Voyez* Italica.

ITALICUM, *Italicum*, (*b*) nom que Velleius Paterculus donne à la ville de Corfinium. C'est le même que celui d'Italica, que d'autres lui attribuent.

ITALICUS CLIVUS, nom

(*a*) Strab. p. 241.

(*b*) Vell. Paterc. L. II, c. 16.

d'une montagne, entre les Alpes Cottiennes, selon Ammien Marcellin.

ITALICUS, *Italicus*, (*a*) roi des Sueves, se déclara pour le parti de Vespasien. Le secours qu'il amena, l'an de Jesus-Christ 69, fut reçu avec beaucoup de plaisir. Ce Prince, qui avoit déja fait preuve d'une fidélité constante, combattit courageusement pour la défense du parti qu'il avoit embrassé.

ITALIE *Italia*, Ἰταλία, (*b*) contrée d'Europe, environnée de tous côtés de la mer, à l'exception de la partie qui est située le long des Alpes. Ainsi, cette contrée forme une véritable presqu'isle, qui avoit au nord la mer Adriatique ou la mer Supérieure, au midi la mer Tyrrhène ou la mer Inférieure, & à l'orient la mer Ionienne. L'Isthme étoit occupé par les Alpes, qui s'étendent d'une mer à l'autre.

I. Lorsqu'on veut remonter à l'origine des premiers habitans de l'Italie, & substituer une opinion fixe aux idées vagues que nous en donnent des traditions fausses & contradictoires, on se trouve arrêté par la rareté des monumens & le silence des Écrivains dignes de foi. L'Italie n'a été connue qu'assez tard des Grecs, qui du tems d'Homère n'en débitoient que des fictions. Les ouvrag s des écrivains Siciliens, qui sans doute en avoient parlé dans l'histoire de leur isle, ne subsistent plus; nous avons même perdu *les Origines de Caton*, & ce n'est qu'en réunissant quelques passages de Strabon, de Denys d'Halicarnasse & de Pline qu'on peut établir quelque chose de positif sur ces premiers tems.

La difficulté n'a pas rebuté M. Fréret, dont les recherches avoient en partie pour but d'éclaircir les antiquités des peuples, & de dégager partout l'histoire d'avec la fable. Il a recueilli les différens passages qui contiennent ou des assertions précises, ou des inductions raisonnables sur la manière dont s'est peuplée l'Italie; & combinant les conséquences qu'on en peut tirer avec celles qui résultent de la forme & de la situation du païs même, il en a conclu que l'Ita-

(*a*) Tacit. Hist. L. III. c. 5, 21. Crév. Hist. des Emp. Tom. III. pag. 182, 195.

(*b*) Plin. T. I. p. 148. *& seq.* Strab. pag. 209. *& seq.* Ptolem. L. III. c. 1. Pomp. Mel. pag. 123 *& seq.* Solin. p. 51. *& seq.* Dionys. Halicar. L. I. c. I. *& seq.* Diod. Sicul. pag. 217, 449, 450. Thucyd. p 412, 476. Paus. p. 21. Herodian. p. 243. Virg. Georg. L. II. v. 136. *& seq.* Corn. Nep. in Alcib. c. 4. in Dion. c. 5. in Amilc. c. 3. in Annib. c. 1. *& seq.* in T. Pomp. Attic. c. 8. *& seq.* Just. L. IV. c. 1. L. XII. c. 1. *& seq.* L. XX. c. 1. L. XXVIII. c. 2. L. XXXI. c. 5. L. XXXVIII. c. 4. L. XLIII. c. 1. L. XLIV. c. 1 Tit. Liv. L. I. c. 2. L. V. c. 33 Roll. Hist. Anc. T V. p. 491. *& suiv.* Hist Rom. T. I. p. 3. *& suiv.* Tom. II. p. 2. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. II. pag. 400. *& suiv.* Tom. XII. pag. 287. *& suiv.* Tom. XVI. p. 120, 121. T. XVIII. p. 72, 73. *& suiv.*

lie fut d'abord habitée par des nations très-différentes, qui dans la suite se confondirent tellement, qu'à l'exception de quelques peuples peu nombreux, elles avoient perdu presque tous les traits qui caractérisoient leur origine, quoique la tradition en conservât toujours le souvenir.

L'Italie, comme on l'a déja dit, est une espèce de presqu'isle, baignée de la mer presque par-tout, si ce n'est à l'endroit où la chaîne des Alpes la joint à l'Europe, en même tems qu'elle la sépare des contrées voisines. Cette chaîne de montagnes qui enferment l'Italie, forme une espèce de croissant, dont les deux extrêmités vont aboutir, à la mer. Elle n'est praticable qu'en quelques endroits; & ce ne peut être que par les passages les plus faciles, que ce païs a reçu ses premiers habitans. Il faut remarquer en effet, 1.° Que les premières peuplades ne se sont point faites par mer; c'est un principe certain, fondé sur l'ignorance où l'on étoit de la navigation dans les siecles reculés. 2.° Qu'elles se faisoient de proche en proche, & par des sauvages destitués de tous les moyens que l'art & l'expérience ont opposés depuis aux obstacles mis par la nature à la communication des différens païs.

Les deux passages les plus courts sont aux deux extrêmités de la chaîne des Alpes; celui du nord, qui conduit de la Carniole dans le Frioul, est le plus aisé de tous; il traverse les Alpes Carniques ou Juliennes. Le passage méridional placé vers l'endroit où la chaîne des Alpes aboutit à la Méditerrannée, quoique moins facile que celui de la Carniole, est encore assez court, & praticable même pour des sauvages. Après ces deux là, le plus commode est celui du Tirol & du Trentin.

Nous n'avons point d'époque fixe de l'entrée des premières peuplades en Italie; & ce n'est que par des conjectures qu'on peut déterminer à peu près l'ordre dans lequel se sont formés leurs divers établissemens. Tout ce qu'on est endroit de présumer, c'est 1.° Que comme elles étoient composées de chasseurs, tels que sont aujourd'hui les peuples du nord de l'Amérique, une nation peu nombreuse occupoit alors une grande etendue de païs; 2.° Qu'elle passoit d'un canton dans un autre, lorsqu'elle avoit épuisé le premier; 3.° Enfin qu'à l'arrivée de nouvelles colonies, les anciennes, au lieu de se défendre, leur abandonnoient leur terrein pour s'établir au-delà. D'où il résulte que les anciens habitans de l'Italie, ayant d'abord pénétré par les Alpes, se reculerent insensiblement vers le midi, & qu'ainsi ce sont les peuples de l'extrêmité méridionale, ou même ceux des isles voisines,

dont les ancètres ont mis les premiers le pied dans cette région.

C'eſt ſur ce réſultat que M. Fréret a fondé l'ordre dans lequel il fait entrer en Italie les premieres nations qui la peuplerenr. Elles ſont au nombre de cinq ; les Illyriens, les Ibères ou Eſpagnols, les Celtes ou Gaulois, les Pélaſges ou les Grecs, & les Étruſques. Ces cinq grandes nations forment, pour ainſi dire, autant de claſſes, dans leſquelles ſe diſtribuent tous les peuples particuliers de l'Italie. Ce ſont cinq colonies principales, à qui l'on doit rapporter toutes les autres branches, dont chacune a pouſſé des rameaux ſans nombre, tous originairement diſtingués par leurs tiges, quoique la plupart entre-mêlés dans la ſuite les uns aux autres.

1.° Nous venons d'obſerver, avec M. Fréret, que de tous les paſſages des Alpes en Italie, le plus facile eſt celui du nord, qui conduit de la Carniole dans le Frioul ; ce ſont les gorges de la montagne appellée par les Anciens, *mons Albius*, & qui, comme nous l'avons dit, faiſoit partie des Alpes Carniques ou Juliennes. Selon toute apparence, c'eſt par cette extrêmité ſeptentrionale de l'Italie qu'entrerent ſes premiers habitans, au plus tard dans le cours du ſeizième ſiecle avant Jeſus-Chriſt ; ils ſortoient de l'Illyrie & des païs voiſins. M. Fréret réduit les peuplades Illyriennes à trois nations principales, dont il ſuit la marche & diſtingue les établiſſemens. Les premiers ſont les *Liburni*, les ſeconds ſe nommoient *Siculi* ou *Siculiotæ*, les troiſièmes *Heneti* ou *Veneti*. Chacune de ces peuplades commença par occuper les cantons de l'Italie les plus voiſins du païs qu'elle quittoit; enſuite pouſſée par la peuplade qui vint après, elle pénétra plus avant vers le midi ; enſorte que la plus ancienne eſt certainement celle dont les deſcendans ſe retrouvent, dans la ſuite des tems, placés à l'extrêmité méridionale de la preſqu'iſle. Suivant cette progreſſion, c'eſt au fond de la Pouille qu'il faut chercher les premiers habitans de l'Italie. Ainſi, les Liburnes y entrerent d'abord ; car, ce ſont eux dont les colonies occupoient la Pouille, l'Abruzze, & généralement toute cette partie du royaume de Naples & de la Romagne, qui, bornée à l'occident par l'Apennin, à l'orient par le golfe de Veniſe, s'étend du nord au Sud, depuis Ancone juſqu'au Cap le plus avancé de la terre d'Otrante.

Les Liburnes, ſortis de la contrée qui portoit leur nom, & qui répond au païs des Croates, furent donc les premiers qui tarverſerent les Alpes. Ils s'établirent d'abord entre ces montagnes & l'Athéſis, aujourd'hui l'Adige, paſſerent enſuite de l'autre côté du Pô, & s'é-

loignant des plaines maréca-geuses qui sont à l'embouchure de ce fleuve, ils s'étendirent le long de la mer, & furent enfin repoussés vers l'extrêmité de l'Italie, où se firent leurs principaux établissemens. M. Fréret distingue trois branches de ces Liburnes, fixées dans la portion de l'Italie, que les Romains nommoient *Apulia*, & les Grecs *Iapygia*. Ce sont les *Apuli*, proprement dits, les *Pœdiculi* ou *Padicli* & les *Calabri*.

Ces trois peuples parloient la même langue; dans la suite ils adopterent la langue Latine, mais sans renoncer à leur ancien jargon; & c'est à cause de cet alliage qu'Horace les nomme *Bilingues*. Pline assure des *Pœdiculi* qu'ils étoient Illyriens; & les deux autres peuples, n'ayant pas un langage différent, devoient avoir une origine semblable. A l'égard des *Calabri* en particulier, Strabon place un peuple du même nom dans la Dardanie, voisine de la Macédoine.

Quoique les Liburnes eussent été dans la suite ainsi renfermés entre la chaîne du mont Gargan & la pointe de l'Iapygie, quelques restes de cette colonie se maintinrent néanmoins en deçà de cette montagne, au nord & à l'occident. Tels étoient entr'autres les *Prætutii* du Picénum & les *Peligni*, habitans du païs qu'on nomme aujourd'hui l'Abruzze. Ces peuples, & particuliérement les *Peligni*, dont la capitale étoit Corfinium, quoique mêlés avec les Samnites, conserverent long-tems les traces de l'origine Illyrienne, comme Festus nous en assure.

Les Sicules, originaires des confins de la Dalmatie, vinrent, après les Liburnes, s'établir en Italie. Ces Sicules formoient une nation nombreuse, qui s'empara d'une partie considérable du païs; ils peuplerent l'Ombrie du milieu, la Sabine, le Latium & tous les cantons dont les peuples ont été connus depuis sous le nom d'Opiques. En comparant quelques passages d'Hérodote, de Thucydide, de Platon & d'Aristote, on voit clairement que les noms de *Sicules* & d'*Opiques* étoient deux noms généraux, qui comprenoient tout ce qui s'étend depuis le Tibre jusqu'à l'extrêmité orientale de l'Italie, à l'exception de ce qu'en ont occupé les Liburnes. Ces deux noms généraux furent peu à peu abolis par les ligues particulières des Sabins, des Latins, des Samnites, des *Œnotri* & des *Itali* qui se formerent dans la suite. Les Sicules, qui passerent en Sicile, sont les seuls qui aient conservé leur ancien nom, que cette isle a reçu d'eux.

Au nord du Pô étoit le troisième peuple Illyrien dont nous avons parlé; ce sont les Hénetes ou Vénetes, qui se conserverent long-tems, sans aucun mélange avec d'autres nations,

& que nous devons distinguer des Liburnes, quoique Virgile, qui s'exprimoit en poëte, les confonde avec eux. Hérodote nous atteste l'origine Illyrienne de ces Vénetes, voisins d'Adria, & dont Patavium ou Padoue etoit la capitale.

2.° Tandis que des nations Illyriennes s'établissoient dans une portion de l'Italie, elle vit accroître le nombre de ses habitans par l'arrivée de quelques peuplades Ibériennes ou Espagnoles. Les Ibériens n'étoient pas originairement renfermés dans les limites de l'Espagne, ils s'étendoient sur toute la côte de la mer Méditerranée, depuis les Pyrénées jusqu'aux Alpes; & c'est par le passage méridional des Alpes qu'ils pénétrerent en Italie près de quinze cens ans avant l'ere Chrétienne. Ils s'établirent d'abord dans la Ligurie, aujourd'hui l'État de Gènes; de-là, suivant les côtes, ils peuplerent la Toscane, le Latium & la Campanie; dans la suite, pressés par les Liguriens & par les différentes nations qui vinrent aussi chercher des demeures en cette contrée, ils ne se trouverent pas assez forts pour disputer le terrein à ces étrangers, dont nous parlerons dans les articles suivans. A l'exception d'un petit nombre qui s'y maintinrent, en se mêlant avec les nouveaux possesseurs, le reste prit le parti d'aller plus loin. Les uns (c'étoient ceux du Latium & de la Campanie) descendirent de plus en plus vers le midi jusqu'à la pointe de Rhege, d'où ils passerent en Sicile en traversant le détroit sur des radeaux, à la faveur du vent & des courans. Les autres, établis en Étrurie, ne pouvant rejoindre leurs compatriotes, dont ils se trouvoient trop séparés, passerent d'isles en isles jusque dans la Corse, située vis-à-vis, à l'occident.

3.° Les Illyriens d'une part, & les Espagnols de l'autre, commençoient à se fortifier en différentes contrées de l'Italie, lorsqu'ils furent troublés dans leurs possessions par de nouveaux hôtes, qui vinrent en grand nombre s'en emparer les armes à la main. Ce sont les nations Celtiques qui pénétrerent en Italie par les gorges du Tirol & du Trentin. Le nom d'*Ombri*, sous lequel Pline & d'autres Écrivains les ont désignées, étoit dans leur langue une épithete honorable qui signifioit *noble*, *vaillant*, & dont le singulier *Ambra* est encore usité dans la langue Irlandoise; il est traduit dans le dictionnaire Anglois, publié par Edmond l'Huid, *bonus*, *magnus*, *nobilis*.

Pline donne une très-grande étendue au païs occupé par les *Ombri*. Selon cet Auteur, ils avoient été les maîtres de l'Étrurie avant l'arrivée des Pélasges ou Grecs & des Étrusques; ils occupoient pour lors tous les païs qui sont des deux côtés du Pô, au nord & au sud.

Ariminum & Ravenne font deux de leurs colonies. L'Ombrie du milieu, fituée entre le Picénum & l'Etrurie, portoit le nom des anciens Celtes, & les habitans de cette contrée les reconnoiffoient pour leurs ancêtres. Pline ajoûte qu'ils furent chaffés par les Étrufques, & que ceux-ci le furent à leur tour par les Gaulois, qui longtems après envahirent l'Italie, vers l'an 600 avant l'ere Chrétienne. D'où il réfulte 1.° Que les *Ombri* avoient été maîtres de tout ce qui dans la fuite appartint aux Gaulois. 2.° Que l'invafion de ces derniers étoit moins une ufurpation, que la conquête d'un païs poffédé dans l'origine par des peuples de leur nation, que les Étrufques en avoient dépouillés. Si nous connoiffions mieux l'hiftoire de ces tems reculés, nous trouverions, dit M. Fréret, que les entreprifes de ces peuples, traités de barbares par les Grecs & les Romains, étoient prefque toujours légitimes, ou du moins revêtues d'une apparence de juftice.

Le tems de l'entrée des nations Celtiques ou Ombriennes en Italie, doit être très-ancien; mais, il eft impoffible de le déterminer avec précifion. Tout ce qu'on peut affurer, c'eft que d'une part ils y trouverent les colonies Illyriennes & Efpagnoles, puifqu'au rapport de Pline, ils leur enleverent une partie de la contrée; & que de l'autre leurs établiffemens étoient formés, lorfque les colonies des Pélafges ou des anciens Grecs pénétrerent en Italie.

4.° L'établiffement d'une colonie d'anciens Grecs en Italie eft un fait certain, quoique la date précife & les circonftances véritables de leur paffage foient ignorées.

Denys d'Halicarnaffe, qui s'eft attaché dans la première partie de fon ouvrage, à recueillir tout ce qui concernoit les antiquités Italiques, fuppofe deux peuplades Grecques différentes, celle des Aborigènes & celle des Pélafges. Les Aborigènes étoient, felon lui, venus d'Arcadie par mer, fous la conduite d'Œnotrus, dix-fept générations, ou plus de 530 ans avant la prife de Troie, & près de 200 ans avant l'arrivée de Cécrops, qui débarqua dans l'Attique vers l'an 1657 avant l'ere Chrétienne. Ils s'établirent fur les confins de la Sabine & de l'Ombrie, aux environs de Réate; & ce font eux que Denys d'Halicarnaffe donne pour ancêtres aux peuples du Latium.

Plufieurs générations après, ils furent joints par les Pélafges, Arcadiens comme eux d'origine, mais qui fortoient de Theffalie, d'où Deucalion venoit de les chaffer. Le regne de ce Prince eft antérieur à l'arrivée de Cadmus dans la Grece, c'eft-à-dire, à l'an 1594; ainfi, c'eft avant cette époque qu'il faut placer l'arrivée des Pélafges en Italie,

suivant le systême de Denys d'Halicarnasse.

Cette prétendue date d'un évenement si reculé n'est pas la seule induction qu'on puisse tirer du récit de cet Écrivain; il est entré dans un détail historique, aussi circonstancié que s'il racontoit, d'après des mémoires contemporains, un fait voisin de son siecle. Il assure que le plus grand nombre des Pélasges se retira dans l'Epire aux environs de Dodone; mais que s'y trouvant trop à l'étroit, & même à charge aux anciens habitans, ils résolurent de chercher une nouvelle demeure. L'oracle de Dodone, qu'ils consulterent, leur indiqua l'Italie sous le nom de *terre de Saturne*. Ils se mirent aussi-tôt en état d'obéir à l'oracle, & construisirent une flotte nombreuse sur laquelle ils s'embarquerent pour traverser le golfe Adriatique; mais, un vent de midi les poussa vers le nord jusqu'au fond du golfe, & à l'embouchure du Pô; ils s'y arrêterent & bâtirent la ville de Spina, qui donna son nom à l'une des bouches du fleuve. Cette ville, s'étant emparée de tout le commerce du golfe, devint riche & puissante; elle envoyoit tous les ans à Delphes la dixme de ses profits; mais, elle fut ruinée par les Gaulois.

Il ne resta, continue Denys d'Halicarnasse, qu'une partie des Pélasges à Spina; les autres, s'avançant dans le milieu des terres, traverserent l'Ombrie, & allerent se joindre aux Aborigènes. Ces deux peuples, unis ensemble, formerent un État puissant, chasserent ou soumirent les Sicules, fonderent plusieurs villes & conquirent quelques provinces; mais, leur négligence à s'acquitter d'un vœu, leur attira la colère des Dieux. Une maladie contagieuse en fit périr un grand nombre; le reste se dispersa de tous côtés, & quelques-uns même repasserent dans la Grece, où ils porterent le nom de Tyrrhènes ou Tyrsènes. Cette dispersion des Pélasges est placée, par l'auteur Grec, au tems d'Hercule & des Argonautes.

Tel est, en abrégé, le récit de Denys d'Halicarnasse. Nous supprimons une partie des détails, qu'on peut trouver rassemblés dans la dissertation de Ryckius sur les anciens peuples d'Italie. Nous remarquerons, avec M. Fréret, qu'il est surprenant que Denys d'Halicarnasse, d'ailleurs Écrivain judicieux, donne à l'exposé d'une simple hypothese, le ton d'une narration véritable, & qu'il paroisse mieux instruit de l'histoire de Romulus, de celle d'Énée, de celle des colonies Pélasgiques, que de l'histoire de la prise de Rome par les Gaulois. Si l'on osoit se permettre de juger les anciens Écrivains avec la même rigueur, & sur les mêmes loix que les Modernes, on ne regarderoit peut-être la première partie des

Antiquités de Denys d'Halicarnasse, que comme un Roman historique.

Les suppositions de cet Auteur & tous les détails qu'il est contraint d'imaginer pour remplir tous les vuides historiques de son systême, sont des conséquences de l'idée qu'il se faisoit des Pélasges ; il les regardoit, ainsi que quelques Anciens & tous les Modernes, comme un peuple particulier, auquel il faisoit parcourir successivement la Grece & l'Italie. Ce nom de Pélasges, au contraire, est le nom général sous lequel on désigna les premiers Grecs, avant la formation des Cités ; nom que les habitans de chaque contrée quitterent à mesure qu'elle se poliça, & qui disparut enfin, quand il n'y eut plus de sauvages dans la Grece.

C'est un point que M. Fréret a traité fort au long, dans son ouvrage sur l'origine & l'ancienne histoire des premiers habitans de la Grece. Denys d'Halicarnasse se seroit donc épargné bien de l'embarras, si renonçant à ce systême, il avoit supposé que les noms d'Aborigènes, & de Pélasges, portés par les anciens peuples d'origine Grecque qui se trouvoient en Italie, étoient deux noms généraux qui ne désignerent aucun peuple particulier, & dont l'usage cessa lorsque ces Aborigènes s'étant mêlés avec les *Ombri* & les *Siculi*, les uns Celtes, les autres Illyriens d'origine, formerent différens peuples ou cités sous les noms particuliers d'*Ombri*, de Sabins, de Latins, de Samnites, de Tyrrhènes, d'Ausones, d'Osques, d'Œnotriens, de Luçaniens, de Bruttiens, &c. Ces Cités conserverent plus ou moins de ressemblance avec les habitans de la Grece, suivant que les Pélasges s'y étoient trouvés dans un nombre plus ou moins grand.

Les Romains & les autres habitans du Latium, descendus de ces Grecs, les regardoient comme le peuple le plus ancien de l'Italie. En conséquence de ce préjugé, qui leur étoit commun avec bien d'autres nations, ils donnoient à leurs ancêtres la qualité d'*Aborigènes*, dont l'idée répond à celle du mot *Autochthones* des Grecs. D'un autre côté, les écrivains Grecs avoient appliqué le nom de Pélasges à ces Aborigènes, à cause de la conformité de leurs mœurs & de leur origine avec les anciens habitans de la Grece. Les Aborigènes & les Pélasges ne sont donc qu'une seule colonie ; & dès-lors les deux peuplades distinguées par Denys d'Halicarnasse & le reste de son roman deviennent inutiles.

Après avoir ainsi prouvé, contre cet Écrivain, que les anciennes colonies Pélasgiques ne vinrent point par mer en Italie, M. Fréret conjecture qu'elles y pénétrerent par les passages septentrionaux des Alpes, comme avoient fait, plu-

ſieurs générations auparavant, les peuplades d'origine Illyrienne. Dans ſon ouvrage ſur la Grece que nous venons de citer, il a prouvé que les Romains n'avoient point d'autre terme dans leur langue que celui de *Græci*, pour déſigner les Grecs, & que ce nom avoit une acception très-étendue, qui renfermoit non-ſeulement l'Hellas, mais encore l'Épire, la Macédoine, ainſi qu'une partie de la Thrace. Les peuples de ces contrées étoient donc Grecs; & c'eſt, ſelon toute apparence, de ce nord de la Grece que ſortirent les colonies Pélaſgiques, qui paſſerent en Italie dans le tems où la Grece commençoit à ſe policer, par le mêlange des étrangers avec ſes anciens habitans.

5.° Quant aux Étruſques que l'on donne pour la cinquième nation qui peupla l'Italie, on pourra voir ce que nous avons dit de cette nation, au mot *Étrurie*, ou plutôt *Hétrurie*.

II. Ce païs n'a pas toujours porté le même nom. On croit qu'il prit celui d'Italie, d'un Prince puiſſant, nommé Italus. Antiochus de Syracuſe dit que c'étoit un homme de bien, qui joignoit à beaucoup de ſcience une prudence conſommée; qu'ayant gagné les peuples voiſins, partie par ſes diſcours, partie par la force de ſes armes, il ſubjugua tout le païs depuis le golfe de Nepet juſqu'à celui de Scylete; & que ce fut ſous ſon regne que ce canton commença à prendre le nom d'Italie. Il ajoûte qu'Italus s'en étant rendu maître, & voyant qu'il avoit un grand nombre de ſujets, voulut envahir les États de ſes voiſins, qu'il réduiſit pluſieurs villes ſous ſon obéiſſance, & qu'il étoit Œnotrien d'origine. mais, Hellanicus de Lesbos dit que lorſqu'Hercule emmenoit à Argos les bœufs de Géryon, comme il étoit déja en Italie, un jeune taureau s'échappant du troupeau parcourut toute la côte, paſſa à la nage la mer & aborda en Sicile; que par-tout où Hercule paſſoit en courant après ſon taureau, il demandoit à tous ceux qu'il rencontroit s'ils ne l'avoient point vu; que comme les habitans du païs entendoient très-peu le Grec, Hercule leur ayant fait connoître par ſes paroles accompagnées de quelques ſignes que c'étoit *un veau ou plutôt* un jeune taureau qu'il cherchoit, comprit par leurs réponſes qu'en leur langage ils appelloient cet animal Vitulon; & & que cela lui donna occaſion d'appeller Vitalia tout le païs par où avoit paſſé ſon taureau. Il ajoûte qu'on ne doit pas être ſurpris que ce terme ait été changé dans la ſuite des tems en celui d'Italie, puiſque pluſieurs mots Grecs ont eu à peu près le même ſort. Au reſte, ſoit que l'Italie ait emprunté ſon nom d'un de ſes chefs, comme le dit Antiochus peut-être avec plus de vraiſemblance, ſoit qu'elle l'ait pris du jeune tau-

reau d'Hercule, comme le croit Hellanicus, il eſt clair par le témoignage de ces deux Auteurs, qu'elle commença à s'appeller ainſi du tems d'Hercule, ou peu auparavant. Mais, dans les ſiecles précédens, les Grecs la nommoient Heſpérie & Auſonie; & ſes habitans lui donnoient le nom de Saturnie, ſans doute parce que Saturne, ſelon eux, y avoit regné autrefois.

Bochart croit avoir trouvé la véritable origine du nom d'Italie, & le fait venir de la langue Phénicienne; ſelon lui, c'étoit, en premier lieu, le nom de cette extrêmité qui eſt entre les golfes de Squillaci & de Sainte Euphémie, & de là vers la Sicile. Nous ne rapporterons point ici l'érudition grammaticale qu'il prodigue ſur la poix que l'on recueilloit dans cette contrée, & de laquelle il dérive le nom d'Italie. On peut voir ces remarques dans ſon livre. Elles paroiſſent plus ſubtiles que ſolides.

Les habitans de l'Italie croyent, comme on l'a déjà dit, que Saturne avoit regné dans ce païs avant l'empire de Jupiter, & qu'ils avoient eu plus de part que toutes les autres nations à ce fameux ſiecle d'or qu'on vit fleurir de ſon tems, ſiecle, où l'on avoit en abondance tout ce que peuvent produire les plus belles ſaiſons de l'année. » Mais, retranchons » de cette opinion ce qu'il y » a de fabuleux, dit Denys » d'Halicarnaſſe, examinons » quelle devoit être la nature » & la bonté du païs où les » hommes goûtérent tant de » douceurs auſſi-tôt après leur » naiſſance, [ſoit qu'ils tiraſſent leur origine de la terre, » comme diſent les Anciens; » ſoit qu'ils euſſent été formés de quelqu'autre manière,] il eſt certain que nous » n'en trouverons pas de meilleur, ni de plus commode » que celui-ci. Car, ſi l'on » compare un païs avec un autre de la même étendue, » l'Italie eſt, à mon avis, le » plus beau & le plus agréable, non-ſeulement de l'Europe, mais encore de tout » l'Univers. Je ſçais bien que » pluſieurs perſonnes trouveront incroyable ce que j'avance, quand ils ſe repréſenteront l'Égypte, la Libye, » la province de Babylone, & » les autres contrées célebres » par leur fertilité. Mais, je » ne fais pas conſiſter les richeſſes d'une province dans » l'abondance d'une ſeule eſpece de fruits, & il ne me » prendroit point envie d'établir ma demeure dans un endroit où il y auroit des campagnes graſſes, mais qui ne » fourniroient point du tout, » ou que très-médiocrement, » les autres choſes néceſſaires » pour mener une vie aiſée. » Le meilleur païs, ſelon moi, » c'eſt celui qui ſe ſuffit à lui-même, & qui peut aiſément » ſe paſſer de tout ce que pro-

» duisent les autres. Or, je » suis persuadé que s'il y en a » quelqu'un où l'on trouve cet- » te merveilleuse abondance, » c'est l'Italie. Elle a les meil- » leures terres labourables » qu'on puisse voir; & cela » n'empêche pas qu'elle ne por- » te quantité d'arbres. Propre à » nourrir toutes sortes de plan- » tes, elle n'est pas comme cer- » tains païs où il croît beau- » coup d'arbres, mais dont » les campagnes ne répondent » pas aux vœux du laboureur » qui les ensemence. Quoi- » qu'elle produise des grains » abondamment, & qu'il y ait » de très-belles pépinières, » elle ne laisse pas de fournir » d'excellens pâturages pour le » bétail; & non-seulement elle » est fertile en fruits, en grains, » en pâturages, c'est aussi un » charmant séjour, où l'on » trouve, pour ainsi dire, tout » ce qui peut contribuer à ren- » dre la vie commode & déli- » cieuse. En effet, quelle est » la province qui produise une » plus grande quantité de bleds » que les plaines de la Cam- » panie, qui ne sont point ar- » rosées par des rivières, mais » par les pluies du ciel? J'y ai » vu des terres porter jusqu'à » trois fois par an; en sorte » qu'elles nourrissoient les se- » mences de l'été après celles » de l'hiver, & celles de l'au- » tomne après celles de l'été. » Y a-t-il un païs plus fertile » en oliviers que celui des » Messapiens, des Dauniens, » des Sabins, & de plusieurs » autres peuples? Où trouve- » t-on de meilleurs vignobles » que ceux de Tyrrhène, d'Al- » be & de Falerne? Est-il un » terroir plus admirable pour » la vigne & qui porte plus » abondamment d'aussi excel- » lens fruits sans demander » beaucup de travail? Mais, » outre les terres cultivées, il » y en a beaucoup qu'on laisse » en friche pour servir de pâ- » turages aux moutons & aux » chevres. On en trouve enco- » re davantage & de meilleu- » res pour les chevaux & pour » les bœufs. Les marais & les » prairies abondent en herbe. » Celle des terres labourées » est attendrie par la rosée. » Les bestiaux s'en nourrissent » en été; elle les rend vigou- » reux; elle les entretient dans » un merveilleux embonpoint, » & l'on est surpris de la voir » croitre en une si prodigieuse » quantité. Mais, rien n'est » plus admirable que ces forêts » situées sur des collines in- » cultes, dans des vallées, sur » des lieux escarpés, d'où l'on » tire une grande quantité de » beaux arbres propres à faire » des vaisseaux & toutes sortes » d'autres ouvrages. Ces ma- » tériaux ne sont ni difficiles à » avoir, ni trop éloignés de » l'usage des hommes, rien » n'est plus aisé que de les » mettre en œuvre; on est à » portée de les faire voiturer » par le moyen d'une infinité » de rivières qui traversent

» tout le païs, & qui sont d'u- » ne grande commodité pour » transporter & échanger les » marchandises. Il y a aussi » dans plusieurs cantons de » l'Italie des sources d'eaux » chaudes, dont les bains sont » non-seulement très-agréables, « mais encore merveilleux pour » guérir les maux les plus in- » vétérés. On y voit des mé- » taux de toute espece ; on n'y » manque point de bêtes pour » le divertissement de la chas- » se ; la mer y fournit toute » sorte de poissons ; en un mot, » vous y avez une infinité d'au- » tres choses fort utiles pour » l'usage, ou très-agréables » par leur beauté ; Mais, je » n'y trouve rien de plus char- » mant que cet air si admira- » blement tempéré selon les » différentes saisons, que les » grains & les fruits n'y sont » nullement endommagés, ni » les animaux incommodés par » l'excès du froid ou de la » chaleur.

» Il ne faut donc pas s'éton- » ner si les Anciens ont cru que » l'Italie étoit consacrée à Sa- » turne, puisqu'ils étoient per- » suadés que ce dieu étoit l'au- » teur de tout le bonheur des » hommes & qu'il y mettoit le » comble. En effet, soit qu'on » le nomme Chronos, comme » font les Grecs, soit qu'on » l'appelle Kronos, comme » les Romains, il est certain, » quelque nom que vous lui » donniez, qu'il comprend & » embrasse tout l'univers & » toute la nature. On ne doit » pas, dis-je, être surpris de » cette créance des Anciens. » Ils voyoient que leur païs » abondoit en toutes sortes de » biens, qu'il étoit plein de » richesses, qu'on y trouvoit » tous les agrémens qu'on peut » souhaiter ; & d'ailleurs il » leur paroissoit juste de con- » sacrer tant aux dieux qu'aux » hommes les endroits qui » leur convenoient & qui leur » étoient agréables, comme » les montagnes & les bois au » dieu Pan, les prairies & les » lieux couverts de verdure » aux Nymphes, les rivages » & les isles aux Dieux de la » mer ; en un mot ils croyoient » qu'on ne pouvoit mieux faire » que de dédier à chaque di- » vinité les autres lieux qu'el- » le aimoit & où elle se plai- » soit. ».

III. Pline & Solin comparent l'Italie pour la figure à une feuille de chêne beaucoup plus longue que large. D'autres, comme Eustathe, l'ont comparée à une feuille de lierre. Mais, c'est en n'y considérant que ce qui est au-delà de l'Arne & du Rubicon, bornes dont nous parlerons ci-après. Magin la compare à une jambe d'homme. Mais, il y a plus de justesse à la comparer à une botte, dont la genouillere comprend la république de Genes, le Piémont, le Milanez, la république de Venise, les États de Mantoue, de Ferrare, de Parme, & de Modene; la mar-

che d'Ancone & l'Abruzze ultérieure sont le gras de jambe; la Capitanate, l'éperon; la terre d'Otrante, le talon; la Basilicate & la Calabre forment la plante du pied; la ville de Naples avec les isles de Procita & d'Ischia en est la boucle; le duché de Toscane & l'état de l'Église représentent le devant de la jambe. Cette botte est dans l'attitude d'une jambe retirée en arrière. Les ancieunes cartes de nos géographes Modernes lui courbent trop le jarret, & ne la font pas assez droite ni assez unie.

La longueur de l'Italie, selon Pline, est depuis Aoste, à l'extrêmité des Alpes, en passant par Rome & Capoue jusqu'à Regio, d'un million & vingt mille pas, c'est-à-dire, de mille & vingt de ces milles Romains qui étoient en usage de son tems. Solin & Martianus Capella qui le copient souvent, l'ont aussi copié en cela. Rutilius, dans son Itinéraire, retranche vingt de ces milles :

Millia per longum decies centena teruntur
A Ligurum terris ad freta Sicaniæ.

On diroit que ça été pour la mesure de son vers qu'il a fait ce retranchement, si Strabon n'avoit pas aussi omis ces vingt milles, pour faire un compte rond.

Quant à la largeur de l'Italie, il faut distinguer; car elle n'est pas égale par-tout. Pline dit que sa plus grande largeur, à la prendre à Vadi, par Turin, Côme, Verone, Vicenze, Oderzo, Aquilée, Trieste & Pola, jusqu'à l'Arza, est de DCCIII milles. Cluvier a très-bien averti que les exemplaires varient sur le chiffre; les uns portent DCCXIII; d'autres, DCCXLII, & quelques-uns DCCXLV. C'est à ce dernier nombre que le P. Hardouin s'est déterminé. En suivant les sommets des Alpes qui bornent l'Italie dans sa plus grande largeur, on trouvera DCCC milles, dit Cluvier, qui, à une grande érudition, joignoit l'avantage d'avoir vu & parcouru l'Italie. Le même Pline dit que sa largeur est différente. Si on la prend entre les deux mers & les rivières le Var & l'Arsia, elle est de CCCCX milles. Vers le milieu, c'est-à-dire, vers la ville de Rome, depuis l'embouchure du Tibre, elle est de CXXXVI. Il y a, dit-il, un peu moins de *Castrum Novum*, sur la mer Adriatique, à Alsium qui est sur la mer de Toscane. C'est apparemment de-là que Rutilius dit que sa largeur est de cent trente mille pas.

Cluvier, supposant que les milles des Anciens étoient les milles d'aujourd'hui, dont soixante font un degré, & sont par conséquent d'un cinquième plus grands que ceux des Anciens, s'est donné bien de la

peine pour corriger les prétendues fautes de calcul qu'il trouvoit dans Pline ; mais, M. de l'Isle a très-bien prouvé que le calcul de Pline est juste.

L'Italie n'a pas long-tems eu les mêmes bornes. Avant que les Romains eussent poussé leurs conquêtes jusqu'aux Alpes, on nommoit *Gaule Cisalpine* tout ce qui est entre ces montagnes, l'Arne & l'Is. Il y a même apparence que le mot *Italie* ne signifioit d'abord qu'un canton particulier vers le centre de la presqu'isle. Il en est de même des autres noms d'Ausonie, de Tyrrhénie, d'Œnotrie, &c. qui ne signifioient originairement que des contrées particulières. Le nom d'Hespérie lui fut donné par les Grecs, à cause de sa situation occidentale à leur égard, & est tiré du nom qu'ils donnoient à l'étoile du soir. Les Latins donnerent aussi le nom d'Hespérie à l'Espagne, pour la même raison.

IV. L'Italie changea souvent d'état & de divisions. Nous en rassemblerons seulement ici quelques-unes, en nous bornant aux plus importantes, à celles dont on ne peut se passer pour l'intelligence de l'histoire ancienne.

Division de l'Italie sous Auguste.

Nous commencerons par la division d'Auguste, que Pline a suivie. Ce Prince partagea l'Italie en onze régions ou provinces.

La première comprenoit le Latium ancien & le nouveau, avec toute la Campanie, où étoient Rome & Capoue, comme capitales. Cela répond à la campagne de Rome & à la plus grande partie de la terre de Labour.

La seconde partie comprenoit les Picentins, transportés du Picénum dans une partie de la Campanie, & les Hirpins, parens des Samnites. Cela répond à une partie de la principauté citérieure où est Salerne, & à toute la principauté ultérieure.

La troisième comprenoit les Apuliens, Dauniens, Peucétiens & Messapiens ; les Salentins & les Calabrois ; les Lucaniens & les Brutiens. Tout cela fait une partie de la principauté citérieure, une partie de la Capitanate, avec les terres d'Otrante & de Barri, la Basilicate, la haute & basse Calabre.

La quatrième comprenoit les peuples *Frentani*, *Marrucini*, *Peligni*, *Marsi*, *Vestini*, *Samnites & Sabini*, qui occupoient une grande partie de l'Abruzze ultérieure, toute la citérieure, une partie de la Capitanate, le comté de Molisse, quelque peu de la terre de Labour, une partie du duché de Spolette & la Sabine.

La cinquième comprenoit le Picénum où étoit le peuple *Picentes*, duquel avoient été tirés les Picentins dont on a parlé ci-dessus. Ils s'étendoient depuis

puis la rivière d'Éfis, aujourd'hui l'Iticli, jufqu'à la rivière Mairinus, aujourd'hui la Piomba ; cela fait la plus grande partie de la marche d'Ancone & une partie de l'Abruzze ultérieure.

La fixième comprenoit l'ancienne Ombrie, qui répond à une partie de la marche d'Ancone, à une partie de la Romagne Florentine, au duché d'Urbin, à une partie du territoire de Perufe, au comté de Citta-Caftellana, & à la plus grande partie du duché de Spolette.

La feptième comprenoit l'Etrurie où étoient les Tofcans & les Etrufques. Leur païs eft à préfent l'État du grand duc de Tofcane, l'État de la république de Luques, partie de la Carfagnana, quelque peu de l'État de Genes, l'État de Maffa & de Carrera, le duché de Caftro, le patrimoine de faint Pierre, le comté de Ronciglione, partie du territoire de Perufe & tout celui d'Orviette.

La huitième comprenoit la Gaule Cifpadane, c'eft-à-dire, la Gaule en-deçà du Pô, où font préfentement les États du duc de Parme & de Modene, partie du Mantouan, le duché de la Mirandole, &c. le Bolonois, partie du Ferrarois, une bonne partie de la Romagne, & la meilleure partie de la Romagne Florentine.

La neuvième comprenoit la Ligurie ; c'eft aujourd'hui la côte de Genes, une partie du Piémont, le marquifat de Saluces, le comté de Nice, la plus grande partie du Montferrat, la partie du duché de Milan qui eft au-delà du Pô.

La dixième comprenoit la Venétie, où étoient les peuples *Veneti*, *Carni*, *Iftri*, *Iapydæ*. C'eft préfentement toute l'Iftrie [& peut-être y faut-il joindre une partie de la Croatie & de la Carniole ;] le Frioul, le Bellunefe, le Cadorin, une partie du Trentin, le Vicentin, la Marche Trévifane, une partie du Véronois, le Dogat, la Poléfine de Rovigo, & la plus grande partie du Ferrarois.

La onzième enfin comprenoit la Gaule Tranfpadane, c'eft-à-dire, d'au-delà du Pô ; ce qui renferme maintenant une partie du Véronois, la plus grande partie du Mantouan, le Breffan, le Crémonefe, une partie du Trentin ; le Bergamafque, la Valteline ; le Cremafque, tout le duché de Milan en-deçà du Pô ; les fujets des Suiffes en Italie ; la feigneurie de Verceil, quelque peu du Montferrat, partie du Piémont ; le Val d'Aofte & quelques lifières du Dauphiné.

Le P. Briet, dont on a adopté l'opinion dans le détail qu'on vient de lire étend, comme on voit, l'Italie fous Augufte jufqu'à la Liburnie, & y comprend les Iapydes en leur entier ; mais, il eft de bonne compofition là-deffus, & il

avertit que si on veut terminer l'Italie, au fleuve Arsia, il n'y apportera aucun obstacle.

Division de l'Italie sous Tibere.

Strabon qui vit la fin d'Auguste & presque tout le regne de Tibere, ne fait que huit parts de l'Italie; la Vénetie, la Toscane, la Ligurie, Rome ou le Latium, le Picénum, la Campanie, l'Apulie & la Lucanie.

Il semble qu'il en retranche une grande partie de la Gaule Cisalpine. Les Samnites sont ou omis, ou rangés sous le Picénum.

Division de l'Italie sous Trajan.

L'empereur Trajan fit une nouvelle division des provinces de l'Empire. Il partagea l'Italie en deux especes de diocèses. La première contenoit les provinces Suburbicaires depuis le Picénum que les anciennes Notices appellent *Picenum Suburbicarium*, jusqu'à la Sicile qui devint elle-même Suburbicaire, ou, comme parle Sextus Rufus, *Suburbana*. La seconde partie comprenoit les provinces au-delà & en-deçà du Pô, avec les provinces adjacentes qui s'étendent depuis les Alpes jusqu'aux montagnes de l'Apennin, sçavoir la Ligurie, l'Æmilie, les Alpes Cottiennes, les deux Rhéties, la Vénétie & l'Istrie. Nous ne mettrons point ici la table des provinces, telles qu'elles furent réglées alors, au nombre de dix-sept, parce que c'est presque la même que celle de Constantin, dont nous parlerons ci-après.

Division de l'Italie selon Ptolémée.

Ptolémée, contemporain de Trajan, divise l'Italie entre quarante-cinq peuples qui sont nommés, selon lui,

Massilienses,	Sabini,
Vediontii,	Latini,
Suctrii,	Æquiculi,
Nerusii,	Marsi,
Segusiani,	Prætutii,
Caturiges,	Piceni,
Lepontini,	Vestini,
Centrones,	Marrucini,
Becuni,	Peligni,
Salassi,	Caraceni,
Insubres,	Samnites,
Libici,	Ferentani,
Cenomani,	Campani,
Veneti,	Picentini,
Carni,	Hirpini,
Istri,	Lucani,
Galli Boii,	Bruttii,
Incolæ Galliæ Togatæ,	Incolæ Magnæ Græciæ,
Semnones,	Salentini,
Taurini,	Calabri,
Ligures,	Apuli Peucetii,
Thusci,	Apuli Daunii.
Umbri,	

Division de l'Italie sous Constantin.

L'empereur Constantin, ayant fait quelques changemens dans la répartition des provinces de l'Empire, le divisa en trois diocèses ou par-

ties, dont la principale étoit l'Italie. Il la soumit à deux Vicaires, dont l'un avoit la qualité de *vicaire de Rome*; & l'autre celle de *vicaire d'Italie*. Du reste, Il n'y changea rien. Voici comment les Notices représentent l'Italie.

Dix provinces sous le Vicaire de Rome.

I. Le Latium & la Campanie, sous un Consul.	*Roma*, Rome, *Capua*, Capoue. *Neapolis*, Naples.
II. La Toscane & l'Ombrie, sous un Consul.	*Florentina*, Florence. *Sena*, Sienne. *Pisæ*, Pise. *Spoletum*, Spolette. *Narnia*, Narni.
III. Le Picénum Suburbicaire, sous un Consul.	*Ancona*, Ancone. *Asculum*, Ascoli. *Firmum*, Fermo. *Anximum*, Osmo.
IV. La Valerie, sous un Président.	*Valeria*, *Amiternum*, } détruites. *Tibur*, Tivoli. *Tusculum*, Frascati.
V. Le Samnium, sous un Président.	*Corfinium*, ville détruite. *Sulmo*, Sermoneta.
VI. La Pouille & la Calabre, sous un Correcteur.	*Sipontum*, Siponto. *Canusium*, Canosa. *Brundusium*, Brindes. *Tarentum*, Tarento.
VII. La Lucanie & les Bruttiens, sous un Correcteur.	*Metapontum*, Torre di Mare. *Consentia*, Consenza. *Rhegium*, Regio.
VIII. La Sicile, sous un Président.	*Syracusæ*, Syracuse. *Messana*, Messine.
IX. La Sardaigne, sous un Président.	*Calaris*, Cagliari. *Olbia*, détruite.
X. La Corse, sous un Président.	*Mariana Colonia*, *Aleria Colonia*, } détruites.

Sept provinces sous le Vicaire d'Italie.

I. La Vénétie & l'Istrie, sous un Consul.	*Patavium*, Padoue. *Aquileia*, Aquilée. *Tergeste*, Trieste. *Pola*, Pola.
II. L'Æmilie, sous un Consul.	*Placentia*, Plaisance. *Mutina*, Modene.
III. La Flaminie & le Picénum Annonaire, sous un Consul.	*Ravenna*, Ravenne. *Bononia*, Bologne. *Senogallia*, Senigaglia.
IV. La Ligurie, (quelques-uns y ajoûtent la Toscane & l'Ombrie annonaires) sous un Consul.	*Mediolanum*, Milan, alors capitale de la Ligurie. *Cremona*, Cremone.
V. Les Alpes Cottiennes, sous un Présidenr.	*Segusio*, Suse. *Comum*, Côme. *Tridentum*, Trente.
VI. La première Rhétie, sous un Président.	*Curia*, Coïre. *Verona*, Vérone. *Brigantium*, Bregentz.
VII. La seconde Rhétie, sous un Président.	*Augusta Vindelicorum*, Ausbourg.

Division de l'Italie selon le Code.

1.° La Marche Trévisane ou la Vénétie.

2.° L'Istrie avec le Frioul.

3.° La Lombardie ou Gaule au-delà du Pô.

4.° La Ligurie.

5.° La Romandiole ou la Gaule d'en-deçà le Pô.

6.° Le duché de Spolette, qui est l'Ombrie.

7.° L'Abruzze, qui est le Samnium.

8.° La campagne de Rome, qui est le Latium.

9.° La terre de Labour, qui est la Campanie propre.

10.° La Calabre, qui est la Lucanie.

11.° La Pouille.

12.° La terre d'Otrante, qui est le païs des Salentins.

ITALIENS, *Itali*, Ἰταλοί, les habitans de l'Italie. *Voyez* Italie.

ITALIQUE, *Italica*, (*a*) nom d'une légion Romaine ;

(*a*) Tacit. Annal. L. III. c. 18.

c'étoit la prémière légion qui s'appelloit ainsi. Tacite fait mention de cette légion en plusieurs endroits.

ITALIQUE [secte]. (*a*) On appelle ainsi une secte de Philosophes, dont Pythagore fut le fondateur. Elle fut ainsi nommée, parce que ce Philosophe enseigna dans l'Italie, & remplit de sa doctrine les villes de Tarente, de Métaponte, d'Héraclée, de Naples.

ITALUS, *Italus*, Ἰταλος, (*b*) Prince que quelques-uns font fils de Télégone. Ce fut ce Prince qui donna son nom à l'Italie. Il avoit été roi d'Arcadie, selon Thucydide, il passa dans la suite en Italie, où il se forma un nouvel État, partie par la persuasion, partie par la force de ses armes, & ce fut sous son regne que le païs prit le nom d'Italie. *Voyez* Italie.

ITALUS, *Italus*, Ἰταλος, (*c*) autre Prince qui épousa Leucàrie, & en eut la princesse Rome, selon quelques-uns.

ITALUS, *Italus*, (*d*) fils de Flavius, & neveu d'Arminius, étoit par sa mere petit-fils de Catumérus prince des Cattes. Il naquit à Rome, & étoit encore dans cette ville, lorsque l'an de Jesus-Christ 47, les Chérusques ayant perdu dans leurs divisions intestines presque toute leur noblesse, l'envoyerent demander à l'empereur Claude, comme le seul rejetton qui leur restoit de la maison Royale.

Italus étoit parfaitement bien-fait, & avoit appris à faire des armes, & à monter à cheval à la manière des Romains, & à celle de son païs. C'est pourquoi, Claude lui donna de l'argent & des gardes, & le renvoya avec le cortege qui convenoit à la Majesté Royale, l'exhortant à monter sur le trône de ses peres avec le courage qu'on attendoit d'un Prince, qui le premier sortoit de Rome pour aller regner ailleurs, non comme un étranger qui y auroit été en ôtage, mais comme un citoyen qui y avoit pris naissance. Les Germains le reçurent d'abord avec d'autant plus de joie, que n'ayant eu aucune part aux discordes domestiques, il témoignoit une affection égale à tous ses sujets. Ainsi, tous étoient assidus à lui faire la cour, remarquant en lui quelquefois une douceur & une retenue qu'ils ne pouvoient haïr, mais le plus souvent une passion pour le vin & pour les femmes, qui étoit très-conforme au goût de la nation. Déja sa réputation s'étendoit dans tout le païs, lorsque ceux à qui les dissentions civiles avoient donné du crédit & de l'autorité, jaloux

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIV. pag. 3, 4.

(*b*) Thucyd. pag. 412, 476. Dionys. Halic. L. I. c. 8.

(*c*) Plut. T. I. p. 18.

(*d*) Tacit. Annal. L. XI. c. 16, 17. Crév. Hist. des Emp. Tom. II. p. 164. *& suiv.*

de sa puissance, se retirerent chez les peuples voisins, où ils publierent que l'ancienne liberté de la Germanie alloit succomber sous le poids de la tyrannie Romaine. » La patrie » étoit-elle donc, disoient-» ils, tellement dépourvue de » sujets nés dans son sein, & » capables d'y tenir le premier » rang, qu'elle eût été obli-» gée d'aller chercher dans » une ville étrangere la race » d'un traître & d'un espion » comme Flavius pour l'éle-» ver sur nos têtes? Que c'étoit » en vain qu'on le vantoit com-» me neveu d'Arminius dont » on devroit craindre & rejet-» ter le fils même, s'il eût » été choisi au lieu d'Italus, & » qui eût apporté sur le trône » non-seulement la façon de » vivre & de s'habiller, mais » encore les mœurs, les loix » & les maximes des Romains, » parmi lesquels il avoit vécu. » Pour Italus, s'il avoit les » inclinations de son pere, on » devoit se souvenir que per-» sonne n'avoit jamais com-» battu contre sa patrie & ses » dieux Pénates avec plus d'a-» nimosité que Flavius. »

Par ces sortes de remontrances, ils mirent sur pied une armée considérable; mais ceux qui avoient Italus à leur tête, ne leur étoient inférieurs ni en courage, ni en nombre, & soutenoient que ce Prince n'avoit point usé de violence pour se faire recevoir malgré eux; mais avoit été appellé par la Nation; que comme il surpassoit déja tous les autres en noblesse, il ne s'agissoit plus que d'éprouver sa valeur, & de voir s'il étoit digne de son oncle Arminius & de Catumérus son ayeul; que d'ailleurs il ne devoit pas rougir de ce que son pere avoit gardé jusqu'au bout, une fidélité qu'il n'avoit jurée aux Romains, que du consentement des Germains; que la liberté n'étoit qu'un vain prétexte dont se couvroient ceux qui n'ayant aucun mérite par eux-mêmes, & n'étant nés que pour le malheur de la patrie, ne pouvoient se soutenir que par les discordes qu'ils y excitoient. La multitude pleine de joie, ayant applaudi à ces discours, donna bataille, & gagna sur les rebelles une victtoire qui acquit à Italus une grande réputation parmi ces barbares. Mais, la prospérité l'ayant rendu fier & orgueilleux, comme il arrive, il fut chassé du trône, & bientôt après rétabli par le secours des Lombards, en sorte qu'il ruinoit le païs des Chérusques, autant par ses prospérités, que par ses défaites.

ITANUS, *Itanus*, Ἰτανὸς, (*a*) auteur qui ne nous est connu que pour avoir été cité par Plutarque dans la vie de T. Quintius Flamininus.

ITERDUCA, *Iterduca*. *Voyez* Interduca.

(*a*) Plut. T. I. p. 377.

ITHACÉENS, *Ithacenses*, Ἰθακήσιοι, les habitans de l'isle d'Ithaque. *Voyez* Ithaque.

ITHAGENE, *Ithagenes*, (*a*) Ἰθαγένης, fut pere de Méliffus, général des Samiens.

ITHAI, *Ithai*, Ἐθθαΐ, (*b*) fils de Ribai de Gabaath dans la tribu de Benjamin, étoit un des braves de l'armée de David.

ITHAMAR, *Ithamar*, (*c*) Ἰθάμαρ, quatrième fils d'Aaron. On ne sçait aucune particularité de sa vie, & il n'y a nulle apparence qu'il ait jamais exercé la grande sacrificature. Il demeura lui & ses enfans au rang des simples Prêtres, jusqu'à ce que la souveraine sacrificature entra dans sa famille, en la personne d'Héli grand sacrificateur & juge d'Israël. Les successeurs d'Héli, de la même famille d'Ithamar, sont Achitob, Achia, Achimélech & Abiathar, qui fut déposé de l'exercice de la grande sacrificature par Salomon.

ITHAQUE, *Ithaca*, (*d*) Ἰθάκη, isle de Grece, dans la mer Ionienne. Cette isle, devenue célebre pour avoir été la patrie d'Ulysse, étoit située entre l'Acarnanie & l'isle de Dulichium.

Homère nous en fournit plusieurs descriptions. » Je n'emmenerai point, dit Télémaque à Ménélaüs au quatrième livre de l'Odyssée, vos chevaux à Ithaque, mais je vous les laisserai ici ; car, ils sont nécessaires à vos plaisirs. Vous regnez dans un grand païs, qui consiste en des campagnes spacieuses, où tout ce qui est nécessaire pour la nourriture des chevaux, croît abondamment, au lieu que dans Ithaque il n'y a ni plaines où l'on puisse faire des courses, ni pâturages pour des haras ; elle n'est propre qu'à nourrir des chevres, & avec cela elle m'est plus agréable que les païs où l'on nourrit des chevaux. D'ordinaire, les isles, sur-tout celles qui sont dans nos mers, n'abondent pas en pâturages, & n'ont pas de grandes plaines, & Ithaque encore moins que les autres. ».

En effet, Ithaque étoit un païs fort rude & tout rempli de rochers ; & c'est cela même qui lui avoit fait donner ce nom. Car, Ithaque, comme Bochart l'a remarqué, est formé de l'Hébreu *athac*, dur, intraitable, qui ne peut être cultivé. On ne doit donc pas être surpris qu'Homère nous dépeigne toujours Ithaque comme un païs sauvage

(*a*) Plut. T. I. p. 166.
(*b*) Reg. L. II. c. 23. v. 29.
(*c*) Exod. c. 6. v. 23. c. 28. v. 1, c. 38. v. 21.
(*d*) Homer. Iliad. L. II. v. 139. Odyss. L. I. v. 186. L. IV. v. 601 & *seq.* L. IX. v. 21. & *seq.* Ptolem. L. III. c. 14. Strab. pag. 34, 59, 106, 299, 335, 376, 454, 455. Plin. Tom. I. p 208, 484. Pomp. Mel. p. 146. Virg. Æneid. L. III. v. 271, 272, 613. Horat. L. II. Satyr. 5. v. 4.

& dur. Plutarque nous en fait aussi cette description : » La » terre d'Ithaque montueuse & » âpre, qui n'est bonne qu'à » nourrir des chevres, & qui » après plusieurs façons & plu- » sieurs travaux, ne rend à » ceux qui la cultivent que » très-peu de fruits & encore » très-maigres, & qui ne va- » lent pas la peine que l'on » a prise pour les faire ve- » nir. »

» Je demeure, dit Ulysse » dans un autre livre de l'O- » dyssée, dans l'isle d'Ithaque, » dont l'air est fort tempéré, » & qui est célebre par le mont » Néritus tout couvert de bois. » Elle est environnée d'isles » toutes habitées. Elle a près » d'elle Dulichium, Samé & » plus bas Zacynthe qui n'est » presque qu'une forêt, & elle » est la plus proche du con- » tinent & la plus voisine du » pole ; les autres sont vers le » midi & vers le levant. C'est » une isle escarpée, mais qui » porte une brave jeunesse. »

Madame Dacier fait sur un passage de cette description, sçavoir *elle est la plus proche du continent & la plus voisine du pole*, elle fait, dis-je, sur ce passage la remarque suivante. » Strabon nous a avertis que » ce vers :

Αὐτὴ δὲ χθαμαλὴ πανυπερτάτη εἰν ἁλὶ κεῖται

Πρὸς ζόφον.

» a été mal expliqué par quel- » ques anciens Grammairiens :

Ipsa autem humilis & sublimis in mari sita est

Versus caliginem.

» Comment peut-on appeller » *basse* une isle qu'Homère ap- » pelle encore ici τρηχεῖαν, » *escarpée*, & qui est comme » un nid sur des rochers, pour » me servir des paroles de Ci- » céron ? Et il nous en donne » la véritable explication. Ce » mot χθαμαλὴ, dit-il, ne si- » gnifie pas ici basse, mais » voisine du continent ; χθα- » μαλὴ pour χαμαλὴ, voisi- » ne de la terre ; & πανυπερ- » τάτη ne signifie pas *haute*, » mais plus septentrionale, » plus voisine du pole, ce » qu'il détermine par ce mot » πρὸς ζόφον, *versus caliginem.* » Car, par cette obscurité il » désigne le nord, comme par » l'aurore & le soleil il mar- » que le côté du monde op- » posé au septentrion. On peut » voir l'endroit dans son livre » IX. Il est vrai que pour ces » derniers mots, πρὸς, ἠῶ » τ' ἠέλιόν τε, je me suis éloi- » gnée de son sentiment, & je » les ai expliqués, *les autres* » *sont vers le midi & vers le* » *levant* ; & je n'ai fait en cela » que suivre la situation que » nos cartes mêmes donnent » aujourd'hui à ces isles par « rapport à Ithaque, qui est » la plus voisine du continent » de l'Épire, & la plus sep- » tenttionale. Elle a au levant » Dulichium & quelques autres

» isles, & au midi elle a Samé » & Zacynthe. »

Ptolémee dit qu'il y avoit dans l'isle d'Ithaque, une ville du même nom ; & Scylax, qu'il y avoit une ville & un port. Selon Homère, la ville etoit au pied d'une montagne, nommée *Neius mons*. Nous venons de voir d'après ce Poëte, que le mont Nérites etoit aussi fameux dans l'isle d'Ithaque. Eustathe prétend que Neius & Néritus sont deux noms de la même montagne ; mais, comme le dit Cellarius, il vaut mieux les distinguer. Strabon laisse la chose douteuse. Il est, dit-il, incertain si par le nom de Néritus il n'entend pas le mont Neius, ou quelqu'autre montagne ou lieu. Pomponius Méla croit que Néritus est une isle différente de celle d'Ithaque. » Dans la mer Ionienne, dit-il, » sont Proté, Hyria, Céphalo» nie, Néritos, Samé, Zacyn» thos, Dulichium, & entre les » isles qui ont quelque réputa» tion, on peut compter Ithaque » connue à cause d'Ulysse. « Il semble que Virgile l'ait autorisé à faire de Néritus une isle à part dans ce vers :

Dulichiumque Sameque, & Neritos ardua saxis.

Mais, comme Pomponius Méla distingue Samé de Céphalonie, quoiqu'Homère n'en fasse qu'une isle, & Hyria de Zacynthe, quoique, selon Pline, ce soit la même isle, il se peut bien faire qu'il se soit trompé. Le consentement de tous les autres Auteurs doit l'emporter sur son autorité. Servius, expliquant ce vers de Virgile, dit que Néritos est une montagne d'Ithaque, & Strabon expliquant le 139.e vers du 2e livre de l'Iliade, dit qu'il est manifeste que c'est une montagne dont parle Homère, par l'épithete qu'il y joint ; & que d'ailleurs il l'appelle en un autre endroit bien expressément une montagne. Pline dit : » A » XV. M. P. de Céphalonie » est Ithaque où est le mont Né» ritus ; elle a XXV. mille » pas de circuit. Vis-à-vis de » cette isle vers la mer sont » Attéris & Proté. » On voit que cette Proté est la même qui est nommée dans le passage de Pomponius Méla cité ci-dessus. A l'égard du circuit, Pline ne s'accorde nullement avec Strabon qui ne le fait que de LXXX stades, c'est-à-dire, de dix milles.

Les Modernes ne conviennent pas du nom moderne de cette isle. Voici quelques sentimens qu'Ortélius a recueillis. Sophien & d'autres la nomment Val di Compare ; Porcacci l'appelle Theachi. Leunclavius dit que les Turcs la nomment Phiachi. Denys d'Alexandrie dit Néricie. Baudrand rapporte ces sentimens autrement. Selon lui, ce sont les Italiens qui la nomment Val di Compare, au rapport de Sophien ; les Grecs Thiachi ; & les Turcs Phiachi, au rapport de Leun-

clavius. Il ajoûte que d'autres croyent que c'est Iataco, petite isle déserte, qui a environ huit milles de circuit. Spon, qui a visité ces isles, parlant de celle de Thiaki, dit que c'est Dulichium, & qu'Ithaque est un autre écueil éloigné de sept ou huit milles delà, appellé encore Iathaco, qui est bien plus petit que Thiaki. M. de l'Isle, dans ses cartes de la Grece ancienne & moderne, s'est conformé à la pensée de Spon, & met Téaki entre Ithaque & Céphalonie. Cela est très-conforme à la saine Géographie.

ITHÉMÈNE, *Ithæmenes*, Ἰθαιμένης, (*a*) prince Troyen, fut pere de Sthénélaüs.

ITHOMATE. *Voyez* Jupiter Ithomate.

ITHOME, *Ithome*, Ἰθώμη, (*b*) ville du Péloponnèse, dans la Messénie. Strabon n'en fait qu'une forteresse, qui servoit de citadelle à la ville de Messene, comme l'Acrocorinthe à la ville de Corinthe. D'autres en font une ville séparée & indépendante, & la décrivent sur ce pied-là.

Les Messéniens, pendant la première guerre qu'ils eurent avec les Lacédémoniens, résolurent d'abandonner la plupart de leurs villes, pour se retirer sur le mont Ithome dans la ville même qui portoit ce nom, & dont ils prétendoient qu'Homère a voulu parler, lorsqu'il a dit dans le dénombrement des vaisseaux :

Ithome l'escarpée & la riche Œchalie.

Ils en agrandirent l'enceinte afin qu'elle pût servir d'asyle à la quantité de nouveaux habitans qu'elle devoit contenir ; c'étoit une place très-forte d'assiette, étant située sur une montagne aussi haute qu'il y en eût dans l'isthme du Péloponnèse, ainsi les approches en étoient fort difficiles. Les Messéniens y furent long-tems assiégés, & ils se voyoient tous les jours resserrés de plus en plus, outre que les vivres commençant à leur manquer ils avoient la famine à craindre. Il faut avouer que jamais le péril ne les étonna, & qu'ils furent toujours prêts à payer de leurs personnes ; aussi perdirent-ils tous leurs chefs avec une infinité de braves gens, & malgré l'extrêmité où ils étoient réduits ils soutinrent le siege encore cinq mois ; mais, enfin ils furent contraints d'abandonner Ithome après avoir fait la guerre durant vingt ans, suivant ce témoignage de Tyrtée :

Après vingt ans de guerre Ithome abandonnée,

Recevant son vainqueur cede à sa destinée.

Cette guerre finit la première année de la quatorzième Olym-

(*a*) Homer. Iliad. L. XVI. v. 586.

(*b*) Strab. pag. 279, 358, 361. Pauf. p. 233. & *seq.* Plin. Tom. I. pag. 193. Thucyd. pag. 66, 67. Ptolem. L. III. c. 16. Plut. Tom. I. p. 290, 489. Homer. Iliad, L. II. v. 236.

piade, en laquelle Damon Corinthien remporta le prix du ſtade.

La ville d'Ithome étoit ſituée à quarante ſtades du Pamiſe, ou environ. Elle renfermoit dans ſon enceinte non-ſeulement le mont Ithome, mais encore un eſpace qui s'étendoit vers le fleuve Pamiſe, juſque ſous le mont Evan. Toute la ville étoit fermée par un bon mur de pierres de taille, & défendue par des tours & des redoutes que l'on avoit bâties d'eſpace en eſpace. Pauſanias dit que les villes les mieux fortifiées dont il ait eu connoiſſance par lui-même, étoient Amphryſe dans la Phocide, Byzance & Rhodes; mais que leurs fortifications ne valoient pas celles d'Ithome. Dans la place publique de cette ville on voyoit une ſtatue de Jupiter ſurnommé le Sauveur, & la fontaine d'Arſinoé, ainſi appellée du nom d'une fille de Leucippe; l'eau y venoit d'une autre fontaine qu'ils nommoient Clepſydra. On y voyoit auſſi deux temples, l'un de Neptune, & l'autre de Vénus. Enfin, la mere des Dieux y avoit une belle ſtatue de marbre de Pâros.

Les Meſſéniens avoient encore à Ithome une Diane Laphria. La déeſſe Lucine y avoit auſſi ſon temple avec une ſtatue de marbre; auprès étoit le temple des Curetes, où l'on ſacrifioit toutes ſortes d'animaux; car, après le bœuf & la chevre on venoit aux oiſeaux que l'on jettoit dans les flammes. Cérès étoit auſſi honorée de ces peuples avec beaucoup de religion. On voyoit dans ſon temple les Dioſcures qui enlevoient les filles de Leucippe. Mais, le temple le plus rempli de belles ſtatues, c'étoit celui d'Eſculape. On y voyoit d'un côté le Dieu & ſes enfans, de l'autre les Muſes, Apollon & Hercule; dans un autre endroit la ville de Thebes, Epaminondas fils de Polymnis, la Fortune & Diane Porte-lumière. Parmi ces ſtatues celles qui étoient de marbre, avoient été faites par Damophon Meſſénien, & le ſeul habile ſculpteur que le païs ait produit. La ſtatue d'Epaminondas étoit de fer, & l'on voyoit bien que cet ouvrage n'étoit pas de Damophon. C'étoit encore un temple à voir à Ithome, que celui de Meſſene fille de Triopas. Sa ſtatue étoit moitié or, moitié marbre de Pâros. Sur la façade de derrière, on voyoit les portraits d'Aphareús & de ſes enfans qui avoient regné en Meſſénie avant l'arrivée des Doriens dans le Péloponnèſe; enſuite celui de Creſphonte, qui regna après le retour des Héraclides, & qui étoit chef des Doriens. Parmi les rois de Pylos, on voyoit Neſtor & ſes deux fils Thraſymède & Antiloque, qui tenoient le premier rang comme les aînés, & parce qu'ils avoient eu l'honneur de combattre devant

Troie. Après ces Héros suivoient Leucippe frere d'Aphareus, Hilaïre, Phœbé, Arsinoé, enfin Esculape & ses deux fils Machaon & Podalire, qui s'étoient rendu célebres durant la guerre de Troie.

Les Messéniens avoient encore à Ithome un temple où l'on gardoit les victimes destinées aux sacrifices. Ce lieu étoit orné de toutes les statues des Dieux dont le culte étoit reçu en Grece. Epaminondas y étoit aussi en bronze, & on y voyoit des trépieds d'une grande antiquité, qui n'avoient jamais été sur le feu. Dans le lieu d'exercice il y avoit quelques statues faites par des ouvriers Égyptiens, entr'autres un Mercure, un Hercule & un Thésée, divinités qui non-seulement chez les Grecs, mais même chez plusieurs nations Barbares, présidoient aux exercices, & étoient particulièrement honorées dans les Palestres. Dans le même lieu d'exercice, on voyoit le tombeau d'Aristomène, & on prétendoit que c'étoit un vrai tombeau, & non un cénotaphe. Aristomène étoit encore en bronze à Ithome dans le stade. Le théatre n'avoit rien de particulier, il n'étoit pas loin d'un temple qui étoit consacré à Sérapis & à Isis.

La citadelle étoit sur le sommet de la montagne; en y allant on trouvoit cette fontaine qu'ils nommoient Clepsydra. Il ne seroit pas aisé, quand on le voudroit, de dire combien il y avoit de peuples qui prétendoient que Jupiter étoit né & avoit été nourri chez eux; mais, les Messéniens s'attribuoient aussi cet honneur. Ils nommoient ses nourrices, dont l'une avoit donné son nom au fleuve Nedès, & l'autre le sien au mont Ithome. Selon eux, les Curetes ayant dérobé le petit Jupiter à la barbarie de Saturne, le confierent à ces Nymphes, qui prirent soin de son enfance, & le lavoient dans la fontaine, dont le nom rappelloit le souvenir de ce larcin. C'étoit en mémoire de cet évenement que l'on portoit tous les jours de l'eau de cette fontaine dans le temple de Jupiter Ithomate. La statue du Dieu étoit un ouvrage d'Agéladès; elle fut faite dans le tems que les Messéniens occupoient Naupacte; un Prêtre dont le sacerdoce ne duroit qu'un an la gardoit chez lui. Ils célébroient tous les ans une fête en l'honneur de Jupiter, c'est ce qu'ils appelloient *les Ithomées*. Même autrefois on y proposoit un prix de musique, & parmi les musiciens c'étoit à qui remporteroit ce prix. Pausanias dit qu'il en pourroit donner plusieurs preuves, mais qu'il se contente de citer deux vers d'Eumélus, tirés d'un hymne qu'il envoyoit à Délos.

De nos chansons la sage liberté
Au dieu d'Ithome eut toujours l'heur de plaire.

Pausanias ajoûte qu'il est per-

ſuadé que ces combats de muſique ont duré un tems chez les Meſſéniens. Sur la porte par où l'on ſortoit pour aller à Mégalopolis, ville d'Arcadie, on voyoit une ſtatue de Mercure, qui étoit dans le goût Attique ; car, les Athéniens avoient fait les Hermès de figure quarrée, & à leur imitation les autres peuples de la Grece avoient donné cette forme à toutes les ſtatues de Mercure. A trente ſtades de cette porte ou environ on trouvoit une rivière appellée Balyra, parce que, dit-on, Thamyris étant devenu aveugle, y laiſſa tomber ſa lyre.

ITHOME, *Ithome*, Ἰθώμη, montagne du Peloponnèſe, dans la Meſſénie, étoit ſituée dans la ville du même nom que cette montagne. *Voyez* l'article précédent.

ITHOMÉES, *Ithomæa*, (*a*) Ἰθωμαῖα, fête annuelle que les Meſſéniens conſacrerent à Jupiter, outre le temple qu'ils lui avoient bâti ſur le mont Ithome. La façon dont ils honoroient le maître des Dieux, le jour de ſa fête, avoit été très-ingénieuſement imaginée. Tout ce jour ſe paſſoit à porter dévotement de l'eau, du bas de la montagne où étoit bâti le temple. On y avoit conſtruit un vaſte réſervoir pour contenir cette eau, deſtinée au ſervice de Jupiter, c'eſt-à-dire, à l'uſage des miniſtres de ſon temple, qui en auroient manqué ſans cette reſſource, que leur inſpira la néceſſité, mere de l'invention.

On propoſoit à la fête Ithomées un prix de muſique, & parmi les muſiciens c'étoit à qui remporteroit ce prix. *Voyez* ce que nous avons dit là-deſſus dans l'avant dernier article.

ITHYPHALLE, *Ithyphallus*, (*b*) nom que les Grecs & les Égyptiens donnoient à Priape.

ITHYPHALLORES, *Ithyphallori*, (*c*) nom que portoient les miniſtres des Orgies, qui dans les proceſſions ou courſes des Bacchantes s'habilloient en Faunes, contrefaiſant les perſonnes ivres, & chantant en l'honneur de Bacchus des cantiques aſſortis à leurs fonctions & à leur équipage.

ITHYRÉENS, *Ithyrei*, ſelon quelques éditions de Cicéron. Il faut lire Ituréens. *Voyez* Ituréens.

ITIUM, *Itium*, Ἴτιον, (*d*) port des Gaules, ſelon Strabon. Céſar l'appelle Itius. *Voyez* Itius.

ITIUS, *Itius*, (*e*) nom d'un port des Gaules, ſelon Céſar. Les lieux diſtingués par d'an-

(*a*) Pauſ. pag. 278. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 217. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. I. p. 526.

(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag 277.

(*c*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. IV. p. 267.

(*d*) Strab. p. 109.

(*e*) Cæſ. de Bell. Gall. L. V. p. 158. *& ſeq.* Strab. p. 199. Ptolem. L. II. c. 9. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill. p. 389. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XXVIII. p. 397. *& ſuiv.*

ciens évenemens, & qui tiennent par quelque endroit à l'histoire des grands hommes, sont ceux pour la connoissance desquels on a le plus de curiosité. César s'est embarqué au port Itius, d'où il avoit remarqué que le trajet dans la Grande-Bretagne est le plus facile, la traversée n'étant que d'environ trente milles. Les Sçavans se sont exercés à rechercher quel étoit ce port & leurs opinions sont fort partagées sur ce sujet.

Cluvier, Sanson, le P. le Quien, confondent le port Itius avec le *Gesoriacum navale*, le port de Boulogne. M. de Valois croit que c'est l'embouchure de la Canche sous Étaples. Jean-Jacques Chifflet veut que ce soit Mar-dik près de Dunkerque, d'autres Calais. L'opinion la plus singulière est celle de Malbranq, auteur d'un gros ouvrage sur les *Morini*. Il faut, dans cette opinion, supposer que la mer formoit autrefois un golfe assez profond pour pénétrer dans les terres jusqu'à Sithiu ou Saint-Omer, & qu'il conviendroit d'appeller *Sinus Itius*. M. du Cange, dans une des dissertations qu'il a jointes à l'édition de la vie de saint Louis par le Sire de Joinville, pense que Wit-sand, entre Boulogne & Calais, est le port Itius; & Cambden le présumoit ainsi avant lui.

Pour parvenir à une connoissance exacte de ce port, considérons d'abord ce que rapporte César de son trajet dans la Grande-Bretagne, qu'il fit deux fois. Dans le premier, partant à la troisième veille de la nuit, il voit la terre à la quatrième heure du jour, mais dans un endroit, où le rivage étoit bordé de falaises tellement escarpées, que les traits lancés du haut de ces falaises arrivoient jusqu'au bord de la mer. La difficulté de la descente en cet endroit, lui fait prendre le parti de ranger la côte, & ayant fait environ huit milles, secondé du vent & de la marée, il mouille vis-à-vis d'un rivage découvert & uni.

Dans la seconde expédition, le port que César n'a point nommé en parlant du premier trajet, est nommé Itius en parlant du second. Mais, Strabon ne permet pas de distinguer deux ports différens; car, c'est sous le nom d'*Itius* que ce Géographe fait mention du port d'où César mit à la voile pendant la nuit, pour arriver au rivage de l'isle à la quatrième heure du jour suivant, ce qui se rapporte aux circonstances du premier trajet. En s'embarquant pour la seconde fois, ce fut au soleil couchant que César leva l'ancre, par un petit vent de sud-ouest. Vers minuit le vent étant tombé, il ne put tenir sa route; & porté au loin par la marée, il s'apperçut au jour que le continent de la Bretagne lui restoit à sa gauche. Mais, par un retour de marée, à force de rames, &

ſecondé par la vigueur de ſes ſoldats, qui en faiſant la fonction de rameurs ſur les bâtimens de charge, égalerent la viteſſe des vaiſſeaux qui alloient à la voile, il ſe trouva vers le midi, au même endroit du rivage, où il avoit abordé l'année d'auparavant.

Voilà l'inſtruction qui nous eſt donnée. Il s'agit de faire l'application convenable des circonſtances qu'elle renferme. Le grand argument de ceux qui veulent que *Portus Itius* ſoit à Géſoriacum, eſt que Géſoriacum paroît avoir été préféré à tout autre lieu du tems des Empereurs, pour faire le trajet dans la Grande-Bretagne. On fait valoir la manière dont s'exprime Pomponius Méla, lorſqu'en parlant de la côte des *Morini*, il dit que le port de Geſoriacum eſt l'endroit le plus célebre ſur cette côte. Ce fut à Géſoriacum que Claude s'embarqua pour paſſer dans la Grande-Bretagne, au rapport de Suétone. Il faut encore avouer que le Phare élevé par Caligula, lorſque menaçant de porter la guerre dans l'iſle des Bretons, il ſe rendit ſur la côte ſeptentrionale de la Gaule, convient mieux à Géſoriacum qu'à tout autre endroit; car, la tour à pluſieurs étages, qui exiſtoit encore à l'entrée du port de Boulogne au commencement du dernier ſiecle, & à laquelle Charlemagne fit faire des réparations, avoit été conſtruite long-tems auparavant, ſelon le témoignage d'Éginhard.

Mais, cet argument n'eſt pas concluant. Géſoriacum ayant été une ville plus conſidérable que l'habitation qui pouvoit exiſter au port Itius, c'étoit une raiſon pour être un lieu plus fréquenté. Et comme il eſt certain qu'il y a d'autres lieux ſur la même côte, qui ſont plus voiſins de la côte oppoſée, & où l'on s'eſt fréquemment embarqué pour faire le trajet, Céſar pouvoit ſe déterminer à partir de-là, plutôt que de Géſoriacum, en préférant la plus courte traverſée à une plus longue; *quòd inde erat breviſſimus in Britanniam trajectus*, comme on lit dans les Commentaires. La diſtance directe de Boulogne à la côte d'Angleterre, aux environs de Douvre, eſt de vingt-cinq à vingt-ſix mille toiſes; c'eſt le lieu de la côte d'Angleterre le plus proche de Boulogne. Or, cet eſpace renferme environ trente-quatre milles Romains, & paſſe l'eſtime de Céſar, *circiter millium paſuum* XXX, quoiqu'il fût convenable de trouver plutôt quelque choſe de moins, parce que Céſar n'a point ouvert le compas entre des points fixés en toute rigueur géométrique. Il nous inſtruit même par ſon récit, que ſa première traverſée, quoique moins contrariée par les circonſtances de la navigation que la ſeconde, n'a pas été directe, ayant été obligé, après avoir reconnu la côte, de la

ranger en suite dans un espace d'environ huit milles, pour trouver un lieu propre à faire sa descente. Cette analyse, qui n'avoit point encore été faite, n'est point favorable à l'emplacement du port Itius à Géforiacum.

Quand on a donc reconnu que Géforiacum, par sa distance de la côte Britannique que nous venons de marquer, convient moins au port Itius, qu'un lieu qui sera plus voisin de cette côte; on ne voit point de lieu plus convenable que Wit-sand, ou, comme on prononce & qu'on écrit communément, Wissan, en négligeant de bien exprimer les termes dont cette dénomination est composée, & qui signifient *blanc sable*. Lambert d'Arde, qui, dans le païs même où Wit-sand est situé, ecrivoit l'histoire des comtes de Guines, au commencement du XIII.[e] siecle, explique ainsi le nom de Wit-sand : *Britannicum secus portum, qui ab albedine arenæ vulgari nomine appellatur Wit-sand.* La situation de ce lieu est dans le fond d'une anse très-ouverte terminée par deux promontoires, dont l'un se nomme Gris-ness, & l'autre Blanc-ness. Pour se conformer à ce qui nous est dicté par divers témoignages sur la navigation de César, & spécialement à ce qu'il en dit lui-même, il faut trouver trente ou trente-deux milles, entre le port où il s'embarqua, & le lieu où il fit sa descente sur la côte de la Grande-Bretagne. Il dit avoir été obligé de ranger la côte dans un espace de huit milles, pour trouver un lieu propre à faire sa descente, après avoir reconnu cette côte d'assez près, pour pouvoir distinguer que la descente n'étoit pas praticable au lieu où elle se présentoit. Il falloit donc que cette côte ne fût distante du lieu de son embarquement que de vingt-deux milles, ou de vingt-quatre au plus. Or la largeur du canal entre le rivage de Wissan & la côte d'Angleterre la plus voisine, remplit les vingt-quatre milles. Donc, c'est au rivage de Wissan que convient le port Itius. Les Sçavans qui ont eu la même opinion, n'y étoient point déterminés par un moyen semblable, & aussi décisif que ce que l'on vient d'exposer.

Il seroit aisé de faire voir que dans les tems postérieurs à la domination Romaine, Wissan a été un lieu très-fréquenté pour passer de France en Angleterre; & puisqu'il paroissoit commode en ces tems-là, pourquoi ne l'auroit-il pas été antérieurement ? M. du Cange, & un sçavant Anglois nommé Edmon Gibson, qui a pareillement écrit sur le port Itius, remarquent que Guillaume de Poitiers & Guillaume de Jumiege parlant du passage d'Alfred, frere de saint Edouard, de France en Angleterre, l'un de ces Historiens appelle *Portus Iccius*, ce que l'autre appelle *Portus Wissanti.*

Il

Il faut observer que le nom d'Itius se trouve écrit diversement, ou par un *t*, ou par un *c*. Les manuscrits de César, selon Fulvius Ursinus, ont un *t*, & Strabon pareillement. Le texte Grec de Ptolémée porte un *κ*, Ἴκιον ἄκρον. L'orthographe des écrivains postérieurs, qui ont doublé le *c*, ne fait point autorité vis-à-vis de l'Antiquité.

L'*Icium promontorium*, dont Ptolémée fait mention, doit avoir trop de liaison avec le *portus Itius*, pour qu'il ne soit pas convenable de sçavoir quel peut être ce promontoire. Ptolémée le place à la suite de l'embouchure d'une rivière qu'il nomme Phrudis, en s'avançant vers les embouchures de l'Escaut, qu'il appelle Tabuda, & de la Meuse. Cette rivière ne sçauroit être que la Somme, à laquelle Ptolémée donne, aussi bien qu'à l'Escaut, un nom différent de celui sous lequel ces rivières sont connues. M. d'Anville pense qu'on peut reconnoître le nom de Frudis, dans celui de Hourdel, que porte une pointe de terre à l'entrée de la Somme, & contre laquelle la mer se brise en montant. La prononciation de l'*f* est en plusieurs mots remplacée par un *h*; & le terme de *hourd* ou *heurd*, qui, chez les habitans du païs de Galles & en basse Bretagne, signifie *choc*, ou *agitation*, convient parfaitement au lieu où nous le trouvons employé ici.

S'il y a un promontoire à reconnoître, & qui se fasse remarquer entre la Somme & l'Escaut, c'est celui dont nous avons fait mention sous le nom de Gris-Neff, en parlant de la situation de Wissan. La côte, qui jusqu'à cette pointe avancée dans la mer court directement au nord, s'y replie subitement vers l'orient d'été jusque dans la Zée-lande. Ce sont ces deux gisemens différens dans la côte, qui font du Gris-Neff l'endroit du rivage de la Gaule qui regarde de plus près le rivage de la Grande Bretagne, qui de son côté lui oppose une pointe de terre basse, nommée Denge-Neff. Cette disposition du local dans le Gris-Neff, jointe à la proximité du *portus Itius*, fixe indubitablement le *promontorium Itium* au Gris-Neff; & le terme de *Neff* est propre à plusieurs langues du nord, pour désigner les promontoires.

On croira pouvoir objecter que Ptolémée procédant du sud au nord, place *Itium promontorium* avant que de faire mention de Gésoriacum. Mais, pour reconnoître quelque force dans cette objection, il faudroit trouver dans le local un promontoire qui se distinguât préférablement au Gris-Neff; or, ce promontoire ne se trouve pas. Il faudroit d'ailleurs que la géographie de la Gaule, dans Ptolémée, ne fût pas aussi imparfaite qu'elle l'est, & ne montrât pas autant de désordre

dans les positions qu'on y en trouve, & sur lesquelles nous serions peu éclairés, si la Gaule n'étoit pas la France.

Il est fait mention, dans César, d'un port plus éloigné, *ulterioris portûs*, distant de huit milles de celui où la plus grande partie de sa flotte étoit rassemblée, & dans lequel plusieurs bâtimens de charge étoient retenus par le vent contraire. Or, nous remarquons que les huit milles font la distance de Calais, à l'égard du Blanc-Nest, qui est une des pointes qui forment l'anse de Wissan. Le nom que porte Calais, *Cale*, *Cala*, est proprement appellatif, pour désigner un port; & quoique Calais n'ait été ceint de murailles que par Philippe comte de Boulogne, dans le XIII.e siecle, c'étoit un lieu habité antérieurement.

Après avoir reconnu la situation du *portus Itius*, on doit être curieux de connoître aussi l'endroit où César fit sa descente dans la Grande-Bretagne. Pour acquérir cette connoissance, il suffit, en lisant César, de jetter les yeux sur les circonstances du local. Retraçons en peu de mots ce que dit César de sa navigation dans l'un & dans l'autre trajet. Il part d'abord à la troisieme veille de la nuit, ou environ minuit, & à la quatrième heure du jour il arrive à la côte Britannique, qu'il trouve escarpée & bordée de falaises, de sorte qu'il est obligé de ranger la côte environ huit milles, pour rencontrer un rivage découvert & plat, où la descente soit praticable. Dans le second trajet, César se met en mer par un petit vent de sud-ouest, au coucher du soleil. Abandonné du vent vers le milieu de la nuit, & entraîné par un lit de marée, il reconnoît au point du jour que la terre lui reste à sa gauche, & il faut qu'un retour de marée, & la vigueur avec laquelle ses soldats se servent de la rame, le mettent en état d'arriver vers midi au même endroit du rivage où il avoit abordé en premier lieu.

Si l'on considere ensuite la côte d'Angleterre, on la voit élevée en falaises dont la mer bat le pied, sans presqu'aucune interruption, depuis un endroit nommé Walmer-Castle jusqu'auprès de Hyth, où elle est tout à fait plate, & forme une greve qui permit au soldat Romain de se jetter à la mer pour gagner la terre, malgré l'ennemi qui en défendoit l'approche, selon la narration de César. Cette continuité de côte, bordée de falaises, s'étend dans un espace d'environ seize milles romains. César, dans sa première navigation, a reconnu cette côte Britannique vers le milieu de cet espace, puisqu'il a rangé environ huit milles de côte pour trouver l'endroit propre à faire sa descente. Mais, on voudroit sçavoir

de quel côté il s'eſt déterminé à courir le long de la côte, ou ſur la droite, ou ſur la gauche. Or, nous voyons une circonſtance dans le ſecond trajet, dont il doit réſulter que Céſar a tourné vers la gauche, & du côté de Hyth, plutôt que vers la droite & du côté de Walmer-Caſtle. C'eſt qu'ayant reconnu au point du jour, qu'il laiſſoit la terre à ſa gauche, il lui a fallu naviger en revirant de bord, depuis ce tems-là juſqu'à midi, ſecondé du courant, & ſon monde, ſoldats ainſi que matelots, ſe ſervant de la rame avec vigueur, pour arriver au lieu du débarquement. Comme la connoiſſance de la côte, en giſſant ſur la gauche, ne peut tomber que ſur l'iſle de Thanet, puiſqu'au de-là du promontoire appellé North-Foreland, il n'eût pas été poſſible de voir la terre ſans s'engager dans l'embouchure de la Tamiſe; la côte de Thanet eſt trop voiſine de Walmer-Caſtle, pour qu'on croie qu'une navigation forcée depuis le point du jour juſqu'à midi, & que le courant favoriſoit, n'ait valu qu'environ huit milles, ou moins de trois lieues françoiſes. Ce n'eſt donc pas du côté de Walmer-Caſtle, ou ſur la droite, que Céſar à dirigé ſa route en rangeant la côte, pour faire ſa deſcente ſur un rivage plat & découvert; c'eſt plutôt ſur la gauche, & du côté de Hyth. Nous trouverons ainſi, que depuis le matin juſqu'à midi, dans la ſaiſon d'été qui précédoit l'équinoxe, la navigation aura valu environ vingt-cinq milles romains, ou ſix à ſept lieues marines de vingt au degré, ce qu'on ne doit pas trouver exceſſif.

Entre les autres Bretons d'outre-mer & d'un ſiecle barbare, Ninnius, auſſi décrié par les fables qu'il débite, que Galfridus Monemuthenſis, a écrit que Céſar combattit les Bretons en deſcendant dans leur iſle à Dole, ou, comme on écrit aujourd'hui, Déale. Quoique l'opinion d'un Écrivain auſſi peu judicieux ait été adoptée par pluſieurs auteurs Anglois, & que Cambden ne paroiſſe pas s'en écarter, faute d'avoir diſcuté la matière comme elle vient de l'être; il ſuffira de remarquer que Déale étant beaucoup plus voiſin de la côte de Thanet que Walmer-Caſtle, convient encore moins au lieu du débarquement de Céſar, en vertu des circonſtances expoſées ci-deſſus. Il faudroit ſuppoſer que Céſar, en revirant de bord pour chercher à faire ſa deſcente, ſût parti non du voiſinage de la côte Britannique, qui lui faiſoit connoître le défaut de ſa route, ſelon qu'il le remarque préciſément, mais de la pleine mer, d'une diſtance de plus de dix milles de la pointe de Thanet la plus avancée vers le nord.

Ce qui a ſuivi le débarquement de Céſar ne convient pas

moins à la situation de Hyth, que ce qui précede. Les insulaires, à la vue d'un si grand appareil de guerre, & d'un nombre de bâtimens qui, tout compris, comme le dit César, étoit d'environ huit cens, avoient abandonné le rivage, & s'étoient cachés derrière des hauteurs. Ces lieux élevés, qui déroboient l'ennemi aux yeux de César, regnent effectivement au-dessus de Hyth, & forment une chaîne, dont l'extrêmité rencontre la mer près de Folkestone. Ajoûtons que César, s'étant avancé à environ douze milles dans le païs, rencontre une rivière, derrière laquelle les ennemis s'étant rassemblés, voulurent en vain lui en disputer le passage. Cette distance d'environ douze milles se porte en effet, à partir de Hyth, sur la rivière de Stewr, aux environs d'un lieu nommé Wye, duquel elle continue de couler vers Lanterburi.

La position de Hyth convenoit si bien à un débarquement, que le nom de Hyth ou de Hide, selon Cambden, *portum Saxonibus*, *sive stationem*, *sonat.* L'ancien port étoit autrefois sous un lieu appellé West-Hyth, la mer s'étant retirée depuis quelques siecles d'un rivage où il s'est fait des atterrissemens, & que César, en parlant des precautions qu'il prit pour la conservation de sa flotte, dit être *littus molle & apertum.* Il y a même apparence que ces atterrissemens ont prolongé cette pointe basse, que l'on nomme Denge-ness. Un petit lieu, qui subsiste à côté de West-Hyth, sous le nom de Lyme, nous fait connoitre que West-Hyth, est le *portus Lemanis* de l'Itinéraire d'Antonin, que l'on trouve aussi dans la Table Theodosienne, & qui est cité pareillement dans la Notice de l'Empire. La voie Romaine, qu'indique l'Itinéraire, en partant de Durovernum ou de Cantorberi, est encore subsistante, selon le témoignage de Cambden.

Voilà ce que la combinaison des faits, avec la véritable disposition du local, a fait remarquer, sur un point aussi contesté entre les Sçavans que la situation du *portus Itius*. Le désir de suivre César dans une expédition, qui est la première tentative des Romains sur la grande-Bretagne, met un égal intérêt à connoître le lieu où cet homme supérieur, & dont on ne peut trop étudier les opérations, aborda dans cette isle, qui paroissoit aux anciens séparée du reste du monde, comme Virgile l'a exprimé par ce vers dans sa première églogue.

Et penitus toto divisos Orbe Britannos.

ITONE, *Itone*, Ἰτώνη, (a)

(a) Diod. Sicul. p. 183.

fille de Lyctius, épousa Minos I, & en eut Lycaste.

ITONIA, *Itonia*, Ἰτωνία, (*a*) un des surnoms de Minerve. *Voyez* Minerve Itonia.

ITONIDE, *Itonis*, Ἰτωνὶς, (*b*) le même surnom que celui d'Itonia. *Voyez* Minerve Itonia.

ITURÉE, *Ituræa*, Ἰτουραία, (*c*) contrée d'Asie, située au de-là du Jourdain, dans la Palestine. Elle étoit habitée par les descendans de Jéthur, fils d'Ismaël. Les tribus de Ruben & de Gad, avec la demi-tribu de Manassé, s'établirent auprès de cette contrée.

Les Ituréens se rendirent fameux par leur habileté à se servir de l'arc. Cicéron, dans sa seconde Philippique, en parle comme des plus barbares de tous les hommes, & se plaint que M. Antoine les eût introduits dans la place, & en eût investi le Sénat.

L'Iturée, selon Sanson, étoit un païs situé au de-là du Jourdain, entre Samarie & l'Arabie; & les habitans, selon le même, étoient un peuple mêlé avec les tribus de Dan & de Ruben; de-là vient qu'au premier livre des Paralipomènes, on lit qu'ils donnerent du secours aux enfans de Gad & à ceux de Ruben, contre les Agaréens, c'est-à-dire, contre les Arabes. Du moins, c'est ainsi que Sanson entend ce passage, que d'autres expliquent très-différemment. Saint Luc nous apprend que Philippe, frere d'Hérode, étoit Tétrarque de l'Iturée & de la Trachonitide. Ce sont les deux seuls passages de l'Écriture-Sainte, où il soit fait mention de l'Iturée & des Ituréens. St. Jérôme, apres Eusebe, avoit dit que la Trachonitide étoit le païs situé près du désert qui confine à Bosra, en Arabie.

On ne sçauroit dire bien sûrement, selon le P. Bonfrérius, en quel lieu étoient l'Iturée & la Trachonitide, ni si ces deux noms marquent deux païs distincts l'un de l'autre, ni s'ils étoient dans les bornes qui renfermoient les Israëlites. Il y a des Auteurs qui ne distinguent point ce païs; de ce nombre est Ortélius, qui croit que l'Iturée & la Trachonitide étoient la même chose que la Pérée. Eusebe, aux mots *Iturea* & *Trachonitis*, est du même sentiment. Cependant, il vaut mieux distinguer l'Iturée de la Trachonitide, & ces deux contrées de la Pérée. Qu'elles fussent differentes de la Pérée, cela se prouve par le témoignage de Josephe, qui étend toute la Pérée depuis Pella jusqu'au païs des Moabites, qui étoit tout ce que les

(*a*) Tit. Liv. L. XXXVI. c. 20.

(*b*) Plut. Tom. I. p. 400.

(*c*) Genes. c. 25. v. 15. Paral. L. I. c. 5. v. 18. *& seq.* Luc. c. 3. v. 1. Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 15, 455, 456, 539. de Bell. Judaic. p. 833. *& seq.* Strab. p. 755, 756. Plin. T. I. p. 266. Lucan. L. VII. v. 514 *& seq.* Hirt. Pans. de Bell. Afric. p. 766. Cicer. Philipp. II. c. 43

Israëlites possédoient au de-là du Jourdain; or, il n'y a personne qui étende l'Iturée & la Trachonitide jusqu'aux Moabites. Ajoûtons que toute l'Iturée & la Trachonitide étoient hors des limites des Israëlites. Joséphe nous apprend que les Trachonites étoient étrangers, lorsqu'il dit que les habitans de la Trachonitide descendoient de Hus ou Uses, fils d'Aram. Il dit que les Trachonites étoient un peuple accoûtumé au brigandage, qui n'avoit ni ville ni terres labourées, mais qui demeuroit dans des cavernes, à la manière des bêtes; c'est ce que personne ne dira des Israëlites.

L'Iturée n'étoit pas non plus de leurs limites, comme on le conclut du passage des Paralipomènes cité ci-dessus. Le voici en Latin: *Filii Ruben & Gad & dimidiæ tribus Manasse, viri bellatores, scuta portantes & gladios, & tendentes arcum, eruditique ad prælia, quadraginta quatuor millia & septingenti sexaginta, procedentes ad pugnam dimicaverunt contra Agareos; Iturai verò & Naphis & Nodab præbuerunt eis auxilium.* Toute la difficulté du passage consiste dans une équivoque, qui se trouvera également dans la traduction. » Les » enfans de Ruben, de Gad » & de la demi-Tribu de Manassé, tous gens de guerre, » portant le bouclier & l'épée, » tirant de l'arc, & dressés au » combat, au nombre de quarante-quatre mille sept cens » soixante, s'avancerent en » ordre de bataille, & firent » la guerre aux Agaréens; les » Ituréens, ceux de Naphis & » de Nodab, leur donnerent du » secours. « Ce mot *eis* en Latin, ou *leur* en François, est équivoque; il semble laisser incertain, si c'est aux enfans d'Israël, ou aux Agaréens, que les Ituréens donnerent du secours. Sanson l'entend des premiers; mais, M. de Saci, le P. Bonfrérius, M. le Clerc, & quantité d'autres Sçavans, l'entendent des Agaréens, à qui ces Ituréens s'étoient joints; & cela est non-seulement plus conforme à ce qui suit ce passage, mais même à leur origine; car, ils descendoient d'Ismaël, aussi-bien que les Agaréens, & il étoit naturel qu'ils les assistassent contre les Israëlites. Mais, ce qui prouve invinciblement que les Ituréens n'étoient pas compris dans le peuple d'Israël, c'est qu'au rapport de Joséphe, Aristobule, roi des Juifs, porta la guerre chez les Ituréens, & les força de recevoir la circoncision & les autres cérémonies Judaïques.

L'Iturée & la Trachonitide étoient deux païs différens l'un de l'autre, au jugement du P. Bonfrérius. Saint Luc les distingue assez, en disant que Philippe étoit Tétrarque de l'Iturée & de la Trachonitide. Outre cela, Strabon les distingue aussi, en disant que le nom de Trachonitide venoit de celui des montagues où ces peu-

ples habitoient. Il place ces montagnes au de-là de Damas & des extrêmités du Liban & de l'Anti-Liban ; & ensuite parlant des Ituréens, il ajoûte : » Le » païs des montagnes est occupé » par les Ituréens & les Ara- » bes. « Christian Adrichomius distingue aussi ces païs ; mais, il se trompe en ce qu'il met les Ituréens en de-çà du Jourdain, au lieu que l'un & l'autre peuple semble avoir demeuré dans les montagnes au de-là de Damas.

ITURÉENS, *Ituræi*, Ἰτυραῖοι, les habitans de l'Iturée. *Voyez* Iturée.

ITURIUS, *Iturius*, (*a*) l'un des cliens de Junia Silana, se joignit à sa patrone pour accuser Agrippine, mere de Néron. Mais, cette Princesse s'étant justifiée, fit exiler ceux qui avoient voulu la perdre. Iturius resta dans son exil, jusqu'à la mort d'Agrippine, qui arriva vers l'an de Jesus-Christ 59. Il fut alors rappellé par Néron, avec tous ceux qu'Agrippine avoit fait exiler.

ITYLE, *Itylus*, Ἴτυλος, (*b*) fils de Zéthus & d'Ædo, fut tué par mégarde par sa propre mere. *Voyez* Ædo.

Il y en a qui font Ityle fils de Philomele. Celle-ci est la même qu'Ædo.

ITYMONÉE, *Itymoneus*, (*c*) fils d'Hypirochus, regnoit en Elide. Nestor étant venu ravager les terres des Éléens, & emmenant leurs troupeaux, Itymonée marcha contre lui. Mais, Nestor l'attaqua à la tête de ses troupes, & le renversa mort à ses pieds. Ses soldats, qui n'étoient que des bergers, saisis de frayeur, se dissiperent ; & les gens de Nestor firent-là un grand butin ; car, ils emmenerent cinquante troupeaux de bœuf, autant de troupeaux de moutons, avec un nombre infini d'autres troupeaux, & cent cinquante cavales, la plûpart avec leurs poulains ; & la nuit ils rentrerent ainsi victorieux dans Pylos.

ITYRÉENS, *Ityrei* ; c'est ainsi que dans quelques éditions on lit ce nom au lieu d'Ituréens. Cette dernière leçon est la véritable. *Voyez* Ituréens.

ITYS, *Itys*, (*d*) fils de Térée, roi de Thrace, & de Progné. Cette Princesse, voulant se venger de son mari, qui avoit fait violence à Philomele sa sœur, tua son fils Itys, le mit en pièces, le fit cuire, & le servit ensuite à Térée dans un festin qu'elle lui donna à l'occasion de quelque fête que l'on célébroit en l'honneur de Bacchus. Il y en a qui mettent ce meurtre sur le compte des fem-

(*a*) Tacit. Annal. L. XIII. c. 19. & *seq.* L. XIV. c. 12. Crév. Hist. des Emp. T. II. p. 265. & *suiv.*

(*b*) Homer. Odyss. L. XIX. v. 462.

(*c*) Homer. Iliad. L. XI. v. 670. & *seq.*

(*d*) Horat. L. IV. Ode 11. v. 5. Ovid. Metam. L. VI. c. 10. & *seq.* Myth. par M. l'Abb. Ban. T. VIII. p. 5. & *suiv.*

mes de Thrace, ce qui est plus vraisemblable.

Les Mythologues disent qu'Itys fut métamorphosé en faisan ou en chardonneret.

ITYS, *Itys*, (*a*) capitaine Troyen, qui tomba sous les coups de Turnus.

IU

IULE, *ou* Iulus, *Iulus*, Ἴουλος, (*b*) surnom, ou, selon quelques-uns, un des noms d'Ascagne. *Voyez* Ascagne.

IULE, *ou* Iulus, *Iulus*, (*c*) Ἴουλος fils d'Ascagne. Après la mort d'Ascagne, il sembloit que le royaume des Latins dût appartenir à Iule comme à son fils aîné. Cependant, la nation lui préféra Sylvius pour plusieurs raisons, dont la principale fut, que Sylvius étoit fils de Lavinia, seule héritière de Latinus leur Roi. Cette affaire souffrit de grandes difficultés. Pour appaiser Iulus, on lui accorda un sacerdoce, dignité plus tranquille & plus assurée que la royauté. La maison Julia la plus grande & la plus illustre de toutes celles que je connois, dit Denys d'Halicarnasse, jouit encore aujourd'hui de ce sacerdoce. *Voyez* Ascagne.

IULIS, *Iulis*, Ἰουλίς, (*d*) ville de l'isle de Cée. Lorsque Pompée alloit en Asie, il vint dans cette ville; & il arriva, comme il y entroit, qu'une dame des plus distinguées & décrépite, après avoir dit à ses citoyens, pourquoi il falloit qu'elle mourût, prit la résolution de s'empoisonner, & regarda comme une faveur que Pompée honorât sa mort de sa présence. Ce personnage, aussi poli que vertueux, se crut obligé de lui donner cette satisfaction. Il se rendit donc chez cette dame, & comme il étoit un des plus éloquens hommes de son siecle, il employa beaucoup de discours, mais inutilement, pour la détourner de son dessein. Cette femme, âgée de quatre-vingt-dix ans, ayant autant de force de corps que de courage, couchée sur un lit plus paré qu'il ne l'étoit d'ordinaire, & appuyée sur le coude, lui parla ainsi: » Puisses-» tu, Pompée, être plutôt favo-» risé des Dieux que je vais » voir, que de ceux que je » laisse, puisque tu daignes me » regarder mourir, après avoir » fait tous tes efforts pour m'en » empêcher. Pour moi qui ai » toujours eu la fortune fa-» vorable, de crainte qu'en vi-» vant trop long-tems, je » n'en essuie un revers fâcheux, » je change ce peu de vie qui » me reste avec la fin la plus » heureuse du monde, laissant » après moi deux filles, &

(*a*) Virg. Æneid. L. IX. v. 574.
(*b*) Virg. Æneid. L. I. v. 271.
(*c*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XVI. p. 412.
(*d*) Plut. T. I. p. 846. Strab. p. 486. Valer. Maxim. L. II. c. 6. Plin. T. I. p. 213. Ptolem. L. III. c. 15.

» ſept de leurs enfans en parfaite ſanté. » Elle n'eut pas plutôt achevé ces paroles, qu'elle exhorta les ſiens à la paix, leur diſtribua ce qu'elle avoit de bien, & donna par préciput à ſa fille aînée, ſes parures & ſes Dieux domeſtiques. Elle prit alors d'une main aſſurée, la coupe où l'on avoit préparé le poiſon, & en ayant répandu par offrande quelques gouttes en l'honneur du dieu Mercure, qu'elle prioit de lui être favorable, & de la conduire par le meilleur chemin au ſéjour des ames bienheureuſes, elle avala courageuſement ce breuvage mortel. Elle avertiſſoit de tems en tems de quelles parties de ſon corps le venin ſe ſaiſiſſoit ; mais, comme elle ſentit que ſon cœur étoit près de ſuccomber à ſa violence, elle déſira que ſes filles, pour dernier office, lui vinſſent fermer ſes yeux. Les Romains furent tellement attendris de ce ſpectacle, que fondant en larmes, ils furent contraints de ſe retirer.

La ville d'Iulis fut la patrie de Simonide, poëte Lyrique, & de Bacchylide qui étoit ſon couſin. Eraſiſtrate le médecin & Ariſton, Philoſophe Péripatéticien & l'Emule de Bion le Boryſthénite y étoient auſſi nés.

Les habitans avoient pour maxime *que quiconque ne ſçauroit bien vivre, peut bien mourir.* Conformément à cette maxime, quand on avoit atteint l'âge de ſoixante ans, on étoit mis à mort, afin que les autres euſſent ſuffiſamment de quoi vivre. On ajoûte même qu'un jour qu'ils étoient aſſiégés par les Athéniens, il fut rendu un décret qui condamnoit à mort les plus âgés d'entre les citoyens ; & l'âge auquel ils devoient mourir, étoit fixé par ce décret. Cela fit que les Athéniens leverent le ſiege.

La ville étoit ſituée ſur une montagne, à vingt-cinq ſtades de la mer.

I X

IXION, *Ixion*, Ἰξίων, (*a*) Prince que les fables des Poëtes ont rendu extrêmement célebre.

On trouve dans ſa généalogie, comme dans toutes celles de ce tems-là, tant de contradictions, qu'il eſt aiſé de juger que les Annales des ſiécles Héroïques étoient fort incertaines. Hygin prétend qu'Ixion devoit le jour à un certain Léonte dont il ignore l'hiſtoire. Euripide dit qu'il étoit fils de Phlégyas ; c'étoit apparemment ce Roi de Phocide qu'on a condamné au Tartare pour

(*a*) Horat. L. III. Ode 8. v. 17. Lucian. T. I. p. 311, 355, 393. T. II. p. 842. Plut. T. I. p. 795. Tzetz. Chil. 7. Hiſt. 99. Diod. Sicul. pag. 189. Ovid. Métam. L. IV. c. 5. Virg. Georg. L. III. v. 38. L. IV. v. 484. Æneid. L. VI. v. 601. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. V. p. 37, 38. Tom. VI. p. 314. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. Tom. VII. p. 165.

avoir brûlé le temple d'Apollon de Delphes. Il y a des Auteurs qui le font descendre de Jupiter ou de Mars. Eschile, & après lui Diodore de Sicile, lui donnent pour pere Antion. Cette variété de sentimens prouve peut-être qu'il y a eu plusieurs Princes qui ont porté le même nom; mais, comme on les connoissoit peu, on a réuni leurs aventures dans la personne de celui dont nous entreprenons d'expliquer la fable. Prenons d'abord pour guide Diodore de Sicile, qui l'a mieux éclaircie que les autres.

Ixion, après la mort d'Antion son pere, qui régnoit sur les Lapithes dans un canton de la Thessalie, monta sur le trône, & établit sa demeure à Larisse aux environs du mont Pélion. Ixion, ayant épousé Clia, ou Dia fille d'Eionée, ou de Deionée dont il eut Pirithoüs, se brouilla avec son beau-pere, pour le sujet dont nous allons parler. La coûtume des Anciens dans leurs mariages étoit bien différente de celle du siècle où nous vivons; on faisoit de gros avantages aux filles qu'on vouloit épouser, & même à leurs parens, & il est bien rare aujourd'hui qu'on en épouse sans dot. Homère & plusieurs autres parlent de cet usage, & plût à Dieu qu'il durât encore à présent. Que de filles qui gémissent sous les loix d'un célibat involontaire, trouveroient des époux qui les rendroient heureuses, à moins que l'avarice de ces époux ne les précipitât dans les malheurs où tomba Ixion!

Son beau-pere, l'ayant souvent sollicité d'accomplir les promesses qu'il lui avoit faites en épousant sa fille, & voyant qu'il ne faisoit que l'amuser par de belles paroles, lui fit un jour enlever ses jumens qui paissoient à la campagne. Ixion, piqué au vif de cet affront, feignit de vouloir entrer en accommodement avec lui, & l'invita à un festin. Déionée se rendit à Larisse, & y fut reçu avec beaucoup de magnificence; mais, Ixion ayant fait creuser à l'entrée de la salle où l'on devoit manger, une fosse où il avoit fait jetter beaucoup de bois & de charbons ardens, Déionée à qui il donnoit le pas par honneur, y tomba & y perdit la vie. Tout le monde eut horreur de ce crime; & comme il étoit alors sans exemple, on n'avoit point de formulaire pour l'expier. En vain, Ixion sollicita tous les Princes de la Grece, personne ne voulut même lui accorder les droits de l'hospitalité, & il erra long-tems sans trouver aucun asyle.

Ici commencent les fables des Poëtes, car les évenemens de ces tems héroïques sont toujours enveloppés de fictions. On dit donc que ce Prince, ainsi abandonné de tout le monde, eut recours à Jupiter, qui en eut pitié, le reçut dans le ciel, & lui permit de manger à la table des Dieux. Un bienfait si signalé

ne servit qu'à faire un ingrat & un téméraire. Touché des charmes de la reine des Cieux, Ixion eut l'insolence de lui déclarer sa passion. La févere Junon, offensée de la témérité de ce Prince, alla sur le champ en informer Jupiter, qui crut d'abord que c'étoit un piege qu'elle lui tendoit contre Ixion, qui passoit pour être son fils. Il sçavoit ce qu'il en avoit coûté à Callisto, au jeune Arcas, & à quelques autres; ainsi, avant que de faire aucun éclat, il voulut s'éclaircir par lui-même d'une chose qui intéressoit si fort son honneur. Pour y réussir plus sûrement, il forma avec une nuée un phantôme qui ressembloit parfaitement à Junon, & fit paroître ce phantôme en un lieu particulier où Ixion s'étant trouvé, fit voir à Jupiter qu'il ne tenoit pas à lui que le pere des Dieux ne reçût l'affront qu'il avoit fait à tant d'autres maris. Jupiter, qui n'étoit pas rigoureux sur cet article, & voyant que la chose n'étoit sçue de personne, eut pitié de cet insensé à qui le Nectar & l'Ambrosie avoient un peu dérangé la raison, & se contenta de le chasser de la Cour céleste, & de le renvoyer en terre. Mais, ayant vu dans la suite qu'il se vantoit par-tout de l'avoir déshonoré, il le frappa d'un coup de foudre & le précipita dans le Tartare, où il ordonna à Mercure d'aller l'attacher à une roue environnée de serpens, qui devoit tourner sans relâche.

C'est ainsi que les Poëtes ont écrit cet évenement, qu'il est aisé de débarrasser des circonstances fabuleuses qui l'environnent. La plûpart des Princes prenoient autrefois le nom de Jupiter; il étoit presque synonyme avec le nom de Roi. Les Reines leurs femmes s'appelloient Junon, leur cour étoit le ciel, & leurs tables où étoient assis les Princes leurs enfans, étoient la table des Dieux. Ainsi, on voit qu'on a voulu nous apprendre par cette fable, que quelque Prince, surnommé Jupiter, voulut bien accorder au Roi des Lapithes l'hospitalité que tous ses voisins lui refusoient, & que pendant qu'il songeoit à l'expier de son crime, ce Prince ingrat étoit devenu amoureux de la Reine, à la place de laquelle le mari, pour s'assurer de la témérité de son hôte, avoit mis une esclave. Celui-ci s'étant vanté dans la suite d'avoir rendu la Reine sensible à sa tendresse, le Roi l'avoit chassé de sa cour, & il avoit mené depuis une vie fort triste & inquiete, haï & méprisé de tout le monde.

Le supplice de ce Prince n'est qu'une parabole ingénieuse qui exprime son caractere. On a voulu marquer par les serpens qui environnoient la roue, les remords d'une conscience agitée du souvenir d'un crime affreux, & par le mouvement éternel de la roue, l'inquiétude continuelle où ce Prince vécut

depuis son parricide, cherchant par-tout le repos dont il ne pouvoit jouir, & trouvant tous les jours dans le fond de son cœur de nouveaux motifs de se fuir lui-même. Lorsque Proserpine fit son entrée au royaume de Pluton, ce malheureux Prince fut délié pour la première fois.

Le supplice d'Ixion fait ressouvenir, pour le dire en passant, d'une chose fort singulière que Lampridius raconte de l'Empereur Héliogabale. Ce Prince appelloit les Parasites ses Ixions, & les faisant attacher à une de ces roues dont on se sert pour élever de l'eau, *rota aquaria*, que l'on faisoit tourner en sa présence avec beaucoup de rapidité, il prenoit un plaisir singulier à les voir tantôt suspendus en l'air, tantôt enfoncés dans l'eau.

On ne sçait pas, au reste, le vrai nom du Prince qui expia Ixion; car, on n'adoptera pas ici le sentiment de Tzetzès qui le nomme Pharaon, sans nous avertir sur quelle autorité il fonde sa conjecture, ce nom n'étant guere connu en Grece. On ignore aussi quelles furent les autres aventures de ce Prince, & de quelle sorte il mourut. Peut-être qu'un coup de foudre termina ses jours, & donna lieu de dire que Jupiter l'avoit ainsi précipité dans le Tartare; car, c'étoit dans ces tems-là une tradition reçue que ceux qui avoient une fois goûté le Nectar des Dieux, ne pouvoient mourir que d'un coup de tonnerre.

L'époque du règne de ce Prince n'est pas difficile à trouver; Eusebe la place au tems d'Égée, roi d'Athènes, & d'Atrée & de Thieste, rois de Mycènes, c'est-à-dire, deux générations, ou 60 ans avant la guerre de Troie, l'an mille deux cens quarante avant Jesus-Christ. Et cette date paroît assez prouvée, puisque Pirithoüs son fils étoit contemporain de Théfée, & que Polypetes son petit-fils commandoit, au rapport d'Homère, les Lapithes, pendant que les Grecs assiégeoient cette ville.

Il faut prendre garde de ne pas confondre cet Ixion avec un autre Prince de ce nom, du sang des Héraclides, qui regna à Corinthe après la mort de son pere Aletès, pendant 57 ans selon Eusebe, ou trente-sept seulement si nous en croyons le Syncelle

Du commerce d'Ixion avec la nuée que Jupiter avoit mise à la place de Junon, étoient nés les Centaures, ces monstres demi-hommes & demi-chevaux si célebres dans les Histoires fabuleuses, quoique Pindare, qui avoit suivi une autre tradition, dise qu'ils étoient fils d'Iperphiale qui avoit été le fruit de cette intrigue.

IXION, *Ixion*, Ἰξίων, nom d'un Grammairien, qui s'acquit quelque célébrité.

IXION, *Ixion*, (a) sorte

(a) Deuter. c. 14. v. 13.

d'oiseau, dont il est parlé dans le Deutéronome. Moïse le met au nombre des oiseaux impurs. C'est une espece de vautour, qui est blanc, & dont la vue est fort perçante. Saint Jérôme a rendu dans le Lévitique par Milan, le terme Hébreu qu'il traduit ici par Ixion. Ce terme Hébreu est *raah*, ou *daah*; les copistes, ayant confondu le *resch* avec le *daleth*, ont écrit *raah* dans le Deutéronome, & *daah* dans le Lévitique.

IXIONIDE, *Ixionides*, nom que les Poëtes donnent à Pirithoüs, parce qu'il étoit fils d'Ixion.

I Y

IYNX, *Iynx*, Ἴυγξ, (a) sorte d'oiseau, dont il est parlé dans Xénophon.

I Z

IZATE, *Izates*, Ἰζάτης, (b) fils de Monobaze, roi des Adiabéniens. Hélene sa mere étoit en même-tems sœur & femme de Monobaze, qui touché d'une violente passion pour elle, avoit voulu l'épouser. Cette Princesse étant devenue grosse, on dit que son mari, pendant qu'il étoit couché & endormi auprès d'elle, & qu'il avoit la main sur son ventre, entendit une voix qui lui commanda de l'ôter de peur de blesser cet enfant qui ayant été conçu par une conduite particulière de Dieu, devoit être très-heureux. Il s'éveilla tout troublé, raconta à sa femme ce qu'il avoit entendu; & quand l'enfant fut venu au monde, il lui donna le nom d'Izate. Il avoit déjà eu un autre fils de cette Princesse, nommé Monobaze comme lui, & il en avoit aussi d'autres de ses autres femmes. Mais, sa tendresse pour Izate étoit si grande qu'il n'y avoit personne qui ne remarquât que quand il auroit été unique, il ne l'auroit pas aimé davantage.

Ce grand amour du Roi pour Izate donna une extrême jalousie à ses freres. Ils ne pouvoient souffrir qu'il le préférât à eux; & ce Prince ne pouvoit leur sçavoir mauvais gré d'être touchés d'un sentiment qui ne procédoit pas de malice, mais seulement du désir que chacun avoit de tenir la première place dans son cœur. Pour tirer Izate du péril que cette haine de ses freres lui donnoit sujet d'appréhender pour lui, il l'envoya avec de riches présens à Abennérigus, roi de Charax-Spasin, & le lui recommanda extrêmement. Ce Prince le reçut très-bien, & le prit en si grande affection qu'il lui donna en mariage la Princesse Samaco sa fille, avec une province de grand revenu.

Cependant, Monobaze étant fort âgé, & voyant qu'il lui restoit peu de tems à vivre,

(a) Xenoph. p. 786.

(b) Joseph. de Antiq. Judaic. pag. 683. & seq. de Bell. Judaïc. pag. 964. Tacit. Annal. L. XII. c. 14. Crév. Hist. des Emp. T. II. p. 201, 207.

désira avant que de mourir, de voir encore une fois ce fils qui lui étoit si cher. Il envoya chercher Izate, lui donna toutes les marques de l'affection la plus tendre que puisse avoir un pere, & une province nommée Céron très-fertile en plantes odoriférantes. Izate y demeura jusqu'à la mort du Roi son pere. Alors, la reine Hélene sa mere, après avoir assemblé tous les Grands & tous les Chefs des gens de guerre, leur dit : » Vous n'ignorez pas sans dou» te que le feu Roi mon Sei» gneur a voulu avoir Izate » pour son successeur, comme » l'en jugeant le plus digne. » Mais, je désire de sçavoir sur » cela vos sentimens, parce que » je ne sçaurois croire un Prin» ce heureux, s'il ne monte sur » le trône par un consente» ment général qui le fasse re» gner dans le cœur de tous ses » sujets. «

Cette sage Princesse ayant parlé de la sorte, tous se prosternerent devant elle selon la coûtume de leur nation, & lui répondirent qu'ils ne pouvoient ne point approuver la résolution prise par le feu Roi ; & que puisqu'il avoit préféré Izate à ses freres, ils lui obéiroient avec joie ; qu'ils feroient même si elle le vouloit, mourir tous ses freres & tous ses proches pour lui assurer la couronne & le délivrer de toute crainte, lorsqu'il ne resteroit plus personne dont la haine & la jalousie la lui pussent contester. La Reine les remercia de tant d'affection qu'ils lui témoignoient à elle & à Izate, & leur dit qu'elle ne croyoit pas à propos de rien entreprendre contre ses freres jusques à ce qu'il fût venu, & que l'on eût vu quel étoit son sentiment sur leur sujet. Ils l'approuverent ; mais, ils la prierent de trouver bon qu'ils les retinssent prisonniers jusques à son retour, afin qu'ils ne pussent rien entreprendre contre lui en son absence, & de donner cependant la conduite du royaume à quelqu'un en qui elle pût prendre une entière confiance. Cette Princesse mit ensuite la couronne sur la tête de Monobaze frere aîné d'Izate, lui donna l'anneau sur lequel étoit gravé le cachet du feu Roi & l'habit royal, avec pouvoir d'agir en qualité de Viceroi jusques à l'arrivée d'Izate ; & il ne fut pas plutôt venu que Monobaze lui remit toute l'autorité entre les mains.

Pendant qu'Izate, avant son avenement à la couronne, demeuroit dans le château de Charax-Spasin, un marchand Juif nommé Ananias instruisit quelques Dames de la Cour dans la connoissance du vrai Dieu, leur persuada de lui rendre le même culte que les Juifs; & ayant eu par leur moyen de l'accès auprès d'Izate, il l'avoit porté à entrer dans les mêmes sentimens. Ainsi, lorsque le Roi son pere l'envoya chercher pour le voir avant que de mourir, il obligea Ananias de l'ac-

compagner dans ce voyage, & il arriva qu'un autre Juif instruisit aussi en ce même tems la reine Hélène de la religion Judaïque, & la porta à l'embrasser. Comme Izate étoit donc entré dans un esprit de piété, il ne put, au milieu de sa joie d'avoir été établi Roi par un consentement général de tous les Grands, voir qu'avec beaucoup de douleur ses freres & ses proches dans les liens. Il trouvoit qu'il y avoit de la cruauté à les faire mourir ou à les retenir prisonniers, & il avoit sujet d'appréhender que s'il les remettoit en liberté, ils ne cherchassent à se venger de l'injure qu'ils avoient reçue. Pour trouver un milieu entre ces deux extrêmités, il en envoya une partie à Rome avec leurs enfans, qu'il donna en ôtages à l'empereur Claude, & une autre partie aussi en ôtages à Artabane, roi des Parthes.

Lorsque ce vertueux Prince sçut que la Reine sa mere étoit affectionnée comme lui à la religion des Juifs, il ne crut pas devoir différer davantage à la professer; & comme il croyoit ne pouvoir être véritablement Juif s'il ne se faisoit circoncire, il s'y résolut. Mais, cette Princesse l'ayant sçu, tâcha de l'en détourner en lui représentant le péril où il se mettroit par le mécontentement qu'en recevroient ses sujets, qui ne pourroient sans doute souffrir de le voir ainsi passer dans une religion étrangère & d'avoir un Juif pour Roi. Ces raisons ralentirent un peu son désir & il les dit à Ananias, qui dans l'appréhension qu'il eut que si la chose étoit découverte on ne le punît comme en étant l'auteur, les approuva si forr qu'il lui répondit que s'il ne s'y rendoit pas il seroit obligé de le quitter, & ajoûta qu'il n'étoit point besoin de se faire circoncire pour rendre à Dieu le culte auquel la religion des Juifs l'obligeoit, parce que ce culte étant plus intérieur qu'extérieur il lui pardonneroit sans doute de n'avoir pas accompli cette cérémonie de la loi, pour éviter que ses sujets ne se portassent à une révolte. Ainsi, Ananias ayant confirmé ce que la Reine avoit dit au Roi, ce Prince en demeura persuadé en quelque sorte, mais non pas entièrement.

Quelque tems après, un autre Juif vint de Galilée; & lorsqu'il alla saluer le Roi, l'ayant trouvé lisant les livres de Moïse, il lui dit : » Ignorez-» vous, Sire, quelle est l'in-» jure que vous faites à la loi, » & par la loi à Dieu même? » Croyez-vous donc qu'il suf-» fise de sçavoir ses Comman-» demens sans les pratiquer? » Et voulez-vous toujours de-» meurer incirconcis? Que si » vous ne sçavez pas encore » que la loi ordonne de se faire » circoncire, lisez-là, & vous » y verrez que l'on ne peut y » manquer sans impiété. « Le Roi fut si touché de ces paroles

que sans différer davantage, il se retira dans une chambre, envoya chercher un chirurgien, & se fit circoncire. Aussi-tôt après, il fit venir la Reine sa mere & Ananias, & leur dit ce qu'il avoit fait. Jamais effroi ne fut plus grand que le leur, parce qu'ils craignoient que ses sujets ne pouvant souffrir d'être commandés par un Prince d'une religion contraire à la leur, cette action ne lui fit perdre son royaume, & parce qu'ils appréhendoient aussi pour eux-mêmes comme lui ayant inspiré ces sentimens. Mais Dieu, dit Josephe, ne délivra pas seulement ce religieux Prince de tous les périls dont il sembloit être menacé; il en délivra aussi ses enfans, lorsque les choses paroissoient les plus désespérées, & fit voir qu'il n'y a point de graces que ceux qui mettent toute leur confiance en lui seul, ne doivent attendre pour récompense de leur piété.

La reine Hélène, voyant que par une conduite toute particulière de Dieu, le roi Izate son fils jouissoit d'une profonde paix, & que son bonheur n'étoit pas moins admiré des étrangers que de ses sujets, désira d'aller adorer sa suprême Majesté & lui offrir des sacrifices dans le plus célebre de tous les temples bâti à son honneur dans Jérusalem. Son fils ne lui en donna seulement pas la permission avec joie; il l'accompagna même durant une partie du chemin, & elle arriva à Jérusalem avec un superbe équipage & une grande quantité d'argent. Son arrivée fut très-avantageuse aux habitans, parce que la famine y étoit alors si grande que plusieurs mouroient de nécessité. Cette Reine pour y remédier envoya acheter quantité de bled à Alexandrie, & de figues seches dans l'isle de Cypre, les fit distribuer aux pauvres, & s'acquit ainsi parmi les Juifs la réputation de bonté & de magnificence que méritoit une si grande charité. Le Roi son fils n'en eut pas moins qu'elle; car, ayant appris que la famine continuoit, il envoya de grandes sommes aux principaux de Jérusalem pour les employer au soulagement des pauvres. Mais, nous parlerons dans la suite des bienfaits dont Jérusalem fut redevable à ce Prince & à cette Princesse.

Artabane, roi des Parthes, sçachant que tous les Grands de son royaume avoient conspiré contre lui, ne crut pas y pouvoir demeurer en sûreté, & résolut d'aller trouver le roi Izate pour prendre conseil de lui sur ce qu'il auroit à faire, & tâcher même par son moyen de se rétablir dans ses États. Ainsi, il partit avec ses proches & ses principaux serviteurs dont le nombre étoit d'environ mille personnes. Il rencontra Izate en chemin, & n'eut pas de peine à connoître par sa suite que c'étoit lui; mais, Izate ne le connut point. Artabane se prosterna devant lui, selon la coûtu-

me de son païs, & lui parla en ces termes : » Ne me méprisez » pas, vertueux Prince, parce » que vous me voyez en état » de suppliant, & qu'ayant été » contraint d'abandonner mon » royaume, un si grand chan- » gement de fortune me réduit » à implorer votre secours. » Pensez plutôt au peu de fon- » dement que l'on doit faire sur » les grandeurs de la terre, & » faites réflexion sur vous-mê- » me en considérant à quels » accidens nous sommes expo- » sés ; car, peut-on refuser de » m'assister dans la vengeance » du crime de mes sujets, sans » fortifier l'audace & la révolte » des autres peuples contre » leurs Rois? « Artabane ayant parlé de la sorte avec un visage triste, & ses larmes ayant accompagné ses paroles, Izate qui ne pouvoit plus alors ignorer sa qualité, descendit de cheval & lui répondit : » Prenez » courage, grand Prince, & » ne vous laissez pas abattre à » votre mauvaise fortune com- » me si elle étoit sans remede. » J'espere que vous la verrez » bientôt finir, & vous trou- » verez en moi un ami & un » allié encore beaucoup plus » affectionné & plus fidele que » vous ne vous l'êtes promis ; » car, ou je vous rétablirai » dans votre royaume, ou je » vous céderai le mien. « Après avoir ainsi parlé, il fit monter Artabane sur son cheval, & vouloit le suivre à pied pour rendre cet honneur à un Roi qu'il reconnoissoit être un plus grand Prince que lui. Mais, Artabane ne le put souffrir ; il jura par toute la prospérité qui pourroit jamais lui arriver, qu'il descendroit de cheval si Izate n'y remontoir, & ne marchoit devant lui. Ainsi, il s'y trouva obligé, & le conduisit dans son palais, où il n'y eut point d'honneur qu'il ne lui rendît. Il lui donnoit toujours la première place dans les assemblées & dans les festins, parce qu'il ne le considéroit pas dans l'état où il étoit alors, mais dans celui où il s'étoit vu, & se représentoit sagement qu'il n'y avoit point de malheurs dans lesquels tous les hommes ne pussent tomber.

Il écrivit ensuite aux plus grands des Parthes pour les exhorter à rentrer dans l'obéissance, & leur engageoit en même tems sa parole avec promesse de la confirmer par un serment s'ils le désiroient, que ce Prince oublieroit tous le passé. Ils lui répondirent qu'ils voudroient pouvoir le faire, mais que cela ne leur étoit plus possible, parce qu'ils avoient mis la couronne sur la tête de Cinname, & qu'ils ne pourroient la lui ôter sans exciter une grande guerre civile. Cinname, ayant appris ce qui se passoit, fut touché d'un tel sentiment de reconnoissance de ce qu'il avoit été élevé auprès d'Artabane, que comme il étoit très-généreux, il lui écrivit qu'il pouvoit sur sa parole revenir en toute assurance ; qu'il

l'en conjuroit, & qu'il remettroit de tout son cœur entre ses mains le sceptre dont il avoit été honoré. Artabane n'eut point de peine à se résoudre de se fier à lui. Il partit; Cinname vint le recevoir, se prosterna devant lui, le salua en qualité de Roi, & ôta le diadême de dessus son front pour le mettre sur le sien. Ainsi, Artabane recouvra son royaume par l'assistance d'Izate. Il n'oublia pas l'obligation qu'il lui avoit; les plus grands honneurs qu'il lui pouvoit faire, témoignerent sa reconnoissance; car, il lui permit de porter la tiare droite & de coucher dans un lit d'or, ce qui n'appartenoit qu'aux Rois des Parthes, & lui donna une province nommée Nisibe qui avoit été autrefois au roi d'Arménie.

Après la mort d'Artabane, Bardane, ou selon Josephe, Vardane, son fils & son successeur, voulut engager le roi Izate à se joindre à lui pour faire la guerre aux Romains; mais, il ne put le lui persuader, parce qu'il connoissoit trop leur puissance pour croire qu'il fût en état de réussir dans cette entreprise; cependant, il avoit envoyé cinq de ses fils à Jérusalem pour y apprendre la langue des Juifs & s'instruire de leurs coûtumes, dans le même tems que la reine Hélène sa mere y étoit allée adorer Dieu dans le temple, ainsi que nous l'avons dit. Ce sage Prince fit même tout ce qu'il put pour détourner Bardane de cette entreprise, en lui représentant combien des ennemis tels que les Romains étoient redoutables; mais, au lieu de bien recevoir ses avis, il en fut si offensé qu'il lui déclara la guerre à lui-même. Dieu qui protégeoit Izate le garantit de ses efforts; car, lorsque les Parthes virent que Bardane avoit résolu d'attaquer les Romains, ils le tuerent, & mirent en sa place Gotarze son frere qui fut aussi quelque tems après tué en trahison; & Vologese son frere lui succéda.

Cependant, Monobaze frere du roi Izate, & ses proches, voyant que sa piété envers Dieu le rendoit le plus heureux de tous les Princes, penserent à abandonner comme il avoit fait leur religion pour embrasser celle des Juifs. Les Grands du païs l'ayant découvert en furent très-irrités; mais, ils résolurent de dissimuler jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé une occasion favorable de les perdre. Ils écrivirent à Abia roi des Arabes, & lui promirent une grande somme s'il vouloit venir avec une armée faire la guerre à leur Roi, sur l'assurance qu'ils lui donnoient de passer de son côté aussi-tôt que l'on en viendroit à un combat, parce qu'ils étoient résolus de le punir du mépris qu'il avoit fait de la religion de son païs. Ils lui confirmerent cette promesse par un serment, & le conjurerent de se hâter. L'Arabe vint avec une grande armée, & Izate marcha contre

lui ; mais, sur le point d'en venir aux mains, il se vit abandonné des siens, comme si une terreur panique les eût portés à s'enfuir. Il n'eut pas de peine à juger que les Grands l'avoient trahi ; mais, il ne s'étonna point; il se retira dans son camp avec les fuyards, où après avoir reconnu qui étoient ces traîtres qui avoient fait un traité si honteux avec son ennemi, il les fit punir comme ils l'avoient mérité. Le lendemain, il donna la bataille aux ennemis, en tua un grand nombre, mit le reste en fuite, & poursuivit Abia jusques dans le château d'Arsame, qu'il prit d'assaut, le pilla, en rapporta un grand butin, & revint glorieux dans l'Adiabène. La seule chose qui manqua à son triomphe fut d'amener Abia vivant ; mais, il s'étoit tué lui-même pour éviter d'être son esclave.

Ces Grands, qui avoient conspiré contre Izate, ayant été ainsi trompés dans leur espérance, ne laisserent pas de continuer dans leur perfidie ; ils écrivirent à Vologese, roi des Parthes, pour le prier de le faire tuer & de leur donner pour Roi quelqu'un de sa nation, parce qu'ils ne pouvoient plus souffrir le leur à cause qu'il avoit abandonné les loix de son païs pour suivre des loix étrangères. Vologese, sur ces instances, résolut de faire la guerre à Izate, quoiqu'il ne lui en eût donné aucun sujet. Il commença par révoquer les graces, que le roi Artabane son pere lui avoit accordées, & le menaça ensuite d'entrer en armes dans son pais, s'il manquoit d'exécuter ce qu'il lui ordonneroit. Izate ne put n'être point troublé d'une nouvelle si surprenante ; mais, il crut qu'il ne pouvoit sans honte renoncer à des honneurs qu'il avoit si justement mérités. Ainsi, il résolut de mettre toute sa confiance dans le secours tout puissant de Dieu. Il envoya sa femme & ses enfans dans un château extrêmement fort, fit retirer tous les bleds dans ses meilleures places, brûler tous les fourrages qui restoient à la campagne, & attendit ensuite les ennemis.

Le roi des Parthes vint plus promptement qu'on ne l'auroit pu croire avec un très-grand nombre de cavalerie & d'infanterie, & se campa sur le bord du fleuve qui séparoit l'Adiabène de la Médie. Izate se campa près de lui avec six mille chevaux. Vologese lui manda par un héraut qu'il venoit l'attaquer avec toutes les forces de son royaume qui s'étendoit depuis l'Euphrate jusqu'aux montagnes des Bactriens, pour le punir de ne lui avoir pas obéi comme à son maître, & que le Dieu même qu'il adoroit ne feroit pas capable de l'en empêcher. Izate ne put entendre sans horreur un si grand blasphême, & répondit qu'il ne doutoit point que ses forces ne fussent très-inégales à celles des Parthes ; mais qu'il sçavoit que la puissance de Dieu étoit infiniment

plus grande que celle de tous les hommes ensemble. Après avoir ainsi renvoyé ce héraut, il couvrit sa tête de cendre, jeûna, ordonna à sa femme & à ses enfans de jeûner aussi, se prosterna en terre devant la majesté de Dieu, & tout fondant en pleurs le pria en cette sorte: » Si ce n'est pas en vain, Seigneur, que je me suis jetté entre les bras de votre miséricorde, & que je vous reconnois pour le seul maître de l'univers, venez à mon secours, mon Dieu, non pas tant pour me défendre de mes ennemis que pour les châtier de leur audace & des horribles blasphêmes qu'ils ont osé proférer contre votre suprême puissance. « Une si fervente priere & accompagnée de tant de larmes ne demeura pas sans effet. Dieu l'exauça si promptement que Vologese ayant appris la nuit suivante que les Daces & les Saces enhardis par son absence étoient entrés dans son royaume, & y faisoient de très-grands ravages, partir pour aller à eux, & s'en retourna ainsi sans avoir pu rien exécuter de son dessein contre Izate, dont il étoit si évident que Dieu avoit pris la protection.

Peu de tems après, ce religieux Prince mourut âgé de 55 ans dont il en avoit regné 24; & quoiqu'il eût encore quatre fils, il laissa pour successeur Monobaze son frere aîné, en reconnoissance de l'obligation qu'il lui avoit de lui avoir conservé le royaume après la mort de leur pere. Une si grande preuve de sa gratitude ne donna pas une petite consolation à la reine Hélene leur mere dans son extrême douleur de la perte d'un si cher & si vertueux fils, & elle ne lui survécut que de fort peu, étant morte aussi-tôt après qu'elle fut venue trouver Monobaze. Ce Prince envoya ses os & ceux d'Izate à Jérusalem, pour y être mis dans trois pyramides que cette Princesse avoit fait bâtir à trois stades de cette ville.

Il y a des Auteurs qui prétendent qu'Izate avoit embrassé, non la religion des Juifs, mais celle des Chrétiens. Au dernier siege de Jérusalem par Tite, il y avoit quelques-uns des enfans & des freres d'Izate, enfermés dans la ville, à qui Tite accorda la vie, l'an de J. C. 70.

Fin du vingt-deuxième Volume.

L'Approbation à la fin du Volume suivant.

A CHAALONS, chez SENEUZE, Imprimeur du Roi.





